

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1881

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Courte exposition de l'épître de Jacques	11
Introduction	11
Chapitre 1	13
Chapitre 2	20
Chapitre 3	25
Chapitre 4	28
Chapitre 5	34
Etude sur l'évangile de Jean	46
Introduction	46
Chapitre 1 ^{er}	48
Chapitre 2	57
Chapitre 3	58
Chapitre 4	72
Chapitre 5	79
Chapitre 6	85
Chapitre 7	92
Chapitre 8	98
Chapitre 9	105
Chapitre 10	107
Chapitre 11	114
Chapitre 12	120
Chapitre 12: 25-50	124
Chapitre 13	126
Chapitre 14	131
Chapitre 15	137
Chapitre 16	142

Chapitre 17	151
Chapitre 18	162
Chapitre 19	165
Chapitre 20	169
Chapitre 21	173
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	176
Livre 1.....	176
Psaume 1.....	176
Psaume 2.....	177
Psaume 3.....	177
Psaume 4.....	178
Psaume 5.....	179
Psaumes 6-7.....	180
Psaume 7.....	181
Psaume 8.....	181
Psaumes 9 et 10.....	181
Psaume 11.....	182
Psaume 12.....	185
Psaume 13.....	185
Psaume 14.....	186
Psaume 15.....	187
Psaume 16.....	187
Psaume 17.....	200
Psaume 18.....	202
Psaume 19.....	204
Psaumes 20-21.....	206
Psaume 22.....	207
Psaume 23.....	211
Psaume 24.....	213
Psaume 25.....	214
Psaume 26.....	217

Psaume 27.....	218
Psaume 28.....	220
Psaume 29.....	221
Psaume 30.....	221
Psaume 31.....	223
Psaume 32.....	224
Psaume 33.....	228
Psaume 34.....	229
Psaume 35.....	231
Psaume 36.....	232
Psaume 37.....	236
Psaume 38.....	239
Psaume 39.....	242
Psaume 40.....	242
Psaume 41.....	245
Livre 2.....	246
Psaume 42.....	247
Psaume 43.....	250
Psaume 44.....	251
Psaume 45.....	253
Psaume 46.....	254
Psaume 47.....	256
Psaume 48.....	256
Psaume 49.....	257
Psaume 50.....	258
Psaume 51.....	258
Psaume 52.....	262
Psaume 53.....	262
Psaume 54.....	264
Psaume 55.....	264
Psaume 56.....	266

Psaume 57.....	268
Psaume 58.....	269
Psaume 59.....	269
Psaume 60.....	270
Psaume 61.....	270
Psaume 62.....	271
Psaume 63.....	273
Psaume 64.....	276
Psaume 65.....	277
Psaume 66.....	278
Psaume 67.....	279
Psaume 68.....	279
Psaume 69.....	279
Psaume 70.....	279
Psaume 71.....	280
Psaume 72.....	280
Livre 3.....	280
Psaume 73.....	280
Psaume 74.....	283
Psaume 75.....	283
Psaume 76.....	284
Psaume 77.....	284
Psaume 78.....	285
Psaume 79.....	287
Psaume 80.....	287
Psaume 81.....	290
Psaumes 82-83.....	291
Psaume 84.....	292
Psaume 85.....	294
Psaume 86.....	297
Psaume 87.....	299

Psaume 88.....	299
Psaume 89.....	301
Psaume 90.....	302
Psaume 91.....	304
Psaume 92.....	305
Psaume 93.....	305
Psaume 94.....	308
Psaumes 95-101.....	312
Psaume 102	313
Psaume 103	314
Psaume 104	315
Psaume 105	315
Psaume 106	315
Livre 5.....	315
Psaume 107	315
Psaume 108	317
Psaume 109	317
Psaume 110	318
Psaume 111	318
Psaume 112	319
Psaume 113	320
Psaume 114	320
Psaume 115	321
Psaume 116	322
Psaume 117	323
Psaume 118	323
Psaume 119	324
Psaume 120	349
Psaume 121	349
Psaume 122	349
Psaume 123	350

Psaume 124	350
Psaume 125	350
Psaume 126	350
Psaume 127	351
Psaume 128	351
Psaume 129	352
Psaume 130	352
Psaume 131	353
Psaume 132	353
Psaume 133	355
Psaume 134	356
Psaume 135	357
Psaume 136	358
Psaume 137	358
Psaume 138	359
Psaume 139	360
Psaume 140	361
Psaume 141	361
Psaume 142	362
Psaume 143	363
Psaume 144	363
Psaume 145	364
Psaume 146	365
Psaume 147	365
Psaume 148	366
Psaume 149	367
Psaume 150	367
Le gouvernement de Dieu	369
Fragments de lettre	370
ME 1881 page 19	370
ME 1881 page 260	370

ME 1881 page 478	371
La place des femmes dans le service	372
Pensées	373
ME 1881 page 40	373
ME 1881 page 60	373
ME 1881 page 100	373
ME 1881 page 180	374
ME 1881 page 200	374
ME 1881 page 260	374
ME 1881 page 280	374
ME 1881 page 320	374
ME 1881 page 360	375
ME 1881 page 420	375
Salut, liberté, nourriture et sécurité - Jean 10	376
Qu'est-ce que le Dieu fort a fait? - Nombres 23: 23.....	379
Soupirant en nous-mêmes - Romains 8: 23.....	382
La délivrance	384
1. Le besoin de délivrance	384
2.- Signification de ce besoin de délivrance	388
3.- Nécessité d'être affranchis de la loi.....	391
4.- Le moyen de délivrance	394
5.- La puissance	400
Qu'est-ce que le pardon dans l'évangile?.....	404
Luc 23: 40-43.....	408
Fragments	410
Méditations sur les premiers chapitres du Lévitique	411
L'holocauste (Lévitique 1).....	411
L'offrande du gâteau (Lévitique 2)	416
Le sacrifice de prospérités (Lévitique 3).....	422
Sur le sceau du Saint Esprit - Darby J.N.	428
L'armée de l'Eternel.....	451

Introduction	451
Première partie.....	452
Chapitre 1 : Les conseils de Dieu et l'état de son peuple	452
Chapitre 2 : L'annonce du jugement et le moyen d'y échapper; le bouquet d'hysope	456
Chapitre 3 : Le sceau de l'Esprit Saint sur la rémission des péchés.....	460
Chapitre 4 : La rédemption	462
Chapitre 5 : La louange. La grâce et la gloire, sujets du cantique	467
Chapitre 6 : Les lieux célestes	469
Chapitre 7 : Canaan d'abord, puis les leçons du désert	474
Chapitre 8 : Guilgal: les pierres du mémorial dans le Jourdain et à Guilgal.....	477
Deuxième partie	481
Chapitre 9 : Guilgal: la circoncision comme position et en pratique	481
Chapitre 10 : Guilgal: la pâque dans les campagnes de Jéricho	485
Chapitre 11 : Guilgal: le blé du pays	487
Chapitre 12 : Guilgal: le Chef de l'armée	489
Chapitre 13 : Condition de l'âme qui doit faire face à l'ennemi. Les reins ceints de la vérité	492
Chapitre 14 : Etat de l'âme: la cuirasse de la justice	497
Chapitre 15 : Etat de l'âme: les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix	499
Chapitre 16 : Etat de l'âme: le bouclier de la foi	501
Chapitre 17 : Etat de l'âme: le casque du salut et l'épée de l'Esprit	503
Chapitre 18 : Etat de l'âme: la prière.....	506
Chapitre 19 : La prospérité dans notre combat spirituel	510
Troisième partie.....	516
Chapitre 20 : Réalisation: les sept cors de bélier	516
Chapitre 21 : Unité d'action; diversité d'opérations; le javelot de Josué.....	522
Chapitre 22 - La dernière trompette. Conclusion.....	530
Le saint regardant en arrière et en avant	533
Coup d'oeil général sur l'ensemble de la Parole	534

Préface du nouveau recueil de cantiques541

Courte exposition de l'épître de Jacques

ME 1881 page 3

Introduction

L'épître de Jacques n'est pas une de celles où les *doctrines* de la grâce sont développées, bien que la grâce *souveraine* y soit clairement reconnue (chapitre 1: 18). Ces doctrines nous y sont présentées sous la forme de l'oeuvre de Dieu en nous, non sous celle de la rédemption par le précieux sang de Christ, ce qui est son oeuvre pour nous. C'est une épître pratique, la sainte ceinture de nos reins, donnée afin que la vie pratique extérieure réponde à la vie intérieure du chrétien, et que la volonté de Dieu soit pour nous une loi de liberté. Dans cette épître il n'est pas parlé de la rédemption, ni de la foi comme moyen de participer au fruit de cette rédemption accomplie. Mais comme plusieurs avaient déjà fait profession du nom de Christ, l'écrivain veut que la réalité de cette profession soit démontrée par les oeuvres, seul témoignage pour les autres que la vraie foi agit dans le coeur, car la foi est opérante par l'amour (Galates 5: 6), dans la nouvelle création (6: 15).

Jacques montre le vrai caractère de cette nouvelle création et la manière dont elle se manifeste dans la vie pratique, de telle sorte que les autres puissent la voir.

Jacques resta à Jérusalem pour paître le troupeau qui s'y trouvait, plus spécialement la partie juive de l'Eglise. Nous le rencontrons plus d'une fois dans l'histoire de l'évangile, et toujours comme gouvernant le troupeau juif, avant qu'il ne devînt distinct de la nation juive. Dans l'épître aux Hébreux, l'Esprit de Dieu les exhorte à sortir hors du camp, c'est-à-dire à se séparer des Juifs incrédules. (Hébreux 13). Jusqu'à ce moment, ils étaient restés ensemble, et des chrétiens offraient des sacrifices selon la loi; même une grande foule de sacrificateurs obéissaient à la foi (Actes des Apôtres 6: 7), chose incroyable pour nous, mais clairement constatée dans la Parole. De plus ils étaient encore tous zélés pour la loi (Actes des Apôtres 21: 20).

Traçons l'histoire de Jacques comme la rapporte le livre des Actes, mais auparavant rappelons qu'il est spécialement mentionné comme ayant été vu de Paul qui, à cette époque, n'avait pas vu les autres apôtres, à l'exception de Pierre. Nous trouvons ensuite Jacques (Actes des Apôtres 15), présidant, si l'on peut dire ainsi, l'assemblée des apôtres et des anciens, pour décider si les gentils devaient ou non être soumis à la loi de Moïse. Son avis est décisif, bien que Pierre et Paul, ainsi que les autres apôtres, fussent présents, excepté Jacques, frère de Jean, qu'Hérode avait fait mourir.

Les ordonnances établies par les apôtres et les anciens étaient un témoignage qui venait de l'église juive. Dieu n'avait pas permis à Paul et Barnabas de décider la question à Antioche. Leur décision n'aurait pas mis fin à la controverse et aurait formé deux assemblées. Mais du moment que les chrétiens d'entre les Juifs et l'assemblée à Jérusalem laissaient les gentils

libres, personne ne pouvait s'opposer à ce qu'ils fussent affranchis de la loi. Ce n'était pas un point résolu par les apôtres en vertu de leur autorité apostolique, bien que cette autorité ait confirmé le décret. On discuta beaucoup dans l'assemblée, puis la décision est envoyée au nom des apôtres, des anciens et de toute l'assemblée. Le judaïsme a laissé les gentils libres du joug juif.

Ici nous trouvons de nouveau Jacques. Il termine la discussion en disant: «C'est pourquoi moi, je suis d'avis de ne pas inquiéter ceux des nations qui se tournent vers Dieu.» Il n'est pas certain qu'il fût apôtre. Probablement il ne l'était pas. Il était à la tête de l'église juive à Jérusalem. C'est pour cette raison que Pierre, rendu à la liberté par l'ange du Seigneur, dit à ceux qui s'étaient réunis afin de prier pour lui: «Rapportez ces choses à Jacques et aux frères» (Actes des Apôtres 12: 17). A Antioche aussi, «avant que quelques-uns fussent venus d'après de Jacques, Pierre mangeait avec ceux des nations, mais quand ceux-ci furent venus, il se retira et se sépara lui-même» (Galates 2: 12). Nous voyons combien Jacques, dans l'esprit des chrétiens et même de Pierre, bien qu'apôtre, est lié aux sentiments juifs qui subsistaient encore dans les coeurs des chrétiens d'entre les Juifs, surtout à Jérusalem.

Et encore, quand Paul monta pour la dernière fois à Jérusalem, «il entra», est-il dit, «avec nous chez Jacques et tous les anciens y vinrent» (Actes des Apôtres 21: 18). Jacques était évidemment à la tête de l'assemblée à Jérusalem, et présentait dans sa personne l'expression de la force de ce principe du judaïsme qui régnait encore dans l'église à Jérusalem, Dieu le supportant dans sa patience. Ils croyaient en Jésus, ils rompaient le pain à la maison, mais ils étaient zélés pour la loi. Ils offraient des sacrifices dans le temple et persuadèrent même Paul de le faire aussi (Actes des Apôtres 21). Sous aucun rapport, ils n'étaient séparés de la nation. Tout cela est défendu dans l'épître aux Hébreux, mais se pratiqua jusqu'aux derniers jours du judaïsme.

Ce principe se retrouve dans l'épître de Jacques, qui montre fidèlement l'état des chrétiens d'entre les Juifs, Jacques lui-même le représentant et le personnifiant. Aussi longtemps que Dieu supportait le système juif, l'Esprit de Dieu pouvait y agir. L'histoire profane nous apprend que Jacques fut tué par les Juifs, parmi lesquels il portait le nom de Juste. Josèphe, l'historien juif, dit que c'est pour ce crime que Jérusalem fut détruite. Après la ruine de Jérusalem, le système disparut. Nous pouvons bien croire que les vrais chrétiens agissent selon le témoignage donné dans l'épître aux Hébreux; cependant il resta une, peut-être deux petites sectes hérétiques qui tenaient formellement au judaïsme, mais qui disparurent bientôt. C'étaient celles des Nazaréens et des Ebionites. Mais nous n'avons pas à nous occuper de ces choses.

La position de Jacques et l'état de l'assemblée à Jérusalem, c'est-à-dire celui des chrétiens unis extérieurement aux Juifs incrédules, bien qu'ils rompissent le pain et rendissent culte à part, rendent plus facile l'intelligence de cette épître. Il n'est pas question de son inspiration divine, mais de son caractère. Dieu, dans sa bonté, nous a donné toutes les formes que le christianisme a revêtues, et entre autres cette première forme juive, alors que les chrétiens ne s'étaient pas encore séparés de la nation.

Nous ne trouverons donc pas ici les mystères des conseils de Dieu, comme dans les épîtres de Paul; ni la rédemption, telle qu'elle est exposée dans ses écrits et ceux de Pierre; ni la vie divine du Fils de Dieu, en lui et ensuite en nous, ainsi que nous la trouvons décrite dans les écrits de Jean. Le sujet de l'épître de Jacques est la vie pratique des pauvres du troupeau, qui fréquentaient encore la synagogue, et des déclarations contre les riches incrédules qui opprimaient les pauvres et blasphémaient le nom du Seigneur.

Chapitre 1

L'épître est adressée aux douze tribus. La nation est envisagée comme n'étant pas encore finalement rejetée de Dieu.

Jacques écrit à ceux qui sont dans la dispersion, c'est-à-dire aux Israélites dispersés partout au milieu des gentils. La foi reconnaissait la nation tout entière, comme le faisaient Elie et Paul (1 Rois 18: 31; Actes des Apôtres 26: 7), jusqu'à ce que le jugement de Dieu fût accompli. Pour comprendre les conseils de Dieu, ses desseins, son assemblée, la gloire de Christ, notre place actuelle en Christ et plus tard avec lui, il faut lire les écrits de Paul.

On voit ici la patience de Dieu envers son ancien peuple, bien que Jacques l'avertisse que le Juge est à la porte. Il distingue avec soin les croyants (chapitre 2: 1), quoiqu'ils ne soient pas encore séparés du peuple. Dans cette épître il n'est pas question de leurs privilèges; ils ne pouvaient pas en jouir, associés aux Juifs incrédules, mais Jacques pouvait leur signaler, bien qu'au milieu de ceux-là, la différence de la vie chrétienne; et c'est de cela qu'il parle.

Jacques ne se dit pas apôtre; cependant il était d'une manière pratique, non comme ancien établi, mais par son influence personnelle, à la tête des chrétiens qui ne s'étaient pas séparés du judaïsme. Il pense toujours aux chrétiens et au sentier qu'ils avaient à suivre au milieu de la nation. Pierre, qui écrivait à une partie des Juifs dispersés, ne parle pas de la nation, mais il nomme les croyants la nation, et s'adresse à eux comme séjournant au milieu des gentils (1 Pierre 2: 10-12), tandis que Jacques décrit la marche chrétienne en termes qui dépassent rarement ce qui aurait dû se trouver chez un homme de foi sous l'ancienne alliance.

On voit qu'il pense à des chrétiens, mais à des chrétiens qui sont au plus bas degré de l'échelle qui atteint jusqu'au ciel. Toutefois, puisque de fait nous sommes sur la terre, cette épître est très utile pour indiquer le chemin et l'esprit qui nous conviennent, quelque grands que soient nos privilèges célestes. Bien que la lumière de nos coeurs soit en haut, une lampe pour nos pieds n'est pas à dédaigner, et est d'autant plus précieuse que nous sommes au milieu de chrétiens de profession, de gens qui se disent croyants. L'épître de Jacques met à l'épreuve la réalité de cette profession.

Quelle que pût être la relation des croyants avec le peuple, l'écrivain de notre épître suppose la foi dans ceux auxquels il s'adresse. C'est une foi qui peut-être aurait pu se trouver pratiquement chez un Juif avant qu'il crût en Jésus, mais, en y ajoutant cela, c'est une vraie foi produite dans le coeur par la parole de Dieu. C'est ainsi que Paul lui-même, descendant de la

hauteur des révélations que Dieu lui avait accordées, reconnaît la foi de Loïs et d'Eunice, et compare la foi de Timothée à celle de ces femmes.

Examinons maintenant l'épître elle-même. Dès le commencement, nous voyons que les «tentations», la discipline de Dieu en faveur des croyants, sont l'épreuve de la foi (chapitre 1: 2-12).

Quant à leur position, ils étaient associés avec le peuple; l'état de choses que l'écrivain a devant sa pensée, c'est une profession de croire au Seigneur Jésus Christ et de le connaître. Nous verrons qu'il s'adresse à d'autres personnes avec lesquelles ils se trouvaient liés, et il prémunit les croyants contre l'esprit dans lequel ceux-là marchaient.

Les Juifs chrétiens étaient éprouvés et persécutés. C'est ce dont Pierre parle aussi dans son épître en les encourageant à souffrir avec patience. Jacques les exhorte, ainsi que Paul l'avait fait en Romains 5, et pour la même raison, à estimer la persécution comme une parfaite joie. L'épreuve de la foi produit la patience; la volonté de l'homme est brisée; il doit attendre que Dieu agisse; il sent qu'il dépend de Dieu et qu'il vit sur une scène où Dieu seul peut amener le résultat désiré, en surmontant et arrêtant la puissance de Satan. Souvent, en nous occupant du bien, nous voudrions voir l'oeuvre marcher plus vite, les difficultés disparaître, et nous aimerions être délivrés de la persécution; mais la volonté de Dieu — non la nôtre — est bonne et sage; les oeuvres qui se font sur la terre, il les fait lui-même; la patience est le fruit parfait de l'obéissance.

Voyez ce qui est dit en Colossiens 1: 11. «Etant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire» — quelles oeuvres magnifiques ne devrait pas produire une telle force! — «mais c'est pour *toute patience* et constance, avec joie». Toute force, selon la puissance de sa gloire, est nécessaire pour nous rendre capables de tout supporter sans murmures et même avec joie, puisque tout vient de la main de Dieu. C'est sa volonté, et non la nôtre, qui soutient le coeur. Quand Paul donne les signes qui caractérisent un apôtre, le premier est «toute patience». Paul nous donne aussi la clef de cette apparente contradiction: «Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience, et l'expérience l'espérance; et l'espérance ne rend point honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 3-5).

Quand l'amour de Dieu est connu, et que la volonté est brisée, il y a confiance en Dieu. Nous savons que tout vient de lui, et qu'il fait tout concourir à notre plus grande bénédiction. Ainsi l'épreuve de notre foi produit la patience. Mais la patience doit avoir son oeuvre parfaite, autrement la volonté reprend vie, ainsi que la confiance en soi-même au lieu de la confiance en Dieu. On agit sans Dieu et en dehors de sa volonté, on ne s'attend pas à Lui, ou en tout cas l'impatience et la chair se montrent en nous. Job, pendant longtemps, resta soumis, mais la patience n'eut pas son oeuvre parfaite. Saül attendit longtemps Samuel, mais il ne sut pas attendre tranquillement jusqu'à ce que Samuel fût venu, et il perdit le royaume. Il ne s'attendit

pas au Seigneur, dans la conscience qu'il ne pouvait rien faire de sa propre volonté et en dehors de Dieu: la patience n'eut pas son oeuvre parfaite.

Or l'affliction, par laquelle Dieu agit pour nous extérieurement et aussi intérieurement, met la patience à l'épreuve; et quand cette oeuvre est accomplie et que nous sommes entièrement soumis à Dieu, ne désirant rien en dehors de sa volonté, nous sommes parfaits et accomplis, ne manquant de rien. Ce n'est pas que nous n'ayons rien à apprendre relativement à la connaissance de sa volonté: le verset 5 nous dit le contraire; mais l'état de l'âme est parfait quant à la volonté, quant à nos relations avec Dieu, et il peut nous révéler sa volonté, seule chose que nous désirions (1 Pierre 1: 6, 7).

La patience a eu son oeuvre parfaite dans le Seigneur Jésus. Il sentait profondément l'affliction à travers laquelle il passait dans ce monde; il la sentait plus que nous ne le faisons.

Il pouvait pleurer sur Jérusalem, et en voyant la puissance de la mort sur les coeurs des hommes. Voir son amour refusé était pour lui une source perpétuelle de douleur. Il faisait des reproches aux cités dans lesquelles la plupart de ses actes de puissance avaient été accomplis, mais il est parfait dans sa patience, et en cette heure il dit: «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants» (Matthieu 11). Il rendait grâces au moment même où il venait de faire des reproches. Nous voyons la même chose en Jean 12. Dans les deux cas, son âme étant parfaitement soumise à la volonté de son Père, s'épanouit avec joie à la vue de toute cette volonté, ce qui est le résultat de la soumission.

Christ ne pouvait jamais manquer de sagesse divine, mais pour nous, il est bien possible que nous en manquions, même quand notre volonté est soumise, et que nous désirons vraiment faire la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous avons ensuite la promesse: «Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches». L'absence de volonté, l'obéissance, et un esprit de dépendance confiante qui s'attend à Dieu, voilà ce qui caractérise la nouvelle vie.

Nous passons dans ce monde à travers la tribulation, mais cette vie se développe elle-même dans ces qualités. Il est nécessaire que cette confiance soit en exercice, autrement nous ne pouvons rien recevoir. Se défier de Dieu, n'est pas l'honorer. Un tel homme est double de coeur, semblable au flot de la mer, agité par le vent. Il n'est pas stable, parce que son coeur n'est pas en communion avec Dieu; il ne vit pas de manière à le connaître; naturellement il est inconstant. Si un croyant se tient en la présence de Dieu, près de lui, il le connaît et comprendra sa volonté. Il n'aura pas de volonté propre, et ne désirera pas en avoir, non seulement par obéissance, mais parce qu'il a plus de confiance dans les pensées de Dieu à son égard que dans sa propre volonté.

La foi en la bonté de Dieu donne du courage pour chercher et faire sa volonté. Nous avons en Christ lui-même un parfait et bel exemple de ces principes de la vie divine. Tenté par Satan, il n'a pas de volonté propre; il n'y en a en lui aucun mouvement; mais il déclare que l'homme vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. C'est l'obéissance parfaite et absolue. La

volonté de Dieu n'est pas seulement la règle, mais le seul motif d'action. Quand le tentateur le sollicite à se jeter en bas du temple, pour voir si Dieu sera fidèle à ses promesses, Jésus ne veut en aucune manière être tenté; il ne peut mettre en question la fidélité de Dieu: il en est certain. Il attend tranquillement la puissance de Dieu, quand l'occasion se présentera de la manifester dans le sentier de sa volonté.

Cette foi et cette confiance sont bien un signe que l'âme est près de Dieu, vivant dans son intimité et dans sa communion. Un tel homme aura l'assurance que Dieu l'écoute. C'est là ce qui forme l'âme dans les difficultés et les épreuves de cette vie présente, de sorte que l'on peut dire: «Bienheureux est l'homme qui endure la tentation».

Les versets 9 à 11 forment une parenthèse. L'homme nouveau appartient à la nouvelle création; il en est les prémices, mais néanmoins il se trouve ici-bas dans un monde dont la gloire passe comme la fleur de l'herbe. Ainsi le frère de basse condition est élevé pour avoir communion avec Christ et pour partager sa gloire. Quelque humble que soit sa condition, il devient, même dans ce monde, le compagnon de tous les frères. «Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres quant au monde, riches en foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment?» Le riche les reconnaît comme frères, et ils se rencontrent à la table du Seigneur comme possesseurs des mêmes privilèges. D'un autre côté, l'homme riche, s'il est fidèle, ne peut pas marcher dans la grandeur mondaine, dans l'orgueil et la vanité d'un monde qui a rejeté le Seigneur. Il se fait lui-même — Dieu l'a fait - le frère du pauvre qui aime le Seigneur. Ils jouissent ensemble de la communion de l'Esprit et partagent ensemble les choses les plus précieuses et les plus intimes de la vie. Ils se réjouissent ensemble; le pauvre dans son élévation — Christ n'a pas honte de l'appeler frère — et l'homme riche se glorifie dans ce titre, plus que dans tous ceux qui lui appartiennent dans ce monde. Ce titre est méprisé et compté pour rien dans le monde. Mais le riche sait que la gloire de ce monde passe comme la fleur de l'herbe, et il se réjouit d'être le compagnon de ceux que le Seigneur de gloire reconnaît comme siens. Le monde passera, et l'esprit du monde est maintenant déjà passé pour le coeur du chrétien spirituel. Celui qui prend la dernière place, sera grand dans le royaume de Dieu.

Tout cela est bien éloigné de l'esprit d'envie et de jalousie, qui voudrait tirer en bas tout ce qui est au-dessus de nous. Ce n'est pas de l'égoïsme; c'est l'Esprit d'amour qui descend pour marcher avec les humbles, qui ne sont pas petits aux yeux de Dieu. Comme Christ, qui avait certainement le droit de régner et d'être le premier, mais qui est descendu pour être avec nous, et s'est fait serviteur au milieu de ses disciples. Pour nous, la gloire de ce monde n'est que vanité et mensonge. L'amour aime à servir; l'égoïsme à être servi.

L'apôtre revient au caractère du nouvel homme pour lequel la vie ici-bas est une épreuve. Il est bienheureux lorsqu'il passe à travers les tentations et qu'il les supporte avec patience. C'est l'état normal du chrétien ([1 Pierre 4: 12](#)). Le désert est son sentier; la patience ici-bas, la gloire plus tard, tel est son appel. Epruvé ici, par grâce il demeure fidèle et inébranlable dans la tentation et l'épreuve, ensuite il héritera la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. La vie sans épreuves n'est pas une vie, mais celui qui est éprouvé est bienheureux.

La vie n'est pas ici-bas, quoiqu'en fait elle traverse le désert. Nous sommes en chemin, et non dans le repos; ce n'est pas encore la vie dans le repos et la gloire de Christ.

Afin que cette vie se développe, il faut que les affections soient fixées sur la couronne et les bénédictions promises. Quand nous avons la vie de Christ, nous avons besoin d'être exercés, afin que le coeur se détache de toutes les choses qui nous entourent et qui sollicitent constamment l'attention de la chair, et afin que la volonté ne cède point. En résistant aux séductions de la vanité, le coeur se tient habituellement par la grâce dans le chemin de la sainteté et dans la jouissance des choses célestes en communion avec Dieu. Or les épreuves, supportées avec patience, aident grandement à cette fin. Avoir un coeur sevré de la vanité est un immense gain pour l'âme. Si le coeur trouve le monde sec et aride, il se tournera plus facilement vers la source des eaux vives.

Mais le mot «tentation» a un autre sens. Quoiqu'il désigne souvent l'épreuve provenant des circonstances extérieures, il est aussi employé pour une autre sorte d'épreuve, celle qui vient du dedans, la tentation par la convoitise, ce qui est entièrement différent. Dieu peut nous éprouver extérieurement pour nous bénir, et il le fait. Il éprouva Abraham, mais il ne peut en aucune manière tenter à la convoitise. Lorsqu'il est question de péché, et non de mettre à l'épreuve l'obéissance et la patience, il s'agit de l'état de l'âme, pour la corriger et la faire avancer. Mais quant à réveiller la convoitise, on ne peut pas dire que Dieu tente: «Dieu ne peut être tenté par le mal, et lui ne tente personne. Mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise».

Christ lui-même a été éprouvé par Dieu durant toute sa vie, mais il n'est sorti qu'une suave odeur. Toujours parfait en obéissance, étant venu pour faire la volonté de son Père, il a cependant appris l'obéissance dans ce monde de péché et d'inimitié contre Dieu. Satan aurait voulu éveiller en Lui la propre volonté, mais ce fut en vain. Il avait en effet été conduit par l'Esprit pour être tenté par le diable, mais c'était afin de le vaincre pour nous qui, à cause du péché, sommes assujettis à sa puissance.

Il ne se trouvait aucune convoitise en lui, mais il pouvait avoir faim, et en effet il eut faim. Il avait été déclaré Fils de Dieu par la voix du Père, et Satan aurait voulu qu'il quittât la place de serviteur qu'il avait prise en devenant un homme, et qu'il fit sa propre volonté; c'est pourquoi il lui suggère de changer les pierres en pain. Ici nous avons une tentation qui part de l'ennemi; mais le Seigneur demeure dans sa perfection: il voulait vivre des paroles qui sortent de la bouche de Dieu. Dieu le mettait à l'épreuve par la souffrance, mais aucune convoitise ne se trouvait en lui, et quand Satan veut se servir de la faim, — qui est un besoin de l'homme en dehors du péché, et qui était en Christ homme, - Christ reste dans une parfaite obéissance. Il n'avait pour agir d'autre motif que la volonté de son Père.

Chez nous, il y a des tentations qui surgissent de l'homme intérieur, qui proviennent de la convoitise; c'est tout autre chose que les épreuves qui viennent du dehors, qui sondent l'état du coeur et découvrent la volonté propre, si nous ne sommes pas parfaitement soumis à la volonté de Dieu, ou si, à côté de sa volonté, nous sommes influencés par d'autres motifs.

Or Jacques est toujours pratique. Il ne cherche pas la racine de toute chose dans le coeur, ainsi que le fait Paul; il prend la convoitise comme la source qui produit le péché effectif. Paul fait voir que la nature pécheresse est la source de la convoitise, — distinction importante qui montre aussi la différence entre les deux écrivains, ou l'objet que le Saint Esprit a en vue dans l'épître de Jacques, savoir la vie pratique extérieure, comme évidence du caractère de cette vie qui doit son origine à la parole de Dieu opérante par la foi. Jacques nous présente la convoitise - le premier mouvement de la nature pécheresse découvrant son vrai caractère - qui, ayant conçu, enfante le péché; et le péché, étant consommé, produit la mort. C'est l'historique de l'action de la mauvaise nature. Jacques s'occupe de ses effets; Paul va à la source, afin que nous puissions nous connaître nous-mêmes (Romains 7: 8).

Ensuite, en opposition avec la convoitise, et pour montrer l'action de Dieu qui n'est pas de tenter, mais au contraire, de produire le bien, Jacques nous dit que «tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement. De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (verset 17, 18). Comme je l'ai dit, il reconnaît la grâce comme l'unique et divine source du bien qui est en nous, et c'est comme nés de Dieu, et par la foi, puisque c'est par la parole de vérité. Par elle nous sommes régénérés; c'est une nouvelle vie qui existe par la volonté de Dieu. Nous appartenons à la nouvelle création, nous en sommes les prémices. Bénédiction immense! Qui ne dépend pas seulement d'une nouvelle position, bien qu'il en soit ainsi, mais aussi d'une nouvelle nature qui nous rend capables de jouir de Dieu. Jacques ne parle pas de la justice par la grâce, mais d'une nature entièrement nouvelle, qui vient de Dieu.

Ainsi, la propre volonté étant brisée, et la confiance en soi-même détruite, il nous exhorte, comme recevant tout de la grâce, à être prompts à écouter, plutôt qu'à parler, et lents à la colère, qui n'est autre chose que l'impatience du vieil homme, «car la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu». Celui qui est enseigné de Dieu lui est soumis. Il met de côté toute saleté et tout débordement de malice, et reçoit avec douceur la parole implantée. Passage important! parce qu'il présente la condition de l'homme de Dieu et ce qui agit sur lui. La volonté de la chair n'opère pas en lui, ni non plus la propre volonté. Il écoute ce que Dieu dit; il reçoit avec douceur la parole, et se soumet à elle. Alors Dieu plante la parole dans son coeur. Ce n'est pas simplement la connaissance, mais la vérité de Dieu, sa parole, qui peut sauver l'âme. C'est à la fois la semence de la vie divine, et ce qui forme cette vie.

La parole qui sanctifie est implantée ou greffée en lui; c'est Dieu qui introduit la greffe, le nouvel homme qui produit le fruit désiré. Mais cette vie doit se montrer en pratique. Un homme doit pratiquer la parole et ne pas se contenter de l'écouter; autrement ce n'est plus la réalité: il est semblable à un homme qui regarde sa face naturelle dans un miroir, puis il s'en va et tout disparaît, tout est oublié. «Mais celui qui aura regardé de près dans la loi parfaite, celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais un faiseur d'oeuvre, celui-là sera bienheureux dans son faire».

Nous trouvons ici une expression importante: «la loi de la liberté». Si je dis à mon enfant de rester à la maison quand il désire sortir, il pourra obéir, mais ce n'est pas une loi de liberté; c'est un frein à sa volonté. Mais si, après cela, je lui dis: «Maintenant tu peux aller où tu veux;» il obéit, c'est alors une loi de liberté, parce que sa volonté et le commandement sont une même chose; ils vont ensemble.

La volonté de Dieu était pour Jésus une loi de liberté. Il était venu pour faire la volonté de son Père, il ne désirait rien d'autre. Bienheureux état! C'était la perfection en lui, un exemple béni pour nous. La loi est une loi de liberté, quand la volonté, le coeur de l'homme, coïncide parfaitement dans ses désirs avec la loi qui lui est imposée; dans notre cas, elle est imposée par Dieu; c'est la loi écrite dans le coeur. Il en est ainsi avec le nouvel homme, comme avec le coeur de Christ. Il aime l'obéissance, et il aime la volonté de Dieu, parce que c'est sa volonté, et comme ayant une nature qui répond à ce que cette volonté exprime, puisque nous sommes participants de la nature divine. En fait, cette nature aime ce que Dieu veut.

Versets 26, 27. Mais il y a une chose qui, plus que toute autre, trahit ce qui se trouve dans le coeur. C'est la langue. Celui qui sait la gouverner est un homme parfait, capable aussi de tenir tout son corps en bride. Etre religieux extérieurement est une chose vaine, si la langue n'est pas tenue en bride; on séduit ainsi son coeur.

La religion vraie se montre par l'amour dans le coeur et par la pureté: on se conserve pur du monde. Elle pense aux autres, à ceux qui sont dans la détresse, qui ont besoin de protection, de l'aide et du soutien de l'amour, comme les veuves et les orphelins. Le coeur vraiment religieux, plein de l'amour de Dieu et mû par lui, pense, comme Dieu le fait, à la douleur, à la faiblesse et au besoin. C'est le vrai caractère chrétien.

Le second trait de la vie chrétienne donné par Jacques, est de «se conserver pur du monde». Le monde est corrompu et gît dans le péché; il a rejeté le Sauveur, Dieu venu en grâce. Ce n'est pas seulement que l'homme a été chassé d'Eden, parce qu'il était pécheur; - cela est vrai et suffirait pour sa condamnation. Mais il y a plus. Dieu a fait beaucoup pour le ramener. Il a donné les promesses à Abraham, il a appelé Israël à être son peuple, il a envoyé les prophètes, et finalement, il a envoyé son Fils unique. Dieu lui-même est venu en grâce, mais l'homme, pour autant qu'il le pouvait, a chassé le Dieu qui venait ainsi dans le monde. C'est pourquoi le Seigneur dit: «Maintenant est le jugement de ce monde». La dernière chose que Dieu pouvait faire, c'était d'envoyer son Fils, et il l'a fait. «J'ai encore», dit-il, «un Fils unique, mon bien-aimé; ils auront du respect pour mon fils. Et l'ayant pris, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne».

Le monde a déjà rejeté le Fils de Dieu, et où trouve-t-il sa joie? En Dieu et en Christ? Non; mais dans les plaisirs de la chair, dans la grandeur, dans les richesses. Il cherche à se rendre heureux sans Dieu, afin de ne pas sentir le besoin qu'il a de Dieu. Il n'aurait pas besoin, s'il était heureux, de chercher le bonheur dans les plaisirs. Dieu a formé l'homme et lui a donné le souffle de la vie pour lui-même, et rien, sinon Dieu, ne peut satisfaire l'homme. Lisez l'histoire de Caïn. Il sortit de la présence de l'Eternel et habita au pays de Nod (*). Alors il bâtit

une ville et l'appela Hénoc, du nom de son fils. Ensuite Jabal fut le père de ceux qui ont du bétail (les richesses de ce temps), et le nom de son frère fut Jubal, le père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue. Et Tsilla enfanta Tubal-Caïn qui fut forgeur de toute sorte d'instruments d'airain et de fer.

(*) «Nod» est le même mot que «vagabond» (Genèse 4: 14). Il bâtit une ville, là où Dieu l'a rendu vagabond; c'est ce que l'homme a fait.

Voilà le monde et sa civilisation tout entière. N'ayant pas Dieu, les hommes font le monde beau et agréable. On dira: «Mais quel mal y a-t-il dans les harpes et les orgues?» Aucun, assurément. Le mal est dans le cœur de l'homme, qui se sert de ces choses afin d'être heureux sans Dieu, pour l'oublier, fuyant loin de lui, cherchant à se satisfaire dans un monde de péché, et à oublier la misère de la condition où il se trouve par son éloignement de Dieu, en se cachant dans la corruption qui règne ici-bas. L'élégance que l'homme affecte, le fait glisser trop souvent dans cette corruption qu'il cherche à cacher sous la joie.

Mais le nouvel homme, né de Dieu, participant de la nature divine, ne peut trouver son plaisir dans le monde; il fuit ce qui l'éloignerait de Dieu. Là où la chair trouve son bonheur et son plaisir, la vie spirituelle n'en trouve aucun. Jacques parle de la corruption même; il ne parle pas comme si une partie du monde était corrompue et l'autre pure. Au contraire, le monde est souillé et corrompu dans ses principes et de toute manière. Celui qui s'y conforme, est corrompu dans sa marche. L'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Quiconque veut être ami du monde se constitue ennemi de Dieu. Nous devons nous conserver purs du monde lui-même. Il est vrai que nous avons à le traverser, et en le traversant à être une épître de Christ, sans être souillés par le monde qui nous entoure, de même que Christ est resté sans souillure au milieu d'un monde qui ne voulait pas le recevoir.

Chapitre 2

Dans ce chapitre, les croyants sont clairement distingués des autres; ils ne doivent pas avoir la foi du Seigneur de gloire en faisant acception de personnes. Mépriser les pauvres était contraire à la loi, qui regardait tous les Israélites comme étant les objets de la faveur de Dieu, et considérait le peuple comme *un* devant lui, chacun étant un membre de la même famille. C'est aussi entièrement contraire à l'esprit du christianisme, qui demande l'humilité et appelle heureux les pauvres, qui nous donne de chercher la grandeur dans la gloire céleste, en montrant que la croix ici-bas répond à la gloire en haut. La foi a vu le Seigneur de gloire dans l'humiliation, n'ayant pas même un lieu où reposer sa tête.

De plus, les riches, en général, étaient restés les adversaires du christianisme; ils blasphémaient le beau nom dont les chrétiens étaient appelés; ils les tiraient devant les tribunaux. Dieu a choisi les pauvres de ce monde, riches en foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment. Paul rend aussi le même témoignage: «Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles» (1 Corinthiens 1: 26). Ces choses - les richesses, le rang et la puissance — sont des chaînes qui lient l'âme à ce monde. Il est vrai que la grâce peut briser ces chaînes, mais cela n'arrive pas souvent. «Il est

plus aisé qu'un chameau entre par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu». Ces chaînes sont trop fortes, mais pour Dieu toutes choses sont possibles.

Jacques met en contraste la gloire du Seigneur avec la fausse gloire de l'homme dans ce monde; car la figure de ce monde passe. De même que Pierre, il insiste beaucoup sur ce point. Si, dans l'assemblée, on fait une différence entre le pauvre et le riche, on devient des juges ayant de mauvaises pensées. Béni soit Dieu, nous pouvons vivre ensemble pour le ciel et dans les choses célestes, au moins dans l'Eglise, où la vraie différence n'est pas selon la vanité de ce monde, mais consiste dans le degré de spiritualité.

Remarquez ici que l'assemblée est appelée la synagogue; cela montre combien l'esprit de Jacques est rempli des habitudes de penser juives.

Or en ce qu'ils faisaient une différence entre le riche et le pauvre, la loi les convainquit d'être transgresseurs; cela conduit Jacques à parler de la loi. Il fait mention de trois lois: la loi de la liberté, dont nous avons déjà parlé; la loi royale; et la loi dans son sens usuel. La loi royale est: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» Celui qui l'accomplit, fait bien. Ensuite Jacques ajoute un principe important, c'est que si l'on a gardé toute la loi, et que l'on vienne à manquer sur un seul point, on est coupable sur tous. La raison en est simple. Quand la convoitise nous a fait agir, nous avons transgressé la loi, et nous avons méprisé l'autorité de Celui qui l'a établie. Il n'est pas supposé qu'un homme a violé tous les commandements en détail, mais Celui qui en a donné un, les a donnés tous, et quand la chair et la volonté ont agi de concert, on a suivi sa propre volonté et méprisé celle de Dieu. Sa volonté a été transgressée.

Le christianisme demande que nous parlions et agissions comme ayant été délivrés de la puissance du péché, pour faire la volonté de Dieu en toutes choses, sa volonté étant la nôtre. Il nous a délivrés de l'esclavage; nous sommes vraiment libres de marcher sur les traces de Jésus. Précieuse et sainte liberté! C'est la liberté d'une nature qui trouve son plaisir et sa joie dans la volonté de Dieu et dans l'obéissance. Or le chrétien est toujours libre de faire la volonté de Dieu; il peut, à la vérité, s'éloigner de Dieu, et par négligence et infidélité, perdre sa force et son zèle; mais néanmoins, tout ce qu'il dit et fait sera jugé selon cette loi de liberté. Vérité importante! Il croit dans la connaissance de la volonté de Dieu, et il est libre, sous la grâce, pour pratiquer ce qu'il connaît. La force nécessaire se trouve en Christ.

A cette pensée de jugement, Jacques ajoute la nécessité de marcher selon la grâce. Il sera jugé sans miséricorde, celui qui n'aura pas usé de miséricorde. Le Seigneur avait déjà établi ce principe, que les péchés seraient pardonnés à celui qui pardonne. Si l'esprit de grâce n'est pas dans le coeur, on ne peut pas avoir part à cette grâce que Dieu a manifestée envers l'homme. Selon le gouvernement de Dieu, celui qui, dans les détails de la vie, n'agit pas avec miséricorde, peut éprouver le sévère châtement de Dieu; car Dieu trouve son plaisir dans la bonté et l'amour.

Maintenant Jacques va insister sur les oeuvres, — partie importante de l'épître, non qu'en elle-même elle soit plus importante que les autres parties, mais elle le devient à cause des divers raisonnements des hommes.

Le principe que l'amour doit se montrer, non par des paroles mais par des faits, introduit la question des oeuvres. L'esprit de Jacques est pratique; il est occupé du mal produit par une profession du christianisme qui n'est pas accompagnée d'une vie en harmonie avec cette profession, et les deux principes, — que l'amour doit être réel, et que la foi devrait se manifester par les oeuvres qu'elle produit, — ces deux principes s'entremêlent dans ses observations. Si quelqu'un dit: «Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, - et que vous ne leur donniez pas les choses nécessaires pour le corps, quel profit y a-t-il?» Certainement ce n'est pas la foi chrétienne. La foi est un principe puissant, le résultat de l'opération du Saint Esprit dans le coeur, un ressort qui fait mouvoir tous les rouages du coeur, un principe qui l'élève au-dessus de l'égoïsme et de tous les vils motifs du monde, en rattachant les affections à Christ. Christ devient notre vrai motif; vivant en nous, il est la source de laquelle nos actions découlent, de sorte que nous marchons comme il a marché. Nous restons, il est vrai, bien loin derrière lui, mais le principe de notre vie est le même; c'est lui-même qui vit en nous.

Il est donc évident que la vraie foi opère par l'amour et produit de bonnes oeuvres; il ne peut en être autrement. Mais nous avons encore dans ce passage un autre principe, exprimé par ces paroles: «Montre-moi». Il est clair que la foi est un principe caché dans le coeur; on ne peut le voir. Comme la racine qui fait croître la plante et lui fait porter du fruit en tirant la nourriture du sol, ne se voit pas, de même la foi, invisible, tire de Christ la nourriture pour l'âme. Sans racine la plante ne peut produire de fruit, sans la foi non plus les bonnes oeuvres ne peuvent être produites. Plusieurs choses extérieurement bonnes pourront être faites, mais elles n'ont aucune valeur. On peut donner beaucoup, agir beaucoup sans amour véritable, sans foi; mais une vie d'amour dans laquelle on suit Christ et l'on fait sa volonté parce que c'est sa volonté, sans chercher rien d'autre, une telle vie ne peut pas exister sans la foi. Or celui qui prétend posséder la foi, reconnaît qu'elle seule est bonne ou peut produire ce qui est bon.

Jacques dit donc: «Montre-moi ta foi sans oeuvres»; mais cela est impossible. Il est clair que c'est un principe caché dans le coeur, une simple profession sans réalité. Nous ne devons cependant pas toujours la supposer unie à de l'hypocrisie, parce que l'éducation, les influences qui nous entourent, et l'évidence externe, peuvent produire en nous, comme habitude d'esprit, la croyance au christianisme et à ses doctrines fondamentales. Mais dans une telle foi il n'y a pas de lien avec Christ, ni une source de vie éternelle. Un homme peut n'être pas ouvertement incrédule; il honore peut-être le nom de Christ; mais une telle foi ne produit rien dans le coeur: Christ ne peut pas s'y fier (Voyez Jean 2: 23-25).

Dès que la vraie foi, l'effet de la grâce par l'action du Saint Esprit, est produite dans le coeur, on sent le besoin personnel de Christ, on veut le posséder pour soi-même, entendre sa voix. C'est ce que nous voyons dans le cas de Nicodème. Il va trouver Christ, et, remarquez-le bien, il sent tout de suite que le monde est contre lui, et c'est pourquoi il vient de nuit.

Maintenant, comme la vraie foi ne peut se voir, celui qui prétend la posséder n'a rien à répondre à celui qui dit: «Montre-moi ta foi». Mais celui qui a les vraies oeuvres de l'amour, ne peut les avoir sans la foi qui est le moteur divin de la vie chrétienne dans le coeur, opérant

la patience, la pureté, l'amour, et la séparation du monde pendant qu'on le traverse. Nous ne pouvons pas agir sans un ressort qui nous met en mouvement. La foi qui vraiment regarde à Christ et trouve tout en lui, se manifeste dans cette vie qui est la vie de la foi.

Il s'agit de montrer la foi; mais à qui? Est-ce à Dieu? Assurément non. Il est dit: «Montre-moi», c'est-à-dire à *l'homme* qui ne peut pas voir le coeur comme Dieu le voit. Le raisonnement tout entier de Jacques, toute sa force et toute sa portée, est dans cette parole: «Montre-moi». Il ne nous parle pas de la paix de la conscience, ou d'être justifiés par la foi, parce que le Seigneur, le bien-aimé et précieux Sauveur, a porté nos péchés et a été livré pour nos offenses. La foi saisit l'efficacité de l'oeuvre de Christ, elle sait que Dieu l'a reçue et acceptée comme une satisfaction parfaite pour les péchés des croyants; que c'est une oeuvre qui ne perdra jamais sa valeur aux yeux de Dieu, là où Christ est entré, non sans du sang, savoir le sien propre, là où il paraît toujours pour nous en la présence de Dieu, où il est assis à sa droite, parce que toute l'oeuvre concernant nos péchés a été achevée sur la croix, selon la gloire de Dieu.

Ici, au contraire, Jacques parle d'une foi vaine et vide, de la profession du nom de Christ, du fait de s'appeler chrétien, sans que Christ soit dans le coeur. La vraie foi se montre par des oeuvres qui en sont le fruit. Le fruit montre que l'arbre vit, qu'il y a la racine qui tire la nourriture de Christ. La justification de la profession se fait devant les hommes, auxquels sa réalité doit être montrée par le moyen des fruits qui sont produits. Quand on examine de près les exemples qui sont donnés ici, on voit clairement qu'il s'agit des preuves de la foi, et non de bonnes oeuvres dans le sens ordinaire du mot. Ici, la foi est démontrée par les actes des mêmes personnes que l'apôtre Paul prend pour exemples. C'est Abraham prêt à sacrifier son fils unique et bien-aimé quand Dieu le lui demande; c'est Rahab, qui cacha les espions et les renvoya en paix, en témoignage de sa foi. Il n'y a rien de plus fort que ces exemples. Non seulement Isaac était un fils unique, mais toutes les promesses de Dieu reposaient sur lui, de sorte que l'obéissance d'Abraham demandait une confiance absolue en Dieu (Voyez Hébreux 11: 17-19). Humainement, ce n'est rien de bon que de tuer son fils. De même l'acte de Rahab, au point de vue naturel, était celui d'un traître à sa patrie. Mais elle se rangeait du côté du peuple de Dieu et s'unissait à lui, quand les ennemis de Dieu étaient dans la plénitude de leur puissance, et quand son peuple n'avait pas encore remporté une seule victoire, ni même passé le Jourdain.

Telle est la foi qui se confie en Dieu, à quel prix que ce soit, et se joint à son peuple quand tout est contre lui. La foi d'Abraham était simplement la foi en Dieu et en sa parole; mais elle se manifesta d'une manière absolue et sans hésitation, lorsqu'il offrit son fils bien-aimé, sur lequel reposaient toutes les promesses. La foi de Rahab était aussi une foi simple en Dieu, mais elle se montra quand Rahab se rattacha à la cause de Dieu, alors que toute la puissance était en apparence de l'autre côté; car Dieu ne se rend pas lui-même visible. En fait, se dire croyant et ne rien produire, ce n'est pas en réalité de la foi.

La foi réalise son objet, et cet objet, comme motif dans le coeur, produit son effet.

Celui qui reçoit la parole, est régénéré par une semence incorruptible; il est participant de la nature divine, et l'obéissance, la pureté et l'amour sont produits. Il est vrai que nous avons encore à vaincre les tentations et les difficultés; nous ne sommes pas ce que nous voudrions être, ni même ce que nous pourrions être, mais, plus ou moins, la vie produit ses fruits. Oui, quoique le coeur, par négligence, puisse être quelquefois infidèle dans le sentier, la foi, néanmoins, produit toujours son propre fruit. Le chrétien sait bien que la foi qui ne produit rien, n'est pas une vraie foi. La foi réalise la présence et l'amour de Dieu connu dans la nouvelle nature; elle jouit des deux, et reflète, bien que faiblement, le caractère de Celui en qui elle prend intérieurement ses délices. Nous sommes fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus.

Tout ce qui ne trouve pas son motif dans les instincts purement animaux de notre nature, se fait par la foi, une foi humaine, il est vrai, et non celle qui provient de la vie divine intérieure. Pourquoi le laboureur répand-il la semence? Parce qu'il croit qu'elle produira une moisson. Il en est de même de tout, sauf le manger et le boire. Pour avoir la foi divine, il faut que les choses de Dieu soient révélées à l'âme, or c'est l'oeuvre de l'Esprit de Dieu. La foi en Dieu est ce qui est agréable à Dieu; mais cette foi, en nous qui sommes vivifiés de Dieu par sa parole, produit les fruits de la vie divine.

Par le moyen de cette foi, nous avons communion avec Dieu, avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, et il n'a pas honte de nous appeler ses amis (Jean 15: 15), comme Abraham fut appelé l'ami de Dieu. Dans les affaires avec le monde, on dit le plus courtoisement possible ce qui est nécessaire pour la chose que l'on traite; cela fait, tout est terminé. A un ami, nous découvrons nos pensées, nous parlons des choses qui ne se rapportent pas aux affaires, de tout ce que nous avons dans le coeur. Dieu ne parlait pas à Abraham des promesses qui lui avaient été faites, mais il lui dévoilait toutes ses intentions relativement au jugement de Sodome et Gomorrhe. «Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent». Il est beau de voir l'intimité de la communion avec Dieu, quand on marche fidèlement devant lui (Voyez Genèse 18: 17-20).

Le croyant qui vivait à Sodome fut sauvé en faisant la perte de toutes choses; puis il vécut dans l'inquiétude et le trouble, craignant la montagne où se trouvait Abraham (parce que la position de la foi est toujours terrible pour l'incrédulité), craignant Tsoar après qu'il eut vu la ruine épouvantable des autres villes, et, finalement, fuyant dans la montagne qu'il avait d'abord redoutée, et vivant là dans la misère et la honte.

Nous voyons en Abraham un croyant qui vit par la foi; en Lot, un croyant qui a pris pour sa demeure le monde et sa beauté extérieure. Il passe par le jugement bien qu'il soit sauvé, tandis qu'après le départ de Lot, Dieu dit à Abraham de lever les yeux et de regarder tout le pays de la promesse, pour en réaliser l'étendue et savoir que tout était à lui.

La foi donne la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, la participation et la réalisation de tout ce qui nous appartient. Il n'y a pas à s'étonner si cette foi produit du fruit selon Dieu.

Que Dieu nous accorde de vivre si près de lui, que les choses invisibles puissent agir sur nos coeurs, et que nous poursuivions la course dans la patience et avec joie jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui nous introduira là où la foi n'est plus nécessaire, mais où nous serons dans la pleine jouissance de ce que la foi aura cru quand les choses elles-mêmes n'étaient pas vues.

Chapitre 3

Jacques veut que l'on soit humble dans les paroles et qu'il n'y ait pas beaucoup de docteurs. Lorsqu'on ne se connaît pas soi-même, il est beaucoup plus aisé d'enseigner les autres que de se gouverner soi-même. Or la langue est l'indice le plus immédiat de ce qu'il y a dans le coeur. Nous manquons tous en plusieurs choses, et si nous prétendons enseigner les autres, nos fautes sont d'autant plus graves et méritent davantage la condamnation. L'humilité dans le coeur rend un homme lent à parler; il attend plutôt d'être enseigné et d'entendre les autres exprimer leurs pensées: il est plus disposé à apprendre qu'à instruire.

Jacques commence, par cette exhortation, une dissertation importante sur les dangers de la langue. Personne ne peut la dompter, elle est en fait, comme je l'ai dit, l'indice le plus immédiat du coeur. «De l'abondance du coeur la bouche parle». Plus d'une personne fait plus de mal par de méchants discours qu'elle ne ferait avec la main. En outre, on prononce souvent des paroles légères et inutiles.

Jacques veut toujours que la volonté soit bridée, que l'on n'ait pas de confiance en soi-même, et que la légèreté de la chair soit tenue en échec par la crainte de Dieu. Et premièrement, il ne veut pas que le chrétien se mette légèrement en avant pour enseigner, ni qu'il y ait beaucoup de docteurs, sachant qu'ils en recevront une condamnation plus sévère. L'amour pousse à édifier les frères, et l'Esprit conduit les humbles dans l'exercice de leurs dons. Mais il se peut qu'un chrétien aime à se faire entendre, qu'il ne soit pas humble, qu'il parle parce qu'il a confiance en lui-même. Or cela n'est pas de l'amour fraternel, mais plutôt l'amour de soi-même.

De plus, nous manquons tous en plusieurs choses, et si nous enseignons les autres, ou au moins si nous avons la prétention de le faire, il est clair que nous sommes plus responsables et que nos fautes deviennent plus sérieuses. Comment enseigner d'autres, si nous ne savons pas marcher fidèlement nous-mêmes? Cela n'est pas la crainte de Dieu. Si nous n'avons pas une bonne conscience devant Dieu, il n'est pas possible que nous annonçons sa grâce et sa vérité dans sa puissance, car nous ne sommes pas en sa présence, et il n'est pas avec nous. Le premier effet de sa présence serait de réveiller la conscience. Celui qui enseigne doit se maintenir dans une vraie et profonde humilité, et veiller à ne pas broncher dans son sentier.

Cet esprit d'humilité n'est pas un manque de confiance en Dieu; au contraire, il s'unit étroitement avec elle. Celui qui est humble ne dira pas au Seigneur: «Je savais que tu es un homme dur»; mais il n'a pas de confiance en lui-même, il parle seulement quand c'est la

volonté de Dieu, et alors il parle dans la puissance de son Esprit. Il est lent à parler, il s'attend à Dieu, afin de pouvoir le faire avec Lui.

Plusieurs autres vérités importantes se rattachent à ces paroles. Et d'abord, nous manquons tous en plusieurs choses. Celui qui se dit parfait se trompe lui-même. Cela ne veut pas dire nécessairement que nous ne commettons aucune faute scandaleuse, mais que nous faisons et disons ce qui est mal aux yeux de Dieu. Notre parole n'est pas toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel; il s'y trouve des manquements. Nous ne pouvons nous excuser quand cela arrive, car le Seigneur a dit: «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» néanmoins nous manquons, si triste que cela soit, et nous sommes forcés de l'avouer, mais en marchant avec Dieu, la grâce nous le fera sentir et reconnaître, et nous marcherons plus près de lui, avec plus de vigilance et d'humilité, et dans une plus grande et plus réelle dépendance de lui.

Il y a encore une autre vérité dans ces paroles. L'exhortation n'aurait pas été nécessaire, si la liberté de parler, quand Dieu le veut, n'appartenait pas à tous les frères selon leur don et selon la direction de la parole, puisque nous y trouvons de telles directions. Si une personne avait été établie pour parler, cette exhortation aurait été tout à fait inutile.

Ainsi il y a là une exhortation morale à l'humilité, au calme, à la défiance de soi-même, et à la crainte de Dieu, car il y est parlé du danger de faillir et de notre responsabilité. Le passage exclut aussi toute pensée du ministère d'une seule personne dans l'assemblée. Il n'est pas mis en question ici qu'un seul individu puisse exercer un ministère que Dieu lui a confié; — au contraire, un tel ministère est permis à quiconque le Seigneur a départi le don nécessaire, — mais seulement sous la direction de la Parole. L'activité de la chair est réprimée, et la liberté du Saint Esprit, manifestée. Le Seigneur se sert de chacun comme il lui semble bon, soit par les dons permanents de docteur, de pasteur et d'évangéliste, qui doivent continuer jusqu'à la fin, soit par le ministère de chaque membre dans la place que Dieu lui a assignée.

Ce que l'apôtre a dit des manquements, le conduit à parler encore de la langue, cet indice le plus direct du coeur, si aisément mis en mouvement et qui en suit toutes les impulsions. Tout a été dompté, même les bêtes sauvages et les reptiles; mais personne ne peut dompter la langue: elle est pleine d'un venin mortel. Cela est bien fort, mais hélas! très vrai. Toutefois, rappelons-nous que si la chair est pratiquement tenue pour morte, et si nous vivons par l'Esprit, la langue servira à exprimer les mouvements qu'il produira en nous, ou bien elle restera silencieuse, parce que la grâce n'aura rien à dire.

Plusieurs, selon la chair, ne voudraient pas donner un coup à leur prochain, qui ne peuvent retenir une parole dure ou qui montre l'irritation. Mais si personne ne peut mettre un frein à la langue, la grâce de Christ peut le faire, parce que l'homme intérieur est sous le joug du Seigneur, et qu'il est doux et humble de coeur. Christ remplit le coeur, et ainsi, précisément parce que la langue suit les impulsions du coeur, les paroles exprimeront cette douceur et cette humilité. Pour cela, il est nécessaire que Christ seul habite dans le coeur et que la chair soit tenue en échec, afin qu'elle ne se mette pas en mouvement quand la tentation

survient. Il est difficile de ne pas faillir, mais il est très utile de voir que la langue montre ce qui agit intérieurement, précisément comme les aiguilles d'une horloge manifestent l'action cachée des rouages.

Il est bon de nous rappeler le vrai caractère de la langue, tel qu'il est défini ici. Par ces paroles: «Une fontaine fait-elle jaillir par une même ouverture le doux et l'amer?» Jacques ne veut pas dire que tel n'est pas le cas pour la bouche de l'homme, puisque c'est précisément ce dont il se plaint; un tel mal ne devrait pas être, il est contraire à la nature même. Puis il décrit le caractère de l'homme sage et intelligent: «Que, par une bonne conduite, il montre ses oeuvres avec la douceur de la sagesse». La sagesse, ou au moins la connaissance qui se montre dans un esprit d'envie et de contention, n'est pas la sagesse divine. Celle-ci ne peut se séparer de l'état du coeur, de la douceur que produit la grâce, de la présence de Dieu, d'une volonté brisée, ou de ce que l'on apprend avec Jésus qui était doux et humble de coeur.

La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. La sagesse qui se vante et qui conteste est terrestre, sensuelle et diabolique. Elle ne vient pas d'en haut, elle se manifeste par l'envie et les querelles, qui sont les sources du désordre et de toute espèce de mauvaises actions. La sagesse qui vient d'en haut se lie au sentiment de la présence de Dieu dans la communion avec lui, là où l'énergie naturelle n'a aucune valeur et où se montre l'esprit de dépendance de Dieu. Elle sait que rien ne peut se faire sans Christ. La réalisation de la présence de Dieu fait que cette sagesse est pure par-dessus toutes choses; il ne peut en être autrement s'il y a communion avec Dieu, car cette communion est nécessairement dans la pureté. La nature divine en nous, réalisant la présence de Dieu et demeurant en lui, perçoit ce qui convient à Dieu et a les sens exercés à discerner le bien et le mal.

Ce n'est pas que le bien manque de mansuétude, mais il n'ose pas admettre le mal qui nous éloigne de Dieu. La sagesse qui est d'en haut est premièrement pure, puis paisible, marchant dans la paix devant Dieu, — l'esprit de paix règne dans le coeur, — elle est modérée, traitable, soumise quant à la propre volonté, ne cherchant pas à la satisfaire et ainsi disposée à faire la volonté des autres, lorsque cette volonté n'est pas opposée à celle de Dieu. Ensuite l'activité du bien se développe dans le coeur; il est plein de miséricorde et délivré de l'égoïsme, parce qu'il est heureux en Dieu; il sent les douleurs des autres et porte les bons fruits qui découlent de ce sentiment. Cette sagesse divine n'est pas disposée à contester, ni à rechercher les fautes, les défauts et les manquements dans les autres, ou dans leurs oeuvres; celui qui la possède ne les critique et ne les juge pas, comme leur étant supérieur et par conséquent capable de le faire. De plus, il chemine en simplicité et en intégrité de coeur, sans chercher l'approbation des hommes et sans essayer de paraître ce qu'il n'est pas en réalité. Il fait la volonté de Dieu en toute simplicité sans penser à lui-même, désirant par amour plaire aux autres et y trouvant son plaisir.

Tel est le portrait plein de beauté de la sagesse divine. Il est bon de remarquer comment Jacques veut que la volonté propre soit réduite au silence, afin que nous soyons capables de faire la volonté de Dieu, et, comme participants de la nature divine, de manifester son caractère, — le caractère de Christ, Dieu manifesté en chair. Il vint pour faire, non sa volonté,

mais la volonté de Celui qui l'avait envoyé. Il se soumettait toujours, même aux torts et à l'injustice, faisant le bien et marchant dans le calme et l'amour. Faire le bien, souffrir et endurer avec patience, voilà, dit Pierre, ce qui est agréable à Dieu. L'amour est libre quand le moi est mort. On marche dans la paix, on procure la paix, et le fruit de la justice se sème pour ceux qui procurent la paix. C'est ainsi que je comprends ces quelques paroles: «Bienheureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu». C'est une reproduction dans la marche d'un homme, de la paix et de l'amour de Dieu tels qu'ils étaient manifestés en Christ ici-bas.

Chapitre 4

Après avoir recommandé aux chrétiens l'esprit de paix dans leurs voies, Jacques demande: «D'où viennent les guerres et d'où les batailles, parmi vous?» Mais ici, nous devons nous demander: Que signifient ces paroles: «parmi vous?» Ce n'est pas nécessairement parmi les chrétiens. La mansuétude de la sagesse, une sagesse paisible, modérée et traitable, voilà ce qui leur convenait. Mais, comme nous l'avons vu, ils se trouvaient encore au milieu des douze tribus, qui sont, je n'en doute pas, comprises dans ce «parmi vous». Toutefois les chrétiens pouvaient se trouver impliqués dans ces contestations, de sorte que l'exhortation s'adresse aussi à eux. Ces disputes provenaient de leurs voluptés; la volonté n'était pas brisée, la convoitise tourmentait leurs cœurs, ils désiraient avoir ce qu'ils ne possédaient pas; la conscience, accablée par la convoitise, était réduite au silence, et les désirs, n'étant pas réprimés par la volonté, lâchaient les rênes aux passions: «Vous tuez et vous avez d'ardents désirs, et vous ne pouvez obtenir; vous contestez et vous faites la guerre, et cependant vous n'avez pas».

On oubliait que l'on dépend de Dieu; la volonté agissait pour elle-même; on ne demandait pas à Dieu, ou s'ils le faisaient, c'était dans le désir de rendre Dieu lui-même serviteur de leurs propres voluptés. Dieu ne répond pas à de telles prières. Triste état de l'homme! Dieu était oublié, et, chose pire encore, le cœur était l'esclave de la volupté, et, sous le joug des passions, loin du calme et de la paix. La guerre au dedans et le péché ouvert au dehors, éloignés de Dieu dans le monde, — cette scène passagère et changeante où ces désirs trouvent leur sphère, — ou, au moins, si Dieu était connu, leurs cœurs rebelles l'oubliaient. C'est pourquoi l'amitié du monde est inimitié contre Dieu, et un tel chrétien qui se conforme au monde, oublie qu'il a été purifié de ses péchés passés. Il marche dans l'oubli de Dieu, dans le sentier de l'infidèle, et la conscience, repoussée par la convoitise, se retire. Quand il demande à Dieu, il ne reçoit pas, parce qu'il demande comme le ferait un mondain, — pour l'employer à ses plaisirs.

Il n'est pas nécessaire de supposer que tous ceux que Jacques appelle «adultères», fussent tels de fait. Plusieurs l'étaient réellement dans le monde, et d'autres, quoique chrétiens, marchaient dans le même esprit d'infidélité envers Dieu, et lâchaient les rênes à leurs convoitises, en marchant avec le monde. Il est bien certain que ce n'est point là le sentier du chrétien; mais quand il abandonne les voies de Dieu et se trouve mêlé avec le monde, il arrive souvent qu'il a honte de son christianisme et qu'il n'ose pas confesser le nom du

Sauveur; alors sa conscience s'endurcit, et il devient semblable au monde ou même pire, ayant mis de côté toute barrière. Satan se réjouit alors de voir le nom de Christ déshonoré par ceux-là même qui le portent.

Le passage suivant présente un principe de grande importance: «L'amitié du monde est inimitié contre Dieu; quiconque donc voudra être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu». Témoignage puissant, qui juge la marche et qui soude le coeur. Le vrai caractère du monde a été manifesté en ce qu'il a rejeté et crucifié le Fils de Dieu. L'homme avait déjà été mis à l'épreuve sans loi et sous la loi. Après que, sans loi, il eût montré qu'il était entièrement méchant, et que, sous la loi, il eût violé cette loi qui lui avait été donnée, Dieu lui-même vint en grâce. Il devint homme, afin d'apporter l'amour de Dieu au coeur de l'homme dont il avait pris la nature. C'était la dernière épreuve du coeur humain. Dieu ne vint pas pour imputer aux hommes leurs péchés, mais pour réconcilier le monde avec Lui-même. Mais le monde n'a pas voulu le recevoir et a montré ainsi qu'il est sous la puissance de Satan et des ténèbres. Il a vu et haï et Jésus et son Père.

Le monde est toujours le même. Satan en est toujours le prince, et tout ce qui s'y trouve, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais du monde. Depuis la chute, le coeur de l'homme, la chair, a toujours été inimitié contre Dieu. On pense et l'on dit souvent que, depuis la mort de Christ, Satan n'est plus le prince de ce monde, mais c'est précisément alors qu'il s'en est déclaré lui-même le prince, conduisant tous les hommes, Juifs ou gentils, à crucifier le Sauveur. Et quoique les hommes portent maintenant le nom de Christ, l'opposition du monde à son autorité reste la même.

Observez seulement et voyez si le nom de Christ n'est pas déshonoré. On peut bien à la vérité avoir été enseigné à l'honorer, mais il n'en est pas moins vrai que là où l'homme trouve des jouissances, où sa volonté est libre, il exclut Christ, de peur que Christ ne vienne le troubler dans ses plaisirs. S'il est seul, il ne pense pas à Christ; il n'aime pas qu'on lui parle du Sauveur, il ne voit en lui aucune beauté qui le lui fasse désirer. L'homme aime à faire sa propre volonté, et il ne veut pas que le Seigneur vienne s'y opposer: il préfère la vanité et les plaisirs.

Nous voyons en Caïn la vraie histoire du monde et ses principes pratiques. Ayant tué son frère, il fut banni de la présence de Dieu, désespérant de la grâce et refusant de s'humilier. Par le jugement de Dieu, il fut fait vagabond sur la terre; mais une telle condition ne lui convenait pas. Il s'établit là où Dieu l'avait fait vagabond et bâtit une cité qu'il appela du nom de son fils pour perpétuer la grandeur de sa famille.

Que sa cité fût privée de toutes les délices de la vie, eût été insupportable; en conséquence il multiplie les richesses pour son fils. Ensuite, un autre membre de la famille invente les instruments de musique, un second invente l'art de forger l'airain et le fer. Le monde, chassé loin de Dieu, cherche à rendre sa position agréable sans Dieu, et s'efforce d'être satisfait loin de lui. La venue de Christ a manifesté ce qu'est le coeur de l'homme: il ne cherche pas seulement les plaisirs de la chair, mais il est inimitié contre Dieu. Quelque grande que soit la bonté de Dieu, le coeur ne veut pas être troublé dans la jouissance des plaisirs du

monde, ni se soumettre à l'autorité d'un autre. Il veut avoir le monde pour lui-même, luttant pour l'obtenir et l'arrachant des mains de ceux qui le possèdent. Maintenant, il est évident que l'amitié de ce monde est inimitié contre Dieu. Autant que cela lui est possible, l'homme bannit Dieu du monde, il le chasse loin. L'homme veut être grand dans ce monde; *nous* savons que le monde a crucifié le Fils de Dieu, qu'il n'a vu aucune beauté dans Celui en qui Dieu trouve tout son délice.

L'Écriture ne dit pas en vain: l'esprit qui demeure en nous désire avec envie. Au contraire — et ici se trouve le moyen de le vaincre — «Dieu donne une plus grande grâce; il résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles». Voilà le vrai secret de la force et de la victoire, et aussi de la paix du cœur, au milieu des difficultés et des contrariétés du monde.

Jacques insiste de nouveau sur l'humilité: la volonté de l'homme doit être brisée, et il faut qu'il se soumette à Dieu. La vraie humilité, en effet, consiste à obéir et à n'avoir aucune propre volonté, et c'est à cela que la bonté et la grâce de Dieu invitent l'homme. La confiance en Dieu conduit l'âme à se soumettre à lui. Cela est à la fois un devoir et une nécessité, mais on le fait volontiers quand la confiance existe. C'est la réalité de notre relation avec Dieu, et l'âme se trouve heureuse. Nous n'avons nul besoin d'avoir une volonté pour nous-mêmes, si Dieu qui nous aime a une volonté pour nous en toutes choses: nous n'avons qu'à nous abandonner à lui. Quelle grâce! Le Dieu tout-puissant pense toujours à nous dans tous les détails de notre vie.

Le diable est un ennemi; il s'efforce de nous tromper; il tend des pièges, il cherche à agir sur nous par le moyen de nos convoitises. Il peut bien aussi susciter des persécutions pour nous arrêter dans le sentier de la foi, mais, dans la vie ordinaire, il nous séduit par les choses qui conviennent à la chair.

Si nous sommes persécutés, c'est notre gloire. «A vous», dit l'apôtre, «il a été gratuitement donné par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui». Mais le danger qui provient des ruses de Satan est constant; elles nous entourent continuellement: la chose importante est que, vivant selon le nouvel homme et dans la communion avec Dieu, nous soyons capables de discerner la fourbe de Satan qui n'a jamais pour résultat l'obéissance à la volonté de Dieu. Il est très possible que le mal ne soit pas apparent. Quand Satan voulait suggérer au Seigneur de faire des pierres du pain, et d'en manger, il n'y avait en cela aucun mal apparent. Manger quand on a faim, ne semble pas une chose mauvaise, mais ce n'aurait pas été de l'obéissance. Satan ne pouvait rien faire. Manger simplement parce que l'on a faim est une action animale, qui ne se rapporte pas à Dieu. Nous devons faire toutes choses, même manger et boire, au nom de Christ, en rendant grâce à Dieu. Tout est sanctifié pour nous, si nous réalisons la présence de Dieu.

Satan ne peut donc se cacher, si dans l'obéissance nous lui résistons; il fuit, sachant bien qu'il a rencontré Celui qui l'a vaincu — Christ en nous. La parole de Dieu suffit pour nous faire marcher dans un sentier où Satan n'a point de pouvoir, où il est forcé de nous laisser, dans lequel aussi nous découvrons ses ruses et discernons qu'il est l'ennemi. Le Sauveur marchait

ainsi: il citait la parole de Dieu et le diable était réduit au silence, et cherchait à le séduire par d'autres moyens. Il ne se montrait pas d'abord ouvertement, mais la parfaite obéissance de Jésus rendait ses pièges impuissants. Et quand Satan se montre tel qu'il est, lui offrant la gloire du monde, Jésus lui commande de s'en aller, et il s'en va. Le sentier du Seigneur est le nôtre, sa force est la nôtre, et si nous marchons avec lui dans l'obéissance, sa sagesse sera la nôtre; il a déjà vaincu le tentateur; la difficulté est de marcher de telle sorte en communion avec lui, que nous puissions discerner la ruse de l'ennemi; il nous faut l'armure complète de Dieu.

En somme, si la présence de Dieu est réalisée dans le coeur, si l'Esprit de Dieu le gouverne, et que le sentiment de la dépendance soit actif dans l'âme, nous sentirons que ce que l'ennemi nous présente n'est pas de Dieu, et la volonté du nouvel homme ne le désirera pas. Satan, une fois découvert, le nouvel homme lui résiste, et il n'a aucune force. Jésus l'a vaincu pour nous. Nous apprenons ici que, si nous lui résistons, il s'enfuira: il voit qu'il a rencontré l'Esprit de Christ en nous, et il s'enfuit. Le mal est que nous ne lui résistons pas toujours; nous cédon à ses séductions, parce que la volonté de Dieu n'est pas tout pour nous; en plusieurs choses nous aimons nous plaire à nous-mêmes. Si nous connaissons la grâce, l'obéissance et la dépendance nous gardent contre les pièges du diable. Il n'a aucune puissance contre la résistance que lui oppose la foi; il est manifesté comme Satan, l'adversaire, ainsi qu'il le fut quand Jésus lui-même subit la tentation pour nous et que Satan s'enfuit devant sa résistance. Il sait que c'est le même Jésus qu'il rencontre en nous.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'armure de Dieu, cependant quelques mots sur ce sujet peuvent être utiles.

Dans ce que nous en lisons dans l'épître aux Ephésiens, tout, à l'exception de l'épée, se rapporte à l'état de l'âme. L'effet de la vérité est de garder l'âme en bon ordre, avec des affections bien réglées, et la conscience ayant la puissance qui lui convient selon la volonté de Dieu; ensuite la cuirasse de la justice pratique maintient une bonne conscience; dans le sentier, les pieds doivent être chaussés de la préparation de l'évangile de paix, c'est-à-dire que la conduite doit porter l'empreinte de cette paix dont nous jouissons en Christ. Puis vient la confiance en Dieu, que ces choses produisent, et qui empêche les suggestions du malin de nous atteindre. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Nous ne serons pas blessés par les dards enflammés de l'ennemi; les doutes et les mauvaises pensées à l'égard de Dieu, ne trouveront point d'entrée dans le coeur. Ensuite la certitude du salut nous rend capables de lever la tête dans la lutte contre l'ennemi. Alors nous pouvons prendre l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, et nous en servir dans le combat; protégés par l'armure de Dieu contre les assauts de l'ennemi, nous pouvons être actifs en employant la Parole pour le service du Seigneur, bien que toujours dépendants de son secours. Cette dépendance s'exprime par des prières et des supplications. Résistons donc au diable et il s'enfuira de nous.

Verset 8. «Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous». En cela se montre la dépendance active du coeur. Grâce à Dieu, nous pouvons nous approcher de lui! Son trône est pour nous un trône de grâce; nous pouvons venir en sa présence sans crainte, à cause de son amour, et entrer dans le lieu très saint par le précieux sang de Christ. Quand nous sommes

près de Lui, nous apprenons la sainteté, nous discernons sa volonté, l'oeil voit clair dans cette pure atmosphère; le coeur est soumis; le secret du Seigneur est avec ceux qui le craignent. On marche avec Dieu, mais comme enseigné de Dieu, et le corps tout entier est rempli de lumière. Alors il est avec nous, il s'approche de nous, il nous inspire la confiance. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous», disait l'apôtre. Ce n'est pas seulement que sa force est avec nous, mais sa présence produit la liberté et la confiance dans nos coeurs, car nous sentons que nous avons la connaissance de sa volonté puisqu'il est avec nous. Le sentiment de sa présence donne la joie, le calme et le courage en présence de l'ennemi, et, dans les difficultés du chemin, nous nous reposons sur lui. «Tu les caches dans le lieu secret où tu habites, loin de l'orgueil des hommes; tu les preserves en une loge, à couvert des disputes des langues». La présence de Dieu, chose vraie et réelle pour le coeur, garde la conscience en éveil, et le coeur rempli d'une paisible confiance. «Approchez-vous de Lui».

Mais, pour cela, il faut que les mains soient nettoyées et que le coeur soit purifié, afin qu'en rien l'on ne soit double de coeur. Dieu est lumière: il voit la pureté et l'intégrité dans l'homme intérieur. Plein de bonté et de condescendance, il est prompt à aider les faibles, mais il ferme son oreille à tous ceux qui sont doubles de coeur. Il demande de ceux qui cherchent à s'approcher de lui, une marche pure et un coeur sincère. Il n'en peut être autrement: il se tient éloigné de ceux dont les coeurs ne sont pas ouverts en sa présence. Il voit tout, mais pour qu'il écoute, le coeur doit être sincère.

Jacques parle aussi en passant de la folle joie de ce monde, qui conduit à la ruine éternelle, et il invite ceux qui ont des oreilles pour entendre, à être affligés, à mener deuil et à pleurer, à changer leur rire en lamentation. Le coeur qui a de l'intelligence, qui pense aux autres, et qui est ému par l'amour, — le chrétien qui est participant de l'Esprit et, par conséquent, de la pensée de Christ, — aura la conscience de la misère morale et actuelle qui l'entoure. Il aura la joie en Christ, mais il éprouvera de la douleur à cause de la condition où se trouvent les hommes du monde.

Le péché a rendu le monde malheureux et misérable; il est lui-même la plus grande de toutes les misères, et l'on voit de tous côtés les maux qu'il a introduits. Néanmoins, au milieu de tout, le coeur peut sentir l'amour de Dieu, il se réjouit dans l'éternel salut, et dans la bonté qui l'a procuré. Il peut aussi se réjouir dans les faveurs journalières que Dieu lui accorde, mais ce ne sera point la folle joie du monde, qui cherche à cacher le vide qu'il éprouve, et à étouffer dans le rire le sentiment de sa misère. Dans la solitude, on sent le vide et souvent la douleur que, dans la compagnie des autres, on oublie dans le rire. Les hommes n'aiment pas à être un fardeau pour les autres; il faut leur faire croire que l'on est heureux. Le monde ne peut être vrai avec lui-même, et cependant la douleur et l'affliction ne sont que trop réelles. Le Seigneur pouvait pleurer mais non pas rire; l'amour et le sentiment chrétien suivent son exemple: ils le suivent de coeur et avec un même sentiment. Jacques veut que la joie mondaine fasse place à des sentiments chrétiens, à des sentiments d'amour et à la sagesse. Nous voyons de plus au chapitre 5, que le jugement doit bientôt mettre fin à la fausse joie du monde. Ici, l'exhortation est morale, là, elle se rapporte à la fin de cette joie, par la main du Seigneur.

Ensuite Jacques les exhorte à s'humilier devant le Seigneur, et, dit-il, «il vous élèvera». C'est ce que Christ a fait (Philippiens 2), et il a dit: «Celui qui s'abaisse, sera élevé». «Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles». L'humilité convient à l'homme; elle convient à sa petitesse devant Dieu, dans le sentiment de la grandeur de sa grâce et de tout ce que l'homme est en lui-même. La grande gloire que le croyant attend est aussi pour lui une occasion d'humilité quand il considère son indignité. Il sait que sans Dieu, il ne peut rien comprendre, ni rien faire dans les choses divines.

Mais Jacques, ayant dans sa pensée l'orgueil et la hauteur de l'esprit du monde, qui est aussi dans le chrétien, ne veut pas seulement l'humilité, mais l'humiliation du «moi». Si quelqu'un est humble, il n'a pas besoin de s'humilier; mais, en réalité, l'esprit de l'homme s'élève si facilement, que nous avons besoin de nous humilier et de réaliser la présence de Dieu. En sa présence, nous sommes toujours humbles; nous avons le sentiment de notre propre petitesse; nous pensons à lui et non à nous-mêmes. Exalter l'orgueilleux ne ferait qu'encourager cet orgueil qui ne convient ni à l'homme pêcheur, ni à l'homme pieux; de plus, la piété et l'orgueil ne sauraient exister ensemble. Mais Dieu se plaît à élever les humbles, et cette élévation venant de Dieu, est une source de gratitude et de joie, et non d'orgueil. Le coeur est avec Dieu dans le sentiment de sa bonté.

Remarquez qu'il est dit de s'humilier «devant *le Seigneur*», non devant les hommes. C'est une oeuvre intérieure réelle qui détruit l'estime de soi-même, qui, en réalisant la présence et la grandeur de Dieu, lui donne sa vraie place dans le coeur, et nous donne aussi la nôtre. Alors tout est réel, et alors nous pouvons agir pour Dieu selon la vérité. Les versets 9 et 10 nous montrent l'effet de la présence de Dieu, réalisée, dans un monde de péché et de misère, par un coeur qui est dans ce monde et qui sent l'un et l'autre.

«Ne parlez pas l'un contre l'autre», dit notre épître; précepte formel qui devrait retenir bien des langues si l'on était obéissant, et qui mettrait fin à beaucoup de maux. L'amour ne le fait pas; mais, comme nous l'avons vu, la langue est un mal fatal, plein d'un venin mortel, et capable d'allumer un grand feu.

Mais il y a plus. Celui qui parle de son frère et qui le juge, parle mal de la loi et juge la loi. En effet la loi, de la part de Dieu, nous présente notre frère comme un objet d'amour et d'affection, non pour être persécuté, maltraité et dénigré aux yeux des autres. En agissant ainsi, nous oublions la place que la loi a donnée à notre frère; nous oublions notre devoir selon la loi et notre position comme frères. Si nous nous plaçons comme juges et législateurs au-dessus de la loi, nous transgressons la loi; nous ne lui obéissons pas et ne suivons pas ses préceptes; mais nous nous élevons au-dessus d'elle. Il y a un seul législateur et juge qui peut sauver et détruire, mais toi, qui es-tu qui juges ton prochain?

La Parole condamne aussi la fausse confiance dans les intentions de notre propre coeur. Le coeur de l'homme éloigné de Dieu, pense qu'il peut par lui-même diriger ses pas et décide ce qu'il fera, sans penser à la volonté de Dieu, sans penser même du tout à Dieu. Il est possible que la chose projetée ne soit pas mauvaise; elle peut ne pas blesser la conscience, ni la mettre

mal à l'aise; mais Dieu est entièrement oublié: l'homme agit sans Dieu, comme si la terre lui avait été laissée et que Dieu se fût retiré; comme si sa volonté n'était comptée pour rien. Un tel homme, pour ce qui regarde la religion, et dans les choses pratiques de la vie de chaque jour, vit dans l'athéisme. Dieu n'est pas dans ses pensées; l'argent et l'ambition du monde gouvernent son coeur, bien qu'il ne se livre peut-être pas à des plaisirs coupables. Il n'a pas le sentiment qu'il appartient à Dieu, — racheté, s'il est chrétien, par le précieux sang de Christ. Il forme ses plans selon sa propre volonté, sa propre sagesse, et ses intérêts dans ce monde. Dieu n'y a aucune place; il est sans Dieu dans le monde; il cherche les choses de la terre, et certes ce n'est pas en elles que Dieu se trouve. Travailler afin d'avoir les choses nécessaires, est selon la volonté de Dieu, et on peut lui demander sa bénédiction parce que c'est sa volonté. Mais telle n'est pas ici la question. Jacques parle de l'homme qui prétend disposer de son temps, et veut aller chercher le gain pour soi-même, sans penser à Dieu, ou sans regarder vers lui pour être conduit et avoir la manifestation de sa volonté. Il ne sait pas ce que le lendemain apportera; il ignore si sa vie sera prolongée jusqu'au jour suivant: elle n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui s'évanouit. Telle est la vie ici-bas. Il nous convient donc de dire: «Si le Seigneur le veut, et si nous vivons, nous ferons aussi ceci ou cela».

Partout et toujours, Jacques s'oppose aux prétentions de la volonté de l'homme. Il veut qu'elle soit brisée, que l'homme prenne sa vraie place, et soit dans sa vraie condition d'obéissance et de sujétion. Il faut que Dieu ait sa place et que l'homme soit dépendant et obéissant. Toute l'activité et toutes les prétentions de la volonté de l'homme sont mauvaises.

On trouve à la fin de ce chapitre un autre principe important. La volonté propre de l'homme est toujours mauvaise. Là où se trouve la connaissance du bien, le coeur ou tout au moins l'état de l'homme est mauvais s'il ne fait pas le bien. La grâce et l'amour manquent. Chercher son propre intérêt, faire sa propre volonté, satisfaire ses propres désirs, voilà ce qui caractérise l'homme naturel. Faire le bien, chercher à procurer le bien des autres et les servir, est le fruit de l'amour. Or si, ayant la connaissance de ce qui est bon et l'opportunité de le faire, on ne le fait pas, c'est un signe que le coeur est mauvais; l'amour pour les autres et le désir de faire le bien sont absents. Ne pas faire le bien, c'est pécher; cela montre l'absence de la grâce et l'activité de la volonté naturelle.

Chapitre 5

La portion des fidèles n'est pas dans ce monde. Christ les a acquis pour lui-même, afin qu'ils soient à sa ressemblance dans la gloire, cohéritiers avec lui, car son amour veut les faire jouir de tout ce dont il jouit lui-même. Son amour est parfait. Mais s'il en est ainsi, ils doivent souffrir avec lui. S'il nous est donné de souffrir *pour* lui, c'est un grand privilège, mais ce n'est pas le partage de tous. Néanmoins tous ceux qui voudront vivre pieusement dans le Christ Jésus souffriront la persécution (2 Timothée 3: 12).

Mais il est impossible d'éviter de souffrir *avec* lui: si nous avons l'Esprit de Christ, nous sentirons comme Christ a senti. La sainteté souffre à la vue du péché qui l'entoure, et aussi en voyant la condition de l'Eglise de Dieu et de son peuple; outre cela, il y a de la douleur de tous

côtés, et l'aveuglement des âmes qui ne veulent ni Christ ni le salut. Chacun doit charger sa croix, mais avec cela, Dieu permet que nous souffrions, parce que, de cette manière, nous apprenons la patience, et qu'il nous est ainsi rappelé que notre héritage n'est pas ici-bas. L'expérience, qui est la réalisation de la vérité pratique, est confirmée dans le coeur, et l'espérance devient beaucoup plus claire et plus forte. A la vérité, cela suppose que l'amour de Dieu est versé dans le coeur par le Saint Esprit, et si ce n'est pas le cas, Dieu permet la souffrance, et l'envoie aussi pour renouveler le coeur. Il châtie celui qu'il aime.

Jacques s'adresse ici aux riches qui ont des biens dans ce monde, et qui n'ont pas d'égard pour les pauvres, tandis qu'il est écrit: «Bienheureux est celui qui s'intéresse au pauvre» (Psaumes 41: 1). Celui qui méprise le pauvre à cause de sa pauvreté, méprise le Seigneur lui-même. «Or je suis affligé et misérable», dit le Seigneur, dans le Psaume qui précède celui d'où j'ai tiré la citation précédente (Psaumes 40: 17). Le Seigneur avait prononcé sa bénédiction sur les pauvres; c'est à de tels que l'évangile était annoncé: c'était un signe du Messie (Luc 6: 20; 4: 18; Matthieu 11: 5). Nous savons tous qu'un homme pauvre peut être aussi méchant qu'un autre; mais les richesses sont un danger positif pour nous, parce qu'elles nourrissent l'orgueil, et tendent à disposer le coeur de se tenir éloigné des pauvres, avec lesquels le Seigneur s'est associé lui-même dans ce monde. «Etant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que, par sa pauvreté, vous fussiez enrichis».

Mais ici les riches étaient allés plus avant dans le mal. Ils opprimaient les pauvres, ils leur retenaient le salaire de leur travail. Jacques nous place en présence des derniers jours. Le cri du pauvre était arrivé jusqu'aux oreilles de l'Eternel des armées. Il exhorte les riches à pleurer et à se lamenter à cause des misères qui allaient fondre sur eux. Ils avaient vécu, sur la terre, dans les délices et dans les voluptés. Mais non seulement cela: quand on vit dans les délices, on n'aime pas que quelqu'un vienne troubler nos jouissances, — ils avaient condamné et mis à mort le Juste, qui n'avait pas résisté. Ils voulaient s'assurer la jouissance de ce monde, dans une fausse tranquillité, qui ne pense ni à Dieu, ni au jugement, ni à la mort.

Si la conscience se réveillait, ils étaient troublés, et ils s'endurcissaient autant que possible, afin qu'elle ne s'éveillât pas.

Pour le présent, Dieu ne change pas le cours de ce monde. S'il le faisait, il lui faudrait exécuter le jugement, au lieu de travailler en amour, en faveur des impies et des pécheurs. Il ne désire pas les frapper, néanmoins il ne retarde pas l'accomplissement de sa promesse, mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse. Le chrétien donc doit prendre courage, être patient et se résigner au mal extérieur, jusqu'à ce que vienne le Seigneur. Comme Christ lui-même, qui, en faisant le bien, a souffert et attendu patiemment, ainsi le chrétien doit marcher sur ses traces. Notre portion n'est pas dans ce monde. Si nous souffrons pour avoir bien fait, cela est agréable à Dieu, et encore plus si c'est pour Christ lui-même que nous souffrons.

La vie du Sauveur n'a été que souffrance et patience, mais maintenant il est glorifié auprès de Dieu le Père. Bientôt il viendra une seconde fois dans le monde, dans la gloire du

Père, et dans sa propre gloire, et dans la gloire des anges; il sera glorifié dans ses saints, et admiré dans tous ceux qui auront cru.

Dans ce jour glorieux, quand les plus pauvres des siens — les chrétiens, opprimés par les ennemis de la vérité — seront semblables au Seigneur lui-même en gloire, nous nous glorifierons de ce qu'il nous a été donné de souffrir pour lui et d'avoir gardé la patience et le silence, à travers toutes les peines infligées injustement à ceux qui mènent une vie chrétienne. Alors «bienheureux ceux que le maître trouvera veillant; il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». Quelle joie! quelle grâce! Ce sera la gloire du Sauveur que de nous faire jouir des bénédictions du ciel dans la maison du Père; lui-même nous présentant tout de sa propre main. Il vaut bien la peine de souffrir un peu pour lui et pendant un temps si court, et de posséder ensuite la bénédiction céleste, dispensée par la propre main et par le cœur même de Jésus. Nous régnerons avec lui et nous jouirons du fruit de l'oeuvre qu'il nous aura été donné d'accomplir pour lui, quand ce n'aurait été qu'un verre d'eau froide donné au nom de Jésus, il ne perdra pas sa récompense. Mais il sera encore beaucoup meilleur d'être assis en paix, jouissant dans la maison du Père de ces bénédictions éternelles que Christ nous dispensera en abondance, — précieux témoignage de son approbation et de son amour (Voyez Luc 12: 35-44).

Remarquez ici combien la venue du Seigneur était une espérance présente. L'opprimé devait avoir patience jusqu'à cette venue. «Usez donc de patience», dit Jacques, «jusqu'à la venue du Seigneur». Quelques-uns diront peut-être: Ils ont donc été déçus? En aucune manière. Il peut bien arriver que nous mourions avant que le Seigneur vienne, et de fait nous savons que ces saints sont morts. Mais quand le Seigneur viendra, ils recueilleront tous les fruits de leur patience. Et, jusqu'à ce moment, ils sont avec le Seigneur, — absents du corps, présents avec le Seigneur, — et ils viendront avec lui et jouiront alors de tout le fruit de ces souffrances, qu'ils auront endurées avec patience pour l'amour de son nom, cherchant à le glorifier ici-bas.

Mais cette exhortation montre clairement combien cette espérance était une chose présente qui entrait dans tout le tissu de la vie chrétienne. Ce n'était pas une théorie dans la tête, un point de connaissance acquise, ni simplement un article de foi. Ils attendaient le Seigneur en personne. Quelle consolation pour les pauvres et les opprimés, quel frein pour les riches, que cette attente constante du Seigneur, et de savoir qu'il viendra bientôt, que les troubles cesseront, et que nous serons avec Celui qui nous a aimés! Rien ne produit la séparation d'avec le monde comme d'attendre le Seigneur; je ne dis pas la doctrine de sa venue, mais la vraie attente du Seigneur. Sa venue nous séparera du monde pour toujours; le cœur attend jusqu'à ce qu'il vienne.

La cène du Seigneur est l'expression de l'état chrétien, — la mort du Seigneur à sa première venue, mort que nous célébrons avec actions de grâces, nous souvenant de Celui qui nous a aimés, et nous nourrissant de son amour jusqu'à ce qu'il vienne nous prendre pour être avec lui. C'est l'expression formelle de l'état pratique du chrétien, comme chrétien, — du

christianisme lui-même. Il faut ajouter que c'est uniquement par le Saint Esprit que nous sommes capables de l'exprimer en réalité.

Mais remarquez une autre chose dans cette exhortation. «Usez donc de patience, frères». Si nous comprenons vraiment notre position, nous attendons toujours le Seigneur; mais, quels que soient nos désirs, nous ne pouvons pas commander au Seigneur de venir, ni savoir quand il viendra. Et, béni soit son nom, le Seigneur est patient: aussi longtemps qu'il y aura encore une âme à appeler par l'évangile, il ne viendra pas. Il faut d'abord que tout son corps, son épouse, soit formé, que chaque membre soit présent, converti et scellé par le Saint Esprit. Alors il viendra nous prendre. Christ lui-même est assis sur le trône du Père, et non sur son propre trône. Il attend aussi ce moment, et certainement avec un plus grand désir que nous; c'est pourquoi il est parlé de «la patience de Jésus Christ». C'est le vrai sens de ces mots dans Apocalypse 1: 9. Au chapitre 3: 10, nous lisons aussi: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience», et en 2 Thessaloniens 3: 5: «La patience de Christ».

Il nous est dit encore dans l'épître aux Hébreux que Christ est assis à la droite de Dieu, «attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds» (chapitre 10: 12, 13). Si Christ attend, nous pouvons bien attendre, mais nous attendons dans la souffrance et le combat. Il attend le moment de régner; alors il fera couler la pleine bénédiction sur les siens, soit dans le ciel, soit sur la terre, et il bannira le mal de l'un et l'autre lieu.

Ainsi nous avons besoin de patience, afin que ni la propre volonté, ni la fatigue, à cause du combat, ne s'emparent de nos âmes; mais, dans la confiance que le temps voulu de Dieu est le meilleur, puisque c'est celui que sa sagesse et son amour pour nous a ordonné, que nos affections soient fixées sur le Seigneur et sur les choses d'en haut, et attendons-le avec un coeur qui le désire, avec une volonté soumise et une foi inébranlable, laissant à la décision de Dieu le moment de son retour. Non seulement, en fait, nous ne pouvons le retarder, mais le coeur a une entière confiance dans l'amour du Seigneur, étant assuré qu'il nous attend avec plus d'amour que nous, nous ne l'attendons; soyons donc calmes dans cette confiance, patients dans notre voyage à travers le désert. Qu'il est doux d'attendre Christ, et la plénitude de la joie avec lui. Béni soit Dieu, il dit: «La venue du Seigneur est proche». De plus, Jacques tire deux conséquences pratiques de cette attente du Seigneur. Premièrement, nous ne devons pas résister au mal; le Juste n'y a pas résisté. Il nous faut attendre avec patience, comme le laboureur attend les précieux fruits de la terre, jusqu'à ce qu'il ait reçu les pluies de la première et de la dernière saison, moyens que Dieu emploie pour amener à la perfection le fruit de la moisson. Le chrétien devrait affermir son coeur par cette attente, en traversant les troubles de cette vie et les persécutions de la part du monde, qui reste toujours l'adversaire du Seigneur.

Ensuite Jacques exhorte les disciples à ne pas marcher dans un esprit de murmures et de plaintes les uns contre les autres. Si nous attendons le Seigneur, l'esprit est calme et content: il ne s'irrite pas contre ses persécuteurs; de plus, nous supportons avec patience les maux du désert, nous endurons comme Christ a enduré, en souffrant et supportant les torts et en se

remettant à Dieu. Ainsi nous sommes satisfaits et paisibles, avec un esprit heureux et bienveillant, car la bienveillance découle aisément d'un coeur heureux. La venue du Seigneur mettra tout en ordre, et notre bonheur a son fondement autre part qu'ici-bas. C'est ce que Paul écrivait aux Philippiens: «Que votre douceur soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche». Nous le répétons: Combien réelle, et puissante, et pratique, était cette attente du Seigneur! Quelle action elle avait sur le coeur! «Le juge se tient devant la porte».

Ensuite Jacques donne des exemples. Les prophètes étaient des exemples d'affliction endurée et de patience, et on les disait bienheureux dans leurs souffrances. Et ils n'étaient pas les seuls; d'autres aussi ont souffert et ont été estimés heureux. Si, par exemple, nous voyons quelqu'un qui souffre injustement pour le nom de Jésus, et qui est patient et doux, ayant son coeur incliné vers ses persécuteurs, au lieu d'être irrité contre eux, alors nous voyons la puissance de la foi et de la confiance dans l'amour et la fidélité du Seigneur. Un tel homme est calme et plein de joie, et nous disons: Voyez comme la grâce le rend heureux. Et nous sommes aussi heureux quand nous souffrons, au moins nous devrions l'être. Mais c'est une chose d'admirer ceux qui sont soutenus par l'Esprit de Christ, et c'en est une autre de se glorifier dans les tribulations, quand on y est engagé soi-même. Pour être capables de nous glorifier dans les souffrances, il nous faut la confiance en Dieu et la communion avec Celui qui a souffert pour nous.

Job est un autre exemple; mais il est introduit ici pour montrer la fin du Seigneur, savoir, que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux. L'exemple, cependant est des plus instructifs. Job était un homme droit et intègre, qui craignait Dieu et se détournait du mal. Mais il avait commencé à prendre plaisir en lui-même; il faisait le bien, mais il était occupé de sa bonté. C'était de la propre justice cachée, qui gâtait sa piété. Dieu ne retire pas ses yeux de dessus le juste. Il vit le danger de Job, et attira sur lui l'attention de Satan. Ce fut Dieu qui commença tout. Satan, l'accusateur des saints, insiste pour que Job soit criblé, et Dieu lui permet de tenter Job, de lui faire ce qu'il voudrait, mais en posant une limite à sa malice. Satan fit tout ce qui lui était permis, et Job resta soumis et ne pécha point de ses lèvres. Satan persiste dans ses accusations, insinuant que si l'épreuve devenait plus forte, Job maudirait Dieu. Dieu livre tout en sa main, excepté la vie de Job, qui reste fidèle et ne pêche point. Il avait reçu de Dieu les biens, et n'en recevrait-il pas les maux? Sa femme aussi le tente en vain.

Par la grâce, la patience de Job avait triomphé de Satan qui ne put l'ébranler. Par la grâce de Dieu, les efforts de l'ennemi avaient été surmontés: «Vous avez appris quelle a été la patience de Job». Mais l'oeuvre de Dieu pour la bénédiction de Job n'était pas encore accomplie. Par sa grâce, il avait soutenu le coeur de Job contre l'ennemi, et Job avait montré sa fidélité. Satan, comme instrument pour accomplir les voies de Dieu, avait fait beaucoup par les maux qu'il avait infligés à Job; mais le coeur de Job n'avait pas encore été atteint: il ne se connaissait pas lui-même; au contraire, bien que, par le moyen de Satan, il y eût été préparé, Job, par la grâce de Dieu, avait été pratiquement justifié des accusations de Satan, mais si la chose en fût restée là, son état aurait été pire qu'auparavant, au moins se serait-il trouvé dans un plus grand danger que jamais. Il aurait pu dire: «J'ai été doux et intègre dans la prospérité,

et, maintenant, je suis patient dans l'adversité». Il faut que Dieu fasse son oeuvre, afin que Job puisse connaître son propre coeur.

Les amis de Job viennent le voir. Ils restent assis à terre avec lui, durant sept jours et sept nuits, stupéfaits de la condition dans laquelle ils le trouvent. Hélas! l'orgueil se soulève souvent en la présence de l'homme, et l'orgueil blessé irrite le coeur; la fermeté cède devant la sympathie. De quelque manière que ce fût, la présence de ses amis met à nu le fond du coeur de Job. Il maudit le jour de sa naissance. Voilà le coeur de Job mis à découvert, non seulement pour Dieu devant qui on l'est toujours, mais pour lui-même, ce qui est si profondément douloureux. Où est maintenant sa patiente douceur? Il conteste avec Dieu, il se dit plus juste que lui. Néanmoins il est beau de voir qu'au fond de son coeur, il a des pensées justes à l'égard de Dieu. Si je savais comment le trouver, disait-il à ses amis, il ne serait pas comme vous, il proposerait contre moi ses raisons (Job 23). Ses amis alléguaient que ce monde présente un déploiement parfait du gouvernement de Dieu, et que, par conséquent, Job devait être un hypocrite, car il avait fait profession de piété. Job repousse ce jugement injuste, il insiste sur ce fait, que si la main de Dieu se montre occasionnellement, le mal cependant a souvent son cours dans le monde, sans que Dieu le réprime, puisque les méchants prospèrent fréquemment. Mais Job laissait sortir l'amertume de son coeur. Elihu le réprimande de ce qu'il se faisait plus juste que Dieu, lui montrant qu'il y a en réalité un gouvernement de Dieu sur les siens. Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes; il les châtie parce qu'il les aime. Ensuite Dieu se manifeste lui-même, et fait voir à Job sa folie de vouloir contester avec lui, sur quoi Job reconnaît sa bassesse et son néant, et au lieu de dire, comme il l'avait fait: «L'oeil qui me voyait déposait en ma faveur», il dit: «Maintenant mon oeil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre». Il se connaît lui-même devant Dieu. Après cela, Dieu pouvait le bénir et il le fit beaucoup plus que lorsque Job était dans son premier état. Ce fut «la fin du Seigneur». Job avait été patient dans les afflictions et les épreuves les plus grandes; Dieu avait sondé son coeur; ensuite il le bénit abondamment.

Au verset 12, Jacques continue le sujet qui revient sans cesse dans son enseignement. Il ne veut pas que la volonté agisse, ni que la chair se montre; il veut que l'activité de la nature soit tenue en bride, et que le coeur apprenne à ne pas s'abandonner à ces mouvements d'impatience, auxquels il est si enclin.

Quand un homme fait des serments pour appuyer ce qu'il dit, il laisse agir cette impatience du coeur; il oublie la gloire et la majesté de Dieu, introduisant son nom d'une manière irrévérencieuse avec la licence de la chair, pour confirmer une assertion, ou donner force à un voeu, ou bien, à la place de Dieu, il met quelque créature qu'il investit de l'autorité et du pouvoir qui n'appartiennent qu'à Dieu. La racine de tout cela, c'est la volonté insoumise et les passions sans frein du coeur de l'homme. Seulement, ayant le sentiment intuitif de son impuissance pour assurer l'accomplissement de ses désirs, il introduit Dieu avec irrévérence, ou bien, comme autrefois les païens avaient l'habitude de le faire, il fait intervenir quelque créature, que, pratiquement, il déifie pour la circonstance. Ce n'est pas la convoitise, mais

l'impétuosité sans frein de la chair (voyez Colossiens 3: 8), l'irrévérence, la présomption, et l'indépendance de l'esprit de l'homme, poussées au plus haut point.

C'est pourquoi Jacques dit: «Avant toutes choses». Il voudrait qu'avec calme et tranquillité d'esprit, dans la crainte de Dieu, nous affirmions par un «oui», ou par un «non» ce que nous avons à dire. Tenir en bride les mouvements de notre nature, est de toute importance. Nous le ferions si nous voyions Dieu devant nous, comme cela serait le cas en présence de quelqu'un à qui nous désirons plaire. Or Dieu est toujours présent; ainsi manquer à demeurer dans ce calme et cette modération, est une preuve que nous avons oublié la présence de Dieu.

(Verset 13). Jacques délivre l'esprit des habitudes du monde. Les hommes cherchent à se tromper eux-mêmes en évitant de penser; ils voudraient follement oublier les soucis et les troubles, auxquels on ne peut échapper, et au milieu desquels, cependant, Dieu donne, grâces lui en soient rendues, un refuge pour le coeur, dans son amour et dans le sentiment des soins qu'il prend de nous. Il ne veut pas que nous soyons insensibles aux troubles de cette vie.

Dieu, qui ne retire jamais ses yeux de dessus le juste, les envoie pour notre bien. Un passereau même ne tombe pas en terre sans notre Père, — non seulement sans la volonté de Dieu, mais sans ce Dieu qui nous aime comme un tendre Père, qui, à la vérité, nous châtie, mais qui pense à nous en nous châtiant, pour nous sanctifier et attirer nos coeurs plus près de lui.

En s'approchant de Dieu dans l'affliction, la volonté est subjuguée et le coeur consolé et encouragé. Dieu lui-même se révèle à l'âme, et opère par sa grâce; et, dans le sentiment de sa présence, nous disons: «Il m'est bon d'avoir été affligé». Et non seulement nous sommes près de Dieu, mais nous lui ouvrons nos coeurs. Il aime que nous le fassions, car il est plein de grâce. Il veut notre confiance; non seulement que nous soyons soumis à sa volonté, mais que nous lui présentions nos sujets d'inquiétude.

«Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâce; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus». Paul parle ici de soucis, mais dans ce qu'il dit se trouve aussi la consolation et le repos au temps de l'affliction. «Qui nous console», dit l'apôtre, «dans toute notre affliction», et il appelle Dieu «le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation». A Philippes, les saints étaient remplis de paix, par la consolation qui était versée dans leurs coeurs. Cela peut aussi avoir lieu par le moyen des circonstances; car Paul dit: «Celui qui console ceux qui sont abaissés, Dieu, nous a consolés par l'arrivée de Tite» (2 Corinthiens 7: 6). Il avait été extrêmement abattu, parce qu'il n'avait pas rencontré Tite, qui avait été envoyé aux Corinthiens, lorsqu'ils marchaient très mal. Il avait abandonné la porte qui lui était ouverte pour l'évangile à Troas, et son coeur en était même arrivé au point de regretter d'avoir écrit sa première lettre inspirée. Sa foi était descendue au-dessous du niveau de la puissance de Dieu qui l'avait poussé à l'écrire. Arrivé en Macédoine, en chemin pour rencontrer Tite, quoique rendant témoignage à Christ, partout où il allait, sa

chair n'avait point de repos; il dit: «Nous sommes affligés en toute manière: au dehors des combats; au dedans des craintes». Dieu permet que l'apôtre sente sa faiblesse, mais il vaut la peine d'être affligé, si Dieu devient notre Consolateur. Tite arrive, apportant de bonnes nouvelles de l'effet produit par sa première épître, et l'apôtre est plein de joie. Souvent il arrive que Dieu ôte l'affliction elle-même, et remplit l'âme d'allégresse, en versant ses consolations dans le coeur, qui devient ainsi plus mûr pour la communion avec Dieu et pour le ciel. Dans chaque cas d'affliction, la prière est notre ressource, nous reconnaissons notre dépendance et nous nous confions dans sa bonté. Le coeur se retire près de lui, il lui exprime ses besoins et ses souffrances, les plaçant devant le trône et sur le coeur de Dieu qui répond, soit par des circonstances qui nous rendent heureux, soit en versant en nous sa consolation, — réponse plus précieuse encore que la félicité extérieure, — mais toujours par ce qui est le meilleur pour nous, agissant selon la perfection de son amour.

Le coeur pieux, sous l'influence de la grâce, s'adresse aussi à Dieu dans sa joie. Si c'est seulement à cause de sa joie, cela devient un danger pour lui. Mais, de même que Dieu est un refuge dans la détresse, il est aussi la portion de l'âme dans la joie. Quand j'ai un sujet de bonheur, je le dis à mon intime ami, afin qu'il puisse se réjouir avec moi, et cela double ma propre joie. Mais dans ce passage, il y a quelque chose de plus, car le coeur sent que Dieu est la source de la bénédiction et la cause de la joie. Même lorsqu'il n'y a pas de raison spéciale de se réjouir, le coeur est heureux, et l'âme pieuse, vivant dans la communion avec Dieu, désire avoir Dieu avec elle dans sa joie. En outre, si l'âme s'abandonne elle-même à la joie, elle devient vide et légère, le coeur s'éloigne de Dieu et la folie s'en empare. Dans les afflictions, on réalise la dépendance de Dieu, mais dans la joie, il y a danger de l'oublier, et la joie aboutit souvent à une chute; tout au moins, la chair est alors en activité et l'on oublie Dieu. Cette exhortation de Jacques, de mêler la joie à la piété, est donc très importante pour le chrétien.

Si la pensée de Dieu s'y trouve, la joie s'exprime par des cantiques et des actions de grâces envers Dieu. Il nous est présent dans notre joie, et la foi, la communion et la puissance spirituelle s'accroissent par le sentiment de sa bonté. Ainsi nous nous appliquons aux labeurs de la vie, encouragés et fortifiés à travers les afflictions du désert, par une conviction plus profonde que Dieu est pour nous.

(Verset 14). La pensée de l'affliction et de la joie conduit Jacques à considérer une autre condition dans laquelle peut se trouver le chrétien, savoir, la maladie, qui est souvent, non pas toujours, l'effet d'un châtement infligé par le Seigneur. La maladie, comme la mort, a été introduite par le péché, et nous la trouvons maintenant dans tout le cours de l'histoire de l'homme. Mais, ainsi que le dit le Seigneur, un passereau ne tombe pas en terre, sans Dieu notre Père; et quoique les maladies appartiennent maintenant à la condition naturelle de l'homme, Dieu les emploie pour corriger ses enfants. «Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste» (Job 36). Dans l'un et l'autre cas, soit comme maux inhérents à l'humanité, soit comme châtement direct de la part de Dieu, Dieu se sert maintenant de la maladie pour le bien des siens, quand le coeur, au lieu de considérer avec indifférence ce qui lui arrive, se retire vers

Dieu, qui pense aux souffrances des siens, et qui a égard à la soumission et au cri de ceux qu'il châtie.

La prière de la foi guérit le malade, et, si la maladie est la conséquence d'un péché, le péché qui en a été la cause sera pardonné. Le patient a reconnu la main de Dieu dans sa maladie, et Dieu répond à la foi de celui qui prie. Dans les voies de Dieu, on trouve deux sortes de pardon. La justification éternelle, selon Romains 4 et Hébreux 10, est la portion bénie de ceux qui croient à l'efficacité du sang de Christ; c'est-à-dire que leurs péchés ne leur sont plus imputés. «Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.» Dieu a réglé à la croix la question de leurs péchés et il y a mis fin pour toujours: Il ne s'en souviendra plus jamais.

Mais il y a aussi le gouvernement de Dieu - le gouvernement d'un Père, d'un Père saint qui aime trop ses enfants pour leur permettre de marcher mal.

Quand, dans le livre de Job, Elihu a dit que Dieu ne retire pas son oeil de dessus le juste, et montre la bénédiction qui découle naturellement de sa faveur, effet de sa bonté, aussitôt après il parle du châtiment, et ainsi explique clairement le cas de Job.

L'Esprit de Dieu encore ici suppose la possibilité d'un tel cas, en parlant de mes fautes. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Au chapitre 33 de Job, il est dit que Dieu parle aux hommes et scelle la leçon qu'il leur donne, afin de retirer l'homme de son train, et de le mettre à l'abri de l'orgueil (versets 14-17). Il prévient le mal, comme dans le cas de Paul (2 Corinthiens 12). Il *humilie l'homme pour le préparer à la bénédiction*. Dans chaque cas, il fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment (Romains 8: 28).

Or, si la volonté n'est pas brisée, on se plaint, on murmure et on s'élève contre Dieu; mais si le coeur s'en rapporte à lui, reconnaissant sa main, soit dans les souffrances, qui sont l'apanage naturel de l'homme pécheur (bien que ce ne soit jamais sans la main et la volonté de Dieu), soit dans un châtiment positif, ou encore sans peut-être savoir pourquoi la souffrance est envoyée, il se tourne vers Dieu, reconnaît que sa condition est le résultat de Sa volonté et cherche le remède dans sa grâce, comme dépendant de son pouvoir et de sa volonté, et y étant soumis. Or il n'y a que la foi des vrais chrétiens, qui puisse appeler d'en haut la réponse et la bénédiction.

Jacques maintenant ne parle plus de la synagogue, mais de l'assemblée. Pour qu'il y ait bénédiction, il faut la vraie foi: or Dieu a placé la bénédiction dans l'assemblée des vrais croyants; dans son gouvernement et pour la discipline, c'est là qu'elle se trouve pour la foi. Quand le péché est ouvertement manifesté, et de telle manière que l'on puisse dire de quelqu'un qui se nomme frère, qu'il est un méchant, il est du devoir de l'assemblée de l'ôter du milieu d'elle. Les péchés sont liés sur celui qui est ainsi mis dehors; mais s'il s'humilie et que, du fond de son coeur, il reconnaisse son péché, alors l'assemblée doit le recevoir (2 Corinthiens 2) Dans ce sens administratif, le péché est pardonné, les liens sont déliés.

Et cela est valide, n'y eût-il que deux ou trois qui soient rassemblés au nom de Christ, dans l'unité et la puissance du Saint Esprit (Matthieu 18), car c'est par l'Esprit seul que cela

peut se faire en réalité. Il faut aussi que cela se fasse par l'assemblée comme telle, non seulement parce que la promesse lui appartient, mais aussi afin qu'elle se purifie elle-même. C'est à l'assemblée que l'exhortation de 2 Corinthiens 2: 7, 8, est adressée. La sanction de cet acte solennel se trouve dans la présence de Jésus, selon sa promesse.

Dans ce passage de notre épître, il n'est pas question de péchés qui attirent sur un individu l'action judiciaire de l'assemblée; il s'agit des voies de Dieu lui-même dans les circonstances ordinaires de la vie, et plus spécialement sous le rapport du châtement que Dieu inflige. Or l'individu, en ne regardant pas ce qui lui est arrivé comme un accident, mais en y reconnaissant la main de Dieu, cherche l'intervention de Dieu selon sa grâce. L'assemblée (l'Eglise) est le lieu où il a mis son nom, sa bénédiction et l'administration générale de sa grâce. Christ est là, et quand l'Eglise était en ordre, les anciens, ceux qui veillaient sur elle, étaient appelés par le malade, afin qu'il pût jouir de la grâce et de la bénédiction de Dieu.

Néanmoins, c'était la foi personnelle qui, par la prière, faisait descendre du ciel la bénédiction spéciale: «la prière de la foi», est-il dit. Les anciens n'étaient que le signe de l'intervention spéciale de Dieu, comme nous le voyons en Marc 6: 13. Là c'étaient des miracles accomplis par ceux qui étaient spécialement envoyés par Christ dans ce but, la puissance nécessaire leur ayant été donnée. Ici, c'est la bénédiction de Dieu dans le sein de l'assemblée, bénédiction administrée par le moyen des anciens, si la foi y était. L'ordre original n'existe plus maintenant, mais Christ n'oublie pas son Eglise. La promesse faite à deux ou trois rassemblés en son nom, selon l'unité de son Esprit, demeure toujours sûre, et s'il y a de la foi en ceux qui veillent sur elle, la réponse de Dieu se trouvera de la même manière. Bien que nous ne puissions pas nous attendre à ce que la bénédiction coule selon son courant naturel quand les canaux sont brisés et gâtés, le cas, cependant, reste le même, et la puissance du Seigneur ne saurait changer. Il est précieux de la connaître! Quand le Seigneur réprimande ses disciples à cause de leur incrédulité, il dit au même moment: «Amenez-le moi», et l'enfant fut guéri (Marc 9: 19).

C'est pourquoi Jacques rappelle le cas d'Elie, qui était un homme ayant les mêmes passions que nous, et cependant, en réponse à sa prière, il ne plut point durant trois ans et six mois. L'ordre extérieur de l'assemblée est perdu, mais la puissance, l'amour et la fidélité du Seigneur restent toujours les mêmes. Il peut nous laisser sentir qu'à cause du péché de l'Eglise, nous ne sommes pas comme nous étions au commencement; toutefois, là où Dieu donne la foi, la réponse ne manquera jamais de sa part. Ce n'est pas de la piété que de ne pas sentir la ruine qui est survenue depuis le temps des apôtres, à cause de l'infidélité de l'Eglise; ce n'est pas non plus de la piété que de douter de la puissance de Christ, si Dieu donne la foi pour s'en servir.

Quand il est dit: «s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné», cela signifie que lorsqu'un tel frère est revenu à lui-même, reconnaissant la main de Dieu, si ce sont les péchés qui ont attiré sur lui le châtement de Dieu, et ont empêché sa guérison, ils lui seront pardonnés quant à la discipline de Dieu dans son gouvernement. Cette discipline s'était manifestée dans

le châtement, c'est-à-dire dans la maladie; si celle-ci est ôtée, la discipline a pris fin, les péchés sont pardonnés.

Mais ici nous trouvons une autre instruction plus générale, qui dépend cependant aussi de l'état de l'Eglise. Nous avons vu que lorsque tout était en ordre, le malade devait faire chercher les anciens; or cela peut encore se faire en appelant ceux qui, pratiquement, sont des anciens. Seulement il est nécessaire qu'il y ait la foi produite par Dieu et agissant ainsi de sa part. Mais quel que puisse être l'état de ruine dans laquelle se trouve l'assemblée de Dieu, nous pouvons toujours confesser nos fautes l'un à l'autre, et prier l'un pour l'autre, en sorte que nous soyons guéris. Cela ne demande pas l'existence d'un ordre officiel, mais cela suppose l'humilité, la confiance fraternelle et l'amour.

Nous ne pouvons pas en réalité confesser nos fautes, sans avoir confiance dans l'amour d'un frère. Nous pouvons choisir un frère sage et discret (au lieu d'ouvrir nos coeurs à des personnes indiscrettes), mais ce choix ne change rien quant à l'état d'âme de la personne coupable. En ne cachant pas le mal, mais en ouvrant son coeur, il soulage sa conscience malade et peut-être aussi son corps.

La vérité agit dans le coeur; le coupable ne cherche pas une bonne réputation, — qui après tout ne pourrait être que fausse, — mais il cherche une bonne conscience devant Dieu. Dieu prend plaisir à mettre la conscience à l'aise; il délivre aussi le corps de la maladie, si cela est nécessaire, et alors le coeur se sent heureux dans le sentiment de sa faveur. Une conscience pure et droite est une source de joie dans la présence de Dieu.

Il est très important de se souvenir qu'il y a un gouvernement de Dieu à l'égard de ses enfants. La question n'est pas s'ils sont justifiés et pardonnés; car ce gouvernement suppose qu'ils sont justes à ses yeux quant au salut (Job 36). Mais alors le Seigneur a toujours les yeux arrêtés sur eux, les bénit et leur donne la conscience de sa faveur, quand ils marchent droitement dans la jouissance de Dieu. Mais si nous ne marchons pas bien, il nous avertit, et si nous ne faisons pas attention à la voix de Dieu, il châtie pour réveiller l'âme qui s'endort et qui a commencé à oublier Dieu. Et sa bonté, sa patience merveilleuse, son amour pour nous, ne se lassent jamais.

(Verset 19). En dernier lieu, Jacques ajoute une exhortation pour encourager nos coeurs à chercher la bénédiction des autres. Celui qui ramène une âme de l'erreur de ses voies, est non seulement le moyen de sauver cette âme, que ce soit un pécheur marchant dans ses péchés, ou un chrétien qui marche mal, mais il couvrira aussi une multitude de péchés. Quand il s'agit de l'âme d'un homme inconverti qui est sauvée, c'est simple; dans le cas d'un chrétien qui poursuit un mauvais chemin, il est au moins arrêté dans la voie qui conduit à la perdition.

Mais ce second point demande quelque explication; il n'est pas sans importance. Le péché est odieux aux yeux de Dieu; il voit toutes choses. Quand nous pensons à l'état du monde, nous comprenons combien sa patience est merveilleuse. Or la conversion d'un pécheur ôte tous ses péchés de devant les yeux de Dieu. Ainsi qu'il est écrit, c'est comme s'ils étaient jetés au fond de la mer, il ne les voit plus. Ils sont immédiatement effacés. C'est dans

ce sens que «l'amour couvre une multitude de péchés». Ils ne sont plus là comme un objet odieux à Dieu. Si nous ne pardonnons pas à un frère ses péchés, l'inimitié reste devant Dieu comme une plaie dans le corps des croyants, comme quelque chose qui n'a pas été guéri. Quand les péchés sont pardonnés, l'amour est l'objet qui se présente à lui, et c'est une chose agréable à son cœur. Ainsi quand le pécheur est converti, — ramené, — l'amour de Dieu trouve son plaisir en cela, et l'objet qui l'offensait est ôté de devant ses yeux.

Dans l'épître de Jacques, la doctrine tient peu de place: nous y avons plutôt la ceinture de la justice, la manifestation de la foi dans les oeuvres, dans le caractère chrétien. La soumission sous la main de Dieu et la patience sous son gouvernement, y sont développées de la manière la plus utile pour le chrétien.

Etude sur l'évangile de Jean

ME 1880 page 61 - ME 1881 page 8 - ME 1882 page 13

Introduction

L'évangile de Jean a un caractère tout particulier, qui a frappé les esprits de tous ceux qui l'ont lu avec tant soit peu d'attention, alors même qu'ils ne se rendaient pas compte de ce qui produisait cet effet: il a non seulement frappé les esprits, mais il a attiré les coeurs comme ne l'ont pas fait d'autres parties du saint volume. La raison de ce dernier effet, c'est que l'évangile de Jean présente la personne du Fils de Dieu, — le Fils de Dieu dans une position où il est descendu assez bas pour être dans le cas de dire: «Donne-moi à boire». Cela attire le coeur, si le coeur n'est pas tout à fait endurci. Si Paul nous enseigne comment un homme peut être présenté devant Dieu, Jean présente Dieu devant l'homme. Son sujet, c'est Dieu et la vie éternelle dans un homme, l'apôtre poursuivant ensuite le sujet dans l'épître, en nous montrant cette vie reproduite dans ceux qui la possèdent en possédant Christ. Je parle seulement des grands traits qui caractérisent ces livres, car bien d'autres vérités que celles que je viens d'indiquer s'y trouvent, je n'ai pas besoin de le dire. En effet, c'est l'évangile de Jean qui nous donne la doctrine de l'envoi de l'Esprit de Dieu, cet autre Consolateur qui devait demeurer toujours avec nous.

L'évangile de Jean se distingue très clairement des trois autres évangiles synoptiques, et nous ferons bien de nous arrêter un moment sur ce qui caractérise ceux-ci, pour autant que cela touche à la différence qu'il y a entre eux et l'évangile de Jean. Les trois évangiles synoptiques, Matthieu, Marc et Luc, nous fournissent les plus précieux détails sur la vie du Sauveur ici-bas, sur sa patience et sa grâce: il était la parfaite expression du bien au milieu du mal; ses miracles (à l'exception de la malédiction du figuier qui exprimait la vérité quant à l'état d'Israël, c'est-à-dire de l'homme en possession de tous les privilèges dont l'homme pouvait jouir de la part de Dieu) étaient non seulement une confirmation de son témoignage, mais tous des miracles de bonté, — l'expression de la puissance divine manifestée en bonté. On y trouve le bien, Dieu lui-même qui est amour, agissant, quoique dans un certain sens encore caché, selon la grâce qui allait être pleinement révélée. Ce précieux Sauveur a été ainsi présenté à l'homme pour être reconnu et reçu: — il a été méconnu et rejeté. Chacun des trois évangélistes, on l'a souvent fait remarquer, présente le Sauveur sous un aspect différent: Matthieu place devant nous Emmanuel au milieu des Juifs; Marc, le serviteur prophète; Luc, après les deux premiers chapitres qui nous offrent un tableau des plus intéressants d'un résidu avec lequel Dieu se trouvait, au milieu d'un peuple hypocrite et rebelle, nous montre le Fils de l'homme, davantage en relation avec ce qui existe maintenant, savoir la grâce céleste; mais tous les trois, au fond, présentent le Sauveur dans ses patientes voies de grâce ici-bas, pour que l'homme le reçût; et l'homme l'a rejeté! L'évangile de Marc, nous faisant connaître le service de Jésus, n'a pas de généalogie. Matthieu, étant en relation avec les Juifs et les

économies terrestres, fait descendre le Sauveur d'Abraham et de David, et montre aussi les trois choses qui remplacent le judaïsme, c'est-à-dire le royaume tel qu'il existe maintenant (chapitre 13), l'Eglise (chapitre 16), et le royaume en gloire (chapitre 17). Luc, qui nous présente la grâce dans le Fils de l'homme, fait remonter sa généalogie jusqu'à Adam. Ces trois évangiles parlent toujours de Christ homme ici-bas, présenté à l'homme historiquement, et ils poursuivent leur récit jusqu'à sa rejection de fait, annonçant ensuite son entrée dans la nouvelle position qu'il a prise par la résurrection. L'ascension, base de notre position actuelle, n'est directement racontée que dans Luc seul: il y est fait allusion dans les derniers versets supplémentaires de Marc.

L'évangile de Jean envisage le Seigneur d'une tout autre manière: il nous présente une personne divine descendue ici-bas, Dieu manifesté sur la terre, fait merveilleux duquel tout dépend dans l'histoire de l'homme. Il ne s'agit plus ici de généalogie; ce n'est plus le second homme responsable envers Dieu (bien que cela reste toujours vrai) et parfait devant Dieu, faisant ses délices, quoiqu'on voie à chaque page que ce n'est plus le Messie selon les prophéties; ce n'est plus Emmanuel, Jésus qui sauve son peuple; ce n'est plus le messager qui va devant sa face: dans Jean, c'est Dieu lui-même comme Dieu, qui, dans un homme (*), se montre à l'homme, aux Juifs, parce que Dieu l'avait promis, mais pour les mettre tout d'abord de côté (chapitre 1: 10, 11), montrant en même temps que rien dans l'homme ne pouvait même comprendre *qui* était présent là avec lui. Puis, à la fin de l'évangile, nous trouvons la doctrine de la présence du Saint Esprit qui remplacerait Jésus ici-bas, en révélant sa gloire en haut, et en nous donnant la conscience de nos relations avec le Père et avec Lui. Il faut remarquer aussi que tous les écrits de Jean, et son évangile entr'autres, envisagent le chrétien comme individu, et ne connaissent pas l'Eglise, ni comme corps, ni comme maison. De plus, l'évangile de Jean s'occupe de la vie éternelle; il ne parle pas de la rémission des péchés, sauf en tant qu'administration présente confiée aux apôtres; et, pour ce qui est de Christ, il traite essentiellement le sujet de la manifestation de Dieu ici-bas, et de la venue de la vie éternelle dans la personne du Fils de Dieu: par conséquent il ne parle guère de notre part dans le ciel, trois ou quatre allusions excepté. Mais il est temps que nous sortions des généralités pour nous occuper de ce que nous dit l'évangile lui-même.

(*) Etant venu comme homme, Jésus ne sort jamais de la position d'obéissance, et reçoit tout de la main de son Père.

Voici d'abord quelle est sa structure. Les trois premiers chapitres sont préliminaires: Jean n'avait pas encore été mis en prison, et Jésus, bien qu'il enseignât et fit des miracles, n'avait pas encore commencé son ministère public. Les deux premiers de ces trois chapitres, jusqu'à la fin du verset 22 du chapitre 2, forment un ensemble; le chapitre 3 nous donne la base de l'oeuvre divine en nous et pour nous, savoir la nouvelle naissance et la croix, celle-ci introduisant les choses célestes quant à nous et quant à Jésus lui-même. Au chapitre 4, Jésus passe de Judée en Galilée, quittant les Juifs qui ne le recevaient pas, et il prend la place de Sauveur du monde en grâce. Au chapitre 5, il donne la vie comme Fils de Dieu; au chapitre 6, il devient, comme Fils de l'homme, l'aliment de la vie, dans son incarnation et dans sa mort. Le chapitre 7 nous montre que le Saint Esprit doit le remplacer; la fête des tabernacles — la

restauration d'Israël — devant avoir lieu plus tard. Au chapitre 8, sa parole, au chapitre 9, ses oeuvres, sont définitivement rejetées; mais celui qui a reçu la vue le suit. Ainsi, chapitre 10, il aura ses brebis et les gardera pour de meilleures espérances. Dans les chapitres 11 et 12, Dieu lui rend témoignage, comme Fils de Dieu, par la résurrection de Lazare; comme Fils de David, par son entrée à Jérusalem; comme Fils de l'homme, par la venue des Grecs; mais ce dernier titre de Fils de l'homme, amenait avec lui la mort, sujet qui est alors traité. Béthanie est une scène à part Marie saisit la position de Jésus par le coeur; Celui qui donnait la vie devait mourir lui-même. Son titre de Fils de l'homme clôt l'histoire de Jésus ici-bas, en l'introduisant, par la mort et par la rédemption, dans une sphère de gloire beaucoup plus vaste. Mais, chapitre 13, la question surgissait naturellement: Est-ce que Jésus abandonnait ses disciples? Non, étant glorifié en haut, il leur lavait les pieds. Mais il s'en allait où les disciples ne pouvaient alors le suivre. Dans le chapitre 14, se trouvent les consolations pour le temps de l'absence du Seigneur: le Père avait été révélé en lui déjà pendant sa vie ici-bas; quand il serait remonté en haut, il enverrait un autre Consolateur; par son moyen, les disciples sauraient que Lui était dans le Père, eux-mêmes en Lui, et Lui en eux. Le chapitre 15 nous montre la relation des disciples avec lui sur la terre, remplaçant les Juifs, la position où se trouveraient les disciples vis-à-vis du monde, celle où se trouvaient les Juifs en le rejetant, puis le Consolateur. Le chapitre 16 nous dit ce que le Saint Esprit ferait quand il serait venu, ce dont sa présence serait la preuve dans le monde, et ce qu'il enseignerait aux disciples, les plaçant en même temps en relation immédiate avec le Père. Au chapitre 17, le Seigneur, se fondant sur l'accomplissement de son oeuvre et la révélation du nom de Père, place les siens dans sa propre position vis-à-vis du Père et vis-à-vis du monde: le monde est jugé en ce qu'il a rejeté le Seigneur, et les siens sont laissés ici-bas à sa place. Dans les chapitres 18 et 19, nous avons l'histoire de la condamnation et du crucifiement du Seigneur; au chapitre 20, sa résurrection et sa manifestation de lui-même à ses disciples, ainsi que leur mission. Le chapitre 21 nous donne son entrevue avec les siens en Galilée, la restauration de Pierre, et la prophétie de Jésus à l'égard de celui-ci et de Jean.

Après cette courte esquisse de l'évangile de Jean dans son ensemble, nous entrerons maintenant dans le détail des chapitres.

Chapitre 1^{er}

Le premier chapitre nous présente la personne du Seigneur dans toutes ses phases positives, — ce qu'il est en lui-même — non dans ses caractères relatifs. Il n'est pas ici le Christ, ni chef de l'Eglise, ni souverain sacrificateur, c'est-à-dire ce qu'il était ou ce qu'il est en relation avec les hommes ici-bas, soit Juifs, soit chrétiens; mais c'est Christ, personnellement, qui nous est présenté, ainsi que son oeuvre.

Le chapitre commence par l'existence divine et éternelle de la personne de Jésus, le Fils de Dieu, par ce qu'il est dans le fond de sa nature, pour ainsi dire. La Genèse commence par la création, et l'Ancien Testament nous donne l'histoire de l'homme responsable sur la terre, sphère de cette responsabilité; Jean commence par ce qui a précédé la création; il commence

tout à neuf ici, dans la personne de Celui qui est devenu le second Homme, le dernier Adam. Ce n'est pas: «Au commencement Dieu *créa*»; mais: «Au commencement la Parole *était*». Tout est fondé sur l'existence non créée de Celui qui a tout créé quand tout commençait, Lui était là, sans commencement. «Au commencement était», est l'expression formelle que la Parole n'a pas eu de commencement. Mais il y a davantage dans ce remarquable passage: la Parole était personnellement distincte, «elle était auprès de Dieu»; mais elle n'était pas distincte en nature, «elle était Dieu». Nous avons ainsi l'existence éternelle, la distinction personnelle, l'identité de nature du Verbe; et tout cela subsistait dans l'éternité. La distinction personnelle de la Parole n'était pas, comme on a voulu le dire, une chose qui a commencé. «Au commencement» la Parole «était auprès de Dieu» (verset 2): sa personnalité est éternelle comme sa nature. Voilà la grande et glorieuse base de la doctrine de l'évangile et de notre joie éternelle, le fond de ce qu'est le Sauveur: sa nature et sa personne.

Maintenant vient ce qu'il est attributivement, étant tel. Premièrement, il a tout créé; et ici nous arrivons au commencement de la Genèse. Nous avons à faire avec lui en ce qu'il est; le monde n'est que ce qu'il a fait. Toutes choses furent faites par lui, et il n'y a rien de créé dont il ne soit pas le créateur. Tout ce qui subsiste, subsiste par lui. Lui était (jn); tout ce qui commença à exister (egeneto) commença «par Lui». Il a été le créateur de tous les êtres (comparez Hébreux 1: 2, 10).

La seconde qualité qui se trouve en lui, c'est que «en lui était la vie» (verset 4). Cela ne peut se dire d'aucune créature; beaucoup ont la vie, mais ne l'ont pas en elles-mêmes. Christ devient notre vie, mais c'est lui qui l'est en nous. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». C'est là une vérité d'une grande portée, quant à lui, quant à nous, et quant à la vie que nous possédons comme chrétiens.

Mais de plus, cette vie est «la lumière des hommes», parole d'un prix immense pour nous. Dieu lui-même est lumière, et c'est la lumière divine comme vie, qui s'exprime dans la Parole aux hommes. Ce n'est pas la lumière des anges, quoique Dieu soit lumière pour tous, car il l'est en lui-même, mais, une fois relative, adaptée à d'autres êtres, ce n'est pas aux anges; ses délices étaient dans les fils des hommes ([Proverbes 8](#)). La proposition est ce qu'on appelle réciproque, ce qui veut dire que les deux membres de la proposition ont une égale valeur. Je pourrais tout aussi bien dire: la lumière des hommes est la vie qui est dans la Parole. C'est l'expression parfaite de la nature, des conseils, de la gloire de Dieu, quand tout sera consommé. C'est dans l'homme que Dieu se fera voir et connaître: Dieu a été manifesté en chair... «vu des anges». Les anges sont la plus haute expression de la puissance de Dieu en création; mais c'est dans l'homme que Dieu s'est montré, et cela moralement, en sainteté, en amour. Nous devons marcher comme Christ a marché, être les imitateurs de Dieu comme ses chers enfants, et marcher dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous; et aussi «nous sommes lumière dans le Seigneur», car il est notre vie. Si nous connaissons l'amour, c'est en ce qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous devrions laisser notre vie pour les frères. Si Dieu nous châtie, c'est pour nous rendre participants de sa

sainteté. Nous marchons dans la lumière, comme lui est dans la lumière. Il nous a choisis en Christ, pour que nous soyons «saints et irréprochables devant lui en amour», ce qui est le caractère de Dieu lui-même, caractère parfaitement réalisé en Christ. Nous nous purifions comme lui est pur, sachant que nous lui serons semblables, — étant transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur, étant renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés; et cela n'est pas une règle, bien qu'il y ait là une règle (car nous devrions marcher comme lui a marché), — mais une vie qui en est la parfaite expression, l'expression de la vie de Dieu dans l'homme. Ineffable privilège, merveilleuse proximité de Jésus! «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un».

La rédemption développe et manifeste toutes les qualités morales de Dieu lui-même, et, par-dessus ses qualités, sa nature, — l'amour et la lumière, et cela dans l'homme et en rapport avec les hommes. Nous sommes, en tant qu'en Christ et Christ en nous, le fruit et l'expression de tout ce que Dieu est dans la plénitude et la révélation de lui-même. Il montrera dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Mais alors, afin que tout cela ressortit, l'amour et la lumière même, il fallait que l'occasion se présentât, et cela, non dans un objet aimable et intelligent à l'égard du bien, car alors l'homme peut aimer, mais là où tout l'opposé de cette nature se montrait, et que le bien fût démontré supérieur au mal, en laissant au mal tout son cours. «La lumière luit dans les ténèbres; mais les ténèbres ne l'ont pas comprise». Non seulement l'homme n'était pas lumière, non seulement il était ténèbres, sans aucune lueur de la nature de Dieu, mais il n'y avait pas chez lui réceptivité de cette lumière: c'était une opposition de nature. Ils n'ont vu aucune beauté en lui pour le désirer. Dans ce qui n'était que l'exposé de la nature divine en elle-même, on ne pouvait aller plus loin. Dans les choses naturelles, s'il y a lumière, il n'y a plus de ténèbres; mais dans le monde moral il n'en est pas ainsi: la lumière, ce qui est pur en soi et qui manifeste tout, est là, et on ne s'aperçoit pas de ce qui est là. «C'est le fils du charpentier!» «Si tu connaissais... qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire!» «Si celui-ci était prophète». C'est un jugement clair, prononçant qu'il n'est pas prophète, quand Dieu est là, et parce qu'il se montre tel. Car puisque ce que Dieu est dans ce monde, révèle ce qui est là-haut, l'esprit qui y règne ne s'associe pas avec un seul des principes qui gouvernent le cœur et les habitudes des hommes. Il n'y a dans ce cœur aucune connaissance du péché, aucune connaissance de Dieu, aucune connaissance de l'état où le péché nous a plongés; le péché même est estimé selon le mal qu'il nous fait à nous-mêmes, non selon son opposition à la nature de Dieu, quoique j'admets qu'il y a une conscience acquise par la chute: l'égoïsme est le point de départ de tout. Alors, quand la lumière arrive, qui, au contraire, manifeste ce que c'est que le péché, où celui-ci a placé l'homme, moralement, vis-à-vis de Dieu, — on juge de tout selon l'égoïsme comme point de départ; et la manifestation de Dieu n'a aucune entrée dans le cœur. C'est pour l'homme un terrain inconnu: c'est la vérité, et l'homme est dans le mensonge, comme il est sans Dieu, et il n'y comprend rien. Dieu est lumière; et quand il est manifesté tel qu'il est, mais adapté à l'homme, l'état de l'homme est tel que rien ne répond à cette manifestation. Si la conscience, qui est de Dieu, est atteinte, la haine de la volonté est réveillée (voyez la fin du chapitre 7 des Actes des Apôtres, et Jean 3: 19).

Nous avons donc, dans ces cinq premiers versets, d'une manière abstraite, ce que le Seigneur est, divinement, en lui-même; et avec cela, à la fin, l'effet de sa manifestation au milieu des hommes tels qu'ils étaient, encore d'une manière abstraite. Ainsi, c'est comme lumière qu'il est présenté ici; ce n'est pas l'amour qui est révélé. Venu ici-bas comme amour, il a été actif soit envers le monde, soit efficacement envers les siens, ce qui implique la croix, c'est-à-dire la lumière rejetée. Mais ici c'est ce que le Seigneur est qui nous est présenté, non ce qu'il fait selon l'activité divine. Les versets 16-19 du chapitre 3, nous donnent le résumé de ce qu'il est à ce double égard. Dieu est amour; mais Christ était l'activité de cet amour, selon la nature et le propos arrêté de Dieu (comparez le verset 17 du chapitre qui nous occupe). La loi exigeait de l'homme ce que l'homme devrait être; en Christ quelque chose «est venu» de Dieu, la lumière et l'amour; mais ce sujet nous occupera plus amplement dans un moment. Je répète seulement que ce qui nous est donné jusqu'ici, c'est ce que le Seigneur est en lui-même, mais dans le caractère qui met l'homme à l'épreuve, qui montre ce que l'homme est; et le passage se termine par l'effet de la manifestation de ce qu'il est, sans qu'il soit nommé. Cette lumière peut se manifester là où il n'y a rien qui lui réponde; elle n'est pas comprise: c'est l'incapacité morale non la haine, celle-ci est l'opposé de l'amour.

On peut remarquer qu'en participant à la nature divine, nous devenons lumière (Ephésiens 5: 8). Il n'est jamais dit que nous soyons l'amour. Dans son amour Dieu est souverain: sans doute c'est sa nature, en communion, et en bonté et en miséricorde, mais libre. Nous sommes rendus participants de cette nature, et nous marchons dans l'amour, comme l'amour a été manifesté en Jésus, parce qu'il est notre vie; mais c'est dans l'obéissance que nous marchons ainsi, c'est un devoir, devoir joyeux, facile si nous marchons avec joie, et plus puissant que le mal; mais pas libre, ayant sa source en nous-même. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes amour suprême, une source d'où l'amour jaillit; mais le nouvel homme est saint en lui-même, c'est ce qu'il est, bien que ce soit, en nous, en rapport avec un objet.

Aux versets 6 et suivants, nous commençons l'histoire: Christ doit paraître. Ce n'est pas ce qu'il est d'une manière abstraite; dès lors il y a un précurseur, Jean-Baptiste. Dieu, dans sa bonté, ne se contentait pas de donner la lumière: il l'annonce par un autre pour attirer l'attention des hommes. Jean-Baptiste rend témoignage à la lumière, mais ici, c'est afin que tous croient, et non pour Israël seul; Jean-Baptiste n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui l'était. Or la vraie lumière est celui qui, venant dans ce monde, est lumière pour tout homme, pharisien ou pécheur, Juif ou gentil. Il est la lumière qui, venue d'en haut, est telle pour qui que ce soit, rejetée ou reçue, pour un Simon ou pour Hérode, pour Nathanaël ou pour Caïphe. Il est l'expression de Dieu et de la pensée de Dieu pour tout homme dans quelque état qu'il soit. Il ne s'agit pas de la réception de la lumière dans le coeur. Dans ce cas il est question de l'état de celui qui reçoit, ici du fait de l'apparition de la lumière dans ce monde. Elle était dans le monde dans la personne du Sauveur; il l'avait fait, ce monde; mais quand il était dans ce monde, le monde ne l'a pas connu; il est venu vers les siens, les Juifs, lui, leur Jéhovah et leur Messie, et les siens ne l'ont pas reçu (versets 9-11).

Voilà le résultat de la manifestation de la lumière au milieu des hommes, historiquement: incapacité de la comprendre, et réjection quand elle s'adressait directement à ceux qui étaient déjà en relation avec elle par les promesses et les prophéties, et qui avaient reçu d'elle la loi, règle de la vie humaine, tout en restant toujours la lumière. Quelques-uns toutefois l'ont reçue; et à ceux-là il a donné le droit de prendre la place d'enfants de Dieu, non pas qu'il y en eut quelques-uns d'une qualité meilleure, ou d'une volonté moins perverse que les autres; non, ils étaient nés de nouveau, nés de Dieu, nés non de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. La révélation extérieure de la lumière dans la Parole était accompagnée d'une puissance vivifiante de Dieu, qui lui donnait une réalité vitale dans l'âme, en faisant la semence incorruptible de Dieu. Comme vie, Christ était là. L'homme était né de Dieu.

Ceci termine l'exposé de la Parole comme lumière, en soi, et comme révélée dans le monde, et au milieu des siens, dans les versets 1-5 d'une manière abstraite, et dans les versets 7-13 historiquement présentée, mais encore dans sa nature comme lumière, et non comme un homme, et puis, si elle était reçue, ce qui faisait la différence.

Au verset 14, commence le christianisme historique. Jusque-là c'est ce que Christ *était*, ainsi que ce qu'était l'état de la sphère de sa manifestation. Maintenant c'est ce qu'il est devenu. «La Parole devint chair». Ce n'était pas une apparition comme dans l'Ancien Testament, mais il a pris un tabernacle pour demeurer au milieu de nous, lors même que ce n'était que pour un temps. C'était un homme au milieu des hommes (le tabernacle, il le gardera pour toujours); mais il a habité ici-bas plein de grâce et de vérité, l'amour et la lumière adaptés à l'état de l'homme ici-bas; puis, nous, les croyants, nous avons reçu de sa plénitude et grâce sur grâce; enfin, comme Fils unique dans le sein du Père, il a révélé le Père. La Parole faite chair a été au milieu de nous, révélant la gloire d'un Fils unique auprès de son Père, pleine de grâce et de vérité: nous avons tous reçu de sa plénitude; puis il a révélé le Père. Il était la manifestation du Fils, homme au milieu des hommes, la Parole qui était Dieu, faite chair. En lui, la grâce et la vérité sont entrées dans le monde; il est une pleine source de grâce pour nous, dont nous avons tous reçu abondance de grâce, et il a révélé aussi le Père (*). Voilà la seconde partie de notre chapitre, l'historique de la personne du Christ. A cela aussi Jean rend témoignage: il était non le Christ, mais son précurseur, la voix qui crie dans le désert, et qui, en appelant à la repentance, prépare le chemin du Seigneur.

(*) Comparez 1 Jean 4: 12, où la difficulté que «personne n'a jamais vu Dieu» est résolue d'une autre manière; — cette comparaison fournit la plus profonde instruction quant à l'état chrétien.

Ceci introduit un troisième point. Tout en annonçant sa personne, celui qui le met en avant se cache lui-même; il n'est ni le Christ, ni le prophète promis par Moïse, ni Elie promis par Malachie, mais seulement, selon la parole d'Esaië, la voix pour en annoncer un autre que les pharisiens ne connaissent pas, Celui qui venait après lui, mais qui lui était préféré, dont il n'était pas digne de délier la courroie de la sandale. Ceci est traduit en témoignage personnel quand Jésus paraît devant Jean, le lendemain (versets 29 et suivants). Jean le désigne ici, non

comme le Messie, mais en rapport avec son oeuvre, qui a deux parties: il ôte le péché, il baptise du Saint Esprit.

Jésus est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Il faut que le péché soit ôté de devant Dieu. Le temps viendra où il n'y aura plus de péché devant les yeux de Dieu, ni devant les nôtres, temps de repos éternel pour Dieu et pour nos coeurs. Quel vrai repos, et qu'il est doux pour le coeur! Il y a eu un paradis d'innocence, qui dépendait de la fidélité de la création, un état d'innocence incertaine et aussitôt perdue; il y a eu un monde de péché, où toutefois Dieu a agi en grâce; il y aura un monde, de nouveaux cieus et une nouvelle terre, où la justice habitera, un état de choses immuable, moralement immuable, car la valeur de l'oeuvre de Christ reste toujours la même. Ce sera non plus une innocence où tout dépendait de l'obéissance mise à l'épreuve et à laquelle l'homme a manqué, mais un bonheur où l'obéissance a été mise à l'épreuve, parfaitement, et a été accomplie. La justice rend l'état sûr, car Dieu ne peut méconnaître la perfection de l'oeuvre de Christ pour sa gloire. Aussi il n'y aura là que sainteté. Tout y glorifiera Dieu dans tout ce qu'il est; rien ne sera contraire à sa nature. Le péché sera ôté devant Dieu dans les nouveaux cieus et dans la nouvelle terre. Jésus est celui qui l'ôte: l'oeuvre est faite, le résultat n'est pas produit. Le passage ne dit pas: «l'Agneau de Dieu *qui a ôté*», ni «*qui ôtera*», il nous présente le caractère de Celui qui était là devant les yeux de Jean-Baptiste, Celui qui faisait la chose. Le passage ne parle pas de la culpabilité dans laquelle nous nous trouvons, sujet de toute importance en son lieu, cela est évident, mais d'un état de choses devant Dieu. Jean prend les choses habituellement ainsi dans leurs grands principes. C'est Dieu qui a paru, et tout est jugé selon la lumière de sa présence. Sa sainteté exige, oui, sa majesté, en tant qu'il est saint, que le péché soit ôté, de devant ses yeux. Celui qui accomplissait l'oeuvre, qui la faisait, était maintenant là, présent sur la terre. Il était «l'Agneau de Dieu»: l'Agneau qui convenait parfaitement à la gloire de Dieu, l'Agneau dont Dieu seul aurait pu se pourvoir, qui fût capable d'établir sa gloire, sa gloire la plus élevée, là où le péché se trouvait, l'Agneau capable de se donner librement pour cette gloire et d'accomplir ainsi une oeuvre qui serait le fondement moral (sa valeur étant immuable et subsistant sans changement possible, car l'oeuvre était toujours elle-même) d'une bénédiction éternelle, selon Dieu, devant lui. La croix est la base de cette bénédiction. Tous les éléments moraux du bien et du mal, ont été mis en évidence, se sont trouvés en face l'un de l'autre, et Christ homme est à la droite de Dieu dans la gloire divine, en vertu de ce qu'il a résolu toutes les questions que cela soulevait. On a pu voir l'homme dans sa haine absolue du bien, de Dieu lui-même manifesté en bonté, et cela à son égard: «ils ont vu et haï et moi et mon père»; toute la puissance de Satan: «le chef de ce monde vient»; «c'est votre heure et la puissance des ténèbres»; l'homme dans sa perfection absolue en Christ; «afin que le monde sache que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais»; et cela quand tous les deux ont été mis à l'épreuve de la manière la plus absolue; puis Dieu, dans sa justice contre le péché, comme nulle part ailleurs; — le péché en soi, mais Dieu dans son amour infini pour le pécheur. Ainsi l'homme, dans la personne du Fils de Dieu, est entré dans une position toute nouvelle, dans la gloire, au delà du péché, de la mort, de la puissance de Satan, et du jugement de Dieu, après y avoir passé; l'homme selon les conseils de Dieu, mettant le sceau le plus

positif sur la responsabilité de l'homme créature, faisant face aux conséquences de cette responsabilité, et glorifiant Dieu de manière à obtenir de l'amour et de la justice de Dieu, pour l'homme, une place qui serait la glorification éternelle de Dieu dans ses conseils souverains et dans sa gloire, la glorification de Celui qui introduisit l'homme là pour en être le vase, en même temps que l'ordre de la création subsisterait en résultat devant Dieu dans un état où il trouverait le repos de sa nature, et où Christ, homme glorifié, serait le centre de toutes les voies de Dieu dans leur résultat béni.

Le Sauveur devait faire une autre chose encore, savoir, baptiser du Saint Esprit. Ceci est introduit par un fait du plus haut intérêt et des plus touchants: Jésus reçoit le Saint Esprit comme homme, et l'Écriture emploie à son égard les mêmes mots dont elle se sert quand il s'agit de nous: «Jésus de Nazareth..., Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance»; et le Seigneur lui-même dit: «C'est lui que le Père, Dieu, a scellé». Jésus a été scellé comme Fils, homme ici-bas, selon sa propre perfection et sa propre relation avec le Père comme Fils; *nous* sommes scellés, étant fils par la foi en lui (Galates 3: 26 et 4: 6), en vertu de la rédemption qu'il a accomplie. Nous, par conséquent, nous ne pouvons être scellés avant qu'il eût pris sa place comme homme en haut, — témoins à la fois de l'efficace de la rédemption et de ce que la rédemption nous avait acquis. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Ainsi nous lisons, Jean 7: 39: «L'Esprit n'était pas encore (en tant que sur la terre dans les croyants), parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». C'était le témoignage qu'il était le Fils, personnellement. Maintenant que la rédemption est accomplie et que Jésus est glorifié à la suite de son accomplissement, le Saint Esprit nous est donné, à nous qui croyons en Jésus. De cette manière aussi, bien que le résultat du sacrifice de Christ ôtant le péché du monde, ne soit pas encore produit, nous savons que ce qui fait la base de ce résultat béni, est accompli, et nous jouissons de son efficace dans la parfaite purification de notre conscience et dans la glorieuse espérance d'être avec Christ et semblables à lui dans le ciel, le Saint Esprit nous pendant assurés de l'une de ces choses et étant les arrhes de l'autre. Christ baptise, ou plutôt, disons-nous maintenant, a baptisé les siens du Saint Esprit, nous donnant la conscience que nous sommes fils, en pleine liberté devant le Père qui l'a scellé, lui, comme étant personnellement le Fils de Dieu, parfait en toutes choses. C'est ce signe, donné à Jean-Baptiste, qui a ouvert sa bouche en témoignage que Jésus était le Fils de Dieu. Jean voyait bien que Jésus était un glorieux personnage, duquel il n'était pas digne de délier la sandale; à l'égard de sa personne il sentait que ce n'était pas à lui de le baptiser. Mais la descente de l'Esprit sur Jésus, est le clair témoignage céleste, montrant qui Jésus était, quant à sa personne, comme Fils de Dieu: Jean a vu et a rendu témoignage qu'il était le Fils de Dieu lui-même dans ce monde. Il nous est très doux à nous, quoique dans notre cas il ne s'agisse pas de nos personnes, mais de la grâce souveraine, de penser que si, monté dans la gloire, il nous a baptisés du Saint Esprit (témoignage que nous sommes fils et nous en donnant la conscience), lui, le Fils éternel, a reçu lui-même premièrement, comme homme ici-bas, ce même témoignage, le sceau et l'onction de l'Esprit qui nous rend capables de crier: «Abba, Père!» C'est l'avant-goût de la vérité que celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un (Hébreux 2: 11).

Mais, ici-bas, si un témoignage divin a été rendu que Jésus était Fils de Dieu, c'est le titre d'Agneau de Dieu qui le caractérise. Le coeur de Jean-Baptiste le reconnaît déjà ainsi, car le témoignage qu'il rend ici, n'est pas un témoignage rendu dans sa prédication. Il voyait Jésus qui marchait devant lui, et son coeur rempli de la profonde vérité, s'écrie: «Voilà l'Agneau de Dieu!» Il l'avait déjà annoncé sous ce caractère, et personne n'avait suivi Jésus; mais ce qui partait du coeur par la grâce, a atteint les coeurs: deux des disciples de Jean l'entendent et suivent le Seigneur. C'est ainsi que Jésus commence à rassembler ses disciples. Il accepte la position de centre de rassemblement. Les deux disciples avaient reçu la parole de Dieu de la bouche de Jean-Baptiste; mais ni Jean, ni aucun des prophètes n'avaient pris la place de centre, autour duquel se réunissaient ceux qui recevaient la parole de Dieu; or maintenant il y avait dans le monde quelqu'un autour de qui on pouvait se réunir ainsi: c'était «l'Agneau de Dieu». Jésus, voyant que les deux disciples le suivaient, leur dit: «Que cherchez-vous?» Ils lui disent: «Rabbi, où demeures-tu?» Il répond: «Venez et voyez».

C'est ici un principe, un fait important: il y avait sur la terre non seulement un témoignage, mais une personne qui, de la part de Dieu, était un point de rassemblement pour ceux qui recevaient la parole de Dieu. Ceci était le fruit du témoignage de Jean-Baptiste. André, l'un des deux disciples de Jean, trouve Simon, son propre frère, et lui annonce qu'ils avaient trouvé, non l'Agneau de Dieu, mais le Christ. Le témoignage que nous recevons se rattache toujours à ce qui est déjà dans le coeur, il ne dépasse pas ce qui s'adapte à ce qui y est. Si tout l'amour de Dieu en Christ est prêché, si une oeuvre se fait dans l'âme, cela produira une conviction de péché, peut-être jusqu'à nous faire presque désespérer du salut. «L'Agneau de Dieu» va infiniment plus loin que «le Messie»; mais ces âmes sincères que nous voyons ici, et qui avaient reçu la parole de Dieu dans leur coeur, ont trouvé «le Messie» (verset 42). André mène Simon à Jésus, qui l'appelle Céphas, autrement dit Pierre. Le droit de nommer est l'expression de la souveraineté, c'est ce qu'on retrouve constamment dans la Parole; seulement Christ donne le nom avec une connaissance divine des personnes. Il s'appropriait l'autorité suprême, mais avec la compétence d'une personne divine. Jamais Jean-Baptiste n'aurait donné un nom ainsi à ses disciples.

Mais bien que Jésus fût le centre qui réunissait ceux qui recevaient le témoignage de Dieu, il était venu pour rendre témoignage à la vérité, et dans cette tâche il n'avait pas où poser sa tête. Il commence cette activité au verset 43: il voulait aller en Galilée, où son témoignage devait être rendu au milieu des pauvres du troupeau, et il trouve lui-même Philippe. C'est le second caractère de témoignage. Le premier, c'était Jean et ce qui s'en est suivi; ici, c'est Christ, et il s'agit de le suivre, lui, pèlerin et étranger dans ce monde. Christ ainsi revêt aussi un autre caractère: précédemment nous l'avons vu centre, il recevait les croyants, s'en entourait là où il demeurait; ici, il s'agit de le suivre là où il était pèlerin, second témoignage de toute importance.

Comme objet du témoignage de Jean-Baptiste, Jésus était le centre et il l'est toujours; mais, de fait, dans son propre témoignage ici-bas, il est étranger et n'a pas où poser sa tête, il commence par la crèche et finit par la croix. Toute sa vie, est la vie de quelqu'un qui est

étranger ici-bas, qui chemine dans le monde pour y rendre témoignage de Dieu en grâce, mais en suivant un chemin que l'oeil du vautour n'a pas vu. Les deux caractères de témoignage font ressortir profondément, d'un côté l'état du monde, et de l'autre ce que Jésus y faisait. Pourquoi avoir dans ce monde, de la part de Dieu, un centre de rassemblement, si ce n'est parce que le monde, et même le peuple de Dieu selon la chair, s'étaient totalement éloignés de Dieu, et qu'il fallait quelqu'un pour retirer les âmes de cet état par la révélation de Dieu au milieu de ce monde? et encore maintenant, le principe est le même, seulement le centre béni est dans le ciel: il s'est donné pour nos péchés, pour nous retirer du présent siècle mauvais. Ensuite, pourquoi suivre Jésus, être pèlerin comme Jésus l'a toujours été ici-bas? Adam n'était pas pèlerin dans le paradis, nous ne serons pas pèlerins dans le ciel: il n'était pas besoin d'un chemin dans l'un, et il ne s'en trouvera pas dans l'autre, comme si on voulait en sortir. C'était le sabbat de Dieu en bas, c'est le repos éternel de Dieu en haut: on n'en sort pas; il n'était pas besoin, ni ne sera besoin, dans l'un ou dans l'autre, d'un chemin où l'on suivrait quelqu'un. Ici il n'en est pas ainsi: ni le repos de Dieu, ni le repos de l'homme ne se trouvent sur la terre, et ce qu'il nous faut, c'est un chemin à travers le désert. Il n'y en a qu'un de sûr, et un seul a pu le tracer; et il n'y a que la foi qui le discerne: c'est Jésus, qui dit: «Suis-moi». Il nous faut un chemin et le chemin est trouvé. Philippe aussi était de Galilée. L'oeuvre de Dieu ne se bâtissait pas sur Jérusalem, le vieux centre selon la chair; mais la base, le chemin, et le centre, c'est le Fils de Dieu, la révélation de Dieu lui-même dans le monde, lui-même le tout premier, le rejeté et le méprisé de l'homme, mais l'image du Dieu invisible.

Philippe trouve Nathanaël, un Israélite rempli de préjugés, mais un coeur sans fraude, car le Seigneur a trouvé sous le figuier même de tels hommes, attachés au judaïsme, — un résidu dont le coeur était ouvert à la vérité, des fidèles qui attendaient la rédemption d'Israël. Nathanaël ne croyait pas possible que quelque chose de bon sortît de Nazareth, ce lieu qui, bien loin d'être la Jérusalem de la promesse, était des plus méprisés et des plus honnis. Mais c'était à Jésus qu'il fallait venir, c'était à sa personne que les âmes étaient appelées à venir: «Viens et vois». Le Seigneur montre sa parfaite connaissance de ce qui se passait en Nathanaël, déclarant celui-ci sans fraude, et montrant cette connaissance de manière à pénétrer dans son coeur. Nathanaël le reconnaît, selon le Psaume 2, comme roi d'Israël et Fils de Dieu. Dans sa réponse, le Seigneur reconnaît la foi de Nathanaël, fondée sur ce qu'il lui avait dit de lui-même, et il lui annonce sa propre gloire, selon le Psaume 8, cette gloire qui appartenait à un Messie rejeté; car le Messie est rejeté au Psaume 2, dans un passage cité par Pierre à cet effet, le Psaume annonçant que Dieu établirait son Oint roi sur Israël, malgré sa réjection. Mais, après le récit prophétique des souffrances du résidu dans les Psaumes 3 à 7, le Psaume 8 annonce les conseils de Dieu à l'égard de l'homme dans la personne du Fils de l'homme. Cet homme sans fraude, qui nous est présenté ici sous le figuier, devient ainsi l'occasion de la révélation du Messie dans ses rapports avec Israël, puis de la révélation de sa gloire comme Fils de l'homme, Celui dont toutes les créatures les plus élevées seraient les serviteurs, et qui serait leur objet comme occasion des relations établies entre les cieux et la terre.

Il est à remarquer que c'est ici, comme nous l'avons observé, le second jour de témoignage, le premier se trouvant au verset 35, le second au verset 42. Ce n'est pas l'historique de l'évangile, mais le témoignage rendu à Jésus par Jean-Baptiste premièrement, puis le témoignage rendu par lui-même. Dans le premier cas il remplace le Baptiste; dans le second, c'est la manifestation de lui-même, témoignage qui dure depuis son service sur la terre jusqu'à l'accomplissement du Psaume 8. Envisagé déjà comme rejeté des Juifs et inconnu du monde (chapitre 1: 10, 11), il prend, dès à présent, le titre de Fils de l'homme, ce titre sous lequel il se désigne constamment, quoiqu'il ne pût prendre la position elle-même, qu'après avoir passé par la mort. Ce sont les deux jours de témoignage rendu à Christ comme venu dans ce monde, qui se développent dans la suprématie qu'il possède sur toutes choses, mais qui n'est présentée ici que dans sa nature. Au reste, la position céleste du Seigneur n'est guère le sujet des enseignements de l'évangile de Jean: il y est bien fait allusion, mais voilà tout.

Chapitre 2

Ce qui suit, au chapitre 2, révèle, en principe, ce qui arrivera lorsque le Seigneur prendra sa place en autorité sur les Juifs: le vin de la joie des noces remplacera l'eau de purification, et Christ purifiera par le jugement la maison de son Père. Mais ce sera un Christ ressuscité qui accomplira ces choses. C'est la résurrection qui nous est présentée: avoir quitté toutes ses relations avec le monde et avec son peuple ici-bas selon la chair, et avoir placé l'homme dans une position toute nouvelle, la position qui rend témoignage à ses droits d'exercer le jugement de Dieu. Mais, remarquez-le, Lui était déjà le vrai temple. Jéhovah n'était plus réellement dans le temple de Jérusalem, bien que le temple fût reconnu extérieurement par le Seigneur lui-même, jusqu'à ce que le jugement fût exécuté; seulement, lors de sa mort, il ne l'appelle plus la maison de son Père, mais *leur* maison. De fait, Dieu était en lui, son corps était le vrai temple.

Ces paroles du Seigneur terminent cette présentation de sa personne et de la position qu'il prenait dans ce monde jusqu'à la fin, présentant en même temps le fait que c'était dans la résurrection que sa gloire serait accomplie. Il déclare aussi ici qu'il se ressusciterait lui-même; il avait donc bien le droit de juger le temple corrompu et souillé.

Ce qui suit parle de la relation du Seigneur avec les autres. Le sujet commence au verset 22. Il s'agit de l'état de l'homme et de l'oeuvre que Dieu faisait en lui et pour lui. Le grand principe que toute bénédiction appartenait à l'état de résurrection, ou était basée sur celle-ci, l'homme dans son état naturel étant laissé complètement en arrière, se retrouve constamment dans Jean, comme on peut voir dans les chapitres 5 et 6, et du reste dans tout l'évangile. Il s'agit donc ici maintenant des deux grandes bases du christianisme pour ce qui regarde notre état, savoir la nouvelle naissance et la croix, les deux choses étant absolument nécessaires pour notre salut, mais la seconde allant plus loin que ce qui était nécessaire, selon la nature même de Dieu et nous introduisant dans les choses célestes.

Pour avoir part au royaume, il fallait une vie toute nouvelle. La foi même en Jésus, en tant que fondée sur une démonstration qui pouvait être adressée à l'intelligence humaine, ne valait rien. Des hommes pouvaient être sincèrement convaincus (il y en avait alors de tels, et

il y en a encore maintenant) soit par l'éducation, soit par l'exercice de leur intelligence, mais, pour être en relation avec Dieu, il faut une nature nouvelle, une nature qui puisse le connaître et qui réponde à la sienne. Plusieurs crurent en Jésus, contemplant les miracles qu'il faisait (verset 23): ils conclurent, comme Nicodème, qu'un homme ne pouvait faire ce que Jésus faisait, s'il n'était pas ce qu'il prétendait être. La conclusion était parfaitement juste. Des passions à vaincre, des préjugés à abandonner, des intérêts qui faisaient obstacle à sacrifier, ne se mêlaient pas à la question. La raison de l'homme jugeait sainement des preuves données, le reste de sa nature ne se réveillait pas. Mais le Seigneur connaissait l'homme; il savait, par une intelligence divine, ce qui en était de lui. Il n'y avait pas peut-être manque de sincérité, mais ce qu'il y avait chez ces hommes n'était qu'une conclusion, qu'une conviction humaine qui n'avait aucune force sur la volonté de l'homme, ni contre ses passions, ni contre les ruses du prince de ce monde. Jésus «ne se fiait pas à eux». Il faut une oeuvre divine et une nature divine pour jouir de la communion divine, et pour marcher dans le chemin divin à travers le monde. Ce qui suit est très distinct.

Chapitre 3

Nicodème vient à Jésus avec la déclaration du même principe, qui avait produit la conviction de ceux dans lesquels Jésus n'avait pas de confiance: les miracles étaient pour lui une démonstration que Jésus était un docteur envoyé de Dieu. Je pense même que les autres allaient plus loin que Nicodème; il est dit qu'ils crurent en son nom (2: 23). Pour Nicodème, il était convaincu que les enseignements de Christ devaient avoir Dieu pour leur source, ainsi il était disposé à écouter. La foi des premiers ne produisait aucun besoin dans leurs âmes: dans ce cas, les convictions peuvent aller aussi loin que l'on veut sans que l'âme soit troublée, ou qu'un effet quelconque soit produit: il n'en coûte rien. On voit cela souvent. Mais il y avait davantage chez Nicodème, et c'était une preuve de l'action de Dieu: il y avait chez lui un besoin. Le Saint Esprit de Dieu agit toujours ainsi, même dans le chrétien. Ce sentiment de besoin qu'il fait naître produit de l'activité dans l'âme: c'est ce qui est arrivé chez Nicodème. De plus, quand l'Esprit de Dieu agit dans une âme, la parole de Dieu prend de l'autorité sur celle-ci et crée le désir d'entendre cette parole; cela ne manque jamais. Il y a assez de besoins non satisfaits dans l'âme, pour que, étant réveillée, le besoin de savoir ce que Dieu a dit se produise en elle. L'âme a la conscience d'avoir à faire avec Lui, et le besoin de savoir ce qu'Il a dit devient le ressort de son activité et la caractérise. Ce n'est pas la réception d'un système de doctrine ou des dogmes sur une personne divine, c'est l'âme qui a faim et soif de ce que Dieu a dit; ignorante de tout, si ce n'est de son besoin, elle veut recevoir. Il est bon que l'âme ait de la confiance dans la parole de Dieu, dans la source de la vérité (ce qui est déjà la foi implicite), sans que la vérité lui soit encore de fait communiquée; car elle écoute avec confiance. Nicodème en était là; la femme de Samarie aussi, mais chez elle il s'agit davantage de sa conscience; tels étaient aussi les douze; quand plusieurs de ses disciples abandonnaient Jésus, ils ne voulaient pas s'en aller de Lui, car il avait les paroles de la vie éternelle. Quand Dieu agit, le lien de Dieu avec la conscience et l'âme ne se rompt pas: nous ne parlons pas d'union, mais de l'oeuvre morale dans le coeur. Mais, remarquez-le, aussitôt que le besoin se

produit dans le coeur de Nicodème, il sent instinctivement que le monde et les autorités religieuses, la plus mauvaise partie du monde, lui seront contraires. Il y a de la crainte; Nicodème va de nuit à Jésus. Pauvre humanité! Qu'une âme se mette en relation avec Dieu en reconnaissant sa parole, le monde ne le supporte pas! On le sait. Mais la foi de Nicodème n'allait pas plus loin que de reconnaître l'autorité de la parole du Sauveur, comme une parole qui venait de Dieu, la grâce ayant produit dans son coeur le besoin de ces communications de la part de Dieu.

C'est beaucoup d'avoir un vrai besoin, tout faible qu'il soit moralement; car ici, chez Nicodème, il y avait peu de besoins de conscience, point de connaissance de lui-même. Il en était à des espérances religieuses, à des enseignements et à une révélation donnée de Dieu; il cherchait un enseignement de la part de Jésus, mais il s'associait à la conviction générale que produisaient les miracles de Jésus, conviction fortifiée par l'intégrité et par un besoin personnels: Jésus enseignait de la part de Dieu. Mais Jésus arrête Nicodème tout court: la résurrection, le royaume, n'étaient pas venus, mais pour recevoir la révélation qui en était donnée, il fallait une opération divine, une nouvelle nature; il fallait avoir part à une vie toute nouvelle. Le royaume ne venait pas de manière à attirer l'attention, mais le roi, avec toute la perfection qui lui appartenait, était là présent, et par conséquent le royaume même présenté dans sa personne; seulement, ce royaume n'étant pas révélé en puissance, le rejet du roi causé par la perfection même de sa personne, ainsi que l'oeuvre qu'il accomplissait dans son rejet, introduisaient un héritage céleste. De plus, cette oeuvre et ce rejet faisaient entrer ceux qui seraient identifiés avec un Christ rejeté, dans les parvis où Dieu manifestait sa gloire, bien autrement élevée que la gloire du Messie, si elle eût été accomplie alors. C'était déjà l'aurore de l'accomplissement des conseils de Dieu non encore révélés.

Deux choses nous sont présentées dans la première moitié du chapitre qui nous occupe: premièrement le royaume et ce qu'il faut pour y participer et, dans une mesure, les choses terrestres et ce qui est nécessaire pour en jouir avec Dieu, mais aussi le royaume tel qu'il était présenté alors dans son caractère moral; puis, en second lieu, le ciel, la vie éternelle, ce qui est essentiel à nos relations les plus réelles et immédiates avec Dieu, savoir la possession de la vie éternelle devant lui, en contraste avec la pensée de périr. Ici, il n'est pas question du royaume: c'est la vie éternelle, telle que Jésus, venu du ciel, pouvait nous la révéler. Mais cela suppose la croix. Il ne s'agit pas du Messie, mais du Fils de l'homme et de l'amour que Dieu a eu pour le monde, non pas de ses intentions à l'égard du royaume et de ses promesses en rapport avec ce royaume, mais des desseins, bien autrement vastes et élevés, célestes dans leur caractère, dans lesquels Dieu révèle ce qu'il est; et Jésus, rejeté comme Messie, meurt et prend place dans la gloire, comme le Fils de l'homme qui a souffert. Sans doute, cette nouvelle naissance est, en tout cas, nécessaire, subjectivement, même pour discerner le royaume et en jouir, à plus forte raison pour jouir des choses célestes dans la présence de Dieu. Mais lorsque le passage parle de la nouvelle naissance, ne s'occupe pas de la gloire céleste: pour celle-ci il fallait aussi introduire la croix. Toutefois il est bon de remarquer que tout le passage, dans ces deux parties, suppose le nouvel ordre de choses où la grâce agissait et ne se bornait pas aux

Juifs. C'était une chose toute nouvelle qui était introduite. Le royaume n'était pas établi en gloire, mais fondé et reçu dans la personne du roi, exigeant une nouvelle nature pour le discerner et s'étendant à tout homme que la grâce atteindrait. C'était, moralement et subjectivement, la chose nouvelle; seulement, dans la première partie, nous n'avons pas les choses célestes ni la vie éternelle, dans la seconde nous n'avons pas le royaume.

La première chose que fait le Seigneur, en arrêtant tout court Nicodème, qui ne parlait que d'être enseigné dans l'état dans lequel il se trouvait, lui, enfant du royaume selon la chair, c'est de lui déclarer qu'il ne s'agissait pas de cela, mais qu'il fallait naître entièrement de nouveau. Nous examinerons dans un moment les détails; toutefois il importe d'abord de bien saisir que le Seigneur parle des deux caractères de bénédiction, savoir de la gloire céleste et du royaume selon la promesse, mais qu'il en parle sous les aspects qu'ils offriraient dans ce moment-là. On peut dire qu'il les présente, par rapport à sa personne, sous leur caractère spirituel: d'un côté le roi méconnu et ce qui était céleste rencontrant la croix dans sa personne, mais, de l'autre, la nouvelle naissance et la puissance vivifiante, le Fils de l'homme, l'amour de Dieu, et par conséquent ce qui regardait le monde et l'homme, non pas seulement les dispensations et les Juifs, car tout fidèle que Dieu soit à ses promesses, il ne saurait, quand il se révèle lui-même, se borner aux Juifs.

Premièrement donc le royaume se révélait d'une manière qui n'attirait pas l'attention, non pas par une puissance qui dominât le monde, ni par sa gloire extérieure: il fallait une nouvelle nature pour l'apercevoir. Le roi était là, et il donnait les preuves d'une mission divine et de la présence de Celui qui devait venir, mais dans l'humiliation: il était le fils du charpentier, pour l'oeil naturel. Nicodème raisonnait bien en disant au verset 2: Nous savons..., car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais *si Dieu n'est avec lui*, mais Dieu avait son: «Si quelqu'un n'est né de nouveau», né tout de nouveau. Cette vie est un recommencement de vie, d'une nouvelle source et d'une nouvelle nature, — une vie qui venait de Dieu. Mais Nicodème restait encore dans les bornes et dans les limites de la chair, de l'homme naturel. Ce sont les limites de ce que l'homme est, de son intelligence. L'homme ne peut être plus qu'il n'est; il ne saurait dépasser les limites de sa nature. Mais la classe d'incrédules qui se vante d'avoir fait cette immense découverte, montre d'une part la limite de l'intelligence humaine, de sorte qu'ils ne peuvent rien discerner au delà de ce que l'homme est, et d'autre part le manque de raisonnement solide en eux-mêmes; car, de ce qu'ils ont découvert, il ne découle pas qu'un autre être plus puissant ne puisse rien introduire. Leur sagesse est un fait évident par lui-même; l'homme en lui-même ne peut pas voir plus loin que ce qui est en lui-même, leur conclusion est absolument sans force. Par leur principe ils ne peuvent rien conclure au delà des limites de l'humanité; mais les limites de la puissance active ne sont pas nécessairement celles de la réceptivité. Revenons à notre chapitre et sachons écouter et comprendre mieux que Nicodème les paroles du Sauveur.

Nicodème, comme nous l'avons dit, se borne à l'expérience de ce qui arrivait dans l'homme; Christ révélait ce qui se faisait de la part de Dieu, — la clef de toute l'histoire du Seigneur. Il avait parlé de ce qui était nécessaire pour voir, pour discerner le royaume: il fallait

être né d'eau et de l'Esprit. C'est le royaume de Dieu en quelque état que ce soit, et il faut être approprié à ce royaume, avoir une nature qui lui soit appropriée pour y avoir part. Deux choses s'y trouvent, l'eau et l'Esprit, une nature ainsi caractérisée, moralement et dans sa source. L'eau, comme figure, est toujours la Parole, appliquée par l'Esprit: elle apporte les pensées de Dieu, célestes, divines, mais adaptées à l'homme; elle juge ce qui se trouve en lui, mais elle introduit ces pensées divines et ainsi purifie le coeur. Car l'eau purifie ce qui existe; mais aussi, c'est le nouvel homme qui la boit, aussi cela ne se sépare pas de ce qui est entièrement nouveau. «Ce qui est né de l'Esprit est esprit», participe à la nature de ce de,quoi on est né. C'est là, proprement, la nouvelle nature. La purification pratique des pensées et du coeur, dont nous avons parlé, est bien l'effet de ce que cette nature reçoit, des choses pour lesquelles la chair n'a aucun goût. On ne pourrait pas dire que ce qui est né de l'eau est eau. L'eau purifie ce qui existe; mais nous recevons une vie nouvelle, qui est réellement Christ lui-même en puissance de vie en nous, ce qu'Adam innocent n'avait pas. Nous participons à la nature divine, comme Pierre s'exprime: aussi, là où cette expression se trouve, dans la seconde épître de Pierre, elle se rattache à la naissance par l'eau: on échappe à la corruption qui est dans le monde par la convoitise.

C'est ainsi seulement que nous entrons dans le royaume. Le royaume de Dieu est plus qu'un paradis d'homme: c'est ce qui convient à Dieu, et il faut que nous ayons une nature qui y réponde. Adam, dans son état d'innocence, n'avait pas cela; son niveau était l'homme comme Dieu l'avait créé. Pour le royaume de Dieu, il faut, pour celui qui s'y trouve, ce qui, dans l'homme toutefois, convient à Dieu lui-même. Remarquez que le Seigneur sort de toute question d'économies; il a en vue la nature morale: ce qui est né de la chair est chair, a cette nature; ce qui est né de l'Esprit est esprit, c'est-à-dire correspond à la nature divine qui en est la source. Mais alors il ne pouvait être question seulement des Juifs: si quelqu'un avait cette nature, il était propre pour le royaume. Il ne s'agissait pas d'un peuple déjà élu de Dieu, mais d'une nature qui convenait à Dieu.

Deux choses sont mises en évidence après qu'ont été posés ces principes, premièrement la nécessité de cette nouvelle naissance afin de jouir des promesses faites aux Juifs pour cette terre; et secondement, que cette oeuvre était de Dieu qui communiquait cette nouvelle nature. Dieu pouvait la communiquer par son Esprit à qui il voulait, et cela ouvrait la porte aux gentils. Nicodème, Jésus le lui dit, n'aurait pas dû s'étonner de ce que le Sauveur lui disait qu'il fallait que les Juifs naquissent de nouveau: les prophètes l'avaient annoncé (voyez Ezéchiel 36: 24-28), et Nicodème, comme maître ou docteur en Israël, aurait dû le savoir. Le vent aussi soufflait où il voulait (verset 8); telle était l'opération de l'Esprit. C'était une oeuvre de Dieu, et ainsi elle pouvait être accomplie en qui que ce fût.

Il y avait encore les choses célestes. Or si Nicodème ne comprenait pas ces choses terrestres de la bénédiction d'Israël, comment comprendrait-il si le Seigneur lui parlait de choses célestes. Or personne n'était monté dans le ciel pour en rapporter la connaissance de ce qui s'y trouvait et de ce qu'il fallait pour en jouir, si ce n'était lui-même qui en était descendu, qui parlait de ce qu'il connaissait et rendait témoignage de ce qu'il avait vu, — non

pas le Messie, cela se rapportait à cette terre, mais le Fils de l'homme qui, quant à sa nature divine, était dans le ciel.

Ainsi nous avons une révélation des choses célestes apportée directement du ciel par Christ, et dans sa personne. Il les révélait dans toute leur fraîcheur, fraîcheur qui se trouvait en celui, et dont jouissait celui qui était toujours dans le ciel; Il les révélait dans la perfection de la personne de Celui qui faisait la gloire du ciel; duquel la nature est l'atmosphère que respirent et dont vivent tous ceux qui s'y trouvent, Lui, l'objet des affections qui animent ce saint lieu, depuis le Père lui-même, jusqu'au dernier des anges qui remplissent de leurs louanges les parvis célestes, Lui, le centre de toute la gloire. Tel est le Fils de l'homme, celui qui est descendu pour révéler le Père, la vérité et la grâce, mais qui est, divinement, resté dans le ciel, dans l'essence de sa nature divine, dans sa personne inséparable de l'humanité dont il s'était revêtu. La déité qui remplissait cette humanité était inséparable dans sa personne de toute la perfection divine, mais il ne cessait jamais d'être homme, réellement et vraiment homme, devant Dieu.

Mais nous rencontrons ici une autre vérité: le Fils de l'homme devait rentrer dans le ciel comme homme, être le chef de toutes choses. Comme Fils de Dieu, il a été établi héritier (Hébreux 1); il l'est comme Créateur (Colossiens 1), mais aussi comme homme et Fils de l'homme, selon les conseils de Dieu (Psaumes 8, cité en Ephésiens 1, en 1 Corinthiens 15, en Hébreux 2, passages qui développent clairement sa place à cet égard). Le chapitre 8 du livre des Proverbes nous apprend que Celui qui faisait les délices de Jéhovah avant la fondation du monde, se réjouissait alors dans les parties habitables de sa terre et avait ses délices dans les fils des hommes. Les anges (Luc 2) rappellent cette vérité, ou plutôt la preuve, que donnait son incarnation, des pensées de Dieu à cet égard; ils parlent de cette incarnation comme manifestation du bon plaisir de Dieu dans les hommes. Comme donc il a été la manifestation de Dieu sur la terre, il entre comme homme dans la gloire de Dieu là-haut: il dominera sur la terre comme chef de la création, réunissant toutes choses sous son autorité (*) (Colossiens 1); mais ici nous parlons des choses célestes. Le Fils de l'homme entre là-haut pour être le chef de tout (1 Pierre 3: 22; Jean 13: 3; 16: 15). L'homme, dans sa personne, est entré dans le ciel en la présence de Dieu lui-même, sans voile, et toutes choses doivent être assujetties sous ses pieds. Mais le seront-elles telles qu'elles sont, et les hommes qui doivent être ses cohéritiers, le seront-ils, tels qu'ils sont, dans le péché, ennemis de Dieu par leurs mauvaises oeuvres? C'est impossible. Il faut une autre chose fondamentale: la rédemption. L'homme, avec mille fois plus de péché que ce qui l'avait fait chasser irrévocablement du paradis terrestre, l'homme, qui avait été jusqu'à accumuler sur sa tête la réjection de Dieu, de la grâce, et du Fils de Dieu, ne pouvait pas, tel qu'il était, entrer dans le paradis céleste; c'était impossible. Si donc Christ devait, comme homme, posséder la gloire qui, dans les conseils de Dieu, était le partage de l'homme, et s'il devait avoir des cohéritiers et les introduire dans la maison de son Père, il fallait les racheter et les purifier selon la gloire de Dieu; il fallait aussi racheter les créatures du joug sous lequel le péché les avait placées et de la domination de Satan. Ici il ne s'agit que de l'état des héritiers, et de leur délivrance de la mort et de la condamnation. Or, quand le Fils

de l'homme nous est présenté, ses souffrances et sa mort sont constamment introduites. Comme Messie, il était rejeté sur la terre par son peuple; mais cela n'avait pour conséquence que de le faire passer dans la sphère plus grande de Fils de l'homme, chef de la création tout entière et chef spécial de ceux qu'il ne prend pas à honte d'appeler ses frères. Mais pour cela il fallait la rédemption. C'est ce que nous apprenons en Matthieu 16: 20, 21, et plus définitivement en Marc 8: 29-31, et Luc 9: 20-22, avec les conséquences qui en découlent pour nous. Dans l'évangile de Jean aussi, avant son départ de ce monde, le Père a voulu qu'un témoignage fut rendu aux titres de gloire de Jésus. Comme Fils de Dieu, il a été glorifié dans la résurrection de Lazare; comme Fils de David, par son entrée dans Jérusalem sur le poulain de l'ânesse; enfin, des Grecs, venus à Jérusalem pour le culte, s'étant adressés aux disciples afin de voir Jésus, et les disciples le lui ayant rapporté, le Seigneur dit: «L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous dis: A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 23, 24).

(*) Quant à la terre, voyez Psaume 80: 17, où c'est en relation avec Israël.

Ainsi, dans tous les évangiles, nous trouvons le Messie faisant place au Fils de l'homme, mais, dans chaque cas, le Fils de l'homme passant par la mort, pour entrer dans sa nouvelle et universelle position de gloire. Il aurait pu avoir douze légions d'anges, mais alors, les desseins de Dieu qui sont exposés dans les Ecritures, n'auraient pas été accomplis: Christ aurait été sans cohéritiers.

Nous l'avons déjà fait remarquer, et nous y rappelons l'attention du lecteur, c'est que, dans ce chapitre, la présentation soit de la vie, soit de l'oeuvre qui nous la procure, est faite en rapport avec son application présente et personnelle; c'est une présentation de ce que sont ces deux choses dans leur nature, non quant à l'étendue de leur résultat, mais dans leur application à nous, comme moyen d'avoir part, soit au royaume, soit aux choses célestes. L'élévation du Fils de l'homme sur la croix correspond, ici-bas, du côté de nos besoins et du côté de Dieu, à la révélation des choses célestes, que le Fils a apportée ici-bas, à ce qui se trouve dans le ciel. Il s'agit d'être devant Dieu lorsqu'il est pleinement révélé, — non seulement quand le Messie promis aux Juifs a été rejeté, de sorte que le droit à l'accomplissement des promesses est perdu pour ceux qui possédaient ce droit, après que la loi avait été violée, — mais lorsque la haine de l'homme contre Dieu, contre un Dieu révélé en bonté, a été pleinement mise en évidence. Ce n'étaient plus seulement les péchés et la violation de la loi, c'était le rejet de la grâce quand les péchés et la violation de la loi étaient déjà là. L'homme ne voulait de Dieu à aucun prix (comparez Jean 15: 22-24). Comment eût-il eu part avec Christ auprès de Dieu, part à la gloire céleste? Toutefois le péché de l'homme n'a pas anéanti la grâce de Dieu. Mais si comme Fils de l'homme, Christ avait pris en main la cause de l'homme, il fallait qu'il en subit les conséquences, puisqu'il s'en était rendu responsable devant Dieu (voyez Hébreux 2: 10). Pour que nous eussions part aux choses célestes, il fallait que le Fils de l'homme fût élevé (*), qu'il le fût selon la gloire de Dieu, en rapport avec ce qui l'avait tant déshonoré; or c'est comme fait péché que Christ a accompli cela, portant aussi lui-

même nos péchés. Eloignés de Dieu nous devions périr dans nos péchés; lui, s'est mis en avant pour nous, recevant tout, comme homme, de la main de son Père et lui obéissant toujours; il a pris la forme de serviteur dans une nature qu'il ne quittera jamais, et, dans cette nature, il devient par droit, selon la justice et selon les conseils de Dieu, Seigneur de toutes choses, lui que personne ne connaît si ce n'est le Père seul, mais qui nous révèle le Père, lui qui a été tout près de nous, qui nous a touchés, pour ainsi dire, qui a pris notre nature, quoiqu'il ait pu dire: «Avant qu'Abraham fût, je suis». Lui, dont nos langues et notre intelligence ne sont pas capables de parler clairement, est Celui qui a tout créé; mais sa place comme homme est à la tête des créatures. C'est lui qui est venu nous révéler les choses célestes et en montrer l'effet dans sa personne comme homme, tout en demeurant toujours au milieu des choses célestes, afin qu'étant homme ici-bas, il les révélât dans toute leur fraîcheur, adaptées en même temps à l'homme, afin que celui-ci vécût par elles, et entrât avec Lui, en Esprit, là où était ce qu'il révélait, et, plus tard, y entrât glorifié et semblable à Lui.

(*) Le résultat final, c'est que le péché sera ôté des cieux et de la terre, comme nous l'avons fait remarquer. Trois autres motifs sont donnés, dans ce chapitre 2 de l'épître aux Hébreux, pour les souffrances de Christ (verset 9): la destruction de la puissance de Satan, l'expiation des péchés, le pouvoir de sympathiser avec nous.

Le Fils de l'homme est donc Celui qui, comme homme, doit, selon les conseils de Dieu, être Chef de toutes choses, dans les cieux et sur la terre. Messie et Fils de Dieu déjà de son vivant, et rejeté comme tel (Psaumes 2), il devait prendre la position plus étendue de Fils de l'homme, établi sur les oeuvres de Dieu, toutes choses étant mises sous ses pieds (Psaumes 8). Nous le trouvons aussi, au chapitre 7 de Daniel, amené vers l'Ancien des jours pour recevoir le royaume. Le fait qu'il avait créé toutes choses nous est donné dans les Colossiens comme motif pour que, prenant sa place dans le résultat des conseils de Dieu dans sa création, il y fût comme premier-né, en avant, pour en porter la peine devant Dieu, pour être la propitiation pour nos péchés et les effacer pour toujours, en sorte que nous ne périssons pas. C'est là que d'une manière absolue, lui qui n'a pas connu le péché, a été fait péché devant Dieu, c'est là que l'obéissance absolue a été parfaite: «Afin que le monde sache, dit-il, que j'aime le Père, et comme le Père m'a commandé ainsi je fais». *Il fallait*, la nécessité en pesait sur nous; la justice, la nature même de Dieu, exigeait que notre péché fût ôté. Mais le pécheur ne pouvait ôter son propre péché. Chargé qu'il était déjà de ce péché, que pouvait-il faire pour l'ôter? Mais le Fils de l'homme, rejeté de l'homme, a été élevé devant Dieu pour être péché, sans autre chose ou sans autre personne, seul devant Dieu. Il ne s'agissait plus ici de Juif ou de promesse, mais de satisfaire à la gloire de Dieu dans cette position: c'était le second Adam, non pas désobéissant lorsqu'il jouissait de toutes les bénédictions de Dieu, mais obéissant, là même où il portait, Lui qui avait demeuré éternellement dans l'amour de son Père et dans la sainteté même, non seulement la peine de la mort, mais celle de la malédiction et de l'abandon de Dieu. Personne ne saurait sonder une telle chose; toutefois nous pouvons par là même reconnaître que la peine était infinie, mais nécessaire à cause de ce que nous étions, si la gloire de Dieu devait être sauvegardée et si nous devions être sauvés. Plus nous voyons *qui* il était, plus nous sentons la profondeur de l'abîme dans lequel il est descendu: mais par là

même il a pu dire: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Là gloire de Dieu a été manifestée, comme elle n'avait, comme elle n'aurait jamais été connue.

Le Fils de l'homme a dû être élevé. En prenant cette place, qu'il a prise pour nous aussi en grâce, il était libre: «Alors j'ai dit: Voici, je viens...» Ses souffrances étaient pour nous *nécessaires*... ô solennelle parole! Mais Dieu y ayant été parfaitement glorifié, l'oeuvre dans toute sa valeur étant parfaitement accomplie, quiconque croit ne périt pas, mais a la vie éternelle. Périr, c'était notre sort; avoir la vie éternelle, être avec Christ et comme Christ dans la gloire, c'est l'effet des souffrances, de l'oeuvre du Sauveur, pour tous ceux qui croient. C'est ici un côté de la vérité: comme Fils de l'homme, Jésus vient à la rencontre du jugement qui allait tomber sur nous. Il fallait que le Fils de l'homme fût élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Celui qui croit ne périt pas; mais bien plus, il possède la vie éternelle; maintenant comme vie, bientôt comme gloire céleste avec Christ. Elevé de la terre, Jésus attire tous les hommes à lui-même. Un Messie vivant était pour les brebis perdues de la maison d'Israël; dans le Fils de l'homme élevé sur la croix, il ne s'agit plus des promesses, mais d'une oeuvre accomplie, valable devant Dieu pour tous ceux qui croient. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils. Voilà la source de tout. Le but ici est le même: «Afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». Ce sont deux aspects de la même personne, Fils de l'homme ici-bas, mais également Fils de Dieu. Dieu n'a pas épargné son Fils. Mais c'est un principe, un fait de toute importance. Le «il faut» des versets 14 et 15, quoiqu'il découle de la nature même de Dieu et de l'état de l'homme, porte le caractère d'une exigence de la part de Dieu: il revêt Dieu, dans notre esprit, du caractère d'un juge. Il y a, sans doute, beaucoup plus: la sainteté de Dieu, sa gloire, ce qui lui convient (Hébreux 2: 10), y sont engagés; mais l'idée de juge se rattache en effet à la culpabilité. Or tout cela donne encore une idée très imparfaite de la vérité. L'oeuvre porte ce caractère: c'est une propitiation. Sans elle on périrait, exclu de la présence de Dieu; on périrait nécessairement, si cette oeuvre n'était pas accomplie du côté de l'homme, par l'homme. Mais où trouver celui qui l'accomplirait? Il *fallait*; Jésus pouvait le dire, car il venait du ciel. Dieu n'est pas nommé dans le passage, car Jésus parle de la nécessité dans laquelle l'homme se trouvait s'il devait entrer dans le ciel. Mais Dieu est souverain, et Dieu est amour. L'amour divin est souverain: il est au-dessus du mal, quoiqu'il le repousse par la nécessité de sa nature et le juge avec l'autorité de sa justice. Dieu est amour; c'est la souveraine liberté de sa nature. C'est pourquoi, selon Ephésiens 5, nous devons marcher dans l'amour; mais nous ne sommes pas amour, nous sommes lumière. Dieu est amour et lumière, Eh bien, dans cette liberté souveraine, Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique (celui qui par conséquent est devenu Fils de l'homme), afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle (verset 16).

Il est de toute importance de bien sentir cela, autrement Dieu conserve toujours pour le coeur le caractère de juge, — de juge satisfait, soit — et Celui qui est amour n'est pas connu, Dieu n'est pas connu. Pour ce qui nous regarde, nous avons fait de lui un juge en tombant dans le péché; mais, dans sa nature suprême, Dieu s'est élevé au-dessus de tout, et le résultat

pour nous est une bénédiction qui répond à cette suprême nature, une bénédiction infiniment plus haute que la bénédiction dont nous jouissons comme créatures parfaites, une bénédiction qui nous est donnée dans son Fils Jésus, comme Fils unique du Père. Ce n'est pas le Père qui a tant aimé le monde: c'est Dieu comme Dieu, et nous le connaissons comme Père à la suite de cette grâce.

Mais il s'est révélé lui-même dans cette grâce envers nous.

Quelle grâce immense de pouvoir dire: je connais Dieu, et encore je suis connu de lui; je le connais lui-même non pas seulement: je suis sauvé, quelque précieux qu'il soit de pouvoir dire cela, mais: je connais Celui qui m'a sauvé. La pensée de ce salut vient de lui: elle est la révélation de ce qu'il est, même pour les anges. C'est son amour qui en est la source. Sa nature, le fond de son coeur, y est révélé; sa gloire et sa propre nature y sont révélées. Fils de Dieu, Fils de l'homme, Jésus fait face à la nécessité de l'homme et révèle ce que Dieu est. Celui, qui l'a vu a vu le Père. Dieu en soit béni, nous le connaissons.

La pensée et les conséquences de sa venue sont alors constatées. Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde, afin qu'il jugeât le monde, — il reviendra pour cela en gloire, — mais afin que le monde fût sauvé par lui (verset 17). Le monde a rejeté le Fils de Dieu, mais une telle manifestation de Dieu dans la Parole faite chair, et un tel accomplissement de l'oeuvre qui glorifie Dieu, portent leurs conséquences et les portent nécessairement. Celui qui croit en Lui n'est pas jugé. Tout ce qui regardait la gloire de Dieu en vue du péché de l'homme a été accompli; la justice de Dieu, son amour, sa sainteté, sa majesté, tout ce qu'il est, a été pleinement mis en évidence, et cela dans le jugement tombé sur Christ fait péché pour nous, et portant nos péchés en son corps sur le bois. Ainsi toute question de responsabilité et de la gloire de Dieu, quant au croyant, est résolue et réglée: il ne peut y avoir maintenant jugement pour lui, autrement tout ne serait pas réglé; ce serait la négation de l'efficace de l'oeuvre de Christ. L'âme serait placée sur un autre terrain, terrain nécessairement faux si celui de Christ est vrai, car rien ni personne ne pouvait être ce qu'il a été.

Celui donc qui croit en lui ne sera pas jugé, comme il est dit aussi au chapitre 5 de ce même évangile. Celui qui croit a la vie éternelle; et il ne viendra pas en jugement. Mais celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. La présentation du Fils de Dieu, de la parole de Dieu faite chair, avait déjà mis l'homme à l'épreuve. La question de son état avait été résolue; il rejetait Dieu dans la personne de son Fils unique, la pleine lumière; et Dieu est lumière comme il est amour. Ce n'est pas ici l'amour souverain, mais la conscience et la responsabilité. La lumière a été dans ce monde, elle y a brillé clairement; la lumière des hommes, adaptée aux hommes. Ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises. La conscience est sensible à la lumière, mais cela ne change pas la volonté; et si la volonté reste perverse, la conscience rend la lumière divine insupportable. L'état de la volonté à l'égard de Dieu manifesté ici-bas, quand la conscience reconnaît la lumière, c'est là ce qui fait la base du jugement présent, actuel mais final, là où Christ a été présenté.

La fin du chapitre constate la position relative de Jean le baptiseur et de Christ. La mission propre de Jean était terrestre. Il parlait du Messie à Israël, du royaume en rapport avec ce peuple: précurseur immédiat du Christ, le plus rapproché de tous ceux qui, vases du témoignage de Dieu, l'avaient précédé, il était, par ce fait, plus grand que tous les prophètes. Mais il était en deçà de la manifestation de ce qui est céleste. Ceux qui ont cru depuis l'ascension de Christ en jouissent; le plus petit même dans le royaume de Dieu est plus grand que Jean. Dans la personne du Christ, le baptiseur entrevoyait la gloire qui Lui appartenait et qui, par la grâce, appartient aux siens aussi; mais le voile n'était pas déchiré, et il n'y avait point d'homme dans le ciel. Personnellement, Jésus avait apporté ce qui était céleste: il révélait le Père, il parlait les paroles de Dieu; mais le grain de froment restait seul, la rédemption n'était pas accomplie, quoique Celui qui venait d'en haut fût là et parlât de ce qu'il avait vu et entendu en paroles qui étaient les paroles de Dieu. Personne ne recevait son témoignage.

Le verset 20 est plutôt une figure, et l'épouse dont il parle n'est pas une épouse particulière. Si on voulait l'appliquer, il désignerait l'épouse terrestre.

Cette différence entre le témoignage prophétique qui, tout en étant divin, est un témoignage terrestre, et la révélation des choses célestes, de Dieu lui-même et de la part que nous avons dans la gloire, est de toute importance; elle correspond à la différence essentielle qu'il y a entre le christianisme et tout ce qui l'a précédé. L'homme glorifié dans le ciel, le voile déchiré, le Saint Esprit descendu ici-bas et demeurant en nous, pour nous mettre en relation vivante et actuelle avec les choses célestes, cela diffère du tout au tout d'avec les promesses et même d'avec les prophéties de la venue du Messie sur la terre. Ce qui se rapporte à l'histoire personnelle du Christ, jusqu'à sa séance à la droite de Dieu, se trouve comme prophétie dans l'Ancien Testament; mais tout ce que l'accomplissement de ces choses nous révèle, moralement, de l'homme et de Dieu, tout ce qui est la conséquence de la présence du Saint Esprit ici-bas dans les croyants, ne pouvait exister avant que Christ, comme médiateur, eût accompli son oeuvre et fût monté en haut. Jean le baptiseur était évidemment de tous les prophètes le plus rapproché de ces choses, ayant vu le Sauveur; toutefois l'oeuvre n'était pas encore accomplie, et Jean ne pouvait entrer dans les choses célestes, quoiqu'il sût, lui, témoin inspiré, que Christ était descendu du ciel et, comme tel, était au-dessus de tout.

Voyons comment Jean présente la différence dont je parle. Il ne peut le faire comme possédant ces choses, car elles n'étaient pas encore; mais son témoignage quant aux droits de la personne de Christ, va très loin dans ce passage, où il parle à ses disciples. Sa joie était d'avoir vu l'Époux, et cela en qualité d'ami: c'est la première différence. Celui à qui tout appartenait de droit était là. Lui avait l'épouse, peut-être ici l'épouse terrestre, j'en ai déjà parlé; mais il était l'époux. La joie de Jean était de le voir. C'était déjà beaucoup de se comparer avec Celui qui venait du ciel, tout en acceptant la disparition de sa propre importance avec une piété et une joie sans feinte, parce que Celui qui cachait l'éclat du témoignage de Jean par la présence de l'objet même de ce témoignage, était là. La piété de Jean brille de son plus pur éclat en se plaçant ainsi dans l'ombre pour exalter Celui qui, quoique inconnu, faisait par son

éclat divin, lui, la vraie lumière divine, disparaître son précurseur. La vérité dans l'homme intérieur se montrait par l'effet que devait produire la vérité qu'il annonçait: son âme était à la hauteur du témoignage qu'il rendait. C'est beaucoup dire d'un homme; mais tel était le beau fruit de la grâce dans ce témoin honoré du Sauveur.

La personne divine, céleste, du Sauveur est ensuite mise en contraste avec le témoignage de Jean, tout inspiré qu'il fût; son témoignage était seulement un témoignage, et un témoignage prophétique et terrestre; le Christ venait du ciel, il parlait de ce qu'il avait lui-même vu et entendu, non pas comme prophète, soit des choses à venir, rappelant la loi de Moïse, serviteur de Dieu, soit d'un Messie à venir et même venu sur la terre; non, Jésus parlait des choses actuelles qui existaient là d'où il était venu. Personne ne recevait son témoignage, car c'était des choses célestes, des choses qui existaient auprès de Dieu, qu'il parlait: l'homme ne les comprenait pas et ne les voulait pas. Mais la nature du témoignage était également divine; ce n'était plus l'Esprit «par mesure», un: «ainsi a dit l'Eternel», où, le prophète ayant fini, tout était dit, — vérité parfaite, mais vérité limitée à ce qui était exprimé, et encore c'étaient des choses terrestres, le voile n'étant pas déchiré. La vérité elle-même était là, l'Esprit sans mesure (jusqu'alors sur Lui seul) le remplissant des choses qui se trouvaient là d'où il était. Celui que Dieu avait envoyé parlait toujours les paroles de Dieu lui-même dans tout ce qu'il disait, et cela dans un homme et par un homme, mais qui était Fils de Dieu, et par l'Esprit sans mesure.

Il est très possible que les deux derniers versets du chapitre soient de l'évangéliste et non de Jean-Baptiste, comme on l'a pensé; mais je ne vois pas de raison péremptoire pour qu'ils ne soient pas du dernier. Jusqu'à la fin du verset 34, il me paraît clair que ce sont les paroles de Jean-Baptiste; et Jean mêle son témoignage aux choses qu'il raconte, le tout étant de Dieu. Le dernier verset pourrait donner à croire que les paroles sont celles de l'évangéliste, puisqu'il contient un témoignage si souvent répété dans ses écrits. Il y a aussi, dans le témoignage, un changement analogue à celui que nous avons vu dans les versets 16 à 18 du chapitre 1, relativement à l'emploi du nom de Dieu et à celui de Père. Il faut faire ici bien attention à ce fait, que la chose en question n'est nullement de savoir si le témoignage des deux versets est de Dieu, mais qu'il s'agit uniquement, pour notre instruction et comme sujet intéressant pour nos coeurs, de nous rendre compte de la personne qui est le vase de ce témoignage. L'Esprit de Dieu a donné la parole à Jean-Baptiste; le même Esprit a dirigé l'évangéliste soit en nous rappelant ce que Jean-Baptiste a dit, soit dans les paroles qu'il prononce lui-même. Les deux derniers versets cependant semblent plutôt l'expression d'une réalité que l'évangéliste connaissait et possédait par le Saint Esprit, comme chose présente et actuelle, qu'un témoignage prophétique quelqu'élevé qu'il fût.

La différence entre les noms de Dieu et de Père est toujours distinctement maintenue dans l'évangile de Jean. Quand il s'agit de la nature et de l'action de Dieu selon cette nature, comme origine de la rédemption et de la responsabilité de l'homme, le mot Dieu est employé; quand il s'agit de la grâce qui opère dans le christianisme et par Christ en nous, c'est le nom de Père. Ainsi, «Dieu a tant aimé le monde», et au chapitre 4: «Dieu est esprit, et il faut que

ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité»; mais, en grâce, «le Père cherche de tels adorateurs»; et ici: «Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains» (comparez 13: 3). Le Père a été révélé dans le Fils, et nous avons reçu l'Esprit d'adoption; les petits enfants en Christ ont connu le Père. «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître»; et d'autre part: «Personne ne vit jamais Dieu». Ainsi la personne du Fils venu dans ce monde, et, pour nous, l'exaltation de Jésus après qu'il eût achevé l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire, puis la descente du Saint Esprit, en un mot la grâce qui opère dans la personne et, pour nous, par le moyen de l'oeuvre de Jésus, voilà où le Père se trouve révélé. Jésus a révélé ce nom à ses disciples, quoiqu'ils n'en aient rien compris (Jean 17: 26); et nous avons reçu, l'oeuvre qui nous lave et nous justifie ayant été accomplie, l'Esprit qui nous fait crier: «Abba, Père». Le nom de Père est un nom de relation, révélée par la présence de Christ, et qu'on connaît, et dont on jouit individuellement par le Saint Esprit. C'est ce qui caractérise le christianisme et, on peut le dire, Christ lui-même. *Dieu* est ce que Dieu est dans sa nature et son autorité, le nom d'un Etre, non d'une relation, sauf les droits d'autorité absolue qui lui appartiennent; mais d'un Etre qui, étant suprême, entre en relation avec nous, en grâce. On voit l'importance de cette distinction dans les paroles de Christ lui-même. Tout le long de sa vie il ne dit pas: «Mon Dieu», mais «Mon Père» même à Gethsémané, et la jouissance de cette relation est parfaite. «Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Il dit encore «Père», quand il exprime ce que c'était pour lui que de boire la coupe. Sur la croix il dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Fait péché pour nous, il sentait ce que c'était que de l'être devant Dieu, Dieu étant ce qu'il est. Après sa résurrection il emploie les deux noms de Dieu et de Père, quand il introduit ses disciples dans la position dans laquelle il était dès lors entré comme homme, selon la justice de Dieu: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Les siens étaient, par grâce, comme lui, dans leur relation avec Dieu comme Père; ils étaient, par son oeuvre, devant Dieu, tel qu'il est dans sa nature, et cela en justice, selon la valeur de l'oeuvre qu'il avait accomplie et selon leur acceptation dans sa personne, agréables dans le Bien-Aimé. Mais quel merveilleux privilège que de savoir quelle est l'occupation des affections du Père et de connaître Celui qui en est l'objet et qui en est digne, qui suffit à ces affections! Quel bonheur de connaître le Seigneur, car le Père veut que, là où il trouve ses délices, nous trouvions les nôtres. Quel bonheur parfait et infini!

Enfin toutes choses lui sont données et lui sont assujetties; c'est à lui qu'elles seront soumises, quoiqu'elles ne le lui soient pas encore, quant à l'accomplissement des voies de Dieu (Hébreux 2); mais il a toute puissance dans les cieux et sur la terre.

Il est bon de remarquer ici que c'est toujours la Parole faite chair (*), Celui qui s'est anéanti lui-même, et a pris la forme de serviteur, comme homme ici-bas, qui est devant les yeux de Jean. En conséquence, quoique la divinité ou plutôt la déité du Sauveur apparaisse à chaque page de l'évangile, Christ nous y est présenté comme recevant tout de son Père. Il est Dieu, il est un avec le Père; les hommes doivent l'honorer comme ils honorent le Père; il peut dire: «Avant qu'Abraham fût je suis»; mais il ne sort jamais de la position qu'il a prise, et tout en parlant au Père comme à un égal, tout, gloire et toutes choses, lui sont données. Personne

ne connaît le Fils: mais il est très beau de voir la fidélité parfaite de Jésus à ne pas se glorifier lui-même, mais à rester sans effort dans la position qu'il a prise. Grâce à Dieu, c'est toujours un homme.

(*) On peut excepter les quatre premiers versets du chapitre 1. Comparez, pour ce qui est dit dans le texte, 1 Jean 1: là aussi la différence des noms de Père et de Dieu se retrouve.

Nous avons déjà dit que ce chapitre 3 pose les bases et ne développe pas les résultats; nous y trouvons la possession de ce qui nous rend capable de jouir de ces résultats, savoir la nouvelle naissance et la croix. C'est pour nous le côté subjectif. Il en est ainsi encore ici, à la fin: quiconque croit à ce Fils que le Père aime, a la vie éternelle (comparez 1 Jean 5: 11, 12); celui qui ne le croit pas, qui ne reçoit pas le témoignage qu'il rend (comparez 5: 21), ne verra jamais la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui (verset 36). Le Fils de Dieu, Jésus, dans sa personne, est la pierre de touche de toute âme, précieux à ceux qui croient: il l'est comme manifestation de Dieu lui-même s'adaptant à l'homme en grâce. On peut voir ici aussi comment le changement du nom de Père en celui de Dieu se retrouve, quand le Saint Esprit passe de la grâce à la responsabilité. Quand il s'agit du Père, c'est toujours la grâce opérant par le Fils et dans le Fils qui le révèle.

Nous ferons observer ici que, dans ces trois premiers chapitres, nous avons une préface de l'évangile, avant le ministère public du Sauveur. Le fait est constaté au verset 24 du chapitre 3, comparé avec Matthieu 4: 12, 17 et Marc 1: 14, 15. Le chapitre 4 de Jean confirme cette appréciation des faits. Sans doute Jésus avait parlé déjà et avait fait des miracles, mais il ne s'était pas présenté publiquement pour dire: Le temps est accompli. Il s'annonce ainsi au chapitre 4 de Luc, verset 18 et suivants, quoique sa prédication d'alors, dans la synagogue de Nazareth, ne soit pas sa première prédication, comme en témoignent les versets 15 et 23, Mais cette préface des trois premiers chapitres est une véritable introduction à tout le christianisme, au moins dans ses grandes et divines racines. Elle commence par ce que Christ était dans sa nature essentielle, et ce que l'homme, hélas! était aussi. Il n'y est pas encore question de l'action de Dieu en grâce. C'était la lumière; l'homme était ténèbres il fallait être né de Dieu pour recevoir Celui qui l'était. Ensuite nous trouvons ce qu'il est devenu: la Parole a été faite chair, et le Fils unique a révélé Dieu, étant lui-même dans le sein du Père: c'est la grâce dans sa personne. Puis vient son oeuvre dans toute l'étendue de son effet, et le don du Saint Esprit pour que nous en jouissions maintenant; et puis l'oeuvre de rassemblement, mais celle-ci poursuivie du côté des voies de Dieu, plutôt sur la terre, mais en général selon les droits de la personne de Christ, les Juifs, sauf le résidu, étant mis de côté. Christ reconnu de ce résidu, selon le Psaume 2, passe outre et présente sa position, selon le Psaume 8, en tant que cela regarde sa personne: après quoi les épousailles et leur joie, ainsi que le jugement, sont introduits. Mais c'est par la résurrection, en se ressuscitant lui-même, en relevant son propre corps, le vrai temple de Dieu, que la démonstration de son titre et de sa puissance serait donnée. Ce qui est subjectif en nous, et l'oeuvre pour nous, viennent ensuite: sa réception selon les convictions humaines, fondées sur les miracles, ne valait rien; c'était ce qui était dans l'homme; tandis que pour voir le royaume et y entrer, dans sa forme terrestre et judaïque, il fallait être né entièrement de nouveau. Mais il y avait aussi les choses célestes que

Jésus révélait. Il venait du ciel, il y était: lui seul pouvait annoncer les choses célestes. Aussi l'homme naturel n'était pas propre à y entrer: il fallait que Celui qui avait entrepris sa cause, soit pour la gloire de Dieu, soit pour la culpabilité de l'homme, car la nouvelle naissance ne purifie pas la conscience, — il fallait que le Fils de l'homme, s'il ne devait pas rester seul, fût élevé. Mais alors, ce n'était pas seulement l'entrée du royaume et la jouissance des promesses qu'on trouvait ainsi, mais la vie éternelle, — ce qui est en Christ lui-même. La source bénie de tout nous est donnée après cela: Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils pour que nous vivions éternellement; ainsi nous trouvons d'abord la juste nécessité, ce que réclamaient la nature et les droits de Dieu sur l'homme, accomplie par le Fils de l'homme, puis l'amour infini de Dieu révélé. Le Fils de Dieu était devenu Fils de l'homme; mais le Fils de l'homme pouvait prendre cette place, parce qu'il était Fils de Dieu. A la fin du troisième chapitre, nous trouvons le témoignage de Jean-Baptiste porté à son plus haut degré, témoignage de la profonde et parfaite piété personnelle de celui qui le rendait; toutefois il était de la terre; plus qu'un prophète, mais toujours terrestre; de la poussière, et parlant comme étant de la terre, appartenant à ce qui était en dehors du voile non encore déchiré. Christ, lui, venait du dedans du voile, et sa chair était ce voile. Il parlait de ce qu'il savait ainsi, et personne ne recevait son témoignage. Jean avait la joie d'entendre la voix de l'époux, il ne l'était pas; ce qu'il disait était donné de Dieu comme témoignage, mais, le témoignage étant rendu, de sa part tout était accompli. Christ, lui, était le sujet du témoignage, et de plus ce qu'il disait, c'étaient les paroles de Dieu, car Dieu ne lui donnait pas l'Esprit par mesure. Toutes ses paroles étaient les paroles de Dieu; il était au-dessus de tout. Enfin, nous trouvons une chose qui restait encore pour achever cette révélation de Christ et de Dieu lui-même, dans les grands éléments qui se rapportaient à la personne de Christ et à notre état: le Père et le Fils nous sont présentés. C'est la couronne de tout en grâce: il était l'objet suffisant de toutes les divines affections du Père, Celui en qui l'amour infini et partait du Père trouvait ses délices: aussi lui avait-il tout donné. Comme Fils descendu ici-bas, Jésus reçoit tout du Père. Mais le Père et le Fils ne restent pas seuls dans la plénitude de leur perfection: nous y sommes introduits pour en jouir, bien que, dans un certain sens, ils restent nécessairement seuls dans leur perfection. Mais celui qui croit au Fils a déjà la vie éternelle, quoiqu'ici-bas dans la faiblesse; il possède subjectivement ce qui fera plus tard sa gloire avec Christ (comparez les premiers versets du chapitre 1). Or cette révélation du Père dans le Fils devenait l'épreuve cruciale de l'homme: celui qui ne recevait pas ce témoignage, qui ne se soumettait pas à lui par la foi, ne verrait jamais la vie, mais la colère de Dieu demeurerait sur lui. Ce qui a trait au Saint Esprit, que ne devaient recevoir que ceux qui croyaient déjà en Jésus, se trouve déjà dans les versets 32-34 du chapitre 1. Le développement du sujet se trouve dans les derniers discours du Sauveur; l'histoire que de sa présence se trouve dans les Actes et dans les épîtres, et dans la conscience de sa présence que possèdent les croyants.

Ayant complété la revue des trois chapitres d'introduction, il conviendra peut-être de donner une espèce d'index des chapitres de l'évangile tout entier; car il y a beaucoup d'ordre et de système dans les écrits de Jean.

Le rejet du Messie de la part des Juifs est constaté déjà au chapitre 1; le jugement du peuple qui en résultait se montre clairement dans le cours de l'évangile et dans bien des chapitres. La doctrine de chaque chapitre est souvent en contraste avec des choses judaïques, ce contraste fournissant l'occasion et la base de la doctrine. Un autre trait caractéristique en découle; le jugement porte sur tout le monde (chapitre 1) qui ne l'a pas connu, et sur les siens, les Juifs, qui ne l'ont pas reçu; il donne lieu à la constatation et au développement de la grâce souveraine qui seule produit la vie divine en nous. Ceci implique l'entrée des gentils dans la jouissance des bienfaits de la grâce, et puis le fait important que ces bienfaits se trouveraient dans un monde — et aussi dans un état — tout nouveau où l'on entre par la résurrection. Dans les évangiles synoptiques, le Christ est présenté dans ses trois caractères, de Jésus Emmanuel le Messie, de prophète, et de Fils de l'homme, son histoire étant tracée à ces trois points de vue avec le récit de son rejet et de sa mort. Dans Jean, qui nous montre Dieu manifesté en chair, sa réjection est constatée d'emblée; car, étant lumière, les ténèbres ne l'ont pas reçu. Il en résulte qu'à l'encontre des trois autres évangiles, où Christ est présenté historiquement pour être reçu et où son rejet nous est raconté, mais en rapport avec la responsabilité des hommes, Jean, quoiqu'il affirme cette responsabilité comme doctrine, nous présente la grâce souveraine qui, nous l'avons déjà fait remarquer, cherchait ses brebis parmi les Juifs et parmi les gentils, pour la vie éternelle. Enfin il ne faut pas passer, sans le remarquer, sur ce trait que dans Jean tout est individuel; il ne parle jamais de l'Eglise.

Chapitre 4

Après les chapitres d'introduction, l'évangile de Jean commence en nous montrant Jésus, qui abandonne la Judée, et quitte la capitale juive, le centre du trône de Dieu sur la terre, l'ancien siège de Celui qui, descendu maintenant en grâce, ne trouvait pas, dans un monde ennemi, où poser sa tête. La jalousie des pharisiens donnait lieu à ce départ de Jésus. Mais, ici déjà, l'on peut voir que le Seigneur, ayant conscience d'une origine et d'un but qui dépassaient entièrement toutes les pensées, même de ceux qui l'avaient reçu, n'agit pas, pour rassembler ceux qui recevaient sa parole, selon la pensée des disciples qui l'entouraient avec affection: Jésus lui-même ne baptisait pas, mais ses disciples. Parole faite chair, Fils de Dieu, Sauveur du monde, Rédempteur, Fils de l'homme, il ne pouvait baptiser, pour les attacher à lui-même comme Messie, quoiqu'il fût le Messie; car il savait trop de sa réjection, et comme Pierre l'exprime, des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient. Quant aux dehors de sa position, Jésus ne pouvait que permettre à ses disciples de baptiser ainsi: c'était pour eux la vérité, même toute la vérité, quoiqu'ils aient appris à ajouter «vivant» à son titre de Fils de Dieu. Mais si lui avait baptisé, il aurait été tout à fait au-dessous de la conscience qu'il avait de l'objet de sa venue et de ce qui allait arriver: ce n'était pas la vérité pour lui; bien qu'il fût le Messie, il ne venait pas pour l'être alors, mais afin de donner sa vie en rançon pour plusieurs. Ce qui le chassait de Jérusalem l'empêchait aussi de baptiser. Là ville où jadis il avait été assis entre les chérubins, et dont si souvent il avait voulu rassembler les enfants, le chassait de ses confins; il s'en allait, le méprisé et le rejeté des hommes, sans avoir où reposer sa tête, porter ailleurs le témoignage de l'amour de Dieu et le démontrer dans sa

personne. Cela supposait qu'il était rejeté comme Messie; mais de plus, Dieu manifesté en grâce, et venant selon les promesses faites au peuple juif, il était la dernière épreuve du coeur humain, qui s'est ainsi trouvé être inimitié contre Dieu et contre Dieu venu en grâce. Il s'agissait donc de la grâce souveraine de Dieu, quand l'homme ne voulait pas de lui; il fallait donc qu'il se trouvât tout à fait à part, qu'il n'eût rien ici-bas, lui qui, venant au milieu des hommes pour leur apporter l'amour, un amour qui répondait à tous leurs besoins, était en même temps lumière pour leurs consciences, se mettait à la portée de tous, se servait de leurs besoins pour les gagner en amour, mais les appelait à jouir des choses célestes qu'il était à même, lui seul, de leur révéler.

Nous trouverons que le chapitre 4 répond parfaitement à cette position. Mais quelle précieuse et profonde vérité, de voir le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, rejeté, lui qui était venu selon les promesses, renonçant à tout ici-bas, anéanti et abaissé, et montrant par là même la plénitude de la divinité en amour et en lumière, — toujours caché dans l'humiliation pour être près de tous, et ne rien prendre de ce qui était sien, afin qu'il fût lui-même tout seul partout, comme Dieu doit l'être, et toujours manifesté, si quelqu'un avait des yeux pour voir, — d'autant plus manifesté qu'il était caché, afin que l'amour arrivât auprès de tous, cet amour infini de Dieu manifesté dans son abaissement pour pouvoir atteindre ceux qui étaient bas, dans l'éloignement et la haine: amour infini, amour qui était au-dessus de tout dans son exercice envers ceux qui le haïssaient, — maître de lui-même, pour être serviteur de tous, depuis son Père jusqu'aux plus misérables pécheurs, et cela jusqu'à la mort. Ne l'aimerons nous pas? Nous ne pouvons sonder ces choses; mais ce qu'il a été, manifestement, peut prendre possession de tout notre coeur et en former, ou plutôt en créer les affections par l'objet qui leur est présenté. Il s'est sanctifié lui-même pour nous, afin que nous fussions sanctifiés par la vérité. A cet égard, ce chapitre a une portée immense. Mais poursuivons les faits, historiquement, comme ils nous sont présentés.

En allant de Judée en Galilée, le Seigneur, à moins de faire un grand détour, devait passer par la Samarie. Or la Samarie, tout en cherchant à s'approprier les promesses, était en dehors de leur giron: elles appartenaient aux Juifs. Mais la prétention des Samaritains à y avoir part irritait excessivement les Juifs. De fait, bien que mélangée, la population de la Samarie était en très grande partie d'origine païenne. «Tu es un Samaritain, et tu as un démon», disaient les Juifs à Jésus. Les Samaritains en effet étaient en dehors des promesses et du peuple de Dieu, Ces promesses et ce peuple, le Seigneur les reconnaissait, mais il introduisait ce qui était au-dessus des deux et les mettait de côté (versets 21-24, et déjà 5, 6). Si le puits de Jacob se trouvait là, le Fils de l'homme s'y trouvait aussi, le Fils de l'homme fatigué de son voyage altéré et sans eau, sous la chaleur du jour, sans autre repos que le bord du puits pour s'y asseoir, et dépendant, pour avoir un peu d'eau et se désaltérer, de quiconque viendrait, d'une pauvre femme samaritaine abandonnée et le rebut du monde. Elle vient pour puiser de l'eau, cette femme fatiguée de la vie. Isolée de fait, isolée dans son coeur, elle ne venait pas à l'heure où les femmes vont puiser. Elle avait poursuivi le bonheur en faisant sa volonté: elle avait eu cinq maris auxquels elle avait probablement été dévouée, et celui qu'elle avait n'était pas son mari.

Elle était lasse de la vie. Sa volonté et son péché lui avaient laissé le coeur vide, elle était isolée et abandonnée du monde: le péché l'avait isolée; d'honnêtes gens ne voulaient pas d'elle: ce n'était pas étonnant. Mais il y en avait un qui était plus isolé qu'elle, qui était seul dans ce monde, que personne ne comprenait, pas même ses disciples! Quel homme, au milieu de ce monde pervers, comprenait le coeur de Celui qui apportait les pensées de Dieu dans un monde de péché, son amour dans un monde d'égoïsme, sa lumière, dans un monde de ténèbres, les choses célestes, au milieu d'un monde qui rampait dans les intérêts matériels? C'était le bien au milieu du mal, le bien parfait, là où il n'en existait point. Il y avait un point de contact entre ces deux, l'amour d'un côté et les besoins de l'autre; mais il fallait la grâce pour produire la conscience des besoins.

La manière d'être de Jésus avait attiré l'attention de la femme: un Juif parlant avec affabilité à une Samaritaine, content de lui être redevable! Le Seigneur commence d'en haut par la grâce divine, unie à l'humiliation, à l'abaissement parfaits qui mettent la bonté de Dieu à la portée de l'homme, — grâce qui se montre, qui se mesure, en descendant jusqu'à se rencontrer avec le péché, et la misère à laquelle le péché nous a réduits. Le Seigneur indique les deux choses.

«Si tu connaissais le don de Dieu». En Jésus, Dieu n'exige pas. Il produit toute sorte de bien, mais il n'exige rien. Il n'y avait ici aucun droit à rien, pas de promesse; il n'y avait pas de moralité; il n'existait pas de lien avec Dieu; mais il existait de la grâce en Dieu envers ceux qui étaient dans cet état. L'attention de la femme était arrêtée; elle voyait quelque chose d'extraordinaire, sans s'élever au-dessus des circonstances dans lesquelles son esprit se mouvait. Mais le Seigneur va jusqu'à la source de tout, ou plutôt, il en venait dans son esprit. Deux choses se trouvent ici, comme je viens de le dire: Dieu donnant, en grâce, et l'abaissement complet de Celui qui parlait. Ensuite est révélé ce qu'était ce don de Dieu, savoir la jouissance présente, par la puissance du Saint Esprit, de la vie éternelle dans le ciel.

Que de choses nouvelles ces quelques paroles renfermaient! Dieu, en grâce et en bonté, donnait; il n'exigeait rien, il ne revenait pas à la responsabilité de l'homme, base du jugement éternel, mais agissait dans la liberté et la puissance de sa sainte grâce. Ensuite, Celui qui avait créé l'eau était là, fatigué et dépendant, pour pouvoir en boire, d'une telle femme qui ne savait ce qu'elle était. Il ne dit pas: Si tu me connaissais, mais «Si tu connaissais qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire», — qui est celui qui est descendu si bas en franchissant toutes les barrières qui l'éloignaient de toi, «tu lui aurais demandé». La confiance aurait été établie: quant à la bonté et quant au pouvoir, il pouvait et voulait donner ce qui mettait en relation avec Dieu. La réponse était là: «il t'eût donné de l'eau vive», paroles assez claires, semble-t-il; mais la pauvre femme ne peut sortir de ses circonstances, de ses peines journalières. Ce n'est pas maintenant chez elle l'étonnement de voir Celui qui lui parle franchir les barrières religieuses, mais c'est l'impossibilité où il se trouvait d'avoir de l'eau car elle ne dépassait pas sa peine journalière tout en voyant clairement qu'elle avait à faire avec un personnage extraordinaire; Le Seigneur l'entraînait, elle ne savait pas encore où. Celui qui lui parlait était-il donc plus grand que Jacob, la souche d'Israël, qui leur avait donné le puits? Le Seigneur

exprime maintenant plus clairement de quoi il s'agissait: «Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais»; elle serait en lui l'eau vive qui jaillissait jusqu'en vie éternelle.

Mais arrêter l'attention d'une âme, quelque utile que cela soit, ce n'est pas la convertir: la communication morale entre l'âme et Dieu n'est pas encore établie par la connaissance de soi-même, et de Lui; les yeux ne sont pas encore ouverts. Ainsi le coeur reste dans son entourage naturel, absorbé, ou tout au moins gouverné par le milieu dans lequel il vit. La pauvre femme, attirée par la manière du Seigneur, qui avait pris de l'ascendant sur elle, demande qu'il lui donne de cette eau pour qu'elle ne vienne plus laborieusement puiser là. Toute vraie intelligence lui manquait: elle était absorbée par ses fatigues et ses peines, et le cercle de ses pensées ne dépassait pas sa cruche, c'est-à-dire elle-même, mais elle-même envahie par ses circonstances.

C'est la vie humaine, et l'on juge des choses qui sont révélées par leur relation avec ces circonstances; tantôt c'est la vérité morale, comme ici, tantôt l'incrédulité ouverte. Où trouver une entrée dans le coeur de l'homme? Pour Dieu c'est simple, et pour l'homme cette entrée se trouve, quand Dieu est là et se révèle, et que l'homme est atteint dans sa conscience. «Adam où es-tu?» Il se cachait parce qu'il était nu. Tout était dit. Les feuilles de figuier qui pouvaient le mettre à son aise en le cachant à lui-même, étaient simplement nulles quand Dieu était là. La première manifestation de cette nouvelle faculté dans l'homme, la conscience, ce triste mais utile compagnon qui l'accompagne maintenant toujours dans sa carrière, comme une partie de son être, est, pour Dieu, la seule porte d'entrée du coeur, et, pour l'homme, de l'intelligence. Seulement, ici, c'est l'amour, jamais las, qui agit. Dieu et le pécheur se trouvaient chacun à sa vraie place, l'homme responsable entièrement connu de Dieu mais sentant que tout est connu et que Celui qui le connaît est là.

Je m'étends un peu sur ce point, parce que c'est l'opposé de la porte du paradis; ce n'est pas le paradis regagné, ou même ce qui est bien meilleur, mais c'est l'âme, subjectivement, recevant la vérité et la grâce dans la personne de Jésus qui l'en rend capable. Dans l'un et l'autre cas son état de péché est révélé à l'âme; mais dans le paradis c'était pour juger et commencer un monde où Dieu n'était pas, mais où Satan régnait; ici, le péché aussi est manifesté, mais Dieu est manifesté dans ce même monde en amour: jadis, lumière et jugement; maintenant, lumière et grâce. Toute intelligence du don de Dieu, de la personne du Christ, de la vie éternelle, manquait et ne se formait pas dans le coeur de la femme: «il n'y a personne qui ait de l'intelligence». Mais tandis que jadis Dieu avait chassé l'homme, l'amour, ici, reste et persévère auprès de la pécheresse; quand c'est Dieu, l'amour est persévérant et patient. Seulement il faut que tout soit vrai: «Va, appelle ton mari et viens ici». «Je n'ai pas de mari», répond la femme. C'est la honte qui, tout en disant la vérité, cache le mal; — non pas la conscience droite devant Dieu. Mais le patient amour poursuit encore son oeuvre; il la poursuit là où se trouve l'entrée dans l'intelligence, ou plutôt dans l'âme de l'homme qui manque entièrement d'intelligence à l'égard des choses divines: la conscience. «Va, appelle

ton mari». Alors, sur sa réponse, le Seigneur dit à la femme assez de son histoire pour lui faire reconnaître qu'elle a affaire à Celui devant qui tout est nu et découvert.

L'oeuvre se faisait dans cette âme: son attention, nous l'avons dit, avait été attirée. L'effet mérite d'être bien remarqué: la femme ne s'excuse, ni ne s'étonne, ni ne demande: Comment sais-tu cela? La parole de Dieu est pour elle la parole de Dieu. «Seigneur, je vois que tu es un prophète». Elle ne dit pas seulement: Ce que tu dis là est vrai; non, l'autorité et la source de la parole de Jésus, pour elle, étaient divines. Tout ce qu'il dit vient de Dieu, qui se révèle par ce moyen parmi les hommes. C'est là un changement profond dans l'état de l'âme: Dieu lui a parlé, et elle a reconnu que c'est lui; mais, de plus, que sa parole comme un tout, comme une source, est de lui. Ce qu'elle pensait, ce n'était pas que Jésus, dans ce cas particulier, disait vrai, quoique ce fut bien le moyen par lequel sa conscience fut atteinte, mais Dieu parlait à sa conscience, et cela produit toujours l'effet que nous voyons ici: Celui qui parlait était une vraie et sûre source de communications divines. C'était la foi à la parole de Dieu, l'âme mise en communication avec Lui: tout ce qu'il disait avait pour elle une autorité divine. L'intelligence divine était là, à l'égard des choses dans lesquelles Dieu s'approchait de l'homme.

Cependant ce dont son esprit était plein préoccupé encore la femme: Fallait-il adorer à Jérusalem ou sur le mont Garizim? C'était le dehors de ce qui existait, son esprit avait été travaillé à l'égard de ces choses: où trouver Dieu? — mais d'une manière qui ne dépassait pas ce qui était dans l'homme. Dieu en fait l'occasion de révéler le vrai, le nouveau culte, le culte du Père, de Dieu, en esprit et en vérité. Ce changement caractérise le chapitre tout entier, savoir l'introduction des relations célestes au lieu du système terrestre du judaïsme, un changement qui dépendait de la révélation du Père dans le Fils, changement peu connu encore, mais qui se rattachait nécessairement à sa personne, et dont il pouvait dire par conséquent: l'heure «est maintenant» (verset 23).

Deux choses, basées sur la révélation qui s'accomplissait, caractérisaient ce culte: la nature de Dieu et la grâce du Père. Le culte du vrai Dieu devait être un culte «en esprit et en vérité». La nature de Dieu l'exigeait: Dieu est un Esprit; et le culte ne serait pas selon ce que Dieu est, s'il n'était pas «en vérité», car ce qui est faux n'est pas selon ce qu'Il est, et la révélation de ce qu'Il est, est venue dans le Christ qui lui-même est la vérité, car la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ. La loi donnée par Moïse disait ce que l'homme ne devrait pas faire, et le Seigneur a bien su trouver dans cette loi ce que l'homme devrait sentir: aimer Dieu et son prochain; mais la loi ne révèle pas ce que Dieu est, elle révèle ce que l'homme devrait être. Or voici Dieu pleinement révélé dans le monde, qui, rejeté comme Messie objet de la promesse, quitte ses liens spéciaux avec le peuple juif et vient pour se révéler dans la personne du Fils, quoiqu'ayant en dehors de ce qui était terrestre et légal, été établi par lui-même, substituant Dieu parmi les hommes en grâce à toutes les formes au milieu desquelles, caché derrière le voile, il défendait à tout homme de s'approcher de Lui, — pour se révéler, dis-je, à toute cette ignorance qui adorait elle ne savait quoi, et où il n'y avait aucune réponse aux besoins du coeur. C'était le Père cherchant de vrais adorateurs en esprit et en vérité selon sa nature même, pleinement révélée; car «Dieu est esprit, et *il faut* que ceux qui l'adorent,

l'adorent en esprit et en vérité». Mais c'est la grâce qui précède. L'initiation est avec Dieu; il vient lui-même chercher de tels adorateurs. C'était le don de Dieu, nous l'avons vu; mais Dieu est lumière, et lui-même se révèle. C'est, nous l'avons vu aussi, Dieu révélé en bonté, mais la conscience atteinte par la lumière, et Dieu donnant ce qui jaillit en vie éternelle.

Ainsi c'est la grâce du Père qui cherche, la lumière de Dieu qui agit, sur la conscience, la grâce qui donne la vie divine selon la puissante présence du Saint Esprit, et toute la vérité qui s'y déploie: c'est là ce qui produit le vrai culte en esprit et en vérité. Tout ce qui est de Jérusalem et de Samarie est laissé nécessairement en arrière par la présence de Dieu lui-même, le Fils révélant le Père et communiquant la vie éternelle en relation avec les choses célestes; le Messie étant rejeté, et le coeur du Père étant la source de tout, ce qui nous place nécessairement en relation avec le ciel par celui qui peut révéler ces choses, lui le Fils du Père.

On peut remarquer ici que notre évangile parle de la révélation du Père dans le Fils, de ce qu'est Dieu, qui est l'objet du culte, de ce qui atteint la conscience, de la vie éternelle, mais non pas de ce qui purifie la conscience. Ce dernier sujet n'est pas celui que Jean traite dans son évangile, mais Jean parle de la révélation de Dieu le Père dans le Fils, de cette révélation pour le jugement quant à son effet, et selon la grâce quant à son but: c'est le Fils dans le monde pour révéler son Dieu et Père et comme vie éternelle. A la fin de l'évangile, le Saint Esprit est introduit à la place du Fils, afin que nous le connaissions comme homme dans le ciel, à la droite de Dieu.

On trouve un exemple de l'isolement du Seigneur dans le manque total d'intelligence des disciples, quand le Seigneur épanche son coeur dans la joie que lui donnait la perspective de la conversion des pécheurs, du fruit de son ministère. Sauf la communion de son Père dont il jouissait toujours, le Seigneur n'avait de joie sur la terre que dans l'exercice de son amour, dans le bien qu'il faisait: cela était digne de Dieu. Parfait, tout en étant homme, dans sa communion en haut, et exerçant son amour ici-bas, «il allait de lieu en lieu faisant du bien». Tel était le tout de sa vie, sauf les peines qu'il supportait de la part des hommes, lui, un homme de douleurs et sachant bien ce que c'était que la langueur, non pas qu'il fût sans affection humaine: il aimait Marthe et Marie et Lazare; il aimait celui dont nous lisons ici l'évangile; mais ceci ne paraît que lorsque son heure fut venue. Il en renvoie toute l'expression, jusque-là, explicitement quant à sa mère et, comme nous le voyons dans l'histoire, pour ce qui concerne Jean et la famille de Béthanie. Dans son ministère, il était tout entier pour son Père et pour les pécheurs du monde; sa viande était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'achever son oeuvre (verset 34).

Le résultat pour la femme, qui recevait un flot de nouvelles lumières dans son esprit et qui, tout en étant éclairée, avait subitement trop de lumière pour voir clair, est qu'elle s'en rapporte à Christ. Dieu l'avait amenée par une oeuvre réelle dans sa conscience. Elle pensait que si elle avait seulement le Christ (car celui-là, elle le croyait, et elle savait qu'il devait venir), il lui dirait tout clairement, et lui ferait connaître toutes choses. C'est là que la femme était amenée; et Christ était là devant elle. Il en est toujours ainsi. Beaucoup de questions surgissent dans une âme réveillée et sincère, mais quand on trouve Christ, tout est tiré au clair, il y a

pleine réponse à tous les besoins de l'âme: tout est trouvé. Mais qui était celui qui avait agi sur le coeur et sur la conscience de cette pauvre femme, et qui avait été bon pour elle quand il savait tout ce qu'elle avait fait? Quand la parole de Dieu atteint la conscience, ce n'est pas la chair qui agit, c'est le Dieu Sauveur qui a été là tout du long.

Il y a une autre petite circonstance intéressante qu'il faut remarquer ici, Nous avons vu la femme isolée, courbée sous le fardeau de la vie, dont la cruche représentait la peine ingrate; elle en était absorbée, son coeur ne pouvait pas s'en décharger: à présent (et ce n'est pas pour rien que le Saint Esprit nous présente ces petits traits) la cruche est entièrement oubliée. La femme ne cherche plus l'isolement, elle va annoncer à tout le monde ce qu'elle a trouvé: cet homme était sûrement le Christ (versets 28, 29). Sans doute, elle eut à puiser encore de l'eau, mais le fardeau qui pesait sur son âme était ôté, l'énergie d'une vie nouvelle était là. Ce qu'elle dit touchait de très près à sa honte; mais Jésus remplissait son coeur, et elle peut parler de ces choses en y trouvant Christ, Christ qui la préoccupait par la lumière de sa grâce: «Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait: celui-ci n'est-il point le Christ?» De retour chez elle, elle pouvait penser au don de Dieu et à Celui qui lui avait dit: «Donne-moi à boire»; mais toute sa vie ultérieure est perdue dans la splendeur de la révélation de Dieu en Christ.

On peut remarquer que les moissonneurs recueillaient du fruit pour la vie éternelle et recevaient aussi leur salaire. Les prophètes avaient travaillé (la femme attendait le Christ), Jean-Baptiste aussi. Les disciples ne faisaient que moissonner; mais les champs étaient blancs pour la moisson. Dans les plus mauvais temps, quand le jugement même va arriver, Dieu a sa bonne part, et la foi la voit et en est consolée.

Remarquez aussi que les Samaritains appellent Jésus, «le Sauveur». Au fond ils savaient très bien que leur Garizim n'était rien; mais sous l'influence de la grâce, cela ouvrait leur coeur à une plus large conception de l'oeuvre du Sauveur. Aucun Juif n'eût dit: «le Sauveur du monde».

Comme champ de travail, Jésus ne reprend pas le chemin de Jérusalem: il s'en va en Galilée. Son pays avait rejeté le Prophète, et perdu le Sauveur. Cette expression qui embrasse toute l'étendue de la scène de son oeuvre rédemptrice comme Sauveur, clôt ce récit, où nous est donné son éloignement de la Judée pour l'introduire dans la sphère de la grâce souveraine, en présentant les principes de la vie éternelle et du culte à rendre au Père.

L'épisode suivant, où nous est rapportée la maladie du fils d'un seigneur de la cour, commence, je crois, à nous développer les grands éléments de la révélation de Dieu dans la personne du Fils, premièrement en guérissant ce qui restait en Israël, mais prêt à périr. Il montre plus loin que l'homme est mort spirituellement; mais il y avait en Israël des âmes vivifiées, comme on le voit bien au commencement de Luc. Mais tout s'en allait périr. La nation allait être jugée, allait terminer son existence sous l'ancienne alliance, ne plus subsister en relation avec Dieu comme vase de bénédiction. Mais Celui qui est la résurrection et la vie était là pour ranimer et soutenir la vie individuellement, pour en être le pain, là où la foi le recevait. Il a aussi montré cela à Jérusalem mais cela commençait naturellement en Galilée, au milieu

des pauvres du troupeau où il s'en est allé quand il a été chassé de Judée. La foi reçoit la parole du Christ, et celui qui est la vie et qui l'apporte, la ranime en ôtant la faiblesse, et la communique. Cette application que nous faisons de la restauration physique, se légitime pleinement par l'emploi que le Seigneur en fait dans le chapitre suivant. Le principe et la foi sont également simples ici: le père croyait à la puissance de Jésus, mais sa foi était comme celle de Marthe, et de Marie, et des Juifs; il croyait que Jésus pouvait guérir (*), pas davantage. Il prie le Seigneur de descendre avant que son fils meure. Jésus veut qu'on croie sur parole et non en voyant des signes seulement; toutefois il ne soulève pas la question du pouvoir de vivifier, mais il a compassion du pauvre père, faisant néanmoins tout dépendre de la foi à sa parole, quand il dit au père: «Ton fils vit». Le père croit la parole de Jésus et s'en va; chemin faisant, il rencontre ses serviteurs et ceux-ci lui annoncent que son fils est guéri, et qu'il l'a été au moment même où Jésus l'avait dit. «Et il crut, lui et toute sa maison». La puissance de la mort avait été arrêtée par la puissance de la vie venue d'en haut, et l'homme qui en avait profité croyait en celui qui l'avait apportée et qui l'était, car en Lui était la vie (comparez 1 Jean 1: 1-3, et 5: 11, 12).

(*) La doctrine est pleinement développée au chapitre 5.

Chapitre 5

Il restait encore au milieu des Juifs quelques débris de l'ancienne bénédiction: «Je suis l'Eternel qui te guéris», et par l'administration des anges, principe général des voies de Dieu parmi ce peuple. Ce n'était que peu de chose, mais un signe que Dieu n'avait pas entièrement abandonné son peuple: il se faisait des guérisons dans la citerne de Béthesda; celui qui s'y jetait le premier quand l'ange mettait l'eau en mouvement était guéri. L'homme qui entrait ainsi dans l'eau montrait de la foi en l'intervention de Dieu et le désir d'en profiter. Mais l'histoire qui nous est racontée dans ce chapitre 5, nous conduit à une puissance bien plus grande et à des principes bien plus importants.

Un pauvre paralytique se trouvait là, au milieu de tous ces infirmes, qui étaient couchés dans les portiques du réservoir; Jésus y vient. Ce qui est présenté en Lui a un double caractère: il est la réponse, en puissance, à tous les besoins, et il donne aussi la vie.

Il y avait des besoins en Israël dans ce temps-là, des besoins d'âme comme des besoins de corps, et la conscience de ces besoins; le Seigneur pouvait dire: «Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos». Le pauvre paralytique est le type et la figure de cela. Pour que l'objet des bénédictions dont on jouissait sous la loi pût en profiter, il fallait qu'il y eût en lui de la force. Soit pour avoir la justice selon la loi, soit pour jouir des autres bénédictions, il fallait, dans l'homme qui voulait les posséder, un état subjectif qui fût propre pour cela; il fallait de la force dans l'homme. La maladie du paralytique l'avait privé de cette force qu'il fallait avoir pour profiter des moyens de guérison. Il en est ainsi du péché. Les bénédictions et les moyens qu'offre la loi exigent la force dans l'homme: le désir d'être guéri est supposé. «Veux-tu être guéri?» Le Seigneur pose la question ainsi. La force manquait, comme au chapitre 7 de l'épître aux Romains; le vouloir était présent. Jésus

apporte avec lui la force qui guérit: le bien qu'il fait n'exige pas de force en nous. C'est quand nous étions privés de toute force que sa grâce a agi (*). Dans Jean il faut s'en souvenir, il s'agit de la vie; même quand il parle de la croix, c'est pour la vie éternelle, non pour le pardon.

(*) Voyez Romains 5: 6.

Jésus vient donc: la force est dans ce qu'il dit; elle accompagne sa parole, — et l'homme est guéri. Or c'était sabbat ce jour-là. Le repos de Dieu est la portion de son peuple: le sabbat était ainsi le signe de l'alliance faite avec Israël (Exode 31: 13; Ezéchiel 20: 12).

Le sabbat était le repos de la première création et de la première alliance, qui dépendait de la responsabilité de l'homme et de sa force pour accomplir ce qu'elle exigeait de lui: «Fais ces choses et tu vivras». C'était à l'homme de faire, pour avoir la bénédiction. Ici, tout est changé. Dieu ne pouvait pas se reposer là où était le péché, là où était la misère; sa sainteté et son amour rendaient la chose également impossible. La corruption, la dépravation, les horreurs qu'a produites le péché, ne faisaient pas d'une telle scène la scène du repos de Dieu, dont le sabbat était l'expression et la figure, mais sur le principe d'obligation et de loi. Mais avant même la loi, le sabbat avait été institué comme le repos de la vieille création. La loi l'imposait, mais l'homme n'y est jamais entré, et une création ruinée n'était pas le repos de Dieu, et ne donnait pas de repos à l'esprit inquiet de l'homme. Mais Dieu, s'il ne pouvait pas se reposer, pouvait travailler en grâce: et c'est la réponse infiniment belle, et belle parce qu'elle est vraie, que fait le Sauveur à l'accusation des Juifs: elle était le jugement de la vieille création tout entière, mais elle disait que, dès la chute, la grâce de Celui qui était maintenant pleinement révélé, le Père, dans la venue du Fils, travaillait, pour vivifier et bénir, à l'oeuvre (vue de son côté moral) de la nouvelle création; car, partout ici, c'est ce côté-là, non la manifestation extérieure dans le résultat, que nous retrouvons. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille».

Si ce n'est dans son essence infinie, Dieu n'a pas de repos: bénédiction infinie! grâce sans mesure! Dieu opère, il travaille maintenant. Quand il aura le repos à l'égard de ses opérations, nous l'aurons avec lui, et dans la connaissance du Père et du Fils. Dieu se reposera, dans son amour, dans la bénédiction qui l'entoure dans la gloire du Fils, dans l'accomplissement de ses conseils, dans l'éternelle béatitude dont il est le centre et la source.

Nous allons voir quelle est l'oeuvre que font le Père et le Fils, car c'est d'eux qu'il s'agit, de ces noms dont Jean se sert toujours en parlant des opérations de la grâce. Il dit bien que *Dieu* a tant aimé, — ce qui est la source et le fondement de tout: là, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, et Dieu lui-même sont introduits comme source et fondement de toute bénédiction; mais dans les opérations de la grâce, dans Jean, nous trouvons toujours le Père et le Fils.

Les Juifs comprenaient parfaitement la position que Jésus prenait et cherchaient à le tuer. Le Seigneur ne refuse pas cette position que l'apôtre Jean lui reconnaît (car au verset 18, c'est Jean qui parle); mais il met tout à sa place. Tout ce que le Père fait, il le fait, mais ce n'est pas comme une autre, seconde et indépendante autorité et puissance, qu'il agit. Il fait ce que le

Père fait, et il ne fait rien d'autre: il agit d'accord avec le Père et mû par la même pensée que lui, et il fait *tout* ce que le Père fait. Mais, ayant pris la forme de serviteur, il n'en sort pas, et tout en se déclarant un avec le Père, car avant qu'Abraham fut, il était le é wn,% «je suis», il reçoit, dans la position qu'il a prise dans ces opérations de grâce et dans leurs fruits dans la gloire, tout de la main du Père. Cela est frappant dans cet évangile, où le côté divin de sa personne est plus en évidence que dans les autres, quoiqu'il ne soit pas plus définitivement affirmé. On trouve constamment que là où il parle comme étant sur le même pied que son Père, il se place toutefois toujours sur le terrain de tout recevoir de lui.

Jésus donc passe ici à l'oeuvre qui, de fait, se faisait et se fait encore, soit par le Père, soit par le Fils seulement, et il fait tout ce que le Père fait. Il y a une oeuvre qu'il fait comme Fils de l'homme et que le Père ne fait pas. «Père» est le nom de grâce et de relation, Fils de l'homme celui d'autorité conférée. Si le Père et le Fils travaillent, c'est d'une oeuvre de grâce qu'il s'agit. Mais le Père n'a pas été humilié: il reste dans la gloire immuable de la divinité. Tout jugement est confié au Fils, de sorte que ceux qui l'auront méprisé soient forcés de le reconnaître par ce moyen.

Mais prenons les enseignements du passage dans leur ordre. Le Fils fait plus que de guérir, «car comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut; car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils; afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (versets 21-23). Ainsi la gloire du Fils est maintenue d'une double manière en ce que, comme le Père, il vivifie, et cela se comprend, car nous sommes en relation avec le Père et le Fils comme participant à la vie divine; ensuite par le jugement, car le Père ne juge personne, mais il a confié tout le jugement au Fils, afin que tous l'honorent. Ceux qui sont vivifiés l'honorent de tout leur coeur et de bonne volonté; ceux qui ne croient pas, le jugement les forcera de l'honorer, malgré eux.

A laquelle de ces deux classes est-ce que j'appartiens? Le verset 24 vient nous fournir la réponse à cette question, réponse simple, complète, et pleine de lumière précieuse. «En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole et croit celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie». La parole du Christ est ce qui est présenté à l'âme, pour apporter la bonne nouvelle de la grâce: l'effet produit là où cette parole est reçue, c'est la foi au Père en tant qu'envoyant son Fils. Mais celui qui croit ainsi au Père en tant qu'envoyant son Fils, la grâce et la vérité ainsi venues en lui, a la vie éternelle. — Voilà un côté de la réponse: celui qui croit est vivifié. Nous avons vu que c'est là un moyen d'assurer la gloire du Fils: l'autre moyen ne se mêle pas avec celui-là. Si Christ a vivifié, ce n'est pas pour mettre son oeuvre à l'épreuve du jugement: cela est impossible; Christ jugerait sa propre oeuvre et mettrait en question l'efficace de celle-ci, et qui est le juge? La conséquence est évidente: l'autre moyen d'assurer la gloire de Christ n'est pas employé, celui qui a reçu la vie ne vient pas en jugement. Je me borne à ce que dit le passage qui nous occupe; autrement il faudrait se souvenir que Celui qui siège comme Juge est le même qui a porté les péchés de tous ceux qui croient. Mais ce n'est pas de ce côté que

Jean traite le sujet: juger celui qui croit, ce serait mettre en question l'oeuvre vivifiante de Christ, voire du Père aussi.

Voilà ce qui est précis et formel quant aux deux choses par lesquelles le Fils est glorifié, savoir la vivification des âmes et le jugement, la première qu'il accomplit en commun avec le Père, le second qui est confié à Lui seul parce qu'il est Fils de l'homme.

Ce n'est pas tout ce qui est dit ici. Celui qui a la vie éternelle est «passé de la mort à la vie». Ce n'était pas une guérison: l'âme avait été spirituellement morte, séparée de Dieu, morte dans ses fautes et dans ses péchés, et elle est sortie de cet état de mort par la puissance vivifiante du Sauveur. Ce n'est pas seulement qu'étant vivifiée, elle échappe à la conséquence de sa responsabilité lorsque le jour du jugement viendra: le Seigneur a pris en grâce l'autre moyen de se glorifier en elle. L'âme était déjà morte: c'est la doctrine de l'épître aux Ephésiens: une nouvelle création. Le pécheur qui ne se repent pas viendra en jugement si celui qui est sous la grâce y échappe. Mais nous sommes tous morts maintenant: c'est notre état à tous déjà; nous sommes morts à l'égard de Dieu sans un seul sentiment qui réponde à ce qu'il est ou à son appel, et s'il ne s'agissait que de ce qui se trouve dans l'homme, impossible d'en réveiller aucun. Mais Dieu communique la vie, et l'âme passe de la mort à la vie. C'est une nouvelle création: on devient participant de la nature divine. En même temps, il reste toujours vrai que nous rendons compte de nous-mêmes à Dieu, que nous serons tous manifestés devant le tribunal de Christ; mais il ne s'agit là, pour nous croyants, d'aucun jugement à l'égard de notre acceptation. Nous sommes dans la gloire semblables à Christ; lorsque nous y arrivons, Christ lui-même sera venu personnellement nous chercher pour que nous y soyons, et il aura transformé le corps de notre humiliation en la conformité du corps de sa gloire.

Mais poursuivons l'étude de notre chapitre.

Le Père vivifie, le Fils aussi vivifie et juge. L'heure venait, et elle était déjà venue alors, où ce ne serait pas seulement le Messie, Jéhovah lui-même, qui guérirait les malades en Israël, d'après les promesses et les prophéties données à Israël selon le gouvernement et la discipline de Dieu au milieu de son peuple, opérant une guérison qui pouvait donner lieu à une discipline plus sévère; mais désormais la puissance vivifiante, et la vie éternelle dans la personne du Fils qui révélait le Père en grâce étaient venues, de sorte que les morts entendraient la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'entendraient vivraient (verset 25). Voilà la grande proclamation quant à la vie: elle était là, et comme le Père avait la vie en lui-même, il avait donné à son Fils, homme sur la terre, d'avoir la vie en lui-même, — une prérogative divine, mais, ici, trouvée dans un homme, venu en grâce sur la terre.

J'ai déjà fait remarquer que, tout en nous montrant en Christ des choses qui n'appartiennent qu'à Dieu, et cela absolument, dans l'évangile de Jean, le Fils étant devenu homme et serviteur ne sort jamais de la position de tout recevoir. Aussi a-t-il reçu l'autorité d'exécuter le jugement, parce qu'il était le Fils de l'homme. Mais on pouvait être jugé sur la terre, et de fait les vivants y seront jugés.

Il reste encore une partie fort importante de sa puissance qui appartient à la doctrine de ce chapitre: les morts ressusciteront, et, selon ce qui a été déclaré déjà au verset 24, la vie et le jugement ne sont pas mêlés ici. Il ne fallait pas s'étonner que les âmes qui entendraient sa voix, vivraient de la vie spirituelle qu'il pouvait communiquer: l'heure venait (et *cette* heure n'était pas et n'est pas encore venue) où *tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et sortiront... Ce n'est plus, ici, «ceux qui entendront vivront», mais *tous* entendront et sortiront, ceux qui auront bien fait en résurrection de vie, ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement.

Remarquez bien que, quoique le jugement assigne à chacun sa place selon ses oeuvres, ce n'est pas le jugement qui sépare les ressuscités: la résurrection elle-même fait la séparation. Ceux qui ont bien fait n'ont pas part à la même résurrection que ceux qui ont mal fait. Il ne parle pas ici de l'intervalle de temps qui sépare la résurrection des uns d'avec la résurrection des autres: cela, il faut le chercher dans la révélation que Dieu donne des économies. Ici il s'agit de l'essence des choses: il y a une résurrection qui est celle des justes, appelée ainsi, et une autre résurrection, distincte de celle-là, une résurrection de jugement à laquelle les vivants glorifiés dans la première ne participent pas. On a bien fait parfois une difficulté à propos du mot «heure», qui est employé ici, mais c'est un pauvre argument, car la même expression se retrouve au verset 25, qui nous présente comme une «heure» un espace de temps qui a duré près de deux mille ans, et qui comprend deux états de choses distincts, l'un où Christ sur la terre agit personnellement, et l'autre dans lequel Christ glorifié agit par l'Esprit. Ces deux époques ne font cependant qu'une «heure» au point de vue du passage: il en est de même ici. La première *heure* est la période pendant laquelle Christ vivifie les âmes; l'autre heure, la période du verset 28, celle dans laquelle Christ ressuscite les corps. Cela est parfaitement simple: l'une de ces heures, comme je l'ai dit, a déjà duré plus de dix-huit siècles.

Ayant déclaré ces grandes vérités, qui vont jusqu'au bout des voies de Dieu avec les hommes, dans sa personne, quant à la vie et quant au jugement, Christ revient au grand principe qui se trouvait au point de départ de son discours, savoir qu'il ne pouvait rien faire comme une personne indépendante du Père. S'il en avait été autrement, c'eût été en effet la négation de ce lien entre Lui et le Père dans lequel ils étaient un, et qui se retrouvait en tout, avec ce fait additionnel qu'il avait la forme d'un serviteur, d'un envoyé du Père. Il ne faisait rien de sa propre volonté: selon ce qu'il entendait, il jugeait, et son jugement était juste, car il ne recherchait en rien sa volonté propre mais celle du Père qui l'avait envoyé (verset 30). Aucun motif égoïste ne se trouvait dans sa manière de voir, mais le jugement qu'il formait, quel qu'il fût, découlait des communications que lui faisait le Père: c'était la perfection divine. Il agissait comme homme et comme envoyé, mais il le faisait selon la perfection immuable de Dieu, non de lui-même comme homme, ce qui n'aurait pas même été de la perfection humaine, mais l'oubli de Celui dont il était devenu serviteur. Toutefois c'était comme Fils de l'homme, dans ce titre de gloire comme de grâce de Celui qui avait été humilié, qu'il exécutait avec autorité le jugement.

Le reste du chapitre traite la question de la responsabilité de l'homme quant à la vie, comme ce qui précède nous a présenté la grâce souveraine qui donne la vie. La vie divine était présente dans la personne de Jésus, et Dieu avait accordé aux hommes quatre témoignages qu'elle était là: le témoignage de Jean-Baptiste, les oeuvres que le Père lui avait données à faire, le Père lui-même, et les Ecritures. On avait été content de se glorifier en Jean-Baptiste pour un temps, car le peuple le tenait pour un prophète. Or Jean avait rendu au Seigneur un témoignage clair de la part de Dieu. Ensuite les oeuvres de Jésus étaient un témoignage irrécusable que le Père l'avait envoyé: le Père lui avait donné ces oeuvres à faire, et il les faisait. Le Père aussi lui-même lui avait rendu témoignage: la multitude avait cru entendre le tonnerre; mais sa parole ne demeurait pas en eux, car ils ne croyaient pas Celui qu'il avait envoyé. Enfin ils possédaient les Ecritures, ils s'en vantaient, ils pensaient y trouver la vie éternelle; et ce qu'elles faisaient c'était de rendre témoignage à Christ, à Jésus qui était là devant leurs yeux. La vie était là vivante devant eux; ils avaient ces témoignages, mais ils ne voulaient pas venir à Lui pour avoir la vie. La vie était là, mais ils ne voulaient pas en profiter (verset 40). Ce n'était pas que le Seigneur cherchât la gloire de la part des hommes, mais il les connaissait, et il savait qu'ils n'avaient pas l'amour de Dieu en eux. Il était venu au nom de son Père, révélant ce qu'il était; ils ne voulaient pas le recevoir, hélas! parce qu'il le révélait parfaitement. Un autre viendrait en son propre nom, avec des prétentions humaines et adapté au coeur de l'homme, non au coeur de Dieu, celui-là ils le recevraient (verset 43). Terrible prophétie de ce qui arrivera au peuple à la suite de son rejet de Jésus et des motifs qui l'ont poussé à le rejeter. L'antichrist les trompera aux derniers jours, parce qu'il viendra avec des prétentions et des motifs, adoptés au coeur et aux désirs des hommes charnels; les Juifs se livreront à ses déceptions et à ses prétentions. L'état de leurs âmes les empêchait de recevoir la vérité; ils cherchaient à recevoir de l'honneur et de la considération de la part des hommes, non pas l'honneur qui vient de Dieu seul. Ce n'était pas le chemin de la foi qu'ils suivaient, mais bien le contraire; non que le Seigneur dût les accuser devant le Père: Moïse en qui ils se glorifiaient suffisait pour cela. Lui, en qui ils mettaient leur confiance rendait au Seigneur le témoignage le plus explicite. S'ils avaient cru Moïse, ils auraient cru aussi Jésus: Moïse avait écrit de Lui.

Une ou deux choses sont importantes à remarquer ici: premièrement le témoignage clair que le Seigneur rend aux écrits de Moïse; les écrits étaient les écrits de Moïse; Il avait écrit de Christ. Ce qu'il avait écrit était la parole de Dieu: on devait croire ce qu'il disait. De plus, ce qui est écrit fait autorité, par excellence, comme Pierre dit: «Aucune prophétie de l'Ecriture», et Paul: «Toute Ecriture est inspirée de Dieu». Au reste il est évident que si l'on devait croire à ce que Moïse avait écrit du Christ tant de siècles avant son arrivée, ce que Moïse écrivait était divinement inspiré; il est évident que ce que Jésus disait avait une autorité divine. Mais quant à la forme de la communication, le Seigneur attache plus d'importance à ce qui était écrit, qu'à ce qui était communiqué de vive voix: Dieu l'avait déposé là pour tous les temps, témoignage très important pour ces jours d'incrédulité.

Chapitre 6

Le chapitre 5 nous a présenté Christ vivifiant qui il veut en commun avec le Père, puis jugeant, comme Fils de l'homme. C'est le Christ agissant dans sa puissance divine. Au chapitre 6, il est la nourriture de son peuple comme Fils de l'homme descendu du ciel et mourant. Ce n'est pas sa puissance vivifiante en contraste avec l'obligation de la loi, mais *qui* il était, l'histoire de sa personne, si j'ose le dire, — ce qu'il est essentiellement, ce qu'il est devenu, — histoire qui se termine par sa rentrée comme Fils de l'homme là où il était auparavant: c'est essentiellement l'humiliation de Jésus en grâce, en contraste avec ce qu'il était en droit de réaliser, avec ce qui était promis dans le Messie, quand il serait sur la terre. L'enseignement de ce chapitre, embrasse tout, depuis sa descente du ciel jusqu'à ce qu'il y rentre, de sorte qu'en descendant et en remontant, il remplit toutes choses; mais cet enseignement s'appuie spécialement sur l'incarnation et la mort du Seigneur, en relation avec lesquelles il donne la vie éternelle et introduit les siens dans la gloire de la création nouvelle, bien au-dessus et en dehors de tout ce qu'un Messie terrestre pouvait donner.

Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, et s'assit là sur une montagne avec ses disciples. Or la Pâque était proche; et ce fait donne le ton à tout le discours que nous avons ici. Levant les yeux, Jésus voit la multitude qui l'avait suivi, et il demande à Philippe d'où ils achèteraient des pains pour tout ce monde, sachant bien ce qu'il voulait faire. Les disciples pensent, non selon les pensées de la foi, mais en considérant les ressources que l'homme peut calculer: l'un pense à ce qu'il fallait, l'autre à ce qu'il y avait. Il y avait en effet une immense disparate entre les cinq pains et les cinq mille hommes. Or l'une des promesses faites pour le temps du Messie, c'était que Jéhovah rassasierait de pain ses pauvres (Psaumes 32); et cette promesse Jésus l'accomplit, opérant un miracle qui se faisait sentir aux foules qui l'entouraient: il y a abondance, et il y a du reste.

Ceci donne lieu (versets 14-21) à une espèce de cadre de toute l'histoire du Seigneur, histoire dans laquelle il remplace les bénédictions messianiques par des bénédictions spirituelles et célestes qui doivent être consommées dans la résurrection, sur laquelle il insiste quatre fois dans le courant du chapitre. On le reconnaît pour le prophète qui devait venir, on veut le faire roi; mais il évite cela en montant en haut pour prier seul, et les disciples traversent la mer sans lui. Ils sont envisagés ici sous le caractère de résidu juif; toutefois c'est là ce qui est devenu l'assemblée chrétienne, Mais ces quelques versets nous donnent, comme je l'ai dit, le cadre de l'histoire de Christ, reconnu prophète, et refusant la royauté pour exercer la sacrificature en haut, pendant que les siens traversent avec peine les flots d'un monde agité. Aussitôt que Jésus les rejoint, ils abordent au lieu où ils allaient; les difficultés sont terminées, leur but atteint: ici, les disciples représentent entièrement le résidu juif.

La foule rejoint le Seigneur de l'autre côté de la mer, étonnée de le trouver là, sachant qu'il n'y avait pas, là où il avait été, d'autre bateau que celui des disciples. Le Seigneur les accuse de le chercher, non parce qu'ils avaient vu le miracle, mais parce qu'ils avaient mangé des pains et avaient été rassasiés, et il les engage à rechercher la nourriture qui demeure

jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme leur donnerait; car c'était lui que le Père avait scellé (versets 26, 27).

Au chapitre 5; Jésus est Fils de Dieu; ici, Fils de l'homme; et nous allons voir ce qu'opère la foi en lui comme tel. La question légale de la foule, un peu vague et banale, introduit ce développement. Que ferons nous, disent-ils, pour faire les oeuvres de Dieu? C'est ici l'oeuvre de Dieu, répond le Seigneur, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. Là-dessus ils lui demandent un signe, en rappelant, conduits par Dieu dans leur question, le don de la manne dans le désert, ainsi qu'il était écrit: «Il leur a donné à manger du pain venant du ciel».

Cette citation introduit directement la doctrine du chapitre: Christ était le pain. Il ne s'agissait pas de montrer aux hommes un signe; il était, Lui, le signe de l'intervention de Dieu en grâce, dans sa personne comme Fils de l'homme, descendu ici-bas sur la terre, et non pas comme prophète, ou Messie, ou roi. Mon Père vous donne «le véritable pain qui vient du ciel». Le Père (c'est toujours lui quand il s'agit de grâce active) leur donnait le pain de Dieu. Le vrai pain, dans sa nature, est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ceci sort complètement du judaïsme: c'est le Père, le Fils de l'homme, celui qui descend du ciel et que Dieu donne pour la vie du monde; non pas Jéhovah accomplissant les promesses faites à Israël, par la venue du fils de David, bien que Jésus le fût en effet. Comme la pauvre Samaritaine, mais poussés ici par un vague besoin de l'âme, ils demandent que le Seigneur leur donne de ce pain de Dieu qui donne la vie. Ceci fournit le prétexte au plein développement de la doctrine de Jésus. «Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (verset 35). Si vous voulez avoir toujours du pain qui nourrit, venez à moi; jamais vous n'aurez faim. Mais, ajoute le Seigneur (car tel était l'état d'Israël, toujours envisagé ainsi dans Jean), vous m'avez vu et vous ne croyez pas. S'il s'agit de vous et de votre responsabilité, tout est perdu: le pain de vie vous a été présenté, et vous n'avez pas voulu le manger, venir à moi pour avoir la vie; mais le Père a des conseils de grâce, il ne vous laissera pas tous périr. «Tout ce que le Père m'a donné viendra à moi»; car la grâce souveraine et certaine dans ses effets, est clairement enseignée dans cet évangile: puisque c'est le Père qui me l'a donné, jamais je ne mettrai dehors celui qui vient à moi, quelque méchant qu'il ait été ou insolent ennemi de moi-même. Le Père me l'a donné, et je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Quelle position humble le Seigneur prend ici, quoique tout fût accompli à ses dépens: il s'était fait serviteur, et il ne fait que la volonté d'un autre, la volonté de Celui qui l'a envoyé (verset 38).

Cette volonté nous est présentée ensuite sous un double aspect et d'une manière assez frappante: «C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que de tout ce qu'il m'a donné je ne perde rien». Leur salut est assuré par la volonté du Père, dont rien ne peut empêcher l'accomplissement. Mais c'est dans un autre monde que la bénédiction aura lieu. Il ne s'agit plus ici d'Israël et du Messie, mais de la résurrection au dernier jour. L'expression «le dernier jour», que nous retrouvons quatre fois dans cette portion du chapitre, désigne le dernier jour de la dispensation légale dans lequel le Messie devait venir et viendra. Le cours de ces dispensations s'est trouvé interrompu par le rejet du Messie quand il est venu, ce qui a donné

lieu à l'introduction des choses célestes, qui sont intercalées entre la mort du Messie et la fin des semaines de Daniel. Ceux que le Père donne à Jésus jouiront comme ressuscités de la bénédiction céleste que l'amour du Père leur réserve et que l'oeuvre du Fils leur assure. Aucun d'eux ne sera perdu; tous ressusciteront par la puissance du Seigneur. Tels sont les conseils immanquables de Dieu.

C'est aussi la volonté du Père que quiconque voit le Fils et croit en lui aie la vie éternelle; et le Seigneur le ressuscitera au dernier jour (verset 40). Le Fils est présenté à tous pour qu'ils croient en lui, et quiconque croit a la vie éternelle. Ici encore il ne s'agit pas du Messie et des promesses, mais de voir le Fils et de croire en lui, — de la vie éternelle et de la résurrection. Plus haut, c'étaient les conseils du Père qui ne pouvaient faillir; ici, c'est la présentation du Fils de Dieu comme objet de foi: si, à travers l'humiliation du Seigneur, on voyait le Fils et on croyait en lui, on aurait la vie éternelle, et le résultat serait le même. — Dans le premier cas, il s'agit des conseils du Père et de ses actes, ainsi que de ceux de Jésus, en les ressuscitant: le Père les donne, Jésus les ressuscite, aucun d'eux n'est perdu. Ensuite nous avons la présentation du Fils en rapport avec la responsabilité de l'homme: si un homme croyait, il aurait la vie éternelle et ressusciterait. Ce sont les deux faces juxtaposées, sous lesquelles ces grandes vérités sont présentées.

Les Juifs murmurent, parce que le Seigneur dit qu'il était descendu du ciel. Ils voyaient le Fils et ne croyaient pas en lui: ils le connaissaient selon la chair; il était pour eux le fils de Joseph. Le Seigneur alors insiste sur le fait, que nul ne peut venir à lui, à moins que le Père ne l'attire; il insiste sur la nécessité de la grâce pour pouvoir venir, non que chacun ne fût pas libre, comme on dit, de venir, car quiconque verrait le Fils et croirait en lui aurait la vie éternelle; mais il montre que l'affection de la chair est inimitié contre Dieu. Il y a l'aveuglement du péché, de la chair, et la haine de Dieu, pour autant qu'il se révèle; il n'y a personne qui comprenne, personne qui recherche Dieu; de sorte qu'il faut la puissance de la grâce pour disposer le coeur à recevoir Christ. Or quand le Père attire à Jésus, c'est par la grâce efficace dans le coeur: les yeux sont ouverts, on passe des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu; on passe à un salut assuré par Christ, qui ressuscitera une telle âme au dernier jour. C'est la révélation de Jésus à l'âme par la grâce du Père: l'âme voit le Fils, elle reçoit la vie éternelle, elle ne sera jamais perdue, mais ressuscitée au dernier jour. Il est important de remarquer que celui qui est attiré par le Père ne sera jamais perdu, et qu'au dernier jour il aura sa part avec les rachetés dans un tout nouveau monde, dans un tout nouvel état. Une telle âme est enseignée de Dieu pour reconnaître le Fils: le Père lui a parlé; elle a appris de Lui; elle vient à Christ et est sauvée; non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon Christ lui-même. Christ l'avait révélé, et celui qui croyait en Christ avait la vie éternelle (verset 47). Solennelle mais précieuse assurance! La vie éternelle est descendue du ciel dans la personne du Fils, et celui qui croit en lui, la possède selon la grâce efficace du Père qui l'attire à Christ, et selon le salut parfait que Christ a accompli; sa foi saisit, quant à la vie, ce Fils de Dieu qui manifestera sa puissance plus tard, en ressuscitant d'entre les morts le racheté.

On voit que, de même qu'au chapitre 5, Christ nous est présenté comme puissance vivifiante, il est placé ici devant nous comme *objet* de la foi, et cela dans son humiliation, comme descendu du ciel et mis à mort. Ce n'est pas le Messie promis, c'est Christ descendu du ciel pour sauver ceux qui croient. Sa rentrée dans le ciel est mentionnée à la fin du chapitre comme témoignage, avec le titre: «Là où il était auparavant».

Comme nous l'avons vu, la foule, sous la direction cachée de Dieu, avait fait allusion à la manne, demandant au Seigneur quelque signe semblable. Jésus leur avait dit (touchante réponse!): Moi je suis le signe du salut de Dieu, et de la vie éternelle envoyée au monde; moi je suis la manne, le vrai pain que le Père, Dieu agissant en grâce, vous donne. «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif». Je rappelle tout cela, quoique nous ayons déjà parlé des versets qui suivent, pour rassembler ce qui est dit du pain, et je passe maintenant immédiatement aussi au verset 48. «Moi je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts; c'est ici le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement». C'est ici le Christ descendu du ciel, l'incarnation, en écartant toute idée de promesse; c'est le grand et puissant fait que, dans la personne de Jésus, on voyait celui qui était descendu du ciel, le Fils de Dieu devenu homme, comme nous le voyons au chapitre 1^{er} de la première épître de Jean. «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie,... la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée». C'était, quant à sa personne, non pas encore quant à notre entrée là, le commencement du nouvel ordre de choses. Venu d'une femme, de sorte que selon la chair il se rattachait à la race humaine, Fils de l'homme, mais toutefois descendu du ciel, un avec le Père, — pour que nous eussions part à cette vie, que nous fussions de ce nouvel ordre de choses, il fallait qu'il mourut: autrement, il restait seul. Mais il avait pris cette chair; il avait été fait un peu moindre que les anges pour les souffrances de la mort, ayant pris cette chair qu'il allait donner pour la vie du monde.

Le premier grand point donc c'était l'incarnation, Christ descendu du ciel, la Parole faite chair, — la vie en lui, — et pour donner la vie éternelle à celui qui le mangerait. Le second point, c'est que Christ donnait cette chair pour la vie du monde. Il devait mourir, clore toute relation avec le monde et la race perdue de l'humanité, par la mort, et commencer une nouvelle semence, qu'il ne prenait pas à honte d'appeler ses frères, parce que Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; puis, la rédemption (*) étant accomplie, il les introduirait ressuscités dans la gloire de la famille du Père, selon les conseils de ce Père qui les lui avait donnés. Ceci arrête les Juifs: comment manger la chair de cet homme? Mais Jésus ne les ménage pas. Il est, ainsi connu, la vie éternelle. Il ne s'agissait plus de lui concilier les Juifs, mais de donner le salut et la vie éternelle au monde par la foi en Lui, vertu pour cela du ciel, et de présenter au Père ceux que le Père lui avait donnés, tels que le Père les voulait dans son amour et dans ses conseils, selon sa nature, s'ils devaient être auprès de lui. S'ils ne mangeaient pas sa chair et ne buvaient pas son sang, ils n'avaient pas la vie. En eux-mêmes il

n'y en avait pas pour ce nouveau monde de gloire, cette race bénie. Pour cela il fallait qu'une vie divine et céleste descendit du ciel et se communiquât aux âmes, et cela dans un homme; il fallait que cet homme mourût et terminât toute relation de Dieu avec la race déchue et, ressuscité, commençât une nouvelle race (**) possédant (par ce qu'ils s'étaient par la grâce approprié Christ) la vie divine, et qui serait ressuscitée par la puissance du Sauveur quand le moment serait venu, «au dernier jour».

(*) Qui n'est pas notre sujet ici.

(**) Je ne doute nullement que les saints de l'Ancien Testament aient été vivifiés; mais nous parlons ici de l'oeuvre sur laquelle leur bénédiction, comme la nôtre, a été fondée.

Cette oeuvre est accomplie. Or ce n'est pas de son efficace pour racheter nos âmes que nous parlons maintenant, ni du pardon dont nous jouissons en vertu de son accomplissement, quelque précieuses que soient ces vérités, mais du rapport qu'il y a entre ces événements divins et la possession de la vie, en vertu de laquelle nous avons part à ce rachat et à ce pardon, avec toutes les conséquences qui en découlent. Christ est reçu dans son incarnation; mais, quoique l'incarnation ait précédé nécessairement, historiquement, la mort du Sauveur, je ne crois pas qu'on puisse réellement saisir la portée de cette vie d'abaissement, si l'on ne réalise pas premièrement celle de sa mort. Personnellement, la chose nouvelle, comme nous l'avons déjà dit, était présentée dans sa personne, — un homme, Dieu manifesté en chair, mais Celui en qui était la vie, Celui qui était cette vie éternelle qui avait été auprès du Père et qui était maintenant manifestée aux disciples. Mais, dans cet état, le grain de froment demeurait seul, quelque productif qu'il dût être; pour introduire ceux que Dieu lui donnait dans la position du dernier Adam, du second homme, il fallait qu'il mourût, qu'il laissât sa vie dans ce monde pour la reprendre dans l'état de résurrection, au delà du péché, de la mort, de la puissance de Satan, du jugement de Dieu, après avoir passé par toutes ces choses et avoir repris sa vie d'homme, mais dans un corps spirituel et glorifié. Or sa mort, moralement, était la fin de l'homme chassé du paradis, sa résurrection le commencement de l'état nouveau de l'homme selon les conseils de Dieu. Or l'homme en Adam n'avait point de vie en lui-même; il n'avait pas la vie de Dieu, et pour l'avoir il fallait comprendre et recevoir non seulement l'incarnation, ou un Messie promis, mais le jugement porté par la mort de Christ sur le premier homme, entrer quant à soi-même dans la conviction, la réalisation de cet état ainsi démontré, quoique en grâce, dans la mort du Sauveur. Celui qui s'appropriait la mort de Christ acceptait ce jugement à l'égard de lui-même, quand le péché (non pas les péchés) était condamné dans un autre. Le péché dans la chair, qui est inimitié contre Dieu, a été condamné pour nous. En recevant, par la foi, la mort de Christ comme la condamnation absolue de ce que je suis, j'ai part à l'efficace de ce qu'il a fait: le péché a été devant Dieu et il a disparu de devant ses yeux dans la mort de Christ, qui, du reste, ne l'avait pas connu. Je me dis; c'est moi, cela. Je le mange; je me place là par l'opération de l'Esprit de Dieu, non que je croie qu'il soit pour moi personnellement, mais je reconnais ce que signifiait sa mort, et je m'y place par la foi en lui. Là où j'étais, dans la mort, spirituellement, par le péché et par la désobéissance, Christ est entré, en grâce et par l'obéissance, pour la gloire de son Père, afin que Dieu fût glorifié. Je reconnais mon état dans sa mort, mais selon la grâce parfaite de Dieu, selon laquelle il m'a remplacé là; car c'est à ceci

que nous connaissons l'amour, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, Or si un est mort pour tous, tous donc étaient morts. Par la foi et la repentance, je me reconnais là, et j'ai la vie éternelle. Maintenant je peux suivre Jésus tout le long de sa vie, le fait même qu'il a été homme ici-bas, et me nourrir de ce pain de vie, de toute sa patience, de sa grâce, de sa tendresse, de son amour, de sa pureté, de son obéissance, de son humilité, — de toute cette perfection de chaque jour et de tout le jour, qui n'a abouti qu'à la croix où tout a été consommé. «Celui qui me mangera vivra éternellement». J'ai la vie éternelle, et Jésus me ressuscitera au dernier jour.

Nous avons encore quelques points à noter dans ce chapitre.

Le verbe «manger» y est employé à deux temps différents. Celui qui a mangé a la vie éternelle: celui qui, par la grâce, s'est reconnu, dans la mort de Christ, en dehors de toute promesse, de tout droit, de quelque manière que ce soit, sent qu'il dépend de la grâce souveraine qui a placé Christ là, et y croit. Celui qui aura mangé ce pain vivra éternellement. Mais, dans les versets 54 et 56, nous avons le caractère de l'homme, et c'est au présent qu'il mange. Deux choses en sont la conséquence: 1° il a la vie éternelle et sera ressuscité; 2° celui qui se nourrit de ce pain, demeure en Jésus, et Jésus en lui: d'abord la bénédiction générale, avec le salut présent et à venir; puis la communion et la présence permanente de Jésus avec nous, et même en nous. Car, comme le Père qui a la vie, en lui-même a envoyé Jésus, et que Jésus vit à cause de lui, comme inséparable de lui, ainsi celui qui mange Christ vivra à cause de la vie qui est en Christ. «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez». C'est une union en vie, par la grâce, avec Jésus: la vie en nous est inséparable de lui; nous vivons parce que lui vit. Il est notre vie comme lui est inséparable du Père, et, même comme homme ici-bas, vivant à cause de la vie qui était dans le Père. Cette vie en lui ne pouvait être séparée du Père, et notre vie ne saurait être séparée de Jésus. C'est là le pain qui est descendu du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas.

Nous pouvons remarquer aussi que le passage qui nous occupe comprend plus d'un seul discours. Le commencement se rapporte au moment où les foules rejoignirent le Seigneur après qu'il eût traversé la mer, tandis que la dernière partie fut prononcée dans la synagogue à Capernaüm (verset 59). Les Juifs en furent scandalisés, prenant ce qu'il disait au pied de la lettre, et pensant que Jésus voulait qu'ils mangeassent sa chair; plusieurs de ses disciples même dirent: «Cette parole est dure; qui peut l'ouïr?» Le Seigneur en appelle au fait qu'il allait remonter là d'où il était descendu. Il n'était pas un Messie terrestre, mais un Sauveur céleste, venu du ciel dans ce monde, descendu dans ce monde-ci, afin d'accomplir ce qu'il fallait pour nous faire monter là, pour donner à l'homme la vie éternelle, et le ressusciter quand le moment serait venu, pour lui donner une part dans le second homme, dans l'homme et dans le monde des conseils et de la grâce de Dieu, une part éternelle dans sa faveur, par la rédemption, selon ses conseils de grâce. Ce n'était pas une succession d'économies, un Messie venu en gloire pour les terminer, un fils de David selon les promesses, mais c'est (et cela présentement) Celui qui est descendu du ciel pour communiquer la vie éternelle et pour placer le croyant dans le ciel, — quant à l'état de son âme et finalement quant à son corps, propre

pour la lumière et la gloire divine. Mais pour y avoir part, il faut voir Celui qui est descendu non seulement dans l'humiliation, comme le pain descendu du ciel, mais qui a été rejeté par l'homme tel qu'il était, pour entrer selon l'état vrai de l'humanité qui était inimitié contre Dieu, dans la présence de Dieu, passant par la mort et le jugement, quand il était fait péché pour nous, et recommençant sa vie d'homme dans un tout nouvel état, au delà de la mort et du jugement. Toute relation de Dieu avec le premier homme étant impossible, sauf par la croix, où Christ en grâce, fait substitut pour le pécheur croyant, s'est rencontré avec Dieu, l'homme, mort dans ses fautes et dans ses péchés, devait le reconnaître dans ce caractère en reconnaissant là son propre état, c'est-à-dire en Christ mort, fait péché, et le péché condamné en lui. Mais le croyant, dans le fait qu'il mourut en s'identifiant ainsi avec Christ, comme avec Celui qui fut fait ce que l'homme est réellement lui-même et qui en a subi la peine, — dans ce fait le croyant, dis-je, est mort au péché, lui qui auparavant était mort dans les fautes et dans les péchés, car il s'est reconnu là où Christ est mort au péché. Christ est mort là en grâce, comme péché condamné devant Dieu; et le pécheur se dit: c'est bien moi cela; je suis cela dans la chair, et voici, Christ s'étant offert pour cela, Dieu l'a fait péché pour nous; mais Christ en mourant en a fini avec le péché, moi donc aussi. Il n'existe donc aucune relation de Dieu avec la race du premier Adam: la mort de Jésus a mis ce fait en évidence, alors que Dieu avait tout essayé, jusqu'au don de son Fils. Dieu en a fini sur la croix avec toute cette race du premier homme, et moi j'en ai fini avec le péché qui est la base de tout cela. Que les voies de Dieu sont merveilleuses et parfaites, pleines de grâce infinie!

Je rappelle aussi qu'il ne s'agit pas ici de notre position céleste actuelle: Jean, comme nous l'avons dit ailleurs, n'en parle guère. Christ ressuscitera le croyant au dernier jour. Il parle de sa propre ascension pour compléter la vérité: venu du ciel, il y retournera; mais il ne nous associe pas avec lui dans le ciel comme fruit présent de son oeuvre. Pour nous, il passe de son ascension à la résurrection de nos corps.

Une remarque encore: j'ai parlé de l'incarnation et de la mort; et, quant à ce qui est arrivé ici, c'est la connaissance de ces choses qui nous met au clair et qui nous affranchit. Mais le Seigneur dit, dans les versets 40 et 47, qu'il est venu pour que quiconque croit en lui *ait* la vie éternelle, et que celui qui croit en lui *a* la vie éternelle; de sorte que quiconque voit réellement le Fils de Dieu dans l'homme méprisé de Nazareth, a la vie éternelle. Le Seigneur cependant ne cache pas la portée de ce fait. Son rejet, sa mort, ne pouvaient qu'être la conséquence de sa présentation à un monde tel que celui dans lequel nous vivons et dont nous sommes selon la chair; il est important que nous le sachions.

En répondant aux Juifs, scandalisés du fait de son ascension, Jésus ajoute que c'est le Saint Esprit qui vivifie, — la chair ne profite de rien, — qu'il ne parlait pas comme s'ils devaient manger de sa chair matériellement. Les paroles qu'il leur disait étaient «esprit et vie». C'était par la Parole que les choses spirituelles se communiquaient; et, par la puissance et par l'action de l'Esprit, elles devenaient des réalités et des réalités vivantes dans l'âme, une partie réelle de notre être. Mais le Seigneur savait bien qu'il y avait, parmi ceux même qui le suivaient comme ses disciples, des personnes qui ne croyaient pas, et il le leur dit; il savait bien aussi

qui était celui qui le livrerait. C'étaient là des branches qui devaient être retranchées et qui l'ont été. Jésus devait marcher au milieu de ceux qu'il savait n'avoir aucune racine et dont il savait même, qu'ils le trahiraient; et il ajoute: «C'est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, à moins qu'il ne lui soit donné du Père» (verset 65). Dès lors un grand nombre de ses disciples l'abandonnèrent et ne marchèrent plus avec lui.

Il est frappant de voir comment le Seigneur a voulu ce qui était vrai, divin, permanent, et rien d'autre. Ce qui avait porté beaucoup de gens à le suivre n'était pas de l'hypocrisie: il y avait sans doute des hypocrites; mais plusieurs étaient venus sous l'effet d'une impression passagère, qui s'effaçait devant les difficultés du chemin et devant l'achoppement qui se trouvait dans la vérité, ou plutôt dans les préjugés contre lesquels la vérité se heurtait. Jésus donc dit aux douze: «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller?» Simon Pierre, toujours prêt à se mettre en avant, mû par une vive affection, mais plein d'une ardeur qui le trahissait quelquefois et l'engageait dans un chemin d'où elle ne pouvait pas le tirer avec une conscience non souillée, cette fois-ci devient heureusement la bouche de tous pour exprimer la vraie foi. Il y avait chez lui, chez eux tous, pour ne pas parler de Judas, un vrai besoin auquel Jésus seul répondait. Ceci est très important. Il ne paraît en rien que Pierre ait compris ce que Jésus avait dit. Il ne savait pas accepter les souffrances de son Maître qui l'appela Satan dans cette occasion où la chair manifesta l'empire qu'elle exerçait sur lui. Mais le fond était là, chez Pierre; le besoin de posséder la vie éternelle était réveillé en lui; il avait conscience que cette vie ne se trouvait qu'en Jésus, et que Lui était l'envoyé de Dieu, venu de Dieu: Jésus possédait les paroles de la vie éternelle. Quel qu'ait été le manque de clarté de ses vues, Pierre pensait à la vie éternelle avec un besoin de la posséder lui-même; il croyait et savait que Christ avait les paroles qui la révélaient et, par la grâce, la communiquaient, et que lui était le saint de Dieu, Celui que le Père avait sanctifié et envoyé dans le monde. La vraie foi était là, ainsi que les besoins que Dieu produit. Il n'y avait pas de connaissance, ni des vérités profondes que Christ enseignait, ni des personnes pour lesquelles Pierre répondait en disant: «nous»; — mais les besoins de l'âme étaient là, ainsi que la foi aux paroles et à la personne de Christ; aussi, à travers bien des chutes, Pierre a-t-il été gardé pour se montrer fidèle au Sauveur jusqu'au bout, et le Seigneur lui a confié les brebis et les agneaux qu'il aimait, — le ministère de l'apôtre au milieu des Juifs, — et lui a donné aussi d'être le premier qui introduirait un gentil. Ce qui est intéressant à voir, c'est que si la connaissance des vérités enseignées dans ce chapitre faisait défaut, s'il y avait une vraie foi aux paroles et à la personne de Jésus comme envoyé de Dieu, (non pas simplement comme un prophète qui disait ce que Dieu lui donnait de dire, mais comme étant personnellement le saint de Dieu, qui avait les paroles de la vie éternelle), on possédait cette vie éternelle, on possédait tout.

Chapitre 7

Les chapitres 5 et 6 que nous venons de parcourir, contiennent la doctrine de la personne de Christ; le chapitre 5 nous le présente comme Fils de Dieu qui vivifie, le chapitre 6, comme Fils de l'homme descendu du ciel, mourant pour les hommes, et ainsi objet de la foi.

Au chapitre 4, Jésus avait quitté la Judée pour se rendre en Galilée: c'est là qu'il se tenait et se présentait au peuple; il ne voulait plus marcher en Judée, car les Juifs cherchaient à le tuer. L'occasion de cette haine spéciale, c'était qu'il avait guéri le paralytique un jour de sabbat et qu'il se présentait comme Fils de Dieu, se faisait égal à Dieu. Le premier de ces actes mettait de côté le système juif, — non seulement selon la loi, mais dans ce qui était le sceau de l'alliance et le signe de la part que les Juifs avaient au repos de Dieu; le second était l'introduction, dans sa personne, d'un tout nouveau système: plus tard, la guérison de l'aveugle-né excite leur colère, comme nous le verrons, Dieu voulant. Un petit résidu seulement s'attache à Lui par une foi vraie, quoique ignorante, recevant seulement ce qui était nécessaire pour avoir le salut, savoir Christ et ses paroles, comme il se présentait à eux, mais, je le répète, par une vraie foi donnée de Dieu.

Nous trouvons donc maintenant, au chapitre 7, le refus du Seigneur de se présenter au monde, l'incrédulité de ses frères, et la déclaration que le temps n'était pas venu pour lui de célébrer la fête des tabernacles. Mais ceci exige quelques développements.

Il y avait trois grandes fêtes des Juifs: tout mâle, homme fait, devait monter à Jérusalem pour les célébrer; c'étaient la Pâque, la Pentecôte, et la fête des Tabernacles. L'antitype de la Pâque se trouve dans la croix; celui de la Pentecôte dans la descente du Saint Esprit; mais l'antitype de la fête des Tabernacles manque encore: aucun événement n'y répond. Toutefois les ordonnances établies pour cette fête jettent du jour sur ce que doit être son antitype. La fête des Tabernacles tirait son nom du fait que, une fois entrés dans le pays de Canaan, les Israélites devaient, selon la loi, demeurer pendant huit jours dans des huttes faites de branches d'arbres, rendant témoignage ainsi qu'ils avaient été pèlerins dans le désert, mais que Dieu, dans sa fidélité, les avait amenés jusque dans la terre promise. De plus, la fête se célébrait après la moisson et après la vendange, deux événements employés partout dans l'Écriture comme figures du jugement, la moisson, du jugement qui sépare les bons et les mauvais sur la terre, la vendange, de l'extension de la vengeance sur les ennemis alors que Christ foulera au pressoir. L'accomplissement de cette fête aura lieu quand Israël ne sera plus dispersé, mais jouira de l'effet des promesses que Dieu lui a faites, après le jugement qui séparera l'ivraie du bon grain, et après que la vengeance aura été exécutée, le pressoir de Dieu foulé, selon Esaïe 63, par le Seigneur lui-même.

Or le temps pour ces choses n'était pas encore arrivé, lorsque Christ était sur la terre: il faut pour leur accomplissement qu'il soit manifesté en gloire. Vivifier comme Fils de Dieu, il le pouvait; souffrir comme Fils de l'homme, c'est ce qu'il avait devant Lui; mais se montrer au monde, accomplir en puissance toutes les promesses faites à Israël, après avoir jugé et détruit ses ennemis, pour cela, le moment n'était pas venu. Ce qu'il allait faire, mais après son rejet et sa mort ici-bas, c'était, étant glorifié, de donner son Esprit aux croyants (versets 37-39). Le pain descendu du ciel, il l'était; quant à mourir et à répandre son sang, cela devait bientôt lui arriver; mais s'agissait-il de juger, d'accomplir les promesses ici-bas, et de se montrer au monde, il n'en était question que pour plus tard, quand il prendrait sa grande puissance et

agirait en roi. En attendant, étant monté en haut, il allait donner son Esprit, jusqu'à ce qu'il revint.

Tel est l'enseignement de ce chapitre: nous allons considérer quelques détails de son contenu. Les temps sont de Dieu, comme les faits. Ce n'était pas alors pour Jésus le temps de se montrer au monde, ni d'observer la fête des Tabernacles. Tous les temps conviennent aux mondains, pour profiter de ce qui est mondain. Ils sont du monde et flottent avec son courant. Le monde ne les hait pas: là où est le témoignage de Dieu, là est l'objet de sa haine. L'esprit droit peut être frappé du témoignage que Dieu rend à la vérité, mais il n'y a pas là de motif suffisant pour rompre avec ceux qui veulent l'opposition, et c'est ce que les meneurs intelligents du mal veulent toujours. Au reste, dans le monde, il y a des opinions pour ou contre une chose, non pas une conviction de coeur et de conscience, et ainsi un besoin pour soi-même: c'est là que l'âme se rencontre avec Dieu et brave le monde (chapitre 6: 68).

Le Seigneur ne monte pas à la fête, mais lorsque ses frères furent montés, alors lui aussi monta et il enseignait dans le temple (versets 9, 10).

Remarquons en passant qu'il ne faut pas confondre le peuple et les Juifs. Le peuple se composait de Galiléens et d'autres, venus pour participer à la fête; les Juifs étaient ceux de Jérusalem même, ou au moins de ses environs. Ainsi, au verset 20, le peuple ne savait pas qu'on voulait tuer Jésus; ceux de Jérusalem, au contraire, savaient bien ce qu'on tramait là contre lui (verset 25).

Les Juifs, habitués à écouter les rabbins, s'étonnaient de ce que Jésus, homme illettré à leur point de vue, pouvait enseigner comme il le faisait. Sa doctrine était du Père, non pas humaine. Le moyen de la comprendre était un état d'âme qui répondait à une telle mission; le désir de faire la volonté du Père reconnaît la parole qui venait de lui (verset 14-17). L'état moral de l'âme, l'oeil net, est le moyen de recevoir, de discerner avec intelligence, la doctrine qui vient du Père; la conscience est ouverte, le coeur tout prêt à recevoir la vérité. Bien des choses, dans l'enseignement, peuvent dépasser la connaissance possédée par une telle âme; mais l'enseignement répond à ses besoins; il porte auprès d'elle l'empreinte de la vérité, de la sainteté; il convient à Dieu; il n'y a pas de recherche de soi-même; on cherche le bien des âmes, on sonde sa conscience, toutefois en usant de la grâce: or il y a une conscience chez tous les hommes; et ici le désir d'obéir est supposé. Un tel homme discerne ce qui est de Dieu, quand Dieu parle. Ce n'est pas le raisonnement qui convainc l'esprit le raisonnement ne convainc jamais la volonté; mais, le désir étant là, c'est Dieu qui s'adapte dans son enseignement aux besoins et au coeur de l'homme. C'est la vérité ici, les paroles de Dieu lui-même. Mais, chez les Juifs et dans les masses, tout était en confusion. Sans scrupule pour circonvenir, et ainsi, pour violer le sabbat en travaillant, la puissance divine qui guérissait par une parole n'exerçait aucune influence sur eux, si ce n'est de produire en eux le désir de mettre à mort Celui qui avait donné cette preuve de la bonté et de la puissance de Dieu, dont les droits étaient au-dessus du sabbat même. Cette confusion chez les incrédules est frappante. Ceux qui venaient de loin se moquaient de la pensée qu'on voulût tuer Jésus; ceux de Jérusalem qui voulaient le tuer à cause du miracle qu'il avait fait, s'étonnaient de ce qu'il

parlait en toute liberté et se demandaient si les chefs l'avaient donc reconnu pour le vrai Christ; toutefois, disaient-ils, «lorsque le Christ viendra, personne ne saura d'où il est» (verset 27). De plus, on voulait le prendre; mais, dit l'évangéliste, personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Les voies de Dieu sont sûres. Toutefois plusieurs crurent en lui (verset 31). Les pharisiens entendent le peuple murmurant ces choses de lui, et ils envoient des huissiers pour le prendre. Ceux-ci trouvent Jésus occupé à enseigner la foule. Là aussi, même incertitude; les uns disaient qu'il était le prophète, d'autres qu'il était le Christ; mais d'autres objectaient que le Christ ne pouvait pas venir de Galilée, mais qu'il devait venir de la semence de David, et de la bourgade de Bethléem, sans se donner la peine de s'assurer du fait. Quelques-uns auraient voulu le prendre, mais personne ne mit les mains sur lui, et les huissiers reviennent sous l'influence de ses paroles: «Jamais homme ne parla comme cet homme!» Les pharisiens et les chefs n'hésitaient pas: ils cherchaient à le faire mourir. Ils se dispersent dégoûtés. C'est le tableau du cœur de l'homme en présence de la vérité: un parti pris dans les chefs religieux, confusion et incertitude dans l'esprit des masses qui chancellent entre les préjugés et la puissance de la parole de Dieu. La foi n'est ni dans les uns, ni dans les autres. Quant à Jésus, «son heure n'était pas encore venue»: son heure, remarquez-le, c'est l'heure où il se donne sur la croix pour nos fautes.

Revenons maintenant aux enseignements du Seigneur et à sa position vis-à-vis du peuple dont, en refusant d'aller à la fête, il était en un certain sens déjà séparé, tout en continuant à les enseigner en grâce.

Quelques détails de l'enseignement du Sauveur dessinent sa position, avant qu'il parle de la promesse du Saint Esprit, et après la discussion qui eut lieu au sujet du désir de le tuer, lorsqu'ils firent la remarque qu'on ne saurait pas d'où venait le Christ. Jésus déclare formellement qu'ils savaient d'où il venait, mais qu'ils ne connaissaient pas le Père qui l'avait envoyé (verset 28). Terrible accusation! La preuve était là dans leur conscience: ils n'auraient pas tenu, comme ils le faisaient, à se débarrasser de lui, s'ils n'avaient pas eu la conscience intime qu'il venait de Dieu. Les preuves étaient là: le témoignage dans leur conscience. La foule (versets 25-27) semble avoir eu au fond la même conviction, quoiqu'ils s'excusassent par le fait qu'ils savaient d'où il venait, — ce à quoi le Seigneur répond, mais en paroles dont la portée dépassait de beaucoup l'application que la foule enseignée par la tradition, pouvait en faire au caractère du Messie. «Oui, vous me connaissez, et vous savez d'où je suis». Terrible témoignage, dont nous voyons la vérité dans les paroles de Nicodème qui nous sont rapportées, et qui, tout en ne s'étendant pas aussi loin, montrent la conviction que les miracles de Jésus faisaient naître dans les cœurs. C'était leur volonté qui s'opposait à cette condition, et si Pilate a pu voir le dehors de leurs motifs, (ils l'avaient livré par envie), il n'était pas capable de comprendre une inimitié contre Dieu décidée à faire mourir Lazare, plutôt que de laisser croire au peuple la venue en grâce du Dieu qui avait si souvent voulu les recueillir sous ses ailes. Ils disputaient confusément sur le Messie, et leur Dieu était là en grâce, le Fils envoyé par le Père. Au fond, leurs chefs savaient très bien que celui qui faisait ces miracles ne les faisait pas par la puissance humaine; ils pouvaient les attribuer à Bézélzéboul, mais certes pas à

l'homme. Le caractère des miracles de Jésus et la puissance qui s'y manifestait confirmaient ses paroles: celles-ci montraient la source d'où elles venaient, et paroles et miracles montraient qui il était et d'où il venait. Mais du Père, de Celui de qui Jésus venait, ils n'avaient aucune connaissance; ils n'étaient pas de ceux qui voulaient faire sa volonté, et ils cherchaient à aveugler les autres. Le peuple ignorant se débattait dans la confusion avec quelques convictions passagères; les chefs résistaient avec une conviction intelligente que Celui qui venait de Dieu était là, mais décidés à ne pas le recevoir. Tout ceci est développé plus tard et affirmé par le Seigneur lui-même (chapitre 15: 22-24).

Il est important, quelque pénible que ce soit, de faire ressortir l'état de ce pauvre peuple, soit quant à ses chefs, soit quant à la masse: le parti pris des premiers, de rejeter Jésus, l'aveuglement moral et, hélas! volontaire de la foule. Jésus n'avait plus de place au milieu d'eux comme Messie: il devait prendre une place bien autrement importante et excellente, — celle d'homme à la droite de Dieu. Toutefois, il était comme le bon Berger, et le portier lui ouvre; et, accomplissant sa volonté, il traverse les dangers, et ses brebis entendent sa voix. Il en était ainsi maintenant: un grand nombre, «plusieurs d'entre la foule», croyaient en lui, disant: «Le Christ, quand il sera venu, fera-t-il plus de miracles que celui-ci n'en a fait?» (verset 31). Alors les pharisiens envoient des huissiers pour le prendre, ce qui donne lieu à une touchante réponse de Jésus, réponse qui expose clairement la situation. «Je suis encore pour un peu de temps avec vous», dit-il, «et je m'en vais à Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas; et là où moi je serai, vous, vous n'y pouvez venir». Vous n'avez pas besoin de vous hâter de me chercher pour vous débarrasser de moi; vous me possédez encore pour un peu de temps, et puis ce sera fini: il ne s'agira plus du Messie: vous me chercherez bien alors, mais vous ne me trouverez pas. Je vais vers mon Père; là, vous n'avez point d'accès. Tout sera changé. Ce sera fini quant au Messie; le Fils, comme homme, ira s'asseoir à la droite du Père: là vous ne pourrez venir.

Voilà en effet où en étaient les choses à l'égard des Juifs et à l'égard de Jésus. L'aveuglement des Juifs et leur orgueil religieux étaient aussi grands que leur haine du vrai Dieu. Ils ne comprenaient rien de ce que le Sauveur disait, suggérant seulement entre eux que peut-être il irait vers les dispersés au milieu des gentils pour enseigner les gentils. La position était clairement constatée.

Maintenant le Seigneur montre qui devait venir le remplacer, puisque l'heure n'était pas venue pour lui de célébrer la fête des Tabernacles et de se montrer au monde. C'était le grand jour de la fête, le dernier jour, car la fête des Tabernacles avait un jour de plus que les deux autres grandes fêtes, un huitième jour, qui était le grand jour de la fête. Ce jour commençait une nouvelle semaine. Le témoignage terrestre était complet; mais avec ce huitième jour on passe au delà de ce qui était complet ici-bas. Les deux autres fêtes avaient leur jour de sabbat le septième jour; celle-ci avait son grand jour, sa fête solennelle après. Je ne doute pas que ce ne fût, comme type, le commencement de la nouvelle semaine de Dieu, ce qui est céleste et éternel, comme la résurrection de Jésus était le premier jour de la semaine. Or le Seigneur donne à ce jour, sa vraie signification. Il n'était plus question de l'effet de la présence du

Messie il s'agissait de Celui qui devait être le représentant d'un Sauveur glorifié, rejeté dans son humiliation. La manifestation de Jésus en gloire ici-bas ne pouvait avoir lieu maintenant; mais il pouvait donner à ceux qui croiraient en lui, ainsi rejeté sur la terre, les arrhes de la gloire céleste et par ce moyen une joie actuelle qui débordait en bénédiction comme témoignage du salut et de la gloire. Au grand jour de la fête, un jour spécialement appelé «solennel» ou «d'obligation», dans l'Ancien Testament, Jésus se tint là et cria: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui» (versets 37-39).

Voilà la grande doctrine du chapitre 7: le Saint Esprit ici-bas dans les croyants, à la suite de la glorification de Jésus homme, au lieu d'un Messie terrestre selon les promesses de Dieu. Rejeté comme Messie, il prend sa place comme homme, selon les conseils éternels de Dieu, dans la gloire céleste, à la droite de Dieu, et cela selon la justice de Dieu qui l'a glorifié auprès de lui-même. Après avoir établi toute la gloire de Dieu sur la croix, et pris cette place dans la gloire comme ayant accompli la rédemption, il envoyait le Saint Esprit, témoin de la gloire dans laquelle il était entré et de la rédemption qu'il avait accomplie. Posséder l'Esprit, c'est la position chrétienne, non pas de nouveaux désirs seulement, mais la pleine réponse de la grâce à ces désirs, dans la révélation de Christ glorifié. Nous attendons la participation à cette gloire, mais nous savons qu'elle est notre part, et l'accomplissement de la rédemption nous donne le droit d'y être: nous attendons le retour de Jésus pour y entrer, pour que notre corps soit transformé en la conformité de son corps glorieux, et l'amour qui nous a donné tout cela, qui a pensé à nous le donner, est répandu dans nos coeurs.

Quelques détails sont à remarquer ici. Le Seigneur invite ceux qui ont soif à venir à lui et à boire. Ce principe se retrouve en Jean, quoique la grâce souveraine qui vivifie soit très clairement et positivement annoncée au chapitre 5, comme aussi le fait que ceux-là seuls que le Père attire viennent en réalité. En appelant l'attention du lecteur sur ce point, je voudrais faire ressortir la différence importante qu'il y a entre l'oeuvre qui dispose le coeur et qui produit des besoins dans le coeur ou dans la conscience, ou, comme il arrive toujours, à la fois dans l'un et dans l'autre, — et la réponse à ces besoins dans la personne et l'oeuvre du Seigneur Jésus. Ce désir peut produire une certaine piété réelle, mais jamais la paix, ni un état d'âme distinctement chrétien: pour cela, il faut la connaissance de la personne, de l'oeuvre de Jésus, et la présence du Saint Esprit. On peut sentir qu'on a besoin de lui, et même l'aimer, mais on n'est pas encore, dans le vrai sens, «de Lui». Voyez le fils prodigue avant et après qu'il eut rencontré son père, et la pauvre femme pécheresse: — tout appartient à une telle âme, mais elle ne le possède pas. Le prodigue n'avait pas encore la meilleure robe, et la pauvre femme n'avait pas encore entendu la voix de Jésus lui dire: «Tes péchés sont pardonnés,... va-t'en en paix», mais elle aimait beaucoup. Ainsi encore le brigand sur la croix montre une foi remarquable, mais c'est la réponse du Sauveur qui lui donne la certitude de son bonheur présent fondé sur l'oeuvre de Christ. Je fais remarquer ces cas, afin que le lecteur fasse la

différence entre l'oeuvre qui attire et qui réveille la conscience, et la réponse fondée sur l'oeuvre, qui fait jouir du pardon et du salut.

Il est bon que nous attirions aussi l'attention sur les trois opérations de l'Esprit de Dieu. Au chapitre 3, nous sommes nés de l'Esprit; au chapitre 4, c'est une source qui jaillit en vie éternelle. Ici, le nouvel homme entre dans la jouissance des choses qu'on ne voit pas, des choses célestes et éternelles: quand elles remplissent le coeur, quand le coeur, buvant de ce qui est en Jésus, est désaltéré, alors ces choses débordent et rafraîchissent les âmes altérées; les affections célestes rencontrent les âmes, montrant ce qui ravive une âme privée de Dieu, qui gémit sans savoir peut-être ce qui lui manquait. Les paroles de Jésus étaient bien de ces eaux-là.

Le peuple, qui n'était pas armé d'une cuirasse de mauvais vouloir et de parti pris, le sentit et, sans miracle, sous l'influence des paroles de Jésus, cria: «Celui-ci est véritablement le prophète!» (verset 40). D'autres disaient, pensant que Jésus était le Christ: «Le Christ vient-il donc de Galilée?» Mais le raisonnement de l'esprit humain suscite des difficultés et ferme d'autres coeurs, à la puissance de la parole dans Sa bouche. Le peuple est divisé et les huissiers s'en retournent sous l'impression qu'avaient produite les paroles de Jésus, pour jeter la même confusion dans les esprits de ceux qui prétendant diriger Israël, étaient les plus aveugles de tous. Nicodème émet une pensée de droiture selon leur propre loi. On s'attaque à lui: lui aussi devait être de Galilée. Les théologiens du Sanhédrin montrent leur mépris de ceux qui, selon les prophètes, étaient la sphère de la lumière que Dieu envoyait en Israël, les pauvres du troupeau; revendiquant pour Jérusalem et pour eux-mêmes la gloire de tout ce que Dieu avait donné, ils affirment qu'aucun prophète n'avait été suscité de Galilée (verset 52). Le fait était faux, et de plus, qu'avaient-ils fait des prophètes, de quelque pays qu'ils fussent? Où était la ville qui avait tué les prophètes et qui se préparait à tuer Celui duquel tous les prophètes avaient parlé? Irrités de leur impuissance, ne pouvant rien faire pour empêcher le témoignage de Jésus, ils se dispersent et chacun se retire chez lui. Son heure n'était pas encore venue.

Chapitre 8

L'histoire qui nous est donnée du Seigneur, dans cet évangile de Jean, pour remplacer les Juifs et leur portion dans le Messie selon les promesses, se termine avec ce chapitre 7 qui vient de nous occuper. Au chapitre 5, Jésus est Fils de Dieu qui vivifie; au chapitre 6, Fils de l'homme dans l'incarnation et dans la mort, son retour dans le ciel étant en vue; ensuite, au chapitre 7, ne pouvant encore se montrer au monde, mais étant glorifié, il donne le Saint Esprit aux croyants, ce qui n'a pu avoir lieu qu'après sa glorification: il est rejeté, mais, comme nous l'avons vu, son temps n'est pas encore venu. Dans les deux chapitres dans lesquels nous entrons maintenant, nous trouvons sa parole rejetée, au chapitre 8; ses oeuvres rejetées, au chapitre 9: ce sont les deux grands témoignages personnels qui déclarent son origine (voyez 15: 22-25). Au chapitre 10, il déclare qu'il aura ses brebis pour lui, quand même, — malgré l'obstination des chefs du peuple; les chapitres 11 et 12 nous montrent d'une manière très intéressante le témoignage que le Père lui rend comme étant Fils de Dieu, Fils de David, Fils

de l'homme, quand l'homme l'a rejeté; puis, à partir du chapitre 13, viennent les choses célestes et le don du Saint Esprit, cet autre Consolateur qui doit le remplacer sur la terre.

Au commencement de notre chapitre 8, la loi entre les mains des hommes, s'élevant contre l'immoralité extérieure, mais sans droiture, sans vie et sans grâce, est mise d'une manière frappante en contraste avec la parole de Dieu qui sonde les coeurs, qui tourne l'épée de la loi contre tous, et laisse place à la grâce, non pas la grâce vivifiante ou qui pardonne, mais la grâce qui, du moins, ne donne pas sa force à la loi pour condamner: ce n'était pas là la mission du Sauveur. Tout le monde était placé sous la condamnation par la loi, si Dieu appliquait celle-ci: Dieu n'était pas venu pour cela; mais en les montrant tous condamnés, sans exception, sur ce terrain-là, l'humanité tout entière disparaît sous la sentence de la loi, au moins l'humanité qui prend la loi pour moyen de justice, et le champ est laissé libre pour introduire la lumière de la vie, de la part de Dieu. La position de la femme adultère n'est que négative; c'est un tout autre cas que celui de la femme de mauvaise vie de Luc 7, où la pleine grâce qui sauve est constatée. Tous étaient coupables, mais le Seigneur était venu pour atteindre la conscience de tous, non pour appliquer la loi au coupable. Il ne condamne pas; — seulement, toute bouche est fermée. La conduite de ces hommes était misérable; pécheurs comme l'accusée, — sans miséricorde et sans pitié, ils voulaient exposer cette femme, pour que le Sauveur se trouvât en faute, car s'il la condamnait, il n'avait pas d'avance sur la loi, il n'était ni Messie, ni Sauveur; s'il ne la condamnait pas, il se mettait en opposition avec la loi de Moïse. Les scribes et les pharisiens ne savaient pas à qui ils avaient à faire. La parole pénétrante de Dieu n'a besoin que d'un mot pour atteindre la conscience: «Adam, où es-tu?» ou: «Que celui qui est sans péché jette le premier la pierre», suffisent pour mettre à nu la conscience, parce que la puissance de Dieu est là, et que l'homme se trouve nécessairement révélé à lui-même dans la présence de celui qui est lumière. Or la volonté n'est pas changée, et l'homme évite cette présence: l'un se réfugie au milieu des arbres du jardin; d'autres, plutôt avec la honte qu'avec une conscience sincère qui amène la confession, s'esquivent chacun seul pour sauvegarder sa réputation, les plus âgés les premiers, mais ayant peur jusqu'au dernier de cette présence qui les transperce, et honteux de se trouver en présence l'un de l'autre. Alors, ayant donné toute sa force à la loi sur tous, Jésus laisse aller la pauvre femme selon la miséricorde divine.

Ensuite, nous avons la doctrine à l'égard du Sauveur qui se rattache au fait précédent: «Je suis la lumière du monde» (verset 12), non pas encore ici, le Messie des Juifs, mais la présentation de la part de Dieu de la lumière dans le monde, lumière qui manifestait tout, mais qui restait seule, car tout le monde était ténèbres, loin de Dieu, et le coeur de l'homme lui-même, ténèbres. Cette lumière manifestait l'effet même de la loi, elle montrait où en était l'homme placé sous elle. Mais elle était bien plus: si l'homme la suivait, elle était la «lumière de la vie» (comparez 1: 4), ce qui manifestait, comme révélation de la nature divine, mais ce qui communiquait la vie à ceux qui recevaient cette lumière. C'était une chose toute nouvelle venue dans le monde, Dieu lui-même en puissance de grâce devenu homme: rejetée, tout était jugé moralement, mais reçue par la grâce, c'était la nouvelle vie, la vie éternelle, car

Christ est la vie éternelle descendue du ciel (1 Jean 1: 1, 2). Comme lumière et vie, c'était pour nous, car elle nous était communiquée, la nouvelle créature était créée selon Dieu en justice et sainteté de vérité, et il y avait aussi renouvellement de connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés. Mais c'était la parole de la vie, et il s'agissait de recevoir cette parole; et ici, c'est la lumière en lutte avec les ténèbres. Tout dépend, comme nous verrons, de la personne de Celui qui parle.

La question est posée au verset 13: «Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est pas vrai». Or on eût pu parler ainsi s'il se fût agi d'un homme qui rendit témoignage de lui-même; mais si Dieu parle, ce qu'il dit est nécessairement la vérité et le révèle. Une seule question seulement s'élève: Le connaît-on? et, l'âme est-elle capable de recevoir la vérité même? Les deux choses vont ensemble, comme nous le verrons. Jésus venait du ciel, du Père; il s'en retournait là et en avait la conscience: c'est le point le plus bas de son témoignage ici; il est forcé par l'opposition qu'il rencontre d'aller jusqu'au bout et de dire: «Je suis», mais ici c'est comme homme dans le monde, qui toutefois avait la conscience d'où il venait (comparez 3: 11-13; 33, 34). Ses paroles étaient les paroles de Dieu, mais, par l'Esprit, sans mesure dans un homme, qui aussi pouvait dire de lui-même: «Le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Il parlait avec la conscience d'où il venait. Eux n'en savaient rien: il était pour eux un charpentier de Galilée qui n'avait même pas appris les lettres. Mais c'était la nature divine en présence de celle de l'homme. Eux, ils jugeaient selon la chair; Lui, comme il venait de le montrer, ne jugeait personne. Il n'était pas venu pour cela, mais pour rendre témoignage. Toutefois, même s'il jugeait, son jugement serait juste, car non seulement il savait d'où il venait, mais le Père était avec lui, — il était non seulement un tel Fils de l'homme, mais il était aussi Fils de Dieu. La loi disait que le témoignage de deux hommes était vrai; eh bien, lui (le Fils), il rendait témoignage à lui-même, et le Père qui l'avait envoyé, rendait témoignage de lui. Ils lui demandent donc: «Où est ton père?» car il n'y avait en eux aucune lumière divine, pas même une conscience sensible à la vérité, si ce n'était lorsque l'oeil de la lumière y pénétrait malgré eux. Personne cependant ne s'empara de lui; son heure n'était pas encore venue (verset 20). On ne peut séparer ce témoignage divin de celui qui est donné à la fin. Il parlait les paroles de Dieu; mais la forme est différente; il ne parlait pas directement dans sa nature divine, bien que ce qu'il disait l'impliquât, mais comme homme sur la terre de la part de Dieu et comme Fils par le Saint Esprit.

Le Seigneur recommence en leur annonçant que c'en était fait, qu'il s'en allait (verset 21 et suivants). On le chercherait bien, mais on ne le trouverait pas «Moi, je m'en vais, et vous me cherchez et vous mourrez dans votre péché: là où moi je vais, vous, vous ne pouvez venir». La séparation, fruit de leur incrédulité, était complète et finale: eux, morts dans leurs péchés, lui, dans le ciel; mais il ne dit pas ouvertement où il s'en allait. Les Juifs ne le regardent que comme un homme et restent dans leur propre justice, comme héritiers des promesses: «Se tuera-t-il», et s'en priverait-il ainsi? La réponse du Seigneur est décisive: «Vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut». Il y avait opposition absolue, moralement et de fait, — avec un terrible supplément pour tout ce qui nous entoure: «Vous êtes de ce monde», de ce monde

dont Satan est le prince, — et ceux qui en sont de coeur sont de lui; Christ n'en était pas. Il était bien dans le monde, mais il n'était pas du monde. Il était essentiellement du ciel, le pain qui était descendu du ciel, personnellement et moralement; mais ici il parle négativement, et c'est le point capital pour nous. Il n'était pas de ce monde. Il a introduit la lumière divine, Dieu lui-même, dans ce monde, mais il n'en était pas. C'est pourquoi il leur avait dit: «Vous mourrez dans vos péchés»; car ils rejetaient la lumière qui était venue dans ce monde, la grâce, le Fils de Dieu. «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés».

Mais ceci introduit un principe de toute importance, savoir l'identification de sa parole avec lui-même. Il était Dieu; ses paroles exprimaient Dieu: c'est ce qui laissait les Juifs sans excuse; en le rejetant ils méconnaissaient Dieu qui leur parlait. En réponse aux paroles de Jésus ils disent: «Toi, qui es-tu?» (verset 25). La réponse de Jésus déclare cette identification: «Absolument ce qu'aussi je vous dis», — parfaitement, en principe et en réalité, ce que je vous dis. Les paroles de Jésus exprimaient ce qu'il était; et étant ainsi la vraie expression de Dieu manifesté à l'homme, elles mettaient l'homme en demeure, soit de recevoir, soit de rejeter Dieu, et Dieu comme lumière des hommes. Si Dieu parle et s'exprime, l'homme agrée ce qu'il est ou le rejette. Le Sauveur était à même de leur dire beaucoup de choses et de les juger; mais à présent il leur communiquait comme témoin fidèle ce qu'il avait entendu auprès du Père. C'était bien là la vérité envoyée par le Père: il disait au monde ce qu'il avait reçu du Père. C'était là maintenant son service comme Envoyé. Les Juifs ne comprenaient pas de qui il parlait. Plus tard, — quand il serait trop tard pour le recevoir comme venu vers eux en grâce, mais quand la pensée de Dieu serait accomplie, et que leurs propres mains accompliraient ses conseils en crucifiant le Fils de l'homme (*), les conséquences qui en découleraient pour les Juifs leur feraient *savoir* (Jésus ne dit pas «croire») que c'était bien lui, qu'il ne faisait rien de lui-même, mais qu'il parlait selon que le Père l'enseignait. Sa parole était la démonstration de ce qu'il était, et quoiqu'il pût leur dire beaucoup de choses et les juger, maintenant il ne faisait que leur dire ce qu'il recevait du Père. Une fois rejeté comme Fils de l'homme et mis à mort, alors, quand il ne serait plus là, ils sauraient que c'était lui, le Messie, et qu'il leur avait parlé de la part du Père. Mais, de plus, Celui qui l'avait envoyé était alors avec lui; il ne l'avait pas laissé seul, car tout ce qu'il faisait plaisait au Père. Sous l'effet de son témoignage, par le poids de ses paroles, expression de ce qu'il était et que toute sa conduite confirmait, plusieurs crurent en lui (verset 30).

(*) Ce titre de Fils de l'homme, que Jésus prend toujours, va bien au delà de celui de Messie: il est tiré du Psaume 8 et de Daniel 7; Jésus le prend toujours en contraste avec celui de «Christ» qu'il ne se donne qu'une fois, savoir à Sychar au chapitre 4; mais il y ajoute constamment sa mort sur la croix (voyez Luc 9: 21, 22). C'est le Psaume 2 qui envisage Jésus comme Messie et qui nous le montre rejeté comme tel, mais établi plus tard en gloire et en autorité de la part de Dieu.

Ce que ce chapitre met le plus distinctement en avant, c'est le caractère divin de Jésus, démontré par ses paroles, et le caractère diabolique des Juifs, manifesté dans la manière dont ils l'ont reçu. Déjà, au verset 23, le Seigneur l'a annoncé avec le terrible témoignage que ce qui était de ce monde était d'en bas, c'est-à-dire du diable, tandis que lui était d'en haut et pas de ce monde. Ce qu'il disait exprimait sa nature, son caractère divin. Il révèle le Père; ses

paroles sont les paroles de Dieu; ce qu'il disait le révélait au monde (versets 26, 27; 1: 10; 3: 32, 33). Ce qui suit met en relief, par contre, le caractère des Juifs.

Le Seigneur déclare à ceux qui avaient été amenés à croire en lui, que, s'ils demeuraient fermement attachés à sa parole (car il s'agit de sa parole), ils seraient réellement ses disciples, ils connaîtraient la vérité, et la vérité, les affranchirait (verset 31, 32).

La vérité suppose la pleine révélation de ce qui est divin et céleste, ce qui se révélait dans sa personne et dans ses paroles, et serait pleinement mis en évidence quand il serait glorifié et que le Saint Esprit serait venu. Je ne pense pas que ceux dont parle le verset 23, soient ceux qui croyaient en Jésus, mais les Juifs en général. Ils s'appuient sur leur position extérieure selon la chair: ils n'avaient jamais été en esclavage, disent-ils, oubliant du reste toute leur histoire et leur position dans ce moment même. Le Seigneur passe par-dessus tout cela, et s'occupe du fond de la vérité de l'état de l'homme devant Dieu et de l'effet de la loi; car il identifie ces deux choses: être esclave du péché, et être sous la loi comme l'homme du chapitre 7 de l'épître aux Romains. «Quiconque pratique le péché est esclave du péché», captif de cette terrible loi du péché qui est dans ses membres, mais, étant esclave, il peut être renvoyé de la maison, vendu. Les Juifs pécheurs, sous la loi, seraient renvoyés de la maison de Dieu; mais le Fils était de la maison, et y demeurait pour toujours et nécessairement: si lui les affranchissait, ils seraient vraiment libres, libres du péché, et libres de la loi. Le Fils, révélation du Père comme objet et puissance de vie en celui qui l'aura reçu, remplace, agissant par la parole, le principe du péché dans l'homme et la loi qui défendait en vain à l'homme de le commettre.

Extérieurement, les Juifs étaient bien des enfants d'Abraham; mais la parole de Christ n'avait aucune place ni aucune entrée dans leur coeur, et ils cherchaient à le tuer. Ici le contraste devient formel: Jésus disait (car c'est toujours sa parole) ce qu'il avait vu auprès de son Père, lui le Fils qui le révélait et annonçait ce qui était céleste et divin: mais cela faisait sortir de leurs coeurs la haine satanique contre Dieu qui remplit le coeur de l'homme. Ici donc les deux grands principes du pêché qui caractérisent l'adversaire se manifestaient en eux, le meurtre et l'absence de la vérité (versets 44, 45). Cette opposition entre la révélation d'en haut et ce qui est dans le monde et d'en bas, caractérise le chapitre et en fait le fond. Leur descendance d'Abraham n'est pour le Seigneur qu'une circonstance qui n'a aucune valeur. Si, dans le sens moral, les Juifs avaient été les fils d'Abraham, comme est le croyant, ils feraient les oeuvres d'Abraham; mais au lieu de cela ils cherchaient à tuer un homme qui leur avait dit la vérité qu'il avait reçue de Dieu. Les Juifs se placent toujours plus haut: Abraham ne leur suffit plus, c'est Dieu qui est leur Père (verset 41). Ils ont la conscience que les paroles de Jésus les atteignent de plus près, et ils se retirent dans la forteresse de leurs privilèges. Le Seigneur poursuit le côté de la vérité ni orale et essentielle, tout en évitant, pour ainsi dire, de tout déclarer ouvertement d'emblée; mais il est comme forcé de le dire, quant à eux et quant à lui-même. Jusqu'à présent, nous avons eu la révélation de la chose céleste et divine en soi, d'une manière positive, en dehors et au-dessus de tout ce qui était judaïque; ici, nous arrivons au conflit entre le coeur de l'homme et cette révélation, et là où les privilèges d'une religion qui

se composait des éléments du monde, ne faisaient, séparés de Celui qui (toute mondaine que fût cette religion) en était le centre, qu'aveugler davantage les coeurs qui s'en prévalaient. La parole divine dans la personne de Jésus, la parole du Père qui était dans sa bouche, perçait à travers toutes ces franges religieuses et mettait en évidence le coeur de l'homme. Le Seigneur, dans sa réponse à l'allégation des Juifs que Dieu était leur père, montre que le rejet de sa personne donnait le démenti à une telle prétention. La chose était mise en question et tranchée par sa présence et par sa parole: s'ils avaient eu Dieu pour père, ils auraient aimé Jésus, car il venait de Dieu; il ne venait pas de sa volonté propre: Dieu l'avait envoyé. Il fallait parler ouvertement, car les choses s'accomplissaient: la vérité et la haine contre la vérité, contre Dieu, se trouvaient en présence. Les Juifs ne comprenaient pas les paroles, parce qu'ils ne comprenaient pas les choses, principe très important dans les choses divines: dans les choses humaines on explique les mots pour apprendre les choses; ou ne fait ainsi que désigner par un mot les objets qui tombent sous les sens ou les choses de l'intelligence, car ces choses sont à la portée de l'homme: les choses divines ne le sont pas. Si je dis «né de nouveau», il faut, pour, comprendre les mots, savoir ce que c'est que naître de nouveau. Souvenons-nous-en.

Le Seigneur ne laisse plus subsister ici aucune incertitude: Vous avez pour père le diable et vous ferez ses oeuvres; et «il est menteur et le père du mensonge» (verset 44). Comme nous l'avons dit plus haut, le double caractère de Satan et du péché, c'est d'être «meurtrier» et «menteur»: l'homme y a ajouté la corruption. Tel était le caractère de ces pauvres Juifs. Ils ne croyaient pas Jésus, parce que Jésus disait la vérité, et ils allaient le tuer. Ils prétendaient bien être de Dieu, triste et aveuglant effet d'une religion officielle; mais s'ils l'avaient été vraiment, ils auraient écouté les paroles de Dieu. Il y a une perception qui tient à la vie de Dieu, qui reconnaît ce qui est de lui et en particulier ses paroles. C'était, pour un Juif, une monstruosité subversive de toutes ses prétentions, de toute l'histoire divine des siècles, que de dire à Jésus qu'il n'était pas de Dieu. Qui donc l'était? Un païen, un Samaritain. Cela suffisait pour montrer d'où Jésus était.

Jésus continue de montrer l'effet de sa parole là où elle est reçue dans le coeur. «Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort à jamais». Ceci mettait Jésus au-dessus d'Abraham et de tous les prophètes. Qui donc était Jésus? Car avec toutes leurs prétentions, les Juifs, étaient air fond dans un grand embarras; ils sentaient la force de ses paroles; cela peut avoir lieu là où la volonté n'est nullement changée, mais ils cherchaient à se justifier à leurs propres yeux par l'intelligibilité de ses paroles selon la raison humaine. Le Seigneur ne les épargne plus, parce qu'ils étaient des ennemis de la vérité. Il parlait de la part de son Père, et il le connaissait: il eût été menteur comme eux, s'il l'eût nié. Le second caractère de l'ennemi se réalisait ainsi chez eux. «Abraham votre père a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour, et il l'a vu, et il s'est réjoui» (verset 56); car c'est Lui qui était attendu selon les promesses. Les Juifs, qui ne voyaient les choses que selon l'intelligence naturelle, crient à la folie: alors, comme il avait déclaré de qui ils étaient, le Seigneur déclare maintenant ouvertement qui il est lui-même: «En vérité, en vérité je vous dis, avant qu'Abraham fût, je suis» (non pas, j'étais).

Les Juifs parlaient avec Dieu, et ils résistaient à ses paroles: leur haine éclate et ils prennent des pierres pour le lapider.

Remarquez ici que Jésus donnait la vie éternelle par sa parole; il était l'accomplissement des promesses; mais encore, il était Dieu dans ce monde; la vie et la vérité étaient d'un côté, le meurtre et le mensonge de l'autre. C'est ce qui rend ce chapitre si solennel. Ce qui, sauf la grâce, était toute la vie de Jésus au milieu de ce peuple, dans ce monde, — la vérité, la vie, l'envoyé du Père, Dieu manifesté en chair, — en présence de la haine de la vérité et de Dieu, se concentrent dans ce chapitre et sont en présence l'un de l'autre.

Il importe aussi de remarquer qu'il s'agit, non de miracles, mais entièrement de la parole de Jésus. Les Juifs ne demandent pas de signe, comme ils le faisaient souvent; ce n'est pas le courant ordinaire de l'incrédulité que nous avons ici devant nous; mais la vérité, la lumière, sont directement aux prises avec les ténèbres qui ne les comprennent pas, mais en sont gênées tout de même; car la lumière luit quand même on ne la reçoit pas. Elle n'est pas dans le coeur de l'homme, et cela se fait sentir dans le coeur; on ne peut rien imputer au témoin qui affaiblisse le témoignage: personne ne pouvait convaincre de péché le Seigneur; ils ne croyaient pas, parce qu'il leur disait la vérité. C'est ici l'opposition toute pure du coeur de l'homme à la vérité, parce que c'était la vérité. La lumière peut atteindre la conscience, et si la volonté n'est pas changée, cela ne produit que la haine comme dans le cas d'Etienne; mais ici, je le répète, c'est la vérité elle-même et la lumière qui sont en conflit avec les ténèbres, Celui qui venait d'en haut, avec lequel était le Père, et puis les hommes, qui, hélas! étaient d'en bas. Que peut-il y avoir de plus solennel qu'une telle rencontre? Dieu en face des hommes, pour être rejeté, et cela pour tout jamais.

Il pourra être utile de faire remarquer ici quelques détails: le Seigneur commence par s'annoncer, personnellement et distinctement, comme la lumière du monde. Dans Jean, il s'agit toujours du monde; aussi ne s'agit-il pas du Messie selon les promesses, mais de ce que le Seigneur est en lui-même, de ce qu'il est, lui seul, au milieu des ténèbres. En le suivant, on aurait la lumière de la vie; car la vie était la lumière des hommes. On voit comment ce chapitre reproduit ce qui est dit au chapitre premier; seulement, il amène ici, historiquement, le contraste et le conflit entre la lumière et les ténèbres, car le monde y était, et Satan était le prince du monde. Le Seigneur s'étant ainsi annoncé comme lumière (et la lumière se manifeste et manifeste tout), son témoignage est rejeté, comme étant celui d'un homme qui rendait témoignage à lui-même (verset 13). On ne voit pas la lumière, on la rejette; ce qui est divin est caché, quoique étant lumière. Il était la lumière, et ses paroles étaient l'expression de ce qu'il était; mais il n'était pas venu pour juger, comme le cas de la femme le montrait, quelque juste que son jugement eût été, car le Père était avec lui. Mais la loi était *leur* loi, puis Jésus était la révélation de Dieu lui-même dans ce qu'il était comme lumière: c'était lui-même, et la parole du témoignage, le Père étant avec lui. Si cela était rejeté, ce n'était pas la désobéissance à un commandement, mais le rejet de la vie et de la lumière divines, en sorte que ceux qui s'en rendaient coupables mourraient dans leurs péchés.

Tout le chapitre 8 est l'expression de la lumière divine par le témoignage du Seigneur; mais le chapitre traite de plus d'un sujet, où ce témoignage se rend sous plus d'un aspect. La première partie est renfermée dans les versets 12 à 20, qui présentent la position en soi: le Seigneur est la lumière divine; il n'est pas venu pour juger, mais le Père est avec lui; Dieu et la vérité sont présentés aux hommes; il est rejeté par les ténèbres du coeur de l'homme, mais son heure n'est pas encore venue. Ensuite, versets 21-29, il s'en va. Dans Jean, ce n'est jamais de sa mort qu'il est parlé, mais il s'en va, et les Juifs sauraient, quand il aurait été élevé comme Fils de l'homme, que c'était lui: il serait alors trop tard pour le retrouver. Après cela (verset 30), plusieurs croyant en lui, il leur annonce quelle serait leur position s'ils persévéraient: le Fils les affranchirait et ils seraient véritablement libres, ceci en contraste avec les Juifs. Il y avait un changement de position complet. L'homme commettait le péché; il en était l'esclave: les Juifs, sans doute, étaient dans la maison de Dieu, mais, par la loi, comme esclaves, car être sous la loi et commettre le péché, c'est la même chose. Les Juifs n'avaient donc aucune place sûre dans la maison; ils perdraient même celle qu'ils y avaient; mais Christ alors aurait sa place comme Fils sur la maison de Dieu, et ceux qui croyaient en lui, qui persévéraient dans sa parole, affranchis par lui, posséderaient le vrai affranchissement divin. Quant aux promesses, ils étaient bien selon la chair la semence d'Abraham; mais ils n'étaient pas fils d'Abraham, selon Dieu. Etant venu personnellement comme lumière, le Seigneur veut les choses vraies, non seulement des dispensations: ils étaient, réellement, fils de celui qui était meurtrier et menteur; ils rejetaient la vérité, ils allaient mettre Christ à mort, et ne le croyaient pas parce qu'il disait la vérité. Enfin, car il était la vie aussi bien que la vérité, celui qui garderait sa parole ne goûterait jamais la mort (verset 51); il n'était pas seulement la lumière, mais la lumière de la vie. Puis, non seulement il était l'objet des promesses que la foi d'Abraham avait réalisées, mais il existait d'une existence éternelle, Dieu, «Je suis», avant qu'Abraham fût. Alors la haine de l'incrédulité éclate. Auparavant ils avaient avec malice cherché à détourner la vérité et à se justifier vis-à-vis d'eux-mêmes en le rejetant, mais dès que ce qu'il était est pleinement révélé, leur haine meurtrière se fait jour par la violence.

Chapitre 9

Au chapitre 8, nous avons eu le témoignage, la parole divine du Sauveur: le chapitre 9 se rapporte au témoignage de ses oeuvres. Le Seigneur met de côté tout le système gouvernemental des Juifs; aussi parle-t-il de lui-même comme n'étant plus guère de ce monde; mais aussi longtemps qu'il l'était, il devait faire les oeuvres de son Père qui l'avait envoyé, car bien qu'il fût Dieu présent dans ce monde, il prend toujours la place d'un homme assujetti à Dieu, et il le fait spécialement dans l'évangile de Jean où sa personne est mise en relief. C'est de cette position que Satan cherchait à le faire sortir dans la tentation au désert, position dans laquelle il est resté ferme et parfait. Il est toujours l'Envoyé, tout en étant Fils de Dieu et un avec le Père.

En traversant ce pauvre monde, le Seigneur rencontre un aveugle-né, image de l'homme et plus particulièrement des Juifs. Ici il est bien la lumière du monde, tout en annonçant,

comme je viens de le dire, qu'il allait quitter le monde. Mais il y a plus: il opère en grâce, il donne la vie. Non seulement il est la lumière du monde aussi longtemps qu'il s'y trouve, car ce n'est que pour un temps; mais il est puissant en grâce pour donner la capacité de jouir de la lumière. Toutefois, bien que ce soit la puissance divine qui la communique, il doit être reçu comme l'Envoyé du Père: jamais il ne quitte sa position. Sa présence, sans son oeuvre, ne fait qu'aveugler davantage, au moins présente une difficulté extérieure: il est une pierre d'achoppement. Le crachat (verset 6) présentait l'efficace qui venait de lui-même; la terre, l'humanité qu'il avait prise. Mais cela, à soi tout seul, ne faisait que rendre l'aveugle doublement aveugle; à la cécité naturelle, un obstacle positif était ajouté, mais il fallait que cet objet fût devant les yeux. Jésus envoie le pauvre homme au réservoir de Siloé. Le texte même donne le sens de ce mot: il signifie «envoyé». Du moment que cette vérité se rattache, dans l'homme aveugle, à la personne de Jésus, tout est accompli; l'homme voit clair, avec une clarté qui est selon la puissance de Dieu: «Je me suis lavé et j'ai vu» (verset 11).

Au chapitre 8, il s'agissait de la responsabilité de l'homme, responsabilité qui se rattachait au témoignage de la parole de Dieu; ici, c'est sa puissante efficace pour donner la vue à l'aveugle, en révélant le Fils envoyé du Père. La folie de l'homme, son aveuglement religieux, sont manifestes: pour lui, Jésus n'était pas de Dieu, parce que, quoiqu'il fit des oeuvres de puissance et de bonté divines, il n'observait pas le sabbat. Or le sabbat était le signe de l'alliance de Dieu avec Israël, le signe du repos de Dieu. Mais, en Jésus, Dieu était là, et le Fils de l'homme était seigneur du sabbat, et le repos de Dieu n'était pas pour ceux qui le rejetaient. Au reste ce repos devenait céleste dans ce moment-là.

Ce qui frappe dans ce passage, c'est l'embarras des gens religieux et instruits dans leur religion, caractérisée par les éléments de ce monde, lorsqu'ils sont en présence de la puissance divine. «Il ne garde pas le sabbat», — fameuse échappatoire! D'autres disaient: «Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles?» L'évidence était trop forte. Et il y avait de la division entre eux. Alors ils ne veulent pas croire que l'homme était aveugle-né, jusqu'à ce qu'ils aient appelé ses parents. Ceux-ci craignent de se compromettre, mais rendent le seul témoignage qu'il importait d'entendre de leur part, savoir que l'homme était bien leur fils et qu'il était né aveugle. Les Juifs rappellent pour la seconde fois l'homme lui-même, et cherchent à ensevelir toute la question par leur autorité religieuse. Ils veulent bien reconnaître le fait que l'homme avait été aveugle et qu'il voyait maintenant, et ils l'invitent à donner gloire à Dieu pour cela; mais quant à reconnaître la vérité et le Fils de Dieu, ils ne le veulent pas; c'est chez eux un parti pris. Le pauvre homme s'indigne de leur aveuglement, tout savants qu'ils fussent et gardiens du dépôt de leur religion, car il avait personnellement fait l'expérience de la puissante efficace de la parole de Jésus. Son témoignage est clair et net: «C'est un prophète»; et, enseigné de Dieu, il ne comprend pas comment les Juifs peuvent hésiter d'en recevoir la preuve éclatante qui était là devant leurs yeux, car la foi simple qui a fait l'expérience de la puissance de Dieu ne comprend pas les difficultés qu'y oppose le savoir religieux, lorsque la volonté ne veut pas la vérité et Jésus. Cet homme ne savait pas ce qui gouvernait les coeurs de ceux qui l'interrogeaient, mais eux, ils savaient bien qu'ils résistaient

à la lumière de la puissance divine. Dégoûtés de sa franchise hardie, qui s'étonne de leur incrédulité, ils arrivent exactement à la conclusion que le Seigneur avait condamnée, savoir que la cécité de l'aveugle était l'effet de son péché: et ils le jettent dehors.

La brebis du Seigneur se trouve ainsi dehors: le Seigneur déjà rejeté, en ayant entendu parler, la recherche, mais pour l'introduire dans le troupeau de la grâce, par la connaissance de sa personne. Tout ce qui appartenait à ceux qui y trouvaient une place, n'était pas encore développé, mais la personne du Fils de Dieu était ici-bas, et le nom du Père était révélé, car celui qui avait vu le Fils avait vu le Père. Pour que tous les privilèges fussent révélés et que la porte du ciel fût ouverte pour qu'on entrât dans le lieu très saint, il fallait l'expiation; jusqu'à ce que Christ ait été glorifié, le Saint Esprit n'est pas descendu pour les révéler. Mais le bon Berger cherche sa brebis et lui pose la question: «Crois-tu au Fils de Dieu?» (versets 35, 36).

Remarquez ici que l'homme avait reçu la parole du Seigneur comme la parole de Dieu; il avait dit: «C'est un prophète». Parler ainsi, c'était, comme la femme de Sichar, ajouter foi à ce que Jésus disait, — non seulement reconnaître la vérité de quelque chose qu'il avait dit, mais l'autorité de ce qu'il disait. De plus, le coeur de cet homme était attiré; bien persuadé de la folie de ses chefs religieux, il cherchait ce que le prophète de Dieu lui dirait. Cette réception de la parole comme ayant une autorité divine, et le désir du coeur de la posséder et de posséder ce qu'elle révèle, est de toute importance, nous l'avons déjà vu dans le cas de la femme Samaritaine. Ici, le fait qu'il avait fait déjà personnellement l'expérience de la puissance de Jésus, la grâce agissant dans son coeur avec cette oeuvre, dispose l'homme à croire ce que Jésus lui dirait, et donne implicitement dans son âme une force divine à ce que dit le Seigneur. Or Jésus lui dit: «Et tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui». Alors l'homme le reconnaît explicitement: «Je crois, Seigneur», et il lui rend hommage. Il croit à sa personne par le moyen de la parole à laquelle il avait déjà d'avance ajouté foi en disant: «C'est un prophète».

Le Seigneur avait ainsi trouvé sa brebis; elle était délivrée de la funeste influence des faux bergers qui tenaient les âmes du peuple en captivité. Venu pour sauver, et, en tout cas, non pas pour juger, mais pour apporter la parole de la vie, — en vertu de la perversité de l'homme, l'effet de sa venue serait le jugement. Ceux qui prétendaient voir, mais qui étaient des aveugles qui conduisaient des aveugles, seraient aveuglés d'autant plus que la lumière était là; mais il n'était pas moins vrai, que Lui était là, en souveraineté de grâce pour donner la vue à d'autres qui étaient aveugles (versets 39, 40). Comme lumière, le Seigneur mettait l'homme à l'épreuve; comme Fils de Dieu en puissance, il donnait la vue à ceux qui ne voyaient pas, mais qui avaient conscience, par sa parole et par la connaissance de sa personne, qu'ils étaient aveugles, connaissance fondée sur la foi à sa parole.

Chapitre 10

Le chapitre 10 termine, dans l'évangile de Jean, l'histoire du Seigneur ici-bas. Le bon Berger, venu de la part du Père, trouvera ses brebis, malgré l'opposition des ennemis de la vérité et de Dieu, et donnera la vie éternelle à ceux qui entendent sa voix.

Ce chapitre, si précieux pour les croyants, dépeint l'oeuvre et la position tout entières du Seigneur. Toutefois on ne le voit pas chassé ici, comme il l'est du reste constamment dans Jean, mais on le voit, mettant Lui-même, selon la volonté de Dieu, ses brebis dehors, — ses brebis qu'il connaît et dont il est connu. Ensuite il est «la porte des brebis»; il laisse sa vie lui-même, personne ne la lui ôte; enfin lui et le Père sont un. Serviteur envoyé et obéissant, il est toutefois un avec le Père; aussi les brebis sont à lui, quoique ce soit son Père qui les lui a données. Remarquez ici, et je le répète, à cause de son importance et comme caractérisant l'évangile de Jean, que le Seigneur est serviteur et reçoit tout, même les brebis, de la main de son Père; mais il est, en même temps, un avec lui, serviteur ici-bas comme homme, mais Fils de Dieu, Dieu, un avec son Père. Il faut que nous examinions les détails avec plus de soin.

En premier lieu, tous ceux qui avant lui avaient prétendu être les bergers et conducteurs d'Israël, tous ceux, quels qu'ils fussent, qui n'entraient pas par la porte, étaient des larrons et des voleurs, escaladant les murs, forçant l'entrée par la violence ou la ruse: ils trahissaient ainsi leur vrai caractère. La bergerie était Israël. Ces hommes cherchaient à s'emparer des brebis pour leur propre profit, pour leur propre gloire: ils n'étaient ni des Messies, ni des serviteurs de Dieu, ni envoyés de Lui, bien loin d'être uns avec le Père. Je dis cela pour constater plus distinctement la position du Seigneur. Le verset 2 nous présente cette position dans ses premiers traits: «Celui qui entre par la porte, est le berger des brebis». Il est entré par la porte; il vient par le chemin voulu de celui qui avait établi la bergerie, là où le portier se trouve, lui qui peut ouvrir la porte ou la tenir fermée; il appelle ainsi sur lui la vigilance de Celui qui est le gardien de la bergerie.

La porte est toujours le lieu indiqué et établi par l'architecte pour qu'on entre par elle; c'est pourquoi, plus bas, Jésus dit: «Moi, je suis la porte des brebis», parce que c'est lui que Dieu a établi comme porte de sortie pour le résidu juif, et comme porte d'entrée pour nous tous dans le sanctuaire, dans sa sainte présence. Christ est entré lui-même dans la bergerie en suivant les prescriptions de Dieu à l'égard du Berger. Tout ce qui était établi dans les prophètes, tout ce qui convenait à Celui qui marchait selon la volonté de Dieu, Jésus l'a suivi et l'a accompli en tout point. Il n'a pas cherché à soulever les hommes en excitant leurs passions, comme les faux Messies, ni à entraîner sur ses pas un peuple non converti et revêché: doux et humble de coeur il suit le chemin que Jéhovah lui avait tracé; il entre par la porte. La providence et l'Esprit de Dieu lui ouvrent le chemin. Tous les efforts des souverains sacrificateurs et des scribes ne peuvent empêcher sa voix d'atteindre les oreilles et le coeur des brebis. Dieu lui a ouvert la porte et les brebis ont entendu sa voix. Ici il n'est pas question d'autres hommes que d'elles: elles sont le vrai but de son service, effectué malgré toute la puissance de Satan. Le Seigneur connaît ses brebis; elles sont siennes; il les appelle chacune par son nom et il les conduit hors de la bergerie.

Il est intéressant et touchant de voir comment les propres brebis de Jésus sont ici le seul objet de son coeur, et avec quelle intimité il les connaît individuellement: il ne pense qu'à elles. Il vient et les appelle à l'exclusion de tous les autres Juifs. Il ne manque pas non plus son but. Il ne les laissait pas dans la bergerie judaïque; il les menait hors de la bergerie où

demeuraient les Juifs, hors de l'enclos où restaient encore ceux qui étaient «de leur père, le diable». De plus, il ne les laisse pas quand elles sont dehors, il va devant elles dans le chemin de la vie et de la foi.

Elles sont ses propres brebis, elles lui appartiennent en propre, et en les menant dehors il va devant elles; il les conduit lui-même; il est lui-même à leur tête dans les difficultés qu'elles doivent rencontrer. Sa voix est connue d'elles; elles le suivent. Si lui s'occupe exclusivement ici des brebis, celles-ci ne reconnaissent pas d'autre voix que la sienne. En lui et en lui seul elles ont de la confiance; elles se fient à lui et à lui seul. Toute autre voix est pour elles étrangère; il suffit qu'elles ne la connaissent pas, que ce ne soit pas la sienne. C'est sa voix qui leur inspire de la confiance: faibles en elles-mêmes, elles s'enfuient quand la voix n'est pas la sienne.

Dans ce que nous avons parcouru jusqu'ici, nous trouvons à la fois des principes généraux et la description de l'oeuvre du Seigneur au milieu du peuple. Il se sert des usages connus dans le pays à l'égard des troupeaux, pour décrire ce qu'il avait été et ce qu'il avait fait dans sa vie et dans son service ici-bas. Mais c'en était fait de la bergerie: il mène les brebis dehors; les autres n'étaient que des réprouvés, rejetés en le rejetant; tous ceux qui le reconnaissaient, lui et sa voix, le suivent et sont menés dehors. Ce fait même fait ressortir la personne et l'autorité divines du Sauveur. La loi et les ordonnances avaient été établies par l'autorité de Dieu lui-même, et la loi était la règle parfaite des enfants d'Adam. Mais ici, nous avons à faire avec la loi comme économie de Dieu, non avec ce qu'elle est dans sa nature intrinsèque. Qui pouvait soustraire les hommes à l'autorité de Celui qui avait établi ses ordonnances et les avait revêtues de cette autorité? Celui-là seul qui lui-même était revêtu de l'autorité qui les avait établies, et la possédait (comparez 15: 22-25).

Christ termine ses discours sur ce sujet par la constatation de sa divinité, comme il avait fait plus haut, au chapitre 8; mais il commence ici, comme au chapitre 8, en sa qualité de Serviteur qui accomplit le service qui lui a été confié.

Les hommes à qui le Seigneur parle ne comprennent pas la parabole qu'il leur dit; il leur en fournit lui-même en grâce l'application. Reprenant son discours, il dit: «Moi je suis la porte des brebis» (verset 7). Dieu m'a établi comme Celui par qui mes brebis peuvent sortir sans crainte, car c'est là que Dieu a placé la sortie. En suivant Jésus, celui qui croyait en lui pouvait abandonner la bergerie que Dieu avait établie. Jésus était lui-même la porte. Si un pharisien demandait: Où vas-tu ainsi? la brebis pouvait répondre: «Je vais là où le Berger envoyé de Dieu me conduira». Il est la porte, non d'Israël, mais des brebis. Tous ceux qui étaient venus auparavant et qui prétendaient s'offrir comme conducteurs divins d'Israël, n'étaient que des larrons et des voleurs; les brebis ne les avaient pas écoutés. Or sortir, bien qu'autorisé par la voix et la conduite du Berger divin, n'était que peu de chose; la personne du Berger impliquait quelque chose de positif: il était la porte aussi pour entrer. De cela il n'avait rien dit, dans sa parabole; montrant seulement qu'il appelait ses propres brebis et les menait dehors, allant devant elles, sûre garantie qu'elles faisaient bien en sortant de la bergerie: sa voix suffisait. Maintenant il révèle l'effet.

Avant de poursuivre le sujet, je reviens pour un moment aux versets 1-5, afin d'en préciser davantage la portée. C'est la vie de Jésus qui nous est présentée, en rapport avec les Juifs qui étaient la bergerie de Dieu. Le vrai Berger, Jésus, y est entré par le chemin voulu et ordonné de Dieu; né à Bethléem, né de la vierge, il s'était assujéti à toutes les ordonnances que Dieu avait établies: c'était là la marque du vrai Berger. Dieu, par son Esprit et par sa providence, lui ouvrait le chemin des oreilles et du coeur des brebis; les autres restaient sourds à tous ses appels. Ce n'était pas un Messie venu pour établir la gloire en Israël, mais le seul vrai Berger qui voulait ses propres brebis. *Elles* écoutaient sa voix. *Lui* les connaissait et les appelait par leur nom, et les conduisait hors de la bergerie juive pour les faire jouir de meilleures choses. Puis, en mettant dehors ses propres brebis, les seules qu'il cherche ici, il a été devant elles et elles l'ont suivi, car elles connaissaient sa voix. C'était là la marque des brebis. Il ne les a pas laissées dans la bergerie, mais il les a menées dehors. La forme de ce qui est dit est abstraite, et au présent: c'est ce qui est toujours vrai d'un bon berger.

Il faut remarquer ici que, bien que l'aveugle-né eût été chassé dehors, et Jésus aussi lui-même, le Seigneur parle ici comme ayant autorité. Les brebis sont siennes, il les met dehors; il va devant elles; les brebis le suivent, elles ne suivraient pas un étranger. C'est l'histoire de ce que Jésus faisait en Israël. Jésus ne dit rien encore des bénédictions vers lesquelles il conduisait les siens, ni de sa mort, fondement de ces bénédictions.

Maintenant, entré par la porte selon la volonté et le témoignage de Dieu, il était, pour toute autre personne, lui-même «la porte», ce que Dieu avait ordonné comme moyen d'avoir part à ses bénédictions.

Ce n'est pas, je l'ai déjà dit en passant, et il faut bien le remarquer, la connaissance de l'étranger par la brebis qui la garantit des pièges que celui-ci s'efforce de lui tendre, mais il y a une voix qui est connue des brebis, la voix du bon Berger, et elles savent que ce qu'elles entendent n'est pas *cette* voix. C'est ainsi que les simples sont gardés: les sages veulent tout savoir, et sont trompés. La voix et la personne connues assurent et autorisent les brebis à les suivre. Israël demeure là dans sa dureté de coeur; le Christ est la porte des brebis.

Maintenant nous sont donnés les heureux effets, la position des brebis qui suivent cette voix. Si quelqu'un entre par cette porte, il sera sauvé. Le salut se trouvait dans le Berger, ce que la bergerie ne donnait pas. La brebis serait en liberté; la bergerie offrait pour elle une sorte de sûreté, mais c'était la sûreté d'une prison; elle trouverait de la pâture, elle serait nourrie dans les gras pâturages de Dieu: c'est le christianisme en contraste avec le judaïsme. Le christianisme était le salut, la liberté et la nourriture divine. La sûreté n'est plus l'emprisonnement, mais les soins du bon Berger. Libres sous ses soins, les brebis se nourrissent en sûreté dans les vastes et bons pâturages de Dieu.

Voilà la position en général, mais il y a davantage (verset 10). Jésus, en contraste avec tous les faux prétendants qui ne venaient que pour voler et tuer, venait pour qu'on eût la vie, et qu'on l'eût en abondance. La première expression est le but de sa venue en général, qui caractérise l'évangile et aussi l'épître de Jean: c'est le Fils de Dieu descendu pour que nous

vivions par Lui. Il est la vie éternelle qui était auprès du Père, et donne la vie, et devient lui-même notre vie (comparez 1 Jean 4: 9; 1: 2; 5: 11, 12; Jean 3: 15, 16; on pourrait multiplier les citations). La seconde partie de la phrase montre le caractère et la plénitude de cette vie: cette vie est dans le Fils. Avant le Fils, nous avons la vie, et nous l'avons selon la puissance de sa résurrection. Les anciens fidèles étaient vivifiés; mais ici c'est le Fils lui-même qui devient notre vie, et cela comme homme ressuscité d'entre les morts. Nous l'avons «en abondance». Ce verset 10 nous donne le grand but de la venue du Fils de Dieu mais son amour devait se déployer parfaitement il est non seulement le Berger, mais le «bon Berger», et le bon Berger met sa vie pour les brebis. Sa mort a tout fait pour elles; elle les a rachetées, lavées de leurs péchés, justifiées, acquises pour le ciel; toutefois, je le pense, le but du passage est l'amour et le dévouement du bon Berger; plutôt que de perdre ses brebis, il laisse sa vie. L'homme à gages pense à lui-même et s'enfuit, et le loup vient, et ravit (*) et disperse les brebis. A Gethsémané Jésus a dit: «Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci». Ceux qui ont la place de bergers abandonnent les brebis quand l'ennemi arrive; lui, laisse sa vie plutôt que de les laisser en proie au loup. Mais il y a encore davantage: le bon Berger connaît les siens, et les siens le connaissent, comme le Père l'avait connu Lui, et lui avait connu le Père. Merveilleuse position, merveilleuse relation! Jésus avait été l'objet du coeur du Père; de la même manière ses brebis étaient les objets de son coeur. Enseignées de Dieu, ses brebis le connaissaient et se confiaient en lui, comme lui se confiait dans le Père, et il laisse sa vie pour elles. Mais en laissant sa vie, il ouvre la porte aux brebis d'entre les gentils qu'il devait aussi amener, et elles entendraient sa voix. Chez les unes et chez les autres, tout serait le fruit de son coeur et de sa bouche, et il n'y aurait qu'un seul troupeau, un seul Berger. Quant à l'homme, cela complète le fruit de l'oeuvre du Seigneur, au moins ici-bas.

(*) Le mot «ravit», dans «le loup les ravit». est le même mot que celui que le Seigneur emploie quand il dit: «Personne ne les ravira de ma main». Le loup disperse les brebis, mais ne les arrache pas de la main de Christ, ni ne les prive de la vie éternelle.

Il est important de remarquer que, tout en se soumettant en tout à la volonté de son Père, c'est lui-même qui agit ici: ce n'est pas un Messie rejeté. Dans l'activité qui lui était propre, il met dehors ses propres brebis. Il était rejeté; il a cherché l'une de ses brebis qui avait été rejetée (chapitre 9), pour se révéler à elle. Mais ici c'est le côté divin. Le Seigneur entre selon la volonté de son Père, démonstration qu'il était le bon Berger; mais une fois entré, l'action est la sienne. Il est reconnu du portier, sa voix est reconnue des brebis, il les appelle par leur nom et les mène, Lui, dehors. Ce n'est pas, je le répète encore, un Messie rejeté, mais le Berger divin qui connaît et qui conduit ses propres brebis, car les brebis sont siennes; une fois qu'elles sont dehors, il marche devant elles et elles le suivent, car elles connaissent sa voix. Il donne sa vie, on ne la lui ôte pas. Il amène d'autres brebis, qui n'étaient pas de la bergerie juive.

Dans cet acte de dévouement, le don de sa vie, il s'agit non seulement des sentiments des brebis, mais du Père. Jésus a pu donner un motif au Père pour que celui-ci l'aimât: il n'y a qu'une personne divine qui puisse faire cela. Le Père prend plaisir à la fidélité de ses enfants, mais de laisser sa vie, de se donner lui-même jusqu'à la mort, et de reprendre sa vie en

résurrection, en rétablissant la gloire du Père ternie par l'entrée du péché et de la mort, était un motif pour l'affection du Père. Glorieux et dévoué Sauveur, il n'a jamais, quoiqu'il fût sensible à tout, pensé à lui-même, mais à son Père, et, son nom en soit béni, à ses brebis! Se donner ainsi était son acte, un acte de dévouement volontaire de sa part, mais, s'étant fait homme et serviteur, un acte toutefois selon la volonté de son Père. L'acte dont il est question maintenant, n'est pas le don de sa vie pour les brebis, mais le fait que là où la mort était entrée et où l'homme était assujéti, par le péché, à la mort, Lui, qui avait la vie en lui-même, donne sa vie pour la reprendre au delà de la mort et de tout ce qui en était la cause et la puissance, et pour placer l'homme, l'être qui faisait les délices de Dieu, dans une toute nouvelle position selon la gloire divine, et cela par un acte de dévouement volontaire, mais d'obéissance (comparez 14: 30, 31).

Maintenant le Seigneur, dans un second discours, parlant encore avec les Juifs, développe les bénédictions dont jouiraient ses brebis, bénédictions éternelles et immuables. Les Juifs étaient dans l'embarras moral dans lequel nous les avons déjà vus. Le bon sens disait: «Ces paroles ne sont pas d'un démoniaque; un démon peut-il ouvrir les yeux d'un aveugle-né?» (verset 21). Mais les préjugés de plusieurs d'entre eux, l'emportaient sur toutes leurs convictions. Ils entourent le Sauveur, car ils ne pouvaient pas se soustraire à l'influence de sa vie, et de ce qu'il disait et faisait: «Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement». Jésus le leur avait déjà dit, et ils ne croyaient pas: il en appelle à ses oeuvres qui rendaient témoignage de lui; mais ils ne croyaient pas, parce qu'ils n'étaient pas de ses brebis. Il ne s'agit que de ses brebis, de ceux qui lui appartenaient en dehors de l'élection extérieure du peuple d'Israël; mais le Seigneur trouve ici l'occasion d'exposer la bénédiction de ses brebis.

Le premier trait qui caractérise les brebis de Jésus, et que nous retrouvons si souvent ici, c'est qu'elles écoutent sa voix (verset 27; voyez les versets 3, 4, 5, 16); puis viennent deux autres traits qui leur sont propres: le bon Berger les connaît (comparez verset 14, et pour le sens le verset 3), et elles le suivent (comparez verset 4). Ensuite, le Seigneur nous déclare en plein ce qu'il leur donne, savoir la vie éternelle, dans la pleine assurance de la fidélité de Christ et de la puissance du Père lui-même. Déjà il avait déclaré que son but en venant était, en grâce, de donner la vie, et la vie en abondance, non pas de chercher du butin comme un voleur, mais de donner la vie d'en haut, en grâce. Nous avons ici la nature et le caractère de cette vie, en grâce: c'était la vie éternelle, cette vie dont Christ était la source et le représentant dans l'humanité (comparez 1 Jean 1: 2, et aussi Jean 1: 4), cette vie qui était essentiellement dans le Père lui-même, qui était dans la personne du Fils ici-bas, la vie que Dieu nous donne en lui (1 Jean 5: 11, 12) et par lui, que nous possédons en lui, car il est notre vie (Colossiens 3: 4; Galates 2: 20), qui porte l'empreinte de Christ, nouvelle position de l'homme selon les conseils de Dieu. Pour nous, premier caractère de cette vie, car nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés et sous la puissance de la mort ici-bas, Christ est donc la résurrection et la vie, vie qui doit se manifester en nous maintenant et qui respire, pour ainsi dire, par la foi en lui (Galates 2: 20; 2 Corinthiens 4: 10-18), et sera pleinement développée quand nous serons avec lui et glorifiés (Romains 6: 22), mais qui subsiste dans la

connaissance du Père, seul vrai Dieu, et de Jésus Christ qu'il a envoyé (Jean 17: 2, 3; voyez 1 Jean 5: 20).

Elle est le don de Dieu, mais elle est réelle et morale: nous sommes nés d'eau et de l'Esprit (Jean 3: 5, 6); de sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité (Jacques 1: 18). Cela fait que ce qui était en Christ se reproduit en nous selon la parole qui en est l'expression (1 Jean 2: 5-8; 1: 1; 1 Pierre 1: 21-25). Cette parole nourrit la vie (1 Pierre 2: 2), et ainsi nous pouvons dire de cette vie, ou plutôt le Seigneur le dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19). Ici, c'est la vie même; mais pour compléter le caractère de cette vie dans le chrétien, il faut ajouter «l'Esprit de vie;» alors cela devient «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus» (Romains 8: 2); puis, selon Jean 4, avec les objets célestes devant elle, c'est une source d'eau vive jaillissante en vie éternelle.

Mais si Christ est ainsi notre vie, alors la vie en lui ne périt pas, ni ne dépérit en nous: parce que Lui vit, nous aussi nous vivons. Peut-il mourir lui, ou la vie divine en nous venir à défaillir? Assurément non. Nous ne périrons pas; la vie dont nous vivons est la vie divine et éternelle, mais le loup est là qui ravit et disperse les brebis. Les brebis ne sauraient se défendre de ce loup ravissant, mais le bon Berger est là, le Fils de Dieu, et *personne* ne peut les ravir de sa main; il n'y a point de force majeure qui puisse quelque chose contre Celui qui nous garde.

Il y a plus: les brebis sont l'objet des soins communs du Père et du Fils; précieuse pensée!

Le Père qui les a données au Fils, est évidemment plus grand que tout autre: qui les ravirait de ses mains? Et Lui, et le Fils, ce bon Berger qui s'est humilié pour les avoir et les sauver et les garder, est un avec le Père. Le Berger est entré, sans doute, par la porte prescrite, mais il est Dieu, un avec Celui qui l'avait prescrite; il est le Fils du Père, un avec le Père: telle est la sûreté des brebis.

Les Juifs prennent des pierres pour lapider Jésus. Le Seigneur, calme dans la fidélité à son Père, leur montre que, d'après le langage de leurs propres Ecritures, ils avaient tort, mais en appelle en même temps à ses oeuvres, comme preuve de la vérité de son témoignage, et de ce qu'il était Fils de Dieu, et le Père en lui et lui dans le Père. On cherche alors à le prendre, mais il échappe à leurs mains et s'en va au delà du Jourdain, où plusieurs se rendent vers lui et reconnaissent que tout ce que Jean-Baptiste avait dit de lui était vrai.

Avant d'aller plus loin, je pense qu'il sera utile de résumer ce que nous avons parcouru en détail pour en donner l'ensemble. Les chapitres 8 et 9 nous présentent le côté de la responsabilité du peuple, en ce qu'il rejette le témoignage de la parole et des oeuvres de Jésus; le chapitre 9, en particulier, nous présente les Juifs comme chassant de la synagogue l'homme qui avait cru que Jésus était prophète, après avoir appris dans sa propre personne, par expérience, la puissance de Jésus qui l'avait miraculeusement guéri: mais là, Jésus et les croyants étaient rejetés et mis dehors. Or, au chapitre 10, c'est la pensée et l'opération divines qui nous sont présentées. Christ, sans doute, entre, selon l'obéissance, par la porte; mais c'est pour accomplir l'oeuvre et la volonté de Dieu à l'égard des siens. Les brebis lui appartiennent; il les appelle par leur nom; il les mène dehors; il va devant elles, et elles le suivent: c'est la

véritable oeuvre du Seigneur. Sans doute la responsabilité des Juifs en le rejetant subsistait toujours, mais ne frustrait pas les conseils de Dieu: le Berger n'avait pas l'intention de laisser les brebis dans la bergerie. Les Juifs étaient coupables du crucifiement du Seigneur, mais la mort de celui-ci était selon les conseils et la prescience du Dieu Sauveur: il en était de même ici, quant aux Juifs; ils chassaient dehors cette brebis, l'aveugle-né qui avait été guéri; mais, de fait, c'était Dieu qui libérait cet homme de la prison de la bergerie pour le placer sous les soins du bon Berger (versets 2-4). Après cela le Seigneur donne la vie, la vie en abondance à ses brebis, qui entrent par la porte, par la foi en lui, - qui entrent dans la jouissance des choses célestes: elles ont la vie qui appartient aux cieux, elles sont sauvées, libres, nourries dans les pâturages de Dieu. Ensuite le bon Berger n'épargne pas sa propre vie, mais la laisse pour elles afin qu'elles jouissent du salut et des privilèges préparés de Dieu; puis il s'agit de la valeur de la mort de Jésus pour le coeur du Père: aussi c'est lui-même qui donne sa vie, on ne la lui ôte pas. A la fin, dans un autre discours, le Seigneur nous présente la bénédiction des brebis dans toute la plénitude de grâce et de sûreté qui leur est départie sous sa sauvegarde et celle du Père.

Chapitre 11

Le chapitre 10 termine la partie historique proprement dite de l'évangile de Jean. Le Seigneur avait quitté la Judée au chapitre 4; mais l'histoire de son ministère habituel en Galilée ne nous est pas racontée dans cet évangile: le Seigneur, au contraire, est avec les Juifs à Jérusalem, leur présentant les choses nouvelles qui se rattachaient à sa personne, à sa mort, et à sa glorification. Aux chapitres 5, 6 et 7, ces communications sont terminées par le rejet de sa personne, de son témoignage et de ses oeuvres, qui termine la question de leur responsabilité. Puis nous avons son oeuvre réelle en Israël et ce qui s'en suivrait selon les desseins de Dieu et par sa puissance dans sa personne, au chapitre 10. Les chapitres 11 et 12 contiennent le témoignage que Dieu rend à Jésus, et cela sous tous les rapports, quand l'homme le rejette; ensuite la déclaration du Seigneur que la mort est nécessaire pour qu'il prenne son titre de fils de l'homme; le chapitre 13 l'envisage comme s'en retournant vers Dieu.

Le chapitre 11 nous présente Jésus comme Fils de Dieu: ressusciter et rendre la vie à un mort en est le témoignage.

Lazare, membre d'une famille aimée de Jésus, était malade; Jésus lui-même, loin de Jérusalem, s'était retiré au bord du Jourdain. Les soeurs de Lazare, dont l'une, lorsque Jésus fréquentait la maison, s'était tenue assise à ses pieds pour l'entendre, tandis que l'autre était préoccupée du service de la maison et s'était plainte de ce qu'elle était laissée seule, envoient dire au Seigneur que leur frère est malade. Jésus répond: «Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (verset 4); après quoi, il demeure deux jours au lieu où il était; puis il dit à ses disciples: «Retournons en Judée». Les disciples lui objectent que les Juifs, peu auparavant avaient cherché à le tuer. La réponse du Seigneur nous révèle le principe qui gouvernait toute sa conduite. Pendant ces deux jours, il n'avait reçu aucune direction de la part de son Père pour se rendre à Béthanie, et malgré

l'affection qu'il avait pour cette famille qui lui était rappelée par les deux soeurs, il reste là où il était, sans bouger. Ensuite, la volonté de son Père lui étant révélée, il part sans hésitation pour le lieu dangereux qu'il avait quitté. La lumière du jour était sur son chemin, la lumière de la volonté de son Père. Là, il marchait toujours.

Après cela, Jésus dit à ses disciples: «Lazare, notre ami, est endormi; mais je vais pour le réveiller» (verset 11).

Jésus parle ainsi, parce que la mort prenait ce caractère à ses yeux, la puissance de la résurrection et de la vie étant en lui. Les apôtres rapportent ses paroles littéralement au dormir du sommeil, sur quoi il les leur explique. Que de choses se passaient dans le coeur de Jésus qui ne se montraient pas! Pour sa marche, la volonté de son Père suffisait, et il avait le discernement de cette volonté. Mais sa propre mort était devant ses yeux, l'empire de la mort sur l'homme, la puissance de la vie en lui-même, la gloire de Dieu manifestée dans l'exercice de celle-ci, le fait qu'il était le Fils de Dieu en qui la résurrection et la vie étaient venues, les voies de Dieu qui le ramenaient là où, en effet, la mort l'attendait, l'affection de la famille du défunt qui, toute réelle qu'elle était, ne déplaçait pas un instant son attente en la volonté de Dieu, son isolement, car ses disciples ne le comprenaient pas, toutes les conséquences immenses de ce voyage où l'empire de la mort sur l'homme, la présence de la résurrection et de la vie, l'assujettissement à la mort de Celui qui était l'une et l'autre, et cela pour l'homme... tout cela pressait sur l'esprit du Sauveur, sur son esprit, seul au milieu de ce monde! Mais pour lui, je le répète, la volonté de son Père suffisait pour éclairer son chemin; il ne lui fallait que cela, enseignement inestimable pour nous et pour nos faibles coeurs, mais qui ont la force divine avec eux dans ce chemin-là. On n'y bronche pas. Le précieux Sauveur n'y faillit jamais, ni dans la vie, ni dans la mort; il mena une vie secrète avec son Père, une vie qui se montrait dans l'obéissance et l'amour parfait pour lui, mais qui fournissait sa carrière là où la haine et la mort régnaient, celles-ci ne faisant toutefois que l'amener au but qu'il poursuivait, savoir l'obéissance parfaite à son Père et la gloire absolue de ce dernier. Oh! puissions-nous le suivre; et si c'est de loin, au moins que ce soit *lui* que nous suivions en marchant sur ses traces, dans la vie intérieure qui regarde à lui, et dans l'obéissance et la recherche de ce qu'il veut!

«Allons vers lui», dit Jésus (verset 15). Il va au-devant de la mort comme puissance qui exerce son empire sur l'homme, et pour la subir lui-même, lui qui était la résurrection et la vie, en vue de notre salut et pour la gloire de Dieu. Dans sa marche d'obéissance ici-bas, le Père l'exauce toujours et il déploie ainsi la puissance divine jusqu'à ressusciter un mort; mais il marche dans ce chemin d'obéissance pour obéir jusqu'au bout, trouvant qu'il ne pourrait pas être exaucé jusqu'à ce que la coupe qu'il craignait saintement fût bue, cette coupe qu'il allait boire, en étant abandonné de Dieu dans son âme, puis exaucé, sans doute, et glorifié, mais après qu'il aurait fait l'expérience, jusqu'au bout, de ne pas être exaucé.

Mais quelles que fussent les pensées du Sauveur et la pression des circonstances sur son âme, jamais elles ne l'ont vaincu, ni empêché d'exercer la charité la plus parfaite. «Je me réjouis, à cause de vous, de ce que je n'étais pas là» (verset 15).

S'il était peiné de sembler manquer à l'affection de ces pauvres femmes, non seulement il obéissait parfaitement à la volonté du Père, ce qui est confirmé ici, mais au milieu des profonds exercices de son coeur, la puissance de la vie et tout le poids de la mort se rencontrant dans sa pensée, il se réjouissait du profit qu'allaient en avoir les disciples.

Un autre témoignage de la grâce de Dieu, se trouve ici dans le fait que le dévouement de Thomas, qui plus tard a manqué de foi, est rappelé, en sorte qu'on ne saurait douter de sa loyauté à l'égard de Jésus. Mais poursuivons cette importante histoire de la résurrection de Lazare.

Le fait de la mort de Lazare a été clairement constaté par le délai que la sagesse de Dieu avait mis à l'intervention du Seigneur: Lazare avait été quatre jours dans le sépulcre. Ce qui n'est qu'obéissance à la volonté de Dieu au moment où il s'agit de s'y soumettre, fait plus tard éclater la sagesse de Dieu. Jésus avait guéri bien d'autres personnes; mais ici, tout près de Jérusalem, à la vue des Juifs, la puissance de la vie, la puissance divine en Jésus, a été manifestée au moment où il allait mourir, et cela d'une manière éclatante. C'était une puissance inconnue de tous, quoique Celui qui l'exerçait, et qui l'était, eut déjà rendu la vie à des morts. Jésus donc étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre (verset 17). Béthanie étant près de Jérusalem, beaucoup de Juifs s'y étaient rendus pour témoigner leur sympathie aux soeurs du défunt et les consoler; une foule de témoins est ainsi amenée sur les lieux pour constater l'oeuvre merveilleuse du Seigneur, en répandre le bruit dans la sainte ville, en établir l'authenticité sans contradiction possible, et amener ainsi la crise qui devait avoir bientôt pour résultat solennel la mort du Sauveur, selon les conseils et le propos arrêté de Dieu. La nouvelle de l'arrivée de Jésus parvient à Béthanie jusqu'aux oreilles de Marthe, qui se lève aussitôt et va à la rencontre du Seigneur (versets 19, 20). Le coeur de Marthe était gouverné par les circonstances, et l'arrivée tardive du Seigneur la met aussitôt en mouvement. Que dirait Jésus? Que ferait-il? Il y avait chez Marthe de la confiance en lui, mais rien n'était pesé; Marie était plus sérieuse: elle était habituée à se tenir aux pieds de Jésus pour écouter le témoignage divin qui sortait de sa bouche; il y avait peut-être plus d'embarras dans son coeur quant au fait que le Seigneur n'était pas venu plus tôt; mais, avec plus de respect pour sa personne, elle était plus influencée par le sentiment de son caractère divin; elle reste tranquille à la maison, attendant que Dieu lui procurât le moment de se trouver avec Jésus; son coeur plein, prêt à éclater, comptait encore sur Jésus et s'attendait à lui, abattu, je n'en doute pas, mais sachant qu'il y avait là, dans le Seigneur, un coeur plus profond, plus rempli d'amour que le sien. Marthe, s'étant rendue auprès de Jésus, a la parole toute prête: elle le reconnaît bien comme Seigneur, elle croit bien en lui, mais d'une foi qui sait peu ce qu'il est: «Si tu eusses été ici, Seigneur, dit-elle, mon frère ne serait pas mort;» mais encore, elle savait que, comme Messie, ce que Jésus demanderait à Dieu, Dieu le lui donnerait. Il ne s'agit pas ici du Père, du Fils qui avait la vie en lui-même; mais Marthe avait trop connu ce que Jésus avait fait pour penser que Dieu ne l'exaucerait pas. Tout ce passage est intéressant, car il montre une âme qui croyait en Jésus, une âme qui l'aimait, mais une foi, — on en voit tant ainsi, — où tout était vague, une foi qui reconnaissait en Jésus un médiateur

que Dieu exaucerait, mais qui ne savait rien de sa personne comme venu dans ce monde, ni de la puissance vivifiante qui se trouvait dans le Fils de Dieu, entré au milieu de la scène où la mort régnait. La réponse du Seigneur soulève cette question et donne lieu au témoignage public de Dieu à ce sujet. «Ton frère ressuscitera», dit Jésus. Marthe, pharisienne orthodoxe, répond: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour;» elle aurait pu en dire autant des plus grands ennemis de Christ. Ceux-ci ressusciteront certainement, la puissance de Dieu le fera. La réponse de Marthe n'en disait pas davantage, ne disait pas un mot de ce qu'était le Sauveur. Jésus le dit: «Moi, je suis la résurrection et la vie» (verset 25). Comme dans l'évangile tout entier, nous avons ici ce que Jésus est comme lumière et vie, dans sa personne, en tant que venu dans le monde, en contraste avec toutes les promesses faites aux Juifs, lors même qu'elles auraient été justement appréciées. Elles ne l'étaient guère ici, elles l'étaient du moins d'une manière bien vague.

Le Seigneur parle ici (versets 25, 26) comme déjà présent pour accomplir le grand résultat de sa puissance, caché encore dans sa personne, mais dont il allait donner la preuve dans la résurrection de Lazare. Quand il exercera cette puissance, celui qui a cru (*) en lui, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en lui, ne mourra jamais. La puissance est dans sa personne, la preuve actuelle se trouvait dans la résurrection de Lazare, l'accomplissement en sera quand il reviendra pour exercer cette puissance dans sa plénitude. En attendant, la chose se réalise selon la position que Christ a prise: il ressuscite Lazare pour la vie du monde où lui se trouvait. Maintenant qu'il est absent, l'âme vivifiée par sa puissance le rejoint là où il est; quand il reviendra, il ressuscitera en gloire les croyants morts; les croyants vivants ne mourront pas. Evidemment nous trouvons en ceci la puissance de vie qui se trouve dans la personne du Sauveur, en contraste avec la pensée vague de Marthe, si commune parmi les chrétiens aussi, que Dieu ressuscitera tous les hommes à la fin des temps; aussi les paroles du Seigneur ne s'appliquent qu'aux croyants.

(*) Litt.: le croyant; c'est son caractère, mais cela ne peut bien se dire en français.

Remarquez que la résurrection précède ici la vie, car la mort était devant les yeux de Jésus et pesait sur tous les coeurs. Mais aussi Jésus avait la puissance de la vie pour ressusciter, quand la mort avait déjà exercé sa puissance, et c'est ce qu'il fallait pour l'homme sur lequel la mort régnait.

Le Seigneur pose la question formellement à Marthe: «Crois-tu cela?» En effet, c'était là la grande question «cruciale», car la mort régnait sur l'homme, et Christ lui-même allait la subir. Y avait-il quelque chose de plus puissant dans le monde de la part de Dieu? Marthe ne s'était pas tenue aux pieds de Jésus; elle ne sait pas répondre, — ni Marie elle-même; toutefois la précipitation de Marthe avait servi à mettre en lumière la question à laquelle elle ne savait répondre, et l'état d'ignorance dans lequel étaient tous les coeurs. Mais la glorieuse personne de Jésus, la Résurrection et la Vie, était là. Marthe, sentant que le Seigneur dépassait son intelligence spirituelle, fait une confession de foi correcte, selon le Psaume 2, mais tout à fait générale; et, dans le sentiment que Marie connaissait davantage les pensées du Seigneur, elle va l'appeler en disant: le maître t'appelle; ce qui, sans être formellement vrai, exprimait ce

qu'elle sentait moralement, — ce que la question du Sauveur impliquait, car le «Crois-tu cela», s'adressait, elle en avait le sentiment, non pas tant à elle, qu'à Marie.

Marie se lève aussitôt et se rend auprès de Jésus. Son coeur, les besoins de son coeur, y étaient déjà; son respect pour le Seigneur et l'embarras de son âme, agitée par la puissance de la mort, l'avaient retenue jusqu'alors à la maison; mais cela donnait lieu au témoignage que la mort pesait sur l'âme de Marie aussi: tout y était assujetti. Jésus pouvait guérir; mais la mort dominait sur les vivants comme sur les trépassés. Marie, le coeur soumis, mais exercé et embarrassé, car le Libérateur en qui il se confiait n'avait pas arrêté le mal, arrive auprès de Jésus. Attachée au Seigneur, qui possédait la confiance de son coeur, confiance qu'avaient ranimée les paroles de Marthe, mais ayant encore le poids de la mort sur son âme, Marie se prosterne devant lui aussitôt qu'elle le voit, car son dévouement tenait à un profond respect pour la personne de Jésus, respect engendré par la parole de celui-ci. Mais Marie aussi était sous le poids de la mort; à cet égard, elle ne va pas plus loin que Marthe, mais sûre de la bonté de Jésus, comme, du reste, Marthe aussi l'avait été, elle dit: «Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort». La mort était entre son espérance et Jésus, puisque Jésus n'avait pas été entre Lazare et la mort. La mort, pour elle, avait fermé la porte à tout espoir: il n'y avait plus de Lazare sur la terre des vivants, il n'y avait plus là personne pour être guéri.

Les Juifs, voyant que Marie s'était levée et était sortie, la suivent, pensant qu'elle s'en allait au sépulcre pour y pleurer; ils ne font ainsi qu'ajouter leur voix au témoignage rendu à la puissance de la mort sur le corps et sur l'âme: «Celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, n'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas?» (verset 37). Jésus le sent: il gémit et frémit (*) dans son esprit, mais l'amour qui l'anime et le témoignage qu'il venait rendre à la vérité, le poussent vers le tombeau où gît le corps de Lazare. Il demande: «Où l'avez vous mis?» On le mène au sépulcre. Là Jésus se soulage par des larmes, qui sont le témoignage de son état d'homme, et de sa sympathie pour les hommes et comme homme, mais aussi l'expression d'un coeur mû par l'amour divin. Ce n'était pas toutefois la perte de Lazare, ni son affection pour les soeurs du défunt, qui était la cause de ces larmes, car Jésus allait, à l'instant même, ressusciter Lazare. En pensant à ce dernier, ce qu'il allait faire eût fait jaillir la joie dans son coeur. Non, ces larmes du Sauveur, c'était la sympathie profonde pour la race humaine écrasée sous le poids de la mort dont elle ne pouvait se relever, comme aussi pour ces âmes éprouvées. Les Juifs pensent que les pleurs de Jésus avaient leur source dans son affection pour Lazare: «Voyez comme il l'affectionnait», disent-ils. Cela était très naturel, mais ce qu'il allait faire nous défend d'entretenir une pensée pareille. La remarque, déjà citée, de quelques-uns d'entr'eux (verset 37), ne fait que renouveler les soupirs de Jésus, en ramenant la pensée de l'assujettissement des hommes, non seulement à la mort, mais à l'empire de la mort sur leurs esprits.

(*) L'expression employée ici est très forte.

C'est là ce qui faisait couler les larmes du Sauveur. La pauvre Marthe ne peut cacher son incrédulité, c'est-à-dire l'influence qu'exerçaient les circonstances extérieures sur son âme. Il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau! La corruption devait avoir

commencé déjà, dit-elle. Dieu permet qu'il n'y ait aucune équivoque, et que la preuve de la réalité de la mort de Lazare soit donnée; mais la gloire de Dieu ne s'attendait pas à la facilité de l'oeuvre, elle se montrait dans son impossibilité. Ils ôtèrent donc la pierre qui fermait le sépulcre où gisait le cadavre de Lazare.

Jésus ici, comme toujours dans cet évangile, attribue l'oeuvre à la volonté du Père et accomplit l'oeuvre comme exaucé par lui, cet exaucement étant la preuve que le Père l'avait envoyé, et en rendant témoignage. C'est la position dans laquelle Jésus se place: il ne sort pas du rôle de serviteur qu'il avait pris: il pouvait faire et faisait tout ce que faisait son Père, mais c'était comme envoyé par lui pour l'accomplir, comme s'étant fait serviteur tout en étant un avec le Père. Il ne se glorifie jamais, ni ne s'éloigne de cette dépendance de son Père dans sa carrière ici-bas. Il eût manqué à sa perfection en le faisant; il ne le pouvait pas. Aussi sa mission du ciel de la part de Dieu était le point capital pour les foules. Alors, avec la voix puissante qui ressuscite, la voix du Fils de Dieu, il s'écrie: «Lazare, sors dehors» (verset 43). Et le mort sortit, lié dans le linceul dans lequel il avait été enseveli, et sa figure enveloppée d'un suaire. Jésus commande aux assistants de le délier et de le laisser aller.

L'effet de ce miracle fut que beaucoup de Juifs crurent en Lui; mais d'autres, endurcis par leurs préjugés, s'en allèrent vers les pharisiens et leur dirent ce que Jésus avait fait. Israël était mis en demeure de croire, ou de montrer une haine inguérissable contre Dieu et contre sa volonté; car, souvenons-nous-en, presque sous les murs de Jérusalem et connu de tous, le Dieu de lumière et de vérité s'est montré comme la résurrection et la vie, et a relevé d'entre les morts un homme dont le corps allait tomber en corruption. A sa parole puissante, qui toutefois reconnaissait son envoi de la part du Père, le mort enterré déjà depuis quatre jours, sort vivant du tombeau. La puissance de Dieu est entrée, même quant au corps, dans le domaine de la mort, à l'empire de laquelle aucun humain ne pouvait se soustraire, qu'aucun être vivant ne pouvait éviter, que tous étaient condamnés à subir par la puissance de Satan et par le jugement de Dieu. Voilà un homme qui, insistant sur ce qu'il était envoyé du Père en grâce, appelle du tombeau un mort, avec autorité, et de fait le vivifie et le ressuscite. Le Fils de Dieu était là, renversant la puissance de Satan, détruisant l'empire de la mort, et soustrayant l'homme au sort auquel il avait été assujéti par le péché: il était là, le Fils de Dieu, la résurrection et la vie, présenté à l'homme, déclaré Fils de Dieu en puissance. L'homme veut-il le recevoir?

La nouvelle du merveilleux événement de la résurrection de Lazare étant arrivée aux oreilles des pharisiens, ceux-ci se rassemblent pour tenir conseil sur ce qu'il y avait à faire. Adversaires avoués de Christ quoiqu'il en fût, ne pensant qu'à leur importance nationale, ils craignent, leurs consciences et leurs coeurs restant également insensibles, que la manifestation d'une telle puissance ne réveille la jalousie des Romains; leur haine contre la lumière divine étant toutefois plus grande et ayant plus d'action sur eux que la crainte des Romains, car susciter des émeutes et des rébellions ne leur coûtait pas tant à l'occasion. Caïphe, car les conseils de Dieu vont s'accomplir, déclare qu'il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple que de voir celui-ci tout entier périr. «Vous ne savez rien, ni ne considérez qu'il

nous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas» (verset 50). Dieu mettait ces paroles dans sa bouche, l'évangéliste ajoutant que Jésus allait mourir non seulement pour la nation, mais pour rassembler en un tous les enfants de Dieu dispersés. L'inimitié contre la lumière venue et manifestée en grâce, et contre la puissance divine, qui ne se garantissait pas maintenant, mais accomplissait la volonté de Dieu, l'inimitié absolue contre le Fils de Dieu en qui ces choses se réalisaient, — et qui était manifesté par ces choses, — était bien arrêtée et sans scrupule. Depuis ce jour donc, ils consultèrent ensemble pour le faire mourir (verset 53). C'était la volonté, diabolique de la mort contre Celui en qui était la vie et en qui Dieu lui-même avait visité ce pauvre monde en grâce, une volonté sans scrupule aucun, car ils voulaient faire mourir aussi Lazare, témoin trop irréfragable de la puissance qui l'avait ressuscité. Rien n'est plus affreux, mais c'est l'homme mis à nu.

Jésus donc ne marcha plus ouvertement au milieu des Juifs; il s'en alla, jusqu'à ce que son heure fût venue. On se demandait s'il viendrait à la fête, car la Pâque des Juifs était proche, et les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné ordre, que si quelqu'un savait où était Jésus, on l'indiquât pour qu'on le prit.

Quel témoignage nous avons ici de l'entrée de la puissance de la vie dans ce monde de mort, de son entrée en grâce et victorieuse sur la mort, quelque réelle que fût celle-ci! Souvenons-nous que la résurrection vient la première: car, au fond, nous sommes tous morts. Il fallait une autre chose encore, la mort de Celui qui possédait cette vie, car nous sommes pécheurs et la pensée de la chair, chez tous, est inimitié contre Dieu: il fallait la rédemption, comme il fallait la vie, là où la mort régnait et régnait par le péché (Comparez 1 Jean 4: 9, 10). Mais nous possédons le témoignage de la puissance divine entrée dans le domaine de la mort, — comment Dieu se glorifie, — et le Fils de Dieu, révélé comme Celui en qui est cette vie pour nous; nous voyons aussi qui est Celui qui va se donner pour nous sur la croix.

Chapitre 12

Mais l'heure solennelle de la mort du Seigneur approchait, et six jours avant la Pâque, dont il devait être le véritable agneau, Jésus revient à Béthanie (chapitre 12: 1), et quelle scène étonnante s'y déploie! Assis à la même table se trouvent Lazare ressuscité, revenu du hadès, et Celui qui l'en avait ramené, le Fils de Dieu. Marthe, selon ses habitudes ordinaires, s'occupe du service; Marie, complétant son portrait moral, s'occupe de Jésus. Marie avait goûté la parole du Seigneur: cette parole, pleine d'amour et de lumière, avait pénétré son coeur. Jésus lui avait rendu son frère bien-aimé. Elle voyait monter la haine des Juifs contre Celui qu'elle aimait et qui avait introduit dans son coeur le sentiment de l'amour divin; à mesure que la haine montait, son affection pour le Sauveur montait de même et lui prêtait le courage de se montrer. C'était l'instinct de l'affection qui sentait que la mort jetait son ombre sur Celui qui était la vie, comme Jésus le sentait aussi, — seul cas où Jésus ait trouvé la sympathie sur la terre. Le Seigneur donne à l'acte de Marie, fruit instinctif d'affection et de dévouement, une voix qui provenait de son intelligence divine: ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait pour son

ensevelissement. Lui savait qu'il s'en allait. Marie a tout dépensé pour Lui: pour son coeur Jésus en était digne. Comme je l'ai dit, son affection montait à mesure que la haine des Juifs grandissait. L'ombre de son prochain rejet l'atteignait déjà. En effet, tout se concentrait, tout revêtait sa forme, en lui et autour de lui: en lui, la puissance de la vie et le dévouement à la mort; en Marie, l'affection qui, de Jésus, faisait le tout de son coeur; en Judas, l'esprit de mensonge et de trahison; chez les Juifs, la haine contre ce qui était divin, jusqu'à vouloir faire mourir Lazare lui-même; malice et dureté incroyables qui ne voulaient pas de la lumière! A l'occasion du propos de Judas, le Seigneur exprime la conscience qu'il avait de son prochain départ de ce monde, mais avec une patience et une douceur frappantes.

Cette courte histoire renfermée dans les premiers versets de ce chapitre 12, a un caractère tout particulier, insérée qu'elle est au milieu du témoignage que Dieu faisait rendre à la gloire personnelle de son Fils au moment de son rejet.

Mais, dans ce moment même, et au milieu de la haine croissante des chefs de la nation, ce petit troupeau se rassemble, témoin de la puissance divine dont l'un d'entre eux avait été l'objet, puissance qui amenait plusieurs des Juifs à croire en Jésus (verset 11). Jésus devait s'en aller, il devait mourir; mais avant qu'il meure, il y a des hommes qui sont témoins de la puissance vivifiante du Fils de Dieu et y voient la gloire de Dieu, des témoins de ce qu'il était déjà, de ce qu'il était dans sa personne. Les versets qui suivent montrent ce qu'il allait être dans sa position, — ce qui lui appartenait, mais qu'il ne s'appropriait pas et, dans l'un des cas, ce qu'il n'a pu s'approprier avant de mourir.

Les deux premiers titres auxquels il est rendu témoignage ici, appartenaient au Seigneur de son vivant, mais le premier se rattachait à sa personne, lui était inhérent: il était Fils de Dieu, il était la résurrection et la vie, de sorte que la petite assemblée qui l'entourait, était réunie autour de lui, sur un principe auquel la vie éternelle se rattachait, et sur lequel la position chrétienne (non encore développée ni connue, il est vrai, soit comme principe ou comme fait) se fondait par anticipation, - Christ, Fils de Dieu, résurrection et vie, s'en allant au Père à travers l'ombre de la mort et son rejet ici-bas. Au reste, les trois caractères de Christ, dont les deux premiers se trouvent dans le Psaume 2, et sont reconnus de Nathanaël au commencement de notre évangile, et dont le troisième, contenu dans le Psaume 8, est reproduit dans la réponse du Sauveur à Nathanaël, se retrouvent ici. Seulement, différent du Psaume 2, le premier de ces noms se présente ici non seulement comme droit de naissance dans ce monde, mais comme exercice de la puissance divine qui ressuscite et qui vivifie. Quant aux deux autres, nous allons en poursuivre la manifestation telle qu'elle nous est donnée dans notre chapitre.

Avant d'aller plus loin, je veux encore une fois attirer l'attention sur ce rapprochement solennel: la puissance de la mort sur le coeur de l'homme, sur le premier Adam, et la puissance de la vie divine dans le Fils de Dieu, présente dans un homme au sein de l'empire de la mort, détruisant cet empire, et Celui qui la possédait dans sa personne se livrant à la mort lui-même, pour délivrer de celle-ci ceux qui lui étaient assujettis. Que Jésus eut cela en vue, est apparent

(voyez 10: 31, 40; 11: 16, 53, 54; 12: 7): il l'avait sur son Esprit quand il s'en revient à Jérusalem et quand il parle avec Marthe et Marie; il devait subir lui-même la mort pour nous.

Le lendemain (verset 12 et suivants) le peuple, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, frappé par ce grand miracle de la résurrection de Lazare, va à sa rencontre avec des rameaux de palmiers, et le salue comme le roi d'Israël qui venait au nom de Jéhovah, selon le Psaume 118. C'est le second caractère sous lequel Dieu veut que Jésus soit reconnu, malgré son rejet. La résurrection de Lazare l'avait montré comme Fils de Dieu; maintenant il est reconnu Fils de David. Ici l'événement se rattache directement à la résurrection de Lazare et au titre de Fils de Dieu: dans Luc, et même dans Matthieu et dans Marc, c'est plutôt au titre de Seigneur que la circonstance se rattache, et nous y trouvons les détails sur la manière dont Jésus a trouvé le poulain de l'ânesse. Dans ces trois évangiles aussi, quoique cette différence soit moins saillante dans Matthieu, les disciples sont mis en évidence, tandis qu'ici c'est davantage le peuple, mû par le bruit qu'avait fait la résurrection de Lazare. C'est la prophétie de Zacharie, mais en laissant de côté ce qui, dans le prophète, se rapporte à la délivrance d'Israël. Jean et Matthieu en font mention, car ce ne fut qu'après la glorification de Jésus, que les disciples surent lier la prophétie avec ce qu'ils avaient fait eux-mêmes pour l'honorer et le faire rentrer en triomphe à Jérusalem, Jésus ayant toutefois donné l'ordre quant au poulain de l'ânesse.

Tels sont, outre la puissance divine qui ressuscite, les deux titres qui appartenaient à Jésus, comme le Christ manifesté sur la terre, les titres du Psaume 2.

Ensuite les Grecs, d'entre ceux qui étaient montés pour adorer pendant la fête, arrivent, et désirent voir Jésus. Ils viennent à Philippe, qui le dit à André, et puis André et Philippe le disent à Jésus. Tout en venant adorer à Jérusalem, ils étaient étrangers aux alliances de la promesse: il fallait un tout nouvel ordre de choses pour les y introduire. Ils n'avaient aucun droit aux promesses; il fallait que Jésus mourût, pour fonder ce nouvel ordre de choses. Jésus est ici, non le Messie promis, mais le second homme, chef de toutes choses que Dieu avait créées, qu'Il avait créées lui-même; mais il fallait les recevoir par la rédemption et nommément ses cohéritiers. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (verset 24). Il fallait qu'il rachetât les cohéritiers pour les avoir avec lui. S'il était roi d'Israël et Fils de Dieu, selon le Psaume 2, il était, comme Fils de l'homme, Seigneur de la création entière; seulement il fallait qu'il mourût, pour que ses cohéritiers eussent part à l'héritage qu'il avait acquis. «L'heure est venue», dit-il, «pour que le Fils de l'homme soit glorifié» (verset 23).

Il est bon de rappeler les témoignages que fournissent l'Ancien et le Nouveau Testament sur la portée de ce titre de *Fils de l'homme*. Les Psaumes et Daniel en font mention. Nous le trouvons au Psaume 80: 17, où il est question de la bénédiction des Juifs, lorsqu'ils reviendront à Jéhovah; dans le Psaume 8, après avoir été rejeté au Psaume 2 comme Fils de Dieu et roi d'Israël, le Fils de l'homme paraît comme Seigneur de tout: c'est, ici encore, lorsque le nom de Jéhovah, le Dieu des Juifs, est «excellent sur toute la terre», mais sa gloire élevée aussi au-dessus des cieux. L'homme, en même temps le Fils de l'homme, est établi sur toutes les oeuvres de Dieu. Ce Psaume 8 est cité par le Seigneur pour justifier les cris des enfants lors de

son entrée dans Jérusalem (verset 2), et par l'apôtre Paul (Ephésiens 1: 21, 22; 1 Corinthiens 15: 27), en vue de la position du Christ comme chef de tout, après sa résurrection, et en Hébreux 2, pour montrer sa gloire dans cette position, au-dessus des anges (le chapitre 1 de cette épître ayant présenté cette position comme une conséquence de sa divinité), mais lorsque cette suprématie humaine n'avait pas encore lieu, quoiqu'il fût couronné de gloire et d'honneur. Ces trois passages développent pleinement la position de Jésus comme Fils de l'homme: un autre (Daniel 7: 13, 14) complète le tableau de la place du Fils de l'homme dans le gouvernement de Dieu. Dans ce passage, le Fils de l'homme est amené à l'Ancien des jours, pour prendre en main le gouvernement, non des Juifs seulement, mais de tous les royaumes, exerçant d'en haut, du ciel, la domination universelle dont il tient les rênes, remplaçant par elle toutes les dominations qui ont tenu le sceptre plus ou moins universel, après que le trône de Dieu eût quitté Jérusalem lors de la captivité de Babylone.

Or, pour prendre cette position de domination, non seulement sur Israël et sur les nations, mais sur toutes les oeuvres de Dieu, sur tout ce qu'il avait créé lui-même, il fallait que Jésus mourût, non pour avoir droit à tout, mais pour posséder, sur le pied de la rédemption, toutes choses réconciliées à Dieu, et ensuite pour avoir des cohéritiers selon les conseils de Dieu, Lui étant le premier-né entre plusieurs frères. Cette mort est la première pensée qui vient à l'esprit du Seigneur, lorsque l'arrivée des Grecs met en évidence sa dignité de Fils de l'homme. La mort et la malédiction étaient l'héritage de l'homme; il fallait que Jésus les subît, pour relever l'homme de l'état dans lequel il se trouvait et le placer dans la seigneurie qui lui était destinée selon les conseils de Dieu. Il était le second homme, le dernier Adam; mais le péché étant entré dans le monde, il fallait racheter les cohéritiers, les purifier, pour qu'ils eussent place avec lui; il fallait ôter à l'ennemi tout droit, pour le priver plus tard de sa puissance sur l'héritage qu'il avait acquis par le péché de l'homme et même par le jugement de Dieu, et pour réconcilier toutes choses avec Dieu, ayant fait la paix par le sang de la croix. Dans ce chemin de la mort, car c'était bien la mort de la croix, il faut, si quelqu'un le sert, qu'il le suive. Quiconque aime sa vie la perdra, qui hait sa vie dans ce monde la gardera jusqu'à la vie éternelle. Solennelle parole! Mais, nous l'avons déjà vu, il fallait que son rejet, selon le Psaume 2 fût associé à ses caractères de Messie et de Fils de Dieu: il ne devait plus être de ce monde. Sa position de Fils de l'homme, chef de toutes choses, vient seulement après, au Psaume 8.

Depuis le chapitre 10, nous nous trouvons historiquement dans l'ombre de sa mort, qui faisait ainsi une brèche absolue entre lui et le monde, et était aussi la mort dans toute sa terreur comme jugement de Dieu. Le jugement, il l'a subi à notre place; mais c'était là le jugement d'un monde qui ne devait plus le voir. L'amitié du monde dorénavant serait inimitié contre Dieu; elle l'avait toujours été en réalité, mais maintenant la chose était publiquement manifestée: c'est le Seigneur rejeté, qui est le Sauveur. C'est Celui que l'homme a crucifié que Dieu a élevé à sa droite. Il avait pleinement révélé le Père, et ils ont vu et haï lui et le Père, comme il le dit ici, en appelant au jugement de Dieu: «Père juste, le monde ne t'a pas connu». Pour être un Sauveur, il a dû être élevé de la terre: le Fils de l'homme a dû souffrir et mourir;

un Christ vivant était pour les Juifs. L'ombre de la mort ne faisait que s'épaissir jusqu'à Gethsémani où ses ténèbres les plus profondes enveloppèrent l'âme de Jésus, et où il prit en sa main la coupe qui contenait ce qui avait jeté son ombre sur son âme tout le long du chemin, mais qui maintenant la pénétrait de sa plus profonde obscurité. Une seule chose lui restait jusqu'à la croix, et même dans les peines de l'obéissance parfaite, la communion de son Père: à la croix, l'obéissance s'accomplissait et la communion se perdait pour faire briller davantage son obéissance et sa perfection. C'était l'heure de l'homme et la puissance des ténèbres, qui ne faisaient que le pousser vers le jugement de Dieu, plus terrible que les instruments subordonnés qui assombrissaient le chemin de l'obéissance et des souffrances, dans lesquelles il a parfaitement glorifié Dieu, là où il a été fait péché pour nous et a effacé nos péchés pour toujours.

Chapitre 12: 25-50

Le Seigneur parle d'une manière abstraite, comme d'une règle ou d'un principe, dont il allait lui-même poser la base pour tous; seulement lui se donnait lui-même pour que d'autres eussent la vie éternelle, et il aurait pu se délivrer lui-même ou obtenir douze légions d'anges: mais alors comment les Ecritures se seraient-elles accomplies? La chose ne se pouvait pas: il n'était pas venu pour se délivrer. Il serait resté dans le ciel et nous aurait laissés exposés au juste jugement de Dieu; mais cela ne se pouvait pas non plus: son amour ne le lui permettait pas. Il avait aussi trop à coeur l'accomplissement des conseils de Dieu et la gloire de Dieu son Père, qui devait être ainsi mise en évidence d'une manière éclatante et parfaite. Le rejet du Sauveur de la part du monde a été le rejet du monde de la part de Dieu. Le dernier effort pour trouver ou susciter du bien dans le coeur de l'homme avait été fait, et ils avaient «vu et haï et moi et mon Père». Dieu pouvait sauver de ce monde, en grâce; mais le monde était perdu, il était en état d'inimitié contre Dieu. Celui donc qui s'attache à ce monde, qui y cherche sa vie, ou qui la garde comme une vie à laquelle il tient, en contraste avec le Christ rejeté, la perd. Nous ne sommes pas toujours appelés à sacrifier notre vie extérieurement, bien que cela puisse avoir lieu et soit souvent arrivé; mais, moralement, cela s'applique toujours: celui qui aime sa vie, qui tient à elle comme si elle était de ce monde, la perd. C'est une vie de vanité, aliénée de Dieu, comme le monde lui-même auquel elle s'attache, une vie qui n'aboutit qu'à la mort; car ici Jésus ne parle pas de jugement.

Le Seigneur ajoute, à ce qui précède, un principe de conduite des plus importants: «Si quelqu'un me sert, qu'il me suive» (verset 26). Ce sera, en principe, à travers la mort, qu'il faudra le suivre - la mort au péché et au monde; mais la conséquence d'une telle marche est simple. Là où est le Sauveur, là sera son serviteur. Celui-ci le suit par la mort dans la gloire céleste où il est entré, et «si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera».

Mais le coeur du Seigneur, s'il conseillait aux autres de prendre le chemin étroit dans lequel on se reniait, et soi-même et le monde qui était inimitié contre Dieu, tout en perdant une vie identifiée avec le monde qui rejetait la lumière, alors qu'elle y était entrée en grâce, — son coeur, dis-je, réalisait ce qui était devant lui-même, car il allait au-devant de la mort,

mort armée de son aiguillon: le jugement de Dieu contre le péché et la puissance de Satan, mais une mort dans laquelle nous trouvons d'autant plus la perfection de Jésus. «Maintenant», dit-il, «mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure»; c'est pour cela que je suis venu dans le monde. Alors le Sauveur remonte au vrai motif de tout, motif toujours présent à son coeur: «Père, glorifie ton nom». Coûte que coûte, c'est ce qu'il voulait toujours. — La réponse de la part du Père ne se fait pas attendre: «Je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau». Je ne doute nullement que ce «je le glorifierai de nouveau», ne dût s'accomplir en résurrection. Le Père avait glorifié son nom dans la résurrection de Lazare, résurrection dans ce monde; il allait le faire de nouveau en Christ lui-même, dans une meilleure résurrection, vraie réponse à la mort, où la souveraine puissance de Dieu en grâce, et envers Christ en justice, a été manifestée; état nouveau dans lequel l'homme n'avait jamais été, mais qui était selon les conseils de Dieu, expression de ce qu'il était en lui-même, et parfaite bénédiction pour l'homme. «Christ», dit l'apôtre, «a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père».

La foule ne savait que penser de cette voix qu'elle avait entendue; elle disait que c'était un coup de tonnerre; d'autres, qu'un ange lui avait parlé. Jésus répond: «Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous;» la voix du Père était dans son coeur; pour le peuple, il fallait ce qui était sensible; la grâce le lui donne. Mais le Seigneur explique ce signe solennel par ce qui était dans son coeur, et qu'il savait se passer dans ce moment-là: «Maintenant est le jugement de ce monde». Alors, en effet, eut lieu le jugement du monde qui se condamne lui-même absolument et finalement en rejetant le Seigneur; mais en cela aussi s'accomplit l'oeuvre qui brisa pour toujours la puissance de Satan, prince de ce monde, et se manifesta un Sauveur, point d'attraction pour tous les hommes, en lieu et place d'un Messie des Juifs, car il dit ces choses pour indiquer de quelle mort il allait mourir. La foule (verset 34) lui oppose ce qui était écrit du Messie, et demande: «Comment, toi, dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé [de la terre]. Qui est ce Fils de l'homme?» Le Seigneur répond en les avertissant que le moment s'approchait où la lumière (lui-même) serait éteinte pour eux, et où ils la perdraient pour toujours; ils marcheraient dans les ténèbres, ne sachant pas où ils allaient: leur sagesse était de croire en la lumière, avant qu'elle s'en allât, afin qu'ils fussent fils de lumière; — puis il s'en alla.

Remarquez encore ici une expression bien importante. Le Seigneur dit: «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (verset 32); il n'est plus de ce monde du tout, ni dans le ciel non plus. C'est un Sauveur rejeté, souffrant, mourant, qui a quitté le monde à tout jamais, un Sauveur ignominieusement rejeté, chassé, jeté dehors par le monde; c'est lui qui, n'étant plus sur la terre, ni dans le ciel non plus, je le répète, exposé à la vue des hommes, élevé de la terre et pas encore dans le ciel, mais seul entre l'une et l'autre avec Dieu, comme l'autel qui n'était ni dans le camp ni dans le tabernacle; c'est lui qui est le refuge attractif de ceux qui voudraient fuir le monde qui l'a rejeté, pour entrer dans le ciel, vers lequel il nous fraie ainsi le chemin.

Le reste du chapitre est un résumé de la position. Dans la première partie, c'est l'évangéliste qui constate l'incrédulité obstinée du peuple, et les tristes motifs qui gouvernaient les esprits, préoccupés de l'approbation des hommes plutôt que de regarder à Dieu; dans la seconde partie, c'est Jésus lui-même qui montre deux choses: d'abord, qu'en le rejetant ainsi, ceux qui le faisaient rejetaient la lumière même, venue dans le monde, afin que ceux qui croyaient en Dieu ne restassent pas dans les ténèbres; ensuite, qu'en le rejetant on rejetait le Père, car ce qu'il disait, c'étaient les paroles du Père. Ainsi il ne jugeait point celui qui, entendant sa parole, ne la gardait pas, car il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver: ses paroles les jugeraient, au dernier jour. Or ce qu'il disait était le commandement du Père, et ce commandement (lui le savait, il en avait la foi, la conscience certaine en lui-même) était la vie éternelle. Tout ce qu'il disait donc, il le «parlait» comme le Père lui avait parlé.

Ce résumé du rejet de Celui dont les prophètes avaient parlé; de la lumière, et des paroles du Père, termine l'histoire proprement dite de la vie du Sauveur. Ce qui suit se rapporte à son départ, au don du Saint Esprit, ainsi qu'au ministère de ceux qu'il laissait ici-bas comme témoins à sa place. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle portion de notre évangile, je rappellerai que le verset 41, en citant Esaïe 6, et en l'appliquant à Christ, montre que Jésus était le Jéhovah de l'Ancien Testament. Je ferai remarquer aussi comment la crainte de l'homme, la recherche de son approbation, obscurcit le témoignage de Dieu dans le coeur, et étouffe la conscience. L'oeil net fait que tout le corps est plein de lumière.

Chapitre 13

Au chapitre 13 commencent les enseignements qui se rapportent à un Sauveur céleste. Tout en étant sur la terre, il était la lumière venue du ciel, la vie éternelle qui était du ciel; mais, rejeté sur la terre, il prend maintenant sa place dans le ciel, - non pas Dieu manifesté dans l'abaissement humain ici-bas, mais homme glorifié dans la gloire de Dieu là-haut, et il expose et développe ce qu'il est pour nous dans cette position, avant d'y entrer.

Dès ce treizième chapitre donc, le Sauveur se présente comme ayant achevé son témoignage sur la terre, et s'en allant auprès du Père. Ceci l'amène à parler de sa position et de son service en haut dans le ciel, de la position des disciples, et de l'autre Consolateur que Lui — et le Père en son nom — enverrait d'en haut. Il était assis au souper avec ses disciples, leur compagnon et leur convive ici-bas, l'un d'eux, quelle que fût sa gloire, et leur serviteur en grâce. Mais il devait les quitter et s'en aller auprès de son Père, moment sérieux pour eux: que deviendraient-ils, et quelle serait leur relation avec lui? Leurs pensées n'allaient guère plus loin à son égard; ils pensaient qu'ils avaient trouvé le Messie qui allait établir le royaume de Dieu en Israël, bien que le Saint Esprit les eût attachés à sa personne par une puissance divine. Ils savaient qu'il était Fils du Dieu vivant, Celui qui avait les paroles de la vie éternelle. Mais il allait les quitter. Il avait été au milieu d'eux comme celui qui sert. Son service d'amour devait-il prendre fin? Le Père lui avait livré toutes choses entre les mains, il le savait; il venait de Dieu et s'en allait vers Dieu: le lien de son service d'amour avec les siens, pouvait-il continuer? S'il

le devait, il fallait qu'ils fussent propres pour la présence de Dieu lui-même et pour s'associer avec Celui auquel toutes choses étaient confiées.

Or Jésus avait aimé les siens qui étaient dans le monde: c'est la source précieuse de toutes ses relations avec nous, et lui ne change pas. Il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. Son coeur ne les abandonnait pas, mais il savait qu'il devait les quitter. Cesserait-il d'être leur serviteur en amour? - Non, il le serait pour toujours. Tout était prêt pour son départ, le coeur de Judas même. Mais ni la trahison injuste de Judas en bas, ni la gloire dans laquelle il allait entrer en haut, ne séparait son coeur de ses disciples. Il cesse d'être leur compagnon; il reste leur serviteur; c'est ce que nous lisons en Exode 21: 2-6.

Jésus se lève du souper et met de côté ses vêtements; il prend un linge et s'en ceignit; puis, versant de l'eau dans un bassin, il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il est toujours serviteur et fait le service d'un esclave. Merveilleuse vérité, et grâce infinie, que le Fils du Très-Haut, s'abaissant jusqu'à nous, se plaise, dans son amour, à nous rendre propres à jouir de la présence et de la gloire de Dieu. Il a pris la place d'un serviteur pour accomplir cette oeuvre d'amour, et son amour ne l'abandonne jamais (Voyez, dans la gloire, Luc 12: 37). Il est serviteur pour toujours, car l'amour aime à servir.

Pierre qui, en se laissant aller à ses sentiments propres, quoique très naturels, donne si souvent occasion à des paroles du Seigneur qui nous révèlent les pensées de Dieu, s'oppose fortement à ce que le Seigneur lui lave les pieds. La réponse de Jésus lui expose le sens spirituel de ce qu'il faisait, sens que Pierre ne pouvait comprendre alors, mais qu'il comprendrait plus tard, car le Saint Esprit leur ferait comprendre toutes ces choses. Il fallait être lavé par le Seigneur, pour avoir part avec lui. C'est là la clef de tout ce qui se faisait. Jésus ne pouvait plus avoir part avec ses disciples ici-bas, et les disciples ne pouvaient avoir de part avec lui, et auprès de Dieu lui-même vers qui il s'en allait, si lui ne les lavait pas. Il fallait une propreté telle qu'elle pût convenir à la présence et à la maison de Dieu. Alors, avec son esprit ardent, Pierre désire que le Seigneur lui lave les mains et la tête, et Jésus lui explique la portée de ce qu'il faisait.

Il faut se rappeler qu'il s'agit ici d'eau, non de sang, si nécessaire que soit le sang du Sauveur. Il s'agit de la pureté, non de l'expiation. Remarquez ensuite, que l'Écriture se sert ici de deux mots qu'il ne faut pas confondre: l'un signifie laver tout le corps, baigner; l'autre, laver les mains, les pieds, ou quelque petit objet. L'eau elle-même, employée ici ou ailleurs comme figure, signifie la purification par la Parole, appliquée selon la puissance de l'Esprit. On est né «d'eau;» — alors tout le corps est lavé: il y a une purification des pensées et des actes par le moyen d'un objet qui forme et gouverne le coeur. Ce sont les pensées divines en Christ, la vie et le caractère du nouvel homme, la réception de Christ par la Parole. Christ avait les paroles de la vie éternelle: celle-ci s'exprimait et se communiquait dans ses paroles, là où la grâce agissait, car elles étaient esprit et vie. Ces paroles, les disciples les avaient reçues, sauf celui qui devait le trahir; mais, tout en étant ainsi lavés, convertis, purifiés quant au fond par les paroles du Seigneur, ils allaient marcher dans un monde souillé où ils pouvaient bien se salir

les pieds. Or cette saleté ne convient pas à la maison de Dieu, et l'amour du Seigneur fait ce qu'il faut pour que le remède soit bientôt apporté s'ils contractaient la souillure qui les exclut. Prêt à tout faire pour qu'ils soient bénis, Jésus leur lave les pieds. Cet acte était le service d'un esclave, dans ces pays-là, où il était la première et constante expression de l'hospitalité et des soins prévenants qu'elle réclamait (Voyez Genèse 18: 4; Luc 7: 14).

A ce lavage des pieds se rattache la doctrine que la conversion ne se répète pas. Une fois que la Parole a été appliquée par la puissance du Saint Esprit, cette oeuvre est faite, et elle ne se défait jamais, pas plus que l'aspersion du sang ne se répète ni ne se renouvelle! Mais si je pêche, je salis mes pieds; ma communion avec Dieu est interrompue. Alors le Sauveur s'occupe de moi, dans son amour.

Il sera bon, ici, de faire remarquer la différence qu'il y a entre le sacrificateur et l'avocat. Dans la pratique, la différence est importante. Les deux offices s'occupent d'intercession; mais l'avocat est pour les péchés qui ont été commis, le sacrificateur est là pour que nous ne péchions pas, et pour que la bonté s'exerce à l'égard de notre faiblesse: je parle de la sacrifice dans le ciel. Sur la croix, Jésus était sacrificateur et victime (le bouc Hazazel); mais là, le sacrificateur *représentait* tout le peuple, confessant leurs péchés sur la tête du bouc — c'était bien l'oeuvre du sacrificateur, mais non pas proprement un acte sacerdotal, et, comme je viens de le dire, le sacrificateur y agissait comme représentant de tout le peuple, celui-ci étant envisagé comme coupable. Cette oeuvre est achevée par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes: par sa seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, en sorte que nous n'avons plus aucune conscience de péchés. Mais Christ intercède pour nous, afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce au temps convenable, afin que, dans notre faiblesse, nous soyons les objets des soins de la bonté de Dieu, et que nous ne péchions pas. L'avocat intercède lorsque nous avons péché, pour rétablir la communion interrompue, car c'est de la communion qu'il s'agit en 1 Jean 1. La justice et la propitiation restent toujours parfaites, et forment la base de ce qui se fait pour nous, lorsque nous avons manqué (1 Jean 2: 1, 2). L'effet de cette grâce en Christ, c'est que l'Esprit applique la parole (l'eau comme figure), nous humilie en nous convainquant de péché et nous rapproche de Dieu. La génisse rousse (Nombres 19) est un développement très instructif de ce renouvellement de la communion. Remarquez ici que l'avocat fait son oeuvre, afin que nous soyons nettoyés, non pas quand nous l'avons été; aussi nous n'allons pas auprès de lui pour qu'il la fasse: c'est lui qui prend l'initiative en grâce, comme il l'a fait pour Pierre, afin que la foi de son disciple ne défailit pas, lorsqu'il serait obligé de le laisser un moment à lui-même pour qu'il fit l'expérience de sa faiblesse.

Ce lavage des pieds est donc un service dont Christ est occupé maintenant pour nous. Lorsque par notre négligence (car il n'y a jamais nécessité que nous le fassions), nous nous sommes souillés les pieds, et que nous nous sommes rendus impropres à entrer spirituellement dans la présence de Dieu, Christ nous purifie par la Parole, pour que la communion soit rétablie entre nos âmes et Dieu. Il s'agit de notre marche ici-bas, essentiellement. Quand le sacrificateur, parmi les Juifs, était consacré, on lui lavait le corps, puis il se lavait les mains et

les pieds lors de l'accomplissement de chaque service. Ici, ce ne sont que les pieds qui doivent être lavés; ce n'est plus un service de travail qui est en question, mais notre marche ici-bas.

Le Seigneur donne ce qu'il venait de faire comme exemple d'humilité, mais l'intelligence spirituelle de ce qu'il avait fait ne viendrait que lorsque le Saint Esprit aurait été donné. Toutefois nous sommes appelés, dans ce sens aussi, à nous laver les pieds les uns aux autres, à appliquer la Parole en grâce à la conscience d'un frère qui en a besoin, et dans l'humilité dont Christ a donné l'exemple. Mais l'enseignement se rapporte à ce que Christ fait pour nous en haut, restant toujours notre serviteur en grâce.

Le Seigneur, en parlant ici à ses disciples, excepte Judas, car il savait que Judas devait le trahir, et il en avertit les disciples, afin que ce ne fût pas une pierre d'achoppement. Toutefois, en recevant l'envoyé du Seigneur comme envoyé de lui, on le recevait, lui, et, en le recevant, on recevait le Père lui-même qui l'avait envoyé. Mais bien que le Seigneur sût qui devait le trahir, le sentiment que c'était l'un de ses propres compagnons, lui est douloureux; il épanche même son coeur devant eux: «L'un d'entre vous me livrera» (verset 21). Sûrs au moins de la vérité de sa parole, de la certitude de ses paroles, ils se regardent l'un l'autre avec la bonne foi de l'innocence. Or Jean était près du Seigneur. Pierre, toujours ardent, veut savoir qui c'est, et fait signe à Jean de le demander à Jésus; car lui-même n'est pas assez près de Lui pour faire la demande. Pierre aimait le Seigneur; une foi sincère l'attachait à lui, mais il manquait de ce recueillement d'esprit qui l'eût tenu près du Seigneur comme s'y était tenue aussi Marie, soeur de Marthe. Jean ne s'était pas placé près de Jésus pour recevoir cette communication: il l'a reçue, parce que, selon l'habitude de son coeur, il se tenait près de lui, se glorifiant du titre «le disciple que Jésus aimait». Jean se trouvait ainsi là où il pouvait recevoir la communication de la part du Seigneur. C'est notre secret, à nous aussi, pour avoir les communications intimes du Seigneur: place bénie, où le coeur jouit de l'affection du Sauveur, et où ce dernier nous communique ce que son coeur renferme pour ceux qu'il aime. Mais la proximité de Jésus, sans la foi en lui, si le coeur surmonte l'influence de sa présence, endurecît d'une manière terrible: le morceau qui disait qu'on mangeait du même plat, le morceau que Judas recevait trempé de Sa main, n'est que le signe de l'entrée de Satan dans son coeur. Satan entre dans ce coeur pour l'endurcir, même contre tout sentiment aimable de la nature, contre tout souvenir de ce qui pouvait agir sur la conscience. Il y a bien des personnes non converties, qui ne trahiraient pas un compagnon intime en le couvrant de baisers, bien des méchants qui se seraient souvenu des miracles qu'ils avaient vus, - peut-être faits eux-mêmes. La convoitise avait été là, elle n'avait pas été réprimée; alors Satan suggère à Judas le moyen d'y satisfaire. Pour ma part, je ne doute pas qu'Isariote ne pensât que le Seigneur échapperait à la main des hommes, comme il l'avait fait quand son heure n'était pas encore venue: son remords, lorsqu'il a su que Jésus était condamné, me le donne à penser, un remords qui n'a trouvé que des coeurs aussi durs que le sien et indifférents à sa misère, tableau épouvantable du coeur de l'homme sous l'influence de Satan. Ensuite, phase presque finale de cette influence, Satan endurecît Judas contre tout sentiment d'humanité et d'homme envers l'homme de sa

connaissance, et finit tout, en l'abandonnant, en le livrant au désespoir dans la présence de Dieu.

Moralement tout était terminé, lorsque Judas eut pris le morceau trempé; et Jésus l'engage à faire promptement ce qu'il faisait. Les disciples ignoraient pourquoi le Seigneur disait cela; ils pensaient à la fête ou à l'emploi qui aurait pu être fait de ce qui se trouvait dans la bourse; mais, dans le coeur du Seigneur, toute la portée de ce moment solennel se réalise. Une fois Judas sorti, il le déclare: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié». Ce n'est plus l'affection, navrée par la trahison de l'un des siens, qui s'exprime dans l'angoisse de son coeur; son âme s'élève, lorsque le fait est là, à la hauteur des pensées de Dieu, dans cet événement solennel qui reste seul dans l'histoire de l'éternité, et duquel dépend toute bénédiction, dès le commencement jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre, elle s'élève, même au-dessus des bénédictions, à la nature de Dieu et aux relations de Dieu et de Christ fondées sur son oeuvre glorieuse. Ce passage est ainsi d'une grande importance. La croix fait la gloire du Fils de l'homme. Il apparaîtra en gloire, le Père lui assujettira toutes choses; mais ce n'est pas cette gloire qui est en vue ici, c'est la gloire morale et personnelle du Sauveur. Celui qui est homme, qui (bien que ce soit d'une manière miraculeuse, en sorte qu'il a été sans péché) tenait du côté de sa mère à Adam, a été, en souffrant, le moyen d'établir et de mettre en évidence tout ce qui se trouve en Dieu, sa gloire; Dieu est juste, saint et hait le péché; Dieu est amour: impossible de concilier ces caractères autrement que par la croix. Là où le juste jugement de Dieu s'exerce contre le péché, là l'amour infini se manifeste envers le pécheur. Sans la croix, il est impossible de concilier ces deux choses, impossible de manifester Dieu tel qu'il est: en elle la sainteté, la justice, l'amour, sont manifestés comme un tout; puis l'obéissance et l'amour envers le Père ont été accomplis dans l'homme, en des circonstances qui les mirent à l'épreuve d'une manière absolue. Rien ne manquait à cette épreuve de la part de l'homme, de Satan, de Dieu lui-même. C'est en Christ, fait péché, que l'obéissance a été parfaite, c'est en lui, abandonné de Dieu, que son amour pour Dieu fut à son comble. L'abandon de l'homme et sa haine, la puissance de Satan, avaient été pleinement réalisés, pour que, quand il en appelait à Dieu, il ne trouvât point de réponse, mais que, dans la solitude de ses souffrances, il eut l'occasion de montrer la perfection dans l'homme et de faire ressortir la gloire de Dieu lui-même dans tout ce que Dieu est, base, en justice, du bonheur des nouveaux cieux et de la nouvelle terre dans lesquels la justice habite, — justice qui a déjà placé le Fils de l'homme dans la gloire, justice divine qui ne peut que reconnaître la valeur de cette oeuvre, en plaçant déjà à sa droite l'homme qui l'a accomplie, jusqu'à ce que le tout soit manifesté dans les siècles à venir.

Ainsi, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui; et Dieu, ayant été glorifié en lui, l'a glorifié en lui-même et n'a pas attendu le déploiement de toute sa gloire dans l'avenir, mais l'a glorifié incontinent à sa droite (versets 31, 32).

C'est là que se trouve la démonstration de la justice de Dieu, savoir dans l'élévation du Seigneur Jésus comme homme à la droite de Dieu, Dieu le retirant du monde, en sorte que le monde ne le vît plus, comme le chemin de l'arbre de vie fut barré, lorsque l'homme abandonna

Dieu pour le péché. Mais le second homme, le dernier Adam, ayant traversé la mort, ayant été fait péché, ayant passé par la puissance du diable et le jugement de Dieu, prend sa place dans le ciel, dans la gloire divine en justice, alors que le premier Adam était sorti du jardin d'Eden par le péché.

Pour le moment, personne ne pouvait le suivre. Qui aurait pu traverser la mort, la puissance de Satan, et le jugement de Dieu, étant fait péché devant Dieu, pour entrer au delà de tout dans la gloire? Il en était ainsi pour les disciples aussi bien que pour les Juifs. Pour les Juifs, c'était une chose extérieure, mais envisagée en rapport avec la gloire de Dieu et la puissance du mal, mais une chose aussi impossible pour les disciples que pour eux. Le Seigneur montre à ses disciples que leur force serait dans l'amour qu'ils auraient les uns pour les autres, s'entr'aimant comme lui les avait aimés: c'était le nouveau commandement qu'il leur donnait (verset 34). Lui était amour, il les avait aimés. Son amour avait été comme un fort pieu central, qui soutenait toutes les perches rassemblées autour de lui. Il avait été le lien de leur union; maintenant, ce même amour dans leurs coeurs devait les lier ensemble, comme des perches qui s'appuieraient les unes les autres quand le pieu central serait ôté. Au fond, ce serait la puissance du Saint Esprit qui remplirait leur coeur de cet amour divin de Christ lui-même, et les rendrait ainsi tous un. Leur amour les uns pour les autres serait la preuve caractéristique qu'ils étaient des disciples de Jésus, car il les avait aimés, et il se montrait par l'amour en eux.

Pierre, toujours ardent, demande à Jésus où il allait (verset 36). Le Seigneur lui répond qu'il ne pouvait le suivre maintenant, mais qu'il le ferait plus tard, lui annonçant son martyre. Pierre insiste: «Avec toi j'irai en prison à la mort», «je laisserai ma vie pour toi;» mais Jésus dit: «Le coq ne chantera pas, que tu ne m'aies renié trois fois».

Chapitre 14

Dans le chapitre 14, le Seigneur présente à ses disciples les consolations qui étaient propres à leur faire accepter la révélation qu'il leur avait faite de son prochain départ.

La première chose que, dans sa grâce, il leur déclare, c'est que, s'il partait, ce n'était pas pour les délaisser, mais pour leur préparer une place ailleurs, savoir dans la maison de son Père. Il n'y avait pas là de la place pour lui seul, (peut-être faisait-il allusion au temple?) mais des demeures pour eux aussi; et puis lui-même reviendrait pour les chercher, afin de les avoir auprès de lui, là où il était lui-même. Il ne pouvait demeurer avec eux ici-bas, mais eux, ils seraient avec lui, et il ne les enverrait pas chercher, mais il viendrait lui-même les prendre auprès de lui: précieux et tendre amour qui associait les siens à lui-même selon la place qu'ils avaient dans son coeur, et selon les conseils éternels de l'amour de Dieu. Au lieu du royaume d'un Messie terrestre, ils auraient la gloire éternelle et divine du Fils de l'homme dans le ciel, pour être comme lui et avec lui. L'homme y étant entré à la suite de la rédemption, la place leur était préparée. Il ne s'agissait pas de les préparer pour la place, c'est le sujet du chapitre 13, mais de préparer la place pour eux. La présence de leur Précurseur, là où il s'en allait, l'accomplissait. Le sang faisait la paix selon la justice divine, l'eau les préparait pour en jouir:

l'entrée de Christ ne laissait rien à faire pour qu'ils entrassent. Seulement il faut rassembler les cohéritiers, et jusqu'alors le Seigneur reste assis sur le trône de son Père.

Le retour du Sauveur est donc la première consolation qui leur était donnée et elle devait les introduire là où Jésus était, dans la maison du Père, eux-mêmes étant rendus semblables à lui en gloire, au lieu qu'il restât avec eux ici-bas, ce qui d'ailleurs n'était pas possible, vu que tout était souillé et impropre au séjour du Seigneur avec les siens. Jésus reviendra et nous prendra à lui, afin que là où il est nous y soyons aussi (versets 1-3).

Mais il y avait plus. Le Seigneur dit: «Et vous savez où je vais, et vous en savez le chemin» (verset 4). Thomas objecte qu'ils ne savaient pas où il allait; dès lors comment pouvaient-ils en connaître le chemin? Dans sa réponse, Jésus leur montre que ce qu'ils avaient possédé pendant son séjour sur la terre fournirait une immense bénédiction lorsqu'il les aurait quittés: il allait vers le Père, et le Père avait été révélé dans sa personne ici-bas. Ainsi, ayant vu le Père en lui, ils avaient vu Celui auprès duquel il allait, et ils connaissaient le chemin; car, en venant à lui, ils avaient trouvé le Père. Il était le chemin, et en même temps la vérité de la chose, et la vie dans laquelle on en jouissait. On ne venait au Père que par lui; si les disciples l'avaient connu, ils auraient connu le Père, et «dès maintenant, dit-il, vous le connaissez et vous l'avez vu» (verset 7). Philippe dit: «Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit», car les disciples, tout en étant attachés à Jésus, conservaient toujours en eux-mêmes une arrière-pensée de doute. Le Seigneur reproche à Philippe son manque de perception spirituelle après qu'il avait été si longtemps avec eux; car ils ne l'avaient pas réellement connu dans son vrai caractère de Fils, venu du Père, et révélant le Père. Les paroles qu'il disait n'étaient pas de son fonds d'homme, et le Père, qui demeurait en lui, c'est lui qui faisait les oeuvres; ce qu'il disait, ce qu'il faisait, révélait le Père. Ils devaient le croire sur parole, sinon à cause de ses oeuvres, et non seulement cela, mais glorifié en haut, il serait la source d'oeuvres plus grandes que celles qu'il faisait lui-même dans son humiliation, car il montait auprès de son Père. Tout cela même qu'ils demanderaient en son nom, il le ferait; afin que le Père fût glorifié dans le Fils. Il était Fils du Père; son nom prévaudrait pour tout ce qu'ils pourraient désirer dans leur service, et le Père, à qui il rapportait tout, serait glorifié dans le Fils qui ferait tout ce qu'ils demanderaient en son nom. Sa puissance n'avait pas de limites. «Et quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai...» En effet, les apôtres ont fait preuve d'une plus grande puissance que le Seigneur, lorsqu'il était ici-bas; l'ombre de Pierre guérissait les malades, un seul de ses discours a été le moyen pour convertir trois mille hommes, les linges qu'on portait de dessus le corps de Paul sur les malades faisaient que les maladies quittaient ceux-ci et que les esprits malins sortaient.

Il est bon de remarquer ici, que jamais les apôtres n'ont fait de miracles pour s'épargner des choses pénibles, pour guérir des amis, lorsque ceux-ci étaient malades. Paul a laissé Trophime malade à Milet; ce n'est que la miséricorde de Dieu qui a rétabli Epaphrodite. Les miracles opérés par les apôtres étaient la confirmation du témoignage dont Christ glorifié auprès du Père était l'objet et la source.

Ensuite, l'obéissance serait la preuve de l'amour quand le Seigneur serait loin. Ceci introduit la seconde révélation principale du chapitre, savoir l'effet pour eux de la présence du Saint Esprit, l'autre Consolateur.

Les versets 4 à 11 avaient donné la révélation de ce que Jésus avait été pour les disciples pendant son séjour sur la terre; mais le Saint Esprit leur enseignerait plus encore, et leur procurerait des avantages qu'ils ne pouvaient avoir pendant le séjour de Jésus ici-bas, en même temps que ce qu'ils avaient possédé par ce moyen resterait toujours vrai et bien autrement compris.

Mais il y a des différences entre ces deux Consolateurs. D'abord, il n'y avait pas d'incarnation, pour ce qui est du second; la puissance spirituelle de Dieu se trouvait en lui, et la puissance de la vérité, mais pas l'objet de l'âme. Il était caractérisé comme source de vérité et de révélation, là où il agissait; mais il n'est pas présenté, au monde comme objet pour être reçu de lui. Le monde ne peut pas le recevoir. Le monde n'a pas voulu recevoir le Seigneur, mais il lui avait été présenté pour être reçu, et il avait manifesté le Père: il a pu dire de ceux au milieu desquels il était venu: «Ils ont et vu, et haï et moi et mon Père». Le Saint Esprit — le monde ne pouvait pas le recevoir; il ne le voyait pas et ne le connaissait pas; il présentait la vérité et agissait par ce moyen. Mais il serait donné aux croyants; ceux-ci le connaîtraient, car il demeurerait avec eux, il ne les quitterait pas comme Lui le faisait; et il serait en eux.

Ici aussi nous trouvons l'autre Consolateur, en contraste avec le Seigneur. Jésus s'en allait dans ce moment-là, puis il avait été avec eux: mais l'autre Consolateur serait *en* eux.

La présence du Consolateur est le grand fait actuel du christianisme: sa base, c'est la révélation du Père dans le Fils, puis l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption par le Fils; et le fait que l'homme, dans sa personne, est entré dans la gloire divine, a donné lieu à la descente ici-bas du Saint Esprit, donné aux croyants pour demeurer avec eux et en eux, afin qu'ils réalisent la plénitude de cette rédemption, leur relation avec le Père, le fait qu'ils sont en Christ et Christ en eux, et la gloire céleste où ils lui seront semblables; et afin qu'il les conduise à travers le désert, ayant l'intelligence spirituelle et leur conversation dans les cieux jusqu'à ce qu'ils y arrivent. L'Esprit nous donne aussi de réaliser la présence de Jésus avec nous ici-bas. Jésus ne nous laisse pas orphelins: il vient vers nous et se manifeste à nous. Etant fortifiés dans nos coeurs par la foi, la joie de sa présence se fait sentir à nos âmes pendant notre pèlerinage ici-bas.

Bientôt le monde ne le verrait plus (verset 19). Ses relations avec le monde étaient terminées, sauf comme Seigneur de tout; mais, avec les siens, elles ne l'étaient pas: ils le verraient, non encore de leurs yeux charnels, mais par la foi et révélé par l'Esprit, — vue bien plus claire, bien plus excellente que celle que les yeux de la chair leur avaient donnée. C'était une vue qui s'identifiait avec la possession de la vie éternelle. Leurs yeux leur avaient montré son corps ici-bas, mais ils auraient la vue de Jésus glorifié et qui avait accompli l'oeuvre de la rédemption, et cela par la puissance du Saint Esprit, de l'autre Consolateur. La vue de la vie de la foi s'identifiait avec une union réelle avec lui, de sorte que s'il vivait, Lui, ils vivraient eux

aussi. Il serait lui-même leur vie. Plutôt qu'ils mourussent, il faudrait que lui, tel qu'il est dans la gloire, mourût, et ils auraient, par la présence du Consolateur, la conscience d'être ainsi en lui. «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Les disciples auraient dû voir le Père en lui, et reconnaître que lui était dans le Père, lors de son séjour sur la terre, quelque peu intelligents qu'ils fussent. Maintenant, dans ce jour où le Saint Esprit serait là, ils connaîtraient Jésus comme étant dans le Père (le Père en lui, est omis, parce qu'il ne s'agissait plus de sa manifestation en lui ici-bas). Ainsi Jésus serait dans le Père dans sa propre déité; mais de plus les disciples sauraient qu'eux-mêmes ils étaient en lui, Jésus, et lui en eux.

Après cela, le Seigneur constate, comme dans toute cette partie de l'évangile, la responsabilité de l'homme, ici celle du chrétien. «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (verset 21). Cela suppose que l'on fait attention à ce que dit le Seigneur: on écoute la voix de la sagesse divine, comme un enfant qui cherche à plaire à ses parents, ou une femme à son mari, observant les paroles des parents ou du mari, sans même qu'elles aient la forme d'un commandement, et sachant ce qu'ils veulent. Ainsi le chrétien fait attention aux paroles de Jésus; il est familier avec ce que veut le Seigneur, et veut faire sa volonté. C'est la preuve d'une affection vraie. Or celui qui est ainsi attaché, de coeur à Christ et lui obéit, sera aimé du Père, et Christ viendra et se manifestera à lui. La manifestation dont il est question ici est une manifestation de lui-même, et de sa part, à l'âme à laquelle il fait réaliser sa présence et la lui rend sensible. C'est ce que Jude ne comprend pas; il ne saisit pas comment Jésus pouvait être manifesté aux siens sans être manifesté au monde (verset 22). Hélas, c'est ce que trop de chrétiens ne comprennent pas! Jude ne pensait d'ailleurs qu'à une manifestation extérieure, dont le monde pourrait nécessairement prendre connaissance; mais le Seigneur parlait d'une manifestation telle que nous venons de la présenter, ajoutant encore quelque chose de plus permanent, savoir que si quelqu'un aimait Jésus, il garderait non seulement ses commandements, mais ses paroles, en sorte que le Père l'aimerait, et que le Père et le Fils viendraient et feraient leur demeure en lui (verset 23).

On voit partout ici la responsabilité: ce n'est pas la grâce souveraine qui, la première, aime le pauvre pécheur: ici, le Père aime l'âme qui montre son affection pour le Sauveur en gardant ses paroles. C'est le gouvernement paternel, le mouvement de satisfaction du coeur du Père, parce qu'on honore le Fils et qu'on lui obéit. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole», et alors, précieuses paroles, «mon Père l'aimera et nous ferons notre demeure chez lui». Le Père et le Fils viennent demeurer dans la personne bien-aimée, et la chose n'a pas lieu seulement par le Saint Esprit, comme toute activité divine; mais, par l'Esprit, on jouit de la présence du Père et du Fils, de leur demeure chez nous, et l'Esprit ne nous quitte pas, en sorte que nous jouissons constamment dans nos coeurs de la présence du Père et du Fils. Le genre de la communion, de la réalisation de la présence du Père et du Fils, est de toute importance, et donne un repos et une joie ineffables. Nous demeurerons dans la maison du Père, et nous y trouverons le Fils dans la gloire; mais, jusqu'alors, le Père et le Fils viennent et se révèlent en nous, et font leur demeure en nous. Tout se fait par l'Esprit; mais c'est la présence du Père et

du Fils, qui font sentir leur présence dans ce caractère de Père et de Fils; et le Fils, c'est Jésus qui nous a aimés et s'est donné pour nous. Le Fils avait révélé le Père, pour celui qui avait des yeux pour voir; et maintenant, le Saint Esprit fait jouir de la présence du Père et du Fils, mais «en nous», si nous gardons les paroles du Sauveur.

On peut remarquer que l'Écriture emploie deux mots différents ici: «commandements» et «parole». Tous deux ont leur importance, en ce que le premier parle d'autorité et d'obéissance, le second, d'attention à ce que le Seigneur dit, chacun ayant ainsi une portée spéciale. A l'âme qui a les commandements et qui les garde, le Seigneur se manifeste, et c'est le fruit de l'obéissance; mais la bénédiction de la demeure du Père et du Fils dans le cœur, est le fruit de ce que la parole de Jésus exerce son influence légitime dans le cœur. Or celui qui ne l'aime pas, celui dont le cœur n'est pas gouverné par cette affection personnelle, ne garde pas les paroles de Jésus; et la parole qu'ils entendaient n'était pas la parole de leur Maître, comme d'un homme, d'un docteur qui parlait de son propre fonds, mais la parole du Père qui avait envoyé Jésus. Toute l'oeuvre de la grâce est bien l'oeuvre du Père, mais l'oeuvre du Fils aussi, l'Esprit y ayant sa place en opération immédiate dans l'âme. Ainsi les miracles de Jésus étaient bien ses oeuvres à lui, mais c'est par l'Esprit de Dieu qu'il chassait les démons: le Père aussi, qui demeurait en lui, faisait les oeuvres. Ici l'Esprit enseignerait les disciples et leur rappellerait ce que Jésus leur avait dit; mais ce que Jésus leur avait dit était de la part du Père: il parlait les paroles de Dieu, car l'Esprit n'était pas donné par mesure. Encore ici nous trouvons le Père, le Fils et l'Esprit.

Nous avons vu que le Père et le Fils font leur demeure dans ceux qui gardent la parole de Christ; mais aussi, c'est par le Saint Esprit que cette demeure se réalise, non pour ne pas sentir la présence du Père et du Fils, mais pour nous la faire sentir. C'est une chose qui dure, non que nos pensées y soient toujours, cela ne se peut pas, mais la conscience et l'influence de leur présence sont toujours là. Je pense travailler à quelque chose que veut mon père selon la chair; mais s'il est là, en pensant à la chose, la conscience et l'influence de sa présence se font toujours sentir.

Aux choses qu'il venait de leur dire et qui terminent cette partie de son discours, le Seigneur ajoute la révélation précieuse que le Consolateur, le Saint Esprit, que le Père enverrait en son nom, enseignerait aux disciples toutes choses, et leur rappellerait ce qu'il leur avait dit. Nous jouissons chaque jour de l'effet de cette précieuse promesse.

Il y a ici d'autres points d'un grand prix, qu'il importe de remarquer.

Le Père, le Fils, et le Saint Esprit ne se séparent pas dans cette oeuvre de bénédiction. Le Saint Esprit vient pour tout communiquer, mais c'est le Père qui, dans son amour, l'envoie; mais il l'envoie au nom du Fils, pour sa gloire, et comme Médiateur, en grâce, en vertu de la rédemption qu'il a accomplie. Le Saint Esprit ferait réaliser aux disciples, selon les pensées du Père, tout ce qui s'était passé, tout ce qui manifestait les voies de Dieu en grâce pendant le séjour du Fils ici-bas. C'est ce que nous trouvons dans les évangiles, qui nous fournissent, non un récit humain des choses qui reviennent à l'esprit, mais la communication (selon

l'intelligence divine et selon l'intention de Dieu dans les faits) de ce qui s'est passé dans la vie de Jésus; car il y a une intention divine dans les récits évangéliques.

Enfin, si le Seigneur quitte les siens, il leur laisse la paix, ce qu'il n'aurait pu faire s'il était resté avec eux, car la paix n'aurait pas été faite, mais il définit cette paix d'une manière qui lui donne une perfection, que ne leur aurait pas procurée le fait de la purification de la conscience. Cela avait bien lieu par son sang; les disciples seraient parfaits quant à la conscience. Sa conscience à lui était toujours parfaite; la nôtre est rendue parfaite par son sang. Mais, en exceptant la croix et l'anticipation de la croix, le coeur de Jésus était toujours avec Dieu. Sensible à tout, en amour, rien ne le distrayait, ni n'affaiblissait sa communion avec son Père. L'obéissance et la confiance parfaites entretenaient chez lui une paix qui découlait d'une marche avec Dieu et d'une communion avec son Père qui ne se démentait jamais. Le courant de la vie qu'il vivait de la part du Père, ne s'interrompait pas. Il n'y avait pas de brisants dans la vie de Jésus. Les peines qu'il rencontrait n'étaient que l'occasion de la manifestation de la vie divine dans le coeur d'un homme, de la paix que lui donnait la conscience d'être toujours avec Dieu. Ainsi ses paroles et ses actes étaient des paroles et des actes qui venaient directement de Dieu, dans les circonstances dans lesquelles il se trouvait comme homme. Une parfaite sensibilité, une parfaite mesure et caractérisation dans son esprit, de tout ce qui agissait sur lui, donnait lieu à la réponse, à ce que la présence de Dieu et l'impulsion divine produisaient dans l'homme. Qu'est-ce qui pouvait troubler la paix de Jésus? Lorsqu'il s'agissait d'être fait péché et de porter nos péchés devant Dieu, c'était autre chose; parce que cela avait lieu, la réponse de Dieu dans son âme n'était pas l'effet de sa présence parfaite et bénie, mais l'abandon, selon l'opposition parfaite de Sa nature au péché. Mais ici, nous abordons des souffrances que personne ne saurait sonder.

Le Seigneur ne donne pas comme nous donnons quelque chose, que par conséquent nous ne possédons plus; il nous introduit dans la jouissance de tout ce dont il jouit lui-même: la gloire, l'amour du Père, sa joie. Il ne retient rien à lui qu'il se réserve, et à quoi nous n'ayons pas part.

Les quelques versets qui terminent le chapitre renferment une touchante expression de la manière dont le coeur de Jésus s'attend à l'affection des siens. «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père» (verset 28). Si vous pensez à vous-mêmes, il est tout naturel que vous soyez affligés; mais si vous pensiez à moi, ç'aurait été votre joie, de penser que je quitte ce monde de douleurs et de peines pour me rendre auprès du Père, en reprenant ma gloire et en rentrant dans le pays de sainteté et de paix, là où tous mes droits sont reconnus. Le Seigneur se place ainsi tout près de nous, et veut que nous pensions à son bonheur. Quel chrétien ne se réjouit pas à la pensée de sa gloire?

Jésus peut parler encore, en cheminant vers Gethsémani, de ce que les siens avaient eu en lui, et du don du Saint Esprit, mais, au fond, ses communications au milieu d'eux étaient terminées. Le prince de ce monde venait. C'est ce caractère que Jésus donne maintenant à Satan. Les disciples s'étaient enfuis effrayés; tout le reste du monde s'unissait gaiement pour chasser de son sein le Fils de Dieu venu en grâce; ils avaient vu et haï et lui et son Père.

Ce n'est pas tout, que l'homme ait péché. Après le péché Dieu est intervenu, Dieu a agi dans un monde trop méchant pour être supporté davantage. La promesse a été donnée à Abraham, appelé du milieu de l'idolâtrie qui envahissait tout; la loi a été donnée; les prophètes ont été envoyés; enfin le Fils est venu, guérissant tous ceux qui étaient sous le joug de Satan (l'homme fort ayant été lié, ses victimes étaient délivrées); le Fils, dernière ressource de Dieu pour éprouver le coeur de l'homme, pour faire voir si cela même pouvait produire en lui quelque retour vers Dieu, et découvrir quelque bien qui serait demeuré caché là au milieu du mal. Mais Dieu était manifesté là; et si les effets du péché disparaissaient par son moyen, la présence de Jésus réveillait l'inimitié de la chair, et la puissance, de Satan s'emparait du monde, ou plutôt démontrait que Satan en était le prince. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'à ce que fussent épuisés tous les moyens que Dieu pouvait employer pour ramener l'homme, ce titre de «Chef du monde» ne lui avait pas été donné; mais Celui dont Dieu avait dit: «J'ai encore mon Fils», ayant été rejeté, Satan est appelé de ce terrible titre. Il y en avait un, un seul dans le monde, qui n'était pas sous ce pouvoir de Satan, un seul en qui le chef du monde n'avait rien, un seul qui n'était pas du monde, un seul qui, quoique véritable homme dans le monde et ayant traversé toutes les tentations, le péché à part, n'avait en lui, ni avant ni après, quoi que ce fût qui donnât à Satan un droit sur lui, même dans la mort, à la rencontre de laquelle il allait maintenant. Ni dans sa marche, ni dans sa personne, il n'y avait quoi que ce fût qui donnât prise à l'ennemi. Satan avait essayé; il s'était servi de la puissance de la mort pour empêcher Jésus d'obéir jusqu'au bout, mais ses efforts avaient été vains. La mort de Jésus était l'effet de l'obéissance et de son amour pour le Père. «Le chef de ce monde vient; mais il n'a rien en moi; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (verset 30, 31). Ce qui amenait la mort pour lui n'était pas le péché en lui, ni de sa part, mais c'était son obéissance parfaite et son amour pour son Père. Jésus en avertit les siens d'avance, afin que, le sachant, leur foi n'en fût pas ébranlée.

Chapitre 15

Le Seigneur avait donc parlé à ses disciples de sa personne, au-dessus de toute économie, et de leur position en Lui quand le Saint Esprit serait descendu, et il leur avait dit comment il se ferait connaître à eux, étant loin, ajoutant qu'il leur laissait la paix, même la paix qu'il possédait lui-même. Maintenant, au chapitre 15, il en vient à la vérité de sa position ici-bas, en contraste avec le judaïsme, de leur position en relation avec la sienne, de leur service à la suite de cette position, puis du témoignage rendu par le Saint Esprit promis à la gloire dans laquelle il entrait en haut, et de leur témoignage comme témoins oculaires de ce qu'il avait été ici-bas.

Le judaïsme est ainsi totalement mis de côté, et remplacé par le Christ lui-même. C'est ce qui est arrivé à l'égard de tout ce que Dieu avait établi: le premier homme lui-même est remplacé devant Dieu par le second; la sacrificature d'Aaron, par celle de Christ, le roi fils de David, Israël serviteur (Esaïe 49: 1), par le Christ (verset 5); même le tabernacle terrestre par le vrai tabernacle céleste, ainsi que tout son service. Ainsi ici, Israël n'était pas le vrai cep, bien

qu'il eût été transplanté, comme cep de Dieu, d'Egypte en Canaan (Psaumes 80: 8 et suivants). Christ était sur la terre le vrai cep de Dieu, les disciples étaient les sarments. Eux pensaient encore qu'Israël était le cep de Dieu, et Christ, le Messie longtemps attendu, le principal sarment; mais il n'en était pas ainsi. Jésus était le cep; eux, les sarments; son Père, le vigneron. Et ils étaient déjà nettoyés par la parole qu'il leur avait dite. Le passage a occasionné des difficultés à bien des âmes, parce qu'elles ont appliqué ces paroles à l'Eglise (*), mais l'union de l'Eglise avec Christ a lieu quand il est glorifié en haut, et alors nous sommes parfaits en lui. Là, il ne s'agit pas de porter du fruit, ni d'être émondé, mais comme il est dit en 1 Jean 4: 17: «Tel qu'il est, tels nous sommes dans ce monde». Dans notre chapitre, Jésus est le vrai cep sur la terre, et là, bien que Christ ait pu les déclarer nets, leur responsabilité est développée pour qu'ils portassent du fruit. Ils étaient déjà nets par la parole qu'il leur avait dite.

(*) Jean ne parle pas de l'Eglise, ni dans son évangile, ni dans Ses épîtres; mais ce qui est dit dans le texte est aussi vrai de notre place individuelle en Christ, que de l'Eglise.

L'union dont il est question ici est l'association avec lui comme disciples. Lui, sans doute, les connaissait, mais ils sont envisagés comme étant dans une position de responsabilité. Il s'agissait de porter du fruit; si un sarment n'en portait pas, le Père l'ôtait tout à fait; s'il en portait, il le purifiait pour qu'il en portât davantage. Non que ce fût le judaïsme; bien loin de là, c'est Christ, au contraire, qui le remplace. Nous le voyons plus d'une fois dans la Parole. Ainsi, en Esaïe 49, Christ est le vrai serviteur à la place d'Israël. Il est le Fils appelé hors d'Egypte, position qu'occupait Israël. «Laissez aller mon fils», a dit Jéhovah par Moïse. De même, il est le *vrai* cep. Par conséquent, le Père est introduit: il est le vigneron. Nous retrouvons ainsi la vraie position morale que les disciples occupent, de même que les principes importants sur lesquels elle est basée, mais qui se rattachent à ce que nous avons déjà trouvé caractériser cet évangile. Ce qui avait nettoyé les disciples, c'était la parole que Jésus leur avait dite. Mais ce nettoyage est la même chose que celui du Père. Le Père peut se servir de la serpe. Il le fait évidemment quant aux sarments qui ne portent pas de fruit; il le fait quant à ceux qui en portent.

Or tout ceci se rapporte à la révélation du Père par le Fils. La parole qu'il avait dite à ses disciples n'était pas la révélation du Fils glorifié, par le Saint Esprit, mais du Père par le Fils. C'était cette chose toute nouvelle, non ce que l'homme devrait être selon la loi, mais ce que le Christ était: la grâce et la vérité venues par Jésus Christ. C'était la communication de ce qui était divin, les paroles de Dieu réalisées dans la vie d'un homme. Les paroles de Christ étaient lui-même (8: 25); mais elles étaient les paroles de Dieu (3: 3, 4), toutefois d'un homme par l'Esprit sans mesure: elles étaient de Dieu révélant le Père en grâce souveraine par le Fils envoyé selon cette grâce (Comparez 14: 11). C'est dans le nom de Père saint que le Seigneur les a gardés pendant son séjour ici-bas; maintenant le Père lui-même devient le vigneron.

Or ce chapitre ne parle pas (sauf les derniers versets), du témoignage du Saint Esprit, mais de celui des disciples (avec le secours du Saint Esprit, 14: 26); et c'est un témoignage, non de sa gloire en haut et des conséquences qui en résultent, mais de ce qu'il avait été et de ce qu'il avait révélé, étant ici-bas, de l'état subjectif de la vie divine en un homme dans ce monde.

C'est ce que les évangiles nous présentent essentiellement; les épîtres en général ont la gloire pour point de départ.

Ainsi, pour les détails, les trois premiers versets donnent la position. Viennent ensuite les exhortations fondées là-dessus. La première, c'est de demeurer en lui. Remarquez ici que c'est toujours le côté de la responsabilité de l'homme qui vient en premier lieu. Ce n'est pas: Je demeurerai en vous et ainsi vous pourrez demeurer en moi, mais: «Demeurez en moi et moi en vous». La seconde chose est l'effet de la première. Il n'y a pas de verbe dans la seconde partie de la phrase; ce n'est pas ce qu'il veut faire, mais c'est la conséquence, l'effet constaté. Si une âme demeure en Christ, Christ demeure dans cette âme. Or une âme demeure en Christ, quand elle vit dans une dépendance non interrompue de lui, et cherche assidûment à réaliser ce qui se trouve en lui, ce que sa présence nous donne, car il est la vérité de tout ce qui nous est venu de la part du Père, et l'on y vit en demeurant en lui. Ce qui est en lui nous est communiqué, comme la sève coule du cep dans le sarment. Tout vient de lui, mais il y a de l'activité dans l'âme pour s'attacher à lui, et c'est ainsi que le fruit se produit dans le sarment. Or on ne demeure pas en Christ pour qu'il y ait du fruit, mais on produit du fruit parce qu'on demeure en Christ. On demeure en Christ dans la conscience que l'on ne peut rien hors de lui, mais c'est pour l'amour de Christ. C'est la première exhortation et le premier exposé de ce que nous avons à faire.

Au verset 6, il ne dit plus «vous», mais «si quelqu'un», car il les connaissait, et, quoique ce ne soit pas le sujet traité dans le passage, une fois réellement en Christ, on y est pour toujours. Ici aussi, c'est comme au chapitre 13: «Vous êtes nets», puis il ajoute, «mais pas tous», car Judas y était encore. Si un homme ne s'attachait pas à Christ, tout en étant de profession associé avec lui, il était retranché comme un sarment pour sécher et être jeté au feu. Au verset 7, se trouve un autre principe très important. Si les disciples demeuraient en lui et que ses paroles demeuraient en eux, ils disposeraient de la puissance sans limites du Seigneur. Toujours dans l'esprit de dépendance, il est vrai, ils pourraient demander ce qu'ils voudraient. C'est là la vraie limite de la réponse à la prière. La requête est produite dans un coeur formé par les paroles du Sauveur, et selon des désirs créés par ces paroles, c'est-à-dire de Dieu lui-même, qui demeurerait dans le coeur. Jamais nous ne trouvons que les apôtres aient opéré ou demandé la guérison des personnes qui leur étaient chères quoique ce soit parfaitement licite de présenter en pareil cas nos requêtes à Dieu. Mais Paul dit: «J'ai laissé Trophime malade à Milet». Et encore: «Epaphrodite a été malade, fort près de la mort, mais Dieu a eu pitié de lui». Les oeuvres de puissance qu'ils accomplissaient, avaient pour but de confirmer la parole; mais c'était un immense privilège, dans leur travail de foi, d'être assurés de l'intervention de Dieu quand ils demanderaient, et que, lorsque la sagesse de Dieu avait formé leurs pensées, sa puissance y ajouterait l'efficace de son opération. Christ est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu.

On se demandera jusqu'où l'on peut appliquer ceci maintenant. Je ne m'attends pas à des miracles, je ne crois pas qu'il doive y en avoir, sauf ceux de mensonge de la part de Satan; mais je crois que si l'on demeure en Christ et que ses paroles forment le coeur, si l'on vit de chaque

parole qui sort de la bouche de Dieu, là où l'on se trouve dans les combats de la foi, Dieu donne la foi pour les circonstances du service. Il répondra à la foi donnée et nous exaucera, lui qui dispose de tout, de moyens à nous inconnus, de tous les coeurs des injustes comme de ceux des justes. Mais il est important pour nous, 1° pour ne pas nous tromper, et 2° pour saisir les pensées de Dieu dans toute leur portée, de comprendre les limites vraies de cette promesse. Dieu ne manquera jamais à sa promesse. L'accomplissement de la promesse est sûr pour la foi, mais les paroles du Sauveur forment la pensée de la foi à laquelle la promesse répond. C'est ainsi que le Père devait être glorifié, en ce qu'ils porteraient beaucoup de fruit, - fruit d'âmes sauvées par leur moyen, par cette révélation du Père dans le Fils, que les paroles de Jésus, paroles de Dieu en grâce, leur communiqueraient.

Ensuite vient un autre côté précieux de ces exhortations: «Comme le Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés, demeurez dans mon amour». Cela se rattache à l'obéissance. Mais la déclaration est d'une grâce infinie. Le Père avait aimé le Fils, Jésus, dans sa carrière ici-bas; il l'avait aimé selon la perfection de l'amour divin, mais comme homme dans ce monde. Ainsi Christ les avait aimés. C'était l'amour d'une personne divine, pour un homme qui accomplissait parfaitement toute sa volonté avec un dévouement absolu, mais c'était aussi un amour de communion, et cela lorsqu'il était aux prises avec le mal. De la même manière aussi Christ les avait aimés. Ils devaient demeurer dans cet amour. C'est la constance dans leurs relations avec le Christ, qui est le grand point dans tout le chapitre. Ils devaient continuer dans la réalisation de cet amour tout divin qui toutefois s'adaptait à leur état humain, et il en serait ainsi s'ils marchaient dans le chemin où Christ avait marché. «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour».

Il ne s'agit pas ici de l'amour éternel du Père pour le Fils, ni même de l'amour immuable que Dieu porte à ses enfants, mais du chemin dans lequel ceux-ci devaient jouir de l'amour divin. Jésus, comme homme ici-bas, n'était jamais sorti de la jouissance de cet amour de la part du Père. Son obéissance avait été absolue et parfaite, et aucun nuage n'a jamais pu se placer entre son âme et son Père. Sa vie était une vie d'obéissance et une vie de communion parfaites. Eux devaient garder ses commandements, et ainsi ils demeureraient dans son amour, de même que lui demeurait dans l'amour du Père. Il le leur disait afin que sa joie, la joie qu'il avait possédée ici-bas, demeurât en eux, et que leur joie fût accomplie. Ici, c'est directement l'amour de Christ; nous sommes en contact avec le cep, non avec le médiateur; avec celui en qui nous sommes, non avec le Père. C'est un amour humain quoique divin, amour par conséquent sympathique, qui s'introduit dans tous les détails de la vie humaine et du service du ministère. C'est ce qui est arrivé lors de son séjour ici-bas. Impossible que le Père oubliât Christ un instant dans son service ici-bas. Il en prenait connaissance, il y était. Il en est de même de Christ envers nous, pour autant que nous gardons ses commandements.

Mais son premier commandement, c'est que ce genre d'amour se réalisât entre eux-mêmes aussi. Communion parfaite d'amour l'un avec l'autre, mais supérieure, en ce que cet amour était divin, à toutes les faiblesses qui auraient pu lui nuire, en sorte qu'elles n'étaient

que l'occasion de l'exercice de cet amour; toutefois ce qui devait le caractériser, c'était le lien qui les rendait tous un par son moyen; l'amour était mutuel, en ce que Christ était le tout de chacun, et que, chacun vivant dans la dépendance et dans l'obéissance, l'amour propre disparaissait. Comme étant des sarments, chacun tirait tout du cep; les paroles de Christ étaient la source de toutes les pensées du coeur, dans la conscience de son amour parfait.

Or si sa vie avait été l'expression continuelle de cet amour, sa mort l'était encore davantage. Il ne pouvait avoir de plus grand amour que de mourir pour eux. Il faut remarquer ici que ce n'est pas l'amour de Dieu pour les pauvres pécheurs, amour purement divin et souverain, mais l'amour de Christ pour ses amis. Ce n'est pas non plus Christ qui est ici l'ami, mais les disciples qui sont ses amis, ceux en qui il a confiance: «Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande». On communique à un ami tout ce qu'on a sur le coeur, parce qu'on compte sur l'intérêt qu'il nous porte. Christ avait communiqué aux disciples tout ce qu'il avait entendu de la part du Père. Il y a l'action du médiateur humain, le cep avec les sarments; ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'il ne place pas ici ses disciples dans sa propre relation avec le Père, - cela sera développé plus tard, - mais il leur a communiqué comme de lui-même tout ce dont il jouissait. La relation était avec lui-même, comme lui personnellement y avait été avec le Père ici-bas. C'est dans cette relation d'intimité où il est avec eux, fidèles en observant ses paroles, qu'il les envisage quand il laisse sa vie pour eux.

Leur relation avec Christ était celle d'envoyés de sa part, comme lui l'avait été de la part de son Père. Jésus les avait choisis et envoyés, afin qu'ils portassent du fruit dans leur oeuvre et que ce fruit durât, — ce dont nous sommes le résultat béni aujourd'hui; mais étant envoyés ainsi de la part du Christ, le Père était pour ainsi dire engagé à donner tout ce qu'il fallait pour l'oeuvre, en sorte que tout ce qu'ils demanderaient au Père au nom du Sauveur, le Père le leur donnerait. Ceci place les douze dans leur position comme apôtres, envoyés du Seigneur médiateur, dans la grande oeuvre du salut, le cep duquel les sarments tiraient toutes leurs forces, sous les soins fidèles du souverain Cultivateur. Telle est la position morale dans laquelle le Seigneur les place; c'est l'union dans l'amour. Ils forment un corps d'ouvriers à part, unis à lui comme au cep, pour porter du fruit; mais le fruit est porté maintenant par les sarments et non par le cep.

Entre eux, le lien devait être l'amour, mais qu'est-ce qui caractériserait la relation dans laquelle ils se trouveraient avec le monde? Le monde les haïrait. Le monde avait haï leur maître; ils l'avaient vu et connu. Christ n'était pas du monde, mais il avait été dans le monde, rendant, dans sa vie et par ses paroles, témoignage à ce qu'était le monde vu dans la lumière de Dieu. Si les disciples avaient été du monde, le monde les aurait aimés, mais parce qu'ils n'en étaient pas, tout en y étant, le monde les haïrait. Toutes leurs allures, leur marche, leurs motifs étaient différents de ceux du monde. C'était un peloton d'hommes à part; le monde est très susceptible, son bonheur n'est pas réel; sa gloire est fausse et transitoire: tout y est creux et ne supporte pas un peu de réflexion. Le monde accordera bien qu'on dise cela dans des maximes et proverbes, mais qu'il y ait des hommes dont la vie dise constamment la vérité à l'égard de l'état du monde qui nous entoure, voilà qui est insupportable. La relation et les

rapports des disciples avec le monde devaient être les mêmes que ceux du Sauveur; les sarments seraient traités comme le cep l'avait été. Mais c'est à cause du nom de Christ que se produiraient les faits, fruit de cette haine, parce qu'ils n'avaient pas connu Celui qui l'avait envoyé. C'était toujours la manifestation de Dieu en Christ, du Père en grâce, en Jésus, qui avait suscité cette haine et lui avait donné son vrai caractère.

C'est là la grave et terrible question qui a été soulevée. Dieu, le Père, présenté en grâce aux hommes et en particulier à Israël, où toutes ses promesses et ses oracles avaient été déposés; mais Dieu présenté aux hommes en Jésus, la parole de Dieu en grâce; autrement leur état n'aurait pas été manifesté comme étant un état de péché et de rien d'autre, un état de haine contre Dieu, venu au milieu d'eux plein de bonté. S'il y avait eu en l'homme quelque bien, que la présence de Jésus eût pu réveiller, des fautes et de graves péchés auraient pu être commis, mais il y aurait eu aussi remède et pardon, car le fond une fois atteint aurait été bon. Mais maintenant il n'y avait plus de voile pour leur péché. Leur état était le péché absolu dans la volonté. En haïssant Jésus, ils avaient haï le Père, car Jésus le manifestait. Ses paroles étaient les paroles de Dieu, du Père, et de plus il avait donné des preuves irrécusables de la révélation du Père en lui. Il n'y en avait jamais eu de semblables, car non seulement la puissance divine se montrait même en ressuscitant des morts, et en donnant à d'autres le pouvoir d'opérer les mêmes oeuvres, mais ses miracles étaient des actes de bonté. L'amour divin s'y déployait et s'unissait à la puissance en la dirigeant. Ainsi ils avaient vu et haï, et le Père et le Fils.

Mais tout terrible que cela fût, et c'était fatal et final pour l'homme (sauf la grâce souveraine qui le créait de nouveau), ce n'était que ce qui était écrit dans leur loi: «Ils m'ont haï sans cause», terrible jugement porté sur l'homme tel qu'il est. Mais il est doux et beau de voir que le péché de l'homme n'arrête pas le courant de la grâce de Dieu. Le Seigneur continue ainsi: «Mais quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai de la part de mon Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage; parce que vous êtes avec moi depuis le commencement». Un autre ordre de choses était nécessaire: l'homme mort et ressuscité, l'homme dans le ciel même, la rédemption accomplie, l'Esprit Saint venu. Cette haine de l'homme ne ferait qu'accomplir cela. Alors le Saint Esprit leur communiquerait la gloire céleste du Fils de l'homme, résultat de son rejet. Issu du Père, envoyé par le Fils de l'homme glorifié, l'Esprit de vérité, le Consolateur descendu ici-bas, rendrait témoignage à ce Fils de l'homme, à Celui qui avait été rejeté, parfait ici-bas, mais maintenant dans la gloire céleste. Eux aussi rendraient témoignage, ayant été auprès de lui dès le commencement de son ministère public ici-bas. Le même Consolateur serait leur force, pour les en rendre capables (14: 26), mais ils le rendraient comme témoins oculaires de sa vie de souffrance.

Chapitre 16

Maintenant le Seigneur va les entretenir, non de la position dont ils avaient joui avec lui sur la terre, en ajoutant des promesses à l'égard du Saint Esprit, mais de ce qui allait arriver, de la présence du Consolateur, et du témoignage qu'il rendrait. Il avait bien parlé de lui en

rapport avec les relations dans lesquelles ils se trouveraient avec le Père: là ce Consolateur le remplace et c'est le Père qui l'envoie.

Bien que le Seigneur vienne spirituellement se révéler à eux, et, avec le Père, les consoler et les fortifier en faisant leur demeure chez eux, dans le chapitre 14, le Saint Esprit remplace plutôt le Seigneur. Au chapitre 15, le Sauveur parle du témoignage que le Consolateur rendrait. Les apôtres, avec son secours, devaient rendre témoignage de ce que Jésus avait été ici-bas. Ils ne pouvaient être témoins oculaires de ce qu'il est là-haut. Le témoignage qu'ils auraient à rendre de sa vie ici-bas, devait être beaucoup plus vivant, plus nourri, que ne l'eût été une pure révélation d'en haut, à cause des relations dans lesquelles ils s'étaient trouvés avec lui, tout inintelligents qu'ils eussent été. Mais c'était une partie de sa vie d'ici-bas de n'être compris de personne.

Le témoignage qu'ils nous ont donné est bien celui du Saint Esprit (14: 26), qui a choisi les incidents propres à communiquer le vrai caractère du Sauveur, la vie divine en Lui. Mais la grâce qui se manifestait en lui, s'exerçait tous les jours envers eux, ou au moins au milieu d'eux. Toujours lui-même, dans une vie qu'il vivait à cause du Père, il s'adaptait cependant — et le pouvait parce que sa vie était inséparable du Père — à toute la faiblesse des disciples, à tout ce qu'exigeait la grâce de sa part. Ce n'était pas purement et simplement un témoignage divin, mais comme sa propre personne, ne perdant jamais sa divine perfection. Sa pureté inaltérable prenait toutes les couleurs que les circonstances qui l'entouraient, donnaient à cette vie dans sa grâce. Le récit est un récit entièrement divin, mais qui, dans ce qu'il raconte, s'exprime par des coeurs humains qui y ont passé. Ce que Christ est en haut ne saurait s'exprimer ainsi. Là tout est parfait, sa gloire personnelle est accomplie. La patiente douceur, l'inébranlable fermeté, la sagesse divine au milieu du mal et des adversaires, ne sont plus de place, c'est la gloire qui se révèle. Et qui la révélera, sinon Celui qui en vient et qui y est?

Au chapitre 14, le Père envoie le Saint Esprit au nom de Jésus, et nous donne la conscience de notre place devant lui-même, comme fils avec le Fils. Ici, c'est Christ, fils de l'homme, qui l'envoie d'après du Père, duquel le Saint Esprit procède, et il rend témoignage à Christ lui-même. Il est «l'Esprit de vérité», témoignage purement divin des choses qui sont en haut; l'Esprit qui est de Dieu, pour que nous connaissions les choses qui nous sont gratuitement données de la part de Dieu. Le témoignage rendu à la vie de Christ ici-bas, est un témoignage pleinement divin, mais qui se rend à travers les circonstances par lesquelles Jésus a passé et par des personnes qui s'y trouvaient elles-mêmes, afin que nous sachions ce qu'était Dieu au milieu de l'humanité déchue; grâce immense qui réveille toutes les affections d'un coeur enseigné du Saint Esprit et qui s'en empare (*).

(*) Si nous examinons avec l'intelligence spirituelle les divers récits des évangiles, nous nous apercevons tout de suite d'une intention qui ne se montre pas par des paroles explicatives, mais par les circonstances mêmes, tout en étant dans des relations avec les hommes. Par exemple, Jean ne parle pas de l'agonie de Jésus en Gethsémané, bien qu'il fût plus près de lui et du nombre de ceux que Jésus réveilla de leur sommeil. C'est que, dans Jean, le Saint Esprit donne le côté divin de cette touchante histoire. Ainsi il y est aussi parlé des troupes qui, venant prendre Jésus, sont renversées par

sa présence. Matthieu, qui cependant l'a vu, n'en parle pas. Pour lui, Christ est la victime souffrante et mise à mort; pour Jean, il est Celui qui s'offre lui-même sans tache à Dieu. Il en est de même partout.

Mais quels que fussent les privilèges auxquels ils allaient participer par la présence du Saint Esprit, ils devaient subir en même temps les conséquences du rejet de leur Maître, rejet qui n'était pas seulement celui d'un réformateur éclairé qu'on n'aimait pas, mais l'expression de l'inimitié du coeur de l'homme contre Dieu, et contre Dieu manifesté en bonté. Lui s'en allait en haut et les rendait participants de l'Esprit; eux restaient ici-bas, munis sans doute de cette puissance spirituelle, jusqu'à faire des miracles qui rendraient témoignage à la source dont ils émanaient, mais la continuation du témoignage et de la puissance, devait amener contre eux la même hostilité qui s'était manifestée contre Jésus. Si l'on avait appelé le maître de la maison Béalzébub, à plus forte raison traiteraient-ils de même les gens de la maison.

De plus, c'était une haine religieuse. Si une religion s'adapte au monde, et ne coûte rien au principe égoïste, on y tient; on s'en enorgueillit encore davantage si, par la vérité qu'on reconnaît, on peut s'élever au-dessus des autres. Or cette haine — tout en reconnaissant bien son objet, savoir la révélation de Dieu dans ce monde — était une haine d'ignorance, spécialement pour les masses. La haine des chefs était plus morale, plus positivement diabolique, comme le Seigneur le leur avait dit (chapitre 8). Les masses étaient jalouses pour leur religion, comme Paul le reconnaissait (Actes des Apôtres 22: 3); les chefs détestaient ce qui se manifestait, parce que c'était la lumière. Terrible état! mais que peut être un état qui s'oppose avec une volonté résolue, avec acharnement, à un tel Sauveur? Le Seigneur dit que celui qui tuerait ses disciples croirait rendre service à Dieu. C'est ce que faisait Saul de Tarse. Mais les chefs avaient, dit le Seigneur, «et vu et haï, et moi et mon Père».

Mais ici quelques vérités pratiques ressortent de ce qui est dit. C'est par la révélation d'une nouvelle vérité, que le coeur est exercé et sondé; je dis *nouvelle*, au moins pour le coeur qui la rencontre. On s'accrédite par une ancienne. Les Juifs croyaient à un seul vrai Dieu, et ils avaient bien raison. C'était un privilège, un avantage moral d'une portée immense. En réalité, il n'y avait que ce Dieu là; pour autant qu'il y avait de la réalité dans le paganisme, les dieux des païens étaient des démons. Mais bien que le Juif pieux reconnût ce Dieu vrai, lui obéît et se confiât en lui, c'était la gloire de la nation que d'avoir ce Dieu pour Dieu, et le Juif sans piété se glorifiait aussi en lui. Mais hélas! il voyait la puissance qui témoignait de la présence de Dieu, ailleurs que dans le temple, son séjour séculaire. La maison, toute belle qu'elle était, était vide, et une double haine éclatait contre ce qui en était la preuve. Dieu avait introduit une chose toute nouvelle. Le Père avait envoyé le Fils en grâce et s'était manifesté en lui, et cette grâce ne pouvait se borner au Juif seul. Elle pénétrait comme lumière jusqu'au fond du coeur de l'homme, Juif ou gentil. L'un et l'autre étaient pécheurs. Le Juif l'avait manifesté dans le rejet de ce Fils, et la grâce souveraine s'étendait aux gentils. Le Juif pécheur en avait tout autant besoin; la paroi mitoyenne avait croulé à la croix. C'était Dieu et l'homme maintenant, non le Juif et le gentil. En vain Dieu avait reconnu les privilèges des Juifs, en vain avait-il envoyé son Fils, selon les promesses, aux brebis perdues de la maison d'Israël; Israël n'en voulait rien; il voulait sa propre gloire. De là vient que pour eux, Juifs, celui qui détruirait un tel témoignage, le témoignage d'une grâce infinie, du Père envoyant le Fils dans le monde, de la grâce

s'exerçant pour le salut envers les pécheurs, Juifs ou gentils, celui-là, dis-je, qui le détruirait, rendrait service à Dieu. Il croirait rendre service à Dieu, à son Dieu à lui, au Dieu qui faisait sa gloire. Quant au Père et au Fils, il ne les connaissait pas; c'était là la nouvelle vérité qui mettait à l'épreuve l'état de son coeur. Un bon protestant peut se glorifier en rejetant la divinisation de l'hostie et en croyant à la justification par la foi comme dogme: c'est sa gloire comme protestant. Mais où en est son âme quant à la présence du Saint Esprit et l'attente du Sauveur? Les nouvelles vérités confirment toujours les anciennes, tout en jugeant les superstitions, mais la foi aux anciennes, qui font notre gloire à nous, n'est pas une pierre de touche pour l'état de l'âme, bien qu'il faille les maintenir soigneusement.

Il y a une autre remarque du Sauveur qui mérite notre attention particulière. Elle est simple, mais dévoile l'état de nos âmes. «Maintenant», dit-il, «je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande: Où vas-tu?» La douleur avait rempli leur coeur. C'était très naturel, et, dans un certain sens, très juste. Ils sentaient l'effet présent et actuel du départ de Jésus. Cela les touchait de près, mais ils jugeaient les circonstances entièrement en rapport avec eux-mêmes. Ils avaient renoncé à tout pour le Seigneur, et ils allaient le perdre. Et non seulement cela, mais il fallait renoncer à tout ce qui se rattachait pour eux à sa présence ici-bas; toutes leurs espérances juives s'évanouissaient. Ils sentaient l'effet des circonstances sur eux-mêmes, mais ne pensaient pas aux desseins de Dieu qui s'accomplissaient dans ces circonstances, car le Fils de Dieu ne sortait pas de ce monde par un accident. Il en est de même de nos plus petites circonstances: pas un passereau ne tombe en terre sans notre Père. Ce qui les troublait, était en réalité l'oeuvre de la rédemption. De plus, ce qui fait notre croix dans ce monde-ci, répond à la gloire et au bonheur dans l'autre. La préoccupation des circonstances leur cachait les choses célestes et la gloire dans laquelle entrait l'Agneau.

Mais cette remarque introduit, non la gloire céleste du Seigneur, — quoique ce qu'il dit en dépende, — mais la conséquence pour eux ici-bas, ce qui doit nous occuper maintenant. C'est la venue ici-bas du Consolateur, du Paraclet. Sa présence dans ce monde devait avoir pour but de convaincre de péché, de justice et de jugement. Il ne s'agit pas ici de la démonstration à la conscience d'un homme des péchés dont il est coupable, mais d'un témoignage de l'état du monde, et cela par la présence même du Saint Esprit, bien qu'il le rendît aussi aux hommes. Le péché s'était manifesté depuis longtemps dans le monde; la loi avait été transgressée; mais maintenant Dieu lui-même était venu en grâce. Toutes ses perfections, sa bonté et sa puissance, s'exerçant pour délivrer des effets du péché, avaient été manifestées dans ce monde, et toutes en grâce envers les hommes, avec une patience qui est restée parfaite jusqu'au bout, et l'homme n'a pas voulu Dieu. Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. Mais l'homme n'en voulait rien. Voilà le péché; non la conviction des convoitises déréglées, non celle des transgressions contre la loi de Dieu, mais le rejet final et formel de Dieu lui-même. Le Saint Esprit n'aurait pas été là, si cela n'avait pas eu lieu. De plus, nous avons le spectacle solennel du seul juste qui avait glorifié Dieu en toutes choses et avait été envers lui d'une obéissance à toute épreuve,

abandonné de Dieu lorsque, persécuté par les hommes, il en appelle à lui. Et tout est fini pour ce qui regarde le monde. Aucune justice ne se montre, si ce n'est dans le jugement du péché dans la personne de Celui qui n'avait pas connu le péché, mais qui avait été fait péché devant Dieu, s'étant offert à Dieu pour cela, pour que Dieu y fût glorifié.

Où chercher la justice ici-bas? Ce n'est pas dans le rejet de Dieu par l'homme, ce n'est pas dans l'abandon du juste de la part de Dieu. Où donc la chercher? En haut. L'homme Christ, en souffrant ainsi, avait parfaitement glorifié Dieu en tout ce qu'il est: justice contre le péché, amour, majesté, vérité. Il s'était livré pour cela. Et la justice se trouve en ce que Celui qui s'est donné pour glorifier Dieu est sur le trône du Père, assis à la droite de Dieu (*), ce dont la présence du Saint Esprit était le témoignage, avec cette terrible conséquence que, comme Sauveur en bonté et en grâce, le monde ne le verra plus. C'est ainsi qu'il l'a dit: «Dorénavant vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées des cieux;» mais ce sera en jugement. Moment réellement suprême et terrible pour ce monde, bien que la grâce en recueille un grand nombre pour la gloire céleste, et qu'un résidu d'entre les Juifs doive jouir, par la même grâce et en vertu du même sacrifice, de l'effet des promesses auxquelles la nation a perdu tout droit, en rejetant la personne de Celui en qui elles s'accomplissent.

(*) Voyez Jean 13: 11,32; 17: 4, 5.

Mais bien que la volonté et les convoitises des hommes, leur haine contre la lumière et leur inimitié contre Dieu, les rendissent responsables de ce crime, qui était-ce qui les dirigeait et concentrait leur animosité sur un seul point? Qui était-ce qui amenait l'indifférence hautaine et la cruauté d'un Pilate, tout averti et alarmé qu'il était, à se joindre, pour le rejet du Fils de Dieu, à la haine inconcevable des chefs du peuple remplis de jalousie, et aux préjugés sans consistance de la multitude? Qui était-ce qui les unissait pour être solidaires dans ce crime? C'était le diable. Il est le prince de ce monde, démontré et déclaré tel dans la mort du Sauveur par la main de l'homme, mais jugé par le fait même. Celui qui gouvernait le monde, son prince, s'est montré tel dans la mort de celui qui était le Fils de Dieu venu en grâce. Avant et après, il pouvait exciter les passions, allécher les convoitises des hommes, susciter les guerres, attiser les torts des uns contre les autres, pourvoir aux désirs corrompus du cœur, mais tout cela était égoïste et partiel. Mais quand le Fils fut là, il put tout réunir, ceux qui se haïssaient et se méprisaient les uns les autres, contre ce seul objet: Dieu manifesté en bonté.

Le prince de ce monde est l'adversaire de Dieu. Le moment n'était pas encore venu pour le jugement de ce monde, mais le jugement en était certain, car son prince, celui qui le gouvernait tout entier, était le Satan, l'adversaire de Dieu, comme la croix de Jésus le démontrait. Or la présence du Saint Esprit était la preuve, non seulement que ce Jésus était reconnu de Dieu pour son Fils, mais que, comme Fils de l'homme, il était glorifié à la droite de Dieu. Au reste c'est le témoignage de Pierre, c'est-à-dire de l'Esprit, au second chapitre des Actes. Le Saint Esprit n'aurait pas été dans le monde, si cela n'eût pas été le cas. La rupture entre le monde et Dieu était complète et finale: vérité solennelle à laquelle on ne pense pas assez. La question que Dieu pose au monde est: «Où est mon Fils? qu'en as-tu fait?»

Mais cette présence de l'Esprit n'est-elle pas un avantage, un mieux pour le monde? N'est-ce pas une relation plus bénie que tout ce qui a précédé? Dieu soit béni! la grâce souveraine s'exerce envers le monde en vertu de la mort de Christ; mais, sauf ses droits souverains, Dieu n'a aucune relation avec le monde. Le Saint Esprit est au milieu des saints et dans les saints, mais, comme nous l'avons lu, le monde ne peut pas le recevoir: il est donné aux croyants. Entre le rejet et le retour de Christ, il rend témoignage à la grâce manifestée dans la mort de Jésus et à la gloire dans laquelle Christ se trouve, pour amener ceux qui croient en lui à une association céleste avec le second Adam, en les délivrant de ce présent siècle mauvais. Et il reste toujours vrai que «si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui», et que «l'amitié du monde est inimitié contre Dieu». Maintenant ces nouvelles relations sont entretenues par l'Esprit dans ces vases d'argile; plus tard ceux qui possèdent cet Esprit seront glorifiés avec le Seigneur lui-même. Plus tard, lorsque le jugement aura été exécuté, cette même grâce envers l'homme établira le Seigneur, selon ce qui lui est dû et selon les conseils éternels de Dieu, sur un monde béni, où la puissance de l'ennemi ne s'exercera pas. Mais ce n'est pas notre sujet ici.

Maintenant c'est avec le second Adam qui est du ciel, avec le Fils de l'homme glorifié, que nous avons affaire. Ce qui existe, c'est une rupture complète du monde avec Dieu, et un Christ céleste qui a accompli la rédemption. Mais le témoignage que rend le Saint Esprit, la vérité dont il est la preuve, est double et se partage ici. Ce que nous avons parcouru, c'est le témoignage que sa présence ici-bas rend à l'égard du monde; ce qui suit est ce qu'il devait faire pour les disciples au milieu desquels il se trouvait.

Quel jugement solennel que celui qui vient de passer sous nos yeux, sortant de la bouche du Seigneur lui-même! Le monde entier gisant dans le péché par son refus de recevoir le Sauveur venu en grâce; la justice selon Dieu introuvable, sauf sur le trône en haut où elle avait placé celui que le monde avait rejeté, et en ce que le monde ne le reverrait jamais plus comme tel; enfin, si l'exécution du jugement était encore différée, ce dernier n'était pas moins certain, car celui qui était en possession du monde avait montré qu'il était l'adversaire de Dieu, en conduisant le monde qu'il s'était assujéti, à crucifier le Seigneur.

Mais, quant aux disciples, l'Esprit devait leur révéler pleinement la vérité, et introduire leurs esprits dans la connaissance de toute la vérité. La vérité, c'est la manière dont Dieu envisage toutes choses et ce qu'il révèle de lui-même, de ses propres pensées et de ses propres conseils. Or Christ en est l'expression du côté positif, comme étant Dieu manifesté à l'homme et l'homme parfait aux yeux de Dieu. Etant la lumière, il met en évidence tout ce qui n'est pas selon les pensées de Dieu. Aussi le voile étant déchiré et Christ entré comme homme dans le ciel, et assis à la droite de Dieu, ce qui n'était pas du ressort de la connaissance humaine, «ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu», l'Esprit le révèle, et il révèle même les choses les plus profondes de Dieu. Tout, depuis le trône éternel de Dieu jusqu'au hadès, et du hadès au trône de Dieu, et la rédemption qui s'y rattache, tout est dévoilé. Et c'est en Christ que toute cette révélation nous est faite; mais aussi tout ce qui se révèle de la part de Dieu lui appartient. «Tout ce qu'a le Père est à moi», dit-il; et ce n'est pas

seulement ce qui est de Dieu comme Dieu, par exemple la création, mais tout ce qui, dans les conseils de grâce, forme la nouvelle création en relation avec le Père, cela est à lui.

Ainsi le Saint Esprit devait prendre de ce qui était de Christ et le montrer aux disciples, et c'était tout ce que le Père possédait. La grâce et la vérité étaient venues en Christ au milieu de la vieille création. L'homme se refusait à cette grâce et rejetait cette vérité, mais maintenant Dieu voulait communiquer, à ceux qui croiraient en Christ, les choses nouvelles qui étaient dans ses conseils, dont Christ était le centre et la plénitude.

En quelle scène glorieuse nous sommes introduits ici, scène qui remplace ce que les disciples perdaient par la mort du Messie! Toute la gloire qui se rattache à la personne du Fils, soit comme celui en qui tous les conseils de Dieu se concentrent, soit quant à ce qu'il est en lui-même, se révèle pleinement. Si, dans ce que nous avons d'abord parcouru, nous avons trouvé le jugement terrible mais juste du monde, quelle scène glorieuse, je le répète, s'ouvre ici dans les révélations que communique le Saint Esprit relativement à cette nouvelle création dont le second homme est le centre, lui, le Fils de Dieu qui révèle le Père, un autre monde où se révèle tout ce qui est dans le Père et du Père!

Mais ceci impliquait la mort et la résurrection de Christ, la fin de toute relation avec la vieille création, et un état nouveau de l'homme pour la nouvelle. Or la gloire de cette nouvelle création n'était pas encore révélée, ni même établie objectivement; mais l'état de l'homme subjectivement, état immortel, pur, spirituel même quant au corps, était réalisé dans la résurrection, alors même que la gloire extérieure manquait encore. La chose nouvelle et éternelle existait dans la personne de Christ, et, quant à lui personnellement, elle se réalisait en ce qu'il s'en allait auprès de son Père, source de tout, «le Père de gloire», comme il est dit.

Or cet état nouveau de l'homme a été manifesté familièrement aux disciples, pendant les quarante jours que le Seigneur a passés sur la terre après sa résurrection, avant qu'il montât dans le ciel. Le retour du Sauveur, lorsqu'il reviendra dans sa gloire, sera le moment où sa domination sera établie sur toutes choses, où Dieu les mettra toutes sous ses pieds, avec une autorité et une puissance qu'il fera valoir pour se les assujettir. Or ce dont nous parlons, soit à l'égard de l'état de l'homme, soit relativement à la gloire, est évidemment quelque chose de plus que la présence du Saint Esprit, toute précieuse qu'elle soit, et c'est de cela que le Seigneur s'occupe maintenant. Le Saint Esprit devait être donné aux disciples, mais de plus lui devait les revoir. Sans doute, ils le reverraient quand il reviendra en gloire, mais alors il ne s'agira plus de témoignage à rendre. Avant cette heure-là, ils devaient le revoir pour un moment, car il s'en irait ensuite auprès de son Père. Ceci était l'introduction des disciples dans la réalisation de cet état nouveau que le Christ inaugurerait par sa résurrection, Fils de Dieu en puissance. Ils devaient voir le second homme au delà de la mort, et être en communication vivante avec lui. Ce n'était pas la révélation des choses glorieuses de la nouvelle création par le Saint Esprit; cette révélation allait leur être donnée: c'était Christ lui-même, le Christ qu'ils avaient connu dans les jours de sa chair.

«Touchez-moi», leur dit-il, «et voyez que c'est moi-même». Touchante et précieuse parole! C'était celui qu'ils avaient connu et accompagné tous les jours et tout le jour, qui avait supporté leurs infirmités, soutenu leur foi et encouragé leurs coeurs; c'était le même Jésus, qui se montrait avec eux aussi familièrement qu'auparavant, bien que dans un tout autre état. Il s'est montré, dit Pierre, «non à tout le peuple, mais à nous, qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il eut été ressuscité d'entre les morts». C'était le même Christ, mais ce qui est de toute importance, la base de tout pour nous, c'était Christ au delà de la mort, de la puissance de Satan, du jugement de Dieu et du péché, lui qui avait été fait péché pour nous, par qui nos péchés avaient été portés et anéantis, pour que Dieu ne s'en souvînt plus. On voit là le lien entre Jésus connu dans son humiliation au milieu de nous en grâce, et l'homme dans son nouvel état, selon les conseils de Dieu, état où il ne pouvait plus être assujéti à la mort, ni mis à l'épreuve.

Le Saint Esprit est la source bénie de nos bonnes affections, mais il ne peut pas, comme Jésus, en être l'objet. En tant que Dieu nous l'aimons; mais, nous le savons, il n'a pas été fait chair pour nous, il n'est pas mort pour nous, nous ne pouvons pas être unis à lui. On ne peut dire de lui comme du précieux Sauveur: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; c'est pourquoi, il ne prend pas à honte de les appeler ses frères». Il ne s'agit pas de préférence, ni de comparaison; ce serait une folie que de parler ainsi des personnes divines, mais le Saint Esprit, quant à sa personne, ne s'est pas placé dans l'intimité où Jésus est entré avec nous; un homme, qui appela les siens «ses amis», qui est bien Fils de Dieu et avec puissance, mais qui est homme et homme pour toujours; le même qui a été au milieu de nous comme celui qui servait.

Ces paroles donc (verset 16, etc.), bien que leur plein et entier accomplissement ne doive avoir lieu que lorsque Christ reviendra, se rapportent aux événements de toute importance qui, dans sa mort et dans sa résurrection, montraient d'une manière caractéristique ce qu'il faisait et qui il était. Premièrement, il allait quitter les siens, et mettre fin, par sa mort, à toutes les relations de Dieu avec Israël et avec l'homme: «Un peu de temps, et vous ne me verrez pas». Il allait mourir. «Et encore un peu de temps et vous me verrez». Il n'allait pas rester comme les autres hommes dans la poussière de la tombe; il serait de nouveau avec eux. Mais encore une fois, ils ne le verraient plus, car il ne venait pas pour être un Messie sur la terre, mais il devait aller auprès de son Père qui dominait la mort, et qui, après l'avoir ressuscité selon sa gloire, le prendrait auprès de lui dans la gloire qui était sienne. C'était une série d'événements qui, tout en rendant les disciples témoins oculaires du fait de sa résurrection, tenaient à sa gloire personnelle et à la rédemption, à la mise de côté de tout ce qui se rattachait au premier homme, à la gloire que lui, le Fils de Dieu, avait eue avec le Père avant la fondation du monde, et dans laquelle il allait rentrer comme homme pour tout ordonner dans le temps convenable, selon la gloire de Dieu et ses conseils à l'égard de l'homme en qui il voulait se glorifier.

Le Seigneur répond au désir caché du coeur de ses disciples, qui cherchaient en vain à résoudre l'énigme posée par ses paroles, et qui craignaient de lui rien demander; mais c'est

en leur montrant d'abord les sentiments qui posséderaient leurs coeurs, et ensuite le vrai caractère de sa venue et de son départ. Leurs coeurs devaient être profondément affligés; ils allaient perdre Celui pour qui ils avaient tout abandonné: l'espoir fondé sur lui s'évanouissait. Le monde, au contraire, serait tout heureux de s'être débarrassé de Celui qui le tourmentait par le témoignage de la vérité. Mais Jésus dit aux siens qu'il les reverrait et que leur affliction serait changée en joie, de même que lorsqu'une femme enfante. Et en effet, c'était l'enfantement de la nouvelle création. Ainsi la joie, dont ils devaient être remplis en le revoyant, serait une joie éternelle, une joie que rien ne pourrait leur ravir.

Voilà pour les détails humains; mais le fond de la vérité, c'est que le Fils était sorti d'auprès du Père et venu dans ce monde, et que de nouveau il quittait le monde et s'en allait au Père. Déclaration d'une importance incalculable et devant laquelle pâlassaient entièrement, toutes réelles et importantes qu'elles fussent, et l'affliction des disciples à cause de la perte de leur Messie, fils de David, et leur joie de le revoir ressuscité. En effet, c'était la révélation de Dieu lui-même en grâce et dans l'accomplissement de toutes ses voies; l'homme en Christ en était l'objet, et la gloire céleste où il entrait maintenant, le résultat, le vrai fait qui arrivait. Le Fils, homme dans ce monde; le Père, parfaitement et pleinement révélé; ceux qui l'avaient reçu, mis dans la place de fils auprès du Père, cohéritiers du Fils; et la maison du Père, le lieu de leur demeure et de leur bénédiction, voilà ce que voulait dire la présence et le départ de Jésus. C'était poser le fondement du tout de l'éternité: la pleine révélation du Père et du Fils.

En effet, ce n'était pas parler en proverbes; mais les disciples ne le comprenaient pas. Ils reconnaissaient bien qu'il leur avait parlé clairement, mais leur esprit n'entrait pas dans la portée de ses paroles. «A cause de cela», disaient-ils, «nous croyons que tu es venu de Dieu». Il avait su ce qui se passait dans leur esprit, et cela avait produit son effet, puis ses paroles étaient simples. Mais venir de Dieu, tout vrai que cela fût, ne disait pas qu'il était venu d'auprès du Père et qu'il y retournait. «Vous croyez?» dit le Seigneur; «cette même nuit, vous serez tous scandalisés à cause de moi, et vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi».

On peut faire remarquer ici ce qui caractérise partout cet évangile, c'est que, bien que le Seigneur dût passer par la mort, il n'en parle point. Il est venu d'auprès du Père et il s'y rend de nouveau. Nous voyons cela au commencement du chapitre 13 et ailleurs.

Ceci termine les discours du Seigneur adressés à ses disciples. Lui, en face de ce qui éprouvait son âme, pouvait penser à eux, et leur dire ce qui était propre à les consoler et à les affermir lors de son absence: c'était la connaissance spirituelle de lui-même; le voir après sa résurrection, ce qui devait fortifier puissamment leur foi; la présence du Saint Esprit, et, finalement, que s'en allant auprès du Père, ce n'était pas pour les abandonner, mais qu'il y allait leur préparer une demeure là-haut. Spirituellement il serait avec eux. S'ils confessaient son nom, cela leur attirerait des persécutions; dans ce monde, ils devaient avoir de la tribulation, mais en lui, ils avaient la paix. Pensée bénie! Dans les circonstances et dans les choses qui se passent, ils auraient des épreuves, pénibles sans doute, mais les détachant du monde et leur faisant sentir le contraste entre ce qui était tel et leur position. Intérieurement

ils auraient la paix, la paix divine en lui, qui se montrait à eux spirituellement, — oui, qui devait demeurer en eux.

Puis, il avait vaincu le monde. Cela, en effet, donne du courage, de penser que ce que nous avons à vaincre, est un ennemi déjà vaincu. C'est une parole bénie pour nos âmes. Il est allé devant nous dans le combat, et il a remporté la victoire. Ainsi que je l'ai dit, les discours du Seigneur à ses disciples se terminent ici; mais cela nous introduit dans une position encore plus bénie. Il nous est donné d'entendre non seulement les paroles divines de Jésus, qui s'occupait de nous avec un amour qui ne connaissait pas de bornes, avec un dévouement qui nous fait connaître ce qu'est l'amour (1 Jean 3: 16), paroles de grâce, paroles de vérité, paroles de Dieu lui-même, mais qui s'adaptait à l'homme (Jean 3); paroles où nous puisons la connaissance de ce que Dieu est pour nous; il nous est donné, dis-je, non seulement d'entendre et de méditer ces paroles, mais nous sommes admis maintenant à entendre Jésus épancher son coeur dans le sein du Père, et à comprendre que nous sommes un objet d'intérêt commun au Père et au Fils. C'est le sujet du chapitre 17.

Chapitre 17

La clef de ce chapitre est le mot de Père. Au commencement, le Seigneur pose les grandes bases de la position qu'il prenait dans ce moment, et ensuite celles de la position des disciples. Après cela, il constate quelle est leur relation avec le Père et leur position vis-à-vis du monde, et il termine en faisant connaître leur place avec lui dans le ciel, et la puissance de l'amour du Père durant leur séjour ici-bas.

Le Seigneur, ici, comme dans tout l'évangile de Jean, est envisagé au point de vue de sa nature divine, Fils du Père, mais en même temps ne sortant jamais de la position de service. Il reçoit tout et ne s'approprie rien. Une seule fois, en contraste avec un temple vide, il se présente aux Juifs, — au moins il présente son corps, — comme le vrai temple qu'en tant que Dieu, il rebâtirait en trois jours. Mais dans sa doctrine, dans l'expression personnelle de la relation avec le Père, il ne sort jamais de la position subordonnée qu'il avait prise dans son service. Satan dans le désert avait cherché, mais en vain, à l'en faire sortir. Il voulait obéir, et il fut obéissant jusqu'à la mort. Ici aussi, il ne s'approprie pas la gloire, mais l'heure étant venue, il demande à son Père de le glorifier. C'est le Fils du Père qui est glorifié, c'est sa gloire personnelle; ce n'est pas le Fils de l'homme glorifié selon les conseils de Dieu. C'est le Père qui le fait. Au chapitre 13, Jésus parle de lui-même, comme du Fils de l'homme qui a glorifié *Dieu*, et cela dans son oeuvre sur la croix. Alors Dieu, en tant que Dieu, ayant été glorifié, le Fils de l'homme entre, selon la valeur de son oeuvre, dans la gloire de Dieu qu'il a établie sur la terre où le péché régnait. Là, l'homme fait péché et la puissance de Satan, le jugement et l'amour de Dieu, se sont rencontrés, et Dieu a été pleinement glorifié; ce qu'il est a été manifesté et vérifié dans l'obéissance de l'homme. Ici c'est le Fils qui, ayant parfaitement manifesté le Père et l'ayant glorifié, rentre, étant homme, dans la gloire qu'il avait eue avec lui avant que le monde fût, afin de le glorifier aussi dans cette nouvelle position.

Sa position de Fils, et ce qui lui appartient étant homme, est alors constaté. Ses droits sont doubles: il a pouvoir sur toute chair, mais dans le but de donner la vie éternelle à ceux que le Père lui a donnés. Ses droits au pouvoir sont, par rapport à l'homme, universels (*). Si le premier homme devait avoir le pouvoir selon la nature, le Fils, devenu homme, l'a d'une manière surnaturelle. Mais ici, dans les paroles du Sauveur, se fait jour une vérité des plus précieuses pour nous. Il y a ceux que le Père a donnés au Fils. C'est la pensée et le propos arrêtés du Père. Ils sont donnés au Fils; le Père les lui a remis entre les mains, afin qu'il les fit entrer dans la gloire, afin qu'il les rendit propres pour la présence, la nature et la gloire de Dieu, pour tout ce qui était dans ce propos arrêté, et qu'il les plaçât, selon l'amour infini de Dieu, dans une position qui satisfait à cet amour, et qui est celle du Fils devenu homme à cet effet. Nous pouvons ajouter que c'est une position qui répond à la valeur et à l'efficacité de l'oeuvre du Fils pour les y placer, non seulement extérieurement (ce qui, du reste, serait impossible), mais en les douant d'une nature propre à une semblable position. Merveilleuse grâce dont nous sommes les objets! Cette position est la *vie éternelle*, mot dont il faut examiner un peu la signification. C'est la vie spirituelle et divine, vie capable de connaître Dieu et de jouir de lui, comme répondant moralement à sa nature, sainte et irréprochable devant lui en amour. Une vie éternelle, c'est-à-dire une vie non seulement immortelle, mais qui appartient à un monde qui est en dehors des sens; car les choses «qui ne se voient pas sont éternelles».

(*) Ils sont universels, c'est-à-dire s'étendent à toutes choses, mais ici il ne s'agit que de l'homme.

Mais il y a quelque chose de plus précis que cela. Dans la première épître de Jean, chapitre 1, nous voyons, d'une manière définie, ce qu'est la vie éternelle: c'est Christ. Ce qu'ils avaient vu et contemplé et touché depuis le commencement, c'était Christ, la vie éternelle qui était auprès du Père et qui leur avait été manifestée. Ainsi encore, au chapitre 5: 11, 12: «C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie». Paul, dans l'épître aux Ephésiens (1: 3, 4), nous présente cette vie dans son double caractère. En premier lieu, ce qui répond à sa nature, ce que Christ était et est personnellement; et, secondement, notre relation avec le Père, c'est-à-dire fils, et cela en sa présence. Nous participons à la nature divine et nous sommes dans la position de Christ: des fils selon le bon plaisir de la volonté du Père. C'est là la nature de cette vie.

Ici, elle est présentée objectivement. En effet, dans nos relations avec Dieu, ce qui est l'objet de la foi est la puissance de la vie en nous. Ainsi Paul dit: «Lorsqu'il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi;» mais en recevant, par la grâce, par la foi, le Sauveur qu'il devait prêcher aux autres, il recevait la vie, car Christ est notre vie. Mais, comme je l'ai déjà dit, c'est le nom de Père qui est la clef de ce chapitre. Dieu est toujours le même; mais ni le nom de Tout-Puissant, ni celui de Jéhovah, ni celui de Très-Haut, ne porte la vie en soi. Il faut que nous l'ayons pour connaître Dieu ainsi, mais le Père a envoyé le Fils afin que nous vivions par lui, et celui qui a le Fils a la vie, et lui seul. Mais le Fils a pleinement manifesté le Père; de sorte que le Fils étant reçu, le Père l'était aussi; et la vie se déploie dans cette connaissance, la foi dans

la mission du Fils et par lui, la foi dans le Père en tant qu'envoyant le Fils, en amour, comme Sauveur. La gloire de Christ lui-même sera la pleine manifestation de cette vie, et nous y participerons, nous lui serons semblables. Toutefois c'est une vie intérieure, réelle, divine, de laquelle nous vivons, bien que nous la possédions dans ces pauvres vases d'argile. Ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ qui vit en nous. Bénédiction infinie et éternelle qui nous appartient déjà en tant que vie, selon ces paroles: «Celui qui a le Fils a la vie». Mais ceci nous place aussi dans la position de fils maintenant, et nous amène à porter plus tard l'image du Christ.

Remarquez aussi que toute la plénitude de la Dété habite en Christ corporellement. Toutefois ce n'est pas ce qui nous est présenté ici, mais les voies de Dieu comme Père, en grâce, et source de tout en bénédiction: c'est le Père qui envoie le Fils (comparez 1 Jean 4: 14). Sans doute, c'est le Saint Esprit qui nous fait connaître ainsi le Père et qui nous rend capables d'avoir communion avec lui et avec son Fils Jésus Christ. Dans ce développement de la grâce, il est la puissance qui opère en nous. Le Père qui a eu, dans sa grâce, la pensée d'envoyer et qui, de fait, a envoyé son Fils dans le monde, puis le Fils ainsi envoyé, en qui cette grâce est connue, tels sont les effets que nous connaissons. Le Père, dans ses pensées divines et éternelles, est la source de toute cette grâce infinie, et le Fils est celui en qui ces pensées se réalisent, qui s'est donné pour tout accomplir, et pour que nous ayons part à tout. Il s'est donné, afin d'accomplir tout ce qu'il fallait pour nous amener au Père selon ces pensées; propres pour la présence de Dieu, semblables à Lui qui nous y a amenés. «Tu m'as préparé un corps; voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Remarquez aussi que ce n'est pas l'essence de sa nature qui est présentée ici, mais le développement de la grâce. Quoiqu'il eût eu, auprès du Père, avant que le monde fût, la gloire dans laquelle il allait rentrer, toutefois, comme nous l'avons vu partout, il est l'envoyé du Père; il reçoit tout de lui, ne prend en rien, de sa propre volonté, l'initiative, sauf en entreprenant l'oeuvre qu'il doit accomplir, mais vient pour faire la volonté du Père. Il se vide de cette partie des droits divins, libre alors pour entreprendre tout, en ayant une même volonté avec le Père. Mais l'oeuvre qu'il a entreprise est, d'un bout à l'autre, une oeuvre de pure obéissance. C'était à ses dépens que l'oeuvre se faisait, mais selon les pensées et la volonté du Père. De cette position, il ne sortait pas. Il pouvait dire: «Je suis» (Jean 8: 58), mais il vivait de chaque parole qui sortait de la bouche de Dieu. La perfection de l'oeuvre, c'était l'obéissance en amour. Adonaï (le Seigneur), que nous voyons en Esaïe 6: 1, ce Jéhovah, dont la gloire remplit la terre, c'est Christ (Jean 12: 39-41). Il est Adonaï, à la droite de Jéhovah, Adonaï qui frappe les rois au jour de son courroux (Psaumes 110: 5).

Telles sont donc les relations dans lesquelles nous connaissons Dieu maintenant. Ce n'est pas simplement un Dieu suprême, le Très-Haut; ce n'est pas seulement Celui qui est, qui était et qui viendra, Celui qui, toujours le même, accomplit ses promesses, ni non plus le Dieu Fort Tout-puissant, qui garde les siens. Tout cela est vrai; mais ces titres se rapportent à Dieu gouvernant le monde, accomplissant ses promesses et gardant les siens ici-bas. Ici, c'est Dieu lui-même qui se révèle comme le Père qui a envoyé le Fils, pour nous amener auprès de lui

selon la pleine manifestation de ce qu'il est en lui-même, participants moralement de sa nature, ses fils à lui, et destinés à être semblables à Christ.

Or le Fils avait pleinement glorifié le Père ici-bas; il avait achevé l'oeuvre que le Père lui avait confiée, et il demandait à être réadmis dans la gloire qu'il avait eue auprès du Père avant que le monde fût. Le Père l'avait envoyé, Lui avait glorifié le Père et achevé l'oeuvre qu'il avait eu à faire, et maintenant il allait rentrer dans son ancienne gloire, la gloire de Fils, mais il y rentrait comme homme.

Jusqu'à-là les bases sont posées: Christ cherchant toujours à glorifier le Père, même lorsqu'il serait rentré dans la gloire qui lui était propre. Tout était accompli à l'égard de sa mission. Envoyé de la part de Dieu et d'auprès de lui, devenu homme pour le glorifier ici-bas, il l'avait fait, car celui qui avait vu le Fils, avait vu le Père. Il reçoit alors la gloire de la part du Père et s'assied sur son trône, homme glorifié, mais Fils, dans la gloire éternelle qu'il avait eue. Mais le but de sa mission était aussi de donner la vie éternelle à ceux que le Père lui avait donnés. Or ceux qui connaissaient ainsi Dieu, le Père, et Jésus, le Christ qu'il avait envoyé, possédaient cette vie.

La base de toute la position des siens étant ainsi posée en Jésus, Fils du Père, et dans son oeuvre, Jésus continue en s'adressant toujours au Père. Il montre comment il l'avait révélée aux siens (*), et crée ainsi dans leurs coeurs la conscience de la position ineffablement bénie dans laquelle, en vertu de sa manifestation et de son oeuvre, ils étaient maintenant placés, et tout premièrement en relation avec le Père. L'amour du Père en était la source: «ceux», dit le Sauveur, «que tu m'as donnés». Le Père les avait confiés à la fidélité du Fils, d'abord fidélité envers le Père, pour amener ses bien-aimés à lui, selon ses pensées de bénédiction et de gloire, comme fils, c'est-à-dire comme Christ lui-même; puis, par conséquent, et selon son propre coeur d'amour, fidélité immanquable envers nous, que son nom en soit béni! Sans elle, nous n'aurions jamais été dans la jouissance qui nous avait été destinée; elle s'est exercée à travers toutes les souffrances que le péché, dans lequel nous étions, rendait nécessaires; elle s'exerce quant au fardeau des soins que notre faiblesse, la présence de la chair en nous, et les ruses de Satan, exigeaient et exigent de sa part.

(*) J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde.

Pour nous placer dans la conscience de la position que la grâce du Père nous avait accordée et que sa fidélité nous assurait, il a révélé, le nom du Père. Fils unique qui jouissait ineffablement de l'affection du Père (Jean 1: 17), ce qui était visible comme fait dans ce monde (*), si le monde avait eu des yeux pour le voir (Jean 1: 5, 10, 11), lui, le Fils qui connaissait le Père comme tel, l'a révélé aux disciples. Il était toujours une révélation du Père devant leurs yeux (Jean 14: 9), mais, de plus, il leur avait parlé de lui: c'est l'une des choses qui caractérisent ses communications. Il est vrai qu'avant d'avoir reçu le Saint Esprit, ils n'en ont guère profité, mais ce dont ils auraient pu profiter était là, devant eux. Hélas! jamais une seule fois ils n'ont compris ce que le Seigneur leur a dit. Mais il ne parle pas ici de leur manque d'intelligence: il parle de la révélation elle-même qui leur avait été faite, en leur attribuant la possession de

toute sa valeur. Au reste, c'est ce qu'il a toujours fait, alors même qu'ils déclaraient ne pas le comprendre (Jean 14: 4, 5), car ils avaient une vraie foi en lui, en qui tout se trouvait.

(*) En effet, le monde l'a vu, et a haï et lui et son Père.

Aussi dit-il: «Ils ont gardé ta parole», et, en effet, quelle que fût leur ignorance, ils avaient, par la grâce, marché fidèlement avec Jésus. «Après de qui nous en irions-nous?» dit Pierre, «tu as les paroles de la vie éternelle». Ils l'avaient aussi reconnu comme Fils de Dieu. Il leur avait donc communiqué la relation dans laquelle il se trouvait avec le Père dans ce monde, et, quel que fût leur degré d'intelligence, il les plaçait dans la même relation.

Mais il faisait plus. Il leur communiquait tous les avantages qui, de la part du Père, lui appartenaient à lui-même sur la terre; les avantages inhérents à sa position de Fils ici-bas. Ce n'était plus la gloire et l'honneur royal que le Messie devait recevoir de la part de Jéhovah; ils avaient compris que ce qu'il avait, était la part du Fils, du Fils qui s'était anéanti lui-même et s'était réduit à un état d'abaissement et d'humiliation ici-bas, pour montrer toute la gloire de la puissance de Dieu en bonté, ôtant non pas encore le péché, mais toutes les misères qui en étaient le fruit. Ils avaient compris que ce que Jésus avait reçu du Père était tout ce qui appartenait au Fils de Dieu, comme Fils de l'homme sur la terre.

Mais ce privilège qui leur avait été accordé dépendait d'un autre, ou se réalisait dans un autre qui était plus grand encore. Il leur avait fait part de toutes les communications intimes que le Père lui avait faites, en tant que Fils ici-bas. C'était tout ce qui appartenait à cette position qui nous occupe ici; celle de Fils sur la terre. «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données». Grâce immense! C'était en effet les placer dans la même position que lui avec le Père. Il leur avait révélé le nom de Père. C'était les placer en titre et de fait dans sa propre relation de Fils avec le Père. Mais Christ, ayant été Fils ici sur la terre, et étant venu pour accomplir l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire, a dû recevoir de sa part des communications intimes, afin que tout se fit dans une parfaite et immanquable unité avec le Père. C'était, pour le Sauveur, le côté béni de sa vie. Or, ayant placé les disciples (car il parle ici des onze) dans la même relation avec le Père que celle où il était, de nature et de droit, leur position ne devait pas être stérile et sèche, mais fournie de toutes les communications qui lui appartenaient et dont Jésus jouissait. Et c'est là la grâce qui leur a été faite. Il serait bon, avant d'aller plus loin, de faire ici une ou deux remarques.

Cette partie des paroles du Sauveur (versets 6-10 et même jusqu'au verset 19, bien que cette dernière portion traite les disciples à un autre point de vue) s'applique aux onze, comme compagnons de Christ sur la terre. Il leur avait révélé le nom du Père; il les plaçait dans la relation où il était lui-même avec le Père, comme fils, mais séjournant sur la terre. Les communications qu'il recevait lui étaient faites comme, s'y trouvant, et c'étaient celles-là qu'il leur communiquait. Je ne doute nullement que Jésus ne parlât de ce qu'il connaissait et qu'il ne rendît témoignage de ce qu'il avait vu, ni que le fait qu'il pouvait dire de lui «le fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3: 13), n'influât essentiellement sur son ministère. Mais il était la manifestation de la grâce et de la vérité ici-bas, et jusqu'au moment où il parlait, il ne s'agissait pas de donner aux disciples la conscience qu'ils étaient en lui dans le ciel. Cela allait

arriver. Au verset 24, cette pensée, non pas encore d'union, mais au moins d'association avec lui dans le ciel, commence à poindre. Son but assurément n'était pas de maintenir le judaïsme, mais de présenter ce qui manifestait le Père, la grâce et la vérité venues en lui, le caractère de Dieu dans un homme ici-bas, mis pleinement en évidence. Ce n'était pas non plus de développer les conseils de Dieu et les mystères de la grâce, comme Paul nous les enseigne: c'est un fruit de la glorification de Jésus. Le soleil avait brillé derrière les nuages dans les dispensations précédentes; même maintenant c'est la foi qui le saisit; à la fin sa manifestation aura un caractère terrestre: mais ici les nuages s'écartent et le soleil lui-même paraît. Le Père, dans la plénitude de la grâce, envoie le Fils; le Fils manifeste parfaitement le Père et le glorifie, et les disciples comprennent que tout ce que le Père avait donné à Jésus, était le don du Père au Fils ici-bas (non pas, comme je l'ai dit, de Jéhovah au Messie), que le Père en grâce souveraine l'avait envoyé, et qu'il était venu d'auprès du Père.

Telle est la base de la prière de Jésus. C'était pour ceux-là qu'il priait, non pour le monde. Le monde était jugé, mais le Père lui avait donné ses disciples, vérité des plus précieuses, source de toutes nos bénédictions et ce qui les caractérise. Or le Seigneur, en quittant ses disciples, prie pour eux, et par des motifs infiniment touchants, qui ouvrent aussi à notre vue la sphère dans laquelle nous sommes introduits. Tout se rapporte à cette révélation du Père dans le Fils, — l'objet et, en même temps, le révélateur de son plus tendre amour, — et à l'introduction des disciples dans la même relation.

Le premier motif se trouve dans ces paroles: «Je fais des demandes pour eux, parce qu'ils sont à toi». Pour le Fils bien-aimé, le Père était tout. Il vivait pour le glorifier. Et il demande que le Père fût pour ceux qui étaient siens, un Père tel que lui-même le connaissait.

Le second motif, c'est le Fils. Le Père tenait à la gloire du Fils; à cause de cela, il devait prendre soin de ses disciples, car maintenant que Jésus retournait auprès du Père, c'est en eux qu'il devait être glorifié. Le Père les garderait, parce qu'ils étaient à lui et qu'en eux le Fils serait glorifié. Il fallait qu'ils fussent gardés, si le Père tenait à la gloire du Fils. Or il n'y avait point de séparation entre les intérêts et la gloire du Père, et les intérêts et la gloire du Fils. Tout ce qui était au Père était au Fils, et tout ce qui était au Fils était au Père. Quel lien entre le Père, le Fils et les disciples! Ils étaient au Père, le Père les avait donnés au Fils, et c'était en eux que le Fils devait être glorifié. Leur position actuelle, ce qui donnait occasion à la demande, c'est que Jésus s'en allait du monde auprès du Père, et qu'il laissait ses disciples ici-bas.

Ensuite Jésus désigne le nom selon lequel le Père devait les garder: «Père saint;» les garder avec l'affection d'un Père et selon la sainteté de sa nature. Il les avait gardés lui-même dans ce nom durant son séjour ici-bas, et maintenant, il les remet aux soins immédiats du Père, selon l'amour envers eux, commun au Père et au Fils, et toujours sous le nom de Père saint. «Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné» (*). Christ était ici-bas le Fils du Père, et, comme tel, il répondait aussi à la sainteté du Père dans toutes ses voies et ses pensées. La volonté du Père se traduisait dans sa vie. Il manifestait en lui le Père saint. Or il demandait que les disciples fussent gardés par ce que le Père était dans cette relation avec Jésus. Le Seigneur y était, y vivait; celui qui l'avait vu, avait vu le Père. Comme avec Israël, il

eût pu dire: «Obéissez à sa voix, ne le provoquez pas; car mon nom est en lui» (Exode 23: 21). Ainsi le Père et lui étaient un, non seulement en nature, mais en pensées, actes, mouvements de la volonté. Christ, dans sa vie, était un avec le Père saint.

(*) C'est la meilleure leçon. Le texte reçu porte: «ceux que tu m'as donnés».

Christ demandait pour les siens qu'ils fussent gardés par le Père en ce nom-là. Lui y était de nature; c'était sa place sur la terre; eux avaient besoin d'y être gardés. Il les avait gardés ainsi aussi longtemps qu'il avait été dans ce monde. Maintenant il les remettait au Père pour qu'il les gardât ainsi, afin qu'il y eut la même pensée, le même but, et que toutes leurs paroles et leurs actes y répondissent; que l'expression de leur vie à tous, et à tous ensemble, fût celle du Seigneur dans sa relation avec le Père, selon la portée et la valeur de ce nom. Tout à l'heure, le Seigneur parlera du moyen médiateur; ici, c'est le fait qu'il présente. Les disciples devaient être un, — un seul vase de la vie, des pensées, de la révélation du Père lui-même, comme Christ l'avait été. «Père», le nom de grâce de Dieu envoyant le Fils, le Fils le révélant comme tel; et «sainteté» selon ce que le Père est, — voilà ce qui devait les caractériser, et, par la puissance du Saint Esprit (*), tous, comme un seul être, devaient n'être que cela au milieu du monde. Ils devaient représenter Christ dans cette relation avec le Père. Il est évident que s'il y avait chez eux des pensées ou des buts divers, ils manqueraient à cette position. Le Père et le Fils étaient ainsi un, quand le Fils était ici-bas; c'est ce qu'ils devaient être entre eux, selon la relation dans laquelle le Christ avait été. C'est le nom de «Père» qui lui avait été donné, afin qu'il le manifestât dans ce monde et, selon sa sainteté, rien de ce monde n'était en lui pour obscurcir la révélation de ce que le Père était.

(*) Le Saint Esprit n'est pas ici le sujet, mais il est cependant la puissance qui devait produire cette vie chez les disciples.

Telle était leur position; ce n'était pas encore leur mission. Etant tels, c'était avoir la joie de Christ accomplie en eux. En effet, c'était la joie du Sauveur, homme ici-bas. Grâce infinie pour eux, et, dans un certain sens, pour nous tous. (Comparez 1 Jean 1: 1-4). Le résumé de tout, c'est que la relation du Fils ici-bas avec le Père saint, le nom dans lequel il avait gardé ses disciples quand il était ici-bas, devait être leur sauvegarde directement de la part du Père.

Il les envoie dans ce monde, leur ayant confié la parole du Père; cette révélation, non des dispensations de Dieu dans son gouvernement du monde, mais la révélation du Père en grâce, — révélation, non des conseils de Dieu pour l'avenir en Christ, mais une révélation qui faisait connaître le Père lui-même, comme ayant envoyé le Fils, et mettant en relation avec Dieu selon sa nature, ce qui sera la bénédiction éternelle quand il n'y aura plus d'économie.

Or c'est là ce qui leur attirait la haine du monde. Leur présence, représentant le Père en témoignage, disait au monde que tout n'était pas à lui; que ce qui était de Dieu, ne l'était pas. Il y avait des hommes qui étaient en relation avec le Père; mais la conséquence en était qu'ils n'étaient pas du monde. Le jugement n'était pas exécuté, mais la séparation était faite.

Christ ne demandait pas qu'ils fussent ôtés du monde, bien qu'ils ne lui appartenissent pas, comme lui-même ne lui appartenait pas, mais qu'ils fussent gardés du mal, négativement de

l'influence du monde qui les entourait. Non seulement cela, mais qu'ils fussent sanctifiés, mis à part de coeur et de fait par la parole du Père; ce n'était pas la prophétie, ni le gouvernement du monde, mais la révélation du Père dans sa grâce en Christ: l'éternelle joie de sa communion. C'était la vérité immuable et éternelle. Christ l'avait été et l'est toujours, mais eux devaient en être les témoins, étant envoyés par le Fils dans le monde, comme le Fils y avait été envoyé par le Père.

Or, pour l'accomplissement de cette sanctification en eux, un objet est introduit dans la personne du Christ lui-même. Christ, je le crois, glorifié, toutefois sa personne reste la même. On aurait pu supposer que le Fils, éternellement un avec le Père dans sa nature divine, et qui avait été Fils ici-bas, introduisant cette relation dans la nature humaine, mais pouvant toujours dire: «Moi et mon Père sommes un», on aurait pu supposer, dis-je, qu'il aurait dépouillé cette enveloppe humaine en quittant ce monde, afin de rentrer dans sa position simplement divine. Mais non, il la garde dans la gloire. Il se met à part dans la gloire comme homme; toujours Fils, mais dans la gloire qu'il avait avec le Père avant que le monde fût, afin que cette relation avec le Père, dans laquelle l'homme est placé dans sa personne, fût effectivement révélée dans sa perfection et dans sa plénitude aux coeurs des disciples, pour que ces coeurs, remplis de ce qu'il était, fussent en même temps sanctifiés selon cette perfection, et ainsi rendus propres à en être les vases dans leur témoignage. Ainsi la vérité de ce que le Père est, vérité qui les sanctifiait, n'était pas, pour ainsi dire, une vérité sèche, appliquée à leurs âmes pour les former, jugeant le mal et communiquant ce qui convenait, mais une réalité vivante qui les plaçait dans cette position, avec toutes les affections qui se rattachaient à une personne en qui ils étaient et qui était en eux, — un Sauveur connu et bien-aimé, qui avait été lié avec eux en grâce. Toute la plénitude du résultat de cette relation établie dans sa perfection dans le ciel, formait leur coeur selon cette perfection.

C'est là ce qui complète ce que Jésus demande pour les disciples devant le Père et, en témoignage, devant le monde: la révélation du nom du Père connu dans la personne du Fils, homme dans ce monde et dans la gloire. Mais sa prière ne s'arrête pas là; que son nom en soit éternellement béni!

Jésus prie aussi pour ceux qui devaient croire par leur moyen. Mais la demande n'est pas la même que celle qu'il a faite pour les disciples, bien qu'elle en dépende. Pour eux, il demandait une unité analogue à celle qui existait entre le Père et le Fils dans l'oeuvre de la rédemption; les mêmes pensées, les mêmes conseils, la même vérité. Le Fils accomplissait les pensées du Père dans l'unité de la même nature. Eux devaient, par la puissance absorbante du Saint Esprit, opérer dans l'oeuvre du témoignage comme étant absolument et entièrement un. Aucune divergence n'existait entre les pensées, les conseils, la volonté du Père, et le témoignage et l'obéissance du Fils; et, par la grâce, les disciples devenaient le dépôt un et solidaire du témoignage de la révélation du Père dans le Fils. Aussi, la parole du Père leur ayant été confiée, leur fonction était de la communiquer à d'autres. Ils étaient communicateurs de ces vérités; les autres, pour lesquels le Sauveur prie maintenant, reçurent ce témoignage et entrèrent ainsi en communion avec ceux qui étaient dans l'unité de cette grâce (Comparez 1

Jean 1: 1-4). Ils jouissaient de tout ce dont les disciples étaient les dépositaires. Le Seigneur prie afin qu'ils soient un avec eux, le Père et le Fils. C'est toujours le Père révélé dans le Fils, qui est la base de leur union. Or cette révélation leur donnait un objet céleste, un seul et même objet qui absorbait les affections du coeur, et ainsi détruisait l'influence des objets terrestres qui auraient tendu à les diviser, tels que leur position sociale, nationale, et même, ce qui était plus difficile, leur position religieuse. Ils étaient chrétiens, fils du Père, associés à Christ: leur patrie était le ciel. Pèlerins et étrangers ici-bas, ils déclaraient clairement qu'ils cherchaient leur patrie. Or, en ceci, ils étaient nécessairement un, un dans leur origine, un dans leur objet, et cela avec Christ lui-même, Fils du Père. Celui qui sanctifiait et ceux qui étaient sanctifiés étaient tous d'un (Voyez Hébreux 2: 11). Ils faisaient partie de la compagnie de ceux auxquels le Sauveur avait dit: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Dans cette position spirituelle, ils étaient un dans le Père et dans le Fils, qui étaient un en eux-mêmes, et tous ensemble vivaient de cette communion. Ainsi, en 1 Jean 1, nous lisons: «Afin que vous ayez communion avec nous, or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ», et puis, nous avons communion «les uns avec les autres».

Ainsi, en tant que chrétiens, amenés à la connaissance du Père dans le Fils, les motifs qui animent et gouvernent le monde avaient disparu: «Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes».

Dans ce cas, Jean ne parle jamais des inconséquences qui peuvent se produire dans la marche, ni le Sauveur non plus, mais il parle de la chose en elle-même. Or le monde devait voir cette unité (comparez Actes des Apôtres 2; 4) et la disparition de tous les motifs qui gouvernent ce monde, témoignage clair de la révélation du Père dans le Fils. C'était le témoignage, que le Père avait envoyé le Fils dans le monde; car on voit là un peuple formé par une puissance qui n'était pas du tout du monde, et qui, en renversant toutes les barrières humaines, leur donnait un seul coeur et une même âme, de sorte qu'ils étaient les témoins irrefragables de la réalité de ce qui les gouvernait. Tels sont les chrétiens, amenés par la parole du Père, soumis à l'influence de cette parole et vivant d'elle.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de l'unité de l'Eglise, — Jean n'en parle jamais, — mais de la famille de Dieu. Ce ne sont pas les conseils de Dieu, mais l'effet et la réalisation de la révélation du Père, dans le Fils envoyé de sa part. Mais en toute chose ils sont identifiés avec Christ.

La troisième unité est dans la gloire. La première était exprimée par ces mots «comme nous» (verset 11); la seconde par un *en nous* (verset 21), et celle-ci par «comme nous, nous sommes un» (verset 22) et par «*Moi en eux, et Toi en moi*», ainsi accomplis, amenés à la perfection en un. C'est ici le résultat en gloire.

Nous avons vu que les doctrines du chapitre, même la vie éternelle, c'est la connaissance du Père, et Christ envoyé par lui. Or cela est accompli dans la gloire. Premièrement, Christ homme, Fils de Dieu, dans la gloire, est la source de la sanctification des siens selon cette connaissance, les disciples et ceux qui croyaient par leur moyen étant introduits en esprit dans

la position où Christ se trouvait. En second lieu, cette relation d'association avec Christ est transportée dans la gloire auprès du Père; non pas comme maintenant, réalisée par la foi, mais eux-mêmes sont transformés dans cette gloire. C'est l'union parfaite en nature, pensées et état; «comme nous sommes un», Christ en eux, en sorte que leur position était réalisée pleinement; et le Père en Christ, en sorte que l'enchaînement spirituel que nous avons vu dans tout le chapitre, — le Père révélé dans le Fils, et Christ révélé dans les disciples et les croyants, — était maintenant, non pas connu seulement spirituellement, mais glorieusement réalisé.

Mais remarquons ici ce qui est frappant et important. Les trois unités se rapportent au monde. 1° La parole de Dieu avait été confiée aux disciples, dépositaires solidaires de la vérité, en sorte que le monde les a haïs (versets 11-14); puis 2° nous avons l'unité de communion, afin que le monde crût (verset 21), en voyant l'effet et la puissance du témoignage maintenant; enfin 3° les disciples et les croyants sont rendus participants de la gloire donnée au Fils comme homme; lui-même en eux et le Père en lui, en sorte que le tout de ces pensées d'une grâce infinie qui lie le Père, le Fils comme homme et les croyants, étant manifesté en gloire, le monde connaîtra (et non croira) que le Fils avait été envoyé de la part du Père, et que les croyants étaient aimés du Père comme le Fils lui-même. La preuve en sera là: le Fils manifesté en gloire et les croyants dans la même gloire que lui. Ce sera l'accomplissement visible de la doctrine de la vérité merveilleuse dont le chapitre s'occupe: le Père dans le Fils homme, et les croyants glorifiés avec lui. Mais comme scène de témoignage ou de gloire c'est le monde qui est devant nos yeux.

Dans ce qui suit, ce n'est pas le cas, et c'est ce qui donne un tout autre caractère à ces derniers versets. «Père, je veux, quant à ceux que ta m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, car tu m'as aimé avant la fondation du monde». On voit ici, comme nous l'avons vu partout, que Christ parle de lui-même comme homme, bien qu'aussi comme Fils du Père; comme homme, dépouillé extérieurement de la gloire divine dans laquelle il avait été; «la forme de Dieu», ainsi que nous lisons en Philippiens 2, et ayant pris «la forme de serviteur» dans l'humanité. Le Père a donné au Christ homme la gloire en haut. Il avait, a-t-il dit dans ce chapitre même, eu cette gloire auprès du Père avant la fondation du monde, mais il y rentrait comme homme, car comme homme il est clair qu'il ne l'avait jamais eue. Il n'était pas encore glorifié. Jamais, ici-bas, tout en disant et en montrant qu'il était un avec le Père, et «Je suis» (Jean 8: 59), et disant aux Juifs: «Détruisez ce temple (son corps où Dieu était), et en trois jours, je le relèverai», jamais il n'a voulu sortir de cette position de serviteur. Il a pris un corps pour être obéissant à son Père (Psaumes 40). Au reste, un homme qui ne l'aurait pas été, eût été, par le fait même, dans le mal. C'est à quoi Satan a cherché à l'entraîner (Matthieu 4). Le Père avait proclamé: «C'est ici mon Fils bien-aimé;» et dans la première tentation, Satan lui dit: «Si tu es Fils de Dieu, dis à ces pierres qu'elles deviennent des pains», mais le Seigneur repoussa ses ruses, en refusant de sortir de l'obéissance: «L'homme», dit-il, «ne vivra pas de pain seulement, mais de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu». Ainsi, en parlant comme homme au milieu

des siens, il parle de la gloire, dans laquelle il allait entrer, comme lui étant donnée de Dieu. Toutefois il la présente ici objectivement comme sa gloire personnelle.

Il avait été aimé avant la fondation du monde. Nous avons appris, au commencement du chapitre, qu'il avait eu, auprès du Père, avant la fondation du monde, la gloire dans laquelle il allait entrer comme homme. Ce n'est pas qu'il y ait deux gloires, mais je ne crois pas que les yeux humains ici-bas puissent supporter la gloire telle qu'elle est vue dans le ciel. La gloire vue sur la terre, sera comme celle dans laquelle apparaissaient Moïse et Elie sur la montagne, — la gloire du royaume. Mais nous lisons en Luc 9, que les disciples sont entrés dans la nuée, le *shekina*. Moïse avait parlé à Dieu, lorsque Dieu descendit dans la nuée, mais il n'y est pas entré. Mais nous, nous le verrons tel qu'il est, là dans la maison du Père. Les disciples avaient souffert sur la terre et l'avaient vu souffrir. Il allait être crucifié et il demandait donc qu'ils vissent sa gloire là-haut, auprès du Père. C'était la réponse à l'ignominie, à laquelle il avait été exposé pour l'amour de nous et pour la gloire de son Père.

Mais cette demande se rapporte aussi à une autre vérité solennelle. Il allait souffrir; l'histoire de ses souffrances commence avec le chapitre suivant. Le monde l'avait rejeté; il fallait que le Père décidât entre lui et le monde. Il avait pleinement révélé le Père, et le monde n'avait pas connu Celui qui s'était manifesté en Christ. C'était une cécité morale qui ne voyait que le fils du charpentier là où le Père avait été manifesté dans toute sa grâce et toute sa bonté. Mais Jésus, comme homme dans le monde, avait connu le Père, et les disciples avaient connu que c'était le Père qui l'avait envoyé. Maintenant la fin était arrivée, le terme de sa carrière terrestre; le résultat devait se déclarer. La justice du Père allait le placer dans sa maison, et le monde était laissé sans Dieu, qui avait été là en grâce, et sans le Sauveur.

Remarquez que, lorsqu'il prie pour les siens, Jésus dit: «Père saint». Il voulait qu'ils fussent gardés selon ce nom. Fils avec lui, et sanctifiés selon cette révélation du Père, de laquelle Christ jouissait et dont il était le vase pour les autres. Maintenant il dit: «Père juste». Le Père devait décider entre lui et ceux qui l'avaient reçu, d'un côté, et le monde qui l'avait rejeté, de l'autre. Moment solennel pour le monde, quand Celui qui est venu en pure grâce (2 Corinthiens 5: 19) a demandé, après avoir fidèlement manifesté et glorifié le Père, que le Père décidât en justice entre lui et le monde. La réponse a bientôt suivi, lorsque Jésus s'est assis sur le trône du Père.

Mais nous avons encore quelque chose à remarquer ici. 1° L'union de la divine personne du Fils et de l'humanité du Sauveur. Le Père l'avait aimé avant la fondation du monde, Lui, Fils du Père avant qu'il y eût un monde. Mais, en contraste avec le monde, il avait connu le Père, c'est-à-dire comme homme ici-bas, et il associe les disciples avec lui-même, demandant qu'ils fussent là où il allait être, toutefois en reconnaissant sa gloire personnelle. Il demandait qu'ils vissent sa gloire, la gloire qu'il avait, en tant qu'aimé du Père avant que le monde existât. C'est la vérité précieuse, qui est comme le fil unissant tout le chapitre, mais ici, ce qui est mis plus en avant, c'est sa personne comme Fils du Père et homme, et l'association des disciples avec lui. Mais quelle grâce nous est présentée ici! Nous serons avec Christ, comme Christ; nous

verrons sa gloire, la gloire de Celui qui a été humilié pour nous: gloire qu'il avait avec le Père avant la fondation du monde, — mais homme à tout jamais.

Ce n'est pas encore tout. Il y a notre relation avec le Père, la même que celle de Christ: «Je m'en vais vers mon Père et votre Père vers mon Dieu et votre Dieu,» c'est-à-dire là où Christ se trouve encore comme Fils et comme homme. De cette relation, nous jouissons déjà. Quand Christ reviendra, le monde saura que nous avons été aimés, comme Christ a été aimé; mais nous, nous en avons la jouissance dès ici-bas. Le nom du Père nous a déjà été déclaré lorsque Christ était sur la terre, quoique peu compris des disciples. Mais, dès la descente du Saint Esprit, survenue en vertu de la présence de l'homme Christ dans le ciel, ce nom est de nouveau déclaré, et l'Esprit est l'Esprit d'adoption.

Quelle grâce immense, parfaite, intime! Amour qui est l'amour comme Dieu aime, infini, parfait dans sa nature, excluant tout ce qui ne l'est pas; intime, c'est l'amour du Père pour le Fils lui-même, et Christ en nous pour l'attirer dans nos coeurs et nous rendre capables d'en jouir, et cela dans son intimité parfaite, car c'est Christ en nous, pour lui donner son caractère propre en nous. Le monde saura objectivement de quel amour nous avons été aimés, quand nous paraîtrons dans la même gloire que Christ; nous, nous le connaissons, comme en étant les objets conscients; connaissant cet amour dans le Père, dans le Fils comme en étant le digne et infini objet, et nous, — lui étant en nous, — y participant de la manière dont il en jouit comme homme. Dieu seul pouvait avoir de telles pensées!

Chapitre 18

Nous avons parcouru le merveilleux chapitre, dans lequel nous est présenté le développement touchant de la communion du Fils avec le Père à l'égard de l'objet de leur intérêt commun, les enfants, les croyants mis en relation avec le Père par sa révélation dans le Fils. Plus on y pense, plus on sent combien il est merveilleux d'être admis à entendre un semblable entretien.

Mais continuons notre examen de l'évangile. Ce qui suit est le récit des derniers événements de la vie de Christ, ainsi que de sa mort, de sa résurrection, et de tout ce qui s'y rattache.

Les souffrances de Christ ne sont pas le sujet de l'évangile de Jean, mais sa divine personne, et ce caractère se retrouve ici. On n'y trouve de souffrance, ni en Gethsémané, ni sur la croix, mais un témoignage direct rendu à sa divinité, comme à sa parfaite obéissance humaine. Il y a un autre élément moins important, mais qui vient en évidence; c'est la mise de côté morale des Juifs, sujet de douleur pour le Sauveur lui-même et pour nous, et à laquelle la grâce souveraine de Dieu portera remède; mais ici ils tombent dans un mépris marqué, même de la part des gentils.

Les souffrances de Christ n'étant pas racontées, il y a beaucoup moins de détails. Ce sont de grands principes, de grands faits, qui sont mis en avant dans le récit, ou au moins qui en ressortent. J'espère que ce ne sera pas trop hasarder pour les âmes, que de passer en revue

les divers récits qui se trouvent dans les évangiles au sujet de ce qui a eu lieu en Gethsémané et sur la croix.

En Matthieu, Christ est la victime; il n'y a ni consolateur, ni consolation, mais sommeil des siens et trahison avec des baisers en Gethsémané, et sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Marc donne à peu près les mêmes faits à cet égard. En Jean, nous le verrons bientôt, il n'est pas question de souffrances, ni en Gethsémané, ni sur la croix. C'est le Fils de Dieu qui se donne. En Luc, vous avez plus d'angoisse humaine en Gethsémané, mais aucune sur la croix. De ce qui est rapporté dans l'évangile de Jean, nous parlerons plus loin. Dans l'évangile de Matthieu, c'est simple: c'était l'agneau conduit à la boucherie; l'agneau qui n'a pas ouvert la bouche, sauf pour se reconnaître tel et abandonné de Dieu pour nous. En Luc, je vois le Fils de l'homme, et chaque cas répond au caractère de l'évangile. Ainsi, comme homme, sa généalogie remonte à Adam; il est l'homme qui prie toujours; en Gethsémané, en vue de la coupe terrible qu'il devait boire, il est l'homme réalisant d'avance ce qu'il devait souffrir comme étant fait péché. Il était dans une agonie (ce qui se trouve en Luc seul), mais cela n'a servi qu'à montrer sa perfection. Il priait avec plus d'instance; il était comme homme avec Dieu; il traversait toute l'angoisse dans son esprit. Sur la croix, point de souffrances du tout. Tout le reste (ce que nous voyons dans les autres évangiles) demeure vrai, mis c'est vu d'un autre côté; c'est sous un autre aspect que le précieux Sauveur est présenté. Les souffrances sont passées; il demande pardon pour les Juifs; il promet le Paradis au brigand, puis, quand tout est achevé, il remet son esprit à son Père. C'est la grâce et la paix dans son âme quand elle a tout réalisé. L'abandon de Dieu avait eu lieu, mais ce n'est pas ce côté de l'histoire que Luc présente.

Il est bien de remarquer aussi que les trois autres évangiles (Matthieu, Marc, Luc) racontent, lors de sa dernière arrivée à Jérusalem, sa controverse avec les diverses classes de Juifs, dont l'incrédulité est mise en évidence. En Jean, lorsque cette incrédulité à l'égard de sa parole (chapitre 8), de ses oeuvres (chapitre 9), a été rendue manifeste, qu'il a déclaré qu'il est venu pour chercher ses brebis, Juifs ou gentils, et que Dieu lui a rendu témoignage comme étant Fils de Dieu, Fils de David et Fils de l'homme (mais comme tel il fallait qu'il mourût), alors ce n'est pas une controverse avec les Juifs, chose déjà réglée, mais ce sont ses communications à ses disciples au sujet des privilèges et de la position dont ils jouiraient quand Lui serait loin. Ceci nous ramène à l'histoire.

Les quelques versets qui nous parlent de Gethsémané, nous présentent le Sauveur dans sa puissance divine, puis se donnant lui-même pour les siens, ensuite parfait en obéissance comme homme. Rien n'est dit de ce qui s'est passé avant l'arrivée de Judas. Mais alors, toute la bande, sur son aveu volontaire qu'il était Jésus de Nazareth, tombe par terre, terrassée par la puissance divine qui se révélait en Lui. Il pouvait s'en aller, leur échapper; mais il n'était pas venu pour cela, et, déclarant de nouveau qu'il était Celui qu'ils cherchaient, il ajoute: «Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci», afin que fût accomplie cette parole précieuse pour nous aussi: «De ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun». Il se met à la brèche pour que les siens soient garantis du mal.

Pierre tire son épée, frappe le serviteur du souverain sacrificateur, et lui enlève l'oreille. Jésus le guérit, mais en disant ces paroles: «La coupe que mon Père m'a donnée à boire, ne la boirais-je pas?» Soumission parfaite à la volonté de son Père, tout en démontrant que, par un mot de sa part, ils étaient rendus impuissants et Lui libre.

Dans ce qui suit, nous trouvons, ce me semble, que Jésus ne tient guère compte du souverain sacrificateur. Il ne lui rend pas compte de sa doctrine, mais le renvoie, à ses auditeurs: ce qu'il avait dit, c'était en public. Dans les autres évangiles, nous voyons bien que Jésus répondit, quand il lui fut demandé qui il était. Mais ici l'autorité du souverain sacrificateur disparaît.

La chute de Pierre est soigneusement constatée, puis laissée là. Dans l'interrogatoire qu'il lui fait subir, Pilate reçoit de sa part une plus ample réponse. Sa réticence devant le souverain sacrificateur ne se retrouve pas ici, ce qui est frappant. Avec Caïphe, il s'en rapporte à ce que celui-ci aurait pu savoir par la foule qui l'avait entendu. Avec Pilate, il entre en conversation; il reconnaît l'autorité du gouverneur, mais les Juifs sont mis de côté, placés dans la position de faux accusateurs, et, quand leur inimitié est mise en évidence, il explique à Pilate que, tout en étant Roi, son royaume n'était pas de ce monde, et ne le sera jamais, lors même qu'il sera établi ici-bas. Les cieux régneront; le monde le reconnaîtra (Daniel 4: 26).

Pilate aurait voulu laisser l'affaire aux Juifs; il voyait bien que ce n'était qu'envie et inimitié sans cause, mais les Juifs devaient être les instruments pour que Christ fût traité comme un malfaiteur, et non lapidé même comme blasphémateur, ainsi que le fut Etienne. Dans les conseils merveilleux de Dieu, son Fils devait être mis à mort comme un malfaiteur parmi les gentils, jeté hors de la vigne, mais les coupables, ceux qui en étaient les auteurs, c'étaient les Juifs (versets 29-32, 35). Quel aveuglement terrible que le leur! Ils ne voulaient pas se souiller pour pouvoir manger la Pâque (verset 28), au moment de livrer le vrai Agneau de Pâque pour qu'il fût immolé. Les scrupules ne sont pas la conscience. Il ne faut pas violer les scrupules, si nous en avons, mais la conscience regarde à Dieu et à sa parole. La conscience n'empêchait pas les Juifs d'acheter le sang de Jésus pour trente pièces d'argent; mais un scrupule leur défendait de mettre dans le trésor de Dieu, dans le temple, l'argent rejeté par Judas, parce que c'était le prix du sang (comparez Romains 14).

Pilate demande à Jésus s'il est le roi des Juifs. Le Seigneur explique que son royaume n'est pas de ce monde, autrement il aurait fait valoir ses prétentions comme le monde le fait. Mais dans tous les sens, son royaume, dans ce moment, ne s'établissait pas dans ce monde comme un royaume du monde. Sa présence comme accusé devant Pilate, en était la preuve. Jésus ne manque pas de confesser ouvertement qu'il est roi, lorsque Pilate le lui demande. Il établira plus tard une puissance à laquelle rien ne pourra s'opposer, mais ce n'était pas encore le moment. Selon la vérité, il était roi, et il rend témoignage à la vérité. Selon l'oeuvre de Dieu dans ce moment-là, il était compté parmi les malfaiteurs. Pour Pilate, incrédule et rationaliste, qu'est-ce que c'était que la vérité? Il était grandement coupable en cédant aux instances des Juifs, mais c'étaient les Juifs qui étaient les instigateurs de la mort de Jésus. Ils accomplissaient sans le savoir les conseils de Dieu, et Jésus était là dans son obéissance parfaite. Nous avons

en scène la vérité, le roi, la victime de propitiation accomplissant une oeuvre bien autrement profonde et importante que la royauté même, nous y voyons aussi le chef de la gentilité représentant l'empereur, puis la haine acharnée de ce pauvre peuple contre Dieu manifesté en bonté, leur Sauveur. Tout se revêt de son vrai caractère, les conseils de Dieu s'accomplissent, et chaque acteur dans cette scène prend sa vraie place. Mais les acteurs, les Juifs et les gentils, doivent disparaître condamnés, sauf la grâce, et le malfaiteur condamné qui, humainement parlant, disparaît, quitte la scène pour être Seigneur sur tout, pour s'asseoir sur le trône du Père.

Ainsi vont les choses même en petit dans ce monde. Il est frappant de voir ces pauvres Juifs se servir à la croix des paroles mêmes qui, dans leurs propres écritures, sont mises dans la bouche des athées et des ennemis de Dieu (comparez Psaumes 22 et Matthieu 27). Mais la sagesse est justifiée par ses enfants.

La position de tous est nettement constatée. Pilate, juge convaincu de l'innocence du Seigneur, voulait se débarrasser de l'importunité des Juifs et éviter une inimitié sans profit. Les Juifs s'acharnent contre le Fils de Dieu venu en grâce dans ce monde, et lui préfèrent un brigand coupable de meurtre. Jésus se soumet à tout: condamné sur son propre témoignage, il devait être rejeté hors du camp et subir le genre de mort dont il avait parlé, et les gentils devaient en être coupables. Mais les actions de Pilate et des Juifs devaient mettre encore plus en relief l'esprit qui les animait. Pilate sans conscience, les Juifs pleins de haine. Ils voulaient le faire mourir à tout prix. C'est ce qui suit, et que nous trouvons au commencement du chapitre 19.

Chapitre 19

Au fond le jugement du Sauveur avait été prononcé. Il avait été livré aux outrages des soldats romains. Les détails de cette partie de l'histoire se trouvent dans Matthieu 27: 24-31. Les Juifs, malgré la résistance timide de Pilate, avaient choisi le brigand Barabbas et rejeté le Fils de Dieu, et Pilate, cédant à leurs instances, avait uniquement abdiqué sa position de juge pour plaire à un peuple remuant.

Mais il n'était pas à son aise. La majesté des voies de Jésus donnait à l'accusé de l'ascendant sur le juge. Il y avait en Christ quelque chose de surhumain qui faisait peur à Pilate; puis nous savons qu'il avait reçu des avertissements, que Dieu lui avait envoyés d'une manière telle qu'un gentil pouvait les recevoir (Matthieu 27: 19). Mais les relations des Juifs, non avec Christ, — cela se trouve plus clairement et d'une manière plus terrible en Matthieu, — mais avec les gentils, et celles des gentils avec Dieu, devaient être manifestées avec plus d'évidence. Pilate ramène Jésus, et il nous est présenté, haï et rejeté des Juifs, et condamné uniquement par Pilate sur des paroles connues de tous: «*Ecce Homo*».

C'est Dieu qui nous le présente ainsi. Voilà le Fils de Dieu, où il en était dans ce monde. Le monde ne l'a pas connu, quoiqu'il l'eût vu, et les siens ne l'ont pas reçu. Il a été le méprisé et le rejeté des hommes.

Pilate, mal à son aise par son mélange de crainte et de mauvaise conscience, et plein en même temps d'une anxiété fébrile de maintenir son autorité et de rejeter sur les Juifs la culpabilité de la condamnation de Jésus, le présente de nouveau aux Juifs, pour leur dire qu'il ne trouve aucune faute en lui. Ceci pousse les Juifs à demander à grands cris son crucifiement. Pilate veut qu'eux le fassent, puisqu'il ne trouve aucun crime en lui. Alors les Juifs, auxquels les Romains avaient laissé leurs propres lois (sauf le droit de mettre à mort), insistent sur ce que Jésus méritait la mort, car il se faisait Fils de Dieu, ce qui augmente le malaise de Pilate.

Il rentre dans la salle des audiences, et demande à Jésus d'où il était. Où était donc le juge en ce moment? Jésus ne lui répond pas, Pilate ayant reconnu publiquement que Jésus n'était pas coupable. Il ne s'agissait pas d'instruire Pilate, qui, d'ailleurs, ne cherchait pas l'instruction, et qui, devant le silence de Jésus, en appelle à son autorité et à son pouvoir sur lui. Jésus déclare à Pilate qu'il n'en aurait point, si cela ne lui avait pas été donné d'en haut, — car le crucifiement du Sauveur était dans les conseils de Dieu, et Jésus se donnait maintenant pour les accomplir, mais cela ne faisait qu'augmenter le péché de Judas qui, témoin de la puissance divine de Christ, l'avait livré comme s'il n'en avait pas.

Dès lors Pilate cherche à délivrer Jésus. Mais pour éviter un tumulte parmi les Juifs, qui lui reprochent d'être infidèle à César puisque Jésus se disait roi, il ne résiste plus, mais irrité, il se moque des Juifs qu'il méprisait, et, ne s'inquiétant ni de la vérité, ni de Jésus, il dit: «Crucifierai-je votre roi?» cachant ainsi son malaise, son chagrin, sa faiblesse et son manque de conscience. Cela donne lieu à l'apostasie publique des Juifs, qui déclarent: «Nous n'avons pas d'autre roi que César». Les conseils de Dieu s'accomplissent; les mains de Pilate restent tachées du sang du Fils de Dieu; les gentils qui avaient l'autorité, sont coupables de sa mort; les Juifs abandonnent tous les privilèges qu'ils avaient de la part de Dieu, et Jésus, avec son innocence judiciairement reconnue, tient seul la place de vérité et de fidélité, et se donne (car il aurait pu échapper comme dans le jardin, ou, de fait, à quelque moment que ce fût) pour accomplir les conseils de grâce. Les gentils sont compromis sans ressource, les Juifs perdus pour toujours sur le terrain de leur propre responsabilité, et cela, non seulement quant à la loi, mais comme ayant renoncé à tout droit à la jouissance des promesses, et si Dieu les accomplit plus tard pour sa gloire, ils seront forcés d'en recevoir la jouissance comme de pauvres pécheurs perdus d'entre les gentils. Jésus, condamné purement et simplement pour le témoignage qu'il rendait à la vérité, ce qui avait été aussi le cas devant le souverain sacrificateur, reste seul debout dans sa dignité et dans son intégrité au milieu d'un monde qui se perdait en se heurtant contre lui, contre la grâce et la vérité venues de la part de Dieu par lui qui était dans son sein.

Ici, Jésus ne reconnaît aucune autorité chez les Juifs, — c'étaient des adversaires, — ni dans le chef des gentils, sauf pour accomplir les conseils de Dieu. Il lui explique la position premièrement, mais nie son pouvoir, si ce n'est pour cela. Pour voir sa condamnation par les Juifs, il faut regarder aux autres évangélistes, comme Matthieu 26: 63-66, où on le voit condamné pour le témoignage qu'il a rendu d'être le Fils de Dieu; et Luc 22, où ils se chargent du terrible fardeau de son sang. Ici, dans l'évangile de Jean, ce ne sont que des adversaires

que le Seigneur ne reconnaît pas. Juifs et gentils, ils disparaissent dans les ténèbres de la haine et d'une injustice provenant de la faiblesse d'âme, et du manque de conscience, et Jésus est là, ayant rendu témoignage à la vérité, seul, en acceptant les conséquences de la part de Dieu, afin d'accomplir l'oeuvre ineffable de l'amour divin pour les uns et les autres. Oh! que nous sachions méditer et réaliser ces choses!

Dans l'histoire du crucifiement de Jésus, de même que nous l'avons vu en Gethsémané, les souffrances ne se trouvent pas. S'il est placé entre les malfaiteurs, c'est pour jeter du mépris sur les pauvres Juifs. Mais si Pilate avait cédé sans conscience à leur violence, il ne s'inquiétait nullement de l'honneur de leur nation, et il maintient insolemment ce qu'il a écrit. Dieu a voulu que ce témoignage fût rendu à l'état des Juifs et aux droits de son Fils, rejeté par le peuple, mais roi des Juifs. La prophétie s'accomplit à leur égard dans les plus petits détails.

Après cela, nous voyons quelqu'un qui a fourni sa carrière bénie: c'est le Fils de Dieu. Pendant son service ici-bas, il ne reconnaissait pas sa mère. En réalité, il ne s'agissait pas de ses relations humaines: il était porteur dans ce monde de la parole divine, l'expression de cette parole dans sa personne et rien d'autre; séparé de tout pour cela. Maintenant que son ministère divin est terminé, il reconnaît cette relation, non comme liaison avec les Juifs, c'était fini, mais comme affection humaine. Il la confie à Jean, le disciple qu'il aimait. L'avoir toujours repoussée, n'était pas manque d'affection naturelle, mais fidélité, soit dans sa position en dehors des Juifs (Matthieu 12: 46), soit de dévouement absolu. Maintenant que son service est achevé, son affection est libre, et il la montre.

Puis la dernière petite circonstance qui devait se rencontrer dans sa mort, selon les Ecritures, étant accomplie, dans une paix parfaite déclarant que tout était accompli, il rend son esprit lui-même. Personne ne le lui ôte; c'est lui-même qui le rend. Acte divin: après avoir tout souffert dans son âme par l'abandon de Dieu, dans un calme parfait, il reconnaît que tout est accompli, il détache lui-même son esprit de son corps et le remet à Dieu, son Père. Acte divin qu'il avait le pouvoir d'accomplir. Dans l'évangile de Luc, nous avons le côté humain de la foi de l'homme: «Père, entre tes mains je remets mon esprit». Ici c'est le côté divin, où il se démet de sa vie humaine.

Les Juifs, zélés pour les ordonnances, tout en négligeant la miséricorde, la justice et l'amour de Dieu, veulent que les corps ne restent pas sur la croix le jour du sabbat, et un centenier est envoyé pour donner la mort aux crucifiés. Il casse les jambes des deux malfaiteurs; mais Jésus était déjà mort; pas un de ses os ne devait être cassé; mais pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé, et que (bien que lui n'y comprît rien) le monde était débarrassé du Fils de Dieu, il perce son côté avec une lance. C'était le dernier outrage que le monde lui ait fait pour être sûr qu'on en avait fini avec le Fils de Dieu. La réponse de la grâce fut l'eau et le sang qui purifient et qui sauvent. L'homme et Dieu se rencontraient: l'insolence et l'indifférence de la haine, et la grâce souveraine qui s'élève au-dessus de tout le péché de l'homme. Merveilleuse scène, merveilleux témoignage! Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. Le coup de la lance du soldat a amené le témoignage divin du salut et de la vie.

Remarquez aussi l'opportunité de cette circonstance. Si l'on avait percé Jésus avant sa mort et qu'on l'eût tué, il n'aurait pas remis lui-même son esprit; si on l'avait percé sans le mettre à mort, verser ainsi son sang n'aurait pas eu la valeur de sa mort. Mais il donne sa vie lui-même, il est mort, et toute la valeur de sa mort, sous ses deux aspects de purification et d'expiation, se trouve manifestée quand son côté est percé et que l'eau et le sang en sortent (1 Jean 5).

Combien peu le dehors de ce qui se passe dans le monde correspond à la réalité! Les scrupules et la brutalité s'empressent pour ôter la vie aux brigands. On ne pensait guère qu'ainsi l'on envoyait le pauvre croyant tout droit dans le Paradis. Les Ecritures s'accomplissaient sur tous les points. Pas un des os de Jésus n'était cassé, mais son côté avait été percé, et maintenant Dieu se pourvoit de l'homme riche avec qui Jésus devait être dans sa mort. Joseph d'Arimatee a obtenu de Pilate le corps du Sauveur, et lui et Nicodème le placent avec des aromates dans un sépulcre neuf qui n'avait jamais servi à un enterrement. Le sabbat étant près de commencer (à six heures du soir), on plaça le corps là pour tout arranger convenablement quand le sabbat serait passé. Quel moment solennel que celui où la terre recevait le corps mort du Fils de Dieu, et que le monde n'avait plus rien de lui ici-bas!

Remarquez ici, en passant, comment l'iniquité, poussée à son comble, amène les faibles à se montrer fidèles. Ces deux hommes qui croyaient en Jésus, mais que leur position et leurs richesses empêchaient de se montrer ouvertement, ou ne permettaient à l'un de le faire que d'une manière timide et détournée, maintenant que tous ont peur, sauf quelques femmes, eux se montrent hardiment. Ce mal au milieu des Juifs leur était devenu intolérable, et leur position leur rend actuellement service dans leur dévouement. C'est la patiente grâce de Dieu et puis sa providence, qui avaient amené les riches en ce moment pour ce service. Dans le monde invisible, Jésus était dans le Paradis; quant à ce monde-ci, un ensevelissement interrompu, voilà tout ce qu'il avait. Le péché, la mort, Satan, le jugement de Dieu, avaient fait tout ce que l'un ou l'autre pouvaient faire: sa vie terrestre était terminée, et avec elle toutes ses relations avec ce monde et l'homme en tant qu'appartenant à ce monde. La mort régnait extérieurement, même sur le Fils de Dieu; les âmes sérieuses, qui en avaient connaissance, étaient confondues. Mais le monde allait son train; la pâque se célébrait avec ses cérémonies habituelles; Jérusalem était ce qu'elle avait été auparavant. On s'était débarrassé de deux brigands; ce qu'ils étaient devenus l'un ou l'autre ne regardait pas la société. Son égoïsme en était délivré, et elle l'était d'un autre qui la gênait, en disant trop d'elle. Mais ce n'est pas le dehors des choses qui est la vérité. L'un des brigands était dans le Paradis avec Christ; l'autre, loin de tout espoir, et l'âme au moins du troisième était dans le repos d'une parfaite bénédiction, dans le sein de la divinité. Et quant au monde, il avait perdu son Sauveur et ne devait plus le revoir.

Mais il était impossible, par rapport à sa personne, que Jésus restât sous la puissance de la mort, bien que pour nous il s'y soit soumis. Par rapport à la justice divine, il ne devait pas y rester. Vrai Fils de Dieu, il y allait de la gloire du Père qu'il n'y fût pas retenu. Il ne pouvait permettre que son Saint vît la corruption. Les ténèbres absolues qui étaient descendues sur

le monde, parlaient de la part de Dieu de l'aube d'un jour nouveau et éternel qui allait se lever au delà de la mort, pour la gloire de Dieu, sur ceux qui, attachés à Jésus, voyaient en lui le soleil de justice. La tristesse, là où il y a la foi, peut durer la nuit, mais la joie arrive au matin. Pour les justes, la lumière se lève au milieu des ténèbres. L'homme a dû être condamné, mais Dieu est souverain en grâce, glorieux en justice. Le Christ, homme, a dû mourir selon cette grâce et selon la justice contre le péché; mais il a dû être ressuscité selon la justice immanquable de Dieu. C'est le fond de la vérité quant à l'oeuvre de Christ, mais c'est le principe de toutes les voies de Dieu à notre égard. Il faut que nous mourions avec lui et que nous ressuscitions avec lui. Si nous nous approprions toujours cette vérité, car c'est notre privilège (Colossiens 2; 3), nous jouissons de la vie qui n'est pas de ce monde, portant toujours dans notre corps la mort du Seigneur Jésus. Si, en quelque chose, cette vie de la chair n'est pas mortifiée, il faut que la mort y soit appliquée: dans les voies de Dieu, on en fait l'expérience. C'est l'histoire de notre vie chrétienne ici-bas. Quant à l'accomplissement efficace de la chose, elle a été faite une fois pour toutes sur la croix.

Chapitre 20

Dans ce chapitre, l'histoire de la résurrection, ou plutôt des manifestations du Seigneur aux siens, est pleine d'intérêt et de principes importants. La première personne qui nous est présentée, n'est pas même le Christ: ce sont ceux qui devaient l'entourer spirituellement et qui l'avaient entouré de fait ici-bas. Il était bon et convenable que l'état de leurs affections, — et les affections nourrissent la foi, — que cet état, dis-je, comme confiance en lui et attachement à sa personne, fût manifesté, et qu'alors, lui, révélé en résurrection, fût la réponse à cet état, et les conduisit plus loin.

La première personne qui se présente et dont l'histoire est d'un profond et touchant intérêt, est Marie de Magdala. Son nom est devenu l'expression d'une mauvaise vie, ou au moins de celle d'une femme qui est sortie du désordre, mais il n'y a rien qui justifie la tradition. Mais qu'elle eût été complètement sous la puissance du démon, n'est pas une tradition. Le Seigneur avait chassé d'elle sept démons. Son état avait donc été des plus misérables, et elle aimait beaucoup. Nous la trouvons avec une femme appelée constamment l'autre Marie (Matthieu 28: 1), accompagnant avec d'autres le Seigneur, et lui rendant les services assidus d'une affection dévouée. Mais toute sincère que fût l'affection de ces femmes pour le Sauveur, il était davantage pour le coeur de Marie de Magdala que pour toutes les autres. Elles se disposaient bien, en achetant des aromates et des parfums pour l'embaumer, à faire tout ce qu'il fallait pour honorer leur Maître; mais Marie de Magdala pensait à lui. Elles attendaient donc l'heure convenable, et arrivèrent au sépulcre au lever du soleil. Mais le coeur de Marie de Magdala était vide de tout, sauf de la douleur d'avoir perdu celui qu'elle aimait tant, et elle était au sépulcre comme il faisait encore nuit.

Le Seigneur était déjà ressuscité, et la grande pierre roulée de devant l'entrée du sépulcre. Elle ne saisissait pas la portée de ce qu'elle voyait, mais s'en alla auprès de Pierre et de Jean. Ceux-ci, pour voir ce qui en était, courent vers le sépulcre que l'on supposait

soigneusement gardé. Jean regarde dans le sépulcre et voit les linges, dans lesquels Jésus avait été enveloppé, laissés là à terre. Pierre, arrivant tout de suite après, y entre et voit aussi les linges, et le suaire, dont la tête du Seigneur avait été enveloppée, pliée et à part. Tout respirait la tranquillité; rien n'indiquait la hâte, ni la précipitation. Il paraît que Pierre était étonné de ce qu'il voyait (Luc 24: 12), et ne savait trop qu'en penser. Puis Jean y entre à son tour; il vit et crut, mais sa foi s'appuyait sur ce qu'il voyait, et non sur la parole.

Ils ne connaissaient pas les Ecritures qui disent qu'il fallait que cela arrivât ainsi. Hélas! Jésus ne possédait pas leur coeur, ni la Parole leur intelligence. Ils s'en vont *chez eux*; ils ne cherchent pas plus loin; ils sont étonnés, Jean au moins convaincu; l'intelligence divine ne les éclairait pas, l'affection pour Christ ne les émouvait pas: ils s'en allèrent chez eux.

Il n'en est pas ainsi de Marie de Magdala. Pour elle, sans Jésus, le monde entier n'était qu'un sépulcre vide; son coeur était plus vide encore. Elle reste là au sépulcre, là où avait été le Seigneur qu'elle aimait. Comme il est dit de Rachel, elle ne pouvait être consolée, parce qu'il n'était plus. Penchée sur la tombe creusée dans le roc, elle voit deux anges qui lui demandent: «Pourquoi pleures-tu?» Dieu permet la pleine expression de cette puissante affection. Ce n'est plus «on a enlevé *le* Seigneur», comme elle le disait aux apôtres, mais «on a enlevé *mon* Seigneur, et je ne sais où on l'a mis». Mais Jésus n'était pas loin d'un coeur ainsi attaché à sa personne. Marie entend le mouvement de quelqu'un derrière elle. Elle se tourne et voit un homme qu'elle prend pour le jardinier. Il demande encore: «Pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?» Alors on voit cette affection qui s'approprie le Sauveur perdu comme s'il était à elle, et qui ne s'imagine pas que le jardinier puisse penser à un autre objet que celui qui la préoccupe. «Seigneur», dit-elle, «si tu l'as emporté d'ici, dis-moi où tu l'as mis et je l'ôterai». Si j'avais un ami malade, je demanderais chez lui: «Comment est-il?» et tous entendraient ce que je voudrais dire, de qui je parlerais. Marie croit que tout le monde pense au Seigneur, comme elle le faisait elle-même, et que son affection lui donnait plein droit de disposer de Lui. Ce n'était pas l'intelligence; il avait dit qu'il ressusciterait, et elle cherchait parmi les morts Celui qui était vivant. Mais le Seigneur était tout pour son coeur. C'est ce que Jésus cherche, et il se fait trouver vivant. Il use de son affection divine et humaine, et appelle sa brebis par son nom. «Marie», dit-il. C'était assez, et un seul mot d'un coeur satisfait répond à l'appel. Sa brebis entend sa voix et ne s'y méprend pas. «Rabboni», dit-elle. C'était tout. Marie l'avait trouvé, et trouvé vivant, et il avait fait ressortir dans le coeur de Marie toute l'affection à laquelle son amour satisfaisait.

Maintenant arrive l'intelligence, et c'est Marie, celle qui cherchait le vivant parmi les morts, mais avec un coeur qui était à lui, un coeur attaché à sa personne, c'est elle qui est employée par le Seigneur pour communiquer aux apôtres mêmes la connaissance des privilèges les plus élevés qui appartiennent aux chrétiens. On voit clairement l'importance de ce dévouement. Ce n'est pas la connaissance qui caractérisait Marie, mais son affection l'approchait spirituellement du Seigneur, et faisait d'elle le vase propre pour communiquer ce qu'il avait, lui, dans son coeur. Elle possédait, comme vase, cette connaissance, mais, mieux encore, elle possédait le Seigneur.

Quant à sa position, Marie de Magdala représentait le résidu juif attaché à la personne du Seigneur, mais ignorant des conseils glorieux de Dieu. Elle pensait avoir retrouvé Jésus, ressuscité sans doute, mais revenu dans ce monde pour prendre la place qui lui était due, et satisfaire aux affections de ceux qui avaient tout quitté pour lui dans ses jours d'humiliation, méconnu du monde et renié par son peuple. Mais elle ne pouvait pas l'avoir ainsi maintenant. Une gloire tout autrement excellente, d'une étendue tout autrement grande, était dans les pensées de Dieu, et une bénédiction tout autrement précieuse pour nous. En recevant Christ, elle a bien dû le recevoir selon les pensées de Dieu à l'égard du Sauveur. Seulement, son attachement au Seigneur lui ouvrait ce chemin béni. «Ne me touche pas», dit le Seigneur, «car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes frères, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu». Elle ne pouvait pas avoir le Seigneur, même ressuscité, revenu comme Messie sur la terre. Il devait premièrement monter vers son Père et recevoir le royaume, puis revenir; mais il y avait bien plus. Une oeuvre avait été accomplie qui le plaçait, lui, comme homme et toujours Fils, auprès du Père dans la gloire, homme dans cette relation bénie, mais c'était une oeuvre de rédemption, qui plaçait les siens, rachetés selon la valeur de cette oeuvre, dans la même gloire et dans les mêmes relations que lui. Et cela était basé sur le fondement certain de cette oeuvre, dans laquelle Dieu lui-même et le Père avaient été pleinement glorifiés et s'étaient fait connaître selon toutes leurs perfections (comparez Jean 13: 31, 32; 17 : 4, 5). Selon ces perfections, les disciples sont introduits dans la position et selon la relation de Jésus lui-même avec Dieu. C'était le fruit nécessaire de l'oeuvre de Jésus. Sans cela, il n'aurait pas vu le travail de son âme.

Pour la première fois, Christ appelle ses disciples ses frères, et les place ainsi dans ses propres relations avec Dieu son Père. Le judaïsme a disparu pour le moment et pour ce qui concerne l'ancienne alliance, et le plein effet de l'oeuvre de Christ, selon le propos arrêté de la grâce, est révélé; les croyants y sont placés par la foi, et nous en possédons la connaissance et la puissance par le Saint Esprit qui nous a été donné, à la suite de l'entrée de Jésus personnellement comme fils de l'homme, dans la gloire qui résulte de son oeuvre.

La résurrection de Jésus a laissé derrière l'homme la mort, le péché, la puissance de Satan et le jugement de Dieu, et a mis en perspective la gloire céleste, bien que, pour rendre témoignage à la réalité de sa résurrection, Jésus ne fût pas encore entré dans cette gloire même. Mais pour ce qui est le fond de la chose, c'est-à-dire la relation, elle est établie et révélée. Le résidu juif, attaché au Christ, devient la compagnie du Fils, associé à lui dans la puissance des privilèges dans lesquels il est entré, comme ressuscité d'entre les morts.

Marie ayant communiqué ces choses aux apôtres, la suite du développement extérieur fondé sur cette révélation, est racontée. Les disciples se réunissent ce même jour-là au soir, et Jésus, les portes étant fermées à cause de leur crainte des Juifs, paraît personnellement, mais dans un corps spirituel, au milieu d'eux, en leur apportant la paix qu'il avait faite par son sang. La paix divine, le rassemblement et la présence du Seigneur, caractérisaient leur réunion. Les apôtres devaient en être des témoins oculaires, et il leur montre ses mains et son côté, témoins irrécusables que c'était bien le même Jésus qu'ils avaient connu, et ils se

réjouissent en le voyant. Ensuite ils devaient être ses missionnaires ou apôtres (envoyés), et il pose la paix divine comme point de départ: «Paix vous soit», leur dit-il, «comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie». Puis, comme Dieu a soufflé dans les narines d'Adam la respiration de vie, le divin Fils, le même Dieu, ici homme ressuscité, souffle sur eux, leur communiquant le Saint Esprit. Bien que symbolisant le don du Saint Esprit, celui-ci n'était pas encore envoyé, car Jésus n'était pas encore monté en haut, mais il a été communiqué comme puissance de vie de la part du Sauveur ressuscité, vie divine, vie selon la position dans laquelle il se trouvait et qui en était la force. Ils vivaient de la vie divine du Sauveur, et selon l'état qu'il avait pris en ressuscitant. Le Saint Esprit descendu du ciel devait leur révéler les objets de la foi et les conduire. Ici, ce qu'ils reçoivent, c'est la capacité spirituelle et subjective d'en jouir, les rendant capables personnellement de fournir la carrière dans laquelle le Saint Esprit devait les conduire. Ils étaient propres pour le service de leur mission; celui qui devait les diriger était le Saint Esprit qui allait descendre du ciel.

Cette différence se trouve en Romains 8. Jusqu'au verset 11, le Saint Esprit, dans le croyant, est esprit de vie et de liberté, de puissance morale en Christ. Après cela (depuis le verset 11), c'est le Saint Esprit personnellement, agissant comme une personne divine. Ceci va jusqu'au verset 27.

Cependant, dans ce tableau qui est le résumé de toute la position, ce fait (le Seigneur soufflant sur eux) désigne le don du Saint Esprit. Or leur mission, le salut que Jésus venait d'accomplir, se caractérisait dans sa première application par la rémission des péchés, premier besoin du pécheur, s'il doit être réconcilié avec Dieu (Luc 1: 77; Matthieu 9: 2). Ce n'est pas ici l'efficace éternelle de l'oeuvre de Christ en elle-même, mais l'application de son efficace ici-bas comme chose présente et actuelle. En examinant la portée de cette oeuvre, nous trouvons que les adorateurs, une fois purifiés, n'ont plus aucune conscience de péchés, mais ici, c'est l'application présente dans cette purification. L'efficace éternelle de l'oeuvre n'est pas le sujet de l'évangile de Jean, qui n'en parle pas, mais c'est son application administrative.

Les versets 19 à 23 de notre chapitre résument la position de service, dans laquelle le Seigneur place ses disciples, ainsi que le rassemblement des enfants de Dieu. Remarquez ici qu'il disait, dans sa vie sur la terre avant la résurrection: «Ne crains point;» et si, comme Emmanuel, le Messie, il disposait de tout en faveur des siens, lorsqu'il envoyait ses disciples en mission, ici, au contraire, ils ont peur des Juifs, et le Seigneur n'ôte pas cette peur, mais il remplace la puissance de sa présence comme Emmanuel, le Messie, par sa présence au milieu d'eux, et par la paix qu'il avait faite et qu'il conférait.

Thomas n'était pas là. Huit jours après, c'est-à-dire le dimanche suivant, Thomas se trouvait avec les autres, et Jésus vint au milieu d'eux. En répondant aux doutes que Thomas avait exprimés avant que Jésus vint, le Seigneur le convainquit en lui montrant et lui faisant toucher ses mains et son côté. Les doutes de Thomas disparaissent. C'est l'expression, dans ce remarquable résumé ou esquisse des dispensations de Dieu, de la position du résidu juif aux derniers jours. Ils croiront en le voyant, et Jésus fait la différence entre les croyants qui ne l'ont pas vu, — notre position, — et ceux qui croiront quand ils le verront. La bénédiction

repose sur nous. La confession de Thomas, si vraie et juste qu'elle fût, montre, il me semble, la position judaïque. Ce n'est pas le Fils de l'homme glorifié, Jésus en haut; mais c'est ce que les Juifs reconnaîtront lorsqu'il reviendra, c'est-à-dire que le Jésus qu'ils avaient rejeté, était leur Seigneur et leur Dieu, leur Libérateur et Sauveur, le Jéhovah qui devait les délivrer. Le témoignage des autres ne les aura pas convaincus. Ils verront et contempleront Celui qu'ils ont percé. Ainsi nous trouvons, dans ce chapitre, outre la résurrection de Jésus, le résumé de la dispensation de grâce depuis cet événement jusqu'au retour du Sauveur: premièrement, le résidu juif représenté par Marie de Magdala, mais introduit par un Christ ressuscité dans la connaissance de la position et des privilèges chrétiens, privilèges qu'elle annonce aux disciples. A la suite de cette communication, les disciples réunis trouvent le Seigneur Jésus au milieu d'eux, prononçant sur eux la paix qu'il venait de faire; ensuite il les envoie, fondant leur mission sur la paix donnée, et plaçant entre leurs mains l'administration de la rémission des péchés, en leur communiquant le Saint Esprit. Enfin le résidu juif de la fin, qui croit lorsqu'il voit, mais qui ne jouit pas des mêmes privilèges que ceux qui croient durant son absence, alors qu'on ne le voit pas. Thomas (le résidu) n'avait pas voulu recevoir le témoignage qui lui était rendu de la résurrection de Jésus.

Chapitre 21

Ce dernier chapitre est à dessein mystérieux, et nous présente ce qui arrivera au retour de Jésus, mais en outre la restauration de l'âme de Pierre après sa chute. Les versets 1 à 14 montrent ce qui suit le retour de Jésus, la troisième fois qu'il s'est fait voir. La première fois, c'est le jour de sa résurrection; la seconde fois, une semaine après, quand Thomas y était; ces deux occasions présentent le résidu devenu l'Eglise, et le résidu à la fin. Ici, dans ce chapitre, c'est ce que l'on appelle le millénium. C'est la troisième fois que Jésus se manifeste à eux ensemble; figurément ce fut d'abord pour les chrétiens, puis pour le résidu juif, et enfin pour le monde des gentils. C'est pourquoi Jésus avait déjà ici des poissons sur le feu, c'est-à-dire le résidu juif. Mais en jetant le filet dans la mer des peuples, les disciples rassemblent une masse de poissons, sans que cependant le filet se rompe. Au commencement (Luc 5), ils avaient pris une masse de peuples, mais alors le filet s'est rompu. L'ordre administratif, qui contenait les poissons, ne pouvait les garder selon cet ordre, mais ici la présence du Sauveur ressuscité change tout. Rien ne se rompt, et il est de nouveau associé aux siens et dans la puissance du fruit de son oeuvre.

Après cette scène mystérieuse, il restaure Pierre, mais c'est en sondant son coeur, en le lui faisant connaître à lui-même. C'est ce que le Seigneur fait toujours. Pierre avait dit que si tous le reniaient, lui ne le ferait pas. Le Sauveur lui demande s'il l'aimait plus que les autres ne l'aimaient. Pierre en appelle à la connaissance qu'avait le Sauveur: Jésus lui confie ses agneaux. Une fois humiliés et ayant perdu toute confiance en nous, le Seigneur peut nous confier ce qu'il a de plus cher à son coeur: «Pais mes agneaux», lui dit-il. Remarquez bien que Jésus ne reproche à Pierre rien de ce qu'il avait fait, mais qu'il va pour son bien jusqu'au fond même de son âme jusqu'à cette fausse confiance en lui-même qui avait amené sa chute. Puis, répétant

encore jusqu'à trois fois sa question, ce qui a dû rappeler à Pierre son reniement, trois fois répété, il élargit la sphère de sa confiance et lui dit: «Prends soin de mes brebis». Pierre avait renforcé l'expression de son affection (*) en disant: «Tu sais que tu m'es cher;» le Seigneur s'empare du mot et dit: «Est-ce que je te suis cher?» Pierre était troublé de ce que le Seigneur mettait encore en question son affection, et lui dit: «Tu sais toutes choses, tu sais que tu m'es cher». Il en appelle à cette connaissance qui sonde tous les coeurs, mais c'était confesser qu'il fallait cela pour le savoir; car, selon toutes les apparences, mis à l'épreuve, il s'était montré infidèle au moment qui exigeait le dévouement de sa part, et l'homme aurait pu dire que Pierre s'était montré un hypocrite. Mais, grâce à Dieu, malgré toutes nos faiblesses, il y en a un qui sait ce qu'il a mis lui-même au fond de nos coeurs, et, s'il nous sonde et nous force à connaître, et nous-mêmes, et la racine du mal en nous, il reconnaît encore plus au fond ce qu'il y a créé, que son nom en soit béni; et il comble de grâce ce que sa grâce y a mis, et se fie, une fois que nous sommes assez humiliés, à cette grâce en nous, entretenue toutefois par le fleuve continu de sa grâce.

(*) Les deux premières fois Jésus dit à pierre: †gapŽv me, m'aimes-tu? Pierre répond constamment: filò, tu m'es cher, et c'est ce mot que Jésus emploie la troisième fois.

Nous voyons encore dans ce passage, combien ses brebis sont chères à Jésus. C'est à elles qu'il pense quand il s'en va, pour fournir à leur pâture et aux soins qu'elles demandent. Mais il y a davantage dans sa grâce envers le pauvre Pierre. Il avait perdu la belle occasion qu'il avait eue. Pour sauver sa vie, il avait renié le Sauveur, et ce que le manque de foi a perdu n'est pas toujours rendu, quand même mieux nous serait donné. Si nous traversons le Jourdain (*), nous ne pouvons plus monter la montagne des Amorrhéens, nous errons dans le désert aride. Seulement Dieu accomplit ses desseins. Mais ici, la force de volonté de Pierre ayant été démontrée faiblesse devant la puissance de l'ennemi, la bénédiction immense de souffrir et même de mourir pour le Seigneur lui est accordée, et cela devait avoir lieu, lorsqu'il ne s'agirait plus de sa volonté, mais de la soumission à la force d'autrui, là où sa fidélité serait mise en évidence. Un autre le lierait et le mènerait là où il ne voudrait pas aller. Il mourrait après tout pour le Seigneur. C'est alors, quand il n'y a plus de volonté propre, plus de force, que l'on peut suivre le Seigneur.

(*) Lisez et comparez Nombres 13 et Deutéronome 1.

Ensuite, en des termes à dessein mystérieux, le ministère et l'oeuvre de Jean sont constatés. Les agneaux et les brebis de Jésus, étaient les Juifs croyants confiés ainsi à Pierre. Le témoignage devait être rejeté par la nation, et se terminer par la mort de Pierre. Mais il devait en être autrement de celui de Jean. Pierre qui le voit suivre aussi Jésus, demande au Seigneur ce qui lui arriverait. «Si je veux», dit le Sauveur, «qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi». Il n'a pas dit, comme on l'a supposé, qu'il ne mourrait pas, mais en effet son ministère fait connaître les voies de Dieu jusqu'à la fin. Tout est laissé en suspens après lui, jusqu'à ce que Jésus vienne, tandis que la sphère du ministère de Pierre a disparu de dessus la terre.

Remarquez encore qu'il n'est pas question ici du ministère de Paul. Pierre avait le ministère de la circoncision; la terre en était la scène, et les promesses, l'objet, tout en conduisant individuellement dans le ciel. Jean, tout en révélant la personne du Fils et la vie éternelle descendue du ciel, s'occupe aussi de ce qui est sur la terre, puis du gouvernement de Dieu et du jugement, lors de la manifestation du Sauveur ici-bas. Paul traite des conseils de Dieu en Christ et de son oeuvre pour nous introduire dans la même gloire céleste, semblables à Lui devant le Père, ses frères déjà ici-bas. Tel n'est pas le sujet de notre évangile.

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi*.

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amuse à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infallible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infallible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infallible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Évangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Éternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infaillible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agrée, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les cœurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au cœur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le cœur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un cœur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un cœur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le cœur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le cœur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «*Leurs* faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le cœur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre cœur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contents, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtiment et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

moi». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtement pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un cœur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos cœurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le servant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Égypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupirons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédiction de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les vœux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtiment, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtiment, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux inquiétudes dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces inquiétudes sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu* les as fait sortir». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtement terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtiment de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le coeur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le coeur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirant ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Église; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le cœur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le coeur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs coeurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de coeur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les coeurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieus, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demandait-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'opresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «*et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages*».

(*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(**) (Verset 58). «*J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.*» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont *ses* jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Eternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le coeur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Eternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Eglise maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos coeurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes oppressés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le coeur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un coeur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de coeur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son coeur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

Le gouvernement de Dieu

ME 1881 page 17

Le gouvernement de Dieu a toujours une approche un peu légale; il procède par des si (Jean 15). La conduite porte ses conséquences; mais Dieu n'est pas au bout de ses ressources. Il peut bénir, quoique d'une autre manière et même beaucoup plus. Pierre perdit l'occasion de confesser le Seigneur dans la cour du souverain sacrificateur. Mais plus tard, en lui confiant ses brebis, Jésus lui annonçait sa mort violente comme moyen de glorifier Dieu. «Tu ne m'as pas glorifié une première fois; eh bien! tu le feras d'une autre manière, et rien ne sera perdu. Il y aura une confession, et même une bien plus haute». Dieu peut donner quelque chose de meilleur; mais l'ancienne position est perdue.

Israël n'a pas voulu entrer en Canaan une première fois; tout de même il y est entré; et même Dieu lui a fait passer le Jourdain par un miracle bien plus grand, qui n'aurait pas en lieu sans cela. Ils ont été jugés dans le désert; mais Dieu a manifesté pour eux une grâce et une puissance bien plus grande. Dans son gouvernement, Dieu ne laisse rien impuni; il prend note de tout. *Le Père Saint* nous garde pour Christ, et parce que nous sommes à lui.

Le gouvernement est lié avec la responsabilité individuelle. Dieu laisse aller le monde, sauf qu'il y a la conscience naturelle qui reprend certaines choses. Mais la grâce nous châtie afin que nous ne soyons pas jugés avec le monde. 1 Pierre 4: 17, s'applique aux Judéo-chrétiens du temps de Pierre, et il s'accomplira encore après l'Eglise, dans le résidu juif. «Si Dieu ne laisse rien passer au chrétien, que fera-t-il au monde?» Cela regarde proprement les Juifs. Si Dieu a commencé avec les Juifs fidèles, que fera-t-il au reste de la nation? C'est ce qui eut lieu à la destruction de Jérusalem (voir Luc 23). — Hébreux 12: 5. *Ne méprise pas*, parce qu'il y a une cause du châtiment, savoir le péché. — 1 Pierre 1: 16. Parce que je suis propre, vous aussi soyez propres. C'est la sainteté de Dieu. La relation, c'est le Père (verset 17). Même en Israël c'était la grâce qui avait établi la relation. (Lévitique 20: 26).

Dans le fait, le châtiment est un acte de justice; mais dans la personne qui le fait, c'est un acte de grâce. Il est selon la règle de justice, mais il s'accomplit pour le bien de l'enfant. Dieu n'a pas changé sa nature propre de sainteté en faisant grâce. La grâce est même plus sévère que la loi. Il veut nous faire participer à *sa* sainteté; nous rendre conformes à *Lui*; c'est la plus grande grâce. Dès lors cela ne peut pas faire baisser la mesure de la sainteté. Il frappe aussi le principe mauvais pour atteindre les actes. L'écharde de Paul était un châtiment, il est vrai; et néanmoins c'était la souffrance pour Christ. Ce sont les deux caractères du châtiment, dont l'un est 1 Pierre 4: 17, et l'autre Hébreux 12. Dieu revendique les droits de la sainteté en vue de la grâce. Rien ne sanctifie plus et mieux que la grâce; au lieu que la loi ne fait que remuer le péché. Il faut insister sur la grâce, tout en n'oubliant pas d'en faire ressortir les conséquences sanctifiantes. Les rapports de Dieu avec l'âme sont sur le pied de la sainteté. Même si une pensée mauvaise est gardée, il y a toujours quelque chose de perdu.

Fragments de lettre

ME 1881 page 19

... Il faut y penser; il faut en se nourrissant de Christ (et il se communique très librement) faire vivre les autres dans une autre atmosphère où Christ se trouve, et (si les âmes s'exercent devant Dieu) où les âmes se transforment selon son image; alors les affections coulent comme les siennes ont coulé dans ce monde. C'est beaucoup dire, et sans doute nous nous trouvons loin de notre modèle; mais au fur et à mesure que nous réalisons Christ dans nos coeurs, nous le reflétons sans nous en apercevoir; le moi disparaît comme principe moteur, et la vie de Christ se manifeste. Un vrai exercice d'âme est nécessaire pour produire cet effet: «Portant toujours dans le corps, dit l'apôtre, la mise à mort du Seigneur Jésus». «La mort opère en nous».

Il y a toutefois ces trois choses: «Vous êtes morts» (Colossiens 3), voilà le jugement de Dieu. «Faites votre compte que vous êtes morts», voilà ce que la foi fait en réponse: c'est la liberté par la grâce du Saint Esprit. «Portant toujours dans le corps la mort du Seigneur Jésus». voilà la réalisation pratique. Si nous n'avions les deux premières, la troisième ferait le moine; avec les deux premières, la troisième fait le saint, où Christ est tout.

Souvenez-vous, cher frère, que c'est la rédemption qui nous introduit dans le désert; — la mort avec Christ (Jourdain, circoncision), en Canaan. Seulement le désert ne fait pas partie du propos arrêté de Dieu, mais bien de ses voies. Aux chapitres 3, 6 et 15 de l'Exode, il n'en est pas question. La rédemption et la gloire, voilà ce qui est dans le coeur de Dieu. Deutéronome 8, nous fournit ses voies. Le brigand est parti tout droit pour le Paradis, propre pour y entrer. En général, nous traversons le désert, mais Dieu nous a rendus capables de jouir de l'héritage des saints dans la lumière. Toutefois la patience doit avoir son oeuvre parfaite. Puis il faut compter sur le Seigneur et lui remettre tout. Il accomplira tout pour sa gloire. C'est dans le désert et dans le combat que nous avons les «si». Seulement, il y a la sûre fidélité de Dieu pour nous garder jusqu'au bout; mais épreuves et dépendance. Avec la rédemption et notre place en Christ, il n'y a pas de «si». L'une est accomplie, l'autre est notre position de fait.

ME 1881 page 260

11 octobre 1842

Que Dieu vous garde et nous tous, bien-aimé frère, dans la simplicité et dans la paix, près de Jésus. Dans la présence de notre Père, il y a toujours du repos. Le travail qui est l'expression de notre demeure là, de notre familiarité avec son amour, est toujours béni et toujours heureux; éprouvé peut-être, mais heureux. La joie qui est en lui est infinie et éternelle, une joie que ceux seuls qui en jouissent connaissent ou peuvent s'imaginer, mais vous le savez, cher frère. Soyons de bon courage, pas effrayés parce qu'il y a de l'opposition, et pas même

parce qu'il y a de la froideur, ce qui est beaucoup plus pénible. Jésus a aimé jusqu'à la fin; c'est le caractère de son amour, ce sera le caractère de son amour dans nos coeurs; mais il faut être près de lui pour qu'il en soit ainsi. Que Dieu vous dirige dans vos projets; nous n'avons que sa volonté pour nous diriger dans le court trajet du pèlerinage ici-bas. Quel bonheur que d'avoir une telle direction! Que mon Jésus, ce fidèle et bon Sauveur et Berger, vous donne l'oeil net afin que tout votre corps soit plein de lumière. Comptez sur sa fidélité, et qu'il vous dirige...

ME 1881 page 478

Novembre 1881

... Ma maladie m'ayant fait sentir la présence de la mort, cela m'a été en grande bénédiction. Mon bonheur est plus profond qu'auparavant; je n'ai pas de vérités nouvelles, mais je me sens là-haut, au lieu d'être assuré d'y arriver si quelque accident nouveau se produisait. Les tentations, la chair sont là; mais je sens beaucoup plus distinctement que j'appartiens à un autre monde, et que tout ici-bas, même religieusement parlant, n'est qu'une chose passagère, sauf que la parole de Dieu demeure éternellement. L'amour du Père et Christ sont tout, bien qu'il y ait une gloire et un repos à venir qui y seront ajoutés...

La place des femmes dans le service

ME 1881 page 38 - Matthieu 27: 55, 56, etc. - Darby J.N.

La part que les femmes prennent dans toute cette histoire est très instructive, surtout pour elles. L'activité du service public, ce qui peut être appelé «l'oeuvre», appartient naturellement aux hommes (c'est ce qui en général porte le nom de ministère), quoique les femmes aient en partage une activité précieuse dans le domaine privé. Mais il y a un autre côté de la vie chrétienne qui leur appartient spécialement: c'est le dévouement personnel à Christ dans l'amour. C'est une femme qui oignit le Seigneur, tandis que les disciples murmuraient; ce sont des femmes qui se trouvent à la croix quand tous, excepté Jean, l'avaient abandonné; ce sont des femmes encore qui vinrent au sépulcre, et qui furent envoyées pour annoncer aux apôtres ce qui était arrivé, alors que ceux-ci s'en étaient retournés *chez eux*; enfin, ce sont des femmes qui assistaient le Seigneur de leurs biens.

Et en vérité cela va plus loin. Le dévouement dans le service est peut-être le partage de l'homme, mais l'instinct de l'affection, ce qui entre plus intimement dans la position de Christ, et est ainsi plus immédiatement en relation avec ses sentiments, en plus étroite communion avec les souffrances de son coeur, voilà la part de la femme, — part heureuse assurément. L'activité du service pour Christ place l'homme un peu en dehors de cette position, du moins si le chrétien n'est pas vigilant. Cependant chaque chose a sa place. Je parle de ce qui caractérise la position de chacun, car il y a des femmes qui ont beaucoup servi, et des hommes qui ont beaucoup senti.

Remarquez aussi à ce sujet, ce que je crois avoir fait observer, que cet attachement du coeur à Jésus est la position où sont reçues les communications de la vraie connaissance. L'évangile complet est annoncé pour la première fois à la pauvre femme qui était une pécheresse et qui arrosait de ses larmes les pieds de Jésus (Luc 7). A Marie il annonce qu'elle l'a embaumé pour sa mort; à Marie-Madeleine il fait connaître notre position la plus élevée, et la communication que Pierre demandait, il la fait à Jean qui était dans son sein. Et nous voyons qu'ici les femmes ont une large part.

Pensées

ME 1881 page 40

Nous apprenons la justice par la mort et la résurrection de Christ, les habitants de la terre l'apprendront par les jugements qui tomberont sur eux.

Le fondement de ma paix, c'est non pas que je m'occupe de moi-même, mais que Dieu s'est occupé de moi.

Croyez-vous que vous ayez le pardon de vos péchés? — Non, mais je le *sais*, et ma foi a un tout autre objet que cela, le nom du Fils de Dieu.

L'excuse (ce que l'homme fait toujours devant Dieu) était la condamnation d'Eve. Il n'y a pas de *bien* dans une excuse, parce qu'elle admet le mal.

ME 1881 page 60

Il y a toujours chez nous, chrétiens, la tendance d'être influencés par l'atmosphère qui nous entoure. Les habitudes du monde ont une espèce de pouvoir qui se fait sentir là où il n'y a pas le pouvoir spirituel pour leur résister.

La grâce unit, la chair divise et disperse; la chair est préoccupée de tel ou tel homme; elle ne trouve rien de bien que chez ses favoris; comme au temps de la fin, elle cherche des docteurs selon ses propres convoitises.

ME 1881 page 100

Dieu se *reposera* dans son amour, dans la bénédiction qui l'entoure, dans la gloire de son Fils, dans l'accomplissement de ses conseils, dans l'éternelle béatitude dont il est le centre et la source.

Ce n'est qu'en *regardant en dehors* de nous que nous avons l'*assurance en nous*.

La parole de Dieu est une épée à deux tranchants. Elle n'a pas de poignée; tout est lame.

ME 1881 page 180

Matthieu 5: 16. «Que votre *lumière* luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils *glorifient votre Père* qui est dans les cieux». Il ne dit pas: «Que vos *bonnes oeuvres* luisent», mais: Que votre profession de *Christ* soit une chose si distincte, que le monde sache à *qui* attribuer les bonnes oeuvres.

ME 1881 page 200

Aucune alliance n'est faite avec les chrétiens: la nouvelle alliance sera faite avec Israël, comme le fut l'ancienne mais nous en avons spirituellement tous les bienfaits, toute la bénédiction, et bien davantage. Le fondement de la nouvelle alliance a été posé dans le sang de Christ, mais les Juifs n'en ont point voulu. En esprit nous y avons part, c'est-à-dire au pardon de nos péchés et à la connaissance directe de Dieu. Mais les privilèges de l'Eglise dépassent cela de beaucoup, tels que l'union avec Christ et la vocation céleste qui l'accompagne.

L'épître aux Ephésiens est placée trop haut, celle aux Galates trop bas, pour y introduire la venue de Christ.

La relation n'est pas le devoir; mais le devoir est inséparable de la pensée d'une relation.

ME 1881 page 260

C'est sur ce que Dieu apporte, non pas sur ce qu'il trouve, qu'il faut s'appuyer.

ME 1881 page 280

Il n'y a rien de plus ferme que l'obéissance, rien aussi de plus humble; une fermeté parfaite, parce que je sais que j'obéis; une parfaite humilité, parce que je sais que je suis dépendant.

Il est précieux de considérer Sa grâce au milieu du mal. Etant avec Dieu en perfection, il avait une parole convenable pour chacun. Cela nous humilie, mais notre coeur est heureux de voir que *Lui* était parfait.

ME 1881 page 320

Quelle perfection, que celle de l'amour du Sauveur. Son rejet n'a servi qu'à exprimer davantage son amour. Gisions-nous dans la mort? Il s'y place lui-même. Méritions-nous la coupe de la colère? Il la prend et la boit. Tout le pouvoir de Satan était-il sur nous? Il y entre et le brise. Christ ne dit pas: Venez à moi d'une manière convenable, et alors je vous aiderai. Non; il vient, entre, descend dans ces choses; il ne cherche pas à échapper; il ne se détourne

pas des insultes et de la violence des hommes; et, à travers tout cela, il s'offre lui-même sans tache à Dieu!

ME 1881 page 360

Le scepticisme est l'infidélité de l'esprit, la superstition celle de l'imagination.

J'ai reçu le témoignage que je suis juste. Ce n'est pas une expérience, car je n'ai pas besoin d'un témoignage à l'égard de ce dont je fais l'expérience.

ME 1881 page 420

Dans l'Exode, le *sabbat* est introduit chaque fois que les voies de Dieu sont introduites. Nous le trouvons en rapport avec la manne, avec la loi, avec les diverses figures des choses à venir au chapitre 31. Dieu veut que toutes ses voies placent devant les âmes ce repos auquel il travaille sans cesse, et dans lequel, au temps assigné, il introduira les siens.

Salut, liberté, nourriture et sécurité - Jean 10

ME 1881 page 52

Cette belle portion de l'Écriture nous présente premièrement le Seigneur Jésus Christ lui-même; puis son activité en grâce. C'est une grande chose de savoir qui il est, et ce qu'il est, lui qui a mis sa vie pour ses brebis et qui les tient en sûreté dans sa main. Voilà ce que nous apprend le commencement du chapitre 10 de Jean; Christ y déclare simplement qu'il est véritablement le Messie d'Israël, celui qui devait venir. Il entre par la porte dans la bergerie des brebis; c'est-à-dire, qu'il vient selon la volonté et avec la sanction divines, pour être le berger d'Israël, peuple de Dieu, le peuple de sa pâture et les brebis de sa conduite. Il ne monte pas par ailleurs, comme font les faux bergers qui ne sont que des larrons et des voleurs, prétendant illégalement à ce à quoi ils n'ont aucun droit. Il n'en est pas ainsi de Christ. Il est entré par la porte, se soumettant à chaque règle, à chaque ordonnance établie par le maître du troupeau, par le Jéhovah d'Israël. Cher lecteur, combien n'est-il pas précieux de penser à lui! Bien qu'étant le Fils éternel de Dieu, il vint néanmoins ici-bas s'abaisser jusqu'à devenir homme, et comme tel il se soumet *parfaitement*. Mais Israël n'a pas voulu de lui, il l'a dédaigné, méprisé et rejeté. Jésus alors le quitte, il sort de la bergerie d'Israël, de l'enceinte qui était propre à ce peuple. C'est ce que veulent dire ces mots: «Il va *devant elles*»; il est rejeté et méprisé par son peuple. Il sort lui-même premièrement, et alors «il mène ses propres brebis dehors, et elles le suivent parce qu'elles connaissent sa voix». C'est exactement le cas de l'aveugle au chapitre 9; il est chassé et Jésus le trouve. Qu'il est précieux d'avoir un tel Berger pour nous conduire et nous nourrir! Quel bonheur d'être sous ses soins, en dehors de toute religion humaine et de tout l'appareil des ordonnances d'Israël.

Après avoir placé lui-même devant nous *sa personne*, comme étant la seule base de relation avec Dieu, il présente de la manière la plus précieuse ce qui remplace l'ancien système juif, Lui-même étant celui sur lequel tout est fondé, celui qui accomplit tout.

En premier lieu, nous avons *le salut*. «Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé» — D'abord il se présente comme étant la porte. Lui seul est la porte; entrer par lui, c'est être *sauvé*. Il a mis sa vie, quelque chère et précieuse qu'elle fût; son sang a été répandu. C'est l'acte de sa sainte volonté que d'avoir versé son sang, donné sa vie; personne ne la lui a ôtée. De son côté, il n'y avait nulle nécessité à le faire, si ce n'est cet amour précieux qui ne laissait subsister aucune entrave à sa pleine manifestation.

Voyez quel contraste entre lui et le mercenaire! L'heure du danger ou de la difficulté trouve ce dernier pensant à lui-même; Jésus pense à ses brebis. S'il vient s'interposer, s'il laisse sa vie, s'il verse son sang, la première chose que nous trouvons en entrant, c'est *le salut*. «Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé».

En second lieu, nous trouvons *la liberté*: «Il entrera et sortira». L'esclavage et la servitude sont le droit de naissance de tout enfant d'Adam. Nous naissons dans le monde esclaves

perdus. Du moment que nous avons affaire à Christ, nous rencontrons le salut et la liberté; — nous sommes libérés, mis en liberté; — et, en troisième lieu, nous trouvons aussi la *nourriture*: «Il trouvera de la pâture». Comment décrire les richesses de notre nourriture? *Sauvé, mis en liberté*, introduit dans une région où le besoin est inconnu, «je ne manquerai de rien». Non seulement cela, mais je serai *rempli, satisfait*, aussi est-il dit: «Il me fait reposer dans de gras pâturages». Et remarquez ce mot; «Si *quelqu'un* entre». Ce ne sont pas seulement les enfants d'Abraham, le peuple d'Israël; la porte de la grâce en lui est largement ouverte à tous. Dites-moi, lecteur, si vous connaissez ce que c'est que d'être ainsi béni par le Seigneur, par ce Berger plein de grâce? Avez-vous eu affaire avec lui, avec lui-même? car il dit: «Si *quelqu'un* entre *par moi*, il sera sauvé». Quel contraste avec toutes nos pensées purement humaines sur Dieu et sur son Christ! Quel contraste avec tout ce que l'on trouvait dans *la loi* et *les ordonnances*! Ni l'une, ni les autres, ne pouvaient répondre au premier besoin d'un pauvre misérable, qu'il fût juif ou gentil. La loi exigeait, mais ne *sauvait* pas, la loi mettait à *mort*, mais ne donnait pas *la vie*. «Si *quelqu'un* entre *par moi*, il sera sauvé;» et encore: «Je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance». Telle est *la grâce* dans sa plénitude.

En dernier lieu, nous avons une *sécurité éternelle*. La vie que Christ donne est éternelle, elle dure à toujours; et non seulement cela, mais il dit de ses brebis: «*Elles* ne périront jamais». Mais où les mettra-t-il pour qu'elles soient en sûreté contre les ennemis du dehors? Il les rend aussi fortes au *dehors* qu'au *dedans*. Nulle faiblesse intérieure ne peut mettre en question leur position, car la vie qu'il leur a donnée est «éternelle», et l'ennemi extérieur ne peut les atteindre, car ses brebis sont dans *sa main*. Cette main qui fut clouée à la croix est l'abri et le repos assuré pour toutes ses brebis. Quels contrastes se présentent à notre âme lorsque nous lisons ce mot: «*Ma main*» et «*la main de mon Père!*» Ce ne sont plus la bergerie, le mur, les barrières, la loi et les ordonnances d'Israël, mais c'est sa main et la main de son Père. La pensée de leur sécurité est liée à la puissance éternelle de Dieu; car les brebis sont dans la main de son Père. «Moi et le Père, nous sommes un». Peut-il y avoir quelque chose de plus merveilleux que la grâce infinie, l'amour sans bornes, la toute-puissance qui se rencontrent en Christ, exclusivement dans sa propre personne? et certes avec une telle plénitude qu'il peut dire: «Si *quelqu'un* entre *par moi*». Ici Christ est tout, et en contraste avec tout. Ce n'est plus l'ancienne bergerie d'Israël avec ses murailles; c'est la personne de Christ, le bon Berger, le Seigneur vivant, qui mourut à la croix. C'est lui-même en contraste avec le *voleur*, le *larron* et le *mercenaire*, qui cherchent à s'enrichir, à fuir le danger aux dépens des brebis; c'est lui dans son amour unique et parfait, mettant sa vie pour ses brebis. Ce n'est plus le judaïsme, mais le salut, la liberté, la nourriture, et une sécurité éternelle; — ce ne sont plus les ténèbres de la mort, c'est la lumière de la vie.

Lecteur, êtes-vous personnellement en relation avec Christ? Etes-vous entré par lui, par la porte? Vous êtes-vous détourné de vous-même, de vos péchés, de vos peines, aussi bien que de votre bonté, pour aller à Jésus? N'a-t-il pas pris possession de votre cœur?

Le Seigneur, par son Esprit, l'a placé devant nous dans tout l'attrait de sa grâce, afin que nous entrions par lui, et que nous puissions connaître ainsi la richesse, la plénitude du salut, de la liberté, de la nourriture, de la sécurité qui sont en lui et par lui.

Qu'est-ce que le Dieu fort a fait? - Nombres 23: 23

ME 1881 page 75

La pensée suggérée par ce passage, c'est que notre état spirituel doit correspondre à la position dans laquelle nous avons été placés. Il en est toujours ainsi lorsque notre conscience est bonne: nous jouissons de la position à laquelle nous avons été amenés, selon la mesure dans laquelle nous y entrons pratiquement. Mais, pour accepter cette position, il faut que le coeur soit brisé, que l'orgueil de l'homme qui voudrait se tenir la tête haute devant Dieu soit mis en pièces, cet orgueil, la pire chose de toutes, car je ne parle pas ici des péchés grossiers.

L'homme, dans le cours de sa vie ordinaire, n'a pas l'idée que le péché le *sépare* de Dieu; mais c'est autre chose si nous en venons à la question de la justice. Nous savons tous que nous avons péché, que le ciel est un lieu saint, et cependant nous espérons y entrer, que ce soit par le moyen de la miséricorde divine ou de ce que vous voudrez. L'homme désirerait être autrement qu'il n'est, s'il lui fallait être jugé tout à l'heure. Il faut que la conscience soit réveillée directement par une révélation divine; la lumière se fait alors pour nous, rend toutes choses manifestes et nous place tels que nous sommes dans la présence de Dieu. Du moment que nous y sommes, l'orgueil de notre coeur disparaît, car il ne se trouve que là où Dieu n'est pas. De qui l'homme aurait-il peur si ce n'est de Dieu? Ayant affaire à Dieu, il aura de la crainte, une juste crainte qui est le commencement de la sagesse; mais l'orgueil de sa conscience a disparu désormais.

Dans les versets que nous avons lus, nous trouvons la justification *absolue*; Dieu ne voit point du tout de péché dans les siens. Considérez comment cela nous est présenté ici. C'est Dieu, déclarant d'une manière absolue ce que nous sommes, entièrement en dehors de ce que nous avons fait. Or, qu'est-ce que Dieu a fait? Pour en jouir il n'est pas besoin d'expérience, mais il faut que l'orgueil du coeur ne soit plus.

Avant ce chapitre 23, tous les manquements, toutes les fautes du désert avaient déjà en lieu. L'ennemi, l'accusateur des frères, pouvait-il relever toutes ces fautes et en faire une barrière qui empêchât Israël d'entrer dans le pays de la promesse, qui nous empêche d'entrer au ciel, car pour nous, Canaan, c'est le ciel. Non! Satan lui-même ne le peut pas (Deutéronome 9). Dans ce moment-là, c'était comme si l'accusateur avait posé cette question: Pourrez-vous entrer, oui ou non? Qu'avait dit Moïse de ce peuple? Il avait rappelé leurs murmures incessants. «Vous avez été rebelles à l'Eternel, dès le jour que je vous ai connus» (Deutéronome 9: 24). Et Dieu, que dit-il? «Je n'ai point aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël».

Chers amis, il nous faut être devant Dieu dans l'humilité que donne le sentiment de sa grâce, ou bien, il nous faut rencontrer un Dieu qui nous brise. Quelle place appartient à l'homme devant Dieu? L'humilité; et, s'il est humble, ses délices sont de n'être rien, et de recevoir tout de Lui. Une fois là, l'état normal du chrétien, le chemin qu'il doit suivre, est de

vivre à la hauteur de ses privilèges. Christ est sa vie; il est accepté en lui; il marche désormais par l'Esprit, ce qui n'exclut pas le jugement continuel de lui-même; mais le jugement de l'Esprit *dans* un saint est autre chose que le jugement que Dieu porte *sur* lui. Par l'Esprit de Dieu, je vois en moi telle chose qui n'est ni de la douceur, ni de la bonté l'Esprit de Dieu me juge d'après ce que je suis, ce qui est juste; mais quand *Dieu* me juge, c'est d'après ce que Christ est.

L'Esprit de Dieu juge chaque chose en nous qui n'est pas selon Dieu, mais lorsque Dieu répond à l'accusateur, son jugement actuel, absolu, sur moi, est selon ce que Christ est, selon l'œuvre qu'il a accomplie. «Dieu n'est point homme pour mentir»: toute accusation est condamnée au silence; toute l'hostilité de l'ennemi est réduite à néant; et pourquoi cela? c'est qu'elle a rencontré Dieu (verset 21). «Il n'a point aperçu d'iniquité en Jacob, ni vu de perversité en Israël». Et Moïse, je le répète, n'avait-il pas vu autre chose? En un sens, Dieu *avait* tout vu. Mais pourquoi donc ne le voit-il plus? c'est qu'il l'a ôté lui-même. Ces choses-là ne se voient plus jamais, lorsque c'est Dieu qui prononce son jugement sur nous. Ce n'est pas qu'il tolère le mal; il avait humilié le peuple; il l'avait éprouvé, pour connaître ce qui était en leur cœur; Israël avait ainsi traversé le désert; il les avait châtiés à cause de leurs péchés. Au chapitre 8 du Deutéronome, vous trouvez toutes les voies de Dieu en grâce envers eux; mais, dans notre passage, tout repose sur Dieu lui-même; ici, je trouve Christ, l'Agneau immolé, dans la présence de Dieu. Supposez que je sois brisé, humilié, et que je m'adresse à Dieu; que trouverai-je auprès de lui? J'y trouve l'Agneau immolé, un homme, et cela me prouve que Christ a accompli l'oeuvre, qu'il est ressuscité, qu'il a ôté mes péchés. «En la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même». A quelque moment que je vienne, je trouve Christ là. Dieu ne voit point d'iniquité en moi, parce que Christ l'a ôtée. C'est là ce que Dieu a fait, non pas ce que j'ai fait. Il a entrepris l'oeuvre, et j'apprends que, «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Christ ne pouvait tolérer le péché; qu'a-t-il fait? m'a-t-il ôté de devant lui? Non, mais il a ôté mon péché.

Nous ne saurions nous juger *assez* ni trop sérieusement. L'homme converti aime la sainteté; mais la question que je pose est celle-ci: Le Dieu fort est-il satisfait de ce qu'il a fait? c'est fort simple et cela dépasse toute expérience. L'expérience est l'oeuvre du Saint Esprit en nous, mais c'est l'oeuvre du désert: «Tu as conduit le peuple que tu as racheté». L'expérience est bonne, mais lorsqu'on est arrivé au bout de toute expérience, on ne trouve plus que ceci: «Qu'est-ce que le Dieu fort a fait?»

«Ils sont étendus comme des torrents, comme des jardins près d'un fleuve, comme des arbres d'aloës *que l'Eternel a plantés*, comme des cèdres auprès de l'eau» (Nombres 24: 6). Son oeuvre dans nos coeurs, c'est que nous le suivions en justice et en vraie sainteté. Tel est le résultat, après que le Dieu fort a agi. Il m'a pris par la main et m'a tiré hors d'Egypte. Qui condamnera? Condamnez-vous vous-mêmes, lorsque vous avez tort. Mais n'importe celui qui condamne, puisque Dieu justifie; c'est là le grand point. Etes-vous content de vous-mêmes? Dans ce cas, vous ne connaissez pas Dieu du tout. Satan peut vous accuser de manière à attirer sur vous un châtement pour votre bien, mais jamais le jugement.

(verset 24). «Voici ce peuple se lèvera comme un vieux lion». Nous arrivons maintenant à la force. «La loi de l'Esprit de vie m'a affranchi de la loi du péché et de la mort», et la conséquence c'est que je trouve de la puissance contre le mal.

Lecteur, votre coeur et votre conscience ont-ils trouvé ce fondement-là? Lorsque votre conscience vous place devant le siège judiciaire du Christ, votre coeur peut-il s'y tenir, fondé sur ce que le Dieu fort a fait? ou bien, cherchez-vous un fondement pour votre acceptation dans ce que vous avez fait vous-même? Vous jugez-vous selon votre propre appréciation dans le désert ici-bas, ou selon l'appréciation de Dieu, en haut, sur la montagne? C'est *Dieu* qui justifie, l'oeuvre tout entière est de Dieu et c'est là une chose précieuse entre toutes!

Ah! maintenant nos coeurs peuvent se reposer, et voir la fin, l'entière condamnation de tout ce qui appartient au vieil homme. Le coeur ne peut se reposer que sur ce que le Dieu fort a fait. Le coeur humain regimbe contre cela, car l'homme aime à être quelque chose; mais plus nous approfondissons cette oeuvre, plus nous en voyons la valeur. Jugeons-nous nous-mêmes et marchons en sainteté pratique, selon ce que le Dieu fort a fait. Je vais lui être rendu semblable. Eh bien! il me faut lui ressembler déjà ici-bas, portant partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans mon corps.

Que le Seigneur nous brise complètement, qu'il nous vide de nous-mêmes, de toute pensée que nous pouvons faire quelque chose, et qu'il nous garde en sa présence, afin que nous goûtions dès maintenant la joie de cette présence, et que nous puissions y demeurer dans la paix!

Soupirant en nous-mêmes - Romains 8: 23

ME 1881 page 97

Rien n'est plus difficile à nos coeurs que de demeurer pratiquement dans la grâce et d'y marcher constamment, avec la conscience que «nous ne sommes pas sous la loi mais sous la grâce». Le coeur est «affermi» par cette dernière, mais rien ne nous est plus difficile que de comprendre la plénitude de la faveur de Dieu dans laquelle nous sommes, et de marcher dans la puissance et la conscience de cette faveur.

Nous ne pouvons la connaître que dans la présence de Dieu, et notre privilège est de nous tenir là. Du moment que nous en sortons, il se fait toujours en nous un certain travail de nos propres pensées, qui ne pourront jamais atteindre aux pensées de Dieu à notre égard, à la «grâce de Dieu».

Deux choses peuvent faire obstacle à la paix de notre âme, et, étant souvent confondues et mêlées ensemble, elles créent une difficulté dans l'esprit des saints: 1° Une conscience troublée à l'égard de notre acceptation et de notre salut; 2° le soupir de l'Esprit, dont l'apôtre Paul fait mention en Romains 8: 23, provoqué par les circonstances environnantes qui nous angoissent et nous éprouvent.

Ces deux choses sont tout à fait distinctes. Le trouble et les exercices du coeur, que les saints éprouvent nécessairement en traversant le monde, par suite des circonstances dont ils sont entourés, sont très différents du trouble de la conscience par rapport au pardon des péchés. Dans le dernier cas, l'amour ne s'exerce pas envers les autres, car le *moi* est le centre, et il ne peut en être autrement; mais lorsque l'angoisse est causée par l'état de chose qui nous entoure, c'est le contraire qui a lieu. Combien fut grand le fardeau qui pesa sur l'âme du Seigneur Jésus, lorsqu'il passait à travers ce monde; mais l'amour en était la source ainsi que le sentiment parfait de ce qu'était la grâce de Dieu.

La grâce suppose la présence du péché et du mal en nous, mais elle est la précieuse révélation que, par Jésus, tout ce péché et ce mal ont été entièrement ôtés. Un seul péché est plus horrible pour Dieu que ne le sont *pour nous* mille péchés, et même tous les péchés du monde entier; et néanmoins, avec la plus entière connaissance de ce que nous sommes, il plaît à Dieu de n'être envers nous qu'une seule chose: AMOUR! Il ne faut pas considérer le plus ou le moins d'étendue du mal; quelqu'un peut être (je parle à la façon des hommes) un grand ou un petit pêcheur; là n'est pas du tout la question. La grâce se rapporte à ce que Dieu est, et non à ce que nous sommes, si ce n'est que la grandeur de nos péchés ne fait qu'exalter l'immensité de la grâce de Dieu. Il nous faut en même temps nous souvenir que le but et l'effet nécessaire de la grâce est de mettre nos âmes en communion avec Dieu, de nous sanctifier en amenant l'âme à connaître Dieu et à l'aimer; de là vient, que la connaissance de la grâce est la vraie source de la sanctification.

Si donc la grâce est ce que Dieu est envers moi et que je n'aie plus à faire avec ce que je suis, du moment que je pense à moi, comme si Dieu voulait me juger à cause de mes péchés, il est évident que je ne réalise pas ce que c'est que de se tenir dans la grâce. Ces pensées sont naturelles au cœur de l'homme, et c'est aussi l'un des effets d'une conscience réveillée, car cette dernière commence immédiatement à raisonner sur ce que Dieu pense d'elle; mais ce n'est pas la grâce.

L'âme qui se replie sur elle-même pour savoir quel jugement Dieu porte sur elle et quelles seront ses voies envers elle, ne se repose pas sur ce que Dieu est, elle n'est pas dans la grâce.

J'ai dit que deux choses fort différentes sont cependant fréquemment confondues dans l'esprit des saints: une mauvaise conscience et les soupirs de l'homme spirituel à cause du mal qui l'entoure. Dès que nous sortons un peu du sentiment de la grâce, nous sommes en danger de confondre ces choses. Supposons que je sois, comme saint, affecté du poids terrible du mal qui est autour de moi et que j'en soupire; bientôt, à moins que je ne sois sur mes gardes, il s'y mêlera du trouble de conscience; je perdrai le sentiment de l'amour de Dieu et me placerai sous la loi. Cependant un saint peut soupirer sans perdre pour cela la conscience de l'amour, ou bien plutôt par la raison qu'il la possède.

Lorsque le Seigneur Jésus frémit en lui-même et pleura au tombeau de Lazare, la profonde douleur qu'il ressentait sur la misère que le péché avait amenée dans le monde, ne touchait en rien à la conscience de l'amour de son Père. «Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours». Un chrétien peut ainsi être affligé sans perdre en rien le sentiment de l'amour et de la grâce de Dieu.

La délivrance

ME 1881 page 106

1. Le besoin de délivrance

Tous ceux qui, jugeant les choses spirituellement, jettent un regard sur la condition actuelle du peuple de Dieu, remarqueront que, malgré la dissémination de l'évangile, l'accroissement des lumières et des connaissances scripturaires, le retour à des vérités perdues de vue depuis des siècles, et aussi malgré l'annonce du retour du Seigneur, l'état général des chrétiens ne répond nullement à ce que ces choses sembleraient impliquer. D'un autre côté, on voit de toutes parts de la faiblesse. Je ne parle pas des progrès croissants et simultanés du ritualisme et de l'incrédulité qui sont évidents, mais qui, tous deux, bien que d'une manière différente, sont des fruits de la négation de la parole de Dieu; je ne parle pas non plus de la mondanité, si manifeste dans les dénominations religieuses qualifiées du nom d'évangéliques. Je me borne à la sphère plus étroite de ceux qui font profession d'avoir la paix avec Dieu, dans la connaissance qu'ils sont justifiés par la foi en notre Seigneur Jésus Christ, et qui, établis dans la grâce, se réjouissent dans l'espérance de la gloire de Dieu. Ce ne serait pas trop d'attendre de ces personnes au moins, qu'elles soient dévouées, et que, croissant continuellement dans la connaissance de la vérité, elles soient sanctifiées par elle en raison de leur connaissance.

Avec quelque sincérité que l'on désire et recherche une vraie marche avec Dieu, elle est impraticable avant que l'on possède la paix. Le caractère moral du christianisme pratique se trouve dans ces paroles: «Afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, pour eux, est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 15).

Mais comment serait-il possible à quelqu'un pour qui le salut final est encore incertain, de ne pas s'occuper d'assurer ce qui doit être pour lui de la plus haute importance? Peut-il vivre dans ce dévouement absolu à un autre, celui qui a de si grandes raisons de craindre pour lui-même? Et s'il est vrai qu'«il n'y a point de crainte dans l'amour», comme l'apôtre nous l'assure, si l'amour est le principe de toute vraie obéissance, et si c'est par lui que la foi opère, comment est-il possible d'être délivré de la crainte «qui porte avec elle du tourment»; s'il y a une possibilité réelle d'être finalement rejeté?

C'est là le mal de tout évangile qui n'est pas complet. On laisse les hommes se travailler dans une servitude pire que celle des Egyptiens; dans le but d'opérer une délivrance au-dessus de toute puissance humaine; l'oeuvre de Christ et l'amour de Dieu en lui, dans leur douce et sanctifiante réalité, étant inconnus. Nul doute que, dans cette condition, il n'y ait beaucoup de zèle, sans connaissance, pour la sainteté, car on prend pour y arriver l'accomplissement d'une loi qui est «la puissance du péché», et l'on refuse la grâce de laquelle au contraire il est

affirmé que «le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

Mais nous avons à suivre l'action subtile de ce principe dans ceux qui ont déjà «la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». En ceux-là on devrait assurément trouver du fruit en sainteté. C'est l'instinct de toute âme vivifiée que de la rechercher. Comment donc se fait-il qu'il y en ait qui professent (et, nous devons le croire, avec vérité) d'avoir la paix avec Dieu, et qui, souvent, en pratique, ne sont guère au-dessus de ceux qui ne professent rien de ce genre? hélas! qui même, fréquemment, semblent faire leur possible pour confirmer la triste pensée de ceux qui identifient le précieux évangile de la grâce de Dieu, avec ce qu'ils nomment «antinomianisme». Pourquoi aussi ceux qui, en réalité, avec la connaissance de la paix, désirent sérieusement savoir ce que c'est que de marcher avec Dieu, manifestent-ils et confessent-ils un manque constant et complet de puissance pour le faire? Pourquoi encore, un si grand nombre qui ont bien commencé et ont marché avec joie, retombent-ils souvent sous la puissance des choses qu'ils avaient abandonnées et mènent-ils une conduite en opposition avec leur profession chrétienne, si même ils ne l'abandonnent pas?

Nous n'avons pas du tout la pensée qu'une seule réponse suffise pour ces différents cas, mais nous croyons que voici le plus souvent ce qui a lieu: ces âmes, quoique ayant connu la paix, n'ont pas connu la délivrance, — délivrance que présente le commencement du chapitre 8 de l'épître aux Romains, et qui ne doit pas être saisie seulement comme doctrine, mais expérimentalement, avant que la vie chrétienne puisse être connue et manifestée dans son vrai caractère.

L'état qui demande la délivrance se trouve décrit dans le chapitre 7 aux Romains, et il est important de l'avoir pleinement saisi avant de considérer ce qui, dans le huitième chapitre, répond à cet état. C'est parce que la délivrance ne peut être atteinte autrement, que les âmes ont à passer, comme elles le font, par cette expérience, bien que les mauvais enseignements puissent la prolonger indûment, et même y ajouter des traits que n'a pas considérés l'écrivain inspiré.

Ainsi il faut remarquer qu'ici toute la question se rapporte à «servir» et «porter du fruit».

«C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du *fruit* pour Dieu» (Romains 7: 4). Et encore: «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, en sorte que nous *servions* en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (verset 6). L'état décrit est donc celui de quelqu'un qui est «charnel, vendu au péché», c'est-à-dire son esclave, et qui, sous cette tyrannie du péché «qui habite» en lui, sous la contrainte d'une «loi de péché et de mort», fait ce qu'il hait. La délivrance dont on jouit finalement correspond à cet état d'esclavage; elle consiste en ce que «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a délivré de la loi du péché et de la mort».

Il n'est donc question ni de justification ni de paix. C'est le sujet traité dans les chapitres précédents. La conclusion à laquelle l'apôtre est arrivé, au chapitre 5: 1, c'est qu'ayant été

justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ; il avait déjà auparavant pleinement montré l'impuissance de la loi pour *justifier*. Les chapitres qui nous occupent maintenant ne présentent pas la répétition de ces vérités. C'est une question toute différente et qui vient après. Tandis que la justification n'est pas «sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie», et qu'«à celui qui ne fait pas des oeuvres... sa foi lui est imputée à justice», ici, au contraire, nous lisons: «afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit».

Il est donc clair que le moyen de «marcher» est une chose qu'un homme déjà justifié a besoin d'apprendre; que c'est à celui qui est déjà délivré de la colère et de la condamnation, qu'est encore nécessaire une *autre* délivrance, celle de la loi du péché et de la mort, puissance de mal présente en lui; et que, sans cette délivrance, il reste impuissant, faisant le mal qu'il ne voudrait pas faire, et n'accomplissant pas le bien dans lequel il prend son plaisir.

En soi-même, c'est une chose très importante, et au premier abord très difficile à réaliser. Dans la joie de voir les péchés pardonnés, dans la certitude que la colère de Dieu est passée pour toujours, et dans l'assurance de ce merveilleux amour qui nous a visités et a changé l'ombre de la mort en lumière, il est aisé de penser que c'en est fait de la lutte avec le péché, lorsqu'en réalité elle n'a pas encore commencé. Pourrait-il pécher celui dont la croix de Christ a effacé le passé, qui jouit de la grâce de Dieu dans le présent, et dont l'avenir est la gloire de Dieu? Mais une expérience douloureuse montre bientôt qu'il n'en est point ainsi, et nous sommes conduits à pousser avec désespoir ce cri qui implore une nouvelle délivrance: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?»

Ce que l'apôtre appelle ailleurs (6: 6) «le corps du péché», il le nomme ici «ce corps de mort», et la puissance oppressive de ce corps de péché et de mort est ce qui produit une «loi de péché et de mort dans ses membres». Il expérimente la résistance de la vieille nature qui existe encore, ce qui est appelé «la chair», car c'est dans la chair seule, comme s'il avait perdu le principe spirituel que Dieu lui avait communiqué, que l'homme naturel est tombé, et comme notre Seigneur le dit: «ce qui est né de la chair est chair», cette nature déchue est transmise de l'un à l'autre.

Dans la chair habite le péché, — je cite simplement les chapitres qui sont devant nous, — et le bien n'y habite pas. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas», de sorte qu'il n'est pas possible de changer son mal en bien. Elle continue à subsister, et elle reste ce qu'elle est, même chez l'enfant de Dieu en qui l'Esprit de Dieu habite, car c'est d'eux qu'il est dit que «la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre» (Galates 5: 17).

Ainsi l'homme du septième chapitre de l'épître aux Romains fait l'expérience de la puissance du mal qui est en lui, bien que converti, mais il a aussi la conscience de quelque chose en lui, qui est contraire à la tendance du péché et de la chair. Et même il s'identifie plutôt avec cette tendance opposée: «Or si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (verset 20). Deux fois encore

il l'affirme, bien qu'en même temps il ne puisse nier que la chair aussi ne soit lui-même (versets 17, 18).

Mais avec tout cela il maintient que sa volonté est du côté de Dieu et du bien; il prend plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; de son entendement il sert la loi de Dieu, mais il voit dans ses membres une autre loi qui combat contre la loi de son entendement, et qui le rend captif de la loi du péché qui est dans ses membres. Il n'est point indifférent à l'état dans lequel il se trouve, comme le démontre avec évidence son cri: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera?» L'état ainsi décrit se distingue nettement de celui dont parle l'apôtre au chapitre 6. Là, en réponse à la question: «Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce?» il répond: «Qu'ainsi n'advienne! Ne savez-vous pas qu'à quiconque vous vous livrez vous-mêmes comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice?» Ici nous avons le cas d'un homme libre (ou de quelqu'un qui prend cette position), cédant volontairement au péché; dans le chapitre 7, c'est un homme forcé de le servir *malgré lui*. Ces deux états sont entièrement différents. Si le libre choix de l'homme (du chapitre 6) est de servir le péché, c'est bien: il en recevra les gages; mais l'autre (l'homme du chapitre 7), quoique charnel, ne choisit pas de le servir le péché, quoiqu'il le fasse. La volonté est bonne, mais le pouvoir manque.

Quelle terrible chose n'est-ce donc pas pour une âme qui professe d'avoir la paix avec Dieu, et qui n'a pas encore été exercée touchant le mal qui est en elle, ou touchant le mal dans lequel elle peut être! Que ceux qui se trouvent dans cet état pèsent le solennel avertissement de l'apôtre: «A quiconque vous vous livrez vous-mêmes comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez». Et rappelons-nous aussi que le péché, aux yeux de Dieu, n'est pas mesuré par la simple conscience naturelle qui peut être plus ou moins obscurcie ou cautérisée, ni par les habitudes de la société, même de ceux qui professent être chrétiens, mais uniquement par les préceptes de la parole de Dieu. C'est le jugement de Dieu sur les choses qui seul est digne de confiance, quelque peu que nous sachions apprécier ce qu'il appelle mal, ou quelle que soit l'idée que s'en fassent nos semblables.

Mais céder volontairement au péché n'est pas la question traitée dans le chapitre 7 des Romains. Il ne s'agit pas d'une personne dont l'âme n'est pas exercée, mais de quelqu'un qui approuve le bien, qui y prend plaisir, et qui ne peut l'accomplir. Pour de telles âmes, quelque impossible que cela leur paraisse, la délivrance est possible, et le chemin nous en est indiqué dans les chapitres qui sont devant nous. En effet, comment serait-il possible que Celui qui a donné son Fils pour nous racheter de la colère et de la condamnation, nous laissât sans ressource sous la domination du péché? Comment la grâce qui est suffisante pour amener un homme dans le ciel, ne serait-elle pas capable de le garder, durant le chemin, de ce qui est pour lui un tourment et pour Dieu un déshonneur? Prenons garde de nous imaginer que Dieu puisse consentir à ce que le mal triomphe ainsi du bien qu'il veut. Cela ne saurait être. Ce serait répéter ce cri d'autrefois: «Nous avons été délivrés pour commettre toutes ces abominations». Ce serait moins encore à notre honte qu'à celle de Dieu, qui aurait manqué à

manifester sa puissance pour remplir les désirs formés par l'Esprit dans le coeur de son peuple. L'Ecriture, du moins, n'est en rien responsable d'une telle pensée. Et c'est ce que nous allons examiner, en même temps que nous rechercherons la signification de cet état dont nous avons parlé, comme se montrant dans une personne convertie et justifiée.

2.– Signification de ce besoin de délivrance

Une «loi de péché dans les membres» n'est pas ce qui est propre au chrétien, comme nous l'avons vu. Si d'un côté l'apôtre Jean déclare que: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous», il dit aussi: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché», il le suppose, mais ce n'est pas normal. Ailleurs il écrit: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui et il ne *peut* pécher, parce qu'il est né de Dieu». Le sens de ces paroles n'est pas qu'un croyant ne peut pas commettre *un* péché, ce serait contredit et par l'Ecriture et par l'expérience, mais qu'il ne peut pas le *pratiquer*, ou pécher comme il le faisait auparavant. Et en maints autres endroits, cela est affirmé. «Quiconque demeure en lui, ne pêche pas; quiconque pêche, ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu. Enfants, que personne ne vous égare: celui qui pratique la justice est juste, comme lui est juste. Celui qui pratique le péché est du diable».

Ces paroles ont été détournées de leur vrai sens. On a voulu leur faire contredire le fait que l'expérience décrite au chapitre 7 des Romains, soit celle d'un enfant de Dieu, et ainsi soutenir l'erreur manifeste qu'un homme, dans son état naturel, peut «de l'entendement servir la loi de Dieu», comme y prenant plaisir. Mais cela est tout à fait contraire à cette affirmation de l'apôtre que: «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu; car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le *peut* pas. Et ceux qui sont dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu» (Romains 8: 7, 8).

Dans le chapitre 7, nous voyons l'entendement soumis à la loi de Dieu, comme la pensée de la chair, ou de quelqu'un qui est dans la chair, ne le peut être. Ainsi, il est clair que l'homme qui passe par cette expérience avec une volonté droite, mais une parfaite impuissance d'accomplir ce qu'il voudrait, est converti et est un enfant de Dieu. Et cette délivrance décrite au commencement du chapitre 8, par laquelle on est libéré de la loi du péché, et en vertu de laquelle la justice de Dieu est accomplie en celui qui ne marche pas selon la chair, mais selon l'Esprit, cette délivrance est envisagée comme étant déjà la portion bénie de ceux à qui l'apôtre Jean s'adresse dans son épître comme étant des croyants.

Ainsi ce qui leur appartient est une chose qui se trouve au commencement même de la vraie course chrétienne. En effet, comment quelqu'un qui est impuissant à faire les choses qu'il voudrait, qui est charnel et l'esclave du péché, pourrait-il être qualifié pour marcher avec Dieu ou pour le glorifier? Et cependant bien des enfants de Dieu, hélas! pendant nombre d'années, ignorent la vérité qui les affranchirait. Car c'est la vérité et elle seule qui affranchit (Jean 8: 32). Mais c'est la vérité saisie par une âme qui a la conscience de ses besoins et de son état de servitude; et qui soupire après la délivrance. C'est seulement quand ce cri a été

arraché du fond de l'âme: «Misérable homme que je suis! Qui me délivrera?» que vient la réponse: «Je rends grâce à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur!» C'est du mal que nous avons reconnu par expérience être en nous que nous sommes délivrés, mais pour cela il faut que, d'une manière ou d'une autre, *nous passions par cette expérience*.

Mais ce n'est pas encore l'explication du besoin. Car pourquoi la connaissance de la paix avec Dieu et la délivrance pratique de la puissance du péché n'iraient-elles pas ensemble? Dans l'épître aux Romains, il est évident que ce sont deux questions traitées séparément et qui trouvent leur réponse l'une après l'autre. C'est ce que confirme l'expérience ordinaire des croyants, si même il ne faut pas ajouter que l'une des réponses vient *longtemps* après l'autre. Je suis persuadé qu'en fait la délivrance est la grande chose qui manque au plus grand nombre de ceux mêmes qui ont la paix avec Dieu. Leur vie, s'ils voulaient se l'avouer à eux - mêmes, se compose de vains desseins et de résolutions sans effet, si même ils ne sont pas tombés dans l'état plus dangereux d'être à moitié satisfaits du mal, auquel il ne leur semble voir aucun moyen d'échapper. Comment donc y aurait-il dans de telles personnes le moindre besoin d'une semblable expérience?

Nous serons grandement aidés dans notre recherche actuelle, en considérant la manière dont nous sommes arrivés à la jouissance pratique de la paix avec Dieu, si du moins nous la possédons. Combien longtemps dure souvent cette lutte ou «travail», comme on l'appelle, avant que l'on saisisse ce qui a déjà été accompli pour nous, qui nous a été si pleinement annoncé et que nous avons été si cordialement pressés de recevoir. Le caractère de ce travail est tout à fait évident au moins pour ceux qui y ont passé. C'est la lutte pour maintenir ou pour produire de notre propre fonds, bien qu'avec l'aide de Dieu sans doute, quelque justice qui nous procure la paix ou la justification. Au lieu de nous soumettre à la justice de Dieu devant laquelle «nos justices», «toutes nos justices» sont comme «le linge le plus souillé», nous cherchons à sauver quelque chose de cette absolue condamnation et à être reçus comme n'étant pas «perdus», dans la pleine signification de ce mot. Nous essayons (et c'est ce qui est souvent *enseigné*) de trouver un ferme terrain pour la foi dans l'assurance de notre état de *sainteté*, et non de notre état de *péché*, comme si ce n'était pas justement à des *pêcheurs* d'avoir la plus entière confiance en Celui qui se nomme le Sauveur des pécheurs.

Et c'est ainsi que nous n'atteignons pas ce après quoi nous soupirons si ardemment. L'assurance du pharisien, qui provenait de la satisfaction de soi-même, et le portait à dire: «O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes», est une chose que Dieu ne peut reconnaître en aucune manière. La paix fondée sur l'évidence de quelque chose que nous trouverions en nous-mêmes, la paix obtenue par notre propre oeuvre ou par quelque effort dans lequel nous pourrions nous complaire, ne saurait être identifiée avec «la paix avec Dieu *par notre Seigneur Jésus Christ*».

Nous avons à apprendre la même leçon relativement à la sainteté et au fait de porter du fruit. On confond la sainteté que Dieu requiert de son peuple, avec le *sentiment* que l'on en a pour soi-même, et qui est la destruction de la sainteté. A celui dont il rendait ce témoignage: «Toi à qui rien ne manque, plein de sagesse et parfait en beauté», Dieu eut à dire: «Ton coeur

s'est élevé à cause de ta beauté; tu as perdu ta sagesse à cause de ton éclat» (Ezéchiel 28: 12, 17). Le Seigneur ne conduit pas les siens dans un sentier aussi dangereux. Il ne peut nous livrer à cette périlleuse contemplation de nous-mêmes. Christ nous a été fait de sa part notre sainteté aussi bien que notre justice (1 Corinthiens 1: 30), et le chemin de la sainteté, c'est d'être occupé de Christ et de Christ seul. C'est seulement quand «nous tous, nous contemplons, à face découverte, la gloire *du Seigneur*, que nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

Nous aurons bientôt à considérer plus en détail comment nous sommes rendus capables de le faire. C'est sur le fait lui-même que je voudrais insister ici. La sanctification ne repose pas moins que la justification sur le principe de la foi. La sainteté, pas plus que la justice, ne s'acquiert par de propres efforts. C'est la foi qui purifie le coeur, c'est la foi qui est opérante par l'amour, c'est la foi qui fait tout, parce que c'est *Christ* qui le fait, et la foi est ce qui s'attache à Christ pour toute chose. Le moi n'est jamais son objet, mais Christ seul. L'âme éprise de la beauté de Christ est celle qui, tout en apprenant en réalité à être sainte, voit en même temps son propre néant et combien peu elle ressemble à Christ.

Le besoin que nous avons de faire l'expérience décrite en Romains 7, c'est-à-dire de ce que nous sommes nous-mêmes, est le besoin d'apprendre pratiquement à demeurer constamment en Christ, à l'accepter pour notre vie pratique aussi bien que pour notre position. Et nous avons à voir — découverte étrange — qu'un *moi* pieux et bien intentionné peut être un obstacle et doit être mis de côté, afin que Christ ait la place qu'il doit nécessairement avoir pour tous les siens. «Je *ne vis plus moi*, mais Christ vit en moi», dit l'apôtre (Galates 2: 20). C'est tout autre chose de dire: «*Christ vit* en moi», que de dire: «Christ est ma vie». C'est (pour la foi) une substitution pratique de Christ pour le saint sur la terre, aussi réelle que sa substitution pour le pécheur sur la croix. Dans sa mort, il a été le substitut du pécheur; dans sa vie, il est celui du saint. Ceci peut encore être une énigme pour le lecteur. J'espère qu'elle s'éclaircira à mesure que nous avancerons.

«Nous sommes la circoncision», dit encore l'apôtre, «nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui *n'avons pas confiance en la chair*» (Philippiens 3: 3). Cela ne semble rien d'extraordinaire. Nous pensons, c'est bien vrai, que l'on ne peut avoir confiance en *la chair*; mais si nous sommes nés de nouveau, il y a certainement en nous plus que la chair. La nouvelle nature ne compte-t-elle donc pour rien? Est-ce que tout n'est que corruption dans un enfant de Dieu, comme dans un enfant du diable? Il y a en moi de bons désirs, j'en suis sûr; ne doit-il pas y avoir de bons fruits? Dieu ne nous l'enjoint-il pas? Ne dois-je pas les produire?

Certainement Dieu nous l'enjoint; et nous devons les produire. Mais le fruit est pour l'oeil et le goût du Maître, non pour les nôtres; notre lumière doit briller pour les autres, non pour nous-mêmes, et quant à cette nouvelle nature, que nous avons comme enfants de Dieu, *son* principe est la foi, et ce qu'elle connaît, c'est que «Christ est tout» (Colossiens 3: 16). La foi, l'espérance, l'amour, — ce qui constitue tout le caractère chrétien, — sont comme ces vrilles qui attachent les sarments de la vigne de Dieu autre part qu'à eux-mêmes; si elles

s'entrelacent ensemble; sans point d'appui, le tout tombe dans la poussière; ce n'est plus qu'une ruine.

Ainsi n'avoir «pas de confiance en la chair» signifie n'avoir pas du tout de confiance en soi, et quand un chrétien pousse ce cri de désespoir: «Misérable homme que je suis! Qui me délivrera?» c'est justement alors que prend fin cette propre confiance, et c'est ce qui est absolument nécessaire pour une marche chrétienne. Nous avons maintenant à considérer la portée de la loi sur tout ceci, avant de pouvoir bien comprendre la délivrance elle-même.

3.– Nécessité d'être affranchis de la loi

Dans l'exposé doctrinal qui se trouve au commencement du chapitre 7 de l'épître aux Romains, nous voyons le besoin que nous avons d'être délivrés de la loi, en même temps que le fait de la délivrance. Déjà, dans le chapitre 6, on lit ces paroles: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes point sous la loi, mais sous la grâce» (verset 14). Au commencement du chapitre 7, il est encore plus fortement affirmé que «vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ... afin que nous portions du fruit à Dieu», et plus loin: «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (versets 4, 6).

Quelque étrange que puisse sembler cette doctrine (et l'apôtre admet que cela est étrange), là où la loi dont il est question est la loi *de Dieu* «sainte et juste et bonne», elle est en pleine harmonie avec le langage que tient l'Écriture en d'autres endroits. «La puissance du péché, c'est la loi». «Pourquoi donc la loi? Elle a été ajoutée à cause des transgressions» (Galates 3: 19), c'est-à-dire non pour les éviter, mais pour montrer le mal en faisant ressortir les transgressions. Dans le chapitre 7 aux Romains, l'apôtre nous fait voir cela manifesté dans l'expérience. «Or moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu», qu'est-il arrivé? «le péché a repris vie, et moi je mourus; et le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même, pour moi, pour la mort». Examinons maintenant ce problème encore si obscur pour plusieurs, même dans ce temps présent.

Christ est mort «au temps convenable», non seulement «pour des impies», mais «alors que nous étions encore sans force» (Romains 5: 6).

Il était nécessaire de montrer l'état de l'homme et ses besoins, avant de faire connaître ce qui y répondait. «Impie», et impuissant pour le bien, tel il était, et après de longues années d'épreuves, il était «encore» tel.

La loi était un des moyens établis de Dieu pour manifester cet état. Elle avait évidemment pour objet d'éprouver l'homme, et le résultat de cette longue et patiente épreuve, fut la déclaration: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul,... il n'y en a aucun qui exerce la bonté, non pas même un seul». C'était là son effet indiqué et prévu: «Nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu».

Pour cet effet, il est évident que rien ne devait manquer à *la loi elle-même*, pour que l'épreuve fut claire et complète. Et en effet rien ne *manquait*. Tandis que la loi elle-même montrait le droit évident de Dieu à exiger la justice, elle était accompagnée de tout ce qui pouvait engager l'homme à l'obéissance et le détourner de la transgression. Délivrés d'un cruel esclavage, d'une manière qui manifestait la puissance et la bonté de leur libérateur, les terribles jugements qui amenaient leur délivrance, bien que frappant leurs ennemis, avertissaient en même temps les Israélites de ne pas se jouer de sa bonté. Les signes visibles de la déité étaient devant leurs yeux, la voix de Jéhovah retentissait à leurs oreilles.

S'ils obéissaient, la terre pour eux devait être comme un nouveau paradis; tandis que leur désobéissance devait détruire tout leur bonheur pour le temps aussi bien que pour l'éternité. C'était au coeur et à la conscience, à l'oeil et à l'oreille, à l'homme tout entier dans ses circonstances et ses relations, que Dieu s'adressait. La voix encourageante de la miséricorde se faisait aussi entendre; elle proclamait, même au méchant, que, s'il se détournait de sa méchanceté et qu'il fit ce qui était juste et droit, «il ferait vivre son âme».

Tout manqua complètement; tout manqua, car la loi «était faible par la chair», par la nature corrompue de l'homme, qui ne saurait être gagnée par la bonté de la loi, ni tenue en bride par sa sainteté, tandis que cette sainteté ne peut se départir de ses exigences, à laisser de côté la pénalité attachée à la désobéissance. Si bonne que soit la loi, «les passions des péchés» sont «par la loi». «Le péché», dit l'apôtre, «ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua». Et cela était l'effet prévu et désigné d'avance: «le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devint par le commandement excessivement pêcheur».

Ainsi, montrer le péché, le dévoiler dans son action la plus intime et la plus profonde, le manifester dans toute sa laideur et sa culpabilité, en le faisant voir provoqué et excité par la présence même du bien, tel était le but et l'objet de la loi.

L'apôtre montre aussi comment la loi a excité le péché: «Je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: «Tu ne convoiteras point». Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises». Ici se trouve touchée la chose même qui révèle la séparation de l'homme d'avec Dieu. «La convoitise», voilà ce qui manifeste un coeur qui ne se soumet pas à Dieu. «La corruption qui est dans le monde» est «par la convoitise» ([2 Pierre 1: 4](#)). Si nous n'avions pas perdu le sentiment de la sagesse et de l'amour de Dieu; si nous croyions à une *bonté* absolue assise sur un trône de toute-puissance, et au Seigneur du ciel et de la terre comme étant notre Père, le coeur pourrait-il demander davantage, quelles que fussent les circonstances? comment ne jouirait-il pas d'un repos et d'un contentement parfaits?

La loi doit donc nécessairement défendre «la convoitise», comme étant le trait caractéristique de la condition de l'homme, comme l'expression de l'incrédulité et de l'inimitié qui est «la pensée de la chair». Elle doit la défendre, — mais quoi! La *convoitise* est là, et nulle

défense ne saurait l'extirper; aucune loi ne l'améliorera. La chair reste même dans l'enfant de Dieu, et, comme toujours, opposée à Dieu. «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre» (Galates 5: 17).

De plus, la loi n'est pas seulement impuissante à changer la chair; ses défenses ne font qu'irriter et exciter l'inimitié contre Dieu qui est la «pensée de la chair», et qui se révolte contre les injonctions et les prohibitions de la loi. «Les passions» des péchés sont ainsi «par la loi», bien que le péché, dont l'activité est maintenant excitée, fût déjà là auparavant. La loi ne fait que le dévoiler, et le manifeste comme une «transgression» du commandement divin; le péché, par le commandement, devient excessivement pécheur. Mais aussi, c'est ainsi que la loi est la puissance du péché et non de la sainteté. Sa perfection même, en vue du dessein pour lequel Dieu l'a donnée, rendait cela nécessaire.

La loi me révèle ainsi le mal jusque dans les plus secrets replis du coeur. Elle me l'apprend expérimentalement, en me plaçant sous la responsabilité de *n'être pas ce que je suis*. Elle m'occupe de moi-même et du mal, chose très profitable assurément, jusqu'à ce que j'aie appris toute l'étendue de ce mal. Je suis enseigné pratiquement à savoir «qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Avec une volonté droite, je ne puis accomplir ce que je veux. Je pourrais bien alléguer que ce n'est pas moi qui fais le mal, que «c'est le péché qui habite en moi», mais ce n'est pas là la délivrance. Cela ne peut que me faire pousser avec plus de force le cri: «Misérable homme que je suis!»

Nous occuper de nous-mêmes est l'effet nécessaire d'être d'une manière consciente sous la loi. La loi dit: «Tu feras, tu ne feras pas», et nous répondons: *Je, je, je*. Dans l'expérience présentée dans le chapitre 7 aux Romains, les mots *je* et *moi* se trouvent répétés environ trente-cinq fois. Ce qu'il y a de bon dans cette expérience c'est la pleine découverte du mal, et la désespérance complète de soi par laquelle elle se termine.

S'occuper de soi-même n'est jamais la sainteté. Dieu ne se propose jamais de me mettre en état de lui rendre grâces, avec le pharisien, pour le bien que je trouverais en moi. L'humilité qui aurait conscience d'elle-même serait par là même détruite. Si je m'occupe de moi, Dieu me fera trouver dans cette chair incorrigible, qui ne peut être améliorée, ce sur quoi mon coeur peut être brisé, mais jamais changé. C'est un sable mouvant sur lequel tout ce que je construis s'écroule, un marais impropre à toute culture, et Dieu, dans sa souveraineté sur le mal, emploie cette expérience que je fais, pour me sevrer de toute confiance et de toute complaisance en moi-même, et me rejeter, dépourvu de toute ressource, sur lui-même. Mais alors il deviendra évident que, pour porter un fruit réel pour Dieu, je dois être «délié de la loi». C'est là l'enseignement tout à fait clair de l'épître aux Romains; et l'expérience donnée en détail par l'apôtre et familière à tant d'âmes, telle qu'elle est décrite ici, le confirme abondamment.

Mais ai-je le droit d'abandonner cette lutte? de cesser ces efforts? Ne serait-ce pas le moyen de glisser dans l'indifférence plutôt que de vaincre le mal qui se trouve en moi? Dois-je me résigner à mon impuissance, et comment cela peut-il être pour moi le chemin de la

puissance? Ce sont là des questions qu'en vain la raison humaine chercherait à résoudre. Mais Dieu leur a donné une réponse, et nous allons voir que la parole de l'apôtre s'applique ici dans toute sa plénitude, que «l'évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit».

4.– Le moyen de délivrance

Nous avons maintenant à examiner les versets qui parlent de la délivrance elle-même. Mais, avant d'entrer dans le sujet, je désire faire deux remarques.

La première est que nous avons toute liberté de ne point nous arrêter à la division en chapitres qui n'est partout qu'une oeuvre d'homme, mais qui ici en particulier nuit beaucoup à la claire intelligence de la question de la délivrance. En effet, si nous la terminons avec la fin du chapitre 7, nous verrons qu'il n'y a point de délivrance. Car bien que le cri: «Misérable homme que je suis!» soit suivi des paroles: «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur», cependant la seule explication qui semble suivre est que, de l'entendement il sert la loi de Dieu, et de la chair, la loi du péché; or c'est là justement l'ancienne difficulté, et non pas la délivrance, ni le chemin de la délivrance. Pour cela, il faut entrer dans le huitième chapitre.

La seconde remarque est que nous devons laisser tout à fait de côté la fin du premier verset que l'on trouve dans les versions ordinaires.

Tous ceux qui se sont occupés du texte sacré, quelle que soit d'ailleurs leur manière de voir, sont d'accord pour regarder les mots: «qui marchent, non pas selon la chair, mais selon l'esprit», comme une interpolation évidente que rien ne justifie, et comme une transposition du quatrième verset où ces paroles sont parfaitement à leur place. Si elles se trouvaient au premier verset, et cela paraît encore mieux dans l'original, elles rendraient le fait qu'il n'y a «maintenant aucune condamnation» dépendant d'une certaine marche qui en serait la condition. Or cela détruirait effectivement le raisonnement de l'apôtre, comme nous pouvons déjà le voir. Ce serait une pauvre consolation pour quelqu'un qui gémit de son impuissance à faire les choses qu'il voudrait, que de lui dire que sa délivrance de la condamnation dépend néanmoins de ce qu'il fasse ces choses. Et ce serait, en même temps, la négation complète de ce qui a déjà été si positivement établi dans les chapitres précédents, savoir que nous sommes justifiés par la foi, sans oeuvres de loi. Mais une considération plus détaillée du passage éclaircira la difficulté qui pourrait subsister.

L'homme lui-même répond donc immédiatement, par une explosion d'actions de grâce, au cri qu'il a poussé dans l'angoisse causée par la découverte de sa condition. Voyant qu'il ne peut se délivrer lui-même, et Dieu ne lui donnant aucun secours dans la direction vers laquelle il regardait, son cri est presque un gémissement de désespoir: «Misérable homme que je suis! *Qui me délivrera* de ce corps de mort?» Je l'appelle une *mort*, parce que pour l'homme la mort est une chose sans espoir, et aussi parce que c'est la séparation d'avec Dieu, vers lequel son coeur est tourné. Et, en effet, comment Dieu pourrait-il être avec lui, aussi longtemps que le péché a puissance sur lui, et que lui n'en a aucune? Ce n'est point une question de justification;

bien que ceux qui sont dans cette position puissent la considérer ainsi, ce n'est pas ici la pensée de l'apôtre. Pour lui ce point est déjà établi; il ne veut pas le traiter de nouveau. Mais il est possible que Dieu soit pour nous sans pouvoir être avec nous, et c'est là ce qui peut bien faire pousser à quelqu'un qui est dans cette condition un cri partant d'un «corps de mort». La pensée de la chair est la *mort*.

Mais ce n'est pas exactement à Dieu que le cri s'adresse: L'incrédulité agit, hélas! mais en même temps il y a aussi un réel désespoir de soi, et c'est à cela que Dieu, à travers tout, voulait conduire l'âme, bien qu'elle pût n'en avoir pas conscience. L'homme dont il s'agit ici, justifié et né de nouveau, avait à en venir à ceci, qu'il n'y a point de puissance en lui. Une nouvelle nature n'est pas la puissance. La volonté est bonne et celui qui est dans cet état trouve sa marche très mauvaise. Ah! il n'y a pas de brisement de coeur plus douloureux que de trouver que, quand «je prends *plaisir* à la loi de Dieu selon l'homme intérieur... je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres».

Mais, ce point étant gagné, la délivrance est à la porte. «Je rends grâces à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur». La première parole qui sort de la bouche d'un homme délivré est la louange, et fait entendre un nom qui n'avait pas été prononcé pendant tout le cours de l'expérience précédente. Le regard se détourne de soi-même et se porte sur Christ. La destruction de toute espérance et de toute satisfaction provenant de soi-même, laisse l'âme libre de retourner à l'obéissance de Christ. La délivrance est venue par Celui qui, maintenant plus que jamais, est «le Seigneur». Mais comment est-elle venue? Sous quelle forme? Est-ce par une puissance soudainement répandue d'en haut, donnant de la vigueur à l'âme paralysée, et la rendant capable d'accomplir les choses jusqu'alors impossibles? Non: cette pensée est contredite par les paroles qui suivent. Mais voici comment la délivrance arrive. Une parole a atteint l'âme; c'est une nouvelle révélation qui montre la folie et la complète inutilité de la lutte passée, et qui y met fin pour toujours. «Ainsi donc, moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché. Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus; car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort».

Voilà l'explication de la délivrance. Celui qui parle, décrit d'abord la condition dans laquelle il se trouve encore, quand la délivrance vient; ensuite il donne la parole de délivrance qui est venue à lui, savoir qu'en même temps, il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Ensuite il montre que cette loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, l'a, de fait, délivré de la loi du péché.

Examinons en détail chacun de ces points, afin que, par la grâce de Dieu, nous ayons une pleine certitude d'intelligence touchant cette vérité tout entière, bien que l'Esprit de Dieu seul puisse la rendre efficace en nos âmes.

En premier lieu, les paroles qui terminent le chapitre 7: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché», ne sont pas une

description de l'état qui suit la délivrance, mais de celui auquel la délivrance s'applique, et dans lequel se trouve celui qui parle. C'est ce que montrent les deux parties de la phrase: le fait qu'il sert encore la loi de *Dieu*, et le fait qu'il sert encore la loi du *péché*.

En effet, servir la loi de Dieu n'est pas être «délié de la loi», ni «mort à la loi» (7: 6, 4), et, ainsi que l'apôtre nous l'a dit, c'est ce qu'il nous faut être, «afin que nous portions du fruit à Dieu». Et de plus, servir la loi du péché montre que le péché est encore une *loi* pour nous et que nous ne sommes pas délivrés. Il est vrai que celui qui parle appuie sur le fait que c'est *lui-même* qui est du côté de Dieu et du bien: «*moi-même*», dit-il, «*je sers*», mais cela ne fait que montrer avec plus d'évidence que la condition dans laquelle, en dépit de «*lui-même*», il sert la loi du péché, n'est autre qu'un esclavage.

La question, posée auparavant, peut se soulever de nouveau: La loi est-elle péché, que vous les confondiez ainsi ensemble? Mais l'apôtre, qui avait déjà posé la question, y a aussi répondu. «La loi n'est *pas* péché; elle est sainte, juste et bonne». Mais, bien qu'elle ne soit pas péché, elle est «la puissance du péché» (1 Corinthiens 15: 56); nous avons vu comment elle l'est, et doit nécessairement l'être. La vérité de la délivrance ne peut pas être comprise, à moins que nous ne soyons pleinement convaincus de ce fait fondamental et qu'il ne soit bien établi dans nos âmes.

La parole de délivrance vient immédiatement après: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ne présumons pas trop vite que nous connaissons cela, parce que nous connaissons la justification, quoique ce soit la justification, mais avec une puissance particulière et une application spéciale qui en fait en quelque sorte une chose nouvelle pour l'âme. Nous devons l'envisager de cette manière et en regarder l'application dans le cas placé devant nous.

Ceux qui sont «dans le Christ Jésus». Que disent ces paroles? Evidemment elles sont une définition de tous les chrétiens, et elles les montrent comme identifiés avec Celui qui, comme homme, est entré en la présence de Dieu pour des hommes, lui, leur représentant. Pour comprendre cette place où nous sommes en lui, il est absolument nécessaire de reconnaître pleinement ce fait merveilleux, trop peu saisi par ceux qui ont droit à toutes les bénédictions qu'il renferme pour leurs âmes, c'est que Christ est aussi réellement *homme* dans la gloire de Dieu, que lorsque, sur la terre, il avait faim et soif, qu'il pleurait, qu'il versait son sang et mourait sur la croix. Si, en remontant vers Dieu, ce n'avait pas été dans une réelle humanité, nous ne pourrions être «en lui», comme notre représentant; ni être aux yeux de Dieu «comme il est, lui», s'il était *seulement* le Fils unique de toute éternité dans le sein du Père. C'est *l'homme* qui a souffert pour l'homme, qui est mort pour lui, qui a été vivifié et ressuscité d'entre les morts, et qui est monté au ciel. C'est comme homme qu'il nous a acquis la gloire dans laquelle nous entrerons, qu'il nous a préparé une place dans la maison du Père, en présentant à Dieu ce sang précieux et efficace, avec lequel il a traversé les cieux (Hébreux 4 et 9).

«En Christ» exprime donc une complète identification. Après nous avoir représenté sur la croix, sa résurrection a été la déclaration par laquelle Dieu proclamait qu'il avait accepté notre représentant dans la place qu'il avait prise et l'oeuvre qu'il avait accomplie. Nous sommes tenus, et nous avons à nous tenir nous-mêmes devant Dieu, comme morts, ensevelis, vivifiés et ressuscités avec lui, et assis en lui dans les lieux célestes. Le bon plaisir de Dieu en nous est son immuable bon plaisir en lui. C'est pourquoi le Seigneur nous dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19).

Comment pourrait-il y avoir le moindre doute quant à la parfaite sécurité du croyant, si cela était réalisé dans l'âme? Ce serait impossible. Peut-il changer, lui, Christ? Ou bien Dieu peut-il lui dire: «Je ne puis plus t'accepter comme représentant de ce peuple?» Ou encore, s'il est devant Dieu pour eux, est-ce encore un temps d'épreuve? Son oeuvre est-elle complètement achevée ou encore à faire?

Béni soit Dieu! elle est achevée. Christ est assis dans la gloire de Dieu. Son coeur est en repos, et le nôtre peut l'être aussi. S'il n'avait pas donné à nos coeurs le droit d'être dans le repos, son propre coeur ne lui aurait pas permis de s'asseoir là-haut.

Et «maintenant il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Comment pourrait-il y en avoir pour ceux qui sont «rendus agréables dans le Bien-aimé»? Seulement, rappelons-nous qu'il n'est pas question ici de la colère de Dieu, de condamnation dans ce sens, mais d'un corps de mort dont on gémit d'être délivré. Personnellement accepté et délivré de la crainte de la colère à venir, celui dont il est question, est encore, quant à la sainteté pratique, un homme dans la chair. Il est une personne dont le caractère est mélangé de bien et de mal, et qui doit maîtriser ou extirper le mal et développer le bien. Et c'est là la seule manière dont nous puissions naturellement comprendre la chose. Mais l'expérience pratique, comme nous l'avons vu, est bien loin d'encourager à le tenter. Le «corps de mort» est absolument impropre à ce genre d'amélioration, et désespérant d'elle-même pour produire le bon état après lequel elle soupire, l'âme tourne ses regards vers son représentant dans le ciel; et là se trouve le remède.

*En matière de sainteté, nous devons accepter Christ aussi franchement pour ce qu'il est, — le vrai nous-mêmes, — que nous l'avions accepté auparavant pour justice. Pour celui qui, de l'entendement servait la loi de Dieu, mais de sa chair, pratiquement, la loi de péché, la parole de délivrance est: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». «Etre en Christ!» L'oeil de Dieu peut-il trouver une tache en lui? En Christ, y a-t-il la chair, ou le corps de mort? Y a-t-il rien à améliorer, à corriger ou à changer? Non; et le chrétien est *en Christ*. C'est là que les chaînes tombent. Il y a beaucoup plus, mais cela d'abord. Il est délivré; il est libre.*

Comprenons bien la chose. *Ce que nous venons de dire n'est pas encore la marche. C'en est le principe, la clef, et aussi la puissance, quand l'Esprit de Dieu l'applique à l'âme. Nous avons à «marcher» comme Christ «a marché»; nous avons à marcher «en Christ», et «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus», nous affranchit de «la loi du péché et de la mort». Ainsi*

nous restons encore et toujours sous la responsabilité d'une marche juste et sainte. Ce n'est pas que la marche de Christ soit substituée à la nôtre, ou que la sainteté de Christ nous soit imputée; ce n'est rien de semblable. Il n'est pas encore question de savoir comment marcher, mais de ce que je *suis*, question qui, résolue selon Dieu, arrête nécessairement l'effort que je ferais pour *être* ce que nul effort venant de moi ne peut me faire être, et ce que, béni soit Dieu, sa grâce infinie m'a déjà fait être.

«Comme Christ est», nous sommes, nous aussi, dans ce monde, et cela, «afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement» (1 Jean 4: 17). Est-ce que tous nos efforts pourraient nous rendre «comme Christ est?» Evidemment non. Et cependant c'est l'unique mesure que Dieu place devant nous. Rien d'autre ne saurait être la perfection, et ce n'est que dans la perfection que nous pouvons trouver le repos. Jusque-là ceux que l'on nomme «perfectionnistes» ont raison. Mais leur tort est de chercher la perfection dans la chair, en eux-mêmes comme hommes dans le monde, et c'est ainsi qu'ils manquent à y atteindre. Et pour se persuader qu'ils l'ont atteint, ils sont obligés d'en abaisser la mesure pour l'accommoder au fait réel de leur imperfection. Tant il est vrai que, «si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes». La séduction ne serait pas possible, si Christ était la mesure et la pierre de touche de ce qui est parfait. Quelqu'un oserait-il affirmer être (autrement qu'*en Christ*) *ce que Christ est*? Oserait-il même affirmer que, durant un seul jour de sa vie sur la terre, il a marché comme Christ *a marché*? Laissons donc de côté la folle pensée de la perfection dans la chair, car Christ est la mesure de Dieu pour le chrétien, et il ne veut pas l'abaisser.

Mais si Dieu ne peut pas accepter l'imperfection, et si je ne puis lui apporter la perfection, que faire? Je dois accepter la perfection à laquelle Dieu a pourvu, et trouver en Christ pour moi ce qui n'a pas besoin d'être corrigé ni amélioré, là où il n'y a pas de corps de mort pour me troubler ni m'opprimer, et où je suis occupé de ce qui n'est ni légalisme ni pharisaïsme. «Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». L'oeil de Dieu ne peut trouver ni tache ni défaut; mais sa faveur, meilleure que la vie, semblable aux rayons fertilisants du soleil, repose sur l'âme qui, s'en abreuvant, la réfléchit vers lui, et trouve en lui un trésor de satisfaction et de joie.

J'ai maintenant à marcher selon ce que je suis. Je n'ai pas à marcher pour être ce que je ne suis pas. J'ai à «marcher en Christ», et à «demeurer en lui», afin que je puisse marcher en lui. Comment me serait-il possible de marcher en lui, à moins d'avoir la conscience que je suis «en lui?» Mais être là, c'est être affranchi, car là il n'y a point de corps de péché ou de mort: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort; car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit».

J'ai donc le privilège de me détourner de ce que je trouve en moi-même comme homme ici-bas, parce que dans la mort de Christ sur la croix, mort dans laquelle je suis mort avec lui,

«le péché dans la chair» a été condamné: c'est une question pleinement réglée. La condamnation du péché par Dieu, laquelle je regardais comme étant nécessairement exprimée par son désaccord avec moi, — perte de communion et séparation, — cette condamnation, dis-je, a déjà trouvé sa pleine expression, là où, pour le péché (mais pour moi), le Fils de Dieu est mort. Pour la foi, non comme expérience, je suis aussi mort au péché, parce que Christ «est mort une fois pour toutes au péché». Je me *tiens* moi-même (non pas je me sens ou je me trouve) pour mort au péché et pour vivant à Dieu *dans le Christ* Jésus (Romains 6: 11).

Pour autant donc qu'il s'agit de ce que je suis, tout effort, toute *nécessité* de faire effort, a pris fin. Je n'ai plus de «moi» à élever et dont j'aie à faire quelque chose au point de vue religieux. Dans «l'homme en Christ», comme tel, le péché et la chair n'existent pas même. Il y a plus: dans un vrai sens, «moi» je n'existe pas. «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 21), ou, comme l'on pourrait traduire, «je vis, non plus moi». Ce «je... non plus moi» est le mystère et la puissance du christianisme pratique.

«Je vis», parce que naturellement la personne, l'individu reste le même. Il n'y a rien là du mysticisme platonique, ni de l'absorption panthéistique dans l'océan de l'Etre. La joie qui remplit mon coeur, la lumière répandue sur ma vie, sont *miennes*, pleinement et entièrement miennes. Oui, je vis désormais d'une vie véritable et éternelle, digne d'être appelée une *vie*. Je possède, pour la première fois, comme l'apôtre la nomme, «ce qui est vraiment la vie» (1 Timothée 6: 19)

Mais «je vis, *non plus moi*», parce que, par la foi, j'ai saisi le fait béni de la mort de Christ pour moi sur la croix, de la vie de Christ pour moi dans le ciel. Je suis entré dans l'infinie bénédiction des pensées et de l'oeuvre de Dieu à mon égard. Celui que Dieu a accepté pour moi et comme moi, j'ai appris à l'accepter de la même manière, pour moi et comme moi-même. Comme la vie qu'il m'a donnée est la même vie que la sienne, et a en lui sa source et son origine, une «vie cachée avec Christ en Dieu», ainsi «Christ vit en moi» ici-bas. J'ai, par la foi, réalisé l'identification avec lui, comme étant sien, — une partie de lui-même.

Sa paix, sa joie sont miennes. Sa vie et son Esprit sont miens. Ce qu'il a en vue, ses intérêts, sont miens. L'amour de son Père est mien. Son rejet actuel et sa gloire future sont aussi miens. Et tout cela m'appartient dans la puissance d'un amour qui, quoiqu'il ait pu lui en coûter personnellement, m'a complètement affranchi de tout ce que moi seul je méritais ou de ce qui avait un droit sur moi.

Quelle délivrance! Je suis retiré hors de toute la scène à laquelle j'appartenais, et à laquelle étaient attachés mes intérêts, mes droits, mes soucis, mes douleurs et mes tentations, et en ayant été retiré pour être à Christ, le lien qui m'y rattachait étant délié et jeté loin pour toujours, je suis envoyé sur cette scène dans un but béni; c'est, comme lui appartenant, de *le représenter* ici-bas. «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17: 18). Et de même que les oeuvres qu'il accomplissait, il les faisait «au nom de son Père» (Jean 10: 25), les oeuvres que nous faisons doivent être

faites en *son* nom: «Quoique vous fassiez, par paroles ou par oeuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus» (Colossiens 3: 17).

Mais nous devons examiner cela de plus près et voir quels en sont les résultats pratiques.

5.– La puissance

J'ai maintenant du repos pour mon coeur. Je ne suis plus occupé à cette oeuvre impossible d'essayer d'être ce que je ne suis pas: Je *suis* tout ce que je désire d'être. Mais remarquons bien que le sentiment et l'expérience ne me présentent pas du tout à moi-même, mon véritable moi. Ma vie est dans le Christ Jésus. *Je suis* en lui. Et cela, la foi seule le reconnaît; c'est elle aussi qui reconnaît, que c'est dans la croix de Christ que mon vieux «moi» a été jugé et mis de côté pour Dieu. Mon «vieil homme» a été crucifié avec Christ; le «nouvel homme», c'est uniquement l'homme en Christ.

Là un soleil perpétuel brille sur mon âme. Dieu est pour moi, il est avec moi — et c'est pour toujours. Il n'y a aucun nuage entre lui et les siens; la face du Père n'est jamais voilée. *Moi je* puis me détourner, cela est vrai, je puis l'oublier, mais je n'ai qu'à retourner vers lui, à le contempler de nouveau, et je trouve sa face glorieuse brillant sans voile sur moi dans son Bien-aimé; je suis bienvenu en sa présence; là, je suis chez moi.

Et remarquez-le: voici les deux choses que je trouve en Celui qui, ayant occupé la dernière place sur la terre, occupe maintenant la plus haute dans le ciel. En lui, je trouve ce que je suis pour Dieu et je suis amené à Dieu. En lui aussi, je trouve «l'image de Dieu» et «la gloire de Dieu». Il est homme pour Dieu, ce précieux Seigneur, je le sais. Et, en même temps, il est d'une manière aussi évidente et aussi complète, Dieu pour l'homme. Dans sa personne adorable, ces gloires se rencontrent. Celui qui est Dieu avec Dieu, est homme avec l'homme. Et, par conséquent aussi, il est homme avec Dieu, et Dieu avec l'homme.

Dans quelle ferme et puissante étreinte je me trouve embrassé, droit au coeur de Dieu lui-même, quand je discerne ma place en Celui qui en même temps est fils de l'homme et Fils de Dieu, en même temps le premier-né entre plusieurs frères et le Fils unique.

C'est la grâce, et la grâce seule, qui m'a mis en cette place; la grâce, tout à fait, absolument souveraine, voulant se manifester comme telle, pour montrer dans les âges à venir, quelles en sont les immenses richesses. Qu'auraient pu faire en cela tous mes efforts? quel de mes manquements pourrait anéantir ce que la grâce a accompli? Cependant, béni soit Dieu, c'est là aussi sa puissance pour moi afin que je puisse ne *pas* tomber: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

«La joie de l'Eternel est votre force». Combien peu la tentation a d'effet sur une âme heureuse en Christ! combien elle se laissera peu ébranler! Une âme, dont la joie est obscurcie, sera au contraire accessible aux influences de mille sortes qui ne sont pas de Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre disait et répétait à ses bien-aimés Philippiens: «Réjouissez-vous dans le Seigneur».

Voilà donc pour moi le premier élément de la puissance. En ce sens, le bonheur, *s'il est réel*, est en effet la sainteté; la joie en Christ est le dévouement; être occupé de Christ est nécessairement impliqué dans la joie, et l'éclat de cette joie répandue ainsi dans mon cœur, se manifeste naturellement aussi dans ma vie. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). «Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

Occupés ainsi de ce glorieux objet, nous sommes transformés par lui; nous recevons la lumière et nous la réfléchissons. De là un autre caractère d'une vie de puissance, c'est qu'elle est une vie de *dépendance*; nous ne répandons que ce que nous avons reçu et seulement autant que nous avons reçu. Et c'est aussi assurément ce qu'implique «demeurer en Christ». «Le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure dans le cep, de même vous non plus,» dit le Seigneur, «vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi. Moi, je suis le cep, vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car séparés de moi, vous ne pouvez rien faire» (Jean 15: 4, 5). L'union entre le sarment et le cep doit être maintenue, sans cela la sève ne peut pas circuler; c'est seulement en tant que nous demeurons en lui, que lui, comme la sève vivifiante, il demeure en nous. Ou encore, comme le Seigneur le disait à la fête des Tabernacles: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7: 37, 38).

Ce fleuve qui coule, la joie et la gloire qui sont réfléchies, le fruit qui est porté, tout cela n'est point le résultat d'efforts. Il faut que nous demeurions en lui, et lui assurément demeurera en nous. Il nous faut être exposés au soleil pour le réfléchir. Nous devons aller boire à cette source qui ne s'épuise point, afin que les eaux de la vie coulent de nous. L'eau s'écoule nécessairement si le vase qui la reçoit a moins de capacité que le réservoir d'où elle se déverse; mais, faites bien attention que le vase lui-même *doit d'abord être rempli*. Hélas! l'effort pour vivre et marcher justement manque si communément son effet, parce que c'est l'effort fait pour pomper de l'eau hors d'un vase qui n'en contient que peu. C'est un effort qui (s'il réussit) ne fait *que vider le vase*, tandis que la voie de Dieu c'est que le vase verse par-dessus ses bords, *en étant toujours rempli*. Et ainsi ce n'est pas dans une pauvre mesure que l'eau coule, mais quand une fois le vase lui-même est plein, toute la puissance de la source elle-même en sort, comme le Seigneur le dit: «Des *fleuves* d'eau vive couleront».

Pour cela donc, il faut la dépendance; une dépendance toujours consciente de ce que nous avons été faits et destinés à être. De cette manière, comme Christ est continuellement la puissance pour nous, cette puissance étant constamment versée en nous, elle est le témoin constant d'un amour tout-puissant, qui nous porte, nous et tous nos fardeaux. Et ainsi, nous n'avons pas à mesurer notre force pour le mauvais jour, car ce n'est pas *notre force*. Il nous affirme ceci: «Ta force durera autant que tes jours» (Deutéronome 33: 25). C'est là sa promesse à Aser, — l'heureux (*), — et heureux en effet celui qui la réalise. Ainsi, comme le

dit l'apôtre, ce que nous avons besoin de connaître, c'est notre faiblesse: «Quand je suis faible, alors je suis fort». «*Sa* puissance s'accomplit dans l'infirmité». Et alors ce n'est pas seulement que je reçois ce qui est suffisant, mais c'est «*sa grâce*» qui «*me suffit*». De même qu'il en était pour Israël dans le désert, chaque jour est une nouvelle réalisation d'un amour, dont la fraîcheur et la vérité sont sans cesse les mêmes, et qui est aussi plein de puissance dans les plus grandes comme dans les plus petites difficultés.

(*) *Aser veut dire heureux.*

C'est ainsi qu'il est beau de voir dans le huitième chapitre de l'épître aux Romains, au lieu de la lutte sans résultat du «moi» avec lui-même, la loi de *l'Esprit*, m'affranchissant de «la loi du péché et de la mort». Et ainsi à partir de là, à travers tout le chapitre, ce qui s'oppose à la chair, au péché qui habite en elle, ce n'est pas un «moi» bon, pieux, voulant le bien, mais «l'Esprit», l'Esprit de Dieu, qui est venu faire son habitation en moi. La puissance qui agit en nous est donc une puissance divine et non pas moi-même, bien qu'elle soit avec moi et en moi; c'est une puissance sur laquelle je puis m'appuyer avec confiance, sans regarder à moi, ni me confier en moi-même.

Et celui qui est venu, prenant les choses de Christ et les montrant à mon âme, ne vient pas me remplir de mon propre éclat, ou me réjouir de ma propre beauté, ni pour placer un autre objet devant moi, en dehors de Christ en qui je vis. Tout ce qui serait une simple distraction, «un gain pour moi», dans ce sens, est seulement une perte. Il ne voudrait pas être pour moi moins que «tout». Il est vrai que l'Esprit de Dieu peut aussi avoir à prendre, hélas! dans ma marche et mes voies, des choses dans lesquelles il me montre que je n'ai *pas* marché en harmonie avec ce que je suis; que je n'ai *pas* marché comme Christ a marché. Mais même alors, ce n'est pas pour m'occuper de moi-même, mais pour me montrer ce qui résulte du fait d'avoir oublié que j'ai à me tenir pour «mort au péché et vivant à Dieu dans le Christ Jésus». Ayant appris et reconnu ce qui est advenu de ce que mon regard s'est détourné de Christ, ma *ressource* est sa grâce qui apporte le bassin et le linge pour me purifier de la souillure que j'ai contractée. «Si je ne te lave», dit-il, «tu n'auras point de part avec moi». Pour cela même, je suis son débiteur, et pour cela aussi, je lui suis associé.

C'est là toujours le secret d'une marche de foi, car lui et lui seul, est l'objet de la foi; elle n'en connaît point d'autre. Dois-je avoir foi en moi-même? Dois-je avoir moi-même pour objet? Ainsi la croix de Christ est la mort du «moi», en son tombeau le moi est enseveli, afin qu'ayant enterré mon mort de devant mes yeux, je sois libre de m'occuper de Christ qui n'est pas mort, mais vivant, et en qui je vis.

C'est là la délivrance. Mais alors, lecteur chrétien, combien y en a-t-il d'entre nous qui la connaissent? Hélas! une volonté qui n'est pas brisée, la recherche de la propre satisfaction, la mondanité, attestent de tous côtés combien peu elle est connue. De toutes parts se manifeste un terrible manque de puissance. Sur combien d'enfants de Dieu le péché ne domine-t-il pas? Et la seule raison, pour laquelle un si grand nombre n'en ont pas même conscience, c'est que le «péché» est apprécié non d'après l'Écriture, mais d'après la mesure du monde. Quel droit avons-nous de mesurer la vraie vie chrétienne autrement que par les paroles de l'apôtre: «Je

suis crucifié avec Christ; *et je ne vis plus, moi*, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi».

Bien-aimé lecteur, voici des paroles du même apôtre: «Tout ce qui n'est pas *sur le principe de la foi*, est PECHE».

Toutes nos paroles sont bien faibles; mais que Dieu donne puissance au moins à *sa propre* parole.

Qu'est-ce que le pardon dans l'évangile?

ME 1881 page 187

Rien n'est peut-être plus mal compris, par la plupart des personnes qui font profession de christianisme, que le pardon de Dieu, *le pardon des péchés*.

Deux classes de gens, en particulier, se trompent au sujet du pardon.

Les uns pensent que Dieu est *si bon*, qu'il passera à la fin par-dessus tout ce qu'ils auront fait. Pour ces gens-là, la bonté de Dieu est si grande, qu'elle le rend indifférent au péché, en sorte qu'il pardonne tout. Ils oublient que Dieu est *juste* et *saint*, et que les hommes lui rendront compte de leurs *paroles* et de leurs *oeuvres*: «Et je vous dis que, de toute parole oiseuse qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour de jugement» (Matthieu 12: 36). «Dieu jugera par Jésus Christ les secrets des hommes selon mon évangile» (Romains 2: 16). «A cause de ces choses la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance» (Ephésiens 5: 5, 6). «Voici le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement contre tout, et pour convaincre tous les impies d'entr'eux de toutes leurs oeuvres d'impiété qu'ils ont impiement commises, et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui» (Jude 14, 15). «Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs oeuvres» (Apocalypse 20: 12, 13).

D'autres âmes, au contraire, sincères, travaillées, sentant que leurs péchés les condamnent devant Dieu, pensent, maintenant qu'elles se voient à sa lumière, que Dieu est trop juste pour pouvoir pardonner à de si méchantes créatures. Envers ces âmes-là, Dieu agit; il ne les laisse pas dans cet état; elles apprennent par l'évangile que si Dieu est juste, Dieu est amour, et que Dieu pardonne par le moyen de Jésus Christ, son Fils, le Sauveur. Mais ce sont justement ces âmes là auxquelles il importe de comprendre ce qu'est le pardon de Dieu.

Sans doute, Dieu pardonne parce qu'il est bon mais sa bonté et son amour peuvent avoir maintenant un libre cours, sa justice contre le péché étant satisfaite par l'oeuvre expiatoire de Christ. Ainsi la dette affreuse, contractée envers Dieu, étant pleinement acquittée par la mort du Sauveur, Dieu est juste en justifiant celui qui est de la foi de Jésus (Romains 3: 26). Ainsi donc, non seulement le croyant est pardonné, mais il est justifié. C'est parce que Dieu *est juste*, qu'il pardonne tous ses péchés à celui qui croit en Jésus. Il est très important de comprendre que le pardon de Dieu, tel que nous l'enseigne l'évangile, découle de sa justice, et non de cette prétendue bonté qui ne prend pas garde au mal.

La bonté, l'amour de Dieu, a donné le Sauveur, mais ce dernier a subi sur la croix tout ce que nos péchés méritaient. «Il a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui» (Esaïe 53: 5). Il a porté nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre 2: 24). Il a été fait péché pour nous (2 Corinthiens 5: 21). Il est mort

une fois pour porter les péchés de plusieurs, et Dieu ne se souvient plus de leurs péchés ni de leurs iniquités (Hébreux 9; 10).

Or que fait Dieu envers moi, lorsque je crois en Celui qui a tout fait pour moi? Dieu me justifie, il me pardonne tout, et pourquoi? Parce que Christ a tout acquitté. Entre Dieu et Christ, c'est donc une affaire de *justice*, de me pardonner et de me justifier. Mais entre Christ et moi, — comme aussi entre Dieu et moi, — c'est une affaire de grâce. Il a tout payé quand j'étais insolvable et ruiné. Dès lors aussi, Dieu est juste en me justifiant, puisque je crois en Christ qui a tout payé pour moi.

Illustrons cette vérité par une simple comparaison: Je dois dix mille francs à mon créancier, mais je suis ruiné, et ne peux lui donner un centime. Il veut être payé, sinon je serai jeté en prison jusqu'à extinction de ma dette. Mais un bienfaiteur, qui a pitié de moi, va, sans me le dire, payer la somme entière à mon créancier. Celui-ci donne quittance à mon bienfaiteur, qui me l'apporte, en me disant: J'ai eu pitié de toi, j'ai payé pour toi; voici la quittance! — Or lorsque mon créancier, après avoir encaissé la somme, a donné quittance à mon bienfaiteur, était-ce de sa part, vis-à-vis de ce dernier, un acte de grâce, ou de *justice*? C'était un acte de justice. — Mais la quittance porte: Reçu de... *pour le compte de...* — Or, quand mon bienfaiteur vient m'apporter cette quittance, est-ce que, vis-à-vis de moi c'est de sa part un acte de justice ou de *grâce*? C'est un acte de pure grâce; il ne me devait rien, et il s'est mis en mon lieu et place. Mais de plus, par son moyen, mon créancier est juste en me tenant pour acquitté, de sorte que je suis justifié devant lui d'avoir été son débiteur. Voilà, cher lecteur, sur quel pied j'ai la paix avec Dieu! - Mais l'évangile nous apprend que c'est notre créancier qui nous a procuré notre bienfaiteur. Et celui-ci, de son côté, a payé de sa propre personne pour annuler notre dette.

Je puis dire avec toute révérence, que Dieu doit à Christ de me justifier, si j'ai la foi en Jésus. Entre Dieu et Christ, c'est une affaire de justice; entre Christ et moi, c'est une affaire de grâce. Mais aussi entre Dieu et moi, c'est grâce et amour; il m'a procuré ce Sauveur!

Quelque acte que Dieu accomplisse, ce doit être un acte de justice, autrement il se renierait lui-même. Or Dieu a dû pouvoir accomplir un acte de justice en justifiant celui qui croit en Jésus; tout comme il accomplira un acte de justice en précipitant dans l'étang de feu celui qui se trouvera avoir sa dette de péchés à son compte, au moment terrible où les livres seront ouverts, et où ceux qui comparaitront devant le trône seront jugés selon leurs oeuvres (Apocalypse 20: 11-15).

Dieu ne fait pas tort à mon voisin, en me pardonnant et me justifiant parce que je crois en Jésus; et, chose merveilleuse, il ne se fait pas tort à lui-même.

Si cette prétendue bonté de Dieu passait à la fin sous silence le mal que j'ai commis, et par cette espèce de pardon m'introduisait dans le ciel; puis qu'en même temps Dieu jugeât mon voisin selon ses propres oeuvres, et le précipitât en enfer; Dieu serait-il juste?... Certes non! C'est cependant ainsi qu'en général le salut est compris. Si tel était le pardon de Dieu,

quel besoin y aurait-il d'un Sauveur? Le fait qu'il a fallu un Sauveur qui donnât sa vie en rançon pour plusieurs, prouve que Dieu ne peut pardonner à la manière des hommes.

D'autres prétendent que Christ, étant venu mourir à la place des pécheurs, ceux-ci sont sauvés, qu'ils se soucient ou non de lui. La Parole ne connaît pas un tel évangile. Même, comme nous allons le voir, le vrai évangile ne s'adresse pas à un incrédule en lui disant *premièrement*: «Christ a porté tous tes péchés», puis: «tu n'as qu'à croire et tout est réglé».

Nous avons vu que Dieu pardonne à *celui qui croit au Christ*, parce qu'en effet, Christ a tout payé. A-t-il tout payé pour ceux qui ne croient pas, s'ils meurent dans leur incrédule? Non, ils auront finalement leurs péchés à leur compte devant la justice de Dieu. Si Christ avait payé leur dette, Dieu serait injuste en les jugeant selon leurs oeuvres.

Que dit donc le vrai évangile? — Il dit que maintenant la justice de Dieu (celle qui justifie) est manifestée, et qu'elle est par la foi de Jésus Christ *envers tous*, et *sur tous ceux qui croient*, etc. (Romains 3: 21-26). «*Envers tous*», c'est l'intention; ici, personne n'est exclu. «*Sur tous ceux qui croient*», c'est l'application moyennant la foi. Ailleurs il est dit que Christ est mort *pour tous*, parce que tous sont morts (ou étaient morts) dans leurs fautes et dans leurs péchés. Afin que *ceux* qui vivent, etc. (2 Corinthiens 5: 14, 15). Tous ne vivent pas, quoique la mort de Christ soit à l'intention *de tous*. Tous ne veulent pas d'un Christ à leur intention, mais *ceux qui vivent* sont le résultat de cette mort de Christ pour tous. Ils l'ont reçu, et ils ont cru en lui, étant nés de nouveau (Voyez Jean 1: 12, 13).

Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique (non pas afin que le monde ne périsse pas), mais, afin que *quiconque croit en lui* ne périsse pas. Le «quiconque» n'exclut personne, et le «croit en lui» indique la nécessité de la foi dans chacun (Jean 3: 16).

Jésus Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs; mais étant là dans ce but, il a dû dire à la plupart d'entre eux: «*Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie*».

Il est dit que notre Dieu Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés, et que Jésus s'est donné lui-même en rançon pour tous (Voyez 1 Timothée 1 et 2). Mais tous ne veulent pas, et ils haïssent ce Jésus qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. La Parole est remplie de preuves de ce genre.

Encore une comparaison: Tous les habitants d'un village sont ruinés, ils vont être dépossédés; mais un riche bienfaiteur vient déposer chez le syndic une somme capable de couvrir la dette de chacun. Voilà, dit-il, la somme nécessaire pour délivrer *tous ces pauvres gens*. Quiconque apposera sa signature sur ce registre recevra ce qu'il lui faut!... Hélas! la plupart de ces pauvres ruinés sont trop orgueilleux pour venir afficher leur propre ruine en inscrivant leurs noms; ils perdent ainsi la somme déposée à l'intention de tous, et leur dette demeure à leur compte. Il en est de même de Christ, mort à l'intention de tous.

Christ est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier (1 Jean 2: 2). En vertu de cette vérité, l'évangile appelle tous les hommes sans exception: Venez, dit-il; Dieu est rendu propice par le sacrifice de Christ; vous

ne serez pas repoussés; venez! — En voici qui écoutent, qui viennent, qui sont touchés par cette miséricordieuse invitation, et qui croient réellement à Christ le Sauveur. Mais l'évangile continue: Sachez maintenant que Christ est venu du ciel exprès pour ôter tous vos péchés. Il a été votre substitut sur la croix, il a tout payé pour vous, et Dieu est juste en vous justifiant, puisque vous avez la foi en Jésus. Sachez que toute la valeur de l'oeuvre de Christ devient maintenant la propriété de votre foi. Vous êtes lavés de tous vos péchés et propres pour le ciel!

Voilà ce que la Parole enseigne comme étant la *substitution* en contraste avec la *propitiation*. La propitiation est pour tous les hommes, mais la substitution est exclusivement pour les croyants. Il est très important de distinguer cela en prêchant l'évangile.

Il y aurait beaucoup de choses à ajouter, quant aux croyants, relativement aux conseils de Dieu à leur égard, en Christ, et à leur nouvelle position devant Dieu en lui; mais nous devons nous arrêter.

Toutefois réjouissez-vous, croyants, d'être vis-à-vis de Dieu, au sujet du pardon et de la justification de vos péchés, sur le pied exprimé par ces paroles: «Dieu est juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus» (Romains 3: 26).

Et vous, lecteurs qui ne croyez pas en Christ le Sauveur, ou qui pensez n'avoir pas besoin d'un Sauveur, rappelez-vous que «celui qui ne croit pas ne verra pas la vie; la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3: 36). Vous vous trouverez privés du salut et ayant vos péchés à votre compte devant le grand trône de jugement (Apocalypse 20: 11-15). Aujourd'hui Dieu vous dit: «Venez, croyez, et vous serez sauvés!» Alors, il vous dira: «Allez! subissez la peine éternelle de vos péchés, puisque vous avez méprisé mon salut!»

Venez donc à Christ aujourd'hui comme au Sauveur des pécheurs, afin d'éviter de paraître alors devant lui, comme le Juge des pécheurs.

Luc 23: 40-43

ME 1881 page 236

Mes pensées se portent sur ce fait que nous sommes exercés et enseignés ici-bas, tandis que le brigand s'en va tout droit dans le paradis.

Il me semble que, dans notre marche progressive, nous apprenons à faire la distinction entre la chair et l'Esprit. Nous avons «notre fruit dans la sainteté». En traversant le monde comme rachetés, nous trouvons en nous-mêmes beaucoup de choses qui ne sont pas de Dieu et de la nouvelle nature. Dieu nous humilie et nous montre ce qui est dans nos coeurs; la chair et la nouvelle nature sont distinguées spirituellement et pratiquement; — de plus, nous avons l'amour et les soins incessants de Dieu, qui ne retire point ses yeux de dessus le juste.

Le monde est un désert; la manne (Christ) est notre tout, notre seule nourriture, et l'eau du rocher notre boisson qui, pour nous, est une source d'eau vive. Nous goûtons les raisins d'Escol, et nous traversons le désert avec le Seigneur, pour arriver au pays de la promesse. Tout ceci, la rédemption étant commune à tous, ne se trouve-t-il pas accompli dans le brigand? Ne savait-il pas bien que la chair et tout ce qu'elle produit ne mène qu'à la condamnation? Certainement, pour lui, la chair était complètement jugée et le monde crucifié; et, quant aux désirs de son coeur, Christ dans la gloire de son royaume, n'était-il pas tout pour lui, et la manne — un Christ abaissé — la seule nourriture de son âme? La chair était donc jugée en lui, le monde crucifié, et lui crucifié au monde. Au moment même où les souffrances qu'il endurait auraient pu lui faire désirer du soulagement, son seul désir n'était-il pas que le Seigneur se souvînt de lui au jour de sa gloire? C'était une complète humilité, mais aussi une confiance parfaite en Christ, en son amour; et tout ceci avec une pleine connaissance de sa propre culpabilité, mais absorbé par Christ au milieu de la souffrance et de la honte. Pour la chair, la pensée qu'on se souviendrait de lui cloué sur un gibet, n'était rien moins qu'agréable; mais Christ était tout pour lui.

Je ne parle pas ici des preuves très frappantes de sa conversion et de sa foi, mais de l'accomplissement parfait de l'oeuvre qui a séparé son âme de la chair pour l'unir à Dieu, en lui donnant Christ comme seul et unique objet. Cette oeuvre s'accomplit progressivement en nous. Sur la croix, le monde et la chair étaient, pour le brigand, crucifiés avec leurs affections et leurs convoitises, et Christ était devenu son tout; c'est en Christ qu'il mettait sa confiance et c'est à lui qu'il s'attendait, tel qu'il pouvait le comprendre. Que pourrions-nous avoir de plus en arrivant au bout de notre carrière, si ce n'est un peu plus de connaissance?

Un véritable état de sainteté est-il autre chose que le reflet et la reproduction dans notre coeur de l'excellence objective de Christ, reflet qui se transforme en cette même ressemblance, par l'Esprit du Seigneur, de gloire en gloire, nous purifiant comme lui est pur? En restant ici-bas, nous acquérons par le Saint Esprit plus de connaissance, et nous avons le progrès qui produit du fruit en sainteté. Christ s'est sanctifié afin que nous soyons sanctifiés

par la vérité. La chair, le premier Adam, et Christ, le dernier, sont distincts à nos âmes; le premier est jugé et crucifié, le second est formé par l'expérience, Christ étant tout. Or, quoique le brigand eût moins de lumière que nous, puisqu'il ne connaissait pas Christ glorifié par le Saint Esprit, n'était-il pas dans cette même position, où le monde et la chair sont pleinement jugés et crucifiés et où Christ est manifesté comme seul objet de son coeur? Et c'est là que Christ trouve sa consolation: «Aujourd'hui tu seras dans le paradis» Son droit pour y entrer était l'oeuvre parfaite de Christ; Christ occupait son coeur par la grâce, la chair et le monde étant exclus par la croix; pour lui tout était bien clairement défini.

Etienne démontre cette vérité dans son aspect le plus brillant, car il avait le Saint Esprit et Christ dans la gloire; et, comme pour Christ sur la croix, la mort était aussi sa portion. Le tableau est plus complet, mais n'est pas plus vrai que celui que nous présente le brigand, quant à la condition de sanctification de l'âme. La différence est qu'en Etienne nous avons Christ révélé dans la gloire, et le Saint Esprit transformant l'homme à la ressemblance de Christ sur la croix, quant à la chair et au monde, mais avec une appréciation parfaite des choses célestes qui sont devant lui. Etienne abondait ainsi en espérance par la puissance du Saint Esprit et pouvait dire: «Reçois mon esprit»; car il savait où était Christ, tandis que le brigand qui dit: «Souviens-toi de moi» ne pensait qu'au royaume, et le Seigneur lui révèle alors qu'il n'aurait pas à l'attendre. La condition morale qui est produite est la même dans les deux cas. Le monde et la chair sont anéantis, et Christ, sa personne crucifiée du moins, devient l'objet absolu des pensées et des désirs. Ainsi l'oeuvre accomplie progressivement en nous — virtuellement quand nous croyons — est accomplie aussi dans le brigand, mais avec moins de connaissance; la croix est réalisée et révélée par rapport au monde et à la chair, mais non pas par la gloire. La révélation de la gloire produit le même effet quant à ce monde, mais avec une connaissance bien plus profonde de la gloire elle-même. Le brigand ne reflétait pas Christ dans les calmes profondeurs de son âme, comme le faisait Etienne; mais l'eau de la purification découlait de Christ lui-même dans le coeur du brigand, et Jésus pouvait trouver son bon plaisir à l'avoir avec lui.

N'est-il pas bien beau et bien doux de penser à ces choses?

Fragments

ME 1881 page 240

C'est un fait précieux que, dès qu'il y a confiance dans le sang, Dieu ne peut plus voir un seul péché. S'il ne passait pas par-dessus, c'est qu'il aurait renié l'efficace du sang. Ce qui mettait les Israélites à l'abri, ce n'était pas *qu'ils voyaient* le sang, mais que *Dieu* le voyait. Beaucoup de personnes disent «Je ne sais pas *si je l'ai accepté* comme il faut» mais ce qui donne la paix, c'est de savoir que *Dieu* l'a accepté. Ces gens croient qu'il leur faut examiner leurs coeurs pour voir s'ils l'ont bien accepté; tandis qu'une âme simple ne pense à rien de semblable, mais est trop heureuse de se reposer sur l'appréciation que Dieu fait du sang de Christ. Il faudra peut-être que Dieu s'occupe bien souvent de moi, pour que j'arrive à avoir des *affections vraies*. Il est parfaitement certain que, de jour en jour, nous devrions trouver le sang de Christ plus précieux, mais mon acceptation n'est pas basée sur cela. Il est question pour moi de croître en affections, mais ce ne sont pas des affections croissantes qui donnent la paix; c'est le fait que Dieu a accepté le sang. Si Dieu ne me recevait pas, il devrait renier l'efficace du sang de Christ. Ce sang a eu pour effet d'arrêter son bras en jugement. A la croix de Christ, non seulement mon péché a été pardonné, mais Dieu a été glorifié. Voilà ce qui donne au sang sa pleine valeur.

Méditations sur les premiers chapitres du Lévitique

Darby J.N. - ME 1881 page 241

L'holocauste (Lévitique 1)

Il faut distinguer les deux premiers sacrifices, et le troisième qui en est comme l'appendice, des deux autres mentionnés ensuite. L'holocauste et l'offrande du gâteau sont à part, le sacrifice de prospérités en dépend, puis viennent les sacrifices pour le péché et pour le délit qui ont un autre caractère.

Dans la pratique, lorsqu'il s'agit de leur application, les sacrifices se présentent à nous dans un ordre opposé à celui où ils nous sont révélés ici. Dans leur révélation, nous les voyons comme Dieu nous les présente, comme il voit Christ; mais dès que nous avons à en faire usage, c'est notre besoin qui vient le premier. Ici c'est le côté de Dieu, un sacrifice fait par feu *en bonne odeur à l'Eternel*, expression qui n'est jamais employée quand il s'agit du sacrifice pour le péché, sauf dans un seul passage.

Ce qui donne un caractère tout particulier aux deux premiers sacrifices, c'est leur aspect du côté de Dieu, selon *Son* caractère et *Sa* nature.

Lorsque nous venons à Dieu comme pécheurs, c'est au sujet de nos péchés, mais la signification et la valeur de la mort de Christ ont une tout autre importance à nos yeux, lorsque nous voyons la part que Dieu y trouve. J'ai à confesser mes péchés, ce qui est la seule manière vraie de me présenter devant Dieu; je trouve alors qu'il y a propitiation par la foi en son sang; je trouve enfin tout ce qui est essentiel par rapport à Dieu dans ces sacrifices.

Dans l'holocauste, il ne s'agit pas d'un péché particulier, quoique ce soit bien pour le péché; mais ce n'est pas la confession individuelle d'un péché particulier.

Il est assez frappant que, jusqu'à l'institution de la loi, nous ne trouvons pas de sacrifices pour le péché, sauf dans l'histoire de Caïn, où, je n'en doute pas (quoique ce soit une question d'interprétation), le passage signifie: «le sacrifice pour le péché est à la porte». Péché et sacrifice pour le péché sont le même mot, qui, jusqu'à la loi, n'est plus jamais employé dans ce sens, tandis que nous rencontrons souvent l'holocauste et le sacrifice de prospérités.

L'holocauste est le grand sacrifice, parce qu'il s'agit ici de la gloire de Dieu dans ce qui a été fait pour le péché. Nous devons nous approcher, comme je l'ai dit, avec le sacrifice pour le péché: «Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés;» mais c'est autre chose, chers amis, de considérer l'offrande et le sacrifice de Christ, glorifiant parfaitement Dieu dans tout ce qu'il est, et cela par rapport au péché. Il dit: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie», parole bien remarquable, car personne ne pourrait alléguer devant Dieu une cause à son amour; Christ pouvait le faire. La différence entre l'amour divin et l'amour humain, c'est que Dieu constate son amour à lui, envers nous, en ce que lorsque nous étions encore

pécheurs Christ est mort pour nous. Pour des motifs suffisants, l'homme sacrifiera sa vie, mais, sans aucun motif, Christ s'est donné lui-même et Dieu a donné son Fils. Cela *caractérise* l'amour. En Jean 10: 11, il met sa vie «pour ses brebis», mais au verset 17, il ne dit pas que ce soit pour les brebis. Il a glorifié Dieu dans la mort, dans le lieu même du péché, et maintenant il est glorifié comme homme à la droite de Dieu. Il monte à la place où moralement nous trouvons ce qu'était le sacrifice aux yeux de Dieu.

Il n'est rien dit du péché dans le chapitre premier du Lévitique, bien que le péché y fût, et le sang versé, et la mort, montrant ainsi que c'était bien du péché qu'il était question; et cependant le sacrifice était entièrement en bonne odeur, caractère précieux du sacrifice de Christ, qui règle toute la question du bien et du mal devant Dieu. Il y avait un fait terrible: le péché était entré dans la créature privilégiée de Dieu. On dit qu'Adam apprit à connaître le mal, tandis qu'il n'avait jusqu'alors connu que le bien; mais ce n'est pas du tout cela: «l'homme est devenu comme l'un *de nous* sachant le bien et le mal;» c'est-à-dire qu'il connaissait la différence entre le bien et le mal.

C'était dans l'homme que Dieu voulait être parfaitement glorifié. Ses délices étaient avec les fils des hommes; il n'a pas pris les anges, mais la semence d'Abraham; nous devons être éternellement conformes à l'image du Fils de Dieu. Mais, dans l'intervalle, Satan a eu le dessus sur le premier homme; après la convoitise vint la transgression, et quant à sa responsabilité, tout fut perdu. Sa position dépendait d'une seule petite chose qui exigeait l'obéissance; il aurait pu manger de tout arbre du jardin, si Dieu ne lui avait pas dit de ne pas le faire; il ne s'agissait point d'un péché positif, mais Dieu réclamait l'obéissance. Il y avait de quoi rendre confus les anges, quand ils virent l'oeuvre magnifique de Dieu ruinée. La convoitise et la violence remplirent la terre, tellement que Dieu détruisit le tout. Chacun sait ce qu'est le mal; vous ne pouvez entrer dans une grande ville, sans voir que le mal est tel, que nul, si ce n'est Dieu lui-même, ne pourrait avoir la patience de le supporter; on a dit avec raison que si le monde tel qu'il est était remis aux mains de l'un de nous, il ne se passerait pas une heure sans que nous l'eussions détruit. L'homme, sous la main de Satan, s'est dégradé et a tout tourné à confusion.

Mais voici un autre point, chers amis: Dieu a mis l'homme à l'épreuve de *toute* manière. Y avait-il un remède à son état? D'abord il les détruit par le jugement, puis il appelle Abraham; vient ensuite l'épreuve de la loi. Toutes les choses exigées par la loi étaient déjà auparavant des devoirs — la loi n'en faisait pas des devoirs, mais elle en établissait l'obligation, et Dieu exigeait que l'homme les accomplit. L'introduction des sacrifices en fut la conséquence. Quant à l'état du *coeur* de l'homme, rien ne pouvait être plus décisif que de rejeter Dieu pour le remplacer par le veau d'or, la chose qu'il lui était défendu de faire. — C'est alors que survient une chose entièrement distincte. L'homme étant non plus un pécheur seulement, mais un transgresseur, Dieu vient en bonté, réconciliant le monde avec lui-même, n'imputant pas les transgressions. Il vient en bonté parfaite, s'approche de l'homme, le *touche*, pour ainsi dire, parfait en sainteté dans toute Sa marche, mais manifestant l'amour divin dans toutes ses actions; fait chair, il *demeure* parmi nous: il ne vient pas nous *visiter* comme il visitait Abraham,

mais il demeure ici-bas comme homme, manifestant ce qu'il est envers les hommes. Ce fut la dernière épreuve à laquelle Dieu soumit l'homme, pour voir s'il pouvait réveiller en lui quelque sentiment pour Dieu. Venu en bonté de la part de son Père, marchant au milieu des hommes en grâce, de telle manière qu'il n'y avait pas d'affliction à laquelle il ne répondît, nous savons comment, pour un temps, tout cela prit fin; il fut totalement rejeté, et cela clôt l'histoire de l'homme, son histoire morale. Non seulement l'homme avait péché de manière à être chassé d'un paradis innocent, parce que lui n'était plus innocent, mais il avait rejeté le Fils de Dieu, venu en amour.

Et maintenant vient l'accomplissement de l'oeuvre divine de la rédemption: *il y a eu un sacrifice*. Le Fils béni de Dieu se donne lui-même; il est fait péché aux yeux de Dieu, complètement seul, et, quant à la souffrance de son âme, abandonné de Dieu. La question du péché est résolue. Il faut, sans doute, que je m'approche avec ma culpabilité, mais ici la question est présentée du côté de Dieu. Je trouve le mal absolu dans l'homme, mais Christ vient rencontrer l'homme avec la révélation parfaite du bien. Cela ne lui attira que de la haine, car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu; que haine contre un Dieu manifesté en bonté. Je trouve aussi la puissance complète de Satan sur l'homme; les disciples même de Christ l'abandonnent, la foule branle la tête sur lui, heureuse d'être débarrassée à la fin de Dieu et du bien. Il était descendu si bas pour nos péchés et pour la gloire de Dieu, que même le brigand crucifié avec lui pouvait l'insulter!

Dans la personne du Seigneur, je trouve tout le contraire. Il est l'homme parfait en bonté, en amour pour le Père, obéissant à tout prix. «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Parfait dans le lieu même du péché, au lieu où cette question a été réglée, fait péché devant Dieu, dans un amour parfait pour son Père et dans une parfaite obéissance, tel est Christ.

Mais encore, à la croix, je vois Dieu qui agit en justice absolue contre le péché, en amour parfait pour le pécheur; l'homme dans son absolue méchanceté; la puissance complète de Satan; l'homme dans une obéissance absolue.

La croix de Christ établit la base de tout cela; les anges ont désiré considérer ces choses jusqu'au fond, quand ils ont vu le Juste souffrant pour les injustes! Ce n'était pas une miséricorde qui par faiblesse ne tenait compte ni de la sainteté, ni de la justice, mais c'était l'expression absolue de la majesté et de la justice. «Il convenait pour lui» que si le Fils de Dieu était fait péché, il fut traité comme tel, sans aucun moyen d'échapper! Il s'est donné lui-même pour cela: «Tu m'as formé un corps». Là il était complètement seul; personne pour le consoler; des puissants taureaux de Basan l'environnaient; il dit: «Ne t'éloigne point de moi, ô Eternel!» et il est abandonné de Dieu. Tel était l'état de l'homme, qu'il était enchanté de se débarrasser de Dieu, d'un Dieu venu non pas pour le juger, mais pour le réconcilier avec lui-même.

Mais il s'agissait des conseils éternels de Dieu, et Christ s'est livré lui-même. Et quand il se donnait ainsi, tout ce que Dieu est fut manifesté et glorifié dans le lieu même où l'homme, sous la puissance de Satan, avait réussi à se défaire de Christ, et où Dieu a été glorifié en lui.

C'était là le secret de Dieu, il se servait, pour l'accomplir, de la chose même que Satan employait pour l'empêcher. La puissance de Satan semblait triompher en ôtant Christ du monde, mais c'est alors que la solution de tout avait lieu, et que Dieu établissait une bénédiction immuable. Tout ce sur quoi la justice éternelle est fondée était désormais accompli. Il ne s'agissait pas d'un état d'innocence dont la durée dépendait d'une responsabilité à laquelle on n'avait pas encore satisfait: la bénédiction invariable des nouveaux cieux et de la nouvelle terre dépend d'une oeuvre dont la valeur ne peut changer.

Moralement parlant, c'est la croix qui maintient tout. C'est à la croix que la question du bien et du mal, soulevée dans le jardin d'Eden a été résolue. J'y trouve le Fils de Dieu, n'usant jamais de sa puissance divine pour se soustraire aux douleurs, ou pour les empêcher, mais s'en servant pour être soutenu au milieu de la souffrance, et pour porter ce que personne sans cette puissance n'aurait jamais pu traverser. Lorsque je viens à Dieu par la croix, je comprends ce qu'est le *péché*, non seulement mes péchés actuels, mais j'apprends qu'en moi, il n'existe aucun bien.

A la croix quelqu'un a été cloué, a été fait péché devant Dieu, au moment même où le péché manifestait pleinement son caractère dans le rejet de Christ. Et là même où l'homme ayant été démontré comme entièrement pécheur, Christ a pris sa place, tout ce que Dieu est a été mis en évidence. Où pourriez-vous trouver l'entière justice à l'égard du péché? Nulle autre part qu'à la croix qui établit la justice *parfaite* contre le péché, et l'amour pour le pécheur, dans une seule et même oeuvre, dans un homme, lorsque le péché éclatait sous son caractère le plus odieux.

Considérez Christ au tombeau de Lazare; quelle scène remarquable! Le Seigneur était là dans la plus parfaite obéissance, car lorsqu'il reçoit cet affectueux message: «Seigneur, celui que tu aimes est malade», il reste encore deux jours au lieu où il était. La mort pesait sur tous leurs esprits; mais lui, qu'est-ce qui le faisait pleurer? Il ne pleurait pas sur Lazare. La *mort* était là, c'était la fin de tout; mais non: «Je suis la résurrection et la vie». Je suis entré dans cette scène où la mort pèse sur vos coeurs, et là même je suis la résurrection et la vie. Et, lorsque la chose eût été démontrée, il se rend à la mort, que l'oeil même de Thomas voyait au bout de son chemin. Il ne reste pas une flétrissure, pas une tache, sur ce que Dieu est. Non seulement son juste jugement est manifesté à l'égard du péché, comme il ne pouvait l'être nulle part ailleurs, mais son *amour*, en ce qu'il n'a pas épargné son propre Fils. Cette oeuvre et cet acte de Christ sont montés en parfum de bonne odeur devant Dieu: il s'est livré lui-même, dans un parfait dévouement d'amour à son Père; ainsi l'amour parfait a été manifesté, avec tout ce que Dieu est. «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui». Extérieurement, le déshonneur, mais une gloire morale resplendissante. Ce qu'il y avait dans la nature de Dieu, et ce qui était dans l'homme, la haine ouverte contre Dieu, tout cela a été mis en lumière; Christ s'est donné entièrement et volontairement, afin que Dieu fût parfaitement glorifié, de sorte que, en ce sens, Dieu était le débiteur de l'homme pour la gloire infinie qui lui a été rendue, là où le péché, là où la mort étaient entrés. Il fut cloué à la croix, comme fait péché, et Dieu est bien plus glorifié que si le péché n'eût jamais existé. C'est une

chose merveilleuse; jamais il n'y eut rien de semblable! Il a porté nos péchés, son Nom en soit béni; mais y a-t-il rien de comparable au Fils de Dieu fait péché? Nul de nous ne peut en parler comme il le faudrait, mais j'espère que nos coeurs en sont occupés et s'en nourrissent.

Je n'ai pas encore fait remarquer que celui qui offrait le sacrifice le faisait *pour être accepté*. Je laisse maintenant l'offrande, pour m'occuper de l'homme qui s'approchait par elle. «Par la foi Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice, il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons». En me présentant avec ce sacrifice (il est important que nos coeurs le retiennent), je suis accepté dans le Bien-aimé, selon la valeur de ce parfum de bonne odeur. Je vais à Dieu avec la bonne odeur de tout ce que Christ est; ce n'est pas seulement que mes péchés sont ôtés et que je puis me tenir devant Dieu en justice, mais, allant à lui par ce en quoi Dieu trouve ses délices, il les trouve nécessairement aussi en moi, et je suis aimé comme Christ est aimé. Cela me met en relation et en communion avec Dieu, touchant la valeur de la place de Christ. Je sais qu'il prend un plaisir parfait en moi, créature de nulle valeur en elle-même, et plus je saurai cela, mieux cela vaudra; mais il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. En lui je vais à Dieu, dans la perfection de la bonne odeur de Christ. Il n'est pas question d'un péché spécial, mais je vais à Dieu dans la conscience d'être accepté comme objet de son bon plaisir; je vais comme étant le fruit du travail de son âme, Dieu voit en moi la perfection de l'oeuvre de Christ, et cette oeuvre est *pour toute l'éternité*, mais *actuellement* elle remplit nos coeurs de paix et de joie.

Nous devons nous présenter avec le sacrifice pour le péché; mais nous y trouvons bien plus encore: nos péchés actuels ne sont pas même mentionnés, mais nous nous approchons dans le sentiment de ce que sa gloire exige, accomplis en Christ là où était le péché, et aussi avec la certitude qu'il n'y a rien dans le caractère de Dieu qui n'ait été parfaitement glorifié, et cela en amour envers nous. Non seulement mes péchés sont ôtés, mais je m'approche, offrant Christ, pour ainsi dire. Je présente Christ, et Dieu rend *témoignage* à mon *don*. Quelle est la mesure de ma justice? Christ; et à cause de cela nous sommes reçus à la gloire de Dieu. Et maintenant, quoique faible et infirme ici-bas, lorsque je parle de ma position devant Dieu, c'est selon tout le bon plaisir qu'il avait, non seulement en Christ homme vivant ici-bas, mais selon toute la perfection de son oeuvre dans l'endroit même du péché, où tout ce que Dieu est a été glorifié, lorsqu'Il fut obéissant jusqu'à la mort.

Je ne veux pas vous demander: A quoi en sont vos coeurs à cet égard? j'aime mieux vous dire ce que je désire pour chacun de nous; c'est que notre âme aille à Dieu, reconnaissant la justice de Dieu, l'amour de Dieu, le don de Dieu en lui, et qu'il rend témoignage aux *dons* eux-mêmes.

Qu'il nous donne de voir ce que nous ne pouvons sonder jusqu'au fond, ce que c'était pour cet Etre saint que d'être fait péché, lui qui était dans le sein du Père, ses délices. Puissent nos âmes se nourrir de lui, manger sa chair et boire son sang, et ne pas se contenter de savoir que nous sommes lavés de nos péchés dans son sang.

L'offrande du gâteau (Lévitique 2)

Dans l'holocauste, nous avons vu la manière dont Christ, alors que le péché était dans le monde, s'est offert lui-même sans tache à Dieu. Ici, nous le voyons descendre jusqu'à nous, dans les détails de sa perfection. Les sacrificateurs mangeaient une partie de l'offrande du gâteau, mais ils ne mangeaient aucune partie de l'holocauste. Ici nous trouvons Christ dans sa perfection ici-bas, tous les caractères, tous les traits de cette perfection, mais apportés jusqu'à nous; tandis que l'holocauste ne nous était pas adressé, mais était consommé entièrement devant Dieu. Le péché était là (non pas les péchés, mais le péché); la propitiation était faite: et c'était un parfum de bonne odeur à l'Eternel. Au chapitre 2, c'est plutôt le détail de ce qu'il était comme homme, mais une offrande faite par le feu qui éprouvait sa perfection.

(Verset 1). Je trouve ici le caractère général du Seigneur. La fleur de farine, c'est l'humanité parfaite: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire», dit le pauvre brigand sur la croix. L'huile, c'est le Saint Esprit; puis de l'encens est mis sur le gâteau. Christ était parfait en lui-même, absolument sans péché, puis le Saint Esprit fut envoyé sous une forme corporelle, comme une colombe, et demeura sur lui. Christ ne pouvait s'allier à Israël, car ils étaient pécheurs et incrédules, mais il y avait un résidu, appelé de Dieu par le ministère de Jean Baptiste, et le Seigneur marche avec eux dès le premier pas qu'ils font dans le chemin de la justice. Lorsqu'il commença ainsi à se montrer publiquement, le Saint Esprit descendit sur lui. Il prend sa place en public parmi le résidu qui entrait, en suite du témoignage de Jean Baptiste, dans un chemin approuvé de Dieu, et aussi, béni soit son nom, il marche avec nous dès que nous y faisons le premier pas. Nous avons besoin de la rédemption pour être mis dans la position qu'il occupait, lui, en raison de sa propre perfection. Il fut scellé du Saint Esprit; nous recevons ce dernier en vertu de son sang; le lépreux était premièrement lavé, puis aspergé de sang, et ensuite oint d'huile. Lui-même a, pour ainsi dire, fait la place dans laquelle nous sommes introduits par la rédemption. Les cieux sont ouverts sur un homme ici-bas, sur lequel le Saint Esprit descend et demeure; alors la voix du Père se fait entendre, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir». Mais il lui faut mourir, afin de nous amener aussi dans cette position. Le don du Saint Esprit, jusqu'à l'accomplissement de la rédemption, ne s'étendait pas au delà de sa personne; il devait auparavant achever l'oeuvre et avoir pris sa place dans le ciel.

Nous trouvons donc en Christ la fleur de farine, l'huile, puis l'encens répandu sur le gâteau, image de la parfaite bonne odeur de sa vie pour Dieu; non la bonne odeur du sacrifice, mais toute la vie, les paroles, les actions, de l'homme sans péché qui a traversé le monde; tout ce qu'il disait et faisait était par le Saint Esprit. Il était l'homme oint; c'est ce que signifie le nom de Messie ou de Christ. «Celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu; car Dieu ne donne pas l'Esprit par mesure».

(Verset 2). Ici nous trouvons ce qui a été si précieux dans le chemin de Christ, ce en quoi nous avons à chercher à le suivre. La poignée que prenait le sacrificateur devait être brûlée tout entière devant Dieu. Christ, considéré comme homme, était consommé pour Dieu; la fleur

de farine, l'huile et tout l'encens. Je trouve ici la perfection de Christ dans sa marche. Il ne fit jamais rien pour être vu des hommes; tout s'élevait entièrement à Dieu. Le parfum était de bonne odeur aux sacrificateurs, mais il s'adressait tout entier à Dieu. Le Saint Esprit était dans toutes ses voies lorsqu'il servait l'homme, mais tout l'effet de la grâce qui était en lui, avait toujours, dans sa pensée, Dieu en vue; même ce qu'il faisait pour l'homme, il le faisait envers Dieu. Ainsi doit-il en être de nous; rien ne devrait paraître en nous, nul motif, qui ne fût pour Dieu. En Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2, nous voyons la grâce envers l'homme, et la perfection de l'homme envers Dieu, comme objet: «Soyez des imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants». Dans tout notre service, comme suivant Christ ici-bas, nous avons ces deux principes: nos affections envers notre Dieu et Père, et l'opération de son amour dans nos coeurs envers ceux qui sont dans le besoin; et plus, dans ce dernier cas, l'objet du service est misérable, plus sincère sera l'amour, et plus aussi nous n'aurons que Dieu pour motif.

Nous pouvons aimer de haut en bas ou de bas en haut: plus infime ou indigne est la personne pour laquelle je me dépense dans le désir de lui être en bénédiction, plus il y aura de grâce dans mon acte. «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Mais s'il en est ainsi, cependant il reste vrai, quant à l'état de mon coeur, que plus l'objet est élevé, plus élevées seront mes affections. En Christ tout cela était parfait. Comment une pauvre créature comme moi peut-elle être imitateur de Dieu? Christ n'en est-il pas l'exemple, Dieu vu dans un homme? Et nous devons «marcher dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu». Il s'est livré lui-même pour nous, mais à Dieu; c'était la grâce de Dieu envers de pauvres, misérables pécheurs.

Si nous regardons à nous-mêmes, nous verrons bientôt combien nos motifs sont mélangés, combien de choses s'introduisent, alors même qu'il y a une intention droite et sincère; et c'est à cela que nous avons à veiller. En Christ, tout était parfait; quant à l'intention et aux motifs, tout était pour la gloire de Dieu dans ce monde. Rien en vue des hommes, ni pour leur plaire, mais cet oeil simple qui regarde à Dieu seul, quoique le coeur fût plein de bienveillance pour l'homme, aimant de haut en bas dans ce sens, mais regardant toujours en haut, ayant son Dieu et Père toujours devant les yeux, ce qui le rendait parfait en toutes choses. Mais il *était* parfait et ne pouvait être autre chose.

Tout cela ne fait pas que les sacrificateurs ne pussent sentir la bonne odeur du sacrifice, mais il ne leur était pas offert, il était brûlé tout entier, offert par feu à Dieu. Quant à sa marche, aucun sentiment qui ne fût entièrement envers Dieu; *pour* nous, mais *envers* lui. C'est là cette offrande qui était parfaitement agréable à Dieu.

Au verset 3, nous trouvons notre part comme sacrificateurs. Le gâteau était l'offrande de Jéhovah, mais c'est aussi notre nourriture; il faut être sacrificateur pour y participer; c'est une chose très sainte à l'Eternel. Je puis voir les beautés extérieures de Christ, je pourrais écrire un livre sur les traits admirables de son caractère; ce n'est pas encore la vie de Christ. C'est tout autre chose, quand le sacrificateur le reçoit comme la nourriture de Dieu (j'ose me servir de ce mot, car l'Ecriture l'emploie) (Lévitique 21: 6, 21, etc.).

Les sacrificateurs en mangeaient, mais l'encens était entièrement brûlé à Dieu; ils ne mangeaient rien de l'holocauste, car il était l'offrande absolue de Lui-même à Dieu. Il y avait en Christ une puissance qui le soutenait, puissance parfaitement sainte, parfaitement agréable à Dieu, mais en même temps c'est ce dont nous pouvons nous nourrir comme sacrificateurs. Nous sommes ainsi amenés à trouver nos délices en Christ, en réalisant dans notre esprit ce qui fait les délices du Père lui-même. Quelle position bénie! nous avons besoin de discernement spirituel et devons le rechercher, pour trouver ce qui fait de Christ les délices du Père, et quelle était *l'expression* de cette grâce qui était toujours parfaitement agréable à Dieu.

Quand nous suivons ses traces dans l'évangile, nous le voyons toujours agissant dans un amour parfait envers nous, pauvres misérables, mais en même temps faisant absolument tout pour le Père. Lisez en Matthieu 17: vous y trouverez un frappant exemple de cette grâce qui descend à nous associer avec lui-même, tout en nous montrant qu'il est le Fils du Père, en connaissance et en puissance divines. C'était immédiatement après la transfiguration, où fut révélée la gloire céleste du royaume. Son ministère, en tant que venu au milieu d'Israël, selon la promesse, était au moment de finir, en sorte qu'il leur défend formellement de dire qu'il était le Christ. Mais qu'allait-il leur donner, en attendant qu'ils entrassent dans la gloire révélée sur la montagne? Le tribut n'était pas destiné à l'empereur païen, mais avait été établi au temps d'Esdras pour couvrir les frais du service du temple. Les receveurs viennent demander à Pierre si son Maître ne le paie pas. Etait-il un bon Juif, oui ou non? Pierre répond oui, sans autre réflexion. Mais lorsqu'il entre dans la maison, le Seigneur le prévient; il fait voir ce qu'Il est; il sait divinement toutes choses, lui, le Fils du grand roi, Jéhovah; et il associe Pierre à lui-même: tu es un enfant du grand roi du temple. Il montre alors sa puissance divine sur la création, et le poisson lui apporte deux didrachmes, la somme exacte, et de nouveau Il associe Pierre avec lui: «Prends-le», dit-il, «et donne-le-leur pour *moi* et pour *toi*».

Il a pris une place d'humiliation ici-bas, mais en s'abaissant ainsi, il nous introduit dans la place la plus élevée avec lui. Nous sommes transformés de gloire en gloire en le contemplant, mais c'est le côté de son humiliation qui, comme en Philippiens 3, gagne nos affections.

Satan a cherché à le détourner de cette simplicité absolue de foi dans laquelle il était parfait: «Commande, afin que ces pierres deviennent des pains». Mais il n'avait nul ordre de le faire, nulle parole de la bouche de Dieu; c'était là sa manne, et il venait comme serviteur. En Philippiens 3, vous trouvez l'autre côté: Christ glorifié, et Paul courant droit au but afin de gagner Christ. C'est l'énergie qui empêche toute autre chose de prendre possession du coeur; mais ici, c'est le côté de l'humiliation qui est en avant; Christ s'humiliant, s'abaissant lui-même, afin que je puisse courir dans le même chemin, dans le même esprit, à la gloire du Père. Fut-il jamais impatient? Fit-il jamais la moindre chose pour lui-même? Il ne s'agissait jamais pour lui que de Dieu, son Père, d'un côté, des disciples et des pauvres, de l'autre, et dès que les affections sont attirées à lui, c'est toujours par le côté humble qu'il gagne le coeur. Il est touchant, en parcourant les évangiles, d'entrer assez dans *l'intimité* de Christ, pour découvrir ses motifs en toute chose; c'est beaucoup dire, et cela suppose qu'on vit beaucoup avec lui,

mais c'est la bénédiction. *Quand* je lis: «*toi et moi*», n'est-ce pas un singulier rapprochement? Il en agit de même envers nous: sachant ce qu'il est, le Fils du Père ici-bas, il dit: «*toi et moi*». Observez-le tout le long du chemin, vous ne verrez en lui que perfection absolue.

Lorsque je pense à la mort de Christ, à son amour pour le Père, quand il prit la coupe que le Père lui donnait, mon âme se réjouit et s'incline devant la pensée de tout l'amour, de toute l'obéissance, qui sont renfermés dans cette mort. Il dit: «A cause de cela le Père m'aime». C'est aussi la viande de Dieu! Nous verrons bientôt combien il est au-dessus de nos pensées.

(Verset 4). Ici nous avons quelques détails qui font ressortir Christ d'une manière plus parfaite. D'abord les «gâteaux sans levain». La vérité générale a été exprimée dans les premiers versets, mais ici nous ne trouvons ni trace, ni forme de péché en lui, nul emploi de l'amabilité naturelle ou de ce qui est un rafraîchissement pour la nature, car ces choses ne peuvent entrer dans une offrande. Les gâteaux devaient être sans levain ni miel (verset 11). Le levain ne se trouve pas dans les offrandes, si ce n'est au jour de la Pentecôte, où il est question de nous; et le levain s'y trouve par conséquent. Les gâteaux étaient offerts à Dieu; mais ils n'étaient pas brûlés sur l'autel en offrande de bonne odeur, et un sacrifice pour le péché était offert en même temps. Nous trouvons ici deux caractères du Seigneur: d'abord Christ, vu comme homme, né du Saint Esprit, sans péché. Nous sommes nés dans le péché et nous recevons une nouvelle nature, mais lui était personnellement parfait, il n'y avait aucun levain en lui. Au lieu de levain, c'était de la fleur de farine pétrie avec de l'huile; quant à sa chair, il était né de l'Esprit. Ensuite la Parole ajoute: «des beignets sans levain oints d'huile». Christ, comme homme, a reçu le Saint Esprit ici-bas, pour marcher, comme homme, dans la puissance du Saint Esprit, en obéissance; puis, étant monté en haut auprès du Père, il envoie l'Esprit sur nous. Le Père l'envoie (Jean 14), afin que nous puissions crier: Abba, et d'autre part, Christ l'envoie d'auprès du Père, comme témoignage qu'il est à la droite de Dieu. Nous ne pouvons avoir l'Esprit Saint comme onction et sceau, sans avoir été lavés d'eau, et sans la foi dans l'efficace du sang de Christ.

(Verset 6). «Tu la mettras par morceaux». Chaque morceau de Christ (en figure), chaque mot qu'il a dit, chacun de ses actes, tout a été parfait, tout a été l'expression de ce qui était divin dans un homme sur la terre. Non seulement sa vie générale était l'expression des fruits de l'Esprit, mais chaque mot, chaque acte, étaient absolument parfaits. Nous pouvons, d'une manière générale, marcher par l'Esprit, mais nous manquons souvent; quant à lui, je puis le suivre jour après jour, moment après moment, et je trouve invariablement «qu'il n'a rien fait qui ne se dût faire». C'est une chose merveilleuse, quand on regarde autour de soi dans ce monde de péché et de misère, de pouvoir trouver une personne qui, en tout et partout, n'a rien en elle qui ne soit parfait. Que ce fût l'obéissance, ou l'amour, ou la grâce, ou la fermeté, tout chez lui était l'expression de sa perfection pour la circonstance qu'il traversait, et dans la position où il se trouvait. Bien-aimés, je ne doute pas que vous ne vous nourrissiez de Christ; mais je voudrais vous exhorter à vous en nourrir selon cette parole: «Celui qui me mangera, celui-là vivra à cause de moi». En l'étudiant comme homme ici-bas, l'âme entre dans son intimité; nous nous nourrissons de ce dont Dieu, notre Père, se nourrit.

(Versets 7-9). Je trouve ici un élément nouveau. Lorsque le feu du jugement de Dieu mit Christ à l'épreuve, il n'y eut qu'agréable odeur. Si nous sommes mis à l'épreuve, hélas! la chair se montre souvent, je ne dis pas toujours. Il a été éprouvé par le péché de l'homme, par les terreurs de la mort, par la puissance de Satan, et finalement par le jugement de Dieu (c'est la signification propre du feu comme figure) et rien n'est sorti de lui qui ne fût absolument de bonne odeur. *Dieu* dit: Il est la pierre élue et précieuse, et pour le croyant elle a aussi ce prix.

(Verset 11). «Quelque gâteau que vous offriez à l'Eternel...» C'est là le point. Il faut que j'aie un Christ s'offrant complètement, entièrement à Dieu. «Ni de miel»: la douceur naturelle ne peut y entrer pour rien. Il y a des choses douces et aimables que Dieu lui-même a établies; Christ était entièrement en dehors de toutes ces choses; non qu'il les condamnât: son oeuvre achevée, il pouvait remettre sa mère à Jean. Dieu dans sa grâce nous donne ici-bas beaucoup de choses, mais nous ne pouvons les faire servir au sacrifice. En elles-mêmes elles sont de Dieu, mais le péché étant entré a tout gâté. Le miel n'était pas mauvais en lui-même. L'arrivée de Tite a consolé Paul; au milieu du combat, il prend, comme Jonathan, pour ainsi dire, un peu de miel au bout de son bâton, et le goûte. Cette consolation était de Dieu, qui console ceux qui sont abattus. La pauvre femme au puits de Sychar, le brigand sur la croix, furent les consolations de Christ. Ni levain, ni miel, ne peuvent faire partie du sacrifice: ni la nature pécheresse, ni la joie selon la nature, ne peuvent entrer dans le sacrifice de Christ. Condamner les liens naturels serait une complète erreur; Christ maintint soigneusement tout ce que Dieu avait établi; mais maintenant nous voyons un mari ivrogne qui bat sa femme, des enfants qui font le tourment de leurs parents, parce que le péché est entré dans le monde, quoique ces relations soient de Dieu. Mais lorsque nous en venons à ce qui est pour Dieu, il ne peut y avoir là ni miel ni levain.

(Verset 13). Nous trouvons ici un autre principe: c'est non pas la douceur, mais le *sel*. C'est la séparation complète du coeur pour Dieu, le sel de l'alliance de notre Dieu. Dieu, dans sa grâce souveraine, m'a pris et m'a mis à part pour lui-même; c'est le côté positif qui me garde pour Dieu et avec Dieu. Voilà, chers amis, ce que nous devons désirer: ce n'est pas seulement «ni miel, ni levain», c'est-à-dire le côté négatif. Il n'y a pas *en nous* de mise à part par nous-mêmes, nous ne pouvons *faire* la sainteté; c'est la sainteté *à l'Eternel*, le coeur mis à part pour Dieu en toutes choses, une séparation de coeur et d'esprit, sans aucune prétention, car nous avons été achetés à prix; *c'est pourquoi* glorifiez Dieu dans votre corps. Par l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ, par l'alliance éternelle, nous avons été amenés à Dieu. M'en irai-je, et laisserai-je Dieu pour quelque vanité? je ne parle pas de péché. N'importe quoi, la saveur de Christ, de Dieu, est partie! Mais en Christ, et quand mon coeur marche avec lui, je vois un homme toujours séparé dans son coeur pour Dieu. Chez lui, le sel caractérisait tout.

Cela ne signifie pas que nous devons être des héros chaque jour. Telle personne aura de l'énergie dans son service, sans que cela vienne directement de Dieu; lorsque cela vient de lui, notre service prend un caractère tout autre (Voyez 1 Thessaloniens 1: 3 Apocalypse 2: 1, etc.). Nous y trouvons les trois choses rapportées dans 1 Corinthiens 13, la foi, l'espérance et l'amour. En 1 Thessaloniens 1, c'est le principe de l'association directe avec Dieu dans

chacune des opérations de la grâce, qui donne au service sa puissance et son caractère. C'est l'oeuvre, le travail et la patience, mais c'est l'oeuvre de foi, le travail d'amour et la patience d'espérance. J'irai servir les pauvres, cela est excellent et très doux en soi; mais *l'amour de Dieu* y est-il? La patience est une fort bonne chose, mais est-ce que j'attends patiemment la venue de Christ? En Apocalypse 2, il y avait l'oeuvre, le travail et la patience, mais ils avaient abandonné leur premier amour; la fraîcheur, le motif n'étaient plus ce qu'ils avaient été, ne procédaient plus de la communion immédiate avec Dieu, apportée à l'âme dans la puissance de Dieu. Il faut le sel de l'alliance de notre Dieu; notre obligation c'est que notre service soit bien réglé, quoiqu'il dépende de la grâce souveraine; et ce service doit toujours provenir d'une communion immédiate avec Dieu. Il ne suffit pas qu'il n'y ait pas de péché, pas de miel, ni de levain, mais il faut l'énergie positive de l'Esprit, qui associe mon coeur à Dieu dans tout ce que je fais. Qu'il vous souvienne que vous ne pouvez avoir de sainteté sans objet, qu'il vous faut être transformés à la même image de gloire en gloire. Nous ne pouvons avoir de sainteté en nous-mêmes; c'est la prérogative de Dieu; nous ne pouvons réaliser la sainteté sans avoir devant nos yeux un objet parfait; seulement Dieu nous a liés à Christ de telle manière que, tandis qu'il est la puissance de la vie dans laquelle nous marchons, il est aussi l'expression de la vie divine en un homme ici-bas, et quand nous le contemplons dans la gloire, nous sommes délivrés des motifs qui nous auraient empêchés de marcher comme lui, et nous possédons ceux qui nous transforment à son image.

(Verset 14). Ici nous trouvons Christ comme premiers fruits à Dieu, puis, seconde chose, il a été dans le feu. Toute la grâce qui resplendissait dans sa vie a été entièrement et parfaitement mise à l'épreuve, jusqu'à la mort même et au jugement. Non pas ici la mort comme expiation, mais la mort comme affliction et comme épreuve, pour voir s'il en sortirait autre chose qu'un parfum d'agréable odeur. La seule fois qu'il demanda que la coupe passât loin de lui, c'était de la piété. Du moment qu'elle était la terrible coupe de la colère de Dieu, il ne pouvait la prendre sans sentir ce qu'elle était; c'était la piété qui reculait devant l'abandon de Dieu; c'était la chose qui mettait à l'épreuve son obéissance absolue. Il a été mis à l'épreuve par la haine de l'homme, par la puissance de Satan dans la mort et la terreur du jugement; mais c'était bien autre chose encore, lorsqu'il lui fallut boire cette coupe, lorsque le Saint de Dieu fut fait péché et fut placé devant Dieu dans cette qualité; lui, de toute éternité, dans le sein du Père, obligé de dire: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Mais c'est là que se montre sa perfection. «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» Il a été éprouvé et trouvé parfait. Supposons qu'il eût été possible qu'il n'allât pas jusqu'au bout, cela aurait fait voir que toute son obéissance était imparfaite, qu'étant mise parfaitement à l'épreuve, elle n'avait pu résister. *Le fait est que rien ne put tenir bon, sauf sa propre perfection absolue et divine!* Ses disciples l'abandonnent; tout est contre lui; il s'adresse à Dieu pour dire: «Pourquoi m'as-tu abandonné?» Il fut mis à l'épreuve d'une manière absolue, et il passa par le feu comme un parfum de bonne odeur. «A cause de ceci le Père m'aime». Le péché, la mort, la puissance de Satan, étaient entrés; il traverse tout cela, dans l'énergie d'une entière obéissance, d'un amour absolu pour son Père; il va jusqu'au bout de l'épreuve. Nous venons de le voir parfait dès l'origine, parfait comme scellé du Saint Esprit, et maintenant, le voici

parfait, lorsque, mis à l'épreuve jusqu'au bout, il fut obéissant jusqu'à la mort. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Il est retourné là haut comme homme, en vertu de ce qu'il était ici-bas.

C'est à quoi, chers frères, il nous faut toujours penser; considérons toute la perfection de Christ dans sa vie, et d'autre part, sa perfection dans la mort, selon le sel de l'alliance. Dans ce moment-là, il ne disait pas: «Je sais que tu m'exauces toujours», mais, quoique faisant ce qui plaisait parfaitement au Père, en sorte qu'il pouvait dire: «A cause de ceci le Père m'aime», il n'avait dans ce moment-là ni relâche, ni consolation, de la part de l'homme, il ne pouvait en avoir aucune de la part de Satan, *il n'en avait point de la part de Dieu!* Mais dans ce moment-là, le fondement de la bénédiction éternelle était posé selon la gloire divine. Il est ainsi pour moi, tout le long de sa vie, comme l'offrande du gâteau, dont je puis manger, que je puis étudier et connaître, me nourrissant de ce qui a été parfaitement offert à Dieu.

Le Seigneur veuille nous donner de le faire, afin qu'il y ait de la joie pour nous à sa venue.

Le sacrifice de prospérités (Lévitique 3)

Ce chapitre a un caractère différent de ceux que nous avons examinés jusqu'ici, et clôt cette classe spéciale de sacrifices.

L'holocauste n'était pas offert pour des péchés particuliers, il était l'expiation: Christ fait péché pour nous (la différence se voit clairement en Hébreux 9. Cf. Jean 1), s'offrant entièrement à Dieu; en sorte que, dans le fait même d'être fait péché, se trouvait la plus haute perfection d'amour et d'obéissance; toute la perfection de Christ lui-même envers Dieu; toute celle de son amour pour nous et, plus encore, Dieu, dans tout ce qu'il est, parfaitement glorifié.

Le chapitre 2 nous a présenté Christ, homme sur la terre, et son caractère comme tel; Christ passant par le feu, mis à l'épreuve sous la perfection du jugement divin, et ne donnant qu'un parfum de bonne odeur, car tout l'encens montait devant Dieu. Ce chapitre est la description merveilleuse du détail de ce que Christ a été dans toute sa marche: ni levain, ni miel, pas d'affection terrestre, pas de consolation dans son sacrifice (il était un homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur), aucune de ces choses, mais le sel et le parfum d'agréable odeur à l'Eternel. Dans une occasion le gâteau était coupé en morceaux et chaque morceau était oint, pour signifier que chacun de ses actes, chacune de ses paroles procédait de la puissance du Saint Esprit.

Le chapitre 3 nous parle non seulement de l'offrande, mais de la communion des saints dans cette offrande. Dans les sacrifices précédents Christ lui-même était présenté, mais ici c'est à la fois lui-même et notre participation au sacrifice: on en mangeait; le sang et la graisse étaient offerts à l'Eternel, et celui qui présentait l'offrande participait à ce qui était offert. D'autres principes s'ajoutaient à celui-ci, mais dans tout cela il n'était pas question du péché, principe très important quant à la signification du culte proprement dit.

Dans l'holocauste, il n'était nullement question d'actes positifs de péché, mais bien du fait que le péché est dans le monde, et du moyen de s'approcher de Dieu en rapport avec

l'existence du péché, et enfin de Christ, glorifiant Dieu comme victime pour le péché, et accomplissant son service de telle manière qu'il a pu dire: «A cause de cela le Père m'aime». Mais l'oeuvre en elle-même était la glorification parfaite de Dieu, qui n'aurait pu être glorifié autrement. «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Il y avait chez lui un amour parfait pour le Père, outre la question de nos péchés, et une parfaite obéissance; un amour parfait lorsqu'il était abandonné, et une obéissance consommée au moment même où elle le menait à l'abandon de Dieu. Ses motifs aussi étaient parfaits; c'était son amour pour nous, sans nul doute, mais bien plus, c'était son amour pour son Père, son obéissance lorsque Dieu l'abandonnait. Plus les souffrances étaient terribles et la coupe effrayante, plus le sacrifice était grand. C'est une immense bénédiction pour nous, que la question du péché devant Dieu ait été parfaitement sondée et réglée. Question solennelle, que Christ a résolue lorsqu'il s'est présenté en grâce, pour glorifier Dieu au sujet du péché et par le péché. Il avait l'homme, le diable, le monde tout entier contre lui; ses disciples s'étaient enfuis; il n'avait aucune consolation, et dans la mort Dieu lui-même l'abandonnait. Lorsque extérieurement toutes les choses humaines et diaboliques étaient contre lui, il crie à Dieu, et *alors* il est abandonné de Dieu. C'était le juste jugement de Dieu contre lui, parce qu'il était fait péché pour nous. Alors il monte au ciel comme homme et s'assied à la droite de Dieu; tout est réglé, et je puis contempler Christ, sacrifice d'agréable odeur, dans la perfection absolue selon laquelle il s'est offert lui-même à Dieu, et fut éprouvé dans son obéissance. Ensuite, au chapitre 2, toute la perfection bénie de Christ dans sa vie, se manifeste, éprouvée, mise au creuset, coupée en morceaux, pour ainsi dire.

Au chapitre 3, nous trouvons le culte: on se nourrit de la nourriture même de Dieu. Dans notre association avec Dieu, et nos relations avec lui dans le culte, il n'est pas fait mention du péché, car il a été entièrement ôté, par l'offrande de lui-même que Christ a faite pour nous. Alors je viens à Dieu apportant Christ, pour ainsi dire; je le présente à Dieu et je m'en nourris. Je viens avec ce qui est parfaitement agréé de Dieu. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait en nous ni fautes, ni manquements, mais je parle ici de l'offrande elle-même; c'était un holocauste parfait, un sacrifice par feu à l'Eternel. Toutes les parties intérieures de la bête du sacrifice, tout ce qui était *en* Christ a été entièrement offert à Dieu. Le sang, c'est-à-dire la vie; la graisse, type de l'énergie de la nature, tout fut donné à Dieu; en Christ, nulle pensée, nul acte, nul objet que son Père. Cela fut fait pour nous, Dieu en soit béni, mais en même temps absolument pour Dieu. Chez lui, pas une infirmité, pas une inattention; tout était entièrement offert à Dieu, toute la graisse intérieure était brûlée pour l'Eternel. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas du fait de porter nos péchés; dans ce cas-là, il n'est jamais parlé de bonne odeur, sauf dans une occasion particulière. Il a été fait péché, ce qui n'est pas un sacrifice d'agréable odeur, quoiqu'il ne fût jamais plus saint et plus parfait qu'alors.

Lorsque nous venons rendre culte, notre sujet n'est pas même Christ, comme Celui qui a ôté nos péchés; c'est en vertu de cela que je m'approche pour adorer, ma conscience étant purifiée; mais le culte signifie que je me nourris de l'objet qui est d'agréable odeur à Dieu. L'adorateur est en rapport avec le sacrifice, et la question du péché n'y est pas touchée,

quoique le sang suppose toujours qu'il a été là; c'est la nourriture de Dieu devenue la mienne. Quelle chose précieuse de considérer la perfection de Christ; de voir que chaque pensée, chaque sentiment, chaque motif, tout ce qu'il était, chaque mouvement de son coeur, était absolument pour Dieu. «En ce qu'il vit, il vit à Dieu» (je ne cite ce passage que pour le principe). Partout où il y avait chez lui de l'énergie, ce n'était jamais l'énergie de la propre volonté; c'était une parfaite consécration de soi-même à Dieu, qui jamais ne s'est trouvée aussi parfaite en aucun autre. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous» (1 Jean 3: 16). Nous devons marcher comme Lui, aimer les frères, laisser notre vie pour eux, mais cela doit être fait à *Dieu*.

Je bénis Dieu de ce que, dans sa grâce souveraine, son Fils bien-aimé a pris mes péchés et les a portés sur la croix; mais lorsque je vais à Dieu pour *l'adorer*, je suis occupé de Celui qui est parfaitement agréé de Dieu. Abel vint avec la graisse de ses agneaux et Dieu rendit témoignage à ses *dons*. *Ici* l'adorateur vient, il s'en nourrit, et le Seigneur a aussi sa portion dans le sacrifice; c'est ce qui caractérise ce dernier. Voyez dans quelle proximité de Dieu cela nous amène; comment, pour ainsi dire, je suis assis à la même table que Dieu, me nourrissant de la même chose que lui (seulement, tout lui *ayant* été offert, c'est *ainsi* que j'en mange), de la portion de l'Eternel. Je m'assieds et mange; il ne s'agit pas de mes péchés, mais de l'excellence de Christ. J'en puis parler à Dieu; notre communion avec Dieu n'est pas autre chose. «Celui qui me mange etc.». Je trouve ici que la chose même dont mon âme se nourrit et dont je jouis, est la nourriture et les délices de Dieu; nous sommes dans une telle proximité de Dieu, que notre âme jouit de ce qui fait ses délices; l'adorateur s'approche de Dieu par le sacrifice; il a communion avec Dieu à son sujet. Ce n'est pas la *prière*; le sacrifice de prospérités n'était jamais la prière. Lorsque je prie, je vais à Dieu avec mes besoins, et la prière aura lieu même dans la position la plus élevée; car lorsque je pense à la valeur de Christ, je dis: Plût à Dieu que je fusse tel que lui! et cela devient une prière, mais c'est autre chose que le culte, quoique la prière l'accompagne d'habitude. Je prie en vue de mes besoins; je rends culte selon ce que j'ai obtenu. Dieu trouve ses délices en Christ, d'une manière inexprimable; mon âme s'approche, l'apportant pour offrande, et je me trouve être ainsi avec Dieu. Le sacrifice de prospérités était mis par-dessus l'holocauste, était identifié avec lui. Mais ce culte rendu à Dieu suppose qu'on *n'a plus aucune conscience de péchés*. «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités». Il n'est pas question ici de savoir si je puis être accepté ou non, mais, m'approchant avec Christ, mon offrande, je viens par lui, comme s'étant offert lui-même, et avec la conscience que mon âme est occupée de ce qui fait par excellence les délices de Dieu. Pensée merveilleuse, qui montre ce que nous devrions être, ce que devrait être notre culte; car ce que nous mangeons devient partie de nous-mêmes.

Le caractère du sacrifice de prospérités était d'être présenté au Seigneur, et non pas de porter nos péchés; tout vrai culte rendu à Dieu suppose que la question du péché est totalement et pour toujours réglée. Peut-être trouverons-nous des châtiments en traversant le désert, mais la question d'imputation, d'avoir des péchés sur nous, devant Dieu, est réglée

pour toujours. Le péché est une chose affreuse, mais le compte en a été réglé entre Dieu et Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous.

Mais le coeur est enclin à s'arrêter au pardon sans aller plus loin. Certainement, sans lui nous ne pourrions entrer dans le ciel; mais le culte céleste proprement dit consiste à se réjouir en ce que Dieu est, en ce que fut Christ, lorsqu'il s'offrit lui-même en bonne odeur à Dieu. Nous ne pouvons nullement nous approcher, sinon par ce sacrifice: nous regardons à Dieu et nous trouvons que Christ a porté nos péchés; mais j'insiste sur ce que la question du péché est entièrement réglée. «Là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché». «Ayant fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis». Nous ne sommes pas comme les pauvres Juifs, nous entrons dans le lieu très saint, mais plus encore n'ai-je rien à apporter? mon coeur n'a-t-il pas d'offrande à présenter à Dieu? Oui, en Christ j'ai ce qui est agréable à Dieu, et je viens le lui offrir.

Au chapitre 7: 13, avec les pains sans levain, on offrait aussi des pains levés; ici il est question de nous-mêmes. Je viens avec la victime qui a été égorgée, je viens apportant Christ, et je trouve en même temps toute la perfection bénie de l'offrande du gâteau, sa perfection comme homme, la fleur de farine, sans aucun levain: Dieu a pris son plaisir en lui comme homme vivant. Il est oint d'huile, pétri d'huile, la perfection de son humanité, et de plus, je m'approche avec *du pain levé*, qui me représente, moi, l'adorateur. Lorsque je viens à Dieu, je reconnais le péché, le levain en moi, mais cela ne peut être brûlé à Dieu en bonne odeur. Je viens avec du levain; je ne puis dire que je sois sans péché comme Christ; je ne puis être «cette sainte chose», mais je viens apportant Christ. Je viens avec la connaissance de mon imperfection, mais avec ce en quoi je suis parfaitement accepté. Dieu prend connaissance de ce par quoi je viens; tous mes péchés sont effacés et pardonnés, mais je ne puis dire que je n'aie pas de péché, ce serait une terrible méprise: c'est du pain *levé*, du pain qui contient le levain, et nous *ne pouvons faire qu'il n'y soit pas*, bien que ne lui permettant pas d'agir. Je viens avec le sentiment qu'il y a du levain en moi: si je dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même et la vérité n'est pas en moi. Il n'y a pas de pardon pour *le péché*, mais pour *les péchés*; mais ce que la loi ne pouvait faire, Dieu *a condamné le péché dans la chair*. Je suis délivré de toute pensée que ce levain soit un empêchement pour *moi*, car je trouve que Dieu l'a condamné lorsque Christ mourût. Je ne dis pas que *le péché* a été pardonné, car il était entièrement passé lorsque Christ mourût. Je ne puis dire que je n'en aie pas en moi, mais je puis dire que je suis mort avec Christ, et que je ne suis plus dans le péché. «Je vous écris, petits enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Il ne peut y avoir un seul chrétien qui ne soit pas pardonné. Sans doute, il est très intéressant de voir l'oeuvre de Dieu dans une âme qui est en chemin pour trouver la paix; mais cela précède la connaissance du sang qui purifie entièrement, et celle de cette précieuse vérité que l'acte qui a déchiré le voile et ouvert pour moi le lieu très saint, m'y présente sans voile, et propre à me tenir devant Dieu. Un chrétien est un homme pardonné, mais le péché est toujours en lui. Lorsque je vois le péché, je dis: Dieu doit me condamner pour cela! et dans un sens cela est très vrai, il doit le faire; mais pourquoi me condamner, s'il a déjà condamné le péché en Christ?

Je ne viens pas en niant le levain; je le reconnais: mais ce n'est pas moi que je présente à Dieu, cela ne pourrait être brûlé en bonne odeur, et j'ai le droit, dans un sens, de l'oublier, parce que Dieu s'en est occupé en Christ, et alors je fais la fête avec des pains sans levain.

Si l'offrande était un vœu (Lévitique 7: 15-17), on pouvait en manger deux jours; si c'était une action de grâce, on n'en mangeait que le jour où elle était offerte. Si mon cœur est plein de Christ, dans la puissance de l'Esprit de Dieu, tout mon culte est en rapport avec la valeur de l'offrande de Christ à Dieu: il s'y associe devant Dieu; j'ai communion avec lui à cet égard. Mais supposez que je me mette à chanter un hymne, et qu'au lieu de penser à la bénédiction qui est en Christ et à l'amour du Père, je jouisse de la musique; immédiatement je sépare le culte de Christ. Prenez notre culte en commun; est-il en rapport avec l'acceptation de Christ devant Dieu? Sinon, il a perdu sa saveur; sans ce sacrifice, quelle valeur peut avoir le culte? Peut-être jouira-t-on des idées qui y sont émises, mais le culte a perdu sa saveur, et cela nous arrive très facilement. Je ne puis être avec Dieu pour connaître la bénédiction de ce que je possède, si je n'associe pas cette bénédiction au sacrifice présenté à Dieu. Quelle pensée, mes chers amis! lorsque je viens à Dieu, c'est dans l'acceptation de Christ, de Celui en qui Dieu prend ses délices! Que je m'approche pour prier, rien de mieux; je suis une pauvre créature sans ressources, et j'ai besoin que Dieu me donne tout, mais le culte est autre chose; je me présente ayant en mains ce que je sais être les délices de Dieu. Dans le culte, Christ étant mort pour moi, je m'approche ayant dans mon âme la conscience des délices que Dieu prend dans le sacrifice de Christ, et si quelque partie de mon culte s'en sépare, elle a perdu son agréable odeur.

Une chose encore. Le sacrificateur qui offrait le sacrifice en mangeait une portion. C'était une joie pour tous, mais Christ en prend sa part, y trouve aussi sa joie. Dieu y a sa nourriture, j'y ai la mienne, mais le sacrificateur y avait aussi part. C'est la plus complète association de Dieu avec Christ et avec l'adorateur. Le sacrifice était aussi pour tous les invités, type de l'amour pour tous les saints, dans lequel nos cœurs participent à la fête. Tel est le vrai culte: ce n'est pas seulement, je le répète, que mes péchés ont été portés; mais je trouve mes délices dans ce que je sais être, dans ce qui *doit* être les délices de Dieu. C'est aussi ce qui *doit* être les délices de l'ensemble des saints, ce qui Lui fait dire: «Je te louerai au milieu de l'assemblée».

Mais notre culte ne trouvera sa pleine bénédiction que dans la gloire. Ayant du levain en nous, nous anticipons, au milieu de notre état de faiblesse actuelle, le culte des saints dans les âges éternels.

Je désire que les deux grands principes et la substance de ce qui a été dit demeurent dans nos cœurs. Dans le culte nous sommes avec Dieu, le cœur s'élevant à Dieu avec des actions de grâce, nous allons à Dieu avec cette offrande de Christ, et nous savons qu'il ne nous impute aucune chose; quand nous regardons à Dieu, nous savons qu'il ne le peut.

Ici, Dieu a trouvé en Christ ce dont son âme se nourrit, — ce qui fait ses délices, — je parle avec respect. J'y trouve mes délices, moi pauvre et faible créature, et Dieu y trouve aussi les siennes. Il me reçoit comme adorateur selon sa propre appréciation de Christ.

Nos âmes entrent-elles assez dans les pensées de Dieu, pour que, lorsque nous venons lui rendre culte (toute notre vie devrait être dans l'esprit de culte), ce dernier soit en rapport dans nos pensées avec la valeur de l'offrande de Christ, telle que Dieu l'estime? Ne perdons jamais de vue, dans notre marche journalière, ce que le parfum de cette offrande est pour Dieu.

Que le Seigneur nous donne d'associer le culte dans nos murs avec ce que Christ était envers son Père.

Sur le sceau du Saint Esprit - Darby J.N.

ME 1881 page 252

Le sceau du Saint Esprit est un point trop important, pour que nous le laissions dans l'ambiguïté et le vague où il est tombé dans l'âme de plusieurs. L'écriture est claire et positive sur ce sujet qui constitue, non pas le fondement, mais le caractère spécifique de l'état chrétien. Les expériences particulières qui s'y rapportent demanderaient une recherche détaillée, ainsi qu'une expérience spirituelle saine et étendue. Mais la présence, et, quant à l'individu, l'habitation du Saint Esprit en lui, constituent le christianisme et l'état chrétien.

Quand Jean Baptiste annonçait Christ à ses disciples, il le présentait sous deux caractères: «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde;» et «Celui qui baptise de l'Esprit Saint». Ce dernier caractère a été mis en évidence par le Saint Esprit descendant et demeurant sur Christ lui-même. Toute la plénitude de la déité habite en lui corporellement, mais comme homme, et jusqu'à ce que la rédemption fût accomplie, Lui seul fut scellé et oint du Saint Esprit. Dans son cas, c'était le témoignage rendu à sa propre perfection: «Et moi», dit Jean, «j'ai vu et rendu témoignage, que celui-ci est le Fils de Dieu» (Jean 1: 29-34; 6: 27; Actes des Apôtres 10: 38).

Ainsi il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le diable. C'est par l'Esprit de Dieu qu'il chassait les démons. Par l'Esprit éternel, il s'est offert à Dieu sans tache. Il parlait les paroles de Dieu, parce que l'Esprit ne lui était pas donné par mesure. Si, par la résurrection, il était déclaré Fils de Dieu en puissance, c'était selon l'Esprit de sainteté. Je rappelle ces passages (et l'on pourrait en citer d'autres en rapport avec le même sujet), pour montrer l'immense importance de ce fait.

Le sceau du Saint Esprit sur Christ était le témoignage rendu à sa propre perfection; en nous, le Saint Esprit est le fruit et le sceau de la rédemption. Mais si le Saint Esprit a scellé la personne et le caractère de Christ, si c'est par sa puissance, qu'il agissait comme homme, et si nous en sommes faits participants en vertu de la rédemption, l'importance de ce fait, bien qu'il ne soit pas le fondement, ne saurait être estimée trop haut, et le rapport qui existe entre notre position et celle de Christ se trouve ainsi mis dans une merveilleuse lumière. Lui seul avait le Saint Esprit tandis qu'il vivait ici-bas, mais il pouvait le conférer à d'autres une fois qu'il était monté en haut, et la rédemption nous rendait propres à le recevoir. La venue ou le baptême du Saint Esprit était une conséquence de l'exaltation de Christ. Le christianisme, qui, ainsi que je l'ai dit, est caractérisé par la présence du Saint Esprit, ne pouvait pas exister avant que Christ fût glorifié (Jean 7: 39), et, quand Christ eut été exalté, il reçut de nouveau le Saint Esprit comme homme glorifié, afin de le répandre (Actes des Apôtres 2: 33). C'est ce que confirment ces paroles du Seigneur: «Il vous est avantageux que moi je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai» (Jean 16: 7).

Nous savons où Christ est allé (Jean 14: 4). Le Consolateur est envoyé en son nom (Jean 14: 26), et c'est Lui qui l'envoie de la part du Père (Jean 15: 26). Mais ce sont là des détails. Quant à la présence du Saint Esprit, sa présence personnelle caractérisant d'une manière définie le christianisme comme tel, — c'était une chose si réelle et si distinctive, qu'il est dit dans Jean 7, «le Saint Esprit n'était pas t parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Le mot «donné» est mis en italique, ce qui est bien pour l'idée générale, mais je cite ce qui est dit littéralement, afin que toute la force des paroles, celles de ce même Esprit, soit devant nous. Ce n'est pas que le Saint Esprit n'existât point. Il n'y a pas un chrétien qui voulût penser une telle chose. L'Ancien Testament rend témoignage depuis la création de l'existence du Saint Esprit, et de son opération dans tout ce que Dieu a fait sur la terre. Mais, de même que le Fils de Dieu créa toutes choses et cependant ne vint pas personnellement ici-bas pour habiter avec nous jusqu'à son incarnation, de même, bien que l'Esprit de Dieu ait opéré depuis qu'il ornait les cieux et qu'il planait (*) sur les eaux chaotiques, il n'est pas venu demeurer personnellement ici-bas, jusqu'à ce qu'il y eut un homme glorifié assis à la droite de Dieu. Comme le Fils pouvait dire de lui-même: «Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde; et, de nouveau, je laisse le monde et je m'en vais au Père», ainsi il pouvait dire de l'Esprit: «Si je m'en vais, je vous l'enverrai, et quand il sera venu etc». Il avait été promis dans l'Ancien Testament; cette promesse fut accomplie le jour de la Pentecôte, et le christianisme existe (**).

1 Ou «couvait».

2 Je ne doute pas que le Saint Esprit ne soit donné d'une manière spéciale au commencement du millénium, mais ce n'est pas ici notre sujet. Actuellement, le Saint Esprit donné nous unit à un Christ absent, céleste et glorifié.

Les textes que nous avons brièvement rapportés, placent devant nous quelques points importants. Le Seigneur lui-même a été oint et scellé: ceci fut donné comme un signe qu'il était celui qui baptise du Saint Esprit et fournit occasion à Jean le Baptisteur de rendre témoignage que Christ était le Fils de Dieu.

Nous avons vu ensuite que, jusqu'à ce que la rédemption fût accomplie et qu'il y eut un homme qui avait fait la volonté de Dieu, assis en vertu de son obéissance à la droite de Dieu, le Saint Esprit, en tant que constituant et caractérisant le christianisme par sa présence, *n'était pas encore*, comme les disciples de Jean à Ephèse disaient à Paul: «Nous n'avons même pas ouï dire, si l'Esprit Saint *est*». Il fut envoyé sur la terre pour être le témoin que Christ, homme, est à la droite de Dieu.

C'est une chose de toute importance. Le point de départ du christianisme, c'est l'homme prenant en justice une nouvelle place dans le ciel, en conséquence de la rédemption accomplie là où se trouvaient le péché, la mort, la puissance de Satan et le jugement de Dieu, cet homme étant en même temps le Fils de Dieu. En vertu de cela, Christ comme homme reçut le Saint Esprit après avoir été exalté en haut, non pour lui-même comme lorsqu'il était un homme parfait sur la terre, mais pour le répandre sur les croyants, les mettant ainsi en relation avec lui-même et avec ce qui est céleste.

L'Écriture établit clairement que le Saint Esprit n'est que pour les croyants. Nous le voyons dans le passage de Jean déjà cité: «L'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui» (Jean 7: 39).

Mais cela est établi d'une manière plus formelle au chapitre 14: 16, 17. «Je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous». Nous voyons là l'Esprit comme la portion constante des saints, envoyé en raison de ce que Christ comme homme a été élevé à la droite de Dieu, dont il a reçu de nouveau, pour le donner aux siens, le Saint Esprit qui ne pouvait être ainsi présent ici-bas avant que Christ fût glorifié. Le Fils avait été ici-bas et y était venu, pour être reçu par tous ceux qui entendraient parler de lui. Les hommes ne voulurent pas le recevoir, mais c'est une autre chose. Quant à l'Esprit, il n'est pas pour le monde. Il peut annoncer l'évangile au monde par le moyen des instruments choisis de Dieu. Il est connu parce qu'il est avec nous éternellement et demeurant en nous. Les hommes ont été et sont nés de l'Esprit, mais le Saint Esprit lui-même venant ici-bas, c'est une chose toute différente. Cela eut lieu le jour de la Pentecôte. Les apôtres ne devaient pas partir de Jérusalem, mais y rester jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de puissance d'en haut, et attendre la promesse du Père qu'ils avaient ouïe de Christ (Luc 24: 49; Actes des Apôtres 1: 4, 5). Rendus nets par la parole qu'il leur avait annoncée, il avait ensuite soufflé en eux, de même que Dieu avait soufflé en Adam, afin qu'ils fussent faits participants de sa nouvelle vie de résurrection, et leur avait aussi ouvert l'intelligence afin qu'ils comprissent les Écritures; maintenant, ils devaient attendre que le Saint Esprit descendit sur eux.

Le monde ne connaissait rien de cela, mais il pouvait en voir les effets. Le Saint Esprit venait pour ceux-là seulement qui croyaient déjà en Christ, les plaçant d'une manière consciente dans la position où il était devant Dieu. Cet autre Consolateur, dans un certain sens, prenait la place de Christ, mais pour le révéler plus pleinement, comme un Christ céleste qui avait accompli leur rédemption et qui, par l'efficacité de son oeuvre, était l'objet de leur espérance dans la gloire. En même temps, il était aussi les arrhes et le révélateur de cette gloire. Mais cela appartenait seulement à ceux qui prenaient leur place avec un Sauveur rejeté, c'est-à-dire aux croyants. Il y avait ceux qui en croyant avaient reçu la vie par son nom, qui vivaient, ayant entendu, par grâce, la voix du Fils de Dieu. Ils devaient être nés de nouveau pour voir le royaume de Dieu et y entrer. Les Juifs devront naître de nouveau pour jouir ci-après des promesses terrestres, comme le Seigneur le montrait à Nicodème. Mais l'Esprit devait venir de nouveau, quand la rédemption aurait été accomplie et Christ élevé comme homme à la droite de Dieu, pour prendre des choses de Christ et les annoncer aux disciples; or tout ce qu'avait le Père était à lui, et le Saint Esprit devait leur faire connaître que tout ce qu'il avait comme homme glorifié, était aussi à eux.

Tout cela est bien différent du fait d'être né de nouveau, ou même de cette vivification spéciale par la puissance de Christ ressuscité, lorsque déjà l'on est né de Dieu par sa parole de vérité (Jean 20: 22), si ce n'est que ces choses étaient nécessaires pour qu'une personne pût

recevoir le Saint Esprit, et que le même Esprit opère dans cette vie et par cette vie quand il habite en nous. Je parlerai de ce dernier point.

La relation du Saint Esprit donné avec cette vie lorsqu'il habite dans nos corps, est montrée clairement dans Romains 8. Cette vie n'est pas séparée de sa divine source lorsqu'il habite en nous, bien que cette habitation, comme personne divine, soit une autre chose. Il en est aussi parlé dans ce même chapitre où il est présenté comme l'Esprit lui-même. S'il était notre vie en personne, ce serait une incarnation du Saint Esprit en nous, pensée qui ne saurait soutenir le moindre examen. Nous sommes nés de l'Esprit, mais ce qui est né de l'Esprit n'est pas l'Esprit, bien que ce soit esprit, et caractérisé moralement par la même nature (Jean 3: 6). Dans ce sens, nous sommes faits participants de la nature divine. L'épître aux Colossiens traite de la vie et ne parle pas du Saint Esprit. L'épître aux Ephésiens le fait fréquemment, et ce qui la caractérise c'est, en contraste avec la chair, l'union avec Christ et la relation d'enfants, qui s'y trouvent développées.

Nos corps sont les temples du Saint Esprit que nous avons de Dieu, et nous sommes achetés à prix; nous avons donc à glorifier Dieu dans nos corps. Le Saint Esprit donné est donc placé devant nous comme caractérisant par sa présence le christianisme et le chrétien. La difficulté qui s'élève dans les esprits provient de ce que les effets de sa présence se lient nécessairement avec notre expérience. Il ne saurait en être autrement. Le Saint Esprit ne peut demeurer en nous, sans produire certains effets sur nos esprits. Quand un croyant est scellé, il y a une puissance présente qui agit en lui; or nous sommes enclins à juger de cela en regardant en nous-mêmes et la confusion arrive. Voir si notre marche s'accorde avec le privilège dont nous jouissons, est très bien, mais c'est une tout autre chose. Il ne s'agit pas d'une oeuvre achevée comme celle de Christ en dehors de nous, et ayant une valeur divine absolue aux yeux de Dieu, mais d'une puissance divine opérant en nous, et dont la présence est le sceau duquel nous sommes scellés.

Il est très important de distinguer entre le fait d'être scellé et l'opération de Celui qui est le sceau quand il habite en nous. Dieu met son sceau sur ceux qui croient sur le fondement de l'oeuvre parfaite de Christ et de sa glorification, comme conséquence de cette oeuvre. C'est de quoi rendent témoignage le passage de Jean 7 et la Pentecôte. Les disciples depuis longtemps étaient des croyants, cependant ils devaient attendre à Jérusalem d'être revêtus de puissance d'en haut. Ils croyaient en Christ mort, ressuscité et glorifié, et cette foi fut scellée; mais il fallait que l'oeuvre fût pleinement accomplie et Christ pleinement glorifié, pour que le Saint Esprit pût descendre. L'effet devait suivre. Ils appartenaient à Dieu en vertu de l'oeuvre parfaite de Christ et furent scellés comme tels. C'est ainsi que la rédemption d'Israël, afin qu'il appartint à Dieu comme peuple, était absolue, indépendamment de leurs exercices dans le désert et de Canaan. La conséquence immédiate de la perfection de l'oeuvre et de la gloire de Christ, était la présence du Saint Esprit, là où était la foi, sans qu'il fût question d'expérience ou d'oeuvre intérieure; on croyait, c'était tout. Le Saint Esprit était le sceau de la foi. Comme sceau, le Saint Esprit n'a rien à faire avec l'expérience.

Il sera bon ici de dire quelques mots sur l'épître aux Romains, parce que, si elle n'est pas bien comprise, il y aura de la confusion dans l'esprit des saints.

Comme on le sait, il y a deux sections distinctes dans la partie doctrinale de l'épître aux Romains. La première traite de la culpabilité et de la grâce qui l'ôte par la mort et l'effusion du sang de Christ; elle se termine avec le verset 11 du chapitre 5. Dans cette section, où il est établi que tous ont péché, nous voyons comment Dieu agit à l'égard de nos péchés. Dans la seconde section, qui s'étend du verset 12 du chapitre 5 à la fin du 8, ce n'est pas la même chose. Il est parlé de notre état, comme étant dans la chair, et ensuite comme étant en Christ ou dans l'Esprit. «Par la désobéissance d'un seul homme», y est-il dit, «plusieurs ont été constitués pécheurs». Il ne s'agit pas ici du pardon des péchés, mais de la mort au péché, comme étant morts avec Christ. Tout ce qui est développé dans cette section est expérience en rapport avec le moi; c'est quelque chose de pratique. Ce n'est pas le cas dans la première section; nous y avons l'effet d'une oeuvre faite pour nous et en dehors de nous, et l'amour de Dieu connu actuellement comme en étant la cause. Christ a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification, c'est pourquoi ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu.

Ce chapitre 5 nous montre le bonheur conscient du croyant découlant de l'oeuvre accomplie pour nous, et l'amour de Dieu connu par elle, mais il n'y a rien qui se rattache à notre expérience. Ici, pour la première fois, le Saint Esprit est mentionné; c'est par lui que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. La présence du Saint Esprit dans le chrétien est supposée, et c'est lui qui fait connaître l'amour de Dieu. Nous ne voyons pas dans cette section, comme dans la seconde, de quelle manière il opère et ce qu'il produit en nous, bien qu'assurément il agisse en nous quand il est donné. Mais c'est une erreur que de rattacher la seconde partie de cette portion de l'épître aux Romains, à la première, comme en étant la continuation.

Etre coupables à cause de nos actes, est une chose qui diffère de notre état comme enfants d'Adam. Notre culpabilité, si nous ne sommes pas justifiés, nous amène en jugement; comme enfants d'Adam, nous sommes perdus. L'effet de l'oeuvre de Christ est d'ôter pour toujours tous nos péchés. Par une seule offrande, il a rendus parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (e,v tè dijn™cev); de sorte qu'une fois purifiés, nous n'avons plus aucune conscience de péchés. Bienheureux est l'homme à qui Dieu n'impute point le péché. Il ne s'en souvient plus, et Christ ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, et s'étant assis à la droite de la Majesté dans les cieus, nous, non seulement nous sommes purifiés, mais élevés en lui dans cette nouvelle position qui est, pour l'homme, l'effet de la rédemption.

Or le sceau du Saint Esprit, basé sur le pardon des péchés, donne l'intelligence et la conscience de cette nouvelle position. L'idée que Dieu nous impute la culpabilité est dès lors impossible (*). Mais ce n'est pas tout. Par cet Esprit, dont nous sommes scellés, nous savons que nous sommes fils et crions: «Abba, Père» (Galates 4); nous savons que nous sommes en Christ et que Christ est en nous (Jean 14); l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs (Romains

5, comparé avec 1 Jean 4), et il est les arrhes de notre transformation future à l'image de Christ (2 Corinthiens 5).

(*) Sauf peut-être le cas extrême où quelqu'un serait livré à Satan, comme châtement.

L'Esprit peut nous reprendre et nous humilier quant au degré de conformité de notre marche avec la position qui nous est donnée. Grâce à Dieu, il le fait. Mais il ne peut jamais rendre dans nos âmes un témoignage autre, que celui de la place où une rédemption parfaite nous a mis ou qui la contredirait, car c'est en vertu de cette rédemption qu'il est venu habiter en nous. Avoir une telle pensée serait lui faire rendre un faux témoignage; or l'Esprit est la vérité.

«Vous n'avez pas reçu un Esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: «Abba, Père!» Ce n'est pas simplement le fait d'une nouvelle vie communiquée, mais la conscience de la position dans laquelle la rédemption a placé ceux qui ont cette vie. «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Cela n'est pas seulement que le Fils nous a vivifiés, mais que Christ a achevé l'oeuvre qui lui avait été donnée à faire, est entré comme homme dans une place entièrement nouvelle (où Adam innocent n'était pas), et ayant été glorifié, il a envoyé l'Esprit qui nous donne la conscience de la relation dans laquelle il nous a amenés.

Cette place est le fruit d'une oeuvre accomplie en dehors de nous, bien que ceux qui y ont part doivent aussi être nés de nouveau, et elle est connue par le Saint Esprit donné comme sceau de notre foi en cette oeuvre, mais de rien d'autre. Mais quant à la question d'expérience, elle est introduite dans la Parole en rapport avec la différence entre la chair et l'Esprit. Nous sommes ainsi amenés à considérer ce qu'est la chair. Il n'est pas nécessaire que je m'arrête ici sur ce qu'elle est dans sa mauvaise nature, c'est la mauvaise nature dans laquelle nous sommes comme issus d'Adam pécheur; mais quant à la relation où nous nous trouvons, il y a autre chose à considérer. Dans ce sens, qu'est-ce que c'est que d'être dans la chair? C'est être en relation avec Dieu sur le pied de notre responsabilité naturelle comme hommes, comme enfants d'Adam déchu. C'est, quant à notre état moral, qui en soi est vrai, faire dépendre les dispositions de Dieu envers nous, de ce que nous sommes à son égard. La loi est la règle parfaite pour l'homme dans cet état. On dit, si la conscience est éveillée: je suis tel et tel; Dieu sera envers moi ceci et cela. La grâce est sur un terrain tout opposé. Dieu, par Christ, a été et est tel et tel, et je serai ceci et cela comme résultat. Or cela change tout.

Voyez le fils prodigue de la parabole. Quand il rentre en lui-même, il est beaucoup parlé de *lui*; il reconnaît son péché, il voit qu'il va périr, il se lève pour aller vers son père, car la confiance (non la paix) se trouve toujours dans une âme éveillée par une action divine, mais la conséquence de tout cela c'est: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Arrivé près de son père, tout disparaît, et *lui* en même temps; il n'est plus question que de ce que son père est et fait pour lui. Déjà converti et dans le bon chemin, il n'avait pas encore la plus belle robe, son père ne s'était pas encore jeté à son cou, pour lui donner la conscience de ses pensées envers lui et de la place qu'il avait dans son coeur.

Mais maintenant sa condition est toute changée; elle est ce que son père est, et a fait pour lui. L'esprit peut être troublé par de faux enseignements, qui placent sous la loi, quand on n'a pas encore découvert leur véritable effet. C'était le cas des Galates, mais par là ils étaient déçus de la grâce, Christ ne leur profitait plus de rien. Ce n'était pas un état d'âme. En ajoutant la circoncision, ils ne pensaient pas faire autre chose que d'ajouter, mais l'apôtre voyait clairement ce qu'au fond c'était. Il n'y avait point là une expérience, un état d'âme; c'était l'abandon complet du christianisme dans son principe même. Ils étaient, quant à leurs pensées, sinon quant à Dieu, déçus de la grâce.

Voilà pourquoi nous ne trouvons dans l'épître aux Galates, ni paroles d'affection au commencement, ni salutations à la fin. Pour l'apôtre, ce n'était pas un état d'âme où ils se trouvaient, mais l'abandon du christianisme. Il désirait que ceux qui les bouleversaient ainsi fussent retranchés. Si ce système était vrai, Christ était mort en vain; ceux qui l'enseignaient étaient maudits. Tout cela n'a rien à faire avec les expériences et l'état de l'âme. C'était faire Christ «ministre de péché». Par la rédemption qui était en Christ, la bénédiction d'Abraham venait sur les gentils, afin que ceux qui croyaient pussent recevoir l'Esprit promis. L'apôtre montre ensuite comment les croyants recevaient l'Esprit. Par la foi en Christ ils étaient fils, et, parce qu'ils étaient fils, Dieu leur donnait l'Esprit d'adoption. L'apôtre insiste particulièrement sur la présence de l'Esprit et la manière dont ils l'avaient reçu. Il y avait là la liberté dans laquelle Christ nous place en nous affranchissant.

Mais maintenant, comme il l'exprime, il travaillait de nouveau pour leur enfantement. Ils n'étaient pas tombés dans un fâcheux état spirituel comme chrétiens, mais, dans leurs pensées, ils avaient abandonné le christianisme. La question qui se posait pour eux était donc la chair et la loi, l'homme tel qu'il était et la règle de Dieu pour lui, — ou bien Christ glorifié, et l'Esprit nous mettant d'une manière consciente dans la position et l'acceptation de Christ devant Dieu le Père, par la rédemption. Que l'on eût lâché cette dernière chose n'était pas, je le répète, un mauvais état d'âme; c'était l'abandon du christianisme, non dans leur volonté, mais en soi-même; et c'est là le point important. Le Saint Esprit n'était pas donné, en rapport à un état d'âme particulier, non pas même parce que l'on était né de nouveau, bien que cela fût vrai de ceux qui le recevaient, mais simplement en vertu de la foi en un Sauveur, qui avait été mort, qui était ressuscité et glorifié. Il n'y en avait nul autre, et si Paul, par exemple, l'avait connu autrement (et comme Juif, c'était le cas), il ne le connaissait plus ainsi.

La présence du Saint Esprit était d'une manière spéciale et distincte la conséquence de la glorification de Jésus qui, en mourant, en versant son sang pour nous, comme homme, et en ressuscitant, avait accompli l'oeuvre qui nous sauve. Ainsi il y a évidemment deux choses quant à Christ lui-même: ses souffrances dans son obéissance jusqu'à la mort, lorsqu'il buvait pour nous cette coupe terrible, dont la pensée lui faisait verser comme des grumeaux de sang, puis, comme conséquence, sa glorification.

La première chose était l'accomplissement de la rédemption démontré par sa résurrection, sans laquelle notre foi serait vaine. S'il n'était pas ressuscité, nous serions encore dans nos péchés. Il serait couché dans la mort comme un autre. Subjectivement, l'homme

était dans son nouvel état en Christ ressuscité. C'est pourquoi nous lisons: «Il a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification». Il nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang.

La seconde chose, sa glorification, est la place qu'il est allé occuper et qu'il a obtenue pour nous, mais que nous ne posséderons que lorsqu'il reviendra pour nous prendre à lui, bien qu'en attendant nous soyons heureux si nous venons à déloger.

Il est évident, selon l'Écriture, que le Saint Esprit est descendu quand Jésus eut été glorifié, après avoir accompli son oeuvre. Mais lorsque, par la foi, nous avons part au salut accompli, sans être encore arrivés à la gloire, le Saint Esprit est le sceau du salut et les arrhes de la gloire. Car en Christ tout est accompli, et il est entré au ciel comme notre précurseur; et le Saint Esprit descendant, habitant et agissant en nous, nous donne pleinement conscience du fruit de la rédemption pour le pardon, et de notre position en Christ. Il nous fait connaître en même temps, d'une manière consciente, que nous sommes fils et par conséquent héritiers. Pour avoir la moindre part dans ces choses, il faut que nous soyons nés de nouveau, mais c'est la foi en l'oeuvre de Christ qui est scellée par le don du Saint Esprit.

Nous avons la rédemption par le sang de Christ, la rémission des péchés. Le Saint Esprit est les arrhes de notre héritage, jusqu'à la rédemption de la possession acquise. La grande vérité générale est que les croyants, et eux seuls, le reçoivent. Si nous regardons aux détails et aux déclarations de l'Écriture, nous verrons que, pour être scellé, il faut la foi dans l'oeuvre de Christ aussi bien qu'en sa personne. Ainsi quand les Juifs furent saisis par la terrible conviction que Jésus, qu'ils avaient rejeté, était le Christ, et que Dieu l'avait exalté dans la gloire, ils dirent: «Hommes frères, que ferons-nous?» Pierre leur répondit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit». Ils devaient croire à la glorification de Christ, dont les dons du Saint Esprit étaient la preuve, mais ils devaient aussi participer aux effets de son oeuvre et recevoir eux-mêmes le Saint Esprit. Ainsi, au chapitre 10 des Actes (verset 43), c'est le témoignage à la rémission des péchés qui est scellé par le Saint Esprit. De même, en Ephésiens 1: 13, c'était «l'évangile de leur salut» en quoi ils avaient cru, de sorte que, croyant en Christ, ils étaient scellés du Saint Esprit comme arrhes de leur héritage. Il est parfaitement certain, d'après l'Écriture, qu'une personne peut être née de nouveau et ne pas avoir reçu le Saint Esprit, car «quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu», et c'était le cas des disciples tandis que Christ était sur la terre. Ils ne pouvaient pas avoir reçu le Saint Esprit qui ne vint que le jour de la Pentecôte, bien qu'ils eussent la vie et qu'ils fussent nets par la Parole.

On allègue que le cas est différent: que le Saint Esprit n'était pas encore venu. C'est tout à fait vrai; mais ils étaient nés de Dieu. Je parle du fait, que nous pouvons distinguer entre les deux. Les Samaritains aussi, après que le Saint Esprit fut venu, crurent et furent baptisés, mais le Saint Esprit n'était venu sur aucun d'eux; cela n'arriva qu'après que les apôtres leur eurent imposé les mains. De la même manière Paul, alors nommé Saul, fut converti lorsque Christ lui apparut sur le chemin, mais trois jours après seulement Ananias lui fut envoyé afin qu'il recouvrât la vue et fût rempli du Saint Esprit.

Un chrétien est donc celui dans le corps duquel l'Esprit Saint habite comme en un temple, lui donnant, d'une manière consciente, la place où le met une rédemption accomplie. Dieu l'a préparé pour la gloire où il sera avec Christ et semblable à Christ; mais tandis que la connaissance de sa position en Christ est claire à son âme, la gloire reste comme une espérance qui lui est réservée dans les cieux. Les Juifs devront être nés de nouveau pour entrer dans les bénédictions milléniales (Jean 3, Ezéchiel 36); mais ceux qui croient en Christ sans l'avoir vu, associés avec lui pendant qu'on ne le voit pas, et scellés du Saint Esprit, ont leur part avec lui là où le monde ne peut le voir. «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères».

Il y a trois grands privilèges qui résultent de la présence du Saint Esprit, bien que tout en nous découle de lui. En premier lieu, nous crions: «Abba, Père» (Galates 4); nous savons que nous sommes enfants (Romains 8). Ensuite, nous savons que nous sommes en Christ et Christ en nous (Jean 14). Troisièmement, l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs (Romains 5). Sa présence est la puissance de bénédiction avec Dieu, avec Christ, avec le Père (Comparez 1 Jean 4: 12, 13).

Ce ne sont pas les promesses, ou la paix millénaire accomplie, quelque bénies que soient ces choses à leur place, mais c'est Dieu nous ayant préparé pour un poids éternel de gloire, ce que l'oeil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Subjectivement, le nouvel homme est rendu propre à jouir de Dieu même, mais la sphère dans laquelle ses affections sont développées est celle qui est faite pour lui et qui lui est révélée, et c'est l'oeuvre de Christ, ses souffrances et ses gloires, pour nous les gloires célestes, qui seront révélées. Entre l'accomplissement de son oeuvre de rédemption et le moment où nous aurons part à la gloire, le Saint Esprit est descendu pour nous sceller comme rachetés et justifiés, et pour être les arrhes de ce que nous n'avons pas encore, si ce n'est que «comme Christ est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde», et nous en avons la conscience par une foi vivante.

Le pardon, l'amour du Père, notre portion et notre position en Christ, avec la joie dans l'espérance de la gloire de Dieu, voilà ce qui appartient à ceux en qui se trouve la vie de Christ. C'est de cela que le Saint Esprit est la puissance actuelle et le révélateur dans l'âme, quand la foi en Christ et en son oeuvre a été scellée pour le jour de la rédemption; ou, plus exactement, quand ceux qui croient ont été scellés sur le fondement de cette foi.

Le nouvel homme est capable de jouir des choses divines et célestes, mais il ne peut les révéler. Si l'on dit: elles sont dans la Parole, je l'accorde, mais c'est spirituellement qu'on les y discerne. Le croyant est scellé du Saint Esprit, sur le fondement de sa foi dans la personne et dans l'oeuvre de Christ, qui a accompli la rédemption et qui est assis à la droite de Dieu, de sorte qu'il connaît l'efficacité de cette oeuvre et sa place devant Dieu comme fils et comme étant en Christ. C'est là une vérité établie dans l'Ecriture aussi clairement que possible, et qui constitue, comme étant un état de choses présent, le christianisme et le chrétien, savoir, certitude quant à l'enlèvement de la condamnation, adoption actuelle comme fils dans la

faveur divine, et joie dans l'espérance de la gloire de Dieu. Mais cela aussi est fondé sur l'oeuvre de Christ livré pour nos péchés.

Un autre sujet s'introduit maintenant; je veux dire, la relation de ce qui précède avec l'état ou l'expérience de l'âme. Je ne parlerai pas maintenant de la culpabilité et de l'imputation du péché, c'est ce que j'ai déjà fait. Notre conscience est purifiée par le sang de Christ, mais que se passe-t-il dans l'âme? Il y a là ce qui n'est jamais pardonné, le péché, son principe dans notre nature, ce que Dieu doit abhorrer, ce que déteste la nouvelle nature et que nous trouvons en nous. J'ai déjà fait allusion à la division, bien connue maintenant, que nous trouvons en Romains 5: 11. Jusqu'à ce verset, nous trouvons, pleinement exposé, notre état de culpabilité et la grâce qui y répond; la propitiation, Christ livré pour nos offenses et ressuscité, la paix avec Dieu, sa faveur actuelle sur nous, l'espérance de la gloire, son amour versé dans nos coeurs, pendant notre route, par le Saint Esprit qui nous est donné, de sorte que nous nous glorifions en Dieu même par Christ par lequel nous avons reçu la réconciliation: nous sommes réconciliés avec Dieu, et nous nous réjouissons en lui.

Nous avons maintenant un autre sujet: un homme, chef de race quant au péché, et un homme, chef de race quant à l'obéissance: plusieurs, en relation avec le premier, constitués pécheurs par le péché d'un seul; et plusieurs, en relation avec le second, constitués justes. C'est là évidemment un nouveau terrain et un nouveau sujet. La culpabilité personnelle et le jugement dépendent de ce que chaque pécheur a fait, mais ici il s'agit d'une race plongée dans un état de ruine par l'offense de son chef. La loi est intervenue, de manière à aggraver les péchés en les faisant devenir des transgressions, et afin de mettre à nu, par ses exigences quand la conscience est éveillée, le péché, racine et principe du mal.

Il n'est donc pas question ici du pardon des péchés du vieil homme, et du fait d'en être purifié par grâce, afin d'être amenés dans la faveur présente de Dieu envers nous, mais d'être placés devant Dieu dans un nouvel état et une nouvelle position dans le second homme, le Christ Jésus. Au chapitre 6, se trouve exposée la doctrine; au chapitre 8, nous avons notre état comme résultat, nous sommes en Christ et Christ est en nous, nous sommes héritiers de la gloire, et, en l'attendant, nous souffrons avec Christ ici-bas. Le chapitre 7 nous présente l'action de la loi, par laquelle nous acquérons la connaissance de nous-mêmes, afin que moralement nous consentions à avoir Christ en place de nous-mêmes. Cette seconde partie de l'épître traite, non pas de Christ mourant pour nos péchés, mais de notre mort avec Christ.

Remarquez ici la différence entre les chapitres 5 et 8. Au chapitre 5, où l'apôtre a montré la culpabilité universelle, la grâce qui la rencontre dans la propitiation, et Christ, livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, tout est faveur et bonté divines; nous avons la paix avec Dieu, tel qu'il est à l'égard de nos péchés; nous jouissons actuellement de sa faveur, nous avons l'espérance de la gloire; son amour est versé dans le coeur et nous nous glorifions en lui. Au chapitre 8, c'est notre état qui est présenté. Nous sommes morts avec Christ et vivants en lui; nous sommes en lui devant Dieu, de telle sorte qu'il n'y a point de condamnation; la loi de l'Esprit de vie nous affranchit, la pensée de l'Esprit est vie et paix. Au chapitre 5, l'amour de Dieu était répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit; au chapitre 8,

l'Esprit rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu et il intercède en nous. Nous avons là notre état vis-à-vis de Dieu comme étant en Christ, et non pas ce que Dieu est envers nous.

J'ai dit que le chapitre 6 pose la base de la doctrine. Nous sommes baptisés, notre profession de christianisme est pour la mort de Christ, notre vieil homme est crucifié avec lui, afin que le corps du péché, comme un tout dans sa forme concrète, soit détruit. La croix met fin à notre ancien état en Adam; à ce point de vue, Christ est mort, non pas pour nos péchés, mais au péché, et nous sommes baptisés pour sa mort; nous avons à nous tenir pour morts au péché et vivants à Dieu, non pas en Adam, mais dans le Christ Jésus notre Seigneur. Tout ce qui se rapporte à la gloire du Père, tout ce qui se déploie de lui et l'environne selon sa propre nature, était engagé dans la résurrection de Christ. Sainteté, justice, majesté, amour pour le Fils, acceptation de ce qu'il avait accompli, suprématie au-dessus de tout mal dans la lumière et dans l'amour, et Christ, comme homme, ressuscité par cette gloire, et cela comme ayant parfaitement glorifié Dieu, là où tout était entièrement contraire à la gloire de Dieu. Et nous sommes vivants en lui, nous avons en lui ressuscité la vie qui convient à notre nouvelle position. Nous l'avons dans un vase de terre, c'est vrai, mais c'est notre place devant Dieu. La chair n'a absolument aucune part en cela. Comme homme, Christ est entré par la mort dans cette nouvelle position, mettant fin (lui-même toujours sans péché et à part) à toute relation avec l'homme comme né d'Adam. Il était homme et un fils de l'homme vrai et réel, mais comme ressuscité, il est chef d'une nouvelle race et d'une position nouvelle. Il est digne de remarque que jamais nous ne trouvons qu'il se soit uni lui-même aux hommes, comme le veut une doctrine funeste et très répandue. «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul». Lui seul, comme nous l'avons vu, fut oint du Saint Esprit et scellé de Dieu le Père; toutefois il était un vrai homme né de femme, né sous la loi et en ressemblance de chair de péché, allant avec le résidu pieux et s'associant à lui. Il était là un homme parmi les hommes, mais cette association prit fin à sa mort, sauf en ce qu'il resta Seigneur au-dessus d'eux. Nous sommes unis à lui dans son nouvel et glorieux état comme Chef ou Tête (Ephésiens 1: 11). Mais c'est une nouvelle création; cainÑ ct°siv.

Revenons maintenant à notre sujet. «Nous sommes crucifiés avec lui». Ici, c'est «notre vieil homme». Nous sommes encore dans le corps, mais nous ne sommes plus sur le terrain de notre ancienne position devant Dieu, nous en sommes sortis en mourant avec Christ, nous avons été crucifiés avec lui, nous nous tenons pour morts au péché (*) et vivants à Dieu dans le Christ Jésus, pour nous livrer nous-mêmes à Dieu comme étant ceux qui, en Christ, ont été faits vivants d'entre les morts, et qui, dans cette nouvelle vie, sont libres de le faire. Dans l'épître aux Romains, nous ne sommes pas envisagés comme ressuscités avec Christ, mais comme justifiés, Christ étant notre vie; comme des hommes vivant ici-bas de la vie naturelle, seulement Christ y est notre vie; nous sommes en lui devant Dieu et non pas dans la chair.

(*) Dans l'épître aux Colossiens, nous sommes dans le monde.

Or la première partie de l'épître nous conduit, depuis la connaissance consciente de notre culpabilité, jusqu'à la faveur divine et à la connaissance de l'amour divin, comme étant justifiés

par l'oeuvre de Christ; la seconde partie de l'épître nous amène à la connaissance de nous-mêmes, comme étant morts avec Christ à notre ancien état, et étant en Lui devant Dieu. Notre profession n'est pas simplement que nous croyons en Christ, mais que nous sommes amenés dans sa mort, baptisés pour elle. Toutefois la première partie est complète et absolue. La *doctrine* du sceau du Saint Esprit ne s'y trouve pas; mais la personne est scellée, un coupable se trouve rétabli dans la faveur de Dieu et jouissant de son amour; réconcilié avec lui et prenant en lui ses délices. Je le répète: cette première partie est complète en elle-même. L'homme est pardonné, justifié, jouissant de la faveur de Dieu, ayant son amour dans son coeur par le Saint Esprit qui lui est donné, et se réjouissant dans l'espérance de la gloire. Tout est judiciaire. La vie éternelle n'y est pas présentée comme une existence actuelle, mais elle est donnée à ceux qui persévèrent à bien faire (*); seulement Dieu constate son amour à lui envers nous. Notre état et notre position hors de Christ et en Christ sont deux points différents et distincts, mais quand nous sommes envisagés comme étant en Christ, le sceau du Saint Esprit est aussi un fait admis et développé dans l'épître aux Romains.

(*) Elle est toujours une chose future dans l'épître aux Romains, où elle n'est pas simplement un fait général de la grâce.

Cette vérité est enseignée d'une manière spéciale dans la seconde épître aux Corinthiens et dans celle aux Ephésiens, mais c'est toujours comme une chose qui n'appartient qu'aux croyants, savoir, à ceux qui ont déjà la vie et qui sont lavés dans le sang de l'Agneau. *Là où cette vérité ne se trouve point, le christianisme n'est pas connu dans son vrai caractère.* Quant à notre position, le point de départ est celui-ci: nous avons été baptisés pour la mort de Christ, notre vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que nous ne servions plus le péché. C'en est fait de lui pour la foi, nous sommes affranchis. Mais n'y a-t-il aucun remède, aucune amélioration possible pour le vieil homme, et aucune puissance dans le nouveau pour marcher en dehors du vieil homme et être indépendant de lui? Il n'y a nulle amélioration du vieil homme, ni puissance dans le nouveau pour marcher bien par lui-même, alors même que la volonté y est. Si la justice devait être obtenue dans l'état où nous a placés la chute d'Adam (c'est-à-dire dans la chair), alors la loi en serait la mesure. Mais la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut: il s'agit de la loi dans son caractère spirituel, car elle défend la convoitise, et la chair convoite. Subsister devant Dieu sur ce fondement est donc impossible; c'est une position désespérée; or la seconde partie de l'épître aux Romains traite de notre position devant Dieu.

Nous avons ces deux points: nous sommes nés de nouveau, mais cela ne suffit pas, car la chair est là, et ce qui caractérise la loi est que nous obtenions la justice par ce que nous sommes. Or le péché est là. Mais si ce n'est pas assez d'être nés de nouveau, il y a autre chose: notre vieil homme est crucifié avec Christ; en lui nous sommes morts au péché. Ainsi, pour la foi, c'en est fait de la chair par la mort, et Christ est introduit pour la vie. Le péché dans la chair a été condamné à la croix, mais la mort est venue pour l'ancienne condition de l'homme, non point évidemment que Christ eût aucun péché, mais il a été fait péché pour nous. Il était sur la croix «pour le péché». De sorte que la condamnation du péché dans la chair est passée, et la mort, la puissance de la mort de Christ, est venue. Je suis maintenant en relation avec Christ

ressuscité d'entre les morts. Mon premier mari, la loi, avait pouvoir sur moi aussi longtemps que je vivais, mais je suis mort avec Christ, et par sa mort Dieu a condamné le péché dans la chair. Christ a pris cette condamnation et y a mis fin en mourant; ainsi, par ma mort, j'ai cessé d'être sous la loi, je suis mort et suis ainsi sorti hors de la condition à laquelle la loi s'appliquait, et je ne suis pas seulement vivant en Christ, mais en relation avec Christ ressuscité, dans cette nouvelle position où le péché et la condamnation ne sont absolument plus. Quoique vivifié, la chair était encore là en moi, bien que je haïsse ses fruits et ses oeuvres; et comme le principe de la loi et notre pensée, quand nous lui sommes assujettis, sont que le jugement de Dieu à notre égard est le résultat de ce que nous sommes, plus mes désirs sont saints, plus je suis misérable; mais ayant une fois part à la mort de Christ, je me tiens moi-même pour mort. La délivrance est donc par la mort de Christ, c'est-à-dire par le fait que je suis crucifié avec lui, et uni à lui dans sa résurrection.

Mais comment connaîtrai-je cela? Par le Saint Esprit. Au chapitre 8 des Romains, il est dit que nous sommes en Christ, et Christ en nous (versets 1, 10). Or ce qui nous en donne la connaissance, c'est le Saint Esprit (Jean 14: 20). Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins *l'Esprit de Dieu habite en nous*. Il n'y a aucune condamnation, parce que nous sommes *en Christ*, et si Christ est en nous, le corps est bien mort à cause du péché, seule chose qu'il puisse produire s'il est vivant. Mais nous vivons parce que l'Esprit est vie, à cause de la justice.

Et maintenant, remarquez que dans le chapitre 7 (qui n'est qu'une parenthèse), où le sujet traité est la portée de la loi dans la question, nous voyons deux états de l'âme, existant tous deux lorsqu'elle a été vivifiée, états, non de progrès ou de degré, mais absolument incompatibles, si incompatibles que l'un ne peut exister avec l'autre; dans l'un, l'âme est unie à la loi comme à un mari; dans l'autre, c'est à Christ ressuscité d'entre les morts. L'âme est morte quant au premier, de manière à en avoir fini avec lui, elle est morte afin d'être placée hors de cette relation; elle est crucifiée avec Christ, autrement la loi aurait été, pour elle, condamnation aussi bien que mort (2 Corinthiens 3; Galates 4). Nous sommes morts à la loi par le corps de Christ, afin que nous soyons à un autre; nous ne pouvons avoir deux maris à la fois. Nous avons ensuite, dans ce chapitre 7, l'effet expérimental de la loi vue et estimée à la lumière du christianisme. Elle éveille, et, comme occasion, excite le péché. L'expérience du chapitre 7 n'est pas le cri d'un homme qui est dans le péché sans savoir ce qu'est le péché mais c'est le péché estimé par quelqu'un qui peut en juger avec une connaissance spirituelle. *Nous*, chrétiens comme tels, — c'est ainsi que ce mot «nous» est toujours employé, — nous savons que la loi est spirituelle. Quant au fait, personne ne fut jamais dans un semblable état, c'est-à-dire la volonté toujours parfaitement bonne et le faire toujours mauvais. C'est l'action de la loi quand la volonté est renouvelée, mais l'homme est sous la loi, et, dans ses pensées quant à sa relation avec Dieu, il est dans la chair, aimant l'obéissance et la loi de Dieu, mais jugeant des pensées que Dieu a envers lui, d'après ce qu'il est lui-même. Or cela est l'opposé de la grâce.

Un homme qui est dans cet état voit que la loi est spirituelle dans ce qu'elle demande, sa conscience la reconnaît comme bonne, son coeur y prend plaisir quant à l'homme intérieur, mais il ne réussit pas à l'observer. Il est *captif* de la loi du péché qui est dans ses membres. Le vouloir est bien en lui, mais il ne trouve pas le moyen d'accomplir le bien. Or c'est là une expérience que considère une personne affranchie, mais c'est celle d'une personne qui évidemment ne l'est pas, qui est sous la loi; c'est l'expérience d'un homme quand il était dans la chair. Il apprend ainsi, non pas qu'il est coupable, mais qu'il n'y a aucun bien *en lui*, c'est-à-dire dans sa chair; en second lieu, que ce n'est pas lui qui pratique le mal, puisqu'il le hait, et enfin, que le péché est trop fort pour lui, car il ne peut réussir à faire le bien qu'il veut. Il y a là une double leçon; premièrement, qu'il n'y a aucun bien dans la chair quand elle est jugée spirituellement, et, en second lieu, que nous n'avons point de puissance. Distinguer le péché de soi-même est souvent un soulagement, mais non la délivrance. Or il est de toute importance de savoir ce qu'est la chair et de le savoir par expérience, comme aussi d'avoir appris ce que c'est que d'être sous la loi; mais Dieu ne prend point plaisir à garder dans cet état celui qui le connaît. Ce n'est point l'état chrétien. Il y a lutte jusqu'à la fin, lorsqu'on est affranchi, mais alors c'est dans le chrétien: la chair convoite contre l'Esprit. Ici il n'est pas question de l'Esprit, ni de Christ, si ce n'est comme contraste. Il est présenté comme un autre mari, auquel on ne peut être en même temps. Quant à ce dernier fait, le chapitre est positif: nous ne pouvons avoir deux maris à la fois. Si j'ai appris à connaître l'amour de Dieu dans le don de son Fils, et si je sais que ma position est là, en Christ, mon acceptation devant Dieu ne repose pas sur ce que je suis pour Dieu, comme cela a lieu sous la loi.

Ce chapitre montre l'appréciation de l'action de la loi par quelqu'un qui a l'Esprit et qui peut dire: «nous savons». Mais il ne dit pas: *nous* sommes charnels; les chrétiens ne peuvent pas le dire; et si l'on me demande: celui dont il est question dans ce chapitre a-t-il l'Esprit? est-il scellé? je réponds: certainement *non*, il est captif de la loi du péché: or là où se trouve l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté, et au chapitre 8, le captif est affranchi, et il n'est pas dans la chair. Si quelqu'un est conduit par l'Esprit, il n'est pas sous la loi. Or être sous la loi, est précisément ce que décrit le chapitre 7, mais par la bouche de quelqu'un qui, n'y étant plus, peut le décrire par l'Esprit. Le péché n'aura pas de domination sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. Bien que j'aie parlé, et avec raison, du chapitre 7 comme étant une parenthèse, car il vient entre la doctrine du chapitre 6 et l'état pratique du 8^e, cependant, en un certain sens, la doctrine de l'épître se termine avec le chapitre 6. Le péché n'a pas de domination sur ceux dont il y est parlé, car ils ne sont pas sous la loi, mais sous la grâce. Ainsi, se livrant à Dieu pour l'obéissance, ils ont leur fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle. Les gages du péché, c'est la mort; le don de Dieu, c'est la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur.

Ainsi l'on a vu les deux états où l'on passe par expérience; sous la loi, et dans la puissance de l'Esprit en Christ. Le contraste complet qui existe entre les deux est évident; ce n'est pas une différence de degré, mais d'état. L'incompatibilité des deux se voit dans l'exemple des deux maris, le changement ne pouvant avoir lieu que par la mort, qui brise absolument le lien.

Mais je parle maintenant du contraste dans l'état lui-même. Au chapitre 7, l'homme est dans la chair; au chapitre 8, il n'est pas dans la chair, parce que l'Esprit de Dieu demeure en lui. L'expérience du chapitre 7 ne considère que la loi; au chapitre 8, il est mort à la loi par le corps de Christ, et la question est entre la chair et l'Esprit. Christ est en nous, et le corps est mort, mais l'Esprit est vie dans l'âme délivrée. Nous avons donc, en premier lieu, au chapitre 7, les deux maris mis en contraste: un homme renouvelé en relation avec la loi, et le même en relation avec Christ ressuscité d'entre les morts, le premier lien étant brisé d'une manière absolue par la mort de la personne qui y était retenue. Ensuite vient l'expérience du premier, de l'homme renouvelé sous la loi, expérience jugée par l'intelligence chrétienne de quelqu'un qui n'est plus sous la loi; la chair est jugée, ainsi que l'impuissance de l'âme renouvelée pour vaincre la chair en étant sous la loi. Il faut un libérateur; c'est Dieu par Christ. Nous sommes vivants en lui, et lui est en nous; et nous sommes morts au péché, ayant été crucifiés avec Christ. Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ, car, bien que la chair soit en moi, je suis affranchi de sa loi, par la loi de l'Esprit de vie, dans le Christ Jésus, et moi, quant à ma position devant Dieu, je n'ai rien d'autre que Christ comme vie, dans la puissance de l'Esprit. Ce que la loi ne pouvait pas faire, ce que je ne pouvais pas réussir à faire quand j'étais sous la loi, parce que la chair ne se soumet pas à la loi, Dieu l'a fait, car la chair a judiciairement disparu de devant Dieu dans la mort de Christ comme sacrifice pour le péché, et là, la chair et moi, quant au péché, mourûmes avec lui. Le vieil homme a été crucifié; c'en a été fait de lui à la croix. Là Dieu a condamné le péché dans la chair.

C'est alors qu'est introduite la puissance du Saint Esprit qui habite en nous. Déjà dans le verset 2, se trouve un sommaire de notre état. Mais les choses de l'Esprit et la marche selon l'Esprit se rapportent directement à une personne divine et à une nouvelle nature, et il est fait distinctement allusion à cela dans le changement de notre ancienne position en Adam, pour en occuper une nouvelle en Christ, bien que l'Esprit ne soit pas séparé, de la vie dont il est la puissance. Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Ce n'est point assujettir la chair, qui ne peut se soumettre à la loi; mais si Christ est en vous, le corps est mort, d'après le chapitre 6, car, vivant en lui-même, il ne produit que le péché; cependant je suis vivant, l'Esprit est vie comme la puissance et comme celui qui produit la justice. Et de plus, afin de compléter la délivrance, si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ (le chef de son peuple) d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous. C'est l'Esprit de Dieu, en contraste avec la chair; — c'est l'Esprit de Christ, quant à ce que nous sommes, formés maintenant d'une manière vivante selon Christ; — c'est l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus (nom personnel de Christ) d'entre les morts, comme accomplissant notre délivrance finale. A partir de là, il est parlé du Saint Esprit, non seulement comme d'une personne divine habitant en nous, et agissant ainsi sur la vie, mais comme opérant d'une manière distincte de nous. Par l'Esprit, nous faisons mourir les actions du corps, nous sommes conduits par l'Esprit; il est l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: «Abba, Père». L'Esprit lui-même, est-il dit, «rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu,» ayant l'héritage en espérance, et il nous est en aide dans notre infirmité durant notre passage,

pendant que nous attendons avec patience d'être mis en possession de l'héritage. L'Esprit lui-même, quand nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient, intercède pour nous, mais en nous, selon Dieu. Telle est la réalité de sa présence avec nous.

Il y a donc une délivrance (*). Ce n'est pas être né de nouveau; ce n'est pas le pardon (bien que ces deux choses soient réelles), mais c'est une délivrance, en ce que nous sommes morts avec Christ, notre vieil homme est crucifié avec lui, et il est notre vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu; et, son oeuvre en étant la base, cette délivrance est possédée et connue, en même temps que notre place est en lui, par l'Esprit habitant en nous. Et nous recevons l'Esprit en croyant en l'efficace de l'oeuvre de Christ pour le pardon de nos péchés. Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous. L'écriture sur ce point est aussi claire que possible. Il est également clair que celui dont parle Romains 7, ne possède pas cette délivrance; la preuve en est très simple, il cherche à être délivré. Cette délivrance n'est pas une chose qui ait à se répéter; c'est un état dans lequel nous entrons: le chapitre 8 tout entier le démontre. Nous sommes en Christ, nous avons l'Esprit d'adoption, le Consolateur qui ne nous est point ôté.

(*) Nous l'avons ici, basée sur la mort de Christ, et on en jouit par l'Esprit. De même en Galates 5: 1: «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant» et en 2 Corinthiens 3: 17: «Là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté».

Ce n'est pas être né de nouveau; là se trouve «il faut,» ce qui n'est point la révélation de la grâce et du salut qui n'est que par la croix. La visitation, prophétisée par Zacharie (Luc 1: 77-79) avait pour but de donner la connaissance du salut par la rémission des péchés.

Les gentils furent scellés après avoir entendu l'évangile de leur salut et y avoir cru. (Actes des Apôtres 10: 43, 44; Ephésiens 1: 13, 14). Je ne doute pas que Celui qui a commencé la bonne oeuvre ne l'achève aussi jusqu'au jour de Jésus Christ. Mais le témoignage de l'écriture est constant. Le fils prodigue revint à lui-même, se repentit, confessa son péché, reconnut qu'il périssait et entra dans le chemin qui, de fait, le conduisait chez son père; mais il n'avait pas rencontré son père, il ne connaissait pas sa pensée, il ne pouvait pas crier: «Abba, Père», et n'avait point la plus belle robe pour le rendre propre à entrer dans la maison. C'est en vain qu'on dira qu'il n'en avait pas la conscience; il ne possédait pas ces choses. Christ a été livré pour nos offenses; mais bien qu'il ait fait la paix par le sang de sa croix, nous ne la possédons pas jusqu'à ce que nous ayons été justifiés par la foi. Il est d'une égale importance de voir que la paix a été parfaitement faite, et que nous ne la possédons pas avant d'avoir cru. En fait, dire que nous avons la paix avec Dieu et que nous n'en avons pas la conscience, est un non-sens. Cela détruit aussi la relation qui existe entre la présence de l'Esprit et l'oeuvre de Christ. Etre affranchi et en liberté, avoir liberté avec Dieu et crier: «Abba, Père;» être délivrés de la loi, du péché et de la mort, et ne pas en avoir la conscience, cela n'a pas de sens; bien que nous ne soyons peut-être pas capables d'expliquer comment cela a lieu, cependant nous le savons et nous en jouissons.

Je n'attache aucune importance au mot «chrétien», nom donné probablement par le monde; mais le corps de celui qui est tel, est le temple du Saint Esprit qu'il a de Dieu.

En comparant entre eux quelques passages des épîtres aux Romains et aux Galates, on voit clairement que c'est un état distinct et non un simple progrès dans la condition de l'âme; c'est la liberté de fils, fruit de la rédemption, en contraste avec l'esclavage sous la loi, même si l'on est né de Dieu. Au chapitre 5 de Galates, verset 18, nous lisons: «Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi». Avant que la foi vînt, nous étions gardés sous la loi, notre conducteur jusqu'à Christ, mais après que la foi fût venue, nous n'y avons plus été (Galates 3: 23, 24). Nous sommes tous fils de Dieu (*), par la foi dans le Christ Jésus. Mais l'héritier, aussi longtemps qu'il est un enfant, ne diffère en rien d'un esclave, quoiqu'il soit seigneur de tout. Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs criant: «Abba, Père».

Le chapitre 5 exhorte les Galates à demeurer fermes dans cette liberté; la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, mais si l'on est conduit par l'Esprit, on n'est pas sous la loi. La chair était là, mais leur état et leur position étaient entièrement changés: ils étaient fils, libres, conduits par l'Esprit, pas sous la loi, parce que Christ les avait rachetés de cet état-là, et ainsi la foi étant venue, le Saint Esprit leur avait été donné. L'état dans lequel ils se trouvaient, était la conséquence de la venue du Fils de Dieu pour les racheter, et de leur foi en Lui et en son oeuvre.

(*) Non «enfants;» ce sont deux choses que Paul ne confond pas.

Maintenant examinons ce qui est dit en Romains 8, quant à l'état de délivrance: «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu». «Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte». Et d'où vient cela? «Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce;» «tenez-vous vous-mêmes pour morts» (Cf. Galates 2: 19, 20). Christ étant mort, nous sommes affranchis de la loi; nous sommes morts avec Christ au péché, et à la loi aussi; mariés à un autre, à Christ ressuscité. Nous sommes en Christ; la loi de l'Esprit de vie en lui nous a affranchis; car ce que la loi ne pouvait pas faire, Dieu l'a fait, en envoyant son propre Fils pour le péché. La conséquence est, non point une loi imposant à l'homme une justice humaine, mais les choses de l'Esprit comme notre portion.

Quoique la chair soit en nous, nous ne sommes point en elle, ni dans cette position devant Dieu, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous; il n'est pas dit: si nous sommes nés de nouveau, ce que l'on peut être sans connaître encore la délivrance. Et si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie; et alors on entre, par l'Esprit, dans une relation consciente de fils, et ainsi, non pas simplement comme nés de Dieu, mais ayant le témoignage par l'Esprit d'être nés de Dieu (ici nous avons «enfants» et non «fils»), nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. Les principes de l'état décrit dans le chapitre 7, sont la loi, la chair, le péché, la captivité sous la loi du péché; on n'est pas délivré, la volonté est bonne, mais il n'y a pas de puissance pour l'accomplir. Les six premiers versets présentent les deux relations: l'une avec la loi, l'autre avec Christ ressuscité, la mort mettant entièrement fin à l'une, et étant le seul moyen d'en être délivré. Les principes du chapitre 8 sont que l'on

est en Christ (non seulement pardonné, mais dans un nouvel état), et affranchi par la loi de l'Esprit de vie en lui; le péché dans la chair est condamné, en ce que Christ est mort comme sacrifice pour le péché; on n'est pas dans la chair, mais dans l'Esprit; l'Esprit de Dieu habite en nous, le corps est mort, l'Esprit est vie. Nous sommes fils, et nous savons que nous le sommes; nous souffrons avec Christ, pour être glorifiés avec lui. Christ et l'Esprit, qui ne sont pas mentionnés dans le premier état, se trouvent ici; le sujet tout entier, c'est le second mari, dans la puissance de l'Esprit. Il est impossible de trouver deux positions et deux relations plus distinctes. Ayant cru au pardon des péchés par le sang de Christ, le croyant a reçu l'Esprit, et sait par lui où il en est comme mort avec Christ, et maintenant en Christ.

Un mauvais enseignement, qui met la nouvelle naissance (*) à la place d'une rédemption connue et accomplie par l'oeuvre de Christ, ayant détourné plusieurs coeurs sincères de la simple et claire vérité scripturaire, j'ajouterai ici ce que l'écriture présente d'une manière évidente. Si une âme peut en vérité dire devant Dieu: «Abba, Père», cette âme est scellée. Si quelqu'un sait réellement qu'il est en Christ, et Christ en lui, il est scellé. Si l'amour de Dieu est versé dans le coeur d'un homme, cet homme est scellé (Romains 8; Galates 4; Jean 14; Romains 5). Il peut en exister d'autres preuves, car toute la vie d'un homme sera, sauf quelques manquements particuliers, la manifestation évidente de l'habitation de l'Esprit de Dieu en lui; mais je prends à dessein la preuve la plus simple et la plus immédiate, dans les termes où nous la donne l'écriture. Or ce qui empêche l'acceptation pure et simple de cette vérité, c'est que l'on ne croit pas pleinement la doctrine de la rédemption. On regarde le pardon comme se rapportant aux péchés passés (**), à ceux commis avant la conversion, ce qui était en réalité le pardon pour les Juifs. L'écriture le présente en contraste avec le pardon chrétien (Voyez Hébreux 9 et 10). On ne croit pas à ce que l'écriture nomme rédemption éternelle. En général, les chrétiens ne pourraient pas vous dire ce que c'est que n'avoir plus conscience de péchés ils ne savent pas même ce qu'est le bonheur de l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché. Ils comprendront bien que tous leurs péchés passés ont été pardonnés quand ils ont cru, mais, quant aux péchés commis depuis, ils estiment qu'il faut une nouvelle aspersion du sang de Christ, ou la sacrificature actuelle de Christ dans le ciel, pour en faire l'application: deux choses qui ne se trouvent point dans l'écriture.

(*) Vérité vitale et nécessaire, sans doute, mais, en même temps qu'on la met à la place d'une rédemption accomplie, on veut, chose très naturelle en effet avec cette idée, que nous examinions si nous sommes dans la foi, interprétation tout à fait erronée de l'écriture.

(**) Dans Romains 3: 25, les «péchés précédents» sont ceux des saints de l'Ancien Testament. Il est clair qu'au moment où je saisis le pardon, je ne puis l'appliquer qu'aux péchés déjà commis. Je n'en ai pas d'autres. Mais cela ne touche pas l'étendue et la portée de la mort de Christ, qui a eu lieu avant que j'eusse commis aucun péché. Il ne faut pas confondre l'oeuvre de l'Esprit et celle de Christ.

Demandez-leur ce que signifie cette parole: «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés», ils ne pourront vous le dire. Chaque péché, après avoir été commis, doit trouver son pardon quand et comme on le pourra, et l'on enseigne que penser autrement est une chose très dangereuse.

Or le fait est que, dans ce cas, il y a interruption de la communion, et que la ressource se trouve dans ce que Jésus enseigne à ses disciples lorsqu'il leur lave les pieds (Jean 13) avec de l'eau. Mais quand j'ai une fois cru à l'oeuvre de Christ, le péché ne m'est plus imputé, je suis parfait quant à la conscience. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus; celui qui a porté nos péchés et les a ôtés depuis longtemps, se trouve là. Il ne faut pas confondre l'oeuvre de l'Esprit qui me fait reconnaître mes fautes, avec celle de Christ, accomplie et ayant son efficacité une fois pour toutes et pour toujours. Il a porté mes péchés quand je n'en avais pas encore commis un seul; et si le pardon, dans le sens de non-imputation, devait être obtenu maintenant, il serait impossible, car Christ devrait souffrir pour ces péchés-là, ainsi que le dit l'apôtre: «Puisque dans ce cas, il aurait fallu qu'il souffrit plusieurs fois depuis la fondation du monde».

Il suit de là que, par l'enseignement courant, celui qui n'a pas dans son âme, par la foi, le sentiment de la rédemption, et celui qui l'a en réalité, sont mis sur le même niveau, quoique l'un ait l'Esprit d'adoption et que l'autre ne l'ait pas. Celui-ci cherche à obtenir miséricorde, ne l'ayant pas encore saisie par la foi; celui-là, avec Dieu, crie: «Abba, Père», mais tous deux sont enseignés à supposer que le péché est imputable de la même manière, et à rechercher s'ils sont enfants de Dieu; et c'est ainsi que l'homme délivré, par un faux enseignement, est rejeté sous la loi, comme dans Romains 7.

Si, en réalité, vous pouvez dire: «Abba, Père», assurément vous êtes scellé, mais alors aucun péché ne peut vous être compté, sans quoi Christ est mort en vain. Le judaïsme, sous ce rapport, valait mieux que ce demi-christianisme. Pour un Juif qui avait péché, il y avait un sacrifice, et son péché était pardonné. Maintenant, avec la doctrine courante, quelqu'un sera peut-être pardonné pour ce qui a eu lieu avant sa conversion, mais pour tout ce qui suit, il n'aura rien qu'incertitude. Mais Christ a obtenu une rédemption éternelle, et bienheureux est l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché. L'oeuvre étant achevée, et celui qui est sanctifié, parfait à perpétuité, l'adorateur *purifié une fois pour toutes*, n'a plus conscience de péchés, et Christ est assis sur le trône du Père, parce que tout est achevé. C'est de cela que le Saint Esprit est le témoin; être né de Dieu ne l'est pas.

Il y a un passage sur lequel il sera bon d'ajouter un mot. «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8: 9). Ces mots «n'est pas de lui», troublent quelques personnes. Cela veut dire simplement qu'il n'est pas de Christ, tout comme le prodigue n'était pas à sa place de fils jusqu'à ce qu'il eût rencontré son père.

Le verset 1 de ce chapitre 8 nous place en Christ, le verset 9 montre Christ en nous, ce qui est l'état chrétien, selon la promesse que nous lisons en Jean 14: 20. Ce n'est pas l'état de l'âme qui est ici en question, mais le fait que Christ est en nous, comme le prouve le verset suivant en relation aussi avec le chapitre 6. «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17); cela ne peut pas avoir lieu avant que nous ayons cet Esprit. Nous ne sommes donc point jusque-là dans l'état chrétien, comme appartenant de fait à Christ, bien que, comme le fils prodigue, nous puissions être en chemin. L'habitation de l'Esprit

en nous est une partie de l'état chrétien, ainsi que le montrent les épîtres aux Galates, aux Romains, 2 Corinthiens 5 et 1, et quantité d'autres passages.

Je m'arrêterai aussi un instant sur le texte suivant qui est fréquemment cité: «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui demeure en Dieu» (1 Jean 4: 15). Or, en premier lieu, il n'est question ici ni du sceau de l'Esprit, ni de la nouvelle naissance. Cela est supposé, et il y est fait allusion dans le chapitre 3: 24; mais là, le témoignage de l'Esprit, démontrant que nous demeurons en lui, et lui en nous, n'est *appliqué* qu'à sa demeure en nous, telle qu'elle pouvait être manifestée par les dons de toutes sortes. Mais ce qui caractérise le chrétien, c'est l'obéissance. Il garde les commandements de Dieu, et cela renferme le fait de demeurer en Dieu et Dieu en nous, et l'Esprit nous en donne la conscience. Il en est ainsi aux versets 4 et 13 du chapitre 4, mais les termes varient; au verset 13, il est dit: «Il nous a donné de son Esprit», termes qui, en fait, se rapportent à l'Esprit de prophétie, mais très importants ici, comme nous rattachant à Dieu dans sa nature.

Jean ne s'occupe pas d'actes administratifs, tels que le fait d'être scellés, par lesquels nos relations sont connues. Il reste dans ce qui a rapport à la nature de Dieu et à la communion avec cette nature. Dieu est lumière, nous le sommes aussi. Dieu est amour; celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. Notre communion (coijwn°a) est avec Dieu, et nous marchons dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière; dans l'amour, comme Christ nous a aimés. Sans doute, c'est par l'Esprit, mais ce dont Jean est rempli, comme étant une chose actuelle, c'est que nous sommes en Dieu et Dieu en nous; ce n'est pas le fait que nous sommes scellés pour le jour de la rédemption, qui n'est pas encore arrivé; il nous donne de son Esprit, de sorte que nous demeurons en lui et que nous avons communion avec lui. Cela n'est pas le sceau, quoique ce soit par son moyen, c'est-à-dire par le don du Saint Esprit. Le chapitre 5 des Romains se rapproche de ce point de vue. L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné. C'est bien le don, mais ce qui est envisagé ici, c'est l'effet du don, et non la chose elle-même. Quand un homme a été vivifié, qu'il se confie dans le sang de Christ et qu'il est scellé du Saint Esprit, il entre dans la plénitude de Dieu, de tout ce qui est en lui; sa nouvelle nature en elle-même jouit, est capable en elle-même de jouir, de tout ce que Dieu est. Le Saint Esprit est le révélateur en même temps que la puissance spirituelle, pour réaliser ce qui est révélé, et ainsi nous entrons dans cette plénitude, notre conscience étant rendue parfaite par le sang de Christ.

Entrant ainsi dans tout ce en quoi le Saint Esprit nous introduit, nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous. Et c'est là la position de tout chrétien, de quiconque croit que Jésus est le Fils de Dieu. Mais il est regardé comme scellé, ainsi que ce passage lui-même le fait voir.

La description de l'état chrétien, dans cette 1^{re} épître de Jean, commence au chapitre 3: 23, qui le montre dans sa manifestation extérieure. Au verset 24, puis au chapitre 4, depuis le verset 7, on a le côté intérieur de cet état. Les six premiers versets du chapitre 4 sont une parenthèse, indiquant le moyen de discerner les mauvais esprits. Jean, dans ses écrits, ne s'occupe pas de la manière divine dont Dieu, dans ses voies, administre les choses; il traite de la nature de Dieu et de la plénitude qui est en lui, ainsi que de notre relation avec cette

plénitude dans son caractère et sa puissance. Le lecteur trouvera la même suite de pensées dans Ephésiens 3: 14-19. C'est la pleine bénédiction dans laquelle nous amène le Saint Esprit par lequel nous sommes scellés. L'épître aux Ephésiens nous en présente la réalisation.

Il y a un autre point important dans le passage de Jean qui nous occupe, c'est la force de ces mots: «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu» (verset 15). Ici celui dont on parle occupe ouvertement la place d'un chrétien; il ne s'agit nullement de la personne de Christ en contraste avec son oeuvre. Dans le passage lui-même, ce qui est mis en évidence, c'est l'ensemble de ce qu'il était, ce qu'il a accompli, ce qu'il est maintenant dans la gloire; de même dans ce qui suit (chapitre 5), ce n'est pas simplement que nous sommes vivifiés, mais que «celui qui a le Fils a la vie». Nous avons là tout le mystère de la piété quant à ce qui nous concerne; Christ comme homme dans la gloire, venu une fois ici et ayant accompli son oeuvre, puis remonté vers le Père. Les versets 9 et 10 du chapitre 4, nous montrent le Fils envoyé dans le monde, afin que nous vivions par lui et pour être la propitiation pour nos péchés. Au verset 12, l'amour de Dieu est consommé en nous maintenant; le verset 17 présente Christ comme l'homme glorifié et, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans le monde. Il est donc évident que l'expression «Fils de Dieu» comprend toute l'histoire de Christ. Mais la manière dont Jean parle de Lui va plus loin; il est vraiment un homme, «venu en chair», mais il est Dieu dans sa personne. Nous connaissons «le véritable, et nous sommes dans le véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: Lui (oËtov) est le Dieu véritable et la vie éternelle».

Lisez depuis le chapitre 2: 28, jusqu'au verset 3 du chapitre 3. Est-il parlé de lui comme Dieu ou comme homme? Dans la moitié d'un verset, il apparaît sous les deux aspects. Nous sommes nés de lui et par conséquent enfants de Dieu, mais le monde ne nous connaît pas, comme il ne l'a pas connu. C'est une même personne qui est Dieu et qui est homme, selon l'aspect sous lequel on la considère.

Croire en sa personne est le secret et le fondement de tout; mais c'est une personne divine qui est descendue ici-bas, qui est Dieu, qui a accompli l'oeuvre, et qui est remontée en haut; en même temps, un vrai homme qui est mort, mais qui était le Fils de Dieu. Ainsi nous entrons dans toute la plénitude de Dieu, nous demeurons en lui (étant en Christ), selon tout ce que, dans ses voies envers nous en Christ, il a déployé de lui-même, et cela est précieux. Mais l'administration de ces voies est une chose différente, comme, par exemple, le sceau du Saint Esprit qui nous rend capables de demeurer en lui.

Paul nous fait connaître les voies administratives et judiciaires de Dieu. «Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» par la foi en Christ, le Fils, qui a opéré la rédemption. Nous sommes fils (n³o) et non pas simplement enfants (t^mcna) et ainsi Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs. Jean va droit à la chose dans laquelle nous sommes ainsi introduits, dans sa plénitude en Dieu comme révélé dans le Fils. Tout dans la pensée de Dieu, le (noÂv) de Christ, appartient à chacun, de même que la plus belle robe, les sandales et l'anneau appartenaient au prodigue, mais nous entrons dans la jouissance de ces choses en étant scellés du Saint Esprit, et nous sommes capables de le faire, en étant fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur. (Ephésiens 3).

Ainsi, quant à cette dispensation, c'est seulement après que le Fils de Dieu fut venu, eut été crucifié, eut accompli la rédemption, et fut monté au ciel, que le Saint Esprit descendit, sceau et témoignage publics que Jésus était le Fils de Dieu, l'homme glorifié en haut. Il en est de même pour l'individu. Quand quelqu'un croit que l'oeuvre est accomplie, qu'il en saisit pour lui-même l'efficace, alors il est scellé du Saint Esprit, qui donne l'assurance de la place où nous sommes devant Dieu, par ce que Christ a accompli, et qui est les arrhes de ce qu'il a acquis pour nous, ayant ôté nos péchés, mis entièrement fin à notre ancienne position devant Dieu dans la chair et sous la loi, et étant entré comme notre précurseur dans la gloire, comme homme, en vertu de la rédemption.

Or quand Christ est fidèlement annoncé, même là où l'efficace de son oeuvre n'est pas clairement appliquée, cependant ce qui a cette efficace est placé devant l'âme comme une vérité. En général, dans la prédication de l'évangile, on dit aux auditeurs qu'il leur faut naître de nouveau, — ce qui est tout à fait vrai; — puis qu'ils doivent s'examiner eux-mêmes pour savoir s'ils le sont; et si on leur parle de la valeur du sang de Christ, on les avertit soigneusement de prendre garde d'avoir une fausse confiance, de ne pas se séduire eux-mêmes, etc. L'effet de cet enseignement (quand la Parole a atteint l'âme) est que la plupart restent dans un esprit de servitude, et se sondent eux-mêmes pour voir si Dieu peut les accepter. Le fondement peut être posé, mais ils se demandent s'ils sont propres pour le ciel. L'efficace du sang de Christ est une ressource pour la fin de leur carrière; plusieurs vérités pour vivre, comme l'on dit, une seule pour mourir. Un petit nombre de chrétiens, chez lesquels l'Esprit de Dieu en fait sentir le besoin, réalisent le pardon comme un fait actuel et même une chose qu'ils possèdent; en conséquence, étant scellés, ils crient à Dieu: «Abba, Père», mais, après tout, ils restent dans un esprit de servitude, rejetés qu'ils sont sur l'examen d'eux-mêmes, et le jugement qu'ils peuvent porter sur leur état; ne cherchant pas pleinement à croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ, en vraie sainteté et dans la vie divine. Et, même cela, ils le tournent en une question de se rendre propres à paraître devant Dieu, c'est-à-dire en une question de justice, perdant ainsi la vraie sainteté aussi bien que la justice divine. L'acceptation devant Dieu n'est pas connue; on en parle peut-être en passant, sans en saisir la portée. Tel est l'état du monde chrétien.

Que l'on insiste auprès des âmes rachetées et sauvées sur la vigilance, la diligence de coeur, la crainte de Dieu, sur la nécessité de travailler à notre propre salut avec crainte et tremblement, à la bonne heure; mais que ce soit auprès de ceux qui sont sauvés comme tels, et quand effectivement ils le sont. Car bien que nous ayons l'assurance d'être gardés et affermis jusqu'à la fin par la puissance divine, cependant, si nous sommes rachetés, et précisément parce que nous le sommes, nous avons à traverser le désert où tout en nous est criblé et éprouvé (Jean 10; 1 Corinthiens 1), mais où le vrai croyant se repose sur la fidélité du Dieu vivant qui ne retire pas ses yeux de dessus les justes, et sur l'oeuvre parfaite qui l'a racheté et sauvé, en sorte qu'il n'est plus dans la chair, et qui l'a amené dans cette position où il est éprouvé.

En résumé donc, le patron et le modèle de la position chrétienne, se voit dans Matthieu 3: 16, 17. Les cieux sont ouverts à Christ, il est scellé et oint du Saint Esprit, et le Père le reconnaît comme son Fils bien-aimé. Seulement Christ, comme homme, était là selon son excellence propre. Pour nous, la rédemption était nécessaire, car «à moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Il résulte de là que, pour que nous nous trouvions nous-mêmes dans cette position, notre foi doit reposer non seulement sur sa personne, mais sur son oeuvre.

Et quant au moment auquel une âme est scellée, c'est quand il y a en elle la foi dans l'oeuvre de Christ; il n'y a point de délai, — je ne vois pas pourquoi il y en aurait, - mais le coeur peut tarder à croire à l'efficace de l'oeuvre de Christ, la foi à se l'approprier.

L'armée de l'Eternel

ME 1881 page 341 – ME 1882 page 21

Introduction

L'expression «l'armée *de l'Eternel*», appliquée primitivement à un peuple terrestre (Josué 5: 13, 14), peut bien être employée maintenant pour désigner le peuple spirituel composé de ceux que le Seigneur a rachetés. Dans son grand amour, il les a délivrés du «monde», de la «chair» et du «diable», par l'oeuvre de la rédemption qu'il a accomplie, les rendant agréables à Dieu: acceptation connue, comprise et goûtée par la foi. C'est là la position dans laquelle se trouvent tous ceux qui appartiennent au Seigneur: les enfants de Dieu. «Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes» (Ephésiens 4: 8).

Le Seigneur est descendu d'abord là où le péché avait amené l'homme: dans les «parties inférieures de la terre;» il a renversé la dernière forteresse de l'ennemi; il a emmené captifs ceux qui étaient sous la captivité de Satan, et les a si complètement et si parfaitement délivrés, qu'il peut maintenant les employer comme instruments de sa puissance contre l'ennemi.

Il nous a non seulement accordé, par le don de sa grâce, d'être «saints et irréprochables devant lui en amour», mais, quant à notre position actuelle, il nous a «fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Il ne trouve pas suffisant que nous possédions ces bénédictions et cette position par la foi; il veut encore que nous comprenions et que nous réalisions les richesses de notre portion en Lui.

A quoi serviraient tous les trésors de l'Inde à un homme qui ne comprendrait pas qu'il les possède, et ne saurait ainsi ni en jouir, ni en faire usage? Il en est de même des richesses de Christ, nos propres richesses. Soyons sûrs qu'elles offrent à nos coeurs un vaste champ d'activité, si nous voulons arriver à les réaliser et à en jouir nous-mêmes, afin de pouvoir amener d'autres personnes à cette possession et à cette jouissance. Pour cela, il faut que l'âme soit dans un bon état; il faut le renoncement à soi-même et le dévouement, de la fidélité dans «ce qui est à autrui», afin que Dieu puisse nous confier les vraies richesses (Luc 16: 11, 12).

Il y a une grande différence entre posséder d'une manière abstraite les richesses célestes, ou les réaliser et en jouir, comme nous jouissons de notre position d'union avec Christ.

Nous désirons, si Dieu le permet, examiner toutes ces choses en détail; voir ce que doit être l'activité de ceux qui sont entrés dans l'armée céleste avec — espérons-le — des coeurs diligents; puis nous chercherons à nous exhorter et à nous encourager les uns les autres, selon que le Seigneur nous le donnera dans sa sagesse.

Nous diviserons nos méditations en trois grandes parties:

- I. La position céleste dans le Christ Jésus, position qui nous appartient, en notre qualité de peuple de Dieu, par la rédemption qui est en Lui.

- II. L'état d'âme qui est nécessaire pour que, nous trouvant dans cette position, nous puissions réaliser nos propres richesses. Ceci embrassera trois phases distinctes:
 1. Nos relations pratiques avec «la chair» et avec le «moi», en rapport avec notre position en Lui.
 2. La condition dans laquelle doit être l'âme pour pouvoir faire face à l'ennemi.
 3. La manière de nous assurer la «présence du Seigneur», et le succès dans le combat spirituel.
- III. La réalisation de notre héritage céleste, et l'affranchissement d'autres âmes, c'est-à-dire l'activité de «l'armée de l'Eternel», sous la direction d'un Christ céleste.

L'analogie frappante qui existe entre le livre de Josué et les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens a été, plus d'une fois déjà, le thème d'utiles méditations au milieu du peuple de Dieu. Nos méditations actuelles auront pour objet ces portions des Ecritures, qui offrent un champ d'études si vaste à ceux qui appartiennent au Seigneur. «Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Ecritures, nous ayons espérance» (Romains 15: 4).

«Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11).

Ce n'est donc pas seulement pour notre instruction et pour notre consolation, que nous sont donnés la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes; mais les choses qui arrivèrent à Israël nous sont présentées d'une manière spéciale, pour nous servir d'avertissement et d'encouragement le long du chemin.

Que Dieu (pour l'amour de son nom) bénisse son peuple et dirige l'activité de chacun de ses enfants dans une voie qu'il puisse approuver! Qu'il nous donne de reconnaître et d'éprouver la vérité de toutes les choses qui viennent de Christ, et la bénédiction qui en découle, afin que nous ayons une divine énergie pour rechercher sa face et pour jouir des choses qui nous sont données directement de Dieu.

Première partie

Chapitre 1 : Les conseils de Dieu et l'état de son peuple

Dans les premiers chapitres du livre de l'Exode, nous avons un tableau de l'état de péché du peuple de Dieu avant la rédemption. Ils sont esclaves et idolâtres en Egypte. L'Egypte est un type du monde naturel en état de chute et sous la puissance de Satan. Les enfants d'Israël sentaient leur misère, mais ne paraissaient avoir d'autre pensée que celle d'alléger le joug sous lequel ils gémissaient. La fournaise d'Egypte, avec le fouet des oppresseurs et le cliquetis des chaînes de l'esclavage, les faisaient soupirer et crier; mais Dieu leur était inconnu!

Et même, lorsque leur cri «à cause de la servitude» fut entendu, ce n'est pas à Dieu qu'il était adressé (Exode 2: 23, 24). Il arriva pourtant jusqu'à Lui, car rien ne lui est caché et il a l'oreille ouverte aux gémissements qui se font entendre ici-bas.

Le pauvre enfant prodigue (Luc 15) était arrivé au bout de ses ressources dans le pays de l'esclavage; mais ce n'est pas là encore ce qui le ramène à son père, ou le fait rentrer en lui-même et crier à Dieu pour avoir du secours. Non; pour suppléer à ses besoins et pour alléger sa souffrance, il s'éloigne de Dieu plus que jamais. Sa *volonté* lui a fait quitter la maison paternelle; la *nécessité* l'a poussé plus loin; ce n'est qu'une *misère* complète qui a pu donner à la bonté et à la miséricorde de son père l'occasion de se manifester. Il en est de même pour le pécheur. Vous le verrez mettant ses talents, toute son énergie, sacrifiant sa santé même, à la poursuite de quelque chimère qui lui échappe toujours, ou qui, s'il l'atteint enfin, se fond entre ses mains sans donner une satisfaction quelconque aux ardents désirs de son coeur. Le prodigue va plus loin alors; il se joint aux habitants du pays, mais est bientôt forcé de reconnaître la vérité du grand principe de ce monde: c'est que ce dernier ne *donne* jamais rien.

Interrogez un homme du monde; demandez-lui si, lorsqu'il était en pleine activité, lorsqu'il paraissait riche et heureux, son coeur était satisfait? S'il vous répond franchement, il vous dira «non;» ses désirs ne l'ont point amené à Dieu; ils l'ont entraîné au contraire plus loin qu'il ne l'aurait voulu, et il a échangé tout ce qu'il possédait contre «les gousses que les pourceaux mangeaient».

C'est, dans un sens, une bonne chose que l'âme arrive à cette extrémité de misère, car alors il n'y a plus d'obstacle au déploiement de cette grâce de Dieu, qu'un «fils aîné» peut refuser.

«Dieu donc ouït leurs sanglots» (Exode 2: 24), et Dieu descend pour les délivrer. Non seulement il est amour, mais il est actif dans son amour. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique». «Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu».

Mais «Dieu est un feu consumant;» comment donc exercera-t-il son amour envers le pécheur sans le consumer? Nous en avons une belle image dans le chapitre 3 de l'Exode, où l'ange de l'Eternel apparaît à Moïse «dans une flamme de feu au milieu d'un buisson». Le buisson était en feu, mais n'était point consumé (verset 2). C'est une étrange anomalie! «Et Moïse dit: Je me détournerai maintenant, et je regarderai cette grande vision, pourquoi le *buisson ne se consume point*» (verset 3). C'est là ce qui est merveilleux.

Si Dieu s'était révélé comme Celui dont la sainteté doit consumer tout ce qui lui est contraire, qui aurait pu subsister devant lui? Mais il est descendu et s'est révélé en Jésus, dans un caractère d'humble miséricorde; il a voilé sa gloire dans la personne de cet homme humble, et cependant il ne pouvait être caché. Comme le soleil, en perçant les nuages, prouve l'intensité de ses rayons par la chaleur et la lumière qu'ils répandent autour d'eux, ainsi Jésus, dans son humble chemin de service et de travail, répand ses rayons de lumière et d'amour dans le coeur de ceux dont il a entendu le cri. Il est descendu, en grâce, pour chercher dans

un pauvre monde perdu, ceux qui veulent se confier à son amour avant le jour du jugement. C'est ainsi que Dieu, qui est un feu consumant, ne consumait pas, parce qu'il se révélait en grâce — une grâce qui règne en justice.

Puis Dieu annonce ses desseins à Moïse: «Je suis descendu pour délivrer mon peuple de la main des Egyptiens, et pour le faire remonter de ce pays-là, en un pays bon et spacieux, en un pays décollant de lait et de miel» (verset 8). Il ne dit pas un mot du désert et des quarante années d'épreuve que le peuple y passera. Son *plan* était de les éprouver là, et il l'exécutera; mais son *but* était de les amener au lieu où il pourrait habiter lui-même, au pays qui «est abreuvé d'eaux selon qu'il pleut des cieux;» à un pays dont l'Eternel a soin, «sur lequel l'Eternel, ton Dieu, a continuellement ses yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin» (Deutéronome 11).

Il veut nous amener dans un lieu où son propre coeur puisse être satisfait, où il puisse habiter avec son peuple et jouir de lui. Quelle différence entre ce lieu-là et le pays de l'esclavage, où l'on ne peut rien avoir sans peine, où aucun homme ne *donne* rien! «Car le pays où tu vas entrer pour le posséder, n'est pas comme le pays d'Egypte, duquel vous êtes sortis, où tu semais ta semence, et l'arrosais avec ton pied, comme un jardin à herbes» (Deutéronome 11: 10).

Dieu nous a rachetés pour le ciel et pour Christ dans la gloire; il ne nous a point rachetés pour ce monde, quoique ce soit ici-bas qu'il éprouve nos coeurs, et qu'il nous apprenne à éprouver le sien et à avoir confiance en lui. C'est pourquoi il annonce ses desseins à Moïse sans lui dire un seul mot du désert.

Lorsque Moïse vient annoncer au peuple que Dieu veut le délivrer, Satan commence immédiatement à agir. Aussi longtemps que l'homme fort armé a gardé son palais, ses biens étaient en sûreté; mais s'il en vient un plus fort que lui, tout est changé. Les fardeaux sont augmentés et les travaux rendus plus difficiles; il faut faire les briques sans paille. Le service de Satan est facile, lorsque chacun est endormi sous son pouvoir, et se laisse entraîner sans résistance par le courant; mais il devient tout autre lorsque Dieu commence à travailler de son côté.

Alors l'homme regrette l'engourdissement de son premier état, qu'il préférerait de beaucoup à l'oppression active du second. Les chaînes qu'il sentait à peine, deviennent plus lourdes, et il en entend le cliquetis.

Satan lie ses victimes de mille manières différentes, mais les chaînes les plus tristes sont celles qui ne font aucun bruit, et qui, par conséquent, restent inaperçues. Les chaînes de Caïn étaient l'envie et la jalousie; il ne pouvait supporter de voir que son frère, qui n'avait pas travaillé autant que lui, fut accepté sans effort. Celles de Balaam étaient les «gages de l'iniquité», qui tenaient son âme captive. Il serait volontiers mort de la mort du juste, mais il n'avait pas la force de briser les chaînes qu'il aimait si bien, pour vivre de la vie du juste; ainsi il était perdu. Pour Hérode, c'était la convoitise qui l'enchaînait. Nous voyons en lui le travail d'une conscience délicate, tellement qu'il «craignait Jean, le sachant homme juste et saint, et

il le gardait soigneusement; et lorsqu'il l'avait entendu, il faisait beaucoup de choses, et il l'écoutait volontiers» (Marc 6: 20). Pour un moment il paraissait complètement changé, mais les chaînes invisibles et silencieuses qui entouraient son âme étaient trop fortes pour qu'il pût les briser; et, pour plaire à une courtisane, il fait décapiter Jean. C'est bien sérieux!

Nous pourrions citer, dans les Ecritures, bien d'autres exemples de ce genre. Judas aimait l'argent; l'avarice était la chaîne qui finit par étouffer son âme, et qui n'était visible que pour l'œil du Seigneur; cette chaîne se resserrait peu à peu jusqu'au jour où le «fils de perdition s'en alla en son propre lieu». Pour l'aimable jeune chef du peuple (Marc 10), c'étaient les richesses qui retenaient son cœur captif; Jésus met le doigt sur la chaîne, et «il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens» (Luc 18). Pour Gallion, c'était l'insouciance indifférente que nous rencontrons si souvent: «Il ne se mettait pas en peine de tout cela» (Actes des Apôtres 18: 17). Pour Félix, c'était la négligence qui lui faisait remettre les choses d'un jour à l'autre. Il était effrayé, lorsque Paul discourait sur «la justice, et sur la tempérance, et sur le jugement à venir;» mais il remit la repentance à un autre jour qui, hélas! n'arriva jamais. Pour Saul de Tarse, c'était sa robe de propre justice.

Toutes ces différentes chaînes entourent notre cœur si doucement, que nous ne les sentons que lorsque le Seigneur intervient dans sa miséricorde; alors tout change. Nous commençons à nous apercevoir de l'esclavage, comme nous ne l'avions jamais senti auparavant, parce que Satan déploie toutes ses forces pour empêcher la grâce du Seigneur de faire son oeuvre de délivrance. Hélas! le peuple que Dieu veut délivrer, commence à murmurer. Mais ne nous en étonnons pas; tout était comparativement facile pour lui dans cet esclavage, que Satan ne lui faisait pas sentir trop péniblement; mais touchez à ses chaînes, et il criera!

Je désire, en passant, adresser un mot à la conscience de mes lecteurs. Avez-vous, autour de votre cœur, quelque chaîne silencieuse et invisible, dont vous n'avez peut-être pas même conscience? Peut-être le Seigneur l'a-t-il touchée de temps à autre de manière à vous en faire entendre le bruit; cependant vous restez enchaîné. Peut-être aussi est-ce une chaîne dont vous connaissez bien l'existence, le Seigneur et votre conscience vous l'ont déjà fait sentir; cependant elle est toujours là. Quelque péché secret que vous gardez et que vous chérissiez au fond de votre cœur, invisible à d'autres, mais s'attachant à vous et vous rongant.

Prenez garde; regardez à Celui qui vous a fait sentir cet esclavage, et soyez assuré que si son oeil l'a vu, son bras est assez fort pour briser tous les liens qui enlacent votre cœur; ils seront comme «les cordes qui étaient sur les bras de Samson», — ils deviendront «comme du lin où l'on a mis le feu» (Juges 15: 14).

Ne laissez pas non plus la terrible chaîne de l'insouciance et de la négligence se resserrer peu à peu autour de votre âme, jusqu'à ce «plus tard» qui ne viendra jamais.

Vous êtes avertis; allez à Lui (que vous soyez saint ou pécheur) et, quand vous serez en sa présence, il vous fera éprouver la vérité des paroles qu'il a dites lui-même: «Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres».

Chapitre 2 : L'annonce du jugement et le moyen d'y échapper; le bouquet d'hysope

Je passe sous silence tous les signes et les miracles qui furent faits dans le pays de Cam, ainsi que les compromis proposés par l'ennemi, sous la pression de la main de Dieu, pour arriver au moment où le message final fut envoyé par Moïse à Pharaon (Exode 11).

Je ferai remarquer ici la complète analogie qui existe entre ce qui se passait alors, et les dispensations actuelles du Seigneur, en grâce. Avec le message de la pleine et libre grâce dans l'évangile, nous recevons la révélation finale d'un jugement à venir — révélation aussi positive qu'elle est solennelle et pénétrante pour l'âme. Aucune menace, pas de déclamations ou de dénonciations; rien que l'exposé, à la fois calme et terrible, de la ruine totale de l'homme mis à l'épreuve de diverses manières, et de la condamnation certaine et éternelle de toute âme que Dieu jugera d'après ses oeuvres. La vérité a paru et a tout mis en lumière; elle a montré ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, ce qu'est Satan, ce qu'est le monde, ce qu'est le jugement: toutes choses sont mises à nu par elle. Dieu ne *menace* pas, mais il a révélé le jugement à venir comme résultat terrible de la grâce méprisée. «Et Moïse dit: Ainsi a dit l'Eternel: environ sur le minuit je passerai au travers de l'Egypte» (verset 4). L'heure où chacun dort et se croit en sûreté est l'heure choisie pour le jugement. «Et il y aura un si grand cri dans tout le pays d'Egypte, qu'il n'y en eut jamais, et qu'il n'y en aura jamais de semblable» (verset 6). Un cri qui retentit lorsque le coup est déjà frappé.

Les signes et les miracles n'avaient produit aucun effet sur le coeur de Pharaon, qui était même resté insensible à la menace du jugement. Le plan de la délivrance avait été déroulé par Celui qui sait ce qu'il peut exiger, et qui allait paraître sur la scène comme un juge juste et inexorable. *L'heure du souper* était celle où il fallait écouter et agir; lorsque *minuit* arrive, le coup était frappé, il était trop tard. Celui qui aura différé aura beau mettre en avant sa parfaite connaissance du plan de la délivrance; c'est trop tard; il a croisé les bras et le jugement l'a atteint. Il peut crier: «Seigneur, Seigneur, ouvre-moi», la porte de la miséricorde est fermée pour toujours!

Si nous examinons la parabole du grand souper, dans le 14^e chapitre de Luc, nous voyons que ce ne sont pas ceux qui vivaient ouvertement dans le péché, qui refusent ce dernier appel de la grâce. Je dis le dernier, car vous remarquerez que la fête de l'évangile est présentée comme le repas final du *jour* où Dieu était en relations avec l'homme. Dans ce jour-là, le Seigneur dînait dans la maison du pharisien. Le *souper* est le dernier repas du jour avant que *minuit* sonne. Ce fait est significatif: l'évangile arrive après les voies de Dieu et ses divers essais avec l'homme. Le *matin* de l'innocence, avec ses beaux moments de fraîcheur, lorsque Dieu descendait pour visiter ses créatures et que la création était pure de toute souillure, a bien vite passé, et l'homme est tombé pour ne jamais revenir à cet état de bénédiction de la créature.

Alors vinrent les voies du *milieu du jour*, les rapports de Dieu avec l'homme possédant une conscience obtenue par la chute. C'est alors que se montre la terrible méchanceté des

hommes et des anges; la terre est remplie de corruption et de violence, et Dieu lave cette terre souillée dans le grand baptême du déluge. Mais l'homme met le diable à la place de Dieu dans la terre renouvelée, et le monde entier l'adore en se livrant aux passions et aux abominations de leurs cœurs.

Puis vient ce que j'appellerai *l'après-midi*: l'épreuve de la loi. La loi montrait à l'homme quel était son devoir; ses «tu feras» et «tu ne feras pas» lui enseignaient ce qu'il devait être, mais ne lui montraient ni ce qu'il *était* réellement, c'est-à-dire complètement ruiné et perdu, ni ce qu'était Dieu avec son cœur plein d'une tendre pitié et d'un amour parfait. Les prophètes sont alors envoyés pour rappeler l'homme à l'obéissance de la loi sous peine du jugement final; et les prophètes sont lapidés.

Enfin c'est au *soir* que Dieu se révèle en Christ. L'homme sera-t-il touché et gagné cette fois-ci? Hélas, non! Pas un seul cœur ne vient de lui-même à Christ; on ne sait voir en lui quelque beauté qui puisse le faire désirer. C'était un soir splendide que celui qui se montrait ainsi, après un jour d'orage et de misère; mais il devait se terminer bien vite par les ténèbres de la croix, où l'homme éteignit (autant que cela lui fut possible) la lumière du ciel.

Dieu avait encore en réserve une autre heure de miséricorde; l'heure du *souper*: le Saint Esprit envoyé du ciel avec ce message: «Venez, car déjà tout est prêt». Il dit: «Venez», car minuit, le jugement, était près d'arriver. Mais «ils commencèrent *tous unanimement* à s'excuser». Même les hommes qui ne vivaient pas positivement dans le péché, mais s'occupaient honorablement de leurs affaires et de leurs familles, refusent, eux aussi, le don de Dieu.

Je ne connais rien de plus solennel que la parabole de l'homme riche et de Lazare (Luc 16), où le Seigneur soulève le voile, pour nous laisser voir le jugement terrible d'une époque à venir, et nous faire comprendre, dans ce présent jour de grâce, quel sera alors cet aiguillon terrible du remords, le *souvenir forcé* des avantages que nous avons perdus pour toujours et par notre propre faute. Quel châtiment terrible pour les professants, pour les insoucians, pour les timides! «Mon enfant, souviens-toi», parole qui, à elle seule, nous dépeint cette scène redoutable mieux que n'auraient pu le faire les plus longs récits.

Mais je ne veux pas m'appesantir sur ce côté-là du tableau; je désire plutôt indiquer aussi bien que possible le moyen d'échapper à ce jugement infaillible.

Il y avait, la nuit de la pâque, une sérieuse question entre Dieu et Israël; les Israélites étaient pécheurs, et le péché avait fait de Dieu un juge; mais il était descendu pour les délivrer et pour les amener au pays de la promesse, et il leur indique le moyen par lequel il pourra, tout en maintenant sa justice, passer par-dessus leur péché, lorsqu'il jugera le monde. Le sang d'un agneau sans tare devait être mis «sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons», qui devaient rester fermées, et dont aucun d'eux ne devait sortir jusqu'au matin.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter longuement sur cette scène si connue et qui, tant de fois déjà, a été méditée avec fruit; je voudrais seulement appuyer sur certains points qui ne me paraissent pas avoir été suffisamment remarqués. Le soir venu, l'agneau devait être

égorgé, et son sang appliqué sur la porte par l'Israélite, agissant dans «l'obéissance de la foi;» et cette aspersion devait avoir lieu au moyen d'un «bouquet d'hysope». Ce bouquet d'hysope est significatif. Plusieurs connaissent ce que l'on appelle le plan du salut; ils comprennent très bien qu'on ne peut être sauvé que par la foi et que, seul, le sang du Seigneur Jésus Christ peut nous délivrer du jugement à venir; ils connaissent ces paroles: «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Hébreux 9: 22). Cependant ils n'ont, pour ainsi dire, jamais tenu le bouquet d'hysope dans leurs mains — ce bouquet d'hysope, qui est la démonstration du lien réel existant entre leurs âmes et l'acceptation de la bonne nouvelle. C'est là le point que plusieurs d'entre nous négligent. Le bouquet d'hysope est employé dans deux occasions dans les Ecritures. (Je ne parle pas de son importance comme type dans les holocaustes. Voyez Lévitique 14 et suivants). Dans une de ces occasions, il est employé *par* un Israélite avec du sang (Exode 13); dans l'autre, il est dans la main d'un homme net, «qui l'emploie *pour* un Israélite et avec de l'eau (Nombres 19). Dans les deux cas, il est le signe de *l'humiliation*. Le psalmiste considère aussi l'hysope de cette manière, dans le Psaume 51: 7, lorsqu'il s'écrie: «Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai net». C'était la purification morale de son âme par une complète humiliation. Un Israélite qui croyait ce que lui disait Moïse à propos de la délivrance, dans cette nuit qui devait être «en mémorial», n'allait pas comme tant d'entre nous le font, se croiser les bras et attendre. Non; il se ceignait et agissait dans «l'obéissance de la foi» (Romains 1: 5; 16: 26). Le monde pouvait le voir, le bouquet d'hysope à la main, aspergeant la porte de sa maison, «confessant de sa bouche» sa foi au message divin, et s'appropriant ainsi personnellement l'efficace du sang de l'agneau. C'était humiliant pour lui de se présenter ainsi devant un peuple d'idolâtres, dont il avait partagé les abominations (Ezéchiel 20: 6-8), et de confesser que, quoiqu'il appartînt au peuple choisi de Dieu, il ne pouvait échapper au jugement qu'en se mettant à l'abri du sang de l'agneau. En faisant cette confession, il justifiait Dieu et se condamnait lui-même; c'était humiliant, mais cela devait être ainsi. «Que Dieu soit vrai et tout homme menteur». C'est là le lien entre l'homme et Christ, et ce lien manque à plusieurs; le bouquet d'hysope n'a jamais été pris en main; l'âme ne s'est jamais humiliée dans l'obéissance de la foi, connaissant son propre état et ne se contentant pas de croire du coeur à l'évangile, mais le confessant de bouche à salut.

Dieu a des moyens bien variés pour ouvrir les âmes à la connaissance de leur propre misère, afin que son coeur à lui soit libre de répandre dans celui des hommes les flots de son immense amour! Qu'ils sont merveilleux les différents chemins par lesquels il amène les âmes au lieu de la bénédiction, c'est-à-dire au sentiment de leur ruine complète devant lui! Une fois qu'elles sont arrivées là, il n'y a plus d'obstacles; dès lors, rien ne saurait être plus simple que l'histoire de sa grâce: «La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur, c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (Romains 10: 8, 9). Le pauvre brigand sur la croix connaissait l'humiliation dans sa conscience, lorsqu'il dit: «Nous y sommes justement». Il avait, à ce moment-là, le bouquet d'hysope à la main; il ne réclamait aucune supériorité sur le brigand qui se moquait; il n'essayait pas de se justifier; il justifiait Dieu et se condamnait lui-même; il n'y avait donc plus

aucun obstacle à ce que l'amour de Christ se fit connaître à lui. Il croyait dans son coeur et il confessait de sa bouche; aussi fut-il en paradis avec Jésus ce même jour-là. Il en est de même pour la femme syrophénicienne. «Oui, Seigneur», dit-elle, reconnaissant qu'elle n'avait pas le droit de rien réclamer de Celui qui était là, devant elle, le coeur plein de miséricorde, «cependant les chiens, sous la table, mangent des miettes». Elle montre ainsi que son coeur avait compris celui de Dieu, et qu'elle croyait trouver là une bénédiction pour ceux même qui n'avaient aucune promesse et aucun droit à la grâce; c'était la conscience s'humiliant devant le Seigneur dans l'obéissance de la foi, et, aussitôt qu'elle en arrive là, la source est ouverte; le coeur du Seigneur est libre de répandre cette bénédiction qu'il est venu révéler et apporter. «O femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux» (Matthieu 15: 28). Il est impossible de *trop* attendre de Dieu. Comme l'Eternel luttait autrefois avec Jacob pour l'amener à la condition où il pourrait le bénir, ainsi le Seigneur lutte avec la femme jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à comprendre et à sentir son propre état; alors vient la bénédiction. C'est cette vérité que fait entrevoir à notre âme l'Israélite avec le bouquet d'hysope dans la main, le soir de la pâque. Le sang dont il fait aspersion, est mis là pour satisfaire l'oeil de Dieu; pour lui donner une juste raison de passer, dans ses jugements, par-dessus l'homme dont les péchés méritaient d'être châtiés, aussi bien que ceux de l'Egyptien, son voisin.

Minuit, l'heure du jugement, arrive; mais tout était en règle avant cette heure-là; il faut qu'il en soit de même pour nous. Nos péchés ne peuvent pas être plus grands au jour du jugement qu'ils ne le sont aujourd'hui, et le moyen, donné par Dieu, pour échapper à ce jugement, ne changera pas non plus: il est infailible maintenant, comme il l'était alors. L'amour de Dieu a anticipé ce jour-là en donnant son Fils, qui est venu et a présenté son sang devant Dieu. Dieu a déclaré notre état de péché quand il a dit: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul», et le jugement ne peut que confirmer cette vérité; mais Christ a porté nos péchés, les a ôtés de dessus nous, avant que le jour arrive, et Dieu nous a fait savoir qu'il en est ainsi. «Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» ([Jean 3: 18](#)).

Mais, direz-vous, je sais tout cela. Je vous demande alors: Etes-vous pardonné? êtes-vous en sûreté sous la protection du sang de Christ? Je ne vous demande pas si vous *espérez* être sauvé, mais si vous *l'êtes?* — et vous l'êtes, si vous croyez ce que Dieu dit. Si vous croyez votre propre coeur, vous serez confus: «Celui qui se confie en son propre coeur est un fou» (Proverbes 28: 26).

Puissiez-vous savoir ce que c'est que d'avoir tenu dans votre main le bouquet d'hysope; d'avoir confessé de votre coeur que votre seule sécurité est ce précieux sang de Christ, que Dieu, contre lequel vous avez péché, a regardé et accepté, et dont la valeur à ses yeux ne changera pas au jour du jugement. C'est en vertu de ce sang qu'il a dit: «Je passerai par-dessus vous».

Après cette déclaration, oseriez-vous encore douter qu'il ne l'ait accepté? Je ne demande pas si *vous* l'avez accepté, mais si vous croyez qu'*il* l'ait accepté — et, vous le *savez*, vous en avez la preuve en ceci: que Jésus est assis à la droite de Dieu. «Ayant fait par lui-même la

purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» (Hébreux 1: 3).

Supposez que quelqu'un ait payé pour moi une dette que je ne pouvais payer moi-même; je ne peux plus être poursuivi pour cette dette, mais j'ai peur de rencontrer mon créancier. Pour pouvoir être heureux en sa présence, il faut que je sois sûr que quelqu'un a été assez bon pour payer à ma place. Dieu déclare qu'elle est payée; ma conscience est donc libre, et je puis supporter maintenant d'examiner mon propre coeur, ce que je n'osais pas faire auparavant.

La question de nos péchés est donc réglée avant le jour du jugement, et réglée de manière à satisfaire la justice même de Dieu. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait plus rien à espérer; Christ ne peut pas mourir encore une fois, «la mort ne domine plus sur lui». Il a été «offert une fois pour porter les péchés de plusieurs». Je dis *tous* nos péchés, car ils étaient tous à venir quand ce précieux sang fut versé, quand Jésus les porta en son propre corps sur la croix. S'ils n'étaient pas tous là, expiés et ôtés, ils s'élèveraient sûrement contre nous au jour du jugement, et ce serait la condamnation éternelle pour nous. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, il a porté tous nos péchés à nous qui croyons. D'autres peuvent le rejeter et périr, mais l'amour est là, ainsi que l'oeuvre de Christ pour sauver tous ceux qui croient en lui.

Chapitre 3 : Le sceau de l'Esprit Saint sur la rémission des péchés

Lorsque nous recevons la rémission de nos péchés, un fait très important pour nos âmes en est la conséquence; je veux parler du sceau de l'Esprit Saint qui est mis sur nous, *au moment même* où nous acceptons ce pardon, où nous croyons en Jésus Christ. C'est tout autre chose que le réveil de nos âmes qui nous fait simplement voir combien nous avons besoin d'être pardonnés; c'est l'habitation du Saint Esprit dans nos corps.

Cette vérité est démontrée en type dans les choses qui arrivèrent à Israël. Du moment que le sang a satisfait aux justes exigences de Dieu, la colonne de nuée et de feu descend du ciel. «Et l'Eternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit; et il ne retira point la colonne de nuée le jour, ni la colonne de feu la nuit de devant le peuple» (Exode 13: 21, 22).

Quel bonheur pour les Israélites d'être délivrés d'un Dieu de jugement, la nuit de la pâque; mais Dieu était dehors, et ils étaient dedans; ils ne pouvaient avoir aucune communion de pensées avec Celui qui exerçait le jugement. Leur pensée à eux, dans cette nuit solennelle, était d'empêcher Dieu d'entrer dans leurs maisons; mais, après le jugement, il vient immédiatement prendre place au milieu de ceux que le sang a préservés.

Le *pardon* était connu, mais l'affranchissement ne l'était pas encore; cependant la conscience était purifiée devant Dieu; c'est pourquoi la colonne de nuée descend avant que le peuple ait quitté l'Egypte.

Mon âme peut ne connaître que le simple et bienheureux fait de la rémission des péchés, mais peu importe — le reste suivra! Dieu me scellera de son sceau. Lorsque Pierre prononça

devant une foule qui avait besoin de pardon, ces paroles qui leur annonçaient la rémission de leurs péchés au nom du Seigneur Jésus et en vertu de son oeuvre: «Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 43), ces pauvres coeurs avides acceptèrent immédiatement le message; et «comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la Parole» (verset 44). Sans doute, l'Esprit Saint avait déjà travaillé à réveiller ces âmes *avant* la visite de Pierre; il avait créé des désirs et des besoins, que Christ seul pouvait satisfaire; mais, maintenant, il vient avec le message de pardon et il est cru; c'est pourquoi il fait sa demeure chez ceux qui ont accepté ce message: c'est le *don* de l'Esprit Saint, bien différent *des dons* qui devaient, dans ce même jour-là, faire reconnaître sa présence à d'autres yeux.

C'est ainsi que Pierre comprenait le sceau de l'Esprit Saint, et c'est ainsi que Paul l'enseignait. Pierre leur dit, au 2^e chapitre des Actes verset 38, qu'après la rémission des péchés, ils recevront le don du Saint Esprit. Paul en dit autant dans l'épître aux Romains; le sang de Christ ayant été versé (chapitre 3: 25), le pécheur ayant cru en celui qui justifie l'impie (chapitre 4: 5), et qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes (chapitre 4: 24, 25), l'amour de Dieu est versé (immédiatement) dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné (chapitre 5: 5). Tout ceci a lieu avant que l'affranchissement de leur *état* de péché devant Dieu leur soit connu (chapitres 6; 7).

La réception de l'Esprit Saint est donc positivement un résultat de notre foi en Christ pour la rémission de nos péchés. Il nous reste, sans doute, beaucoup à apprendre; mais le résultat est évident: le Saint Esprit demeure en nous comme conséquence et comme sceau; «auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse» (Ephésiens 1: 13).

Le chapitre 10 de l'épître aux Hébreux nous développe cette même vérité. Aussitôt que l'oeuvre de Christ est accomplie, l'Esprit Saint est envoyé, afin que nous connaissions la rémission des péchés. «Et l'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage,... je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 14-17).

Il n'est pas question ici du témoignage de l'Esprit Saint *en nous*, mais *à nous*. Il vient pour demeurer dans l'Eglise, et pour nous dire, non seulement que Christ a aboli nos péchés avant de monter dans les hauts lieux, mais encore pour nous rendre témoignage que nos consciences sont purifiées et que Dieu ne se souviendra plus jamais de nos iniquités. — Il ne manquera pas à sa propre Parole, ni à Celui dont le précieux sang a été répandu, ni au témoignage que nous a rendu son Esprit!

Nous avons donc la présence du Saint Esprit (sans que nous l'ayons demandé) comme conséquence de la rémission de nos péchés par l'effusion du sang de Christ, comme Israël avait la colonne de nuée et la gloire (sans l'avoir cherchée) comme conséquence de l'effusion du sang de l'agneau pascal.

C'est comme si Dieu avait désiré être immédiatement avec son peuple, car, aussitôt qu'il peut, sans déroger à sa justice, descendre pour habiter au milieu des Israélites, il le fait.

Chapitre 4 : La rédemption

Tout enfant de Dieu possède le pardon de ses péchés; il n'est jamais question dans les Ecritures d'un enfant de Dieu non pardonné. Une fausse théologie peut sans doute obscurcir les âmes et les empêcher de connaître la vérité, néanmoins le pardon des péchés est leur portion; leurs péchés leur *sont* pardonnés, qu'elles en aient conscience ou non. Mais Dieu veut qu'elles le *sachent*; c'est pourquoi, lorsqu'elles reçoivent le pardon, il leur donne le Saint Esprit. Ce n'est pas affaire de progrès, mais de simple foi, c'est-à-dire d'accepter les pensées de Dieu en abandonnant les nôtres. «Abraham crut Dieu», voilà la foi. L'expérience est souvent en contradiction avec ce que Dieu dit; mais la foi n'est pas l'expérience, et c'est par la foi, non par l'expérience que nous sommes sauvés. La pleine assurance de la foi est le seul état normal du chrétien. Elle est basée sur ce que Christ a fait, et sur ce que l'Esprit Saint a déclaré dans la parole de Dieu. L'incrédulité rejette cette Parole et va à la perdition, mais la foi — une foi chrétienne enfantine — croit Dieu, «scellant ainsi que Dieu est vrai», et Dieu met son sceau, le Saint Esprit, sur celui qui croit. Mais connaître le pardon des péchés n'est pas connaître la rédemption. Un homme peut savoir que les péchés pour lesquels il aurait dû être jugé lui sont remis, et être malgré cela en Egypte quant à sa conscience; il peut croire qu'il continue à être simplement «un pécheur», qu'il est encore un enfant d'Adam déchu, et, dans ce cas, le sentiment d'être délivré de cet état ne saurait se trouver en lui. C'est sans doute beaucoup déjà, de savoir que j'avais commis des péchés qui méritaient le jugement, et que la grâce intervenant m'a mis à l'abri par le sang de Christ, effaçant à la fois mes péchés pour toujours et me délivrant du jugement à venir. Mais c'est tout autre chose de savoir que j'ai été affranchi complètement de *l'état* dans lequel je me trouvais devant Dieu — celui d'un enfant d'Adam, pécheur et responsable — et que je suis maintenant un enfant de Dieu pardonné, et ne pourrai jamais redevenir un enfant d'Adam!

C'était autre chose pour Israël de savoir qu'il était *sauvé* hors d'Egypte, ou de savoir seulement qu'il était à *l'abri* du jugement, la nuit de la pâque. En Egypte, les Israélites avaient été des esclaves, faisant des briques sans paille; ils sont les affranchis de Dieu lorsqu'ils chantent le cantique de Moïse au bord de la Mer Rouge, du côté du désert.

Or c'est ce point-là que plusieurs ignorent; ils mettent leur confiance en Christ comme leur seule espérance; ils savent même que leurs péchés leur sont pardonnés, mais ils n'en continuent pas moins, pendant tout le temps de leur vie, à gémir sur ce qu'ils sont des «pécheurs» ou de «misérables pécheurs». Ils ne pourraient pas faire cela, s'ils connaissaient réellement la rédemption.

Supposez qu'un Israélite, au lieu de chanter avec les autres le cantique de Moïse, s'écrie, en s'apercevant que sa personnalité n'a pas changé: «Je suis encore un pauvre esclave en Egypte!» que penseriez-vous de sa folie? Cependant il y a beaucoup d'enfants de Dieu qui ne se trouvent pas dans un état meilleur, et combien c'est déshonorant pour l'oeuvre de Christ! Mais cet état satisfait la religion systématique et lui vient même en aide; la vraie puissance de la rédemption est ignorée, non pas en paroles, car, hélas! celle des ruses de l'ennemi qui réussit le mieux est d'employer des paroles orthodoxes, sans leur donner leur vraie et entière

signification, et d'aveugler ainsi les âmes du peuple de Dieu, les gardant jusqu'au bout dans l'ignorance et l'incertitude.

Un Israélite racheté était considéré, dès ce moment-là, comme sur un terrain entièrement nouveau; il n'était plus traité comme un esclave en Egypte, mais comme possédant une nouvelle position et des relations très différentes avec Dieu. Il en est de même pour le chrétien (*).

(*) Je ferai remarquer ici que nous ne devons pas confondre deux pensées qui sont très distinctes dans les Ecritures, c'est-à-dire la *rédemption* ou *rachat* et l'*acquisition* ou *achat*. Christ est «le chef de tout homme». Tout homme doit lui être présenté, en grâce maintenant ou en jugement plus tard, à cause des droits qu'il a sur tout homme par achat. C'est à ceci qu'il est fait allusion en 2 Pierre 2: 1, et dans Jude, ou il est parlé de ceux qui professent son nom, reniant le Maître qui les a achetés; il n'est pas dit ici qu'il les ait rachetés. Dans la parabole du trésor (Matthieu 13), vous avez l'homme achetant le *champ* (le monde), afin de posséder le trésor qui y était caché. Christ achète tout l'héritage, le monde et tout ce qu'il contient; mais il rachète son peuple. Acheter un homme, c'est en faire son esclave; le racheter, c'est le rendre libre. Il n'est jamais dit que Christ ait racheté tous les hommes; il est dit qu'il les a achetés, c'est pourquoi il a sur ce terrain-là (et pas seulement sur celui-là), des droits incontestables sur tous les hommes. Un chrétien est à la fois acheté et racheté; affranchi, par la rédemption, de l'esclavage de Satan et des conséquences de ses propres péchés, et acquis à Christ auquel il appartient; il est «acheté à prix», c'est pourquoi il «n'est plus à lui-même», mais à Celui qui l'a acquis pour le posséder.

Et maintenant une autre chose se présente: c'est que nous devons non seulement apprendre ce que nous avons *fait*, et que nous avons besoin d'être *pardonnés*, mais encore comprendre ce que nous *sommes* et la *délivrance* que nous trouvons en Christ. Nous n'atteindrons pas la conscience d'une complète délivrance de ce que nous sommes, tant que nous n'aurons pas été forcés de nous écrier: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera?» Nous avons vu que le pardon des péchés peut être connu jusqu'à un certain point, sans que la rédemption soit comprise.

Tout ceci est développé dans le 14^e chapitre de l'Exode. Les Israélites se mettent en route pour quitter l'Egypte; mais ils ont à apprendre une amère leçon; c'est qu'ils ne peuvent se délivrer eux-mêmes; ni le pardon, ni la possession de la vie, ne donnent la force. C'est ici que se place l'*expérience*, mais l'expérience avant la délivrance, c'est-à-dire sur un terrain qui n'est pas encore le terrain chrétien. L'expérience ne donne jamais l'affranchissement; elle m'amène à comprendre que je suis captif, mais ne peut me délivrer (voyez Romains 7: 14-24); ce qui me délivre, c'est l'oeuvre d'un autre.

Dans la nuit de la pâque, la question était entre Dieu et Israël; à la Mer Rouge, entre Dieu et l'ennemi. Auquel des deux, ceux qui avaient été rachetés par le sang, appartiendraient-ils?

Dans ce passage de la Mer Rouge nous apprenons, en type, l'efficace de la *mort* de Christ et de sa *résurrection* pour nous délivrer du monde, et de la puissance de Satan qui a fait de ce monde une scène qui puisse satisfaire la chair de l'homme.

Le *sang* de Jésus a répondu pour nos péchés devant un Dieu juge; sa mort et sa résurrection nous placent, par la rédemption, dans une position toute nouvelle: elles nous

délivrent pour toujours des attaques et des accusations de l'ennemi. Dieu nous compte, dans sa grâce, ce que nous possédons par la foi: l'efficace de ce que Christ a traversé pour nous.

Les enfants d'Israël avaient campé à Pi-Hahiroth entre Migdol et la mer. Pi-Hahiroth signifie «le passage de la liberté». Satan rassemble ici toutes ses forces pour un assaut final qui rende inutile «le salut de l'Eternel;» toutes ses armées poursuivent le peuple, qui a «une fort grande peur». L'Eternel permet cette poursuite, dont le résultat doit être de leur apprendre à le connaître autrement que comme Juge. Ils font l'expérience de leur faiblesse et de leur incapacité, quand ils trouvent qu'il leur était plus facile d'être les esclaves de Satan, que de supporter l'effort de sa poursuite lorsqu'ils essayent de lui échapper. Peut-être avaient-ils une fois rêvé la fuite; mais le jour de l'épreuve est là et leur servitude en Egypte leur paraît préférable à ce moment difficile. «Car il vaut mieux que nous les servions, que si nous mourions au désert» (verset 12). La mort était devant eux et la puissance de Satan s'étend jusqu'à la mort; la mort une fois passée, c'en est fini du pouvoir de Satan.

Les ressources de Dieu se montrent alors. Le sang qui a lavé nos péchés est sorti du côté d'un Christ mort; mais ce Christ est ressuscité et a quitté le domaine de la puissance de Satan, annulant la mort pour celui qui croit. «Ne craignez point, arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Eternel... L'Eternel combattra pour vous, et vous demeurerez tranquilles» (versets 13, 14).

Alors Moïse éleva la verge du jugement et divisa les eaux de la mort; et le peuple passa de l'autre côté, à travers la mort qui se trouvait devant eux un instant auparavant. L'Eternel avait forcé les derniers retranchements de la puissance de Satan et avait obtenu une complète délivrance *pour* son peuple. Il peut y avoir encore un grand travail à faire *en* eux jusqu'à ce qu'ils se connaissent eux-mêmes et soient amenés à comprendre que, dans leurs difficultés, tout doit leur venir de Dieu; mais le Seigneur a accompli l'oeuvre du salut *pour* nous, et ce qu'il a traversé nous est compté en grâce. Non seulement son sang nous a lavés de tout péché et nous a délivrés du jugement à venir, mais encore il est mort et ressuscité, et il a quitté la sphère dans laquelle il était entré pour nous: nous sommes donc aussi morts au péché et à l'état de péché pour lequel et auquel il est mort lui-même, en y mettant fin devant Dieu, et maintenant il vit à Dieu. «Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 9, 10). Comment donc Satan pourrait-il nous toucher ou nous accuser? Si nous sommes morts avec Christ à cette scène où son amour divin l'a fait entrer, nous y sommes morts pour toujours. Satan peut nous poursuivre (comme Pharaon et ses armées poursuivirent Israël), mais il y trouve sa ruine, il a épuisé ses forces, lorsqu'il a excité le monde entier contre Christ pour l'en chasser; mais c'est en cela même que Christ a détruit sa puissance. Ses accusations sont passées, ses attaques sont déjouées, nous sommes morts avec Christ. Ce ne sont que les vivants qu'on peut accuser et attaquer! Si nous étions simples nous-mêmes, cette grande vérité de l'affranchissement serait bien simple aussi; mais, hélas! nous ne sommes pas simples. C'est pourquoi nous avons à passer par d'amères expériences jusqu'à ce que nous en arrivions à nous écrier: «Qui me

délivrera?» Dès ce moment-là, tout est simple et clair. Nous avons été transportés complètement hors de la position et de la condition où nous avons commis les péchés, et, comme nettoyés et purifiés, nous avons été placés dans une position toute nouvelle: «en Christ» ressuscité d'entre les morts.

Nous ne serions jamais arrivés là par nos propres efforts; au contraire, nous ne pouvons obtenir cette délivrance en Christ, qu'en renonçant à tout effort personnel pour nous abandonner complètement à Celui qui a tout accompli, et qui se trouve lui-même maintenant dans cette position nouvelle.

Vous trouvez toutes ces expériences décrites dans le 7^e chapitre aux Romains, versets 14-24. Non pas que ces versets vous donnent l'expérience de *toutes* les personnes du temps où ils ont été écrits; ils vous montrent les expériences *passées* d'un homme *affranchi* qui avait lutté lui-même pour obtenir sa liberté, jusqu'au moment où il comprit que tous ses efforts l'éloignaient plutôt de la délivrance qu'ils ne l'en rapprochaient. Au moment où il écrit, il est sur terre ferme, pour ainsi dire, et il décrit ce qu'il a éprouvé avant d'être libre.

L'histoire de Jonas (Jonas 2) est comme une illustration de ce que nous venons de dire. Il est placé dans un lieu d'où personne que Dieu seul ne pouvait le délivrer: dans le «ventre du sépulcre», comme il le dit lui-même. Trois fois de suite il essaie de dire ce qu'il ferait, si seulement il pouvait sortir; mais non! «Je verrai encore le temple de ta sainteté». Non, les vœux et les résolutions ne servent de rien. «Mais moi», s'écrie-t-il, «je te sacrifierai avec la voix de louange». Cette promesse va-t-elle le libérer? Non. Il essaie de nouveau: «Je rendrai ce que j'ai voué». Mais tout est en vain; les promesses et les vœux, les efforts et les résolutions faits dans ces conditions-là n'ont aucune valeur; ils viennent du «moi», et aussi longtemps que ce «moi» est reconnu, c'est que vous n'y avez pas renoncé comme à une chose dans la chair de laquelle «il n'existe aucun bien», pour tourner vos yeux vers Christ seul.

Alors Jonas dit: «Le salut est de l'Eternel». Ah! Jonas, tu as enfin trouvé le secret; tu as touché le ressort et la porte s'ouvre; en un instant te voilà libre!

Qu'il est simple et qu'il est heureux en même temps d'avoir ses yeux détournés de soi-même, d'un état sans espoir, et reportés sur Christ, dans le sentiment d'une complète incapacité; alors tout change; nous sommes libres!

Je ferai remarquer, en passant, qu'il y a trois étapes dans l'expérience amère décrite dans ce chapitre (Romains 7: 14-24). Premièrement le mal irrémédiable de notre nature, de la chair, dans laquelle il n'habite point de bien, car non seulement l'arbre produit de mauvais *fruits*, mais *l'arbre* lui-même est mauvais. En second lieu, l'âme commence à s'apercevoir qu'après tout elle peut avoir de bonnes aspirations, un ardent désir de faire ce qui est bien devant Dieu, et que ces aspirations sont celles de la nouvelle nature qui est sanctifiée pour l'obéissance à Christ; le premier cri de l'âme qui se réveille est: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?» Mais quelle déception pour cette âme de voir que, malgré ces ardents désirs et ces sérieuses aspirations, la mauvaise nature est plus forte que la bonne et me rend captif, en sorte que ce

n'est pas ce que je veux que je fais, et que ce que je hais, je le pratique. C'est une dure leçon, mais bien utile aussi.

En dernier lieu, j'apprends que je n'ai aucun pouvoir sur ma chair, et que quelqu'autre que moi doit me venir en aide pour me délivrer. C'est triste pour moi d'apprendre que ma nature est absolument mauvaise; plus triste encore de comprendre qu'elle n'est pas moi, et que pourtant je suis esclave de ses désirs. Mais, dès l'instant que je renonce à moi-même et à mes propres efforts, et que je m'écrie: «Qui me délivrera?» mes yeux se sont détournés de tous les efforts tentés par le «moi», et je me trouve immédiatement libre. Le Seigneur est entré jusque dans les profondeurs de la mort, et la mauvaise nature a été jugée et condamnée si complètement dans sa personne, que je puis me considérer comme mort par la *foi* et pour la délivrance, quoique, de fait et par expérience, je trouve cette nature vivante et ses tendances toujours les mêmes. Seulement je suis autorisé à la traiter comme n'étant pas «moi», mais comme étant un ennemi que j'ai à combattre et à vaincre.

Ainsi nous sommes «en Christ» et plus du tout «en Adam», et *maintenant*, pour la *première fois*, nous porterons du fruit pour Dieu.

Toute cette oeuvre de rédemption (Exode 12-14) est ce que Dieu a fait *pour* nous; les expériences par lesquelles nous passons, sont un travail produit *en* nous, afin que nous puissions réaliser ce qu'il a accompli. Maintenant, pour la première fois, la bouche de ceux qui ont mangé en silence l'agneau pascal la nuit du jugement, dont les cris de détresse au bord de la Mer Rouge ont été exaucés par un Dieu Sauveur, s'ouvre enfin pour faire entendre un cantique de louange, pour célébrer ce que l'Eternel a accompli, dans sa grâce, pour leur délivrance.

Ainsi donc, les *péchés*, la *mort* et le *jugement* sont passés pour l'âme affranchie. Les péchés sont ôtés parce que Christ les a portés; la mort est passée pour nous en Lui. Si nous avons à mourir physiquement, c'est un passage pour arriver dans la présence du Seigneur, et «la mort est à nous» et n'est plus «les gages du péché». Christ ayant pris sur lui ces gages, nous sommes affranchis, et, au lieu de nous amener à la portion de l'homme pécheur: le jugement après la mort (Hébreux 9: 27), la mort nous conduit à la gloire où se trouve Jésus. Le jugement est passé, car Christ a porté la colère, et celui qui a cru «a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5: 24).

Et «les eaux retournèrent et couvrirent les chariots et les gens de cheval de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après les Israélites dans la mer, et il n'en resta pas un seul. Ainsi l'Eternel délivra Israël» (versets 28-30).

Les mêmes eaux qui réduisent l'ennemi au silence, retournent dans leur lit, empêchant ainsi le peuple de retourner par ce chemin-là dans le pays de l'esclavage et du péché. La rédemption, une fois accomplie, est accomplie pour toujours.

Chapitre 5 : La louange. La grâce et la gloire, sujets du cantique

«Celui qui sacrifie la louange, me glorifiera» (Psaumes 50: 23), dit le Seigneur. Dieu aime à recevoir nos louanges pour ce qu'il a fait en notre faveur, comme aussi pour ce qu'il est lui-même. Qui refuserait de chanter à sa gloire? Qui voudrait rester silencieux, quand il s'agit de lui offrir «le fruit des lèvres qui confessent son nom?» Mais remarquez quel est le moment où le chant se fait entendre: c'est lorsque l'ennemi est réduit au silence, lorsqu'ils «sont descendus au fond des eaux comme une pierre», «qu'ils ont été enfoncés comme du plomb au plus profond des eaux». Dieu a agi et Israël est libre: c'est le moment où Dieu veut avoir sa récompense en louanges et en adoration. Comment aurait-il pu, être adoré par des coeurs écrasés sous le joug, par des consciences mal à l'aise? C'eût été impossible.

Ce qu'on appelle généralement le culte est une certaine suite de formules religieuses, une routine de prières et de chants, auxquels on ajoute peut-être un sermon. Chacune de ces choses est très bonne à sa place, mais aucune ne se retrouvera dans le ciel. Le culte est ce qui caractérise le ciel: «Oh! que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison, et qui te louent incessamment» (Psaumes 84: 4). «Ils ne cessent jour et nuit, disant: Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant» (Apocalypse 4: 8).

Le Père cherche ceux qui l'adorent en esprit et en vérité (Jean 4: 23). Le culte est l'expression de notre *plénitude* et des bénédictions de Dieu; la prière est l'expression de nos *besoins* et de notre dépendance de lui.

Dieu commence par nous purifier de nos péchés, afin que nous puissions être heureux en sa présence; il nous donne une nouvelle nature, capable de jouir de lui dans la lumière de sa présence, et après cela il nous place devant lui, «saints et irrépréhensibles» en Christ, et nous scelle du sceau de l'Esprit de Dieu; alors, nous ayant rachetés, Christ prend sa place au milieu de son peuple pour conduire à Dieu leur louange. Christ était seul dans la mort, seul dans l'expiation et dans le jugement, mais, aussitôt qu'il a tout accompli et qu'il est ressuscité, il s'écrie: «Au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges» (comparez Psaumes 22: 22 avec Jean 20: 17, et Hébreux 2: 12).

Je crois donc que nous ne devrions chanter ses louanges que comme chrétiens, — comme croyants si vous voulez, — et sinon ne pas les chanter du tout. L'idée de faire chanter des pécheurs non croyants n'est pas autorisée par les Ecritures. Notre chant devrait être l'expression de notre bonheur, et s'adresser à Celui qui nous a bénis de toute bénédiction.

Nous examinerons quelques-uns des traits les plus intéressants du cantique de Moïse, dont le chœur était répété par Marie et par toutes les femmes, avec des tambours et des flûtes. «La mélodie et les danses» étaient entendues hors de la maison, et rendaient témoignage à ceux du dehors. Ces sons peuvent provoquer la colère du fils aîné, mais ils n'en sont pas moins l'expression de la joie du père et de toute sa maison (Luc 15).

Il y a deux parties bien distinctes dans ce cantique: celle de Moïse et celle de Marie. Le chant de Moïse exalte la *grâce* actuelle qui les délivre, comme aussi la *gloire* future à laquelle ils sont appelés; Marie chante la grâce actuelle, mais ne parle pas de la gloire à venir. Ceci est

d'autant plus frappant que nous savons qu'elle mourut en route dans le désert, avant que le peuple entrât au pays de la promesse (Nombres 20). Sans doute Moïse mourut aussi sur la montagne de Nébo, la loi, dont il était le représentant, ne pouvant amener le peuple à la possession du pays; mais ceci n'a rien à faire avec la leçon que nous apprenons dans ce 15^e chapitre de l'Exode. D'ailleurs il devait en être ainsi pour Moïse, puisqu'il avait «parlé légèrement de ses lèvres», et qu'il «en advint du mal à Moïse à cause d'eux» (Psaumes 106: 32, 33).

La foi lui fait comprendre la grâce libératrice de l'Eternel, c'est pourquoi il chante; elle lui fait entrevoir aussi la gloire à venir, et il chante le Jourdain et l'entrée sur la montagne de l'héritage, «au lieu que l'Eternel a préparé pour sa demeure, au sanctuaire que ses mains ont établi». Marie ne chante que la grâce présente, mais quel beau sujet pour un cantique! Cependant le coeur a besoin de quelque chose de plus que ce regard en arrière sur ces puissantes eaux du jugement, hors desquelles Jésus est sorti, y ayant laissé pour toujours nos péchés, la mort et le jugement! Cette joie, quelque grande qu'elle soit, ne peut nous aider à traverser le désert, où la foi et la patience sont exercées et mises à l'épreuve chaque jour: il faut pour nous aider, que notre coeur soit transporté au delà, dans la gloire où Jésus est déjà; que nous puissions nous glorifier dans l'espérance de cette gloire, et dans le sentiment que nous avons la paix avec Dieu, et que nous avons, par la foi, trouvé accès à sa faveur, cette faveur qui est bien plus précieuse que la vie (voyez Romains 5: 1, 2).

Marie représente ici la première joie du chrétien affranchi, cette joie si complète et si réelle que nous avons éprouvée nous-mêmes, ou que nous avons vue chez d'autres; elle est vive et bénie, mais c'est une joie qui ne nous accompagne pas bien loin sur le chemin. Vous la voyez souvent chez ceux qui viennent d'être convertis, et, souvent aussi, l'âme chez eux est trop occupée de cette joie et néglige la vraie dépendance du Seigneur, ce qui occasionne nécessairement une chute. Il y a une autre joie qui est tout aussi complète et profonde et qui ne cesse jamais, qui surmonte toutes les vicissitudes du chemin, et dont ni les privations, ni les chagrins du désert, ne peuvent tarir la source: «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dirai: réjouissez-vous» (Philippiens 4: 4). C'est le Seigneur qui est la source d'où découle cette joie-ci, et c'est une source qui ne tarit jamais. Paul, lorsqu'il dit cela, arrive vers la fin de son voyage dans le désert, et cependant jamais encore il n'a été aussi rempli de cette joie, quoiqu'il fût entouré à ce moment-là de tout ce qui pouvait éprouver et déchirer son coeur. Comme l'aigle en cage, il était enfermé entre les murs d'une prison, séparé de la communion des saints, voyant tous ceux d'Asie, ce champ de ses travaux les plus heureux, se détourner de lui, sachant que les saints marchaient mal, que l'Eglise s'affaiblissait, se trouvant ainsi dans la tribulation lui-même, et privé de ce service qui était sa vie: eh bien, au milieu de ces circonstances si contraires, il trouve que son âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et sa bouche loue le Seigneur avec un chant de réjouissance, en cette terre déserte, altérée et sans eau (Psaumes 63). Un autre désir excellent est exprimé au commencement de ce cantique: c'est d'avoir Dieu demeurant au milieu d'eux; l'âme désire lui préparer une habitation; plus tard elle demeurera avec Dieu dans le pays, mais, en attendant,

elle voudrait l'avoir demeurant avec elle dans le désert: c'est l'alternative de Jean 14: 2 et 23. Satan est maintenant dans le pays, et c'est l'étrange anomalie que nous présente l'état actuel des choses, Nous sommes avec Dieu dans le désert, et Lui est avec nous; mais nous sommes avec Satan, ou plutôt contre Satan, dans les lieux célestes dans le Christ Jésus.

C'est ici qu'il est question pour la première fois de la *sainteté* de l'Eternel. Il y avait été fait allusion dans le 3^e chapitre de l'Exode, dans ces paroles adressées à Moïse: «Déchausse tes souliers de tes pieds; car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte». Si Dieu était descendu pour racheter son peuple et le délivrer de la servitude et de la corruption, c'est qu'il voulait la sainteté; et maintenant que le peuple est libre, il chante que Dieu est «magnifique en sainteté».

Je crois que nous ne pouvons vraiment comprendre ce qu'est la sainteté, qu'après que nous avons connu la rédemption. Vous verrez plus d'une âme sincère être dans une grande détresse, parce qu'elle ne trouve pas la sainteté en elle-même. Elle se dit avec raison: Ne devrais-je pas être sainte? Mais demandez-lui où elle cherche cette sainteté, et vous verrez qu'elle la cherche dans son propre coeur. Le fait est qu'elle n'est pas encore «affermie en justice», et qu'elle veut trouver la sainteté là où «il n'habite point de bien». Mais quand l'âme se sait rachetée et avec Dieu en justice, alors elle peut chercher cette sainteté qui convient à la nouvelle sphère dans laquelle elle a été introduite pour y être avec Dieu. «Soyez saints, car moi je suis saint», trouve ici sa place.

Les Israélites sont donc sauvés, mais «sauvés en espérance», comme il est dit en Romains 8: 24.

Ceci n'amène pas plus loin que le désert, avec l'espérance du pays et de la gloire pour plus tard, et, pour le présent, le soupir en accord avec l'Esprit ici-bas; mais aussi des chants de louanges et de bénédictions à l'Eternel.

Chapitre 6 : Les lieux célestes

La rédemption est le point de départ du chrétien pour sa marche dans le monde et pour ses relations avec Dieu. Les expériences qui l'amènent jusque-là sont nombreuses et amères, mais l'âme qui les traverse ne se trouve nullement sur le terrain chrétien. Cette rédemption est en Christ; en croyant, nous sommes entrés dans toutes les bénédictions et dans tous les avantages qui s'y rattachent, mais l'oeuvre était accomplie depuis longtemps déjà; nos péchés avaient été portés sur le bois et tout était achevé, avant que nous parussions sur la scène. Puis vient le travail de nos consciences, qui nous amène à comprendre que nous avons besoin d'être purifiés et nettoyés, enfin la délivrance; mais tout cela n'a fait que nous placer au bénéfice de ce que Christ avait déjà parfaitement accompli. Ce n'est pas l'expérience qui nous place là, quoique l'expérience puisse nous amener jusque-là, mais c'est la seule foi en Christ. La foi est la main vide qui se tend vers lui, pour être remplie par lui; et la vraie foi peut toujours être reconnue à ceci: qu'elle a lui seul pour objet!

Quelques personnes s'agitent et se tourmentent à propos de la mesure que peut avoir la foi, quant à l'assurance de l'affranchissement, ou à quelque'autre sujet. Il n'y a pas de mesure

pour la foi sous ce rapport. La foi est la foi, et il n'existe certainement rien qui ressemble à une foi en Christ qui ne sauve pas! Vous pourriez demander: «Quand me sauve-t-elle?» Je répondrais: «Aussitôt que vous l'avez reçue». Une goutte d'eau est aussi bien de l'eau que l'océan Atlantique tout entier; de même la foi est la foi, qu'elle soit grande ou petite. La foi rejette l'âme entièrement sur Dieu et sur ce qu'il a dit, indépendamment de toute espèce de sentiments et d'expériences. Il va sans dire que, lorsque la foi est simple, elle sera suivie de réels sentiments et expériences; mais elle ne peut avoir d'autre base solide que la parole de Dieu.

On pourrait demander pourquoi j'introduis la position céleste d'un chrétien, immédiatement après le salut de Dieu et l'affranchissement complet de l'âme de toutes ses anciennes responsabilités et relations. «N'avons-nous pas», peut-on me dire, «le grand et terrible désert à traverser, avant d'atteindre cette position céleste? Le peuple d'Israël n'a-t-il pas marché pendant quarante ans dans le désert, avant d'arriver en Canaan?»

Ceci est vrai quant à eux; ils ont traversé l'un, pour arriver à l'autre. Nous, au contraire, nous sommes déjà arrivés à notre Canaan, en étant en Christ; et c'est alors, et seulement alors, que nous avons trouvé le monde un désert pour nous. Je ne crois pas que jamais nous l'estimions réellement un désert, avant que nous ayons la conscience de notre position et de nos possessions célestes «en Christ», étant unis à lui par l'Esprit de Dieu. Je ne dirai pas que chacun ait cette connaissance; plusieurs pensent qu'il faut d'abord traverser le désert de la vie, avant que l'âme ait conscience de sa position en haut, mais cette manière de faire n'est pas celle de Dieu. Ce n'est pas comme le monde donne, que Dieu nous donne. Il nous fait entrer dans tout ce que Christ possède comme «homme» devant lui, et cela actuellement. Il n'y a pas d'expériences à faire pour le comprendre; l'expérience a amené l'âme à reconnaître son impuissance avec terreur, et a exercé le cœur et la conscience, afin qu'ils arrivent à connaître Dieu comme Sauveur, — un Dieu qui met ses délices à sauver!

Mais Dieu a fait entrer un homme dans la gloire et l'a assis sur le trône de Dieu. La foi nous dit qu'il y a un homme dans le ciel, la foi basée sur le témoignage des Ecritures. Ce sont elles qui nous disent que cette nouvelle place est celle de l'homme par la rédemption. Si je considère Christ (l'homme dans le ciel), comme le précurseur, il est entré là pour moi; si je considère mon union avec lui, je sais que je suis un avec lui dans cette place céleste où il se trouve. Quand j'étais vivant dans les péchés, il versa son sang et les ôta; quand j'étais mort dans les péchés, il mourut pour mes péchés; s'il est ressuscité, Dieu nous a ressuscités ensemble avec lui; s'il est monté en haut, nous sommes montés avec lui, et nous sommes assis en lui dans les lieux célestes. Il ne pouvait y avoir un homme uni à Christ dans le ciel, avant que le Saint Esprit fût descendu du ciel pour habiter dans nos corps; comme aussi le Saint Esprit ne pourrait habiter dans un homme dont la conscience ne serait pas purifiée, ce qui ne peut avoir lieu qu'après l'accomplissement de l'oeuvre qui le purifie. C'est pourquoi aucun saint avant la croix n'a su que tous ses péchés étaient ôtés et que sa conscience était purifiée; il savait seulement que certains péchés étaient pardonnés. Nathan est envoyé à David pour lui montrer que l'Eternel a fait passer son horrible péché dans le cas d'Urie; mais aucun des

saints de l'Ancien Testament n'a connu Dieu dans la lumière de sa présence au dedans d'un voile déchiré, et n'a su que le coup qui a déchiré le voile nous met en présence de Dieu sans un seul péché! Mais aussi le Saint Esprit n'a jamais été donné avant que Jésus fût glorifié (voyez Jean 7: 36-39).

Le Saint Esprit inspira les prophètes, vint sur eux pour un temps, puis les quitta; il en fit autant envers des hommes qui n'étaient pas même convertis, comme Saül et Balaam. Il a guidé et enseigné les saints, et a réveillé l'âme des pécheurs; mais il lui faut des consciences purifiées de tout péché pour qu'il puisse demeurer dans nos corps.

L'Esprit de Dieu, agissait dans les âmes, et elles étaient nées de nouveau par la Parole et par l'Esprit; elles avaient une nouvelle nature qui avait soif d'une complète délivrance, avant que, par la croix, Dieu leur eût fait savoir que tous leurs péchés étaient ôtés. Les enfants de Dieu étaient des esclaves, espérant un Sauveur et un salut dont ils sentaient le besoin; mais aucun d'eux n'avait reçu l'Esprit d'adoption, l'Esprit de son Fils, par lequel ils auraient pu crier: «Abba, Père». Maintenant (depuis la croix) il est certain que «parce que vous êtes fils (fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus; Galates 3: 26), Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant: Abba, Père» (Galates 4: 6).

Ainsi nous nous trouvons d'une manière consciente en relation avec Dieu comme notre Père, ce qui n'est arrivé à aucun des saints de l'Ancien Testament, car, quoiqu'ils fussent nés de Dieu, cette relation de fils ne leur fut jamais connue. La *confiance* en Dieu caractérise l'Ancien Testament jusqu'à la croix; la *relation* caractérise le Nouveau Testament.

Le peuple de Dieu, avant la croix, était sous le *support* de Dieu. Lorsque vint la croix, qui satisfait à toutes les exigences de Dieu et purifia le croyant de ses péchés, il se trouva sur un tout autre pied; il est maintenant justifié et pardonné en toute justice. Romains 3: 25, 26, montre cette vérité très clairement: «Lequel Dieu a présenté comme propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus».

Supposez qu'un homme ait une dette qu'il ne puisse acquitter, et que quelque personne charitable se présente comme caution ou garant de cette dette; le créancier prendra patience et n'exigera pas ses droits; cependant ces droits existent encore et le débiteur n'est pas libéré; la dette pèse toujours sur lui. Mais supposez maintenant qu'un homme riche ait payé cette dette à l'insu du débiteur. Ce serait très généreux, n'est-ce pas, et cependant le débiteur ne serait pas soulagé, puisqu'il se croirait toujours au pouvoir de son créancier. Enfin arrive une personne qui lui apporte la bonne nouvelle que sa dette est payée, et que son créancier désire qu'il le sache afin qu'il puisse désormais le rencontrer sans crainte.

Ainsi, vivre sous le support, dans la patience de Dieu, était le lot des saints avant la croix; ils avaient confiance en Dieu, avaient foi en ses promesses; ils savaient qu'un jour ou l'autre ces promesses seraient accomplies, et ils vivaient et mouraient ainsi, se confiant en Dieu. Dieu regardait en avant, à la croix, et le Fils était dans les cieux: Celui qui s'était offert pour venir

un jour accomplir la volonté de Dieu (Psaumes 40: 6-8). Ainsi Dieu *attendait*, et son peuple était sous «la patience de Dieu» le Fils était, pour ainsi dire, caution pour leurs péchés: un jour ou l'autre il se chargerait de la dette et l'acquitterait. Enfin parut le Fils de Dieu; dans son saint amour, il accomplit l'oeuvre de la rédemption. Il «porta nos péchés sur le bois», acquittant ainsi toutes les charges qui pesaient sur nous. Il mourut et ressuscita, puis il monta en haut. Des lieux célestes où il est entré une fois pour toutes avec son propre sang (Hébreux 9: 12), il envoie l'Esprit Saint, avec le message que nos péchés ont été portés et ôtés, et ainsi nos consciences sont purifiées en recevant son témoignage (Hébreux 10: 15-17); puis, lorsque nous avons cru à ce message qu'il nous apporte, le Saint Esprit vient habiter *en* nous, nous unissant à Celui qui nous a purifiés de nos péchés, puis nous faisant membres de son corps, chair de sa chair, et os de ses os!

Mais il y a plus: c'est alors que se montrent le bon plaisir de Dieu et les desseins de son amour; il nous donne la même place, les mêmes joies, les mêmes bénédictions et le même héritage qu'à son propre Fils! Christ s'était fait homme, et c'est comme homme, «premier-né entre plusieurs frères», qu'il a pris place dans la gloire, position que Dieu nous donne aussi en lui. Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (Ephésiens 1: 3). «Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 6).

Son peuple possède donc, par sa grâce souveraine, cette nouvelle et merveilleuse place, et il devrait représenter sur la terre, par l'Esprit de Dieu, un Christ céleste. L'Eglise de Dieu, regardée au travers de cette vérité, est le reflet, produit par l'Esprit de Dieu sur la terre, de la gloire de Christ dans le ciel.

Nous examinerons tout ceci avec plus de détails. Quarante années de souffrances ont amené Israël aux plaines de Moab, et le Jourdain se trouve devant eux. Le désert est un sujet d'un grand intérêt pour nos coeurs; nulle part, nous n'apprenons à connaître la sympathie et la tendresse de Christ comme là, où la foi et la patience sont mises à l'épreuve, où Dieu conduit et nourrit son peuple et lui enseigne l'obéissance et le renoncement, pour le rendre propre au combat céleste du pays.

Ceci n'est pas précisément le sujet dont nous avons à nous occuper; cependant nous l'étudierons un peu dans le chapitre suivant.

Les Israélites avaient été délivrés du jugement quarante ans auparavant en Egypte, dans la nuit de la terreur. Ils en étaient sortis par la rédemption et ne pouvaient plus retourner en arrière sur ce chemin; cependant ils n'étaient pas *entrés* dans le pays de Canaan, où Dieu s'était proposé de les amener, et le fleuve qui défend l'accès du pays roule ses flots devant eux. Le Jourdain est considéré généralement comme un type de la mort, et c'est juste; mais il ne s'agit pas de la mort physique, ou, en d'autres termes, de la mort du corps. Il s'agit du fait que la mort de Christ et sa résurrection nous sont comptées en grâce, et sont devenues moralement pour nous la mort et la résurrection qui nous amènent «en Christ», dans une scène toute nouvelle; un lieu où nous ne connaissons personne selon la chair; «et, si même

nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16).

Nous lisons dans le 3^e chapitre de Josué, que l'arche de Dieu, portée par les Lévites, fut la première à passer les eaux de la mort, ce dernier gage de la puissance de l'ennemi. Il devait y avoir un espace entre l'arche et la multitude qui la suivait. Puis lorsque les pieds des sacrificateurs furent mouillés au bord de l'eau, les eaux s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau, et tout le peuple de l'Eternel passa et entra dans le pays des délices de l'Eternel, de l'autre côté du Jourdain. Dieu avait passé par-dessus eux, lorsqu'il jugeait l'Egypte; c'est eux qui passent maintenant, lorsqu'il s'agit de la grâce souveraine qui les introduit dans le pays que Dieu a choisi pour y demeurer.

Personne ne pouvait passer par ce chemin, avant que Christ y eût passé le premier; c'est lui qui doit d'abord mettre à sec ce puissant torrent de la mort, qui est l'expression du jugement de Dieu. Il doit ainsi mettre fin à la vie humaine que l'ennemi pouvait toucher, avant de nous introduire dans la vie qui est au delà. Les eaux l'ont environné et ont passé sur sa tête; un abîme a appelé un autre abîme en atteignant son âme, mais il supporta et traversa tout, et le lit du fleuve de la mort prouva, lorsque le peuple de Dieu le traversa à sec, que tout avait été accompli par lui. «Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi».

Les sacrificateurs «s'arrêtèrent de pied ferme», portant l'arche; et «le peuple passa vis-à-vis de Jéricho». Là se trouvait la force organisée de l'ennemi dans toute sa puissance, les sept nations de Canaan étaient là aussi. C'est ainsi que le Seigneur est mort et ressuscité; il est monté en haut, il est entré comme homme dans une sphère toute nouvelle pour l'homme, et nous a introduits dans la vie, de l'autre côté de la mort, nous donnant là tout ce qu'il possède lui-même comme homme.

Dans le premier chapitre des Ephésiens, cette nouvelle position est développée d'après les conseils de Dieu. Il est remarquable que nous ayons là, non seulement une allusion à la Pâque et à la Mer Rouge, le jugement du péché et la rédemption du peuple de Dieu, mais que nous y trouvions aussi l'arche dans le Jourdain et hors du Jourdain, et dans notre Canaan, les lieux célestes. Ainsi le désert tout entier est laissé de côté, et l'antitype accompli, de la manière la plus complète, l'exposé des desseins de Dieu donné à Moïse en Exode 3: 8, et le résultat définitif de ces conseils, en introduisant l'homme en la présence de Dieu, dans les lieux célestes.

Ainsi nous lisons au verset 7 du premier chapitre des Ephésiens: «En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce». Le sang de Christ, en vertu duquel nous avons cette rémission et la rédemption qui est en Christ, est l'entrée dans les conseils de la grâce et dans les desseins de Dieu, en Christ, dès avant la fondation du monde.

Puis nous lisons au verset 19: «Et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes».

Ainsi la véritable arche de l'alliance a été dans les eaux; puis au chapitre suivant (chapitre 2: 4-6), le peuple de Dieu a passé. «Alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus».

Nous avons donc été introduits dans ce nouveau pays; nous pourrions dire, dans le langage du Psaume 114: 3: «La mer le vit, et s'enfuit; le Jourdain s'en retourna en arrière».

Comme le Psalmiste relie la délivrance hors d'Egypte et de la Mer Rouge, à l'entrée dans le pays à travers le Jourdain, de même la grandeur des desseins de ce Dieu, qui est «riche en miséricorde», présente en Ephésiens 1 et 2, notre introduction actuelle dans les «lieux célestes dans le Christ Jésus», comme le peuple qu'il a purifié et racheté.

Chapitre 7 : Canaan d'abord, puis les leçons du désert

Le peuple de Dieu est un peuple céleste; il est déjà «dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Nous n'avons pas besoin de l'expérience pour apprendre cette précieuse vérité; la simple foi suffit. Mais nous avons à passer par bien des expériences, avant d'accepter cette vérité que nous sommes morts avec Christ à notre état de péché comme enfants d'Adam; d'autant plus que souvent l'expérience contredit la parole de Dieu, et que nous trouvons, si nous regardons à nous-mêmes, que nous sommes encore très vivants. La mauvaise nature est encore là, toujours disposée à se prêter à tout ce qui est contraire à Dieu, mais pour la foi et pour Dieu, elle est morte. La seule chose qui vive en nous, aux yeux de Dieu, est cette nouvelle nature qu'il nous a donnée et dont la moindre manifestation lui est en bonne odeur, puisqu'elle montre, dans nos corps mortels, cette vie de Jésus en qui il trouve son bon plaisir.

Nous avons donc été introduits dans la vie, de l'autre côté de la mort et du jugement; et cette vie, que nous avons en Christ, est la preuve que nos péchés sont tous ôtés. Avant de nous donner cette vie, Christ a d'abord porté nos péchés qui se sont présentés à lui, quand, dans son amour divin, il est descendu jusqu'aux profondeurs où nous gisions «morts dans nos fautes et dans nos péchés». Puis il est ressuscité, laissant tous ces péchés derrière lui, et il nous a introduits dans une *position* céleste auprès de Dieu, dans une sphère qui convient à la nouvelle vie qu'il nous a donnée, où elle peut croître et s'épanouir. Il nous donne la gloire qu'il a comme homme; la *possession* de tout ce qu'il héritera; puis il attend alors les fruits propres à cette nouvelle condition: les oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles (Ephésiens 2: 10).

Nous trouvant donc dans cette nouvelle position, possédant cette nouvelle vie, et étant aussi mis en possession de toutes choses en Christ, nous ne sommes pas en Egypte: autrefois nous marchions selon le train de ce monde; nous ne sommes pas dans le désert; nous sommes dans les lieux célestes qui sont notre Canaan: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit» (Romains 8: 9). Et voici où se montre le paradoxe de l'état chrétien. Le chrétien regarde en haut, y voit Christ dans la gloire, et sait que lui-même y est en Christ. Il regarde en bas, et il se voit traversant un monde qui est sous la puissance de Satan, et dans lequel il n'y a pas un souffle qui ne soit nuisible à la nouvelle vie céleste qui est en lui. Mais, ayant commencé

par la gloire, avec l'assurance que sa place est là, il court droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Le chrétien, regardant à lui-même, peut dire: «n'ayant rien;» regardant à Christ, il dit: «possédant toutes choses» (2 Corinthiens 6: 10).

C'est pendant le voyage que le chrétien apprend à connaître la tendre sympathie de Christ, les bénédictions qui découlent de l'amour du Père, et ses tendres soins et sa patience envers lui. Il est vrai que pour cela il doit d'abord avoir atteint, par la foi, ce pays de Canaan où il est déjà en Christ; il comprend alors que ce monde n'est pas la sphère où Dieu peut le bénir pleinement, mais qu'il n'y a pas de lieu plus propice que le désert pour apprendre à connaître à fond son propre coeur et celui de Christ. Dans Deutéronome 8: 2-6, nous lisons «Et qu'il te souvienne de tout le chemin par lequel l'Eternel, ton Dieu, t'a fait marcher durant ces quarante ans dans ce désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton coeur, si tu gardais ses commandements ou non. Il t'a donc humilié, et t'a fait avoir faim; mais il t'a repu de manne, laquelle tu n'avais point connue, ni tes pères aussi: afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. Ton vêtement ne s'est point envieilli sur toi, et ton pied n'a point été foulé durant ces quarante ans. Connais donc en ton coeur que l'Eternel, ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant».

Le désert est le lieu où se fait notre éducation en vue du combat dans le pays — le lieu où la foi et la patience sont éprouvées et où la pensée définitive de Dieu, quant à notre éducation, est que notre obéissance devienne parfaite et que notre volonté soit brisée, en apprenant à vivre de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

La première étape dans le désert caractérise tout le voyage. Nous la trouvons dans le 15^e chapitre de l'Exode, tout de suite après que le cantique a été chanté à l'Eternel. La *première* chose que nous avons à faire est de rendre nos actions de grâces au Père, «rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés» (Colossiens 1: 12-14).

Cette énumération embrasse tout ce que Dieu a accompli depuis la nuit de la Pâque jusqu'au matin où le cantique de louanges monte jusqu'à lui des coeurs de son peuple racheté, sur la rive de la mer Rouge, où les armées de Pharaon étaient descendues au fond des eaux comme une pierre. Après cela, nous avons besoin d'être fortifiés, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience, le long du chemin.

Les eaux salées ou amères de la mort nous ont délivrés, parce que Jésus les a traversées; mais maintenant nous devons les goûter, parce que nous avons été délivrés. Nous devons comprendre que la mort fait partie de cette scène. La tribulation est notre portion dans ce monde, mais en Christ, c'est la paix. Que devons-nous donc apprendre? Que nous sommes crucifiés avec lui; que la croix, en laquelle nous pouvons nous glorifier, nous rend l'épreuve douce, lorsque nous y sommes soumis. Prenez, par exemple, l'opprobre: qu'il est difficile de la supporter! mais que ce soit l'opprobre du Christ, et le goût en sera bien différent. Prenez la

discipline nécessaire que doit exercer la main de Dieu pour corriger le mal qui est en nous, ou qui est prêt à surgir dans nos coeurs: qu'elle est difficile à accepter et qu'il est pénible d'être constamment humilié! Et pourtant, si nous étions parfaitement humbles, nous n'aurions pas besoin d'être humiliés, et c'est parce que nous ne le sommes pas que nous devons être brisés. Voyez l'écharde envoyée à Paul: Paul est ravi au troisième ciel, où personne que lui n'était allé, pour en redescendre, et maintenant Paul doit avoir son écharde en la chair. Quelle épreuve que d'être ainsi humilié aux yeux des autres, et précisément *parce qu'on* redescend de pareilles hauteurs! Il n'en avait pas besoin là-haut, mais aussitôt qu'il en redescend, et de peur qu'il ne s'enorgueillisse d'y avoir été, il lui faut l'écharde pour la chair. Trois fois il supplie d'en être délivré; c'était l'eau amère pour Paul. Mais non! Le Seigneur savait mieux que Paul lui-même ce dont celui-ci avait besoin et il lui donne l'écharde. Très bien, dit Paul, «je me glorifierai donc très volontiers dans mes infirmités», Ah! Paul, enfin te voilà à Elim! De l'épreuve tu as fait Elim, et tu peux t'asseoir là à l'ombre et te réjouir, et goûter des fruits doux à ta bouche.

Il y a pour nous dans le désert trois sortes de tribulations ou de procédés de Dieu en discipline. D'abord la *tribulation en laquelle on peut se glorifier*, comme, par exemple, de souffrir *pour* Christ dans ce monde méchant, ce qui est autre chose que de souffrir *avec* Christ. Tous les chrétiens souffrent avec lui, parce qu'ils possèdent la vie en lui, et que cette vie doit nécessairement souffrir dans cette scène où tout a été souffrance pour lui. Mais pour quelques-uns, la souffrance vient de leur fidélité à Christ, et alors elle est regardée comme un don gratuit, «parce qu'à vous, il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui» (Philippiens 1: 29). En ceci nous pouvons vraiment nous glorifier: combien c'est plus beau que de souffrir pour sa conscience! Un homme peut trouver une perte, à souffrir, pour sa conscience justement, parce qu'agissant consciencieusement en affaires, ses profits seront moindres que ceux de l'homme qui n'y met aucune conscience. Le même homme peut avoir trouvé le sentier d'un Christ rejeté par ce monde méchant, l'avoir suivi par la grâce, et avoir, comme résultat, entièrement ruiné ses affaires — mais quelle différence! L'erreur est de juger les choses comme bonnes ou mauvaises, seulement d'après sa conscience; et la conscience n'est jamais un guide. Paul, en suivant la voix de sa conscience, avait persécuté Christ et ravagé l'Eglise de Dieu. Suivre Christ est le seul chemin sûr, et c'est suivre un Christ que le monde a rejeté et que Dieu a placé dans la gloire. Dois-je être mieux traité par le monde que ne l'a été Christ? «Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi, je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite: l'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé» (Jean 15: 19-21). Et celui qui l'a envoyé, c'est le Père.

Il y a une seconde espèce de souffrance ou de tribulation *sous laquelle je dois m'humilier*, et dont je ne puis en aucune façon me glorifier. Je fais allusion ici aux souffrances de toute

espèce qui nous arrivent sous le gouvernement toujours juste de Dieu, notre Père, à cause du mal que nous tolérons dans notre conduite sans le juger. Le Père, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun; c'est pourquoi nous devons passer le temps de notre séjour ici-bas (c'est à ce temps-là seulement que s'applique ce jugement) dans la crainte — la crainte n'existe pas dans le ciel. Combien nous oublions facilement ces procédés de rétribution d'un Père saint envers nous!

Il y a encore un autre ordre de discipline ou de châtement, plein de douceur et de miséricorde, et c'est plutôt à celui-ci que Paul a été soumis. C'est une *discipline préventive, rendue nécessaire par une tendance à s'enorgueillir*. Le Seigneur connaît nos coeurs; qui les connaîtrait mieux que Lui? et ses voies sont adaptées au tempérament et aux tendances si différentes qui portent chacun de nous à s'éloigner de Christ. «Dieu ne retire point ses yeux de dessus les justes». Ses yeux sont sur eux pour leur bien, et les justes ne devraient pas retirer leurs yeux de dessus lui!

Un fait très remarquable se présente maintenant, c'est-à-dire que, lorsque l'amertume des eaux de Mara est acceptée comme un jugement (ferme en même temps que juste et plein d'amour) de Dieu envers nous, le chagrin et l'amertume ne sont plus qu'une occasion pour le pas suivant: la croix adoucit la coupe. Nous nous rappelons que le «moi» qui, en nous, pouvait murmurer, a pris fin à la croix, et que l'amertume qu'a goûtée ce «moi» y a fini avec lui. Alors l'âme est à Elim, auprès des fontaines et des palmiers, rafraîchie et reposée à leur ombre. Mais je fais allusion à quelque chose encore qui ne nous est pas dit dans l'Exode, au retour du peuple d'Israël à la mer Rouge. Qu'il est étrange qu'il soit retourné à ce qu'il venait de traverser!

Si nous lisons le 33^e chapitre des Nombres, nous y trouvons l'intéressant itinéraire de leur voyage, étape par étape, inscrit et enregistré suivant le commandement de l'Eternel. De Pi-Hahiroth à Mara, de Mara à Elim, et d'Elim, avec ses fontaines et ses palmiers, de nouveau sur les bords de la mer Rouge (versets 8-10).

Je crois que ceci nous est un précieux enseignement: c'est que nous devrions être capables de nous retourner sans la moindre crainte, pour contempler avec calme cette mort par laquelle nous avons été délivrés, — la mort de Celui qui a traversé les sombres flots pour nous; — nous pouvons la contempler comme ce qui a réduit pour toujours l'ennemi au silence: «Les eaux couvrirent leurs oppresseurs, et il n'en resta pas un seul» (Psaumes 106: 11).

Chapitre 8 : Guilgal: les pierres du mémorial dans le Jourdain et à Guilgal

Dieu nous a donc donné la vie éternelle en son Fils, une vie de l'autre côté de la mort et du jugement, qui ont été portés par Jésus avant que cette vie fût donnée. Cette vie que nous possédons est le témoignage que les péchés que nous avons commis sont ôtés de dessus nous pour toujours. Quand, dans son amour divin, Jésus descendit dans les profondeurs où nous gisions «morts dans nos péchés», il trouva ces péchés; il les prit sur lui et à sa charge, mourut et ressuscita, les laissant tous derrière lui à la croix.

Nous avons aussi été introduits «en Christ» dans une nouvelle sphère céleste, où Dieu se trouve, et qui est le lieu propre à la vie qu'il nous a donnée. Il nous a donné, comme droit, la gloire qu'il a lui-même comme homme, et la possession de tout ce qu'il héritera. Dans cette nouvelle position, et lorsque nous nous considérons comme étant déjà «dans les lieux célestes dans le Christ Jésus», nous avons absolument quitté l'Egypte à laquelle nous appartenions une fois, et le désert que nous traversons.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est ici que se montre le double caractère de l'état chrétien: si le chrétien regarde en haut, il est dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, uni à lui par le Saint Esprit envoyé d'en haut; s'il regarde en bas, il traverse comme pèlerin et voyageur le désert; ce lieu où tout est contraire à la vie céleste qu'il possède en Christ. Il a commencé par la gloire et il court droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Il regarde à lui-même et dit «n'ayant rien;» il regarde à Christ et ajoute «mais possédant toutes choses».

Le premier endroit où Israël pose le pied après avoir traversé le Jourdain, est Guilgal. Tous ceux qui ont étudié les Ecritures ont remarqué la grande importance qui est donnée plus tard à cet endroit dans toutes les guerres de l'Eternel, comme aussi dans l'histoire du peuple (voyez Josué 4: 3, 8, 19; 5: 9; 6: 11, 14, 23; 9: 6; 10: 6, 15, 43; 14: 6).

Je ferai remarquer ici que Canaan n'est pas le type de la maison du Père, où nous serons lorsque le Seigneur sera venu et nous aura introduits dans cette demeure bienheureuse; là, dans ce lieu de repos, il n'y aura ni ennemis, ni combats. Canaan est la figure des lieux célestes où nous sommes maintenant, par la foi, comme dans une chose *présente*, unis à Celui qui se trouve là. Tout est encore en la possession de l'ennemi; les lieux célestes sont, pour le moment, la demeure des esprits méchants, des dominateurs des ténèbres (Ephésiens 6: 12).

Nous avons donc à maintenir notre place comme hommes célestes, sous la conduite du Seigneur, contre toutes les armées de la puissance de Satan.

Guilgal offre cinq traits caractéristiques dont nous espérons pouvoir nous occuper en détail; ils sont: Premièrement: les pierres du mémorial dressées à Guilgal et au milieu du Jourdain. Secondement: ce qui caractérise cet endroit, la circoncision. Troisièmement: la célébration de la pâque, là, dans les campagnes de Jéricho. Quatrièmement: le blé du pays de Canaan servant de nourriture. Cinquièmement: la présence du chef de l'armée de l'Eternel, qui maintenant se présente lui-même pour conduire à la victoire un peuple circoncis.

Si donc toutes choses sont à nous, il y en a une que nous ne devons et que nous ne voulons jamais perdre de vue; notre Dieu d'ailleurs ne le permettrait pas; c'est le chemin qui conduit à cette nouvelle sphère et ce qu'il en a coûté au Seigneur de gloire pour nous y introduire avec lui. Il semble qu'il ait attendu seulement d'avoir fait passer son peuple en sûreté pour parler de ce qui lui tient le plus à coeur (Josué 4: 2).

Il y eut donc deux monceaux de pierres dressés comme mémorial; l'un *par douze hommes sur l'ordre de Josué*, au lieu où ils logèrent à Guilgal, et il était composé des douze pierres prises à l'endroit où l'arche s'était arrêtée jusqu'à ce que tout Israël eût passé à sec; l'autre

par Josué lui-même, au lieu où les pieds des sacrificateurs qui portaient l'arche, se posèrent au milieu du fleuve de la mort. Il est vrai que les deux monuments sont attribués à Josué (verset 20), mais il y a une signification très importante attachée à cette différence. Il y a deux manières d'envisager ces pierres. Elles montrent le Seigneur Jésus lui-même, au moment où les flots passaient sur son âme sainte dans la mort, et elles le montrent aussi comme Celui qui est ressuscité, qui a été mort, et qui est maintenant vivant pour toujours. Elles montrent encore (car telle est la parfaite identification entre lui et les siens, lui, le Sauveur, eux, les sauvés; lui, Celui qui sanctifie, eux, les sanctifiés) que nous sommes *maintenant* un en vie avec Celui qui *a été* mort et qui vit éternellement; et que, étant ainsi ressuscités avec Christ, nous sommes aussi morts avec lui.

Dès le moment où nous sommes introduits dans cette vie en résurrection, le souvenir du chemin qui nous y a amenés, le chemin de la mort pour le Seigneur, devient la nourriture constante de notre âme. Au lieu que ce soit la mort qui se nourrisse de nous, sa proie légitime, c'est nous qui nous nourrissons de la mort, mais cette mort est celle du Seigneur. C'est ainsi que nous recevons d'abord la vie: en mangeant la chair et en buvant le sang du Fils de l'homme, nous appropriant ainsi le Sauveur par la foi, sachant que d'aucune autre manière nous ne pouvons avoir la vie en nous-mêmes (Jean 6: 53).

Nous étant donc, par la foi, nourris de lui dans la mort, et ayant, en lui, reçu la vie éternelle, nous vivons de ce qui l'a produite. Nous nous nourrissons de Celui qui est ressuscité et qui a été mort, et ainsi nous vivons à cause de lui. «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6: 57). Voilà la vie pratique, tout le reste est la mort, n'étant que la vie d'Adam (si on peut l'appeler ainsi), que Dieu ne reconnaît pas.

Le Seigneur institua la cène lorsqu'il était ici-bas, la nuit qu'il fut livré; mais ce n'était pas assez. Comme Eglise de Dieu, nous ne participons pas seulement à la table du Seigneur telle qu'elle fut instituée cette nuit-là. Le Seigneur est monté dans la gloire, et de là, comme le vrai Josué, type d'un Christ céleste, guide et chef de son peuple par la puissance de l'Esprit, il a réinstitué la fête. C'est des cieux qu'il parle par la bouche de Paul, par l'Esprit de Dieu envoyé d'en haut; et c'est ainsi que l'Eglise de Dieu rompt le pain dans l'unité d'un seul corps, rompant un seul pain qui exprime cette unité. «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ (c'est-à-dire son propre corps)? car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps (c'est-à-dire l'Eglise, son corps); car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17). C'était, pour Israël, douze pierres comme symbole de l'unité des douze tribus; pour l'Eglise, c'est «un seul pain», parce que c'est «un seul corps» uni à la Tête dans la gloire.

Il n'y a dans tout ceci aucun prétexte pour l'indépendance de nos jours, aucun prétexte pour la propre volonté de l'homme, qui veut avoir autant de tables que cela lui convient, ou, mieux encore, chacun pour soi. C'est pourtant ce que plusieurs ont fait, en vertu des commandements et des doctrines des hommes.

C'est donc ainsi que l'Eglise de Dieu, si elle marche dans l'obéissance à un Christ glorifié, par la puissance et sous la direction de l'Esprit de Dieu, possède en cette fête un précieux mémorial, le souvenir touchant et pénétrant pour le coeur de la mort du Seigneur, antitype de ces pierres qui avaient été prises dans le lit du fleuve de la mort. Nous apportons avec nous, dans le lieu de la puissance, la mort qui autrefois était notre ennemie, mais qui est devenue maintenant notre alliée. L'Eglise est consciente de son union avec Celui qui mourut. Il ne pouvait y avoir d'union avec lui avant qu'il fût ressuscité; jusque-là il demeurerait seul. Mais nous savons aussi (maintenant que nous sommes unis à un Christ ressuscité) que nous sommes morts avec lui, ressuscités avec lui et introduits ainsi dans la sphère de la gloire.

Quelle foule de pensées découleraient de nos coeurs par l'Esprit de Dieu, si nous pouvions exprimer tout ce que nous sentons en présence de cette fête! Mais nous devons nous borner à en présenter autant que possible la signification, en revenant à la base de nos pensées, comme nous l'avons posée dans notre introduction.

L'autre monceau de pierres fut dressé, dans le lit du Jourdain, par Josué lui-même; le premier, posé à Guilgal, l'avait été par douze hommes, sur l'ordre de Josué. Il est dit qu'il posa celles qu'il plaça lui-même, là où les sacrificateurs qui portaient l'arche s'étaient arrêtés de pied ferme. Cette différence renferme pour moi une vérité bien touchante. Il nous dit, au verset 18, que les eaux coulèrent comme auparavant par-dessus les pierres du mémorial, aussitôt que l'arche portée sur les épaules des sacrificateurs fut hors du Jourdain, «et elles y sont demeurées jusques à ce jour».

Ces deux monceaux de pierres parlent de Christ dans sa mort et dans sa résurrection; elles nous disent aussi (puisqu'il y a douze pierres comme type) que nous sommes ressuscités avec Celui qui était mort, et que, étant ressuscités, nous sommes aussi morts avec lui. Un mémorial — celui de Guilgal — restait visible, tandis que l'autre était caché sous les eaux de la rivière. Il y a, pour ainsi dire, deux courants de pensées qui se rattachent à la table du Seigneur: l'un qui est toujours celui de l'Eglise, tandis que je doute qu'elle jouisse toujours de l'autre d'une manière pratique. Les pierres, que les douze hommes avaient prises sur l'ordre de Josué (pour nous, c'est l'Eglise agissant sous la puissance et la direction d'un Christ céleste), sont toujours en vue et on peut en jouir. L'Eglise a toujours le souvenir de Christ dans sa mort, présent à la mémoire dans la célébration de la cène, le souvenir, toujours nouveau et rafraîchi, des bénédictions qu'elle a reçues et de la mort de Celui qui s'est donné pour elle. «Jusqu'à ce qu'il vienne» indique que ce souvenir doit continuer jusqu'au bout. Mais — je le demande à mes lecteurs — possédons-nous toujours ce dont nous parle le second monceau de pierres? Laissons-nous toujours Christ (dans le type, c'était l'action de Josué) nous conduire au bord de la rivière? Nos coeurs sont-ils toujours en état d'être amenés-là? ou plutôt: nos âmes sont-elles assez spirituelles pour se laisser conduire ainsi? Christ peut-il, je le répète, nous ramener de notre plein gré à cette rivière, écarter les flots et faire plonger notre regard dans ces profondeurs, pour contempler l'endroit où ses pieds bénis s'arrêtèrent? peut-il nous faire lire dans son coeur, sentir ses douleurs, entendre son cri?

Que de fois nous avons joui de ce qu'il dit à *nos* coeurs, de la bénédiction qu'il y a à se nourrir ensemble, en paix, de la cène du Seigneur; mais, avons-nous su pénétrer dans ce qui s'est passé dans son propre coeur à lui, à cette heure mémorable et solennelle? Je puis répondre pour moi-même — et pour d'autres aussi peut-être — Non!

Oh! si seulement les enfants de Dieu pouvaient se réunir avec des coeurs et des consciences, dont l'état permette au Seigneur de se manifester lui-même à eux, en leur apprenant ainsi à discerner son corps, afin que non seulement nous possédions (ce que nous avons toujours, grâce à Dieu) la vérité qui nous est montrée dans le monceau de pierres à Guilgal, mais encore que nous n'empêchions pas Christ de nous amener, par son Esprit, à l'endroit où *était* son âme sainte, lorsque «un abîme appelait un autre abîme au son des canaux de Dieu» (Psaumes 42: 7), lorsque «tous Ses flots et toutes Ses vagues ont passé sur lui» (Jonas 2: 4), lorsque «les eaux ont regorgé pardessus sa tête» (Lamentations de Jérémie 3: 54), ou lorsque «elles entrèrent jusque dans son âme» (Psaumes 69: 1); nous faisant entrer dans le secret de ces moments où la nature se voilait la face; où le soleil se mettait en deuil, et où les rochers se fendaient, parce que l'âme du Fils de Dieu s'écoulait jusqu'à la mort; «que son coeur était comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles» (Psaumes 22: 14).

C'est là, dans sa marche solitaire jusqu'au milieu du fleuve de la mort où il s'arrêta, que Dieu fut le plus complètement glorifié; c'est là que fut donné au Père un nouveau motif pour l'amour qu'il portait au Fils. Et lui attache une grande valeur à ce que nous nous souvenions de son amour, maintenant que nous sommes libres de penser à Celui qui nous introduit en sa présence à Guilgal.

C'est ainsi que notre ennemie, la mort, est devenue notre alliée dans cette nouvelle scène; et Josué, dans son *explication*, à propos des pierres de mémorial, retourne en arrière jusqu'à la mer Rouge (4: 23), comme la *foi* de Moïse, dans le cantique de la délivrance, embrasse d'avance le Jourdain, lorsqu'il contemple la plénitude du salut de Dieu (Exode 15: 16).

Deuxième partie

Chapitre 9 : Guilgal: la circoncision comme position et en pratique

Satan a perdu sa proie! «Celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Hébreux 2: 14) ne peut pas aller au delà de la mort; sa puissance finit là. Il fit son dernier effort à la fin de la carrière du Seigneur ici-bas; mais le Seigneur n'était pas sujet à cette puissance de Satan; le péché avait été l'occasion de cette puissance, et il n'y avait pas de péché en Jésus. «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30). Le Seigneur entra dans le domaine de Satan et détruisit sa puissance à jamais, pour la foi et pour Dieu. Comme Satan ne put plus empêcher la *sortie* glorieuse du peuple hors de la maison de l'esclavage, il ne peut non plus empêcher maintenant *l'entrée* du peuple dans le pays. Si Christ est mort et ressuscité pour nous, et nous a délivrés de l'Egypte, par la foi, nous sommes morts et ressuscités avec lui, et entrés, en lui, en Canaan.

Mais s'il en est ainsi, nous devons nous tenir pour morts pratiquement. Si nous ne le faisons pas, Satan peut agir, dans cette nouvelle sphère, sur tout ce qui est dans nos coeurs, et ce serait notre ruine, car on ne peut plus rétrograder quand on se trouve dans le lieu du combat céleste. En Egypte, Satan s'était mis à l'oeuvre, et les fardeaux étaient devenus plus lourds à porter; maintenant il se démène de nouveau, mais sur un autre terrain. Cependant il est intimidé en la présence de l'armée rachetée de l'Eternel; il peut être un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer pendant le voyage du désert, et remplissant le peuple de terreur; mais ici son coeur se fond «à cause des enfants d'Israël». «Or il arriva qu'aussitôt que tous les rois des Amorrhéens qui étaient en deçà du Jourdain vers l'Occident, et tous les rois des Cananéens qui étaient près de la mer, apprirent que l'Eternel avait fait tarir les eaux du Jourdain devant les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'ils fussent passés, leur coeur se fonda, et il n'y eut plus de courage en eux, à cause des enfants d'Israël» (Josué 5: 1).

Maintenant la tactique de Satan est totalement changée, et le combat qui va se livrer sera d'un caractère bien plus subtil; les «artifices du diable» sont mis en jeu; c'est une lutte lâche, cachée et plausible, mais meurtrière. Jamais encore les enfants de Dieu n'ont eu à s'en convaincre autant que maintenant. Vous pouvez à peine toucher un livre, même s'il est sous l'égide des noms les plus respectés dans la science et dans la religion, sans y trouver le serpent sur votre chemin, la vipère cachée dans l'herbe: quelque hérésie diabolique, ou quelque pensée incrédule et infernale, cachée et couverte soigneusement sous le vêtement ou le langage de Christ! La religion, la science, l'antiquité, les Ecritures même, sont enrôlées sous la bannière de Satan, dans ce combat contre le Seigneur et contre son peuple. Ce n'est pas (autour de nous ici-bas du moins) une petite puissance qui se révèle; c'est une croisade sourde et implacable contre la vérité quelle qu'elle soit: une croisade qui a entraîné les foules à désertier le drapeau de l'Eternel, — tandis que d'autres foules n'ont jamais trouvé leur place sous ses plis. La fumée qui s'élève du puits de l'abîme obscurcit leur entendement et étouffe même la conscience du peuple de Dieu. Des personnes qui professent aimer Christ et qui se posent en soutiens de la vérité, sont enrôlées pour la fouler aux pieds, ou pour empêcher ceux que le Seigneur aime d'élever la croix dans ce combat céleste.

Le «monde» est enrôlé et la religion est adoptée comme étant la mode du jour. La «chair» se trouve dans les saints de Dieu; le «monde» est la sphère où la chair se trouve à l'aise, quand le coeur n'est pas avec Dieu. Sans doute, l'ancienne grossièreté du monde est abandonnée; on y met plus de formes; il est de bon ton maintenant d'être un homme religieux — le monde protège la chrétienté et tient à montrer sa bonne conduite. Mais j'arrête ma plume... Que le Seigneur veuille accorder à son peuple de pouvoir dire: «Nous n'ignorons pas les desseins de Satan» (2 Corinthiens 2: 11).

Quelle doit donc être la conduite du peuple de Dieu dans le combat céleste? Le «*moi*» doit être la *première* chose condamnée et cela d'une manière absolue, comme étant une arme dont l'ennemi peut se servir. Ne donnez pas à l'ennemi de prise sur vous et il sera confondu. «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). On se conserve soi-même, en mettant à mort pratiquement ce qui *est mort*

judiciairement, pour Dieu et pour la foi, par la mort de Christ; c'est-à-dire tout ce qui est du «vieil homme».

Pour accomplir cela, il nous faut *d'abord* savoir que nous possédons cette vie et cette position célestes, qui sont au delà de la mort et du jugement; alors nous n'agissons pas sur nous-mêmes *afin d'arriver à ce but*, mais *parce que nous y sommes*. Aussi le désert n'est-il pas le lieu pour ce genre d'expériences, et les enfants d'Israël ne furent-ils circoncis que lorsqu'ils eurent atteint le pays (voyez Josué 5: 5, 6).

Je voudrais faire remarquer ici un point qui me semble avoir été généralement négligé: c'est que la vérité de la circoncision a pour nous deux aspects ou deux côtés, lorsqu'elle est interprétée spirituellement. Son côté *pratique* a été souvent examiné; mais le côté qui présente la *position*, me paraît avoir été généralement omis; et cependant tous deux sont également vrais. «Nous sommes la circoncision», ceci n'est pas pratique, mais *caractéristique*; «en qui vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision de Christ» (Colossiens 2: 11); ceci encore est la circoncision de *position* en Christ. Sans doute, nous trouvons plus loin le côté pratique dans la mortification de nos membres et le dépouillement pratique des fruits du vieil homme (Colossiens 3); il en est de même en Philippiens 3. Quand l'apôtre dit: «Nous sommes la circoncision», voyez tout ce qui doit pratiquement disparaître: la justice par la loi, le zèle, la religiosité; tout doit être mis de côté, parce que «nous sommes la circoncision». Nous avons d'abord le côté ou le caractère qui a rapport à la position, puis viennent les résultats qui en découlent pratiquement.

La circoncision fut introduite pour la première fois dans le cas d'Abraham (voyez Genèse 17). Il avait cherché à s'approprier les promesses de Dieu quant à son héritier, par l'énergie de la nature. Il apprend alors *pratiquement*, par la circoncision, qu'il ne peut obtenir la promesse par la puissance de la chair, et Ismaël, le fruit de la chair, doit être mis de côté. En lui, le type du Juif selon la chair, nous trouvons ce qu'on pourrait appeler la circoncision *rituelle*, c'est-à-dire la forme extérieure sans la réalité intérieure. Mais lorsque Isaac vint au monde, il fut circoncis le huitième jour et, en lui, nous trouvons la représentation des deux côtés de la vérité. Il était né d'un homme circoncis; ceci est, pour ainsi dire, le côté de la position. C'est ainsi que nous sommes engendrés d'en haut, de la sphère dans laquelle Christ est entré comme homme, mort et ressuscité, et que nous sommes par conséquent circoncis, ou entièrement mis à part pour Dieu. Mais Isaac fut aussi circoncis le huitième jour.

Ainsi, en Abraham, nous avons la circoncision *pratique*; l'abolition et le refus de l'activité naturelle qui cherchait à agir dans les choses divines et ne faisait qu'entraver le but de Dieu.

En Ismaël, nous voyons la circoncision *rituelle*, «non de l'Esprit» mais «de la lettre».

En Isaac, nous avons un type des deux côtés de la circoncision, la *position* et la *pratique*: il était né d'un homme circoncis, mais circoncis lui-même le huitième jour.

Mais continuons. Nous sommes complètement mis à part pour Dieu par la circoncision de Christ. Nous sommes entrés dans ce nouvel ordre de choses, en lui, qui est «le

commencement de la création de Dieu». Ensuite, nous devons entrer dans cette nouvelle manière de traiter le «moi», par l'application de cette vérité à nos âmes, afin que Satan n'ait pas de prise en nous, n'y trouve pas de matériaux sur lesquels il puisse agir, et qu'ainsi nous puissions présenter un front de bataille impénétrable à l'ennemi.

Ici (Josué 5), l'Eternel donne ses ordres à Josué: «Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau, pour une seconde fois, les enfants d'Israël». Ils portaient encore les traces de l'esclavage d'Egypte. L'«opprobre d'Egypte» s'attachait encore à l'armée de l'Eternel: tout cela doit disparaître maintenant.

Mais ceci, chers lecteurs, est un travail tranquille, invisible, avec Dieu. Il ne se montre point extérieurement; il n'attire l'attention sur lui d'aucune manière dans ce combat céleste. Cependant, dans ce travail, nous trouvons la première chose qui nous est demandée, le *sine qua non* de toute puissance spirituelle. Demeurer à Guilgal et ne rien faire, afin que toute énergie charnelle puisse être détruite en nous, voilà qui paraît un étrange procédé! C'est pourtant ainsi que nous devons apprendre cette leçon de notre absolue faiblesse, qui est le seul état dans lequel la force divine puisse agir; alors la puissance est réellement celle de Dieu et non pas la nôtre. Si cette leçon était apprise et comprise par tous ceux d'entre nous qui vont en avant avec leur énergie charnelle, combien seraient différents les résultats! Nous trouverions alors que si nous étions toujours à Guilgal, il n'y aurait qu'un pas entre cette place de la puissance, et la victoire.

Voyez Paul: il possédait une énergie qui nous fait honte. Aussitôt qu'il fut converti, il alla prêcher dans les synagogues de Damas (Actes des Apôtres 9); mais l'énergie charnelle de Paul n'était pas encore détruite. Le Seigneur l'aimait trop pour lui permettre de marcher dans l'énergie de sa nature, et il doit, être un vase brisé, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu, et non de Paul. C'est pourquoi il doit fuir de Damas. Quel piteux spectacle il présente, lorsqu'on le descend de nuit par la muraille, dans une corbeille! Et Paul doit s'en aller plus loin, et rester trois ans sans rien faire. Quelle leçon pour sa nature ardente! Mais Paul avait besoin de Dieu, et Dieu n'avait pas encore besoin de Paul qui doit, par conséquent, rester à son Guilgal.

Quel temps perdu! pourrait s'écrier quelqu'un; mais c'était au contraire un temps bien employé, car Paul sortit de là comme un vase brisé, sans doute, mais rempli de la puissance de Christ, avec l'énergie charnelle de sa nature mâtée et brisée.

Moïse aussi dut apprendre que, dans le combat divin, la chair et son énergie nous amènent toujours dans les difficultés; lui aussi dut avoir son Guilgal «derrière le désert», pendant quarante ans, avant qu'il devint un vase propre à être employé pour le service de son Maître.

Et Pierre, avec son coeur si chaud et ses ardentes impulsions, lui aussi, hélas! dut faire une triste et misérable chute, afin de comprendre de quoi sa chair était capable et quelle est la puissance de Satan, avant qu'il fût en état de marcher en avant dans la hardiesse de la grâce

et la puissance de l'Esprit de Dieu. Et Pierre acquit la véritable force, en apprenant qu'il n'avait en lui-même aucune force que celle de la chair qui n'est que péché.

Le couteau de la circoncision doit retrancher, profondément et sans miséricorde, tout ce qui est de la chair en nous, mais c'est une vraie grâce de Dieu, puisque ce qui est ainsi jugé, s'il lui était permis d'agir, nous amènerait infailliblement à la ruine et à la défaite.

Si nous portions toujours en nos corps la mort de Jésus, notre « moi » ne paraîtrait jamais; on ne verrait en nous que Christ, et ce serait la vraie victoire dans le combat céleste. Ainsi l'armée de l'Eternel, comme peuple circoncis, porte les marques de sa bourgeoisie céleste, et les traces de la servitude de l'Egypte sont roulées de dessus elle pour toujours.

Supposons que nous voyions un enfant de Dieu courir après le monde, ses modes ou ses plaisirs, nous lui dirons: Sans doute, tu peux être mort et ressuscité avec Christ, mais il te faut aller à Guilgal, afin d'y apprendre d'une manière pratique quelle est la signification de la circoncision. Mais tout cela, je le répète, est un travail tranquille, secret, avec Dieu, ne produisant aucun *éclat* et n'ayant aucune apparence; mais, à l'occasion, la puissance de Dieu se montre, agissant en celui et par celui, qui est véritablement et spirituellement circoncis.

Chapitre 10 : Guilgal: la pâque dans les campagnes de Jéricho

(Josué 5: 10)

C'est la pâque dans les campagnes de Jéricho qui nous présente le troisième aspect de Guilgal. La circoncision lui donnait son caractère, et c'est là qu'étaient placées les pierres sorties du fleuve de la mort. Campée dans cet endroit merveilleux, l'armée circoncise de l'Eternel célèbre encore une fois la rédemption. De là, les enfants d'Israël peuvent jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les premiers moments de leur histoire comme peuple de l'Eternel, alors que Dieu, juste juge, épargnait ceux que le sang avait mis à l'abri. Ce sont des sentiments bien différents de ceux d'alors, qui remplissent maintenant leurs coeurs, lorsqu'ils promènent leurs regards autour d'eux, dans les plaines de Jéricho, et considèrent avec un sentiment de profonde paix la croix derrière eux!

Cette scène parle à nos âmes de ce qui nous occupera éternellement dans le ciel, lorsque, chantant les louanges de l'Agneau qui, par son sang, nous a rachetés pour Dieu, nous porterons, même dans la gloire, nos regards en arrière sur la croix. Mais alors ce sera dans la maison du Père, et non plus en Canaan où nous sommes maintenant en Christ, mais d'où Satan n'a pas encore été chassé.

En portant les yeux autour de nous à Guilgal, nous trouvons que l'horizon de nos âmes s'est bien élargi depuis le jour où Dieu s'est occupé de nous comme pécheurs. En Egypte, les murs des maisons des Israélites étaient leur horizon dans la terrible nuit du jugement; ils étaient là, leurs reins ceints et des sandales à leurs pieds, prêts à quitter le pays de l'esclavage, tandis qu'au dehors des maisons, la destruction et la mort accomplissaient leur oeuvre solennelle. Dieu jugeait; et malheur au pécheur qui, dans cette nuit-là, ne se trouvait pas à l'abri du linteau arrosé de sang!

Puis vint le jour où ils campèrent à Pi-Hahiroth avant de traverser la mer. Là, l'horizon s'élargit et, au lieu de ne connaître Dieu que comme un juge qui les épargne, c'est un Dieu libérateur qui déploie son grand salut devant leurs yeux; alors ils traversent la mer, la mort leur servant de muraille de chaque côté, et la gloire de Dieu les couvrant de sa protection pour les conduire dans le désert. Chaque pas fait en avant agrandit leur horizon, jusqu'au moment où les solitudes du désert les environnent de toutes parts; là, Dieu a une autre leçon à leur enseigner. Il leur apprend à connaître ce que sont ses ressources à lui dans ce désert, où l'oeil ne rencontre pas un vestige de quoi que ce soit qui puisse réjouir et affermir le coeur, ou suppléer aux besoins journaliers du peuple pendant qu'il traverse ses solitudes. Ils sont forcés de regarder à Dieu seul, et c'est ainsi qu'il leur enseigne à compter sur ses ressources inépuisables et leur prouve qu'il est supérieur au désert et à ses privations momentanées. Si la manne avait manqué un jour seulement, que serait devenue cette puissante armée? mais elle ne manque pas; elle ne se lasse pas cette main qui, chaque matin, répand avec chaque goutte de rosée la nourriture quotidienne pour les objets de ses soins et de son amour!

C'est là que le coeur apprend à aimer et à adorer Dieu, en voyant les mille manières inattendues et inespérées dont il déploie ses ressources pour ceux qui se confient en lui, là où, selon toute apparence, il n'y en a aucune. Mais il permet que son peuple souffre de la faim afin de pouvoir le rassasier lui-même. Il permet que Paul soit abattu, mais pourquoi? — Afin de pouvoir l'encourager et lui faire éprouver ce que, sans cette épreuve, Paul n'eût jamais connu: les riches consolations qui se trouvent en Christ, et qui font dire à l'apôtre qu'il se réjouit toujours dans le Seigneur. Il peut se réjouir lorsque les fontaines sont remplies d'eau, et il peut se réjouir en Christ lorsque les fontaines sont à sec. «Parce que tu as été mon aide» (non point parce que le secours est venu, mais parce que Dieu a été son aide), «à cause de cela je me réjouirai à l'ombre de tes ailes» (Psaumes 63: 7). Parce que la gratuité de Dieu est meilleure que la vie, ses lèvres le loueront. Il n'y a pour le coeur qui a goûté cette gratuité, aucune bénédiction qui lui soit comparable; elle est meilleure que toutes les faveurs que Dieu peut dispenser, quelque grandes et merveilleuses qu'elles soient. Ainsi l'âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et la bouche peut le louer avec un chant de réjouissance au milieu même d'un désert aride et sans eau.

Ainsi l'horizon de notre âme s'est élargi à chaque pas fait en avant, jusqu'au moment où, arrivés à Guilgal, nous pouvons contempler une scène qui n'a plus de limites. Dieu lui-même en est l'horizon, un horizon infini; un champ infini de gloire. L'âme peut s'y reposer et se souvenir en paix du chemin qu'elle a parcouru; elle peut contempler le passé, depuis la nuit des linteaux aspergés de sang, le long des murailles formées par la mer de la mort, et dans les solitudes du désert, jusqu'au moment où, arrivée de l'autre côté du Jourdain, au lieu même de la puissance, elle peut contempler le fondement de tout: la gloire de Dieu et sa propre bénédiction dans la croix du Seigneur Jésus Christ. «Ainsi les enfants d'Israël campèrent en Guilgal, et célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Josué 5: 10).

Dieu dresse une table pour eux en présence de leurs ennemis, les engageant à s'asseoir pour célébrer la rédemption et pour penser à la croix, dans les lieux célestes en Christ.

Chapitre 11 : Guilgal: le blé du pays

(Josué 5: 10)

«Et dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays, savoir des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour» (Josué 5: 11).

Nous avons ici un autre trait caractéristique de Guilgal: un peuple circoncis se nourrit de cette nourriture céleste qui nous représente un Christ glorifié, comme la manne nous représente un Christ humilié et abaissé. Dans le désert, le coeur est réjoui et soutenu en se nourrissant de Celui qui est le Christ abaissé, «le pain de Dieu» qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde. Nous avons reçu la vie par sa mort. Il nous a donné sa chair à manger et son sang à boire. Nous gisons dans la ruine et dans la mort, et son amour divin l'a fait entrer pour nous dans cette triste scène; il mourut et mit fin de cette manière à notre être moral comme pécheurs aux yeux de Dieu. «Celui qui me mangera», dit-il, «celui-là aussi vivra à cause de moi». Mais en nous nourrissant de lui, nous nous nourrissons de Celui qui a terminé notre histoire comme enfants d'Adam, en sorte que nous ne vivons plus du tout en Adam, mais en Christ qui a porté sur lui l'acte d'accusation écrit contre nous.

C'est comme de pauvres pécheurs que nous vînmes d'abord et que nous avons mangé sa chair et bu son sang. C'est-à-dire que, par la foi, nous nous sommes appropriés cette mort qui répondait à notre état et accomplissait la rédemption, par laquelle nous avons pu quitter pour toujours notre ancienne condition; c'est ainsi qu'en vertu de la mort de Christ, nous avons reçu la vie. Depuis ce moment-là, nous vivons par lui et à cause de lui. «Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi, je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6: 57).

Bien-aimés, nos coeurs sont-ils diligents à se nourrir de ce Fils de Dieu humilié, mort et ressuscité? Ce qui caractérise la vie éternelle que nous possédons en lui, c'est justement qu'elle se nourrit de lui seul: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé (pas seulement qui est mort pour moi, ou qui a ôté mes péchés, mais «qui m'a aimé») et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Oui, qui s'est livré lui-même pour moi, alors que j'étais un pécheur et rien autre. Bien-aimé Fils de Dieu, Fils du Père, qui as manifesté l'amour de ton Père et me l'as fait voir en toi; auquel je m'attache, et en qui je mets toute ma confiance; pouvant décharger sur toi mon pauvre coeur, lorsqu'il se détourne et se nourrit des choses à cause desquelles tu as dû souffrir et mourir, ô bien-aimé Sauveur, pardonne et purifie les coeurs égarés de ceux que tu aimes! — attire-les à toi! — manifeste-toi à nos âmes et remplis nos coeurs de ta propre excellence!

Dans le désert, nous apprenons qu'il nous est nécessaire d'être nourris de ce Sauveur humilié. L'opprobre est amer, mais il l'a porté lui-même; «les outrages de ceux qui t'outragent, sont tombés sur moi». Et lorsque nous avons le privilège de porter, nous aussi, cet opprobre, la seule chose qui l'adoucisce c'est que c'est l'opprobre du Christ. Combien nous sommes peu

capables d'apprécier à leur juste valeur les épreuves et les souffrances qui nous viennent à cause de son nom! Telle souffrance qui nous paraît bien méritée et peut nous amener à nous juger nous-mêmes, est peut-être, lorsqu'elle est pesée dans les balances du sanctuaire, «l'opprobre du Christ».

Comment Moïse, lorsqu'il abandonna la cour de Pharaon et s'enfuit, après avoir tué l'Egyptien, aurait-il pu croire que Dieu apprécierait cet acte, comme il le fait en Hébreux 11: 26? Oh! quels trésors de grâce divine seront manifestés dans ce jour, où «chacun recevra sa louange de la part de Dieu», et qu'elle sera différente de la nôtre, l'appréciation de Dieu lui-même sur nos actions! Des actions dont le seul souvenir nous fait rougir; de misérables égarements; des craintes et des faux pas à droite ou à gauche; mais Dieu, qui a recueilli tout cela comme les productions de sa grâce en nous, lorsqu'il examinera nos actions à la lumière du ciel, ne verra en elles que ce que sa grâce y a produit, et ainsi elles recevront un nom qui nous remplira d'étonnement et d'adoration. Mais aussi, plus d'une action qui nous a valu les applaudissements des hommes, aura trouvé sa récompense dans ces applaudissements mêmes, et sera trouvée digne seulement d'une place dans ce passé oublié et indigne de recevoir un nom dans les annales du chemin du désert.

Mais c'est la manne qui nourrit l'âme pendant le voyage, et elle ne peut être appréciée que par ceux qui suivent le chemin où on trouve cette nourriture. On ne la trouve pas au milieu des grands et des grandeurs de cette terre. Le chemin du Seigneur était un sentier humble et ignoré, mais il a laissé une trace de lumière céleste aux yeux de Dieu!

Mais quoique nous traversions en réalité les circonstances du désert, nous avons besoin d'une autre nourriture: de celle qui croit, mûrit et fructifie dans le pays de la gloire. C'est ainsi que nous lisons que les enfants d'Israël mangèrent du blé du pays, le jour même où ils avaient célébré la pâque aux plaines de Jéricho. C'est un Christ céleste, qui se manifeste maintenant et qui nourrit nos âmes; «et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16).

Quelle assurance et quelle hardiesse dans ces ardentes paroles de Paul! Sa vie paraît ne consister qu'en deux alternatives seulement: «hors de lui-même», quand son coeur est occupé de ces choses que l'oeil de l'homme n'a point vues, mais qui nous sont révélées par l'Esprit; et de «sens rassis», quand il s'occupe des hommes (verset 13).

L'amour du Christ étreignait son coeur, le poussait à supplier les hommes pour Christ à cause de leur condition: «morts», puisque Christ est «mort pour tous». Mais celui qui était mort pour eux, vit maintenant: il est mort, a été ressuscité, et est entré dans la gloire, et en lui Dieu fera toutes choses nouvelles. Cette perspective d'une nouvelle création s'ouvre devant le coeur de Paul, il voit Celui que quelques-uns pouvaient avoir connu comme le Messie, marchant ici-bas humblement dans l'amour. Il ne veut connaître personne selon la chair, mais son coeur s'enflamme et devient de plus en plus assuré quand il dit: «Si même nous avons connu Christ selon la chair» (comme il était sur la terre); «toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi». Christ était entré dans la gloire comme homme; c'est

comme homme qu'il occupe le trône de Dieu, objet de l'adoration des armées célestes dans la gloire; c'est là que Paul le connaît maintenant, comme «le blé du pays». S'il avait besoin de lui (et il en avait en effet toujours besoin) pour les circonstances du désert, c'était de Celui que maintenant nous connaissons en partie, — Celui qui était, pendant qu'il traversait le monde, le «pain de Dieu» descendu du ciel, — qui mourut, ressuscita et monta dans les hauts lieux.

Nous ne pouvons, *au même moment*, nous nourrir de Christ dans ces deux conditions. Puisque nous nous trouvons dans la double position d'être en haut et de traverser le désert de ce monde, nous avons besoin qu'il nourrisse et soutienne nos âmes dans ces deux conditions. Dans l'une, nous avons besoin de le voir et de le connaître dans le sentier qu'il suivit ici-bas de la gloire à la croix comme Celui qui s'était abaissé, la «vraie manne», dont l'esprit doit être en nous pour nous rendre capables de faire entrer Dieu dans nos circonstances, de manière à ce que nous agissions selon Dieu. Cela, nous l'apprenons en Philippiens 2.

Dans l'autre condition, l'oeil qui, une fois, était ébloui par la gloire, devient plus fort par l'Esprit en se fixant sur Celui qui avait complètement déplacé l'être moral de son serviteur, de manière à ce que son corps, rempli de la lumière de cette gloire, ne cherchait plus qu'à connaître et à «gagner Christ», courant droit au but, qui était sa complète assimilation à Celui dont il se nourrissait en haut, dans la gloire céleste. Tel était le «blé du pays» qui nourrissait Paul, en Philippiens 3. Oh! quelle préparation pour le coeur des enfants de Dieu! Quelles leçons pour ceux qui voudraient combattre, sans incertitude, pour les possessions qu'ils cherchent à réaliser! Mais ils doivent apprendre aussi que ce n'est que comme «pain *sans levain*», que ce Christ céleste peut être goûté et servir de nourriture. Comment les joies de la terre — des relations humaines — pourraient-elles s'accorder avec une pareille nourriture?

C'est impossible. Le fruit du pays doit être mangé par ceux qui sont circoncis, dans la perfection *sans levain* de cette nouvelle nature, qui est capable de se nourrir d'une telle nourriture. Comment ceux qui se nourrissent de «la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie», pourraient-ils connaître le blé du pays? Ils courent après les vanités et la folie de ce monde, et ce dont ils auraient besoin, ce serait d'aller à Guilgal! Les chaînes de l'Egypte sont encore là; l'opprobre d'Egypte s'attache encore à eux. Et, quoiqu'ils puissent réellement se confier en Celui qu'ils professent aimer; quoiqu'ils puissent être morts et ressuscités avec Christ, ils ont besoin d'aller à Guilgal et d'y être circoncis, avant d'être capables de désirer ou d'apprécier cette nourriture céleste.

Eprouvons nos coeurs, bien-aimés. Se nourrissent-ils d'un Christ céleste, ou bien de ces choses qui le laissent en dehors? Christ est-il précieux pour nous comme un trésor caché? La présence ravissante de l'Eternel est-elle suffisante pour remplir nos coeurs, de manière à ce que nos âmes soient rassasiées de moelle et de graisse, et que nous soyons capables, au milieu d'un désert aride et sans eau, de le louer avec des lèvres joyeuses?

Chapitre 12 : Guilgal: le Chef de l'armée

(Josué 5)

Nous arrivons maintenant au dernier trait que nous présente Guilgal. La circoncision lui a donné son caractère spécial; puis vient la pâque célébrée aux plaines de Jéricho, et enfin le blé du pays servant de nourriture. C'est dans ce même lieu que sont placées les pierres du mémorial, prises dans le lit du Jourdain, et enfin, c'est ici que se présente le Chef de l'armée, pour conduire son peuple et le faire entrer en possession de ce qui lui appartient.

Il vient dans le caractère qui convient à leur condition actuelle de combat; il s'y adapte et se présente avec «une épée nue en sa main».

C'est ainsi que nous voyons Christ s'adapter toujours à la condition et aux besoins de son peuple. Si c'est de rédemption que ce peuple a besoin, il est le rédempteur; si c'est d'être nourri et guidé dans le désert, il est sa nourriture et son guide. En toutes choses il s'adapte aux circonstances des siens; c'est pourquoi, lorsqu'ils sont sur le point de combattre l'ennemi, il se présente avec une épée nue en sa main pour les conduire à la victoire.

«Or il arriva, comme Josué était près de Jéricho, qu'il leva les yeux, et regarda; et voici, vis-à-vis de lui se tenait debout un homme qui avait son épée nue en sa main; et Josué alla vers lui, et lui dit: Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis?» — Pourquoi cette question? — Parce que dans notre combat céleste il ne peut y avoir de neutralité. Chacun de ceux que nous rencontrons tout le long du jour, est *pour* ou *contre* Christ. Chaque instant de la vie de chacun est une occasion de victoire ou de défaite; d'obéissance ou de désobéissance. Voilà ce qui donne lieu à cette question; il ne peut y avoir un terrain neutre, une place intermédiaire, pour ceux qui veulent prendre part aux combats de Dieu.

Ou nous sommes pour le Christ que le monde a rejeté, et par conséquent contre le monde; ou nous sommes pour le monde qui a rejeté Christ, et par conséquent contre Christ. Il n'y a que *pour* ou *contre*, et rien entre deux. Sans doute nous pouvons chercher à être indifférents; ou nous pouvons adopter ce qu'on appelle la «charité chrétienne» qui, plus que toute autre chose, est un objet de dégoût pour Christ. Quelle clameur s'élève, si un coeur cherche à être fidèle à Christ, et refuse de fraterniser avec ceux qui sont faux ou indifférents à la sainteté et à la vérité du nom de ce Christ, dont la mission sur la terre était de «rendre témoignage à la vérité!» (Jean 18).

Plus d'un coeur pratiquement infidèle se détourne dans ces jours-ci, sans chercher une réponse à cette question de Pilate: «Qu'est-ce que la vérité?» Les hommes ne tiennent pas à la connaître, — hélas! les chrétiens n'y tiennent pas non plus! Si notre salut est assuré, disent-ils, pourquoi chercher plus loin? vous voulez seulement nous imposer ce que nous ne trouvons pas essentiel.

Oh! qu'il est grave, l'état de ces âmes qui prennent le bien pour le mal, et le mal pour le bien, — l'amertume pour la douceur et la douceur pour l'amertume; et c'est le peuple de Dieu qui fait cela! Et non seulement cela, mais encore qui, sous prétexte de charité chrétienne, tolèrent le mal et estiment comme de peu de valeur l'honneur de Christ et la vérité de Dieu, autant du moins que cela peut servir leurs égoïstes intérêts. Dieu ne nous châtiara-t-il pas

pour tout cela? Croyez-vous qu'il soit aussi indifférent que vous l'êtes ou que vous voudriez qu'il le fût? Il ne serait pas Dieu, s'il en était ainsi!

Les ardentes paroles d'Esaïe ne s'appliquent-elles pas tout particulièrement à notre temps de tiédeur et d'indifférence? «Le jugement s'est éloigné, et la justice s'est tenue loin; car la vérité est tombée par les rues, et la droiture n'y a pu entrer. Même la vérité a disparu; et quiconque se retire du mai est exposé au pillage (ou est tenu pour fou); l'Eternel l'a vu, et cela lui a déplu, parce qu'il n'y a point de droiture» (Esaïe 59: 14, 15).

L'indifférence est une chose plus abominable à Dieu que la plume ne saurait l'exprimer. Ces paroles indignées qui jaillissent dans les Ecritures, rendent, dans leur caractère profond et solennel, les pensées de Dieu sur ces choses. «Maudissez Méroz, a dit l'ange de l'Eternel; maudissez, maudissez ses habitants, car ils ne sont point venus au secours de l'Eternel, au secours de l'Eternel, avec les forts» (Juges 5: 23).

Voilà la pensée de Dieu à propos de cette neutralité que son peuple, dans ces jours de tiédeur, appellerait la «tolérance» et le «support», et qui couvre du manteau du christianisme la froideur bien plus hostile au nom de Dieu que toutes les horreurs et les ténèbres du monde païen.

«Et il dit: Non; mais je suis le chef de l'armée de l'Eternel, qui suis venu maintenant». Remarquez ce qu'il dit: «qui suis venu *maintenant*». Ils avaient roulé de dessus eux l'opprobre d'Egypte, et ils portaient les marques bien distinctes de leur bourgeoisie céleste, les ayant reçues en échange des marques de l'esclavage d'Egypte.

Dans la célébration de la pâque aux plaines de Jéricho, ils avaient mesuré la plénitude de la grâce qui les avait rachetés; ils s'étaient nourris du blé de Canaan, pendant qu'ils campaient autour des pierres du mémorial de la mort, prises à l'endroit où l'arche s'était arrêtée au milieu des eaux de la mort; et *maintenant* le chef de l'armée paraît pour conduire son peuple à la victoire.

«Et Josué se jeta sur son visage en terre, et se prosterna, et lui dit: Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur?» Quelle belle attitude de respectueuse obéissance! Il n'entre pas en Canaan comme un suppliant seulement, mais comme un adorateur respectueux, dont l'oreille est ouverte pour écouter les ordres du Chef de l'armée de l'Eternel. Nous trouvons autre chose encore dans cette scène si touchante. La sainteté devant laquelle Josué devait se déchausser et qui est la force du combat, associée au coeur plein d'adoration d'un serviteur dont l'oreille est prête à recevoir les ordres de l'Eternel.

Remarquez aussi que dans le moment, très éloigné déjà, où Dieu descendait en miséricorde pour sauver son peuple, et se révélait à Moïse dans le buisson ardent (Exode 3), les mêmes paroles sont employées. Elles se font entendre cette seconde fois, aux oreilles de Josué, lorsque le peuple va commencer les luttes du combat céleste: «car le lieu sur lequel tu te tiens, est saint». — Si la sainteté était nécessaire à la délivrance du peuple de Dieu hors de l'Egypte, combien plus encore l'est-elle maintenant, lorsque le peuple entre en Canaan!

Mais je dois m'arrêter ici, avant de lire les paroles de l'Eternel à Josué (chapitre 6: 2), car nous n'avons parlé encore que de la première partie du second point que nous avons mentionné en commençant cette étude, c'est-à-dire de la manière de traiter le «moi» et la «chair» par la circoncision pratique, pour rendre le coeur propre à commencer les guerres divines.

Nous devons examiner maintenant une autre face de notre sujet: l'armure dont le peuple doit se revêtir pour aller à la rencontre de l'ennemi. Nous commencerons ce sujet dans le chapitre suivant.

Chapitre 13 : Condition de l'âme qui doit faire face à l'ennemi. Les reins ceints de la vérité

(Ephésiens 6)

Quelques versets du dernier chapitre de l'épître aux Ephésiens forment le sujet des réflexions que je désire présenter maintenant à mes lecteurs. Remarquez d'abord que ces versets se trouvent à la fin de l'épître qui nous place déjà dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus (chapitre 6: 14-18).

Nous lisons au chapitre 1: 7: «En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce», à la suite de l'appel de Dieu qui nous place devant lui comme des fils) «saints et irréprochables devant lui en amour, rendus agréables dans le Bien-aimé».

«Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; selon qu'il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté; à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (versets 3-6).

Nous entrons dans cette merveilleuse sphère de bénédiction par la rédemption qui est par le sang de Christ comme Israël fut délivré par la pâque et la mer Rouge. Puis Christ a été, comme homme, ressuscité d'entre les morts et assis dans les lieux célestes; et les siens ont été vivifiés, ressuscités ensemble, et assis, en lui, dans les lieux célestes (chapitre 2: 1-6).

Au chapitre 2: 10, nous lisons: «Afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée». Ainsi son témoignage arrive, même dans ces temps-ci, jusqu'aux armées des lieux célestes. Les anges voient l'assemblée dans le Christ Jésus; le monde devrait voir, dans l'assemblée, l'épître de Christ ici-bas!

Quand nous arrivons au chapitre 6: 12, nous voyons que notre combat aussi a lieu dans cette même sphère: «Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair» (comme celle de Josué et d'Israël dans une Canaan terrestre), «mais contre les principautés, contre les

autorités, contre les dominateurs des ténèbres de ce siècle, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes».

Ainsi, qu'il s'agisse de nos bénédictions, de notre position, du témoignage de l'assemblée, ou de notre combat, tout se passe dans cette sphère céleste où nous sommes déjà entrés «dans le Christ Jésus». Et c'est bien cette sphère-là qui est notre Canaan. Nous marchons en avant pour arriver à la maison du Père où il n'y aura jamais de combat, mais nous nous trouvons déjà dans un lieu de bénédiction où nous avons à combattre les ennemis du Seigneur — et c'est le combat proprement dit de l'armée de l'Eternel.

Il est facile de voir que cette armure de Dieu est ce qui nous rend capables de résister au choc de l'ennemi, plutôt que de l'attaquer; comme nous lisons: «Afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme». C'est un combat plutôt défensif qu'agressif. L'issue dépend aussi de l'état du cœur et de la conscience; si cet état est bon, l'ennemi se trouve sans ressources et nos âmes sont ainsi maintenues dans la jouissance de notre position céleste, comme témoins et soldats d'un Christ glorifié. Si nos âmes sont bien décidées à garder cette position, croyez-vous que Satan nous laissera tranquilles? C'est alors, au contraire, que nous apprendrons à connaître toute la profondeur de ses ruses.

Hélas! que de tristes exemples se présentent à notre mémoire de ceux qui, une fois, couraient bien et combattaient vaillamment dans les batailles du Seigneur, mais qui sont ensuite tombés devant l'ennemi! Une partie quelconque de l'armure de Dieu vient à manquer; quelque jointure est mal affermie; les reins ne sont pas constamment ceints; l'ennemi, qui veille toujours, s'en aperçoit aussitôt, met en jeu toutes ses ruses et tous ses artifices, et le plus brave tombera! Hélas! quel déshonneur a été ainsi jeté bien souvent sur le nom du Seigneur! quelle honte et quelle confusion en ont été les suites, lorsque quelque serviteur actif, quelque témoin vivant et béni est tombé devant l'ennemi, prouvant ainsi que nul n'est en sûreté sur ce champ de bataille, dans ce combat solennel et pourtant béni, si son âme ne se trouve pas dans l'état indiqué par ces mots: «l'armure complète de Dieu».

Bien-aimés frères, soyons sur nos gardes, et, étant prévenus, soyons aussi prémunis.

Si Pierre avait cru les paroles de Jésus, il se serait méfié de lui-même et sa chute n'aurait probablement pas eu lieu. Le Seigneur veille sur nos cœurs tout le long du chemin; nous avertissant, et nous rappelant les dangers et les pièges; nous permettant parfois d'arriver jusqu'au bord de quelque terrible abîme où un péché caressé et non jugé, nous conduisait tout droit. Il nous permet, pour ainsi dire, de regarder au fond de l'abîme pendant un instant, afin que nos cœurs tremblants se retournent pour s'attacher plus fermement à lui, et adorent cet amour infatigable et immuable qui les conduit et les dirige pour les empêcher de tomber et de déshonorer ainsi le nom de Dieu.

Bien-aimé et adorable Sauveur et Seigneur; qui pourrait nous supporter comme toi? — Qui voudrait — et qui pourrait — nous garder comme tu le fais? Et y eût-il jamais un temps où ta protection nous fût plus nécessaire qu'aujourd'hui où tout ce qui nous entoure, le livre que nous lisons, la pensée qui est exprimée devant nous, cache quelque ruse de Satan? Seigneur,

garde les jeunes gens dans ce jour d'infidélité; préserve ces jeunes coeurs encore sensibles et impressionnables, de la corruption de l'homme et des tromperies que Satan fait circuler partout! Fais aux parents la grâce de savoir rendre leur maison un véritable intérieur doux et paisible, où le jeune coeur trouve ce qu'il lui faut, afin qu'il ne cherche pas dans le monde extérieur ce qu'il doit trouver à la maison: la tendresse et le coeur vigilant d'un père, qui mérite la confiance et l'amour de son enfant.

Parents chrétiens, marchez devant vos enfants de manière à leur présenter Christ, gagnez leurs coeurs pour Jésus, en leur prêchant en action aussi bien qu'en paroles!

La première chose qui nous est présentée dans cette armure de Dieu, c'est l'état intérieur de nos âmes. Il ne peut y avoir aucune activité divine, tant que le coeur n'est pas en règle avec Dieu. Nous pouvons être des hommes célestes et connaître les choses qui nous sont librement données par Dieu, sans posséder ce *sine qua non* d'un soldat chrétien: un coeur auquel la vérité de Dieu a été appliquée, de manière à briser tout ce qui pouvait l'empêcher d'être un vase propre au service. C'est pourquoi, presque tout ce qui se rattache à cette armure est ce que nous pourrions appeler la vérité *subjective*. Dieu nous rejette sur notre propre état, mais il ne le fait que lorsque nous sommes, par sa grâce, fermement fondés en Christ. Dans cette position, nous pouvons tout surmonter — nous pouvons supporter d'être, par sa Parole, brisés dans nos coeurs et dans nos consciences, justement parce que cette oeuvre expérimentale ne produit en nous aucun sentiment d'incertitude quant à l'acceptation de nos âmes en Christ; c'est parce que *nous sommes* pleinement acceptés, rendus agréables en Christ, que nous sommes éprouvés de cette manière; nos coeurs ne seraient pas traités *ainsi*, s'il en était autrement. Avant que notre paix avec Dieu soit faite et que nous comprenions la rédemption, nous faisons bien des expériences pénibles; mais, après cela, nous sommes soumis à un tout autre ordre de discipline, à cause de notre nouvelle position en Christ et de nos nouvelles relations avec lui.

Nous lisons: «Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité». Il n'y a pas au monde d'autre vérité que la parole de Dieu: nous trouvons dans le monde le doute, les ténèbres, l'ignorance et l'orgueil, beaucoup de théories inventées par l'homme et qui ne peuvent s'élever au-dessus du niveau des pensées de la créature, puisque c'est la créature qui les a conçues.

La parole de Dieu, étant la révélation de la vérité, met chaque chose à la place et dans la position qui lui convient. Elle me dit que Dieu est tel qu'il nous est révélé en Christ, et me montre ce qu'il est pour ce pauvre monde ruiné et perdu. Elle me dit ce qu'est l'homme, ce qu'est Satan, ce qu'est le péché; ce qu'est la justice de Dieu par rapport au péché, et ce qu'est son amour pour le pécheur.

Tout cela est merveilleusement développé devant nous dans la parole de Dieu. Mais l'homme ne peut pas supporter d'être ainsi moralement jugé et mis à la place que cette Parole lui assigne; c'est pourquoi il fait tous ses efforts pour en affaiblir la puissance et pour détruire la foi du pauvre pécheur en cette vivante parole de Dieu. Malgré cela, celui qui l'a goûtée en

quelque petite mesure que ce soit, y a trouvé ce que serait un verre d'eau fraîche au voyageur altéré, la seule chose qui puisse satisfaire son coeur et mettre en repos sa conscience chargée. C'est là qu'il trouve son Sauveur et apprend à le connaître par la puissance de l'enseignement de l'Esprit.

C'est lorsque cette parole vivante s'applique au coeur et à la conscience, et que l'homme intérieur est brisé et soumis, que ses reins sont ceints de la vérité. Les reins sont la partie du corps qui a besoin d'être fortifiée et soutenue en vue du combat et de la fatigue. Toutes les fois que l'Écriture nous parle de «ceindre nos reins», elle suppose que nous nous trouvons dans le lieu du combat et du travail, ou des épreuves pour le coeur. Comme l'Éternel dit à Job: «Ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme, et je t'interrogerai, et tu me feras voir quelle est ta science» (Job 38: 3).

Lorsque les reins sont ceints de la vérité, les affections sont tenues en bride et la volonté est brisée, en sorte que l'homme tout entier prend plus de fermeté et d'assurance. Il trouve étalées sur son chemin toutes les choses qu'aurait désirées son coeur naturel, mais «la vérité» a jugé la valeur de ces choses pour lui comme aux yeux de Dieu, et il les laisse de côté.

Combien il est important que la ceinture ne soit pas relâchée un seul instant, sur ce champ de bataille où la défaite serait la ruine, et où la retraite est impossible! Un moment d'abandon charnel ou de fausse sécurité, et le coeur se trouve aussitôt engagé dans quelque action mauvaise que des années de larmes amères ne pourront effacer!

Nous voyons souvent aussi que là même où la volonté n'a pas agi pour suivre les désirs de la chair, les reins n'étaient cependant pas ceints, et qu'il est survenu une chute.

Voyez David, lorsqu'il aurait dû ceindre ses reins comme un vaillant homme pour se rendre sur le champ de bataille; il ne l'a pas fait et son coeur est ainsi devenu la proie facile d'un ennemi toujours au guet. Quelle terrible chute à l'occasion de la femme d'Urie! Les années de souffrance qui suivirent cette faute et les conséquences qu'elle eut pour sa maison et qu'aucun repentir ne put empêcher, montrent le gouvernement de Dieu toujours parfaitement juste et sûr.

Voyez Pierre dans le jardin de Gethsémani. Il n'avait aucune conscience de son manque absolu de force pour résister à la puissance de Satan. Il dormait et ses reins n'étaient pas ceints, lorsqu'il aurait dû veiller et prier; et il combattait, lorsque son Seigneur et Maître se soumettait comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Et comment notre bien-aimé Sauveur avait-il passé son temps? Dans une agonie de prières. Il pria pendant que Pierre dormait; il se soumettait lorsque Pierre combattait. Mais quel triste combat! la chair combattant contre la chair et avec les armes charnelles de l'homme! Après cela, Pierre suit Christ «de loin», — puis il le renie avec des imprécations, — et alors viennent les larmes amères!

Nous voyons aussi que, dans ce combat céleste, un moment de victoire est un moment solennel et dangereux pour l'âme. Nous ne sommes jamais plus près de la défaite que lorsque nous venons de remporter une victoire. Le succès de l'homme spirituel est justement ce qui

peut lui ôter le sentiment de sa complète dépendance. C'est, pour ainsi dire, un moment d'enivrement que celui où le cœur sent et comprend que Dieu l'a employé avec succès dans la bataille. Nous sommes portés à considérer cette victoire comme *notre* succès, ainsi le « moi » reparaît sur la scène, et l'ennemi trouve à qui s'attaquer. David était vainqueur; il venait d'être oint comme roi à Hébron, et sa première pensée est pour l'arche de Dieu (1 Chroniques 13). Mais ses succès ne l'avaient pas préparé à rester dans la dépendance. Il consulte les chefs et les conducteurs du peuple, et met l'arche de Dieu sur un chariot neuf, au lieu de la mettre sur les épaules des Lévites. Et voyez comment la faute d'un homme spirituel peut amener à sa suite la souffrance pour d'autres — nous en avons l'exemple dans la brèche faite en la personne de Huza. — Cela nous montre aussi que le moment du succès est précisément celui où nous devons plus que jamais nous méfier de nous-mêmes et, plus que jamais aussi, ceindre nos reins de la vérité.

Le temps viendra où notre cœur pourra être laissé en liberté; où il n'y aura plus besoin ni de conscience, ni de reins ceints. Dans le ciel nous pourrions donner pleine carrière à notre cœur; *ici-bas, jamais!* Si vous vous laissez de votre surveillance, et que vous relâchiez votre ceinture pour un seul instant, votre cœur se portera immédiatement sur quelque chose qui n'est pas Christ! Alors vient la réaction, et le « moi » nous tourmente plus que jamais; il est revenu en évidence et a souillé notre cœur.

Il ne suffit pas simplement de *connaître* la vérité, mais il faut qu'elle soit *appliquée*, pour que, les reins ceints et la volonté brisée, nous puissions suivre Dieu et résister aux embûches de Satan. La vérité de Dieu nous révèle tout ce qui est dans le ciel et nous révèle aussi le cœur de Dieu sur la terre; elle juge tout ce qui se trouve dans ce monde corrompu: chacun des motifs et des mobiles de nos actions est mis à nu par Celui qui était et qui est la Parole vivante de Dieu.

Il vint dans ce monde — la vérité personnifiée — afin de rendre témoignage à la vérité, Le Fils éternel du Dieu vivant devint un homme; il marcha avec Dieu pendant trente-trois ans, ne faisant jamais sa propre volonté, quelque parfaite qu'elle fût. «Que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite». Il rencontre Satan à l'entrée du chemin de son service, et l'Ennemi cherche à le séduire pour le faire sortir du chemin de l'obéissance. Il lui montre pour cela tous les royaumes du monde et leur gloire, en un moment. «Rends-moi hommage», dit l'Ennemi, «et toutes ces choses seront à toi». Comme Dieu, Jésus aurait pu à l'instant même détruire cette puissance, mais ce n'était pas ce qu'il fallait pour nous. C'est comme homme, dans l'obéissance et par l'obéissance, qu'il lie l'homme fort. C'est comme homme dans l'obéissance qu'il eut faim. Opérer un miracle eut été chose bien facile pour Celui qui a créé le monde. Mais non! Il était venu pour obéir, et il n'y avait aucun mal à avoir faim, tandis qu'il y en avait à apaiser cette faim sans une parole de Dieu. «L'homme», dit-il, «ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Je suis venu pour obéir, pour être la Parole vivante, en obéissance sur la terre, homme parfait devant Dieu; Dieu parfait pour l'homme.

Il était la vérité, et la vérité est maintenant contenue dans *les* paroles (pas seulement *la* parole) de Dieu. Les Ecritures sont les paroles de Dieu, les paroles intelligibles, exprimant toute sa pensée. «Les choses desquelles aussi nous parlons», dit l'apôtre, «non point en *paroles* enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Corinthiens 2: 13).

Chapitre 14 : Etat de l'âme: la cuirasse de la justice

(Ephésiens 6: 14)

Après nous avoir montré par ces mots «les reins ceints», comment par cette vérité subjective nos coeurs peuvent être préparés à rencontrer l'ennemi, l'apôtre passe à l'état de la conscience représenté par la pièce suivante de l'armure: «la cuirasse de la justice». Comme il n'est pas question ici de notre position devant Dieu, mais seulement de notre rencontre avec l'ennemi, je me bornerai à indiquer que cette cuirasse de la justice est une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

Aucune autre partie de l'armure ne rendrait, par son absence, le coeur aussi faible que celle-ci. Lors même que notre conscience serait seule à connaître dans le secret la souillure d'une faute quelconque, — fût-elle même très légère, — il serait impossible à notre coeur de tenir ferme devant la puissance accusatrice de Satan. Le juste (que sa conscience n'accuse pas) est courageux comme un lion. Aussi rien n'est plus nécessaire à rechercher que cette précieuse condition de l'âme: une conscience sans reproche devant Dieu et devant l'ennemi. «A cause de cela», dit Paul, «moi aussi je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes» (Actes des Apôtres 24: 16).

Chez le simple chrétien, qui est rarement — si même il l'est jamais — actif dans ce combat céleste, une mauvaise conscience se traduit plutôt en ce que l'Esprit est contristé ou gêné, que par une chute ou une faiblesse apparentes. Son propre coeur seul peut dire si sa joie est complète dans une vraie et précieuse communion avec le Père et avec le Fils. Cette communion ne peut être goûtée que par une conscience sans reproche, par un coeur qui ne nous condamne pas; et, s'il en est ainsi, notre confiance en Dieu est parfaite.

Quel triste cas que celui d'un chrétien qui, au milieu d'une carrière active et au premier rang dans la bataille, a les oreilles et le coeur assaillis par les accusations de l'ennemi. Conserver l'activité extérieure, avec un tel état d'âme, équivaut à laisser son âme ouverte aux ruses et même à la puissance visible de l'ennemi, et c'est une chose bien solennelle! Que de fois ceux qui ont pris hardiment et ouvertement le parti de Christ, et qui ont été dans sa main des instruments bénis de sa puissance, sont tombés, irrévocablement tombés, et ont abandonné leur poste, parce qu'ils étaient ainsi devenus accessibles aux artifices du diable.

Je crois qu'une chute de ce genre est toujours précédée de miséricordieux avertissements et de voies divines en grâce; mais ces avertissements n'étaient écoutés ni par les oreilles ni par le coeur.

Que le Seigneur nous accorde d'être avertis et de fuir le danger; de savoir éviter le point où notre chemin s'éloigne de lui, l'heure dangereuse; «de ne pas *regarder* le vin quand il se montre rouge» (Proverbes 23: 31).

Etre revêtus de la cuirasse de la justice, rend donc le coeur hardi et libre comme l'air, mais libre de marcher avec Dieu. Il ne voit pour ainsi dire aucun signe de mécontentement sur la face de son Dieu et l'âme a la conscience que, par grâce, elle peut demeurer en toute liberté dans la présence de Dieu. La conscience purifiée par le précieux sang de Jésus, restée en pratique bonne devant Dieu, connaît la joie de marcher avec lui librement et naturellement. En marchant ainsi, l'âme apprend à connaître et à juger la chair bien mieux que, dans une mauvaise conscience, par la faiblesse ou par une chute. Elle comprend dans la lumière de la présence de Dieu, quelles sont les tendances naturelles de la chair, et elle sait qu'elle peut compter sur la puissance de Dieu; elle fait du péché qui demeure en nous l'occasion de la communion, quoiqu'il n'en soit pas la raison, et le coeur juge les mauvaises tendances de la chair sans qu'il y ait besoin d'une chute, apprenant à les juger selon la nature de ce Dieu même qu'il connaît, au lieu de le faire d'après l'appréciation bien plus faible de la conscience qui sent la souillure.

Ainsi la première partie de l'armure exprime la condition normale de l'âme à laquelle la vérité a été appliquée, jugeant les intentions secrètes du coeur, en fortifiant l'homme tout entier. Comme la parole de Dieu, en Hébreux 4: 12, cette vérité agit de manière à découvrir, à discerner les pensées et les intentions du coeur; elle éprouve, quant à sa source, chaque pensée qui surgit, pour savoir si elle est de Dieu ou de la chair; elle discerne si les intentions du coeur ont Christ ou le «moi» pour objet et pour but. Cette même vérité se manifeste aussi en formant et en sanctifiant, ainsi que nous le lisons dans le 17^e chapitre de Jean: «Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité».

En Hébreux, nous voyons surtout la puissance de la Parole qui nous sonde; tandis que, dans Jean, il est question plutôt de former l'âme, en la séparant du monde par la parole du Père. Tout ce qui est du monde n'est pas de Dieu. Puis cette Parole nous révèle un Homme dans la gloire auprès du Père, un Homme qui est notre vie et le modèle du nouvel homme devant Dieu.

La seconde partie de l'armure s'applique plus directement à ce qui regarde la conscience; mettant l'âme en état de *faire face* à l'ennemi, car le dos n'est garanti par aucune pièce de la cuirasse. Une cuirasse brillante — une bonne conscience — fait que l'âme peut marcher avec Dieu, sans que l'ennemi trouve un point vulnérable par lequel il puisse affaiblir le courage dont elle a besoin, et rendre ainsi le soldat de Christ aussi faible que l'eau, dans la présence de Dieu. Si la conscience est sans reproche, le chrétien n'a rien à faire avec les inquiétudes et les remords qui le rendent irritable vis-à-vis des autres, et, de cette manière, son coeur est gardé dans la paix.

Il est surprenant de voir combien toutes choses paraissent bonnes et heureuses et quelles différentes couleurs elles revêtent, lorsque l'âme chemine doucement en paix avec Dieu.

C'est le contraire là où notre conscience nous accuse; alors nous sommes toujours prêts à trouver les autres en défaut, et nous voyons et sentons tout ce qui passerait inaperçu si nous étions heureux dans l'amour de Christ, marchant paisiblement avec une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

Chapitre 15 : Etat de l'âme: les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix

(Ephésiens 6: 15)

Une bonne conscience et un coeur qui peut librement et heureusement marcher en avant avec le Seigneur, donnent un caractère remarquablement paisible et doux au chemin du soldat de Christ. Ce soldat n'est pas ce que le monde appellerait un héros — les héros de Dieu font triste figure aux yeux du monde. Ce qui les caractérise, c'est un coeur humble et soumis; ils ont trouvé le vrai secret de la force et le pouvoir de maîtriser leur caractère, dans un monde où les «hommes de caractère» sont estimés. «Celui qui est le maître de son coeur vaut mieux que celui qui prend des villes» (Proverbes 16: 32). Cet esprit paisible imprime un cachet tout particulier au chrétien, au milieu des difficultés et des épreuves qu'il rencontre sur son chemin: «la parure d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu», mais d'une bien petite valeur devant les hommes!

Nous ne trouvons jamais cet esprit paisible lorsque l'âme n'est pas heureuse avec Dieu. On peut s'en donner l'apparence, tout en ayant un ver rongeur dans le coeur, mais c'est une de ces précieuses grâces de la vie chrétienne que l'on ne saurait imiter réellement.

Hélas! on ne la voit que trop souvent manquer chez ceux mêmes qui sont occupés des vérités les plus élevées. Les vérités objectives sont présentées aux âmes et sont estimées comme elles doivent certainement l'être; mais il y a un autre côté aussi, qu'il ne faut pas négliger: le coeur humble et brisé qui estime les autres supérieurs à lui-même; la disposition de l'âme qui se plaît à rechercher et à apprécier chez les autres tout ce qui peut rappeler Christ. C'est là la «pensée de Christ».

Cette divine énergie qui nous élève au-dessus des choses d'ici-bas, est sans nul doute une chose à désirer et à rechercher; mais si une personne s'occupe exclusivement de ce côté-là, elle devient facilement dure et disposée à juger les autres.

Pour ma part, ce que je trouve bien plus merveilleux c'est de voir Christ marchant sur la terre comme un homme humble, agissant divinement en toute circonstance, n'étant jamais indifférent aux épreuves et aux afflictions des autres, et les sentant plus profondément qu'eux; acceptant toujours l'épreuve pour lui-même, avec cette douceur et cette humilité qui courbent la tête et supportent toutes les douleurs comme étant envoyées de Dieu. Je ne veux pas dire que nous puissions jouir pleinement de cette beauté de Christ, ou même l'apercevoir, si nous ne cherchons à le connaître que de ce côté-là. Il faut d'abord que nous réalisons notre position «en Christ» devant Dieu; il faut que nous le connaissions, en partie du moins, comme Celui qui est glorifié dans le ciel. Ce n'est qu'alors que nous serons moralement capables de

jouir de lui, et de retrouver la trace de ce merveilleux sentier qu'il a suivi dans son humble amour, et qui nous paraît toujours plus admirable, à mesure que nous apprenons à connaître mieux la personne de celui qui y a marché.

Cette aimable paix de l'esprit nous accompagne dans tous les détails de la vie de chaque jour et nous les fait traverser doucement et tranquillement; elle exerce, par sa présence, une influence de calme heureux sur tous ceux qui nous entourent, et affermit les pas de celui qui marche sur le champ de bataille de Dieu. Celui qui a ainsi les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix, apporte la paix dans le pays de l'ennemi, et, en présence de l'anxieuse agitation, des craintes et des inquiétudes qui gouvernent le cœur de tant d'hommes, vit autant que cela est possible, en paix avec tous.

Jésus lui-même était le Prince de paix. Il passait avec le calme du ciel à travers notre monde agité. Il était toujours dans le sein de son Père: aucune circonstance ne pouvait le troubler. La douleur et la réjection pesaient sur lui; l'incrédulité et l'endurcissement se montraient partout devant lui, pour refroidir, si possible, l'amour de son cœur; cependant il marchait en avant. Il soupirait de l'incrédulité de l'homme, mais il levait les yeux vers le ciel. Les Samaritains ne veulent pas le recevoir dans sa mission d'amour, parce que sa face était tournée vers Jérusalem; c'est-à-dire que son cœur était décidé à suivre le chemin dont le terme était l'ignominie et la croix. Il s'incline et se soumet, et s'en va à un autre village, censurant fortement Jacques et Jean qui ne savaient de quel esprit ils étaient animés. Sa douceur était connue de tous (Luc 9).

A la fin, lorsque toute l'amertume de sa douleur se dresse devant son âme, lorsqu'il en a sondé l'immense profondeur et accepté la coupe de la main du Père, c'est encore paisiblement et calmement qu'il passe au milieu du mépris, des insultes et des crachats. Aucun mouvement de son cœur ne le porte à la vivacité, à répondre aux outrages par des outrages, à menacer quand il souffre, — sa cause était entre les mains de son Père. Au milieu de tout, les reins ceints comme serviteur des serviteurs, il pense au coup d'épée charnel de Pierre, qui avait coupé l'oreille de Malchus; il lui touche l'oreille et le guérit, réparant ainsi la promptitude de son pauvre disciple, abandonné à ses impulsions. Il continue à avoir les yeux sur Pierre; il pense à lui comme ayant particulièrement besoin de sa sollicitude. Il le regarde au moment où le coq chante, pour lui faire sentir combien son cœur s'était égaré loin de son Seigneur. Silencieux devant l'ennemi, lorsque les juges condamnent celui qu'ils savent être innocent, il s'en remet à Celui qui juge justement. Il était comme «un homme qui n'entend point et qui n'a point de réplique en sa bouche» (Psaumes 38: 14).

Combien cette bénignité nous juge — il faut si peu de chose pour irriter nos cœurs! Et cependant notre vocation est d'être les messagers de la paix et ceux du Prince de paix; d'apporter dans un monde inquiet et agité un esprit de paix et de repos, qui ne se trouve que là où la volonté propre est brisée et où l'âme se confie en Dieu. Cette condition de l'âme est l'expression du caractère du chrétien, résultant du fait qu'il s'est auparavant revêtu des parties de l'armure de Dieu dont nous avons déjà parlé: la condition intérieure formée et fortifiée par la parole de Dieu; la conscience sans reproche pour faire face à l'ennemi. Il n'est plus

nécessaire de penser à soi-même, et ainsi le coeur est en liberté pour marcher avec Dieu, en pensant aux autres, et pour répandre, dans un esprit de paix, la bénédiction autour de soi. Nous trouvons donc que cet état de l'âme relativement aux autres, ne peut exister que là où, quant à sa condition intérieure, l'âme est en règle avec Dieu. «Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix» viennent après les «reins ceints» et la «cuirasse de la justice».

Chapitre 16 : Etat de l'âme: le bouclier de la foi

(Ephésiens 6: 16)

En nous occupant des premières parties de cette armure de Dieu, nous avons examiné l'état subjectif ou intérieur de l'âme, personnellement et relativement aux autres. Nous arrivons maintenant à cet autre état intérieur, qui fait que l'âme se repose avec une foi sincère sur Dieu lui-même, dans son caractère connu — ce qu'il est — et qui nous garde dans une confiance parfaite en lui, en sorte que, quoiqu'il arrive, nous savons que rien ne peut nous séparer de son amour. Les circonstances peuvent paraître défavorables, nous pouvons être à bout de ressources; — cependant le coeur qui connaît Celui qui ne peut être autre chose que lui-même, attend patiemment le moment qu'il a choisi pour déployer Sa puissance en faveur de ceux qui se confient en lui.

«Par-dessus tout» (par-dessus cette première condition de l'âme), «prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant» (Ephésiens 6: 16).

La foi dont il est question ici n'est pas celle du pécheur, quand il arrive à saisir Christ. Cette foi-là, nous la trouvons dans l'épître aux Romains, et nous pourrions l'appeler «la foi sans oeuvres d'un pécheur»: «A celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (Romains 4: 5).

Dans l'épître aux Ephésiens, nous trouvons la foi du saint: la perfection de la confiance en Dieu, lorsqu'il est connu par expérience, comme celui qui est ce qu'il dit être; cette confiance qui, à mesure que le coeur apprend à mieux connaître Dieu, discerne mieux aussi les sources du mal dans son propre coeur et sent, malgré cela, sa confiance en Dieu croître en proportion; en sorte que le coeur compte sur Dieu contre lui-même. Il peut dire: Je ne puis pas me fier à moi-même, et Dieu ne peut se fier à moi, mais je puis compter sur Dieu et me fier à lui. Il peut dire à Dieu: Viens avec moi, *car je suis de col roide*, et si je suis laissé à moi-même je ne puis que faillir.

Vous trouvez ce «bouclier de la foi» représenté pratiquement en Moïse. Dieu avait dit que le peuple était un peuple de col roide, et que, s'il montait au milieu d'eux, il les consumerait en un moment. Alors Moïse prit la tente et la tendit hors du camp, et l'Eternel descendait et parlait à Moïse face à face comme un homme parle avec son intime ami. Moïse avait trouvé grâce devant les yeux de l'Eternel, et son coeur désire trouver grâce, c'est-à-dire en connaître la plénitude. Alors toute la bonté de l'Eternel passe devant lui, et son coeur prosterné en présence de cette gratuité, avance justement le fait que le peuple est un peuple

de col roide, pour supplier l'Eternel de marcher au milieu d'eux. Cette même raison que l'Eternel avait donnée en Exode 33: 5, pour ne pas marcher au milieu d'eux, «de peur qu'il ne les consumât», Moïse l'invoque en Exode 34: 9, pour engager Dieu à marcher avec eux. «Et il dit: O Seigneur! je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous! *car c'est un peuple de col roide*; pardonne donc nos iniquités et notre péché, et possède-nous comme ton héritage».

Mais Moïse avait fait, dans l'intervalle, l'expérience de ce que Dieu est en lui-même, et c'est à cause de cette connaissance de ce que Dieu est, qu'il plaide pour obtenir sa présence au milieu d'eux le long du chemin, «parce que le peuple était un peuple de col roide!» Oh! qu'elle est grande la confiance qui peut donner à Dieu, comme raison pour demeurer avec eux, la connaissance qu'il a de tout le mal qui est dans leurs mauvais coeurs. Et c'est ainsi qu'elle doit être, — toujours plus grande à mesure que Dieu nous est mieux connu et que nous nous connaissons mieux nous-mêmes.

Voyez cette confiance se montrer, avant même la connaissance du pardon, chez la femme de la ville, qui était une pécheresse (Luc 7). Cette même lumière qui la rend muette devant le Seigneur dans le sentiment de son péché, pousse son coeur vers Celui qui, tout en sondant la conscience, tout en suivant et en discernant toutes les tortueuses profondeurs du péché et d'une nature ennemie de Dieu, attirait le coeur à lui en amour, en sorte que la pécheresse pouvait compter sur lui à cause de ce qu'il était, et malgré tout ce que sa sainteté avait découvert dans son propre coeur à elle. Dans ce cas, c'était la confiance d'un pécheur qui n'a pas encore reçu la certitude de sa grâce. Notre confiance à nous ne devrait-elle pas être bien plus grande en Celui dont nous connaissons la miséricorde, et qui nous a placés sans tache en présence de sa sainteté, là où cette lumière et cette sainteté même ne font qu'augmenter la confiance de nos coeurs!

Satan peut s'approcher avec ses sombres instigations, mais elles n'ont aucune puissance, parce que Dieu est connu. Grâce à Dieu, nous le connaissons mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes — pas mieux qu'il ne nous connaît, mais mieux que nous ne connaissons nos propres coeurs. Quelle consolation pour le coeur de savoir que Dieu connaissait, et qu'il connaît toutes choses! Je puis aller à lui et lui tout dire — la profondeur du mal qui est dans mon coeur, les mobiles et les motifs que j'y trouve — et éprouver que Dieu est pour moi, contre tout ce mal.

Les dards enflammés de Satan (je ne veux pas m'étendre ici sur leur signification propre, quand ils sont employés de Dieu comme un moyen de discipline pour nos âmes) sont repoussés avec ce cri joyeux et triomphant: Dieu est pour moi! Satan est réduit au silence par cette heureuse condition de l'âme, qui nous est représentée par «le bouclier de la foi».

Combien il est préférable de posséder cet heureux état d'âme, parce qu'on est revêtu en tout temps de l'armure de Dieu, plutôt que d'apprendre à en comprendre l'importance, alors seulement qu'on est blessé par quelque-une des flèches de Satan! Ce n'est pas au jour de la bataille que nous devons revêtir l'armure, c'est quand notre coeur est avec Dieu dans la

conscience de sa faveur qui repose sur nous. Nous sentons en même temps qu'un ennemi vigilant est toujours prêt à profiter du premier moment de négligence ou de relâchement, pour attaquer et blesser le soldat de Christ.

L'importance de l'armure s'apprend quelquefois par des chutes et des blessures; n'est-il pas bien meilleur, je le répète, de l'apprendre en vivant en paix et plein de confiance près de Dieu, de se servir de cette armure tout en cheminant avec lui, plutôt que de s'exposer, l'ayant à moitié revêtu peut-être, aux assauts de Satan? Nous pouvons en apprendre aussi l'importance négativement par la paresse de notre âme vis-à-vis de Dieu, notre cœur devenant froid et indifférent. Nous l'apprenons positivement, lorsque notre conscience est mal à l'aise et n'a pas de repos. L'Esprit de Dieu agit alors, envers la conscience, comme un accusateur sévère et inflexible; nous faisant sentir la perte de cette joie et de cette heureuse communion avec notre Dieu et Père, communion que nous connaissions et dont nous jouissions comme arme contre le mal; et nous montrant enfin le mal qui a séparé pratiquement notre âme de Dieu. Le premier côté, le négatif, se rencontre trop souvent; le second, le positif, est plus terrible encore à supporter, parce que l'âme a déjà joui de la faveur de Dieu qui est plus précieuse que la vie, et l'a perdue en tolérant et en acceptant le mal. Je parle ici, naturellement, du chrétien, dont l'acceptation comme pécheur est complète et qui en a la conscience.

Ainsi donc cette parfaite et complète confiance en Dieu, exprimée par le «bouclier de la foi», suit toute cette première condition de l'âme, dont nous avons l'image dans «les reins ceints de la vérité», «la cuirasse de la justice», et «les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix».

Chapitre 17 : Etat de l'âme: le casque du salut et l'épée de l'Esprit

(Ephésiens 6: 17)

Si le bouclier de la foi exprime, la confiance parfaite de l'âme en ce que Dieu *est*, en sa propre nature immuable, «le casque du salut» nous représente ce que Dieu a *fait* pour nous, oeuvre que notre âme connaît et dont elle jouit dans une sécurité si complète et si douce, qu'il n'y a plus de place dans le cœur pour un doute quelconque sur le résultat final de cette oeuvre. Lorsque l'âme connaît cette oeuvre et la sent, elle est libre au jour de la bataille et s'avance sans crainte; elle peut s'occuper des autres, de ceux dont l'ennemi cherche la ruine. Elle sent que cette belle parole: «Tu as couvert ma tête de toutes parts au jour de la bataille» (Psaumes 140: 7), donne une fermeté et une joie qu'aucune circonstance présente ne peut gâter. L'ennemi peut sévir avec rage, et le mal peut se montrer de tous côtés, mais aucune épée ne saurait transpercer ce casque invulnérable. Le salut de Dieu, posé comme casque sur la tête par les mains de Dieu lui-même, rend le cœur intrépide en face de l'ennemi; et, en l'absence de toute préoccupation personnelle quant à ses propres affaires, le chrétien a la liberté d'esprit nécessaire pour pouvoir désirer le bien des autres.

Il faut remarquer que, tout en recevant cette pièce précieuse de l'armure de Dieu, et quand même nous la considérons comme produisant un état subjectif de l'âme, c'est Dieu qui

reste la confiance du coeur, à la fois dans le casque du salut (ce qu'il a fait pour nous) et dans le bouclier de la foi. Par conséquent, en un certain sens, Dieu est objectivement devant nous, quoique l'état produit soit aussi mentionné.

Nous trouvons une bien belle illustration de ce «casque du salut», dans l'exemple de Paul, au chapitre 26 des Actes.

Paul était prisonnier, arraché depuis longtemps déjà à l'oeuvre qu'il aimait; ayant peut-être la triste conviction que son emprisonnement était la conséquence immédiate de sa propre conduite, — cependant c'est le souvenir du premier moment de sa conversion qui remplit son âme. Cet homme de Dieu est là debout, chargé de chaînes, devant Festus, en présence du roi Agrippa et de Bérénice, et leur raconte l'histoire de sa vie d'autrefois, de sa conversion et de sa mission comme serviteur du Seigneur. Ce pharisien d'entre les pharisiens, cet homme juste quant à la loi qui avait vécu en toute bonne conscience devant Dieu, tout en faisant beaucoup contre le nom de Jésus de Nazareth, ce terrible persécuteur des saints, de l'Eglise de Dieu, le voilà captivant tellement l'attention du gouverneur romain par les paroles chaleureuses qu'il adressait au roi, qu'enfin Festus s'écrie: «Tu es hors de sens, Paul; ton grand savoir te met hors de sens».

Remarquez sa réponse calme et recueillie: «Je ne suis point hors de sens, très excellent Festus, mais je prononce des paroles de vérité et de sens rassis: car le roi (Agrippa) a la connaissance de ces choses, et je parle hardiment devant lui, car je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ces choses: car ceci n'a point été fait en secret. O roi Agrippa! crois-tu aux prophètes? Je sais que tu y crois. Et Agrippa dit à Paul: Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien. Mais Paul dit: *Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens*».

Il se tenait là, ce bienheureux témoin de la puissance de ce salut dont Dieu lui avait couvert la tête pour le jour de la bataille, et ces paroles, rendues si éloquents par la joie calme et sainte qui remplissait le coeur de celui qui les prononçait, font pénétrer jusqu'à l'âme du roi le sentiment de la vérité qu'elles expriment. Il était bien près du salut, ce roi Agrippa, et pourtant comme il s'en éloigne, lorsque, pour couvrir et cacher son émotion, il se lève et se retire pour conférer avec les autres!

La captivité et les chaînes n'avaient pas diminué la joie de Paul, et, libre de coeur, avec le casque du salut sur son front il peut penser à la bénédiction des autres. Il n'exprime aucun désir de voir tomber les liens qu'il portait pour Christ; non, ses désirs étaient pour les autres. Il souhaite non seulement qu'ils puissent être chrétiens, — il avait presque persuadé le roi Agrippa de le devenir, — mais encore qu'ils deviennent de toutes manières tels qu'il était, «hormis ces liens;» ceux-ci, il pouvait les porter seul pour le Maître qu'il aimait; il désirait seulement pour les autres qu'ils devinssent des hommes aussi heureux que lui, «hormis les liens».

Quels sentiments tendres et délicats la grâce communique au coeur mis en contact avec la personne vivante de Celui qui a placé le casque du salut sur notre tête! Ce n'est plus le salut

lui-même qui nous occupe exclusivement, mais c'est la personne de Celui qui a agi pour nous, rendant notre coeur libre comme l'air, afin qu'il puisse suivre et comprendre son propre coeur à Lui, dans ses voies de miséricorde envers un monde pervers.

L'âme est libre maintenant, et en état de manier «l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu». Remarquez qu'en premier lieu la parole de Dieu nous a formés et a fortifié en nous l'homme intérieur; la conscience est bonne, le sentier est paisible, la confiance en Dieu est parfaite, et c'est la joyeuse assurance d'un salut, qu'aucun pouvoir ennemi ne peut détruire et qui lie nos coeurs à Celui qui a accompli ce salut et nous l'a dispensé, qui rend notre âme si parfaitement libre et heureuse. *Alors*, et seulement alors, commence le combat offensif avec l'épée de l'Esprit contre l'Ennemi des âmes.

Remarquez aussi que, dans toute la description de cette armure de Dieu, il s'agit de tenir ferme contre les artifices du diable; la Parole n'est donc pas employée ici pour l'édification des âmes, mais pour découvrir et pour démasquer ces mêmes artifices.

Hélas! combien les soldats de Christ semblent faibles et abattus dans les jours d'infidélité que nous traversons. Ils ont peur bien souvent d'être seuls à soutenir cette Parole, par laquelle Dieu a rendu son nom grand et admirable par-dessus tout autre (Psaumes 138: 2). Ils ne sont pas encore assez façonnés par les préceptes de cette Parole; c'est pourquoi ils ne sont pas capables de manier cette puissante épée: ils s'y blesseraient, car elle a deux tranchants. Elle doit avoir accompli son travail de circoncision à notre égard, avant de pouvoir être employée avec succès contre l'ennemi. Il faut que les enfants d'Israël soient circoncis eux-mêmes, avant qu'ils puissent tirer leurs épées du fourreau pour suivre le chef de l'armée de l'Eternel.

Mais lorsque l'âme est ainsi rendue capable de manier cette épée, aucun ennemi ne pourrait lui résister. Voyez le Seigneur Jésus lui-même dans sa lutte avec le diable (Matthieu 4). Aucune puissance n'est déployée par lui pour détruire le destructeur; aucune parole n'est prononcée pour corriger une citation mal faite par l'ennemi. «Il est écrit», voilà sa seule arme, et il accomplit ainsi cette parole: «Je me suis gardé selon la parole que tu as prononcée de ta bouche, des sentiers des hommes violents» (Psaumes 17: 4). Il a déjà été observé par un autre, que, lorsqu'il s'agit d'un combat direct entre Jésus et le diable, la parole de Dieu est l'arme employée des deux côtés. Le Seigneur l'emploie pour expliquer et gouverner sa propre conduite, et le diable l'emploie contre le Seigneur. C'est bien solennel! car aujourd'hui encore, alors que les saints n'ont d'autre ressource qu'elle, Satan s'en sert aussi pour arriver à ses fins. Mais les saints doivent être formés à l'obéissance par cette Parole, sans cela ils finiront par tomber, tout en ayant cette épée de l'Esprit entre leurs mains, et cela parce qu'elle les blessera eux-mêmes.

Lorsque ces artifices du diable sont présentés à l'âme, le vrai soldat de Christ, bien discipliné, n'éprouve aucune crainte quant à l'issue du combat. Il n'est pas étonné de ce que lui présente l'ennemi, et n'a pas même l'embarras de faire un effort pour trouver quelque passage qui le confonde: la parole de Dieu vient d'elle-même à son coeur et à ses lèvres et répond à toutes les ruses. Il se peut que l'ennemi ne soit pas absolument confondu, mais l'âme

est fortifiée et la Parole explique sa conduite et son obéissance. Aucune ruse de l'ennemi ne peut tenir un seul instant contre cette arme puissante, qui est «puissante par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ» (2 Corinthiens 10: 4, 5). Toute suggestion incrédule est repoussée, toute altération de la vérité est découverte; chacune des superstitions par lesquelles le diable trompe ses partisans — tout en triomphant de leur honte — est exposée. Toutes ces choses sont combattues avec l'arme puissante, qui seule peut garder et diriger nos âmes dans un monde qui se vante de ses progrès, mais qui, ayant perdu la connaissance de Dieu, et refusé la révélation que Dieu, dans sa tendre miséricorde, lui a donnée de lui-même en Jésus, mûrit, sous les soins du diable, pour le jugement qui jettera et lui et ceux qu'il a égarés «dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles» (voyez Apocalypse 20: 10-15).

Chapitre 18 : Etat de l'âme: la prière

(Ephésiens 6: 18)

Nous arrivons maintenant à la dernière, mais très importante pièce de «l'armure complète de Dieu»: au mouvement des coeurs du peuple de Dieu par la prière, vers Celui qui les a formés par sa Parole, qui est le mouvement du coeur de Dieu vers nous! C'est le trait caractéristique de la vie chrétienne; l'obéissance et la dépendance mettent leur cachet sur toute l'activité de cette vie dans ce monde déchu.

Il est très remarquable que nous trouvions constamment, dans les Ecritures, la parole de Dieu et la prière unies étroitement. Lorsque Dieu agissait envers l'homme en la chair et le mettait à l'épreuve dans le peuple d'Israël, il ne *mentionnait* pas même la prière comme faisant partie des relations du peuple avec lui. Les Israélites acceptaient, sur le pied de leur propre force, la loi comme base de ces relations. Or la prière est l'expression de la faiblesse de l'homme. Il y avait pour Israël deux manières de s'exprimer en s'adressant à Dieu: l'une lui présentait la culpabilité du sang répandu (Deutéronome 21); l'autre était l'expression du culte (de l'adoration) dans la perfection de l'obéissance (Deutéronome 26).

Mais l'homme était placé sur le terrain de ses propres forces pour pratiquer ces choses et avoir la vie par elles. Quelle ruine en advint! Cependant, au milieu de ce naufrage, plus d'un coeur fidèle s'adressa sans doute à Dieu, en dehors de toutes les relations formelles et établies du peuple avec lui.

Au commencement du premier livre de Samuel, nous voyons Anne désolée et soupirant après le désir de son coeur, remuant ses lèvres, tandis que son âme se répand en supplications devant l'Eternel. Héli, le sacrificateur, la reprend même, croyant qu'elle était ivre. Mais sa réponse paraît avoir touché une corde sensible dans le coeur du vieux sacrificateur, lorsqu'elle dit: «Je ne suis point ivre, mon seigneur; je suis une femme affligée en son esprit; je n'ai bu ni vin, ni cervoise, mais j'ai répandu mon âme devant l'Eternel». Héli lui répond: «Va-t'en en paix,

et que le Dieu d'Israël te veuille accorder la demande que tu lui as faite» (1 Samuel 1: 9, etc.). L'enfant Samuel, dont le nom signifie «demandé de Dieu», fut la réponse à ce cri.

Nous voyons aussi, dans les premiers chapitres de ce même livre, combien la ruine était grande en Israël. La sacrificature était souillée et corrompue; l'arche de Dieu passe dans les mains des Philistins; «Icabod» est prononcé sur le peuple ruiné; le sacrificateur du peuple se rompt la nuque, en tombant de son siège à côté de la porte, à l'ouïe de la nouvelle que l'arche avait été prise par les incirconcis.

Toutes les relations établies étaient alors rompues; le peuple n'avait plus de sacrificateur; un sacrificateur n'aurait eu d'ailleurs ni l'arche pour consulter Dieu par les Urim et les Thummim, ni le propitiatoire pour faire aspersion du sang devant l'Eternel. Quelle sera maintenant la ressource, offerte par Celui dont les conseils ne sont jamais anéantis par les fautes et les chutes de l'homme? Samuel, l'homme qui avait été «demandé de Dieu», sera «le prophète de l'Eternel», au moyen duquel Dieu se révélera de nouveau, par la «voix de l'Eternel», à la conscience de ceux qui ont des oreilles pour ouïr.

Si Dieu maintenait ainsi ses relations avec son peuple au moyen de Samuel, le cri de supplication — la prière de son peuple — montait aussi à lui par Samuel (chapitre 7: 8, 9; 12: 18, 19, 23). Dans tout ceci, nous retrouvons les deux grands principes ou traits caractéristiques de la vie spirituelle qui sont si souvent réunis dans les Ecritures, savoir la parole de Dieu et la prière.

Marie, assise aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, et les disciples disant à Jésus: «Seigneur, enseigne-nous à prier» (Luc 10; 11), sont encore deux exemples de cette même vérité.

Voyez aussi les douze dans 6^e chapitre des Actes: «Nous persévérons dans la prière et dans le service de la Parole;» et aussi: «Que la parole du Christ habite en vous richement» (Colossiens 3: 16), suivi de: «Persévérez dans la prière» (Colossiens 4: 2). Même la nourriture que nous prenons est sanctifiée pour nous par la parole de Dieu et par la prière. La parole de Dieu sanctionne, pour son peuple, certaines choses à l'usage du corps, comme la nourriture et la boisson, qui doivent être reçues de lui avec actions de grâces, sans que nous ayons rien à refuser de ce qui a été ainsi mis à part par sa Parole: «Car toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec action de grâces, car elle est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière» (1 Timothée 4: 4, 5).

La prière est la première expression de l'âme qui vient de naître à Dieu. Saul de Tarse, aveuglé par la lumière de la gloire du Seigneur, est amené à Damas, et, dans la maison de Judas, dans la rue appelée la Droite, on trouve ce persécuteur à genoux et priant. Bien peu de temps auparavant, il respirait encore menaces et meurtre contre les disciples du Seigneur; maintenant sa fervente prière monte à Jésus et parvient jusqu'à son oreille; cette parole: «Voici, il prie», nous montre que l'oreille et le coeur du Seigneur étaient attentifs aux supplications du premier des pécheurs.

La prière revêt des caractères bien divers dans la parole de Dieu. Au chapitre 11 de Luc, nous voyons le Seigneur enseignant à ses disciples la prière de «l'importunité». Il dit: «Qui sera celui d'entre vous qui, ayant un ami, aille à lui sur le minuit, et lui dise: Ami, prête-moi trois pains, car mon ami est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui présenter? et celui qui est dedans, répondant, dira: Ne m'importune pas; ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont au lit avec moi; je ne puis me lever et t'en donner. Je vous dis que, bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas, parce qu'il est son ami, pourtant, à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin» (Luc 11: 5-8). Qu'elle est pratique la scène que le Seigneur nous décrit ici! C'est le sentiment profond de ce qui nous manque, de la dépendance où nous sommes de Celui qui s'est manifesté à nos âmes, comme étant le seul qui puisse nous donner ce dont nous avons besoin. Le sentiment de la confiance est exprimé aussi par la persévérance, qui ne se détourne point pour aller essayer de puiser à quelque autre source. Le Seigneur connaît les coeurs et sait bien quel est celui qui place toute sa confiance en lui, mais ici, ce qui nous est montré, n'est pas la bonté du Seigneur et sa promptitude à écouter et à répondre, mais bien la persévérance du coeur qui s'attache à Dieu et le supplie jusqu'à ce qu'il en ait obtenu ce dont il a besoin, — cette persévérance qui ne ralentit pas l'ardeur d'une supplication adressée à Celui qui a dit: «Demandez, et il vous sera donné».

Mais ce caractère de la prière n'est pas le plus élevé qu'elle puisse revêtir, bien qu'il soit nécessaire à son peuple, tant qu'il sera ici-bas. Nous trouvons au chapitre 4 des Philippiens, verset 6, une promesse plus bénie encore pour nous engager à «faire connaître nos requêtes à Dieu». Il ne nous est pas promis ici qu'il répondra au besoin que nous lui exprimons, — il nous est dit que Dieu nous répondra d'une autre et bien plus précieuse manière.

Nous pouvons être accablés de mille inquiétudes diverses, et quelle sera notre ressource dans ce cas? «*Ne vous inquiétez de rien*». De rien, dites-vous, comment serait-ce possible? Mais il continue: «Mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces». Et quelle réponse nous est promise à ces prières? Peut-être notre demande ne nous sera-t-elle pas accordée, mais la réponse nous est donnée d'une autre manière: «Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus». Dieu met sa paix dans le coeur qui a mis ses soucis sur lui. Combien souvent, hélas! nous laissons l'inquiétude ronger notre coeur et abattre notre âme, qu'il s'agisse du souci pour l'Eglise de Dieu et pour ses saints, des difficultés qui se rencontrent dans le service du Seigneur, de l'anxiété à propos de la conversion de ceux que nous aimons, ou de la délivrance de ceux qui se sont égarés du bon chemin! Les circonstances que nous traversons peuvent également éprouver notre coeur: l'amour de ceux auxquels nous tenons le plus peut se refroidir, et nous pouvons nous sentir opprimés par le sentiment amer que nous sommes mal compris et mal jugés. Qu'elles nous semblent alors belles, puissantes et consolantes, ces paroles: «*Ne vous inquiétez de rien*». Qu'il est doux de pouvoir aller à Dieu avec les «grands cris» et les larmes secrètes qu'il connaît et dont il tient compte, et de lui remettre tous nos soucis! Remarquez que ce n'est pas à notre *Père* que nous allons dans ce

cas-ci, mais à notre *Dieu*; il ne s'agit pas de la confiance qui appartient à nos *relations*; nous allons à lui comme à un Être saint dont la *nature* nous est connue, dont le trône n'est jamais atteint par les inquiétudes et les soucis. Là le coeur apprend à exhaler son gémissement, qui croit en intensité et passe de la « prière » à la « supplication », jusqu'à ce que l'âme soit élevée au-dessus du nuage, au-dessus des soucis qui pesaient sur elle; jusqu'à ce qu'elle puisse, dans la pure lumière du ciel, éclater en « actions de grâces » et les verser dans les oreilles toujours ouvertes de Celui qui donne sa paix au coeur. Dieu nous encourage alors par l'assurance que lui seul s'est maintenant chargé de tout ce qui nous inquiétait, qu'il a pris nos soucis dans sa main miséricordieuse, et nous a donné en échange la paix de Dieu laquelle surpasse toute intelligence.

Dans l'épître aux Ephésiens, nous sommes placés d'une autre manière en dehors des choses qui peuvent inquiéter le coeur. Ici l'oeil embrasse les choses qui occupent la pensée de Christ lui-même. Ce sont les grands intérêts du Seigneur sur la terre qui sont mis devant nous, au lieu de nos propres difficultés. Non pas que le Seigneur ne s'intéresse à tous nos petits soucis, à toutes nos épreuves. Il le fait; mais ici les prières et les supplications par l'Esprit, auxquelles nous devons veiller avec toute persévérance, sont « pour tous les saints ». La prière de celui qui est revêtu de l'armure complète de Dieu dans la vraie dépendance du Seigneur, garde le coeur dans la confiance; le « moi » est brisé; il se confie au Seigneur, et là où il y a le plus de connaissance, il y a aussi le plus de prières. Satan ne peut arriver à séduire le coeur qui est toujours dans cette attitude de prière devant Dieu. « Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean 5: 18).

L'armée de Dieu a donc été ainsi préparée à rencontrer l'ennemi et à résister au « mauvais jour », c'est-à-dire pendant toute la période que nous traversons maintenant. L'âme est formée par la vérité; la conscience est bonne et maintenue dans la lumière; le coeur est paisible et peut marcher avec Dieu en toute confiance et piété, au milieu des orages et des flots qui nous assaillent de toutes parts. Les dards enflammés de Satan n'ont aucun effet, et, la tête couverte du casque du salut, tenant à la main l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, nous sommes prêts à déjouer toutes les ruses de l'ennemi, et à garder notre coeur dans une bonne condition devant Dieu, au milieu de ce monde méchant. Dieu a pour l'âme sa vraie place d'autorité et ordonne tout; — le saint est, lui aussi, dans la position qui lui convient, et qui est celle de la dépendance et de la confiance exprimées par la prière, mais la prière qui embrasse les intérêts du Seigneur ici-bas: « tous les saints » avec leurs travaux et leurs combats, leurs peines et leurs joies.

Nous avons donc vu l'état de l'âme, produit par une activité qui n'épargne ni soi-même ni la chair, en vertu de notre place en haut avec Christ; puis l'armure qu'il faut revêtir pour être capable de faire face à l'ennemi, et de lui résister avec le courage divin.

Nous allons nous occuper maintenant de la condition dans laquelle l'âme doit nécessairement se trouver, pour marcher heureuse et en communion avec le Seigneur dans la guerre agressive, tout en réalisant sa bienheureuse position en haut.

Nous devons poser le pied sur chaque morceau du terrain qui nous appartient dans notre Canaan céleste, mais pour cela il faut d'abord en déloger l'ennemi. Il est donc très important de connaître les conditions dans lesquelles le sentier de la foi peut être suivi avec succès dans le service, de manière à ce que la présence du Seigneur nous soit assurée et que nous ayons «bon succès».

Je désire examiner ce sujet dans le chapitre suivant.

Chapitre 19 : La prospérité dans notre combat spirituel

«Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de votre pied, selon que je l'ai dit à Moïse. Vos frontières seront depuis ce désert et ce Liban-là jusqu'à ce grand fleuve, le fleuve d'Euphrate; tout le pays des Héthiens jusqu'à la grande mer, au soleil couchant.

«Nul ne pourra subsister devant toi tous les jours de ta vie; je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse; je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point. Fortifie-toi et prends courage; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays dont j'ai juré à leurs pères que je le leur donnerais.

«Seulement fortifie-toi et prends courage de plus en plus, afin que tu prennes garde à faire selon toute la loi que Moïse mon serviteur t'a ordonnée; ne t'en détourne point, ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras.

«Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche; mais médites-y jour et nuit, afin que tu prennes garde de faire tout ce qui y est écrit; car alors tu rendras heureuses tes entreprises et alors tu prospéreras. Ne t'ai-je pas commandé? Fortifie-toi et prends courage. Ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien; car l'Eternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras» (Josué 1: 3-9).

Nous examinerons maintenant les principes bénis qui, si nous les observons fidèlement, nous feront jouir de la présence du Seigneur avec sa toute-puissance, et nous assureront la victoire dans notre combat spirituel.

Remarquez quelle est la première chose qui nous est présentée: le pays est à nous. Dieu nous a donné dans sa grâce la meilleure de toutes les bénédictions, dans la meilleure place et de la meilleure manière: «toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ». «Tout est à nous,» dit-il; mais encore faut-il que nous chassions l'ennemi, et que nous posions la plante de notre pied sur chaque pouce de terrain pour en prendre possession. Dieu a marqué les frontières, et personne ne peut contester nos droits à ce qu'il nous a donné lui-même. Aucune puissance hostile ne peut subsister devant son peuple — Dieu est pour lui. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?»

Les possessions sont à lui, mais c'est par son peuple, sous la conduite de Christ, qu'il les prend en sa main. C'est donc avec toute hardiesse que nous pouvons faire face à l'ennemi, sans crainte quant aux résultats: «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte». Mais si les conditions posées ne sont pas observées, tout tombe en ruines. Au lieu de: «Nul ne pourra subsister devant toi tous les jours de ta vie», ce sera comme nous le voyons plus loin: «Ils ne

pourront pas subsister devant leurs ennemis». «Je ne serai plus avec vous», dit l'Eternel (Josué 7: 12). C'est bien solennel! Les murailles de Jéricho autour desquelles avait marché l'armée triomphante, s'étaient écroulées; et plus tard le peuple est battu par Haï, «et ainsi le coeur du peuple se fondit, et il devint comme de l'eau».

L'interdit avait été introduit; la désobéissance amenait la défaite et l'amertume. La convoitise qui avait désiré le lingot d'or, et l'idolâtrie du coeur qui avait fait voir et prendre parmi le butin une belle robe de Babylone, se trouvaient au milieu du peuple, et y restent jusqu'au moment où la défaite prouve qu'aussi longtemps que ces choses étaient tolérées, l'Eternel retirait sa puissance et sa présence; alors l'armée défaite et humiliée comprend que cette présence, quoiqu'invisible, était une puissante réalité, et que le péché de l'un d'entre eux était puni sur eux tous. «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui».

Il est intéressant de voir en passant, et puisque nous citons ce chapitre 7 de Josué, que de même que l'obéissance des enfants d'Israël était la condition de leur force et de la présence de l'Eternel au milieu d'eux, c'est aussi par l'obéissance que leur restauration a lieu dans le jugement du péché: le jugement du coupable et le rétablissement de la présence de l'Eternel au milieu du peuple, et du déploiement de sa puissance en sa faveur. L'obéissance qui rétablit ainsi les choses, est exercée par ceux qui ont *souffert* plutôt que par le coupable lui-même. On aurait pu penser que c'était l'affaire de celui qui avait péché, mais non, c'est à Josué et au peuple qu'incombe l'activité de l'obéissance; ainsi le coupable est découvert, le mal est rejeté, et le peuple est restauré.

Il en est de même en Matthieu 17: 15-22. C'est à celui qui a souffert (qui a été lésé), et non pas à celui qui est égaré, que revient l'activité de la grâce envers l'offenseur. Lorsque tous les efforts tentés pour le rétablissement du pécheur ont manqué, c'est l'obéissance de celui qui a souffert qui amène toutes choses à la lumière, et permet de les juger et de s'en purifier. Telles sont les voies de Dieu.

«Je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse». C'est comme si l'Eternel avait dit: Si j'étais avec vous dans les solitudes du désert où je m'étais chargé de tout ce qui vous concernait, combien plus encore serai-je avec vous maintenant que vous êtes occupés de mes batailles dans le pays, et que mes combats sont à *votre* charge.

Moïse rappelle cet amour persévérant, immuable et parfait, qui avait été déployé au désert, dans ces touchantes paroles: «Il a connu le chemin que tu as tenu par ce grand désert, et l'Eternel ton Dieu a été avec toi pendant ces quarante ans, et rien ne t'a manqué» (Deutéronome 2: 7). Ici, en Josué, Dieu parle de sa présence vigilante et de ses soins dans le désert, comme pour leur rappeler que sa sollicitude pour eux avait toujours été parfaite, et que leurs coeurs pouvaient se confier en l'Eternel, pour lequel ils devaient maintenant combattre, et dont le pays devait être arraché par eux des mains de l'ennemi. «Je ne te laisserai point» dans les heures de peine et de travail; «je ne t'abandonnerai point» quant à la sagesse et à la puissance dont tu auras besoin pour posséder le pays.

Qu'elles sont belles, ces paroles, prononcées de temps en temps par Dieu pour encourager ses serviteurs, lorsque les difficultés augmentent et que l'ennemi déploie sa force devant eux. «Fortifie-toi et prends courage; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner» (Josué 1: 6). Il y a des adversaires, mais voici ce qui est dit: «N'étant en rien épouvantés par les adversaires» (Philippiens 1: 26). Vous pouvez être à vos propres yeux comme des sauterelles en face de géants, les villes peuvent être entourées de murailles qui montent jusqu'au ciel; peu importe; plus vous serez petits et plus les murailles seront hautes, plus grande et plus complète aussi sera la preuve de ce que la puissance de Dieu peut accomplir pour son peuple obéissant.

Paul, à Corinthe (Actes des Apôtres 18), se trouve en butte à l'opposition et aux blasphèmes de l'ennemi; mais le Seigneur parle à son serviteur: «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville».

Il y en avait là plusieurs auxquels la parole de vie devait être annoncée, et qui avaient besoin d'être mis en possession du pays — «des choses qui sont à eux». Paul devait leur indiquer leur lot, leurs possessions célestes, et la Parole lui dit: Aie bon courage, «ne crains point». Timothée aurait pu être découragé par l'état général des choses, en une autre occasion de ruine complète, mais à lui aussi la Parole dit: «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». Et Paul peut écrire ces paroles admirables: «J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle» (2 Timothée 2: 16).

«Fortifie-toi seulement et encourage-toi de plus en plus». Pourquoi ceci est-il encore répété? Pourquoi cette sollicitude si grande à propos du courage et de la force que Josué doit avoir? «Afin que tu prennes garde de faire selon toute la loi que Moïse mon serviteur t'a commandé d'observer». Il avait besoin de force et de courage pour *obéir*. La force de Dieu est avec nous *dans* le chemin de sa volonté, mais elle n'est certainement pas avec nous *hors* de ce chemin; et nous avons besoin de courage pour faire sa volonté dans ce monde méchant. Prenez la parole de Dieu comme le modèle d'après lequel vous devez marcher, et les hommes vous diront que les temps sont changés (ils le sont, en effet!), que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois, et ainsi de suite. A côté de cela, nous avons besoin de courage vis-à-vis de nous-mêmes pour obéir à la parole de Dieu. Lequel d'entre nous pourrait dire qu'il n'a jamais senti en lui la volonté indomptée de cette chair qui n'est pas soumise à la loi de Dieu et ne peut s'y soumettre?

Nous avons besoin d'un courage tout particulier vis-à-vis de nous-mêmes pour pouvoir faire ce que Dieu nous commande — de courage vis-à-vis de nos frères, du monde, de nos parents, de tous enfin. Nous avons peut-être à marcher seuls dans le chemin; mais, s'il en est ainsi, nous marchons avec Celui dont la parole est le chemin. Il nous faut donc ce courage pour *obéir*, et Dieu connaît la fin depuis le commencement; il a donné sa Parole en vue de tout ce qui pourrait arriver. Nous pouvons être parfaitement assurés qu'il n'a pas dit un seul mot de trop, pas une parole qui ne nous soit absolument nécessaire, lors même qu'elle paraîtrait de

peu d'importance à nos yeux. Il regarde à l'ennemi et nous exhorte à nous fortifier et à prendre courage; il regarde à nous-mêmes et dit de nouveau: «Seulement fortifie-toi et encourage-toi de plus en plus», et «ne t'en détourne (de la Parole) ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères dans tout ce que tu entreprendras».

Mais s'il nous faut du courage pour obéir, afin que nous prospérions dans notre combat spirituel, il nous faut méditer la Parole afin d'apprendre à connaître l'Esprit de Dieu qui y est révélé. «Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche, mais médite-le jour et nuit». La parole de Dieu énonce ce grand fait qui nous est prouvé chaque jour davantage, c'est que Dieu a révélé la vérité, c'est-à-dire lui-même, au milieu d'une scène formée et caractérisée par l'éloignement de l'homme du Dieu qui l'a créé. La lumière divine nous est bien nécessaire pour traverser cette scène avec tous ses pièges et ses dangers; de plus nous avons un ennemi vigilant à rencontrer et à vaincre, c'est pourquoi nous devrions vivre de toute parole sortie de la bouche de Dieu. Le jour peut être sans nuages ou la nuit peut être très sombre; mais la chose importante pour nous est d'avoir la parole de Dieu serrée dans notre coeur comme un trésor aimé, afin que nous soyons gardés des sentiers du destructeur: «Je me suis gardé selon la parole que tu as prononcée de ta bouche, des sentiers des hommes violents», dit l'Esprit de Christ au Psaume 17, et: «J'ai serré ta Parole en mon coeur, afin que je ne pêche point contre toi», au Psaume 119: 11. «Occupe-toi de ces choses», dit l'apôtre au jeune serviteur Timothée, «sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents à tous» (1 Timothée 4).

Nous lisons aussi: «Heureux l'homme qui ne marche point suivant le conseil des méchants, et qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied point au banc des moqueurs; mais qui prend son plaisir dans la loi de l'Eternel, tellement qu'il médite jour et nuit dans sa loi». Et voici le résultat: «Car il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont le feuillage ne se flétrit point; et ainsi tout ce qu'il fera prospérera» (Psaumes 1).

Le coeur est entraîné dans le courant de l'Esprit de Dieu, et, par une communion constante avec Dieu, il est rendu capable de vivre dans une nouvelle sphère et dans un ordre de choses tout autre que celui qui a cours dans la scène que nous traversons sur la terre. Mais c'est dans le coeur, dans les affections, que la Parole doit être cachée. L'intelligence, la clarté dans les idées ne serviront de rien; c'est le coeur qui doit, en retenant précieusement la Parole, être gardé tout près de Celui en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement, et ainsi nous savons que nous sommes en lui (Colossiens 2: 9, 10). «C'est alors que tu rendras heureuses tes entreprises et que tu prospéreras» (Josué 1: 8).

Nous arrivons maintenant à une parole profondément bénie pour nous, et dont rien ne saurait nous compenser l'absence: «Ne te l'ai-je pas commandé?» Voilà de quoi soutenir notre coeur dans les difficultés du chemin; c'est l'assurance de la présence de Christ dans sa toute-puissance. La certitude que c'est le commandement de Dieu que nous accomplissons, fortifie notre coeur au milieu de toutes les circonstances adverses, tandis qu'il est amer de rencontrer des difficultés sans avoir cette assurance. Plus notre conscience est délicate, et plus nous souffrons, si nous ne sommes pas sûrs d'obéir au commandement de Dieu, lorsque s'élèvent

les difficultés. Nos coeurs doivent être exercés et criblés pour apprendre à chercher la face de Dieu dans toutes les circonstances du voyage; mais Dieu nous donne cette assurance encourageante: «Ne te l'ai-je pas commandé?» Le coeur peut s'écrier, en face du péril dans lequel l'a placé quelque faux pas non autorisé par la Parole: «Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi» (Matthieu 14: 28), et le Seigneur ne fera jamais défaut au coeur qui crie à lui; il le rassure par sa parole calme et tranquille «Viens». Alors toutes les difficultés se dissipent comme les nuages au matin, ou du moins elles ne servent plus qu'à nous montrer quelles sont les ressources du Seigneur et ses voies envers nous, lorsque nous savons que nous marchons dans le chemin qu'il nous a tracé ici-bas.

Paul est appelé en Macédoine par une vision, et les deux apôtres en concluent que le Seigneur les appelle à aller évangéliser là, et ils s'y rendent. Pendant plusieurs jours il semble qu'ils n'aient rien à y faire; puis quelques femmes se trouvent rassemblées un matin au bord du fleuve, et sont bénies par l'enseignement de la Parole. Alors Satan arrive pour séduire, et pour s'opposer au bien. Quelle leçon nous apprenons dans l'exemple de ces hommes qui, pendant plusieurs jours, se promènent sans occupation apparente (et c'est une grande épreuve pour l'âme), mais avec les reins ceints! L'ennemi ne les surprend pas désarmés; il trouve au contraire ces soldats de Christ revêtus de l'armure complète de Dieu; ses plans sont ainsi déjoués, et une pauvre servante est délivrée de son pouvoir. Mais ses libérateurs, leurs vêtements déchirés et le corps sanglant des coups qu'ils avaient reçus, sont bientôt jetés dans la prison intérieure, et leurs pieds sont solidement attachés au poteau. Ce moment n'aurait-il pas été plein d'angoisse pour eux, si Paul n'avait eu cette parfaite certitude: «Ne te l'ai-je pas commandé?» Au lieu de se décourager, Paul et son compagnon, absolument exempts d'inquiétudes, se mettent, sur le minuit, à prier et à chanter les louanges de Dieu, avec cette confiance enfantine qui leur venait d'un coeur sans reproche (Actes des Apôtres 16).

Voyez aussi Moïse: jeune encore il avait essayé, avec un zèle charnel, de délivrer ses frères et il n'avait pas réussi. Il a besoin de quarante années de discipline pour le briser. Alors il se défie de ses propres forces, et n'a plus même envie d'aller où l'Eternel veut l'envoyer. Sa mission commence; il montre des signes et des prodiges et excite de Pharaon qu'il laisse aller le premier-né de Dieu. Il est chassé de devant le roi, et le peuple, qu'il avait encouragé par la perspective d'être libéré du fouet des Egyptiens, est remis à une tâche plus dure encore qu'auparavant. Voici venir un moment bien solennel pour cet homme, pour ce Moïse, qui voudrait être le libérateur de ses frères: ils se tournent contre lui et l'accusent d'avoir rendu leur charge plus lourde, et de les avoir mis en mauvaise odeur auprès de Pharaon (Exode 5: 21). A ce triste moment, Moïse retourne vers l'Eternel qui lui donne une mission positive auprès de son peuple et de Pharaon. Aussitôt tout s'éclaircit. «Ne te l'ai-je pas commandé?» rend tout bien simple pour Moïse, et, quelles que soient les difficultés qui se présentent, il n'hésite plus à aller de l'avant, la parole de l'Eternel soutenant et encourageant son coeur, comme elle encouragera toujours ceux qui, comme Moïse, ont lutté pour ainsi dire avec Dieu pour l'obtenir. Nous pouvons tout supporter: la séparation d'avec nos frères, s'il le faut; les chagrins et les peines du service, quels qu'ils soient, si nous avons pour nous cette parole: «Ne

te l'ai-je pas commandé?» «Fortifie-toi et prends courage: ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien; car l'Eternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras». S'il est avec nous, peu importe que les flots soient agités et menaçants; ils peuvent chercher à engloutir le navire, mais si le Seigneur y est avec nous, tout va bien.

La fin de ce chapitre (Josué 1) nous donne une leçon bien sérieuse d'un côté, bien heureuse et bien douce de l'autre.

D'un côté, nous trouvons le type de ceux qui cherchent à prendre leur place en deçà du Jourdain, en deçà de la mort et de la résurrection, appliquées à nous par l'Esprit de Dieu. Ruben, Gad, et la moitié de la tribu de Manassé, ne retournent pas en Egypte; cependant leurs coeurs demeurent en deçà, de ce côté-ci «du pays de la promesse», cherchant le repos ailleurs que là où l'appel de Dieu les engageait à le chercher. Josué ne leur avait pas donné cette part; mais les champs bien arrosés en deçà du Jourdain, paraissent être une bonne place pour leurs troupeaux, leurs femmes et leurs petits enfants. Ils ne sont pas au niveau de l'appel de Dieu, mais ils ne sont pas non plus des apostats qui retournent au pays d'Egypte. Jusqu'à un certain point, ils sont «ennemis de la croix de Christ, ...ils ont leurs pensées aux choses terrestres». Les choses du ciel — comme ressuscités avec Christ — n'ont aucun attrait pour ceux dont la volonté les conduit à s'établir aux lieux où Israël a erré comme voyageur. N'est-ce pas bien sérieux de voir que, depuis ce moment-là, ces tribus sont considérées comme distinctes d'Israël? elles ont une histoire à part, en dehors du pays; c'est comme l'histoire de Lot à Sodome, si distincte de celle d'Abraham qui était sur la montagne avec Dieu.

Le jour vint où l'on put dire aussi de ces deux tribus et demie: «Dans les partages de Ruben, ils ont eu de grandes contestations dans leur coeur. Pourquoi es-tu demeuré entre les barres des étables, pour entendre le bêlement des troupeaux? Dans les partages de Ruben, ils ont eu de grandes contestations dans leur coeur» (Juges 5: 15, 16).

Leur oreille était ouverte pour écouter ce qui plaisait à leur coeur, et elle était sourde à l'appel de l'Eternel. Cependant il y avait eu un jour où Moïse avait refusé de sortir d'Egypte sans ces «femmes et ces petits enfants», dont le bien-être est maintenant l'empêchement à entrer dans le pays.

N'est-ce pas ce que nous voyons chaque jour autour de nous? Des parents qui cherchent sérieusement et ardemment la conversion de leurs enfants, et ainsi leur sortie du pays d'Egypte, et qui, lorsqu'il s'agit de la carrière de ces mêmes enfants dans ce monde, choisissent un terme moyen; le pays de la promesse, où a lieu le combat de Dieu, est rejeté, parce qu'on lui préfère une vie facile et aisée. Et pourtant cette vie est loin d'apporter le repos espéré; car ceux qui ont cherché le repos sans aller dans les lieux célestes, ont dû cependant aller à la guerre comme les autres.

Il est très doux d'autre part, de voir comment le Seigneur prend soin des femmes et des enfants de ceux qui combattent dans ses batailles pour leurs frères. Nous pouvons en toute sécurité lui remettre nos familles comme à un tendre Père, à Celui qui est plus qu'un mari; car nous savons qu'il en prendra soin en notre absence, si c'est à son service que nous sommes

engagés ailleurs. Nous ne pourrions pas, même en étant avec elles, prendre soin d'elles s'il ne le faisait lui-même, tandis qu'il peut le faire sans nous si nous sommes occupés de ses affaires. Nous pouvons être occupés au service du Seigneur de bien des manières différentes. Un Epaphrodite pouvait travailler avec zèle pour ses frères par la prière, et c'est peut-être à quelque saint infirme et retenu sur un lit de souffrances, que Paul a dû cette grande activité qui a réjoui tant de coeurs dans le champ de ses travaux pour Christ. Aussi voyons-nous des actions de grâces monter jusqu'à Celui qui avait mis au coeur de quelque humble et modeste saint de prier pour cela (2 Corinthiens 1: 11).

Troisième partie

Chapitre 20 : Réalisation: les sept cors de bélier

(Josué 6)

Nous atteignons maintenant la dernière partie de notre méditation. Nous nous en sommes écartés à la fin du cinquième chapitre de Josué, pour examiner quel était l'état de l'âme dépeint dans «l'armure complète de Dieu», état dans lequel il était absolument nécessaire au peuple de Dieu de se trouver, pour pouvoir, combattre victorieusement l'ennemi et résister au mauvais jour. Nous avons cherché aussi à apprendre quelque chose de ces conditions pratiques qui, si nous les observons fidèlement, nous promettent la présence bénie du Seigneur et la prospérité pour toutes nos entreprises dans ces guerres spirituelles (Josué 1).

Le chef de l'armée de l'Eternel avait dit à Josué: «Délie ton soulier de tes pieds; car le lieu sur lequel tu te tiens est saint». Le lieu du combat était un lieu saint, et c'est comme «chef de l'armée de l'Eternel» qu'il est «venu maintenant».

Nous allons actuellement chercher à apprendre quelque chose des leçons que contient pour nous l'histoire d'Israël, quant à la réalisation pratique des «choses qui sont à nous», et à notre propre utilité pour la délivrance des autres: ces deux sortes d'activité caractérisent la vie et le combat du racheté. «Or Jéricho se fermait et se tenait soigneusement fermée». Cette ville où étaient déployées les forces de l'ennemi était non seulement fermée devant l'armée de l'Eternel; elle lui était encore hostile: «elle se tenait soigneusement fermée, à cause des enfants d'Israël; il n'y avait personne qui en sortit, ni qui y entrât». Mais Jéricho devait tomber devant les armées de l'Eternel. Satan doit comprendre qu'aucune puissance ne peut vaincre le peuple de Dieu, aussi longtemps qu'il marche dans l'obéissance et la dépendance, et qu'ainsi Dieu peut agir pour lui. Rahab était dans la ville et n'en pouvait sortir pour rejoindre ceux auxquels son coeur était lié. Israël était hors de la ville, et aucun pouvoir humain ne pouvait battre en brèche ces murailles qui atteignaient jusqu'au ciel. Mais il était venu dans ce monde un pouvoir qu'aucune malice de l'ennemi, aucune méchanceté de l'homme, ne pouvait détruire ou annuler: le pouvoir de la simple obéissance. C'est avec cette arme puissante que Jésus a lié l'homme fort, et c'est par cette même puissance qui l'a mené «jusqu'à la mort», qu'il a pénétré au milieu des derniers retranchements de l'ennemi pour délivrer ses captifs! Et

maintenant ceux qui ont été ainsi délivrés, vont être employés pour en délivrer d'autres par cette même puissante énergie, et pour réaliser et prendre possession avec eux des choses qui leur appartiennent.

Rappelons-nous que, lorsque le Seigneur veut donner à son peuple une position céleste (comme nous en avons le type dans le passage du Jourdain pour entrer en Canaan, ou dans le fait développé à la fin du premier et au commencement du second chapitre des Ephésiens), il faut que lui — la vraie arche de l'alliance — entre le premier dans les eaux de la mort, afin d'y faire un chemin par lequel son peuple passe, pour entrer dans le pays de la promesse.

Une autre vérité, bien précieuse aussi, nous est montrée dans ce fait que, lorsqu'une fois les enfants d'Israël *sont entrés* dans le pays et n'ont plus qu'à prendre possession de tout ce qui s'y trouve, l'arche *suit* les fidèles soldats de l'armée de l'Eternel.

C'est ainsi que cela doit être. Personne ne pouvait entrer dans les eaux de la mort, et les traverser sain et sauf, avant que Jésus y fût entré lui-même et les eût desséchées. Or là il faut qu'il soit seul; personne que lui ne pouvait porter la colère, personne que lui ne pouvait tenir ferme au milieu de «l'enflure des eaux du Jourdain» (Jérémie 49: 19).

Mais une fois ceci accompli, l'ordre est renversé: les «sept sacrificateurs qui portaient les sept cors de bélier» étaient *en avant*, et «ceux qui étaient armés» allaient *devant* les sacrificateurs, et l'arche de l'alliance de l'Eternel les suivait (Josué 6).

L'écroulement des murailles de Jéricho prouve deux choses: d'abord, le bon état du coeur de ceux qui marchaient en avant, puis la présence de l'Eternel dans sa toute-puissance au milieu de ces coeurs fidèles. Nous trouvons deux autres occasions où la présence ou l'absence de l'arche est d'une signification très solennelle. Au 14^e chapitre des Nombres, lorsque l'Eternel eut prononcé la sentence qui condamnait le peuple à errer pendant quarante ans dans le désert (à cause de l'incrédulité de ceux qui ne voulaient pas monter pour posséder le pays), et qu'il fut retourné lui-même en arrière pour errer avec eux, le peuple, au lieu d'accepter cette discipline comme venant de Dieu, ce qu'aurait sûrement fait la foi, essaye de marcher au combat sans l'arche de l'Eternel. «Puis s'étant levés de bon matin, ils montèrent sur le haut de la montagne en disant: Nous voici, et nous monterons au lieu dont l'Eternel a parlé; car nous avons péché. Mais Moïse leur dit: Pourquoi transgressez-vous le commandement de l'Eternel? Cela ne réussira point. N'y montez point; car l'Eternel n'est point au milieu de vous, afin que vous ne soyez pas battus devant vos ennemis. Car les Hamalécites et les Cananéens sont là devant vous, et vous tomberez par l'épée; à cause que vous avez cessé de suivre l'Eternel, l'Eternel aussi ne sera point avec vous» (versets 40-45).

Douze hommes avaient parcouru en sûreté le pays en long et en large pendant quarante jours, quelque temps auparavant, quoique les Hamalécites et les Cananéens l'occupassent; mais Dieu était avec ces hommes qui, par la foi, comptaient sur Dieu et non sur leurs propres ressources.

Maintenant ce sont six cent mille hommes rendus craintifs par l'incrédulité, dont le coeur regrette le pays d'Egypte; aussi, les livrant à leur désir incrédule quand ils disaient: «Plût à

Dieu que nous fussions morts au pays d'Egypte ou en ce désert» (chapitre 14: 2), Dieu répond: «J'ai entendu les murmures des enfants d'Israël, par lesquels ils murmurent contre moi. Dis-leur: Je suis vivant, dit l'Eternel, si je ne vous fais ainsi que vous avez parlé, et comme je l'ai ouï: Vos cadavres tomberont dans ce désert! Et tous ceux d'entre vous qui ont été dénombrés selon tout le compte que vous en avez fait, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, vous tous qui avez murmuré contre moi, si vous entrez au pays» (versets 27-30). Mais ils ne se soumièrent point à ce châtement de Dieu. La foi aurait compté sur Dieu et aurait tout d'abord marché contre l'ennemi; plus tard, elle aurait accepté la sentence, s'y serait soumise, et serait restée tranquille; au lieu de cela, le peuple se leva de grand matin pour combattre sans avoir l'Eternel avec lui. Celui aux yeux de qui les enfants de Hanak n'étaient rien, dit aux enfants d'Israël que s'ils veulent combattre avec leurs propres forces, ils seront battus par les Hamalécites et les Cananéens. Mais cette parole d'avertissement «n'était pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent», pas plus que ne l'avaient été les bonnes nouvelles rapportées de Canaan par les espions. C'est pourquoi nous lisons: «Toutefois ils s'obstinèrent de monter sur le haut de la montagne; mais l'arche de l'alliance de l'Eternel et Moïse ne bougèrent point du milieu du camp». Le résultat fut fatal: ils furent mis en déroute devant leurs ennemis jusqu'en Horma (*destruction*).

N'avons-nous pas là un exemple bien frappant du triste résultat auquel on arrive par les efforts qu'on fait contre l'ennemi, sans la présence du Seigneur?

En 1 Samuel 4, une autre leçon est «écrite pour notre instruction». C'était le jour de la défaite des enfants d'Israël et leur ruine allait être complète. Les Philistins, instruments de la puissance de Satan que Dieu avait permise, étaient rangés en bataille contre Israël, et Israël fut battu. C'était dans l'infidélité que le peuple de Dieu était sorti pour aller à la rencontre de l'ennemi, et le résultat de cette tentative fut ce qu'il devait être. Cependant, au lieu d'être amenés par cette défaite à s'humilier jusques dans la poussière devant Dieu, dans le sentiment de leur triste état, ils cherchent à identifier l'arche avec leur propre infidélité.

Pensez-vous que Dieu puisse les reconnaître dans cet état, et les secourir? C'eût été impossible! Nous lisons: «Faisons-nous amener de Silo l'arche de l'alliance de l'Eternel, et qu'elle vienne au milieu de nous, et nous délivre de la main de nos ennemis».

Ils le firent, en effet, et ils «se mirent à jeter de si grands cris de joie, que la terre en retentissait». Mais Dieu ne voulut point les entendre; il savait comment garder intact son honneur, lors même que son arche se trouvait dans la maison de Dagon; mais il ne veut pas reconnaître Israël dans cet état.

A Jéricho, au contraire, nous avons l'état normal de l'armée de l'Eternel dans le combat. Les sacrificateurs, en nombre complet, devaient marcher en avant et sonner les sept cors de béliers. Je trouve ici une pensée remarquablement belle et élevée; une pensée qui entrera jusqu'au fond du coeur et de la conscience de tout lecteur chrétien, et fortifiera en lui la conviction qu'aucune parole divine ne nous a été donnée en vain et que chacune renferme une leçon pour nous. — C'est, grâce à Dieu, la conviction tous les jours plus profonde de celui

qui écrit ces lignes, et dont la fervente prière est que lui-même avec tout le peuple de Dieu, apprenne à apprécier toujours davantage cette précieuse et divine Parole!

Le nombre sept est le symbole bien connu de la perfection dans les choses spirituelles; la trompette est le moyen qui fait arriver jusqu'au coeur et à l'intelligence la pensée du témoignage rendu activement (Nombres 10, etc.). Le bélier est toujours la victime des consécration (Lévitique 8: 22, etc). Le cor est employé comme symbole de la puissance. Ainsi, en réunissant tous les traits de ce beau type, nous avons *le témoignage de la puissance d'une complète consécration à Dieu*. Que c'est beau! Un peuple délivré, racheté, dans la pleine connaissance de tous ses privilèges, armé de l'armure complète de Dieu, obéissant de coeur et en pratique; puis la présence au milieu d'eux d'un Dieu vivant et victorieux; et enfin, à l'avant-garde de cette armée de l'Eternel, le témoignage de la puissance d'une consécration complète à Dieu! Oh! si l'Eglise de Dieu, si l'armée de l'Eternel avait su maintenir cette position merveilleusement bénie et heureuse de la consécration et de la puissance, cela n'aurait-il pas amené l'accomplissement de la prière du Fils au Père: «Que tous soient un, afin que le monde croie?» (Jean 17).

Mais nous avons encore ici une autre pensée bien frappante. Lorsque le peuple entendrait le son des cors, il devait jeter un grand «cri de joie». Nous trouvons au Psaume 89, la même expression dans l'original, traduite par «un cri de réjouissance». «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que du cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face». Nous avons donc ici ce cri de réjouissance qui s'accorde bien avec toute la scène décrite. Ils marchaient «à la clarté de la face» de Celui qui était figuré d'avance par l'arche, et pouvaient jeter le «cri de réjouissance» d'un peuple victorieux par l'obéissance et par la puissance de Dieu.

Cette petite troupe faisait donc chaque jour le tour de la ville; elle paraissait, sans doute, bien méprisable à l'orgueilleuse ville de Jéricho, mais l'Eternel était là, et l'obéissance dans la patience était le caractère de la petite armée attendant qu'il fût répondu au cri de joie du peuple par la chute des murailles et la délivrance de ceux qui se trouvaient enfermés dans la ville tout en étant du côté de l'Eternel.

Mais ni un seul jour, ni deux, ni trois, ne suffirent pour amener cette victoire; sept jours entiers doivent s'écouler; la patience doit être éprouvée et reconnue parfaite; c'était la patience de Dieu! Et pendant que s'exerçait cette patience parfaite, la petite armée retournait chaque jour au vrai lieu de la force et du jugement de soi-même: à Guilgal. Cela devait paraître insensé à ceux qui regardaient tout cela du haut des murailles de la fière Jéricho; mais ceux qui connaissaient le secret de l'Eternel, pouvaient facilement supporter l'opprobre de Christ et le mépris de l'ennemi; ils avaient foi en Celui dont ils portaient l'arche sur leurs épaules, et dont la présence invisible dirigeait tout.

Le septième jour vint enfin, et ce jour-là, ils devaient faire sept fois le tour de la ville. «Et à la septième fois, comme les sacrificateurs sonnaient des cors, Josué dit au peuple: Jetez des cris de joie, car l'Eternel vous a donné la ville» (verset 16). La puissance victorieuse de Dieu

agissait pour eux par leur obéissance. «Le peuple donc jeta des cris de joie, et on sonna des cors. Et quand le peuple eut ouï le son des cors, et eut jeté un grand cri de joie, la muraille tomba sous soi; et le peuple monta dans la ville, chacun vis-à-vis de soi, et ils la prirent» (verset 20). L'Eternel la leur avait donnée de fait, mais ils avaient eu à en prendre possession et à en déloger l'ennemi.

Il y a plus encore: ceux qui étaient retenus captifs par le pouvoir de l'ennemi devaient être délivrés. Rahab (avec toute sa «maison») avait été une «prisonnière ayant l'espérance» (Zacharie 9: 12), depuis le jour où elle avait «reçu les espions en paix», et les avait «mis dehors par un autre chemin». Elle s'était, par la foi, identifiée au peuple de Dieu, lorsqu'il n'était pas encore en possession d'un pouce de ce qui lui appartenait, et qu'il n'était encore qu'une troupe de pèlerins errants. Mais sa foi voyait plus loin, et elle pouvait dire: «Je connais que l'Eternel vous a donné le pays» (Josué 2: 9). Poussée par son amour qui désire le salut de son père, de sa mère, de ses frères et soeurs, et de ceux qui leur appartenaient, sa foi demande une «marque assurée», et c'est dans l'obéissance de la foi qu'elle attache à sa fenêtre le cordon de fil d'écarlate: la «marque assurée» que lui avaient donnée les témoins de l'Eternel. Non seulement elle croit de coeur à leur témoignage, mais elle le «confesse des lèvres», en attachant le cordon d'écarlate à sa fenêtre. Le jour vint où Josué confirma le gage que lui avaient donné ces hommes; comme le Seigneur Jésus reconnaîtra aussi tout engagement pris maintenant en son nom, par les soldats de Christ.

Lorsque les murailles de Jéricho tombèrent, la seule chose qui resta debout fut la maison de Rahab. Elle pourrait dire avec nous: «Recevant un royaume inébranlable». Tout sera ébranlé quelque jour par le jugement, excepté ce qui, reposant sur la propitiation faite par Jésus, est déjà réconcilié. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11). Et encore: «Pareillement Rahab aussi, la prostituée, n'a-t-elle pas été justifiée par les oeuvres, ayant reçu les messagers et les ayant mis dehors par un autre chemin?» (Jacques 2: 25). Sa foi, comme, en un autre temps, celle de la femme de Samarie, avait agi, poussée par l'amour, et «plusieurs crurent à cause de la parole de cette femme». Son père, sa mère, ses frères et soeurs, et tous ceux qui leur appartenaient, furent sauvés en ce jour-là, au moyen de l'obéissance des armées victorieuses d'Israël. Mais elle ne fut pas seulement sauvée, puis abandonnée à ses propres ressources; non, elle fut amenée dans le camp de l'armée de l'Eternel, et reçut une place d'honneur parmi les ancêtres du Seigneur de gloire (Ruth 4: 21; Matthieu 1: 5).

Où devait aller, après tout cela, l'armée victorieuse? — Elle aurait dû continuer ces glorieux combats, répondra quelqu'un. Non, elle aurait dû retourner à Guilgal, au lieu dit secret de la puissance, du renouvellement de la force de l'Eternel! Mais un jour de victoire est un jour d'épreuve pour l'âme, et Josué lui-même faiblit. (Qu'il est heureux pour nous que le vrai Josué ne puisse pas faiblir!) «Il envoya de Jéricho des hommes vers Haï» (chapitre 7: 2). Hélas, ils n'étaient point retournés à Guilgal, car la victoire les avait amenés à se fier en leurs propres ressources et à négliger la vraie puissance.

Mais je continue mon sujet.

La fin du premier chapitre des Ephésiens montre donc Christ — la vraie arche — dans les eaux de la mort, et le peuple les traversant de pied sec, comme «vivifiés ensemble avec Christ, et ressuscités ensemble, et assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus».

Nous trouvons ceci en type dans le troisième chapitre de Josué, lorsque l'arche était portée sur les épaules des sacrificateurs au milieu de la rivière de la mort. Nous venons de remarquer que là où c'était une question de grâce souveraine, l'arche entrait la première dans les eaux, comme le Seigneur Jésus est entré le premier dans la mort où nous étions (Ephésiens 1: 19).

Au sixième chapitre de Josué, nous avons vu que lorsqu'il était question de fidélité et de combat spirituel, l'arche suivait.

Il me semble que la même analogie qui existe entre le 3^e et le 6^e chapitre de Josué, se retrouve entre les deux prières de Paul: Ephésiens 1: 15-22, et Ephésiens 3: 14-21.

Le Seigneur est le premier dans la mort et dans la résurrection, et le peuple passe après lui; «vivifiés ensemble avec lui;» vus ainsi dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Ne pourrions-nous pas appeler la prière de Ephésiens 1: 15-22, du nom caractéristique de prière de *possession*? L'apôtre désire qu'ils puissent connaître ce qu'ils possèdent: l'appel de Dieu dans la maison du Père (versets 3-6); l'héritage de Dieu; c'est-à-dire la possession de toutes les choses créées assujetties sous les pieds de Christ, et de l'Eglise comme cohéritière avec lui (versets 9-11); et la *puissance* envers nous qui croyons, cette puissance qui a opéré envers Christ, quand Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a placé dans les lieux célestes, et qui a opéré envers nous aussi pour nous vivifier et nous ressusciter nous-mêmes.

La prière d'Ephésiens 3, n'est-elle pas le désir de l'apôtre que non seulement nous connaissions ce que nous possédons, mais encore que nous réalisions et que nous prenions possession, par la foi, de tout ce qui est à nous en Christ? Ne pourrait-on pas l'appeler la prière de la *réalisation*? Paul prie pour que nous soyons fortifiés en puissance par l'Esprit de Dieu, quant à l'homme intérieur; ainsi *nous* sommes mentionnés d'abord, et après vient le but: «De sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos coeurs». Il a été placé dans les lieux célestes, le Fils du Père, le centre de tous les merveilleux conseils de gloire, et il désire que nous puissions réaliser ce que nous sommes devant lui, afin que Christ qui est le centre, puisse habiter dans nos coeurs. Ce n'est pas seulement que les «yeux de notre coeur» puissent être éclairés pour voir (objectivement) cette perspective de nos possessions dans lesquelles Christ est entré comme homme et qui étaient à nous, en lui, comme au chapitre premier; mais encore que Christ puisse habiter dans nos coeurs, lui qui est le centre de toute la gloire. Il désire alors que, considérant les choses depuis ce centre, et étant enracinés et fondés dans l'amour, nous soyons capables de comprendre (subjectivement) avec tous les saints, cette scène de gloire illimitée: «Quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur», un océan sans bornes! Etre de coeur avec Celui qui est le centre de tout, posséder Celui qui est ce centre, dans nos coeurs, par la foi; et ainsi accepter ce qu'il fait et embrasser ce que son coeur embrasse, jusqu'à «tous les saints», qui forment le cercle le plus rapproché et le plus intime

des affections de Christ. Nous pouvons ne pas nous trouver avec eux tous dans le même chemin ici-bas, s'ils marchent dans la désobéissance à la vérité, mais nous pouvons, si nous sommes près du coeur de Jésus, les porter dans le nôtre et être en communion avec les pensées de Jésus à leur égard, dans les lieux célestes.

Mais, quelque merveilleuses et infinies que soient ces perspectives de gloire déroulées devant nous, elles ne fixent et ne retiennent pas nos affections; elles ne s'emparent pas de notre coeur. C'est pourquoi il ajoute: «Et de connaître l'amour du Christ». Voici qui met notre coeur à l'aise. Si, comme quelqu'un l'a remarqué, je n'avais aucune habitude d'une cour et que j'y fusse tout à coup transporté, je serais sans doute ébloui par les splendeurs qui m'entoureraient; mais ces splendeurs n'offrent rien qui puisse attirer les affections. Supposez maintenant que je trouve là mon meilleur ami et qu'il y soit le principal personnage; aussitôt je me sentirai heureux et à mon aise. C'est ainsi que, de la gloire (qui sans être nommée est sous-entendue), l'apôtre passe immédiatement au coeur de Jésus, afin de nous mettre bien à l'aise au milieu de cette scène brillante. «L'amour du Christ» est cet amour que je connais déjà si bien, ayant appris à le connaître ici-bas dans les peines et dans les joies qui me le rendaient si précieux et si nécessaire tout le long du chemin. Mais quoique cet amour mette le coeur en repos et à l'aise, il est dit cependant qu'il «surpasse toute connaissance». C'est ainsi que nous sommes «remplis jusqu'à toute plénitude de Dieu».

«Or à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons» (il le peut assurément), «selon la puissance qui opère en nous»... Ce n'est pas seulement une puissance qui agit *pour nous*, — quoiqu'il soit bien heureux qu'elle l'ait fait aussi, — mais «en nous», nous rendant capables de réaliser et de posséder cette gloire, en lui qui en est le centre; de surmonter tous les obstacles; d'enlever les choses de Christ aux mains de l'ennemi (comme Israël s'empara de Jéricho par la puissance qui opérait en lui), et ainsi de rendre déjà maintenant au Seigneur cette gloire qu'il possédera «dans l'assemblée pour toutes les générations du siècle des siècles! Amen».

Chapitre 21 : Unité d'action; diversité d'opérations; le javelot de Josué

(Josué 8; Ephésiens 4; Romains 12)

En terminant cette étude, il serait peut-être utile d'ajouter quelques réflexions pratiques sur la vie et l'activité de l'armée de l'Eternel. Il y a dans le sixième chapitre de Josué une phrase qui a une grande portée: «Le peuple monta dans la ville, *chacun vis-à-vis de soi*». Il n'y avait ni conflits, ni contradiction dans leurs chemins mutuels; l'ordre, la communion et l'harmonie les plus parfaites régnaient au contraire au milieu de l'armée triomphante de l'Eternel. C'était l'ordre divin, et il n'y en a aucun autre qui puisse lui être comparé. Il n'y avait pas deux hommes qui eussent la même tâche à poursuivre, le même travail à faire. Dieu ne se répète jamais. Il ne crée jamais deux feuilles d'un arbre, deux brins d'herbe ou deux visages exactement pareils. Jamais il ne placera devant deux membres du corps de Christ, le même service à faire dans l'Eglise de Dieu. Chacun a sa propre tâche, quoiqu'elle puisse être liée étroitement à celle d'un

autre; personne ne saurait faire l'ouvrage d'un autre aussi bien que le sien, et chacun se tire mieux de son propre travail.

Pour réussir, comme l'armée de l'Eternel, il faut une divine unité d'action, qui produit nécessairement la diversité d'opérations. Dieu dirige tout spirituellement, et chacun montre sa confiance en son Seigneur et Maître et son obéissance à tous ses commandements, en allant «chacun vis-à-vis de soi» dans le chemin qui lui est assigné. Comme les soldats d'une grande armée, nous marchons à droite ou à gauche d'après les ordres reçus, au milieu de la fumée, de la confusion et du tumulte du champ de bataille; nous ne connaissons pas, et nous ne pouvons comprendre, l'influence de chacun de nos mouvements sur le plan général de la bataille, et nous ne savons pas non plus quelles sont les intentions de notre chef, en face de l'ennemi.

La grande erreur que nous commettons trop souvent, c'est, au lieu de nous occuper à garder notre rang, de surveiller la conduite et la marche de notre frère, l'empêchant peut-être dans son travail et ne faisant pas le nôtre. Ceci ne devrait pas avoir lieu. La sagesse marque chaque pas fait dans l'obéissance, et chaque pas d'obéissance trouve chaque combattant à la place que Dieu lui a assignée. C'est ainsi que se fait le travail ordonné, avec un coeur plein de confiance en Dieu. L'action de quelque soldat de Christ inconnu, relégué dans quelque coin ignoré, qui n'est peut-être connu que du Seigneur, cette action a son importance pour toute l'Eglise de Dieu. Se sentant un membre de Christ si chétif et si insignifiant, il peut croire que ses actes n'ont aucune importance, mais nous avons à apprendre que: «bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires;... car Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui» (1 Corinthiens 12: 22-26).

Nous avons un type frappant de cette vérité au 8^e chapitre de Josué, dans la prise de Haï. Puis cette doctrine est spécialement développée pour nous en Ephésiens 4: 1-16; Romains 12, etc.

Lorsque Israël eut failli après la prise de Jéricho, et qu'une terrible discipline eut été exercée envers Hacan, Israël étant ainsi purifié, l'Eternel ordonne à Josué de se lever et de monter contre Haï avec tout le peuple propre à la guerre. Des embuscades sont placées au nord et à l'orient de la ville, d'après le commandement de l'Eternel, sous la direction de Josué.

Maintenant, comme alors, il y a dans l'armée de Christ des avant-gardes, des piquets et des embuscades. Quelques soldats peuvent être appelés à tenir seuls pour Christ, bien loin de la communion des saints. Quelques-uns ont le poste de la sentinelle solitaire mais vigilante, sur la fidélité de laquelle repose en grande partie la sécurité de toute l'armée. Mais, que le sentier soit isolé, ou qu'il soit au milieu du rassemblement des saints, le service de Dieu, pour être complet, demande la fidélité, la vigilance et le dévouement de chacun des rachetés. Les hommes de Haï tombent dans l'embuscade; l'armée de l'Eternel feint de leur céder et même

de fuir. Il y a des moments où il nous faut en faire autant dans nos guerres spirituelles, des moments où il faut que notre douceur soit tellement connue de tous les hommes, qu'ils puissent s'imaginer que nous n'avons absolument rien à dire.

Un moment pareil peut paraître un triomphe pour l'ennemi, mais que ce triomphe sera court! L'ennemi peut être ainsi amené à se compromettre tout à fait, tandis que la foi compte sur les ressources de Dieu et attend le moment favorable. C'est ainsi qu'a fait le Seigneur dans son jour à lui, où l'ennemi semblait triompher en tout. Mais quelles merveilleuses ressources se trouvaient cachées là, et quelle oeuvre le Seigneur accomplissait alors qu'il paraissait battu et abandonné de tous! L'ennemi semblait avoir remporté une victoire si complète, lorsque Jésus, le méprisé et le rejeté des hommes, mourait de la mort d'un malfaiteur, que ces misérables auraient pu dire: Nous avons atteint notre but.

Mais combien fut grande la ruine de l'ennemi, lorsque les barrières de la mort, les «portes du hadès» furent emportées sur les épaules de ce puissant conquérant, et que la dernière forteresse de l'ennemi, la mort, succomba, abolie par la puissance de sa résurrection!

Il peut sembler aussi pour un temps que nous sommes battus; nous pouvons céder et même fuir devant l'ennemi, nous fiant à notre Chef et à ses ressources invisibles, aux troupes de réserve qu'il emploiera pour remporter la victoire. Mais tout ceci demande beaucoup de foi, et une foi qui ne compte pas sur elle-même, mais sur Christ. L'oeil vigilant de Jésus remarque tout, des hauts lieux où il se trouve; il ne retire pas ses yeux de dessus son peuple. «Alors l'Eternel dit à Josué: Étends le javelot qui est en ta main vers Haï, car je le livrerai entre tes mains. Et Josué étendit vers la ville le javelot qui était en sa main. Et ceux qui étaient en embuscade, se levèrent incontinent du lieu où ils étaient; ils commencèrent à courir, aussitôt que Josué eut étendu sa main; ils vinrent à la ville, la prirent, et se hâtèrent de mettre le feu dans la ville» (Josué 8: 18, 19).

Nous voyons ici ce que le Saint Esprit produit sous la direction de Christ: l'unité d'action dans les coeurs de ceux qui sont sous sa puissante domination. Quelle merveilleuse unité! elle va au delà de l'intelligence de l'homme, au delà des ordres reçus. Mais on ne rencontre aucune difficulté lorsque c'est le Seigneur qui agit, et que c'est un peuple, obéissant qui entre dans le courant de ses merveilleuses opérations.

Le javelot de Josué, sans que cela eût été concerté d'avance, est étendu par une main qui ne se lasse point avant que tout soit accompli; et c'est ce qui nous montre cette belle harmonie de l'unité, lorsqu'elle est vraiment de Dieu. Chaque soldat, en ce jour-là, avait son propre sentier tracé; mais il n'y avait qu'un seul Josué avec un seul javelot pour tout diriger. C'est la vraie unité, et c'est la vraie diversité d'opérations qui a amené le bon résultat de la victoire. Si nous retournons maintenant au 4^e chapitre des Ephésiens, versets 1-16, nous trouvons ces diverses activités déployées dans l'Eglise de Dieu.

Au commencement du chapitre, versets 1-6, c'est une unité complète, septuple; cependant la diversité marque la place de tous et de chacun. Le «prisonnier dans le Seigneur» nous exhorte à marcher d'une manière digne de l'appel qu'il vient de nous montrer, et qui

offre trois traits principaux avec les vérités qui s'y rattachent. L'appel de Dieu à la position dans laquelle Christ, comme Fils et Homme, se trouve devant lui (chapitre 1); notre relation avec Christ, comme étant son corps dont il est la tête (chapitre 1); puis, à la fin du chapitre deuxième, le fait qu'ici-bas sur la terre, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. C'est sur ces merveilleuses vérités que se base l'exhortation du chapitre quatrième.

«L'humilité» et la «douceur» nous conviennent en effet en la présence de Dieu; pour être vraiment humbles, il faut que nous soyons en cette présence. Il en est de même pour la «longanimité», cette qualité divine qui doit grandir en nous en proportion de ce que nous avons à supporter. Elle est plus que la patience; la longanimité suppose l'outrage et l'injure que nous devons supporter comme Dieu lui-même. «Nous supportant l'un l'autre dans l'amour»: cela est bien nécessaire, car la chair est en chacun de nous; nous l'avons en nous-mêmes, et elle ne doit pas combattre cette même chair chez les autres, il faut donc qu'il y ait du support. On peut remarquer toutes les fois que ce support est exercé, qu'il amène chez celui qui en est l'objet, d'abord la honte puis, tôt ou tard, le jugement de soi-même devant le Seigneur. Ce sont les préliminaires du grand but que nous avons en vue: la gloire de Christ et une marche digne de notre appel. Nous devons nous distinguer par ces qualités d'humilité, de douceur et de support dans l'amour, ce dernier trait divin couronnant le tout et qualifiant de nature de Dieu, ce qui, sans cela, ne serait que de l'amabilité humaine.

L'apôtre nomme ensuite l'unité septuple. D'abord l'unité réelle et essentielle à laquelle est attachée notre responsabilité comme corps. Il commence par dire: «Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix». Il faut de la diligence pour cela dans un jour aussi mauvais que celui que nous traversons, et c'est là le but. Puis, quand nous en venons à la «pratique», nous devons «nous appliquer» à garder cette unité par le lien de la paix, qui nous unit en un «seul corps».

Les deux premières unités se rattachent au Saint Esprit: «Il y a un seul corps et un seul Esprit». La présence du Saint Esprit fait qu'il n'y a en réalité «qu'une seule espérance». Il ne peut y en avoir une autre, pour ce qui est gardé dans l'unité vivante par le «seul Esprit» de Dieu en «un seul corps». Les trois unités suivantes se rattachent à Jésus comme «seul Seigneur». Nous voyons ici que sa position, comme dignité, est reconnue et acceptée par tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur, «le nôtre et le leur». Tous ceux-ci n'ont qu'une seule et même confession de son nom, «une seule foi». Je crois que c'est là la pensée de l'apôtre. Ailleurs nous avons aussi «la foi», comme la vérité qui est entre l'âme et Dieu; ou «la foi» elle-même, comme puissance et don de Dieu dans l'âme. Mais ici, c'est la confession et la profession commune «d'une seule foi» en «un seul Seigneur», profession exprimée par «un seul baptême» le baptême d'eau.

La dernière unité nous amène à «Dieu» comme tel, Père ou Auteur suprême de tous (chapitre 3: 15); qui est «au-dessus de tout», — voilà sa vraie place suprême, — «qui est partout», et en fin qui est «en nous tous». C'est ainsi qu'il habite dans les saints. Ceci montre donc la position administrative de l'Esprit, du Seigneur et de Dieu. Nous trouvons ailleurs la

révélation de la Trinité. Nous avons donc ces unités réelles, essentielles et vitales, qui se rattachent au *Saint Esprit*. Les unités qui se rattachent au Seigneur: la confession et la profession; et celles qui se rattachent à Dieu comme Père et Etre suprême.

L'apôtre se tourne ensuite vers la grande source de la diversité divine dans l'Eglise, vers Jésus, le vrai Josué. «Mais à chacun de nous la grâce a été donnée, selon la mesure du don de Christ;» il est question ici des troupes des rachetés sur la terre, de l'Eglise entière de Dieu. Dans cette puissante armée, chacun a sa place; pourquoi en ferions-nous partie si nous n'avions quelque mission à y remplir, «selon la mesure du don de Christ?» Voilà qui détermine cette place. Christ voit ce qu'il est bon de donner et il est le Seigneur de tout. Nous le trouvons ici dans sa position glorieuse, comme «monté en haut». Et comment a-t-il atteint cette place merveilleuse? Il est d'abord descendu jusque dans les derniers retranchements de la puissance de Satan, la mort. Mais il l'a fait pour détruire cette puissance de l'ennemi par une apparente défaite: en mourant lui-même il a frappé la mort. Puis il a brisé les barrières du tombeau, et il est «monté en haut, il a emmené captive la captivité, et il a donné des dons aux hommes».

Dans l'histoire d'Israël, une image de cette merveilleuse victoire avait été, présentée d'une manière terrestre dans le cantique de Débora: «Réveille-toi, réveille-toi, Débora; réveille-toi, réveille-toi, dit le cantique. Lève-toi, Barac, et emmène en captivité ceux que tu as faits captifs, toi, fils d'Abinoam» (Juges 5: 12). Mais les effets de cette victoire-là n'avaient duré que très peu de temps, et avaient passé. L'éternelle victoire de Jésus, par contre, est si complète qu'il peut faire de ces captifs libérés son armée à lui, et l'employer avec énergie contre l'ennemi, dans ce jour glorieux où il liera Satan et le jettera dans l'abîme, et remplira toute la terre des résultats de sa victoire et de sa gloire.

Ses armées ne seront-elles pas joyeuses alors de publier sa victoire? La première délivrance d'Israël est toujours un type de cette dernière délivrance, bien plus grande encore. Au jour de leur rédemption d'Egypte, ils avaient eu à «s'arrêter pour voir la délivrance de l'Eternel;» il en sera de même au jour de la délivrance finale. Leur extrémité est pour Dieu le moment favorable et il en est toujours ainsi.

L'Eglise peut dire: «Tu es monté en haut, tu as mené captive la captivité, tu as reçu des dons dans l'homme» (Psaumes 68: 18). Le jour viendra où on pourra dire: «Même pour les rebelles» (Israël), «afin que l'Eternel Dieu habite au milieu d'eux». En attendant «il a donné des dons aux hommes», il n'a pas seulement «reçu des dons dans l'homme», mais il a «donné des dons aux hommes», aux membres de son corps.

Cette même puissance qui délivrera le monde de la puissance de Satan, il la distribue maintenant entre ses membres, afin qu'ils en délivrent d'autres et les édifient ensemble par la parole de sa grâce. Avec quel Christ merveilleux nous avons à faire! Un Christ qui est descendu d'abord «dans les parties inférieures de la terre», c'est-à-dire au tombeau. La créature est tombée avec le premier Adam, et est devenue esclave de la puissance de Satan et de la mort; Jésus, le second Adam, passa par la mort, puis «monta au-dessus de tous les

cieux». Je vois d'abord les sombres profondeurs de la ruine où gît la créature; puis, regardant au plus haut des cieus, «aux cieus des cieus qui sont à l'Eternel», j'y vois un homme qui les remplit tout entiers. Il a tout traversé, depuis la ruine la plus extrême jusqu'aux plus grandes hauteurs de la gloire, «afin qu'il remplit toutes choses:» et cela il l'a fait comme homme! Voilà le Christ avec lequel nous avons à faire; le Christ que nous avons à servir, réalisant par la foi l'immensité de ces merveilleux champs de gloire, et les profondeurs de la misère de la créature tombée, sous la puissance de Satan.

Après cela, nous trouvons la diversité des dons spéciaux et permanents qu'il a donnés aux hommes: «Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ» (Ephésiens 4: 11, 12). Les apôtres firent leur oeuvre spéciale de fondation et ils passèrent. Leur puissance spéciale et leur ministère pour fonder, n'ont pas été donnés à d'autres après eux: personne ne pourrait dire maintenant: «N'ai-je pas vu le Seigneur?» et c'est pourtant une qualification nécessaire pour cette oeuvre; personne ne pourrait dire non plus: «C'est ainsi que j'en ordonne dans toutes les assemblées» (1 Corinthiens 7: 17). Sans ces qualités spéciales, il n'y a pas d'apôtres. Leur oeuvre a été faite et s'est terminée lorsque le dernier apôtre a quitté cette scène. Il a donné «les uns comme apôtres», et c'est fini.

Il a donné «les autres comme prophètes». Ne puis-je pas dire que Marc en était un, et que Luc en était un autre. Ils n'étaient pas des apôtres, mais ils ont écrit par divine inspiration leurs évangiles et les Actes. Ce service-là, ainsi que l'enseignement oral tel qu'il était alors révélé par les prophètes, était leur service; ils l'ont accompli, puis ils ont passé eux aussi; leur travail était terminé (*).

(*) Le don de prophétie est continué maintenant d'une autre manière; car ceux qui, dans leur service, parlent aux consciences de la part de Dieu, — que ce soit à des saints ou à des pécheurs, — prophétisent dans le sens ordinaire du mot.

«Et il a donné... les autres comme évangélistes»: l'oeuvre de ceux-ci est de porter «la bonne nouvelle» à ceux qui sont perdus dans ce monde méchant, et d'amener les âmes délivrées de l'esclavage de Satan, à la connaissance de leur position en Christ. Ils ont donc, comme armée de l'Eternel, à combattre contre l'ennemi.

«Et d'autres comme pasteurs et docteurs», pour paître et soigner le troupeau de Dieu et le conduire dans le chemin du Seigneur. Tous ces dons spéciaux et permanents sont attachés aux individus; un évangéliste est toujours évangéliste, même lorsqu'il n'évangélise pas. Un pasteur et un docteur restent pasteur et docteur, quoiqu'ils ne soient pas toujours à l'oeuvre. Ce sont les dons stables de Christ à l'Eglise, «jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ». Ceci est la fin et le but du ministère dans l'Eglise de Dieu. Même lorsque le Seigneur montre (verset 12) dans quel but il a ainsi distribué ces dons, il met en premier lieu le saint individuellement avant même de parler du corps tout entier. C'est ainsi que la position et les relations individuelles du saint avec le Père, sont développées dans le

premier chapitre de cette épître, avant qu'il soit question de sa position et de ses relations avec Christ comme membre de son corps. C'est pourquoi il dit ici d'abord: «En vue de la perfection des saints», puis ensuite: «Pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». Et le but qui doit être atteint est: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous», c'est-à-dire individuellement, chaque saint de tout le corps de Christ, «à l'unité de la foi», une base uniforme de foi qui est la connaissance des choses de Christ et de notre position devant lui; le terrain de tous étant: «la connaissance du Fils de Dieu», Celui qu'attend l'Eglise, sur la personne ressuscitée duquel elle est édifiée, «le Fils du Dieu vivant», auquel ayant foi l'Eglise peut vaincre le monde, et qui la prendra à lui dans la maison du Père et dans la gloire. La mesure de la croissance de chacun étant «un homme fait», en contraste avec les «petits enfants» (verset 14); et «l'homme fait» n'ayant qu'une seule mesure et qu'une seule stature à laquelle il doit atteindre, celle de la «plénitude du Christ».

Après ces dons permanents, nous trouvons «tout le corps», selon l'opération de chaque partie dans sa mesure. Ici c'est la position et les fonctions de chacun des membres de Christ, sans exception. L'expression «opération» est très belle; car ce n'est pas seulement de la croissance individuelle de chaque chrétien que dépend la prospérité de tout le corps; mais c'est aussi de l'opération de chaque partie dans sa mesure, que dépend l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour.

Nos coeurs ne peuvent s'empêcher de se figurer ce qu'aurait été l'Eglise de Dieu, — l'armée de l'Eternel, — si ces magnifiques pensées de Christ avaient été mises en pratique et avaient porté leurs fruits. Cependant, et nous en bénissons son nom! sa pensée reste la même; la foi entre dans cette pensée, et la fidélité agit en conséquence, même s'il n'y a sur la terre que deux ou trois qui reconnaissent cette vérité.

Quelle ruine, quelle épave est devenue l'Eglise entre les mains de Satan et des hommes! Et, malgré tout, l'oeuvre de la grâce et de la vérité continue, et on verra une fois qu'en dépit de toutes les chutes et tous les manquements, Celui qui connaissait les conseils et les pensées de Dieu et est descendu pour les accomplir par la puissance de l'amour divin, l'a fait d'une manière si efficace, qu'il se présentera l'assemblée à lui-même, glorieuse et sans tache, en amour.

Au douzième chapitre de l'épître aux Romains, nous trouvons aussi cette «unité d'action» et cette «diversité d'opération», dans leur puissance pratique et vivifiante.

Le chapitre commence par cette vérité, qui est la plus importante dans la vie pratique d'un soldat de l'armée de l'Eternel: la consécration personnelle au Seigneur (versets 1-3). «Je vous exhorte», dit l'apôtre, «par les compassions de Dieu». Et ce sont les merveilleuses compassions développées du chapitre 3 au chapitre 8 (*), qui sont la base de l'exhortation du chapitre 12. «A présenter vos corps», qui jusqu'ici avaient été les esclaves du péché et de toute folie, «en sacrifice vivant». Ceci montre Jésus d'une manière touchante comme la parfaite offrande du gâteau, l'homme sans péché devant les cieux et devant son Père! Son entière

perfection dans ce beau caractère n'a été manifestée que lorsqu'il mourut en obéissance à son Père et pour la gloire de son Père.

(*) Le chapitre 12 se relie à la fin du chapitre 8. Les chapitres 9, 10, 11, sont une parenthèse qui traite d'Israël, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Si nous nous étendions sur la beauté de l'offrande du gâteau présenté à l'Eternel (Lévitique 2), nous mentionnerions un ingrédient qui, s'il ne faisait pas partie de l'offrande, ne devait cependant jamais être oublié: «le sel». Le sel représente la puissance de la sainteté en séparation, puissance qui, en lui, était toujours parfaite. Il y avait en Jésus une sainteté qu'il employait pour apporter l'amour de Dieu à l'homme, parce que lui ne pouvait être souillé; et c'est la puissance de cette sainteté qui le distinguait de tous les autres hommes. Il insiste là-dessus à la fin d'un de ses discours les plus solennels (Marc 9): «Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous». Il les exhorte à avoir cette puissance intérieure de sainteté et de sainte grâce qui lie l'âme pratiquement à Dieu, la rendant capable de résister au mal et de choisir le bien dans ce monde méchant. C'est ce qui rend le «sacrifice vivant», «agréable à Dieu». C'est ainsi que se montre en nous l'encens de ses grâces, autant que cela se peut. Aucune créature n'a jamais été offerte à Dieu selon sa propre valeur; Jésus seul l'a été. Lui possédait cette perfection intrinsèque qui est présentée à Dieu et qui avait été éprouvée par le feu, répandant toujours et uniquement son propre parfum de bonne odeur: tout l'encens montait à Dieu. C'est donc seulement autant que Christ vit en nous, que nous pouvons être «agréables» à Dieu. C'est là notre «service intelligent».

L'apôtre passe ensuite à notre position relative de séparation d'avec le monde et ses voies; et, la prenant dans l'obéissance, nous trouverons, comme Enoch, la volonté de Dieu bonne et agréable et parfaite; ou, comme Moïse qui avait trouvé grâce devant Dieu, nous chercherons à connaître les voies de Dieu, afin que nous trouvions grâce à ses yeux. Ensuite l'apôtre exhorte à l'humilité (verset 3); à n'avoir pas une haute pensée de soi-même dans la position de responsabilité que Dieu a donnée à chacun. Non pas une fausse humilité, mais une humble et cependant ferme acceptation de la position et de la mesure de foi que Dieu a départie, dans la dépendance du Seigneur.

Après cette consécration ou présentation personnelle, l'apôtre passe aux relations mutuelles que nous devons avoir comme étant «un seul corps en Christ» (versets 4, 5). «Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre». Alors vient la responsabilité individuelle de chacun: si c'est la prophétie, prophétisons; si c'est le service, soyons occupés du service, ou de l'enseignement ou de l'exhortation; celui qui distribue, qu'il le fasse en simplicité; celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement; celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement.

L'amour doit être sans hypocrisie et venir du fond du cœur; nous devons avoir en horreur le mal et tenir ferme au bien; être pleins d'affection pour les autres et être les premiers à rendre l'honneur aux autres; fervents en esprit et pas paresseux quant à l'activité, et ainsi

servant le Seigneur. «Vous réjouissant dans l'espérance; patients dans la tribulation, persévérants dans la prière; subvenant aux nécessités des saints; vous appliquant à l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez et ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent; ayant, les uns envers les autres, un même sentiment; ne pensant pas aux choses élevées, mais vous associant aux humbles. Ne soyez pas sages à vos propres yeux; ne rendant à personne mal pour mal; vous proposant ce qui est honnête devant tous les hommes; s'il est possible, autant que cela dépend de vous, vivant en paix avec tous les hommes; ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés; mais laissez agir la colère, car il est écrit: «A moi la vengeance; moi je rendrai, dit le Seigneur». «Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien».

Quelle magnifique liste des grâces et des vertus que Dieu veut trouver dans la vie pratique, comme dans les combats des soldats de Christ! Puisse-t-elle être gravée sur nos coeurs et vue de tous dans la vie de chacun de ceux qui sont à lui, afin que son nom soit glorifié!

Nous voyons donc que, quoique l'unité d'action en un seul corps soit absolument nécessaire aux soldats de Christ, lorsqu'ils agissent sous ses yeux et sous ses ordres comme capitaine de l'armée de l'Eternel, la diversité d'opération est cependant maintenue tout du long: chacun ayant sa propre place et le service qui lui est assigné. Car comme les membres de nos corps humains, quoiqu'étant plusieurs, ne se gênent pas mutuellement dans l'exercice de leurs diverses fonctions, mais qu'au contraire, chacun travaillant dans l'unité, ils forment un tout harmonieux, il doit en être de même dans l'Assemblée de Dieu!

Que Dieu donne la simplicité de coeur et d'intentions à son peuple, à chacun et à tous, afin que nous puissions comprendre ses pensées et sa volonté, et que, les comprenant, nous soyons trouvés servant le Seigneur, selon la mesure qui nous a été départie, et dans la position où nous pouvons le mieux le glorifier, accomplir ses desseins, et remporter ses victoires ici-bas. Le jour viendra où nous pourrons déposer notre armure et laisser de côté pour toujours la ceinture du service. C'est le Seigneur qui la ceindra alors, dans son amour insondable et éternel, qui, se ceignant de nouveau, s'avancera et nous servira les meilleures choses qui seront sur la table du Père, nous nourrissant de sa propre main, pour nous faire jouir le plus possible de cette demeure d'en haut, où nous serons avec lui et lui avec nous, dans une joie douce et paisible, pour l'éternité.

Chapitre 22 - La dernière trompette. Conclusion

(1 Thessaloniens 4: 16)

«Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel» (1 Thessaloniens 4: 16).

L'armée de l'Eternel n'attend plus maintenant qu'une seule parole de commandement, une parole précieuse et glorieuse. Celui dont la voix s'est fait entendre une fois sur la terre

dans son humble miséricorde, et qui parle maintenant du ciel avec cette même grâce que n'a pu changer le péché de l'homme, poussera ce «cri» de ralliement pour les siens. Il n'est connu que par eux, et ceux seulement qui ont connu la voix du Berger, entendront et comprendront ce cri; en un clin d'oeil tout sera changé, et nous serons «toujours avec le Seigneur».

Quelle note pénétrante ce sera pour plus d'un soldat fatigué qui a suivi fidèlement son humble sentier dans l'armée de l'Eternel! Plus d'un aura déjà posé sa tête sur le sein du Maître pour y «dormir» en attendant que le jour vienne, son esprit étant avec le Seigneur. D'autres seront trouvés parmi les «vivants qui demeurent», et lorsque la voix de Jésus se fera entendre, ils seront à leur poste, comme un homme qui attend son maître. Cette voix atteindra ceux qu'il aime au milieu des mille et mille circonstances diverses de la vie, et les appellera pour les emmener en haut dans la maison du Père. La puissante armée du Seigneur se lèvera en silence et en secret, comme lors de sa propre résurrection. Il recueillera la poussière de son peuple, conservée soigneusement jusqu'ici par sa puissance. Les quatre vents des cieux peuvent l'avoir dispersée au loin; les quatre quartiers de la terre peuvent paraître l'avoir engloutie; mais elle devra livrer ce qui lui appartient. La mer devra rendre ceux qui sont à Christ et qui peuvent avoir trouvé dans ses profondeurs un tombeau ignoré. Les tombes bien scellées, les silencieuses demeures des morts devront être dépouillées de leur précieuse poussière. Le sol intact, la tombe encore fermée, raconteront que Celui qui est sorti de son tombeau encore scellé, laissant là «son suaire plié à part», a ordonné que «les morts en Christ» ressuscitent dans le même silence, par la même puissance tranquille et invisible. Lorsqu'il viendra les chercher, ils quitteront leurs places, comme lui, «les prémices», l'a quittée. L'armée vivante qui restera entendra sa voix, et alors le corruptible revêtira l'incorruptibilité, le mortel revêtira l'immortalité, et on entendra le cantique triomphant de l'Eglise, répondant à ce «cri» puissant: «Où est, ô mort, ton aiguillon? où est, ô hadès, ta victoire?» (1 Corinthiens 15). Et alors «ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts» (Apocalypse 22: 4).

Comme Enoch aux temps anciens, ils ne «paraîtront» plus, parce que Dieu les aura pris. Cette espérance n'est-elle pas un puissant stimulant pour nous engager à servir sérieusement et avec zèle Celui que nous attendons? La «crainte du Seigneur» chez ceux qui ne sont pas de Christ, doit presser les soldats de Christ ici-bas à persuader les hommes. Ils savent que l'Eglise endormie a eu son cri de minuit. Ils savent que la venue du Seigneur a été oubliée, niée même; ils savent combien de ceux qui aiment Christ sont tombés dans le piège du «mauvais serviteur», qui dit: «Mon maître tarde à venir». De nouveau ils ont entendu sa voix; ils ont apprêté leurs lampes, et sont sortis à sa rencontre. Ils connaissent la solennité de l'heure actuelle; ils sentent que le point du jour est proche; et ils veillent dans l'obscurité pour attendre l'Epoux de l'Eglise, «l'étoile brillante du matin». Ils sentent que toute la confusion du moment présent indique l'état des pauvres vierges folles. Ils savent aussi, hélas! quelle sera la terrible lamentation qui passera sur ces pays où Christ est professé, mais où lui-même, hélas! reste inconnu: «Seigneur, Seigneur, ouvre-nous», alors que la porte sera fermée pour toujours. Quel montent de terreur ce sera en effet! Mais aussi quel moment brillant et glorieux

pour ceux qui appartiennent à la «première résurrection;» qui sont ressuscités ou transmués par sa puissance, comme preuve qu'ils sont «agréables dans le Bien-aimé».

Sa résurrection à lui était la preuve de la perfection et de la gloire de sa personne. La nôtre sera la preuve de la perfection de l'oeuvre sur laquelle nous nous reposons.

Nous pouvons donc sûrement nous «consoler l'un l'autre par ces paroles».

«Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Corinthiens 15: 58). Amen.

Le saint regardant en arrière et en avant

ME 1881 page 358

Chaque premier jour de la semaine, quand nous nous rassemblons en son nom, le Seigneur met devant nous deux choses qui doivent nous séparer moralement du monde.

1° Il nous fait souvenir qu'il a jugé le péché à la croix (Romains 8: 3), sur le bois de laquelle il a porté nos péchés en son corps (1 Pierre 2: 24). Là, nous apprenons le prix de notre rédemption et nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. — Nous regardons en arrière et en avant. Il rend le cœur des siens attentif à ce cri: Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné (Psaumes 22), et en entendant ce cri, je dois juger en moi tout ce pourquoi Christ mourut: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, qui ne viennent point du Père mais du monde, ainsi que tous les mauvais principes que je sais travailler en moi. Je dois regarder en arrière pour juger toutes ces choses: c'est le résultat naturel de la rédemption.

Nous regardons en arrière, et nous voyons notre Sauveur victime pour nous, mais en annonçant sa mort *jusqu'à ce qu'il vienne*, nous regardons aussi en avant. Dans le premier cas, le Saint Esprit m'amène à rejeter tout ce pour quoi Christ mourut: «les choses de la terre» (Philippiens 3: 19). Dans le second cas, le Saint Esprit conduit mes affections vers les choses qui sont en haut (Colossiens 3: 1), Christ étant là l'objet de la foi. Il me dit qu'après avoir porté l'image de l'Adam terrestre, je porterai aussi l'image du céleste (1 Corinthiens 15: 49). Je serai tout à fait comme Christ. C'est son intention de nous rendre semblables à Lui quand nous le verrons tel qu'il est (1 Jean 3: 2). Moralement, j'en ai fini avec l'Adam terrestre et j'attends d'être rendu semblable à l'Adam céleste. Je serai parfait comme Lui, mais seulement à son retour. «Je cours donc, non comme ne sachant pas vers quel but; je combats ainsi, non comme battant l'air» (1 Corinthiens 9: 26), et si quelqu'un me demande pourquoi je fais ainsi, je réponds: «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui aussi est pur».

Nos deux objets sont la croix et la gloire (*). Tous deux jettent leur lumière sur notre chemin. La croix me montre ce que j'ai été; la gloire me montre ce que je serai, et dans ces deux j'ai toute l'histoire de l'homme; je marche, et le Seigneur me transforme de jour en jour, et il prospérera en tous ses enfants. Le jour vient promptement où il dira: Me voici avec les enfants que tu m'as donnés (Hébreux 2: 13).

(*) Ces deux choses ont-elles de la puissance sur nos cœurs?

«O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies introuvables» (Romains 11: 33).

Coup d'oeil général sur l'ensemble de la Parole

ME 1881 page 405

La première pensée de Dieu, c'est l'Eglise, dont l'existence se lie à Celui qui était avant la création. Ainsi Genèse 1 n'est pas le commencement de la Bible; c'est Jean 1, où l'on voit *la Parole qui était au commencement... qui a été manifestée en chair... et de lui nous avons reçu grâce sur grâce*. Nous tirons notre vie de Lui.

Dans la Genèse, *au commencement Dieu créa*: en Jean, *au commencement était la Parole*. Nous tirons notre vie de Celui qui était avant la création, et par conséquent nous avons la même vie que lui, une vie qui n'est pas de cette création. Tout le reste, création, etc., est en dehors de l'existence foncière de l'Eglise.

Dans Ephésiens 1, nous avons *l'élection de l'Eglise* avant la fondation du monde. En Jean, *le chef de l'Eglise et la vie de l'Eglise*; en Paul, *les conseils de Dieu quant à l'Eglise*. En Matthieu 25: 34, où il est question du royaume terrestre, il y a une *élection depuis* la fondation du monde; au lieu que, dans Ephésiens 1, où il s'agit de l'Eglise, l'élection est *avant* la fondation du monde. Quand Dieu créa le monde, il avait en vue ce royaume. Apocalypse 13: 8, lisez: *Ecrits depuis la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau immolé*.

Il faut comprendre la *vie* et la *position* de l'Eglise. C'est la vie du ciel se manifestant au milieu d'un monde de péché. L'Eglise n'est donc pas la continuation du judaïsme; l'estimer ainsi, c'est la rabaisser. Il y a un côté, sans doute, par où il en est ainsi; mais alors ce n'est pas sa vraie position. L'Eglise n'est pas du monde, comme Christ n'en est pas non plus.

Soit *vie*, soit *conseils*, tout est avant la fondation du monde. Jésus rejeté sur la terre devient le chef de l'Eglise, pour sa position céleste; ce qu'il ne pouvait pas être en étant ici-bas, où il était venu pour accomplir le système terrestre. Au ciel, il est devenu chef de l'Eglise, Fils de l'homme, second Adam.

La grâce a été donnée avant les temps éternels (ou séculaires, c'est-à-dire des siècles) (2 Timothée 1: 9; Tite 1: 1). Tout a été prévu et décidé dès lors. Il y a une *élection*, c'est-à-dire un choix de personnes; c'est une affaire de grâce. La *prédestination* est autre chose; c'est l'intention de Dieu par laquelle il destine telle personne à telle chose. Quelle grâce que Dieu ait pensé à moi alors! Et combien je puis compter sur le coeur de Dieu, comme ayant toujours été dans son coeur! Et puis sa grâce est une chose ferme; elle tient à lui et non à moi, ou à tout ce que je puis être. C'est une affection qui a toujours existé. Il m'a aimé malgré tout ce qu'il a vu de mal en moi. Voilà la grâce proprement.

Ephésiens 1: 1-6. *La gloire de la grâce*, ce sont les pensées de Dieu, sans question du péché; ses pensées sont à la gloire de sa grâce. Et puis quand il s'agit du péché (verset 7), ce sont *des richesses de grâce*. Dans le premier cas, il se manifeste lui-même selon les

profondeurs de ce qu'il est en grâce et en gloire, et il prend l'Eglise pour cela; au lieu que, dans la création, il a voulu manifester sa puissance, et il a pris les anges dans ce but.

Versets 1-6. C'est la cour divine, si l'on peut dire, et ses dispositions; tout y resplendit de gloire et de grâce aussi (verset 7). Mais de quoi se compose-t-elle donc? De vils crocheteurs, ou plutôt de pécheurs qui sont amenés là! Alors ce sont les richesses de la grâce. Indépendamment du péché, l'homme n'y avait aucun droit; c'est pourquoi c'est la grâce dans tous les cas.

Dieu veut avoir autour de lui le reflet de sa nature; il est *saint, irrépréhensible* et *amour*; ce sont donc des *saints* et des *enfants* qu'il veut auprès de lui. Dans sa nature, Dieu est *saint* et *amour*, et dans ses voies, il est *irrépréhensible*. Il y a la nature (verset 4), et les relations (verset 5). Quant à l'héritage, c'est une chose inférieure, bien au-dessous des précédentes. L'*Esprit* est les arrhes de l'héritage, mais nous avons Dieu lui-même, et nous jouissons de son amour, ce qui est infiniment plus grand. C'est quand je suis pauvre, que les *richesses de la grâce* se déploient. Tandis que, si je suis en haut avec lui, c'est à la *louange de sa gloire*.

Dieu ayant uni l'Eglise à Christ dans ses conseils, alors vint la création de la terre. Mais Christ ayant été rejeté, a pris sa place dans le ciel. Et l'Eglise a été bénie, dans la Tête, de toute bénédiction spirituelle et céleste.

La venue de Christ pour l'Eglise n'est pas le sujet de la prophétie; mais bien sa venue pour la terre. La venue de Christ est le complément de notre espérance; elle est tout autre que celle qui concerne la terre.

Ephésiens 1: 18. *Son héritage dans les saints*. L'héritage est à Christ, et Dieu hérite de cela par les saints et par Christ, qui est le premier des saints (*son héritage* signifie l'héritage *de Dieu*). L'Eternel dit aussi de Canaan: «*Ma terre*», et Christ étant héritier de Canaan, elle devient la terre d'Emmanuel, et les Juifs en jouissent aussi.

Tite 1: 1; 2 Timothée 1: 9, 10. La vie avait été *promise* dans les conseils de Dieu; elle était alors sortie de lui comme une chose qu'il voulait accomplir. Cela se passe entre Dieu et Christ.

Le *mystère*, c'est le dessein d'avoir toutes choses assujetties à Christ, ayant un corps uni à lui, savoir l'Eglise. Les passages prennent ce mystère de divers côtés. Ephésiens 1, donne l'ensemble du mystère (verset 7-23). Il y a des promesses qui se rapportent aux gentils pour le millénium, dans ce cas ce n'est pas le mystère; mais ici les gentils sont *co-corps*, ils forment avec les saints juifs un seul et même corps. Le linceul de Pierre (Actes des Apôtres 10), signifie que les gentils ne sont pas impurs, et qu'ils peuvent hériter avec les Juifs; mais l'Eglise va plus loin. C'est un pas vers la révélation de l'Eglise, et l'unité avec Christ y manque. Etienne (Actes des Apôtres 7) vit Jésus *debout* encore et prêt à revenir en suite de la repentance d'Israël; mais, depuis le meurtre d'Etienne, Jésus s'est assis jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds, Christ avait intercédé, et il ne prend pas sa place, jusqu'à ce que l'offre (Repentez-vous et il viendra, Actes des Apôtres 2 et 3) soit complètement rejetée. Jusque-là, il se tient debout, prêt à revenir, et ce n'est qu'ensuite qu'il prend définitivement la position du Psaume 110.

Et Paul devient l'expression de l'unité du corps. Ce n'est pas Jésus monté en haut, qui est proprement le témoignage de Paul; mais *l'unité de tous les chrétiens comme un seul corps avec Christ, dans la gloire céleste*. C'est le point de départ de Paul. Non pas le Christ qui a souffert et qui est monté en haut, comme le prêche Pierre; mais le Christ glorieux en haut, avec lequel les croyants sont un.

C'était une chose cachée en Dieu. Jésus avait bien parlé d'une *Eglise qu'il devait bâtir* (Matthieu 16); mais c'était une assemblée sur la terre; la pensée de Dieu n'était pas entièrement manifestée. Il y a eu un ordre progressif dans la révélation de ce mystère. Les gentils seront bénis dans le millénium, et les Juifs seront chefs ici-bas; mais les gentils cohéritiers, un seul corps avec les Juifs, c'est l'Eglise.

Ce rassemblement de l'Eglise a lieu pendant une interruption du système terrestre; mais elle n'est pas de ce système. Romains 11 présente l'arbre des promesses; c'est une suite ici-bas, mais ce n'est pas l'Eglise dans le ciel, qui ne fait suite à rien. Il y a une suite sur la terre, quant à la jouissance des promesses; l'Eglise est héritière des promesses ici-bas.

Revenons à la Genèse. Dieu créa le monde (*), où il va montrer ses voies. Les chapitres 1 et 2 sont des figures de ses pensées. Au commencement on voit déjà ce qui aura lieu à la fin. Adam est la figure de Christ, et Eve, celle de l'Eglise. L'homme fut fait en âme vivante; Dieu souffla en lui une respiration de vie; ainsi l'homme fut en rapport avec Dieu. Puis le péché intervient, afin que toutes les voies de Dieu se manifestent. Dieu a suivi beaucoup de voies, pour montrer enfin la nécessité de la souveraineté; car Dieu voulait se manifester en grâce. Il prend plus bas que les anges, pour placer plus haut. On voit donc Adam, chef d'une race impure. A côté, Satan qui doit être écrasé. Dieu tirera la délivrance du sein de la femme, de celle qui est déchue la première. Le premier Adam est totalement exclu de cette promesse; comme tel, il est le vieil homme. La promesse est faite à la *semence de la femme*; c'est dans le Fils qu'est la vie. Le jugement prononcé sur le serpent, est une promesse au second Adam; mais il n'y a pas de promesse du tout à l'homme. C'est du sein de la femme, du sein de la faiblesse et de la misère, que Jésus devait sortir. Il a été manifesté pour détruire les oeuvres du diable.

(*) Genèse chapitre 1: 1, 2. Entre ces deux premiers versets, peut-être y a-t-il eu des bouleversements. Car au verset 1, Dieu créa les cieux et la terre; et au verset 2, tout cela est *tohu-bohu*; or Dieu n'a pas créé un monde sens dessus dessous. Les remarques des géologues à cet égard ne sont pas inexactes. Il est remarquable de voir que les objections des incrédules contre le récit de Moïse s'anéantissent par les découvertes de la science, et qu'elles viennent même confirmer le récit de la Genèse. Une objection: on trouve des animaux fossiles dans lesquels il y a d'autres animaux, fossiles aussi; on en tire la conclusion que la mort n'est pas la conséquence du péché de l'homme. Non, pour ces autres mondes; mais *oui, pour celui-ci*.

La semence, c'est Christ (et tous les fidèles comme ayant la même vie que lui). Il y a opposition complète entre les deux semences.

Dans l'Ancien Testament, c'est le gouvernement de Dieu dans le monde. C'est pourquoi on n'y trouve pas de lumière sur les morts. On y voit les effets du bien et du mal ici-bas. Dès lors les hommes étant là-dessus dans les ténèbres, avaient la crainte de la mort. Il n'est jamais

parlé du ciel non plus dans l'Ancien Testament, mais pourtant, par derrière ces voies, on aperçoit un peu quelque lueur d'une résurrection et d'un état à venir. La vie et l'incorruptibilité n'ont été mises en évidence que par l'évangile.

Après le péché, l'homme fut laissé à lui-même, sans loi, sans gouvernement; le péché se montra tel quel, sans répression; c'est pourquoi il n'y eut que désordre et violence. Enoch annonce le jugement qui doit tomber sur d'autres, et ensuite il est enlevé; c'est la position de l'Eglise; elle rend témoignage à la venue de Jésus pour juger les hommes, et elle sera enlevée. Noé prêchait la repentance, parce que le jugement allait venir; étant averti de cela, il craignit; il eut peur, et il bâtit l'arche. Il traversa les jugements, mais dans l'arche. C'est la position des Juifs. Il y avait une corruption extraordinaire, que Dieu voulut mettre dans l'oubli par le déluge; et il balaya la terre de ces méchants. Ensuite Noé devient le chef d'un autre monde, et Dieu remet l'épée, ou le gouvernement, entre les mains de l'homme. Tout le monde actuel est basé sur Noé.

Le principe du gouvernement fut donc remis entre les mains de l'homme en Noé (*), et alors une nouvelle chose éclata, *l'idolâtrie*. Avant le déluge, on avait vu la corruption et la violence; c'était pour réprimer de tels effets que Dieu remettait l'épée entre les mains de l'homme. Mais puisqu'il avait établi des rapports actifs de jugement parmi les hommes, alors Satan intervint et dit: *Je serai vos dieux* (Elohim); voilà l'idolâtrie.

(*) Depuis Noé, l'homme pouvait manger de la viande; il avait un empire de terreur sur les bêtes; pour Adam, il n'en était pas ainsi (Genèse 1); c'était une domination heureuse. Ici la domination est plus cruelle.

A Babel commence la rébellion. Nimrod, sans être établi de Dieu, commence un empire universel. Il y eut une confédération de la multitude pour se faire un nom, et Dieu seul a le droit de se faire un nom dans le monde (Jésus est établi au-dessus de tout nom). Depuis ce moment, nous avons deux éléments dans le monde: 1° des *nations* ont été établies là où auparavant il n'y avait que des familles; et un individu, un conquérant, s'empare de l'autorité; 2° *l'idolâtrie*. L'idolâtrie existait partout, même dans la famille d'Abraham. Voilà un changement très grand dans le monde; l'état du monde est changé.

Au lieu de juger cet état de choses, Dieu va manifester l'activité de sa grâce, ce qui est tout autre chose que de gouverner le monde. Il sépare une race pour lui. Dieu choisit (élection) Abraham; il le prit du milieu des idolâtres, et le monde ne fut pas détruit.

Dieu choisit donc un homme, pour avoir un peuple à part dans le monde. En Abraham nous trouvons trois principes: *élection*, *appel* et *promesses*. Les *élus* sont *appelés*; il les fait venir en les appelant; et aux appelés, il donne les *promesses*. Il donne aussi la foi dans l'homme pour jouir des promesses, après qu'il eût répondu à l'appel. Sans cela, tout le monde aurait adoré les démons.

Nimrod signifie *rébellion*. Il a pu déjà commencer sa rébellion avant la confusion; il a pu exercer une influence funeste sur les hommes, lors de Babel; et après la confusion, il a

continué; il s'est emparé de ce qui restait. Peut-être a-t-il été le fauteur de toute cette confédération de Babel.

Abraham reçut la promesse qu'il posséderait la terre de Canaan, et que toutes les nations seraient bénies en lui. Il n'y a pas royauté établie; seulement c'est la souche du peuple élu, et puis la promesse que les nations seraient bénies. Chapitre 12: promesses à Abraham seul. Chapitre 22: à sa semence seule, et l'épître aux Galates dit que les promesses ont été faites à *un seul*. Mais il y a une autre catégorie de promesses qui sont faites à Abraham, conjointement avec sa semence, comme par exemple Canaan, etc. Chapitre 22: Dieu a confirmé à la semence ressuscitée ce qui avait été promis à Abraham lui-même.

Abraham est la figure de l'étranger qui meurt sans avoir les promesses, qui ne peuvent s'accomplir qu'après le jugement. Il en est de même aujourd'hui. Le jugement ne peut s'exercer, parce que l'iniquité de l'Amorrhéen n'est pas encore accomplie, et il faut que le peuple attende; la foi retient les promesses.

Dieu descend en Egypte pour racheter son peuple, dans le but de le faire jouir des promesses. La rédemption était la fin pour Israël; pour nous, c'est le point de départ. L'oeuvre a déjà été opérée; nous commençons comme si tout était déjà fait. Il y a *le sang* et la *Mer Rouge*. Le sang: ce peuple était pécheur comme tous les autres, mais il fut épargné à cause du sang. La mer, c'est la *mort et le jugement* en Christ, et je puis passer par là à sec, parce que c'est en Christ; au lieu que les Egyptiens sont noyés.

La rédemption de la Mer Rouge fut l'introduction dans le désert pour une marche fidèle vers Canaan. Et alors il y a: 1° cette responsabilité-ci sur moi, la loi; ce qui est un esclavage épouvantable; 2° ou bien, cette responsabilité sur celui qui nous conduit. C'est ce qui arrive souvent, on place les nouveaux convertis tout de suite sous une loi, après qu'ils ont été rachetés. Dieu veut bien que nous portions des fruits; mais lui-même les produit en nous.

Nous sommes introduits dans le désert en vertu d'une rédemption éternelle et parfaite, et alors Dieu mortifie la chair; c'est pourquoi c'est le désert. Mais il le fait en vertu de la rédemption accomplie; non pour acquérir le rachat, mais parce que nous l'avons. De plus nous avons l'Esprit, en vertu de cette rédemption aussi. Différence entre la *rédemption* et la *rémission*: dans la rédemption, on est considéré comme esclave de Satan, etc.; dans la rémission, Dieu est envisagé comme juge. Et puis *il me ressuscite en Christ*, et me donne une position glorieuse en lui. C'est déjà à moi; seulement je traverse le désert pour que mes membres soient mortifiés.

Romains 3: Dieu est juge; c'est pourquoi il y a le sang. Romains 4: Dieu est actif en amour pour me délivrer de ma position; et pour cela il me ressuscite; c'est beaucoup plus que le sang. Ici Dieu n'est plus considéré comme juge; il se présente comme amour.

Exode 15. Le peuple était *acquis* (verset 16); *tu les introduiras*, au futur (verset 17). Pour nous, nous avons déjà tout cela; Paul présente toujours, dans ses épîtres, une rédemption pleine et entière. Celui qui a acquis la rédemption *est entré* dans la position où il nous introduira; il a fait toute la route, et maintenant il nous encourage, nous qui marchons.

Israël ayant été placé sous la loi, tout manqua. Jusqu'à Sinaï, tout avait été grâce, malgré les murmures; il avait été conduit par la *miséricorde* et par *la force de Dieu*; sous la loi, il devait marcher dans le désert par sa propre force.

L'Egypte, c'est le monde pour la chair; le *désert*, c'est le monde où le chrétien est exercé et où il marche avec Dieu; *Canaan*, ce sont les lieux célestes pendant que Satan y est encore.

Maintenant nous avons, en Canaan, une nation de Dieu, au centre des autres nations (Deutéronome 32: 8), la maison de Dieu pour tous les peuples; et par ce moyen, tous les peuples auraient dû reconnaître le vrai Dieu. La sacrificature était le moyen propre pour maintenir les relations entre Dieu et le peuple, malgré leurs infirmités. Le sacrificateur était réellement le chef du peuple.

Dieu n'abandonnera jamais cette pensée d'un peuple centre au milieu des autres peuples; c'est ce qui sera accompli au millénium.

En *Héli*, il y a la chute, *Icabod* est prononcé; c'est une chose terminée du côté du peuple, mais pas du côté des desseins de Dieu. N'ayant plus d'arche, ni de propitiatoire, ni la possibilité de placer le sang devant Dieu, etc., tout était perdu.

Les prophètes étaient le moyen de renouer les relations en dehors de l'ordre naturel, en dehors des choses ordinaires d'Israël. «Je ne veux pas encore juger; je ne puis pas bénir pleinement», dit Dieu; alors il envoie les prophètes.

Les rois. David reprend possession de l'arche; il était le roi choisi de Dieu. Au Psaume 78: 67-72, on voit l'élection au dedans d'Israël. Le roi était le lien entre Dieu et le peuple, quand le peuple était perdu. Le roi était au milieu de la nation; la responsabilité reposait sur lui. Si le roi était obéissant, le peuple serait encore béni. C'est pourquoi le devoir lui était imposé de lire et même d'écrire la loi.

Salomon manque; Dieu donne une lampe à David, tandis qu'Israël est mis de côté; il n'y a plus que la patience de Dieu. Ensuite, on trouve Nébucadnetzar plus religieux pour le nom de l'Eternel, que même la famille de David, dans la personne de Sédécias (2 Chroniques 36: 13), et c'est ce qui amène la fin de tout. L'homme a complètement manqué sous le principe d'obéissance, dans tous les régimes.

Maintenant le pouvoir se trouve parmi les gentils, pour mettre les gentils à l'épreuve, et voir si l'homme peut amener la bénédiction. Car c'est ce que l'on entend dire quelquefois: «Ah! si j'avais le pouvoir, les choses iraient mieux!» C'est un empire unitaire, et non pas une nation au milieu des autres nations. En Noé, le *principe* d'autorité fut établi de Dieu; il reçut son application - d'abord en Israël; ensuite en Nébucadnetzar. Mais il y eut une modification. *Une nation centre*, et puis toutes les nations rangées autour; la maison de Dieu au milieu de tous les peuples; voilà Israël. *Un empire unitaire*, c'est ce qu'on voyait en Nébucadnetzar. Dans le premier cas, il y avait beaucoup de nations; Israël était la clef de voûte qui soutenait le tout; si Israël tombait, tout tombait; et Nébucadnetzar recevait toutes les ruines. Dans le second cas, il n'y avait plus de bornes de peuples pour Nébucadnetzar; il défaisait les nations, les

transportait d'un lieu à l'autre; il faisait ce qu'il voulait. Dans le premier cas, Israël, une nation centre, et les nations autour, ayant chacune une autorité ne dépassant pas leurs limites. Dans le second cas, Nébucadnetzar avait une autorité sans autres limites que sa propre ambition; il pouvait prendre tout ce qu'il voulait (Daniel 2: 38). S'il ne l'a pas fait, c'était son affaire.

Christ possédera les deux genres d'autorité, l'une comme *Messie*, et l'autre comme *Fils de l'homme*. Au Psaume 2, c'est le Messie en Sion au milieu des peuples. Au Psaume 8, c'est le trône universel du Fils de l'homme.

Enfin, un résidu rentre à Jérusalem, et Dieu lui présente le Messie, le vrai roi, comme la seule espérance de la terre. Mais il est rejeté. Les relations de Dieu avec la terre sont terminées. L'autorité continue; mais les relations ne continuent plus. Il peut y avoir, et il y a, des relations avec des individus; mais il n'y en a plus avec les nations ici-bas. Plus tard, elles seront renouées.

Avant de reprendre ses relations avec la terre, Dieu prend l'Eglise pour le ciel. Il ne poursuit plus ses relations avec le monde, comme théâtre de gouvernement. La position des élus aujourd'hui n'est pas une position terrestre. La foi même ne doit plus s'attendre à l'accomplissement des promesses sur la terre. Les promesses vont là-haut.

L'Eglise est un corps céleste, et le Saint Esprit est envoyé, non pour gouverner la terre, mais pour attirer au ciel. Pierre même a eu bien de la peine à croire que les promesses étaient tombées, et les apôtres aussi. Ils n'ont pas abandonné facilement ce qui était déjà mort, quoique pas encore judiciairement jugé et mis de côté.

Hébreux 13: 10. *L'autel*: sous la loi, le peuple était *entre* le sacrifice qui brûlait hors du camp, où il ne fallait pas rester, et le sang qui était offert au dedans du voile, où le peuple ne pouvait pas entrer. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Jésus est *dehors* quant au *monde*, et sous l'opprobre; ou *dans le ciel* où est sa place. Il faut être dans l'un ou dans l'autre; il n'y a pas d'intermédiaire, comme c'était le cas pour Israël.

Apocalypse. — Une fois les saints dans le ciel, Dieu reprend ses voies avec la terre, en jugement, d'abord plus doux, ensuite de plus en plus sévères; et puis Christ vient terminer la scène.

Il y a donc ces deux sujets dans la Parole: 1° La terre. — 2° L'Eglise. — Le gouvernement de la terre de diverses manières — et l'Eglise pour le ciel.

Préface du nouveau recueil de cantiques

ME 1881 page 431 - Darby J.N. (Réédité)

Une nouvelle édition de ce recueil de cantiques ayant été demandée, celui qui devait le publier a prié l'éditeur actuel de s'en charger. Naturellement, toute responsabilité quant à ce qu'elle contient de nouveau et quant à sa forme reste à la charge de ce dernier; mais comme ce livre est pour tous, l'éditeur s'est adressé à des frères, dans les différentes localités où il a passé, frères qu'il jugeait être capables de l'aider en cette oeuvre, qui offre beaucoup plus de difficultés que ne l'imaginent ceux qui ne l'ont jamais entreprise.

Trois choses sont nécessaires pour un recueil de cantiques. D'abord, une base de vérité et de solide doctrine; ensuite, quelque chose de l'esprit poétique, mais non la poésie elle-même, qui ne peut convenir, comme étant le fruit de l'esprit et de l'imagination de l'homme; enfin, chose plus difficile à trouver, cette connaissance expérimentale de la vérité dans les affections, qui rend une personne capable de composer un cantique (si du moins Dieu la dirige à en composer un) qui soit le véhicule d'une pensée et d'un langage soutenus de grâce et de vérité pratiques, mettant l'âme en communion avec Christ et l'élevant jusqu'au Père; mais encore, il faut que le cantique ne soit pas simplement l'expression d'une expérience individuelle, qui ne convient pas pour le culte dans une assemblée. En un mot, l'amour du Père, et Christ développé dans les affections de l'âme s'élevant en louange et retournant à sa source. Dieu seul peut donner cela, de manière à satisfaire les besoins d'une assemblée.

Comme la prière de l'assemblée, le chant non plus ne doit pas s'élever trop complètement au-dessus de l'état de l'assemblée; il doit cependant monter jusqu'à Dieu, et faire que les affections de l'assemblée s'élèvent jusqu'à lui, tellement que ce qu'elle est en grâce, exprimé dans les affections de l'âme, soit également proclamé. Il ne s'agit pas simplement d'exprimer des besoins; cela conviendrait à un cantique dans une réunion de prière. J'ai parlé d'une base de vérité, ou pour dire plus exactement, de la vérité: évidemment, cela est essentiellement nécessaire; mais il y a beaucoup plus, car, se basant sur cette vérité, il y a une vaste sphère de pensées scripturaires, de sentiments, d'expériences et d'espérances, dans lesquelles l'âme se meut et qui devraient être scripturaires.

Dans un grand nombre de cantiques, on trouve une réelle piété dans les affections, mais associée avec des déclarations qui ne touchent peut-être pas à une grande vérité fondamentale, mais qui ne sont pas scripturaires, et ainsi les meilleures affections sont liées à des pensées non scripturaires, chose réellement fâcheuse pour l'âme. Ainsi, dans une âme pieuse mais incertaine quant à son salut, on sentira le manque de l'esprit d'adoption, on trouvera l'espérance d'entrer dans la gloire au moment de la mort (je ne parle de ceci que comme exemple d'une foule de cas qui se présentent), et cette âme sera très irritée, peut-être, en perdant une hymne ou un cantique dont sa piété jouissait, mais qui avait associé ses espérances et ses affections à ce qui n'est pas du tout scripturaire. Beaucoup de ces cantiques

ont dû être en conséquence, éliminés du recueil; mais il y avait encore autre chose à faire. Les cantiques devraient être simples, remplis de Christ et de l'amour du Père, sans affectation, et pourtant avec une certaine élévation qui n'en fasse pas de la simple prose. Celui qui chante doit être là, mais ayant ses pensées associées à Dieu, et étant rempli des pensées du ciel; mais il ne faut pas qu'il s'individualise et qu'il laisse l'assemblée derrière lui. Beaucoup de très beaux cantiques sont trop individuels, trop remplis d'expériences pour être chantés dans une assemblée; un appendice a été, en conséquence, ajouté à ce recueil, dans lequel les cantiques sont peut-être aussi beaux que dans le reste du livre, mais on y a moins pensé à l'assemblée. Autant que possible, les cantiques pour l'assemblée s'expriment au pluriel, disant «nous», non pas «je». Il y a des cantiques qui conviennent à des réunions de prière, d'autres qui pourraient convenir à ce que l'on nomme le culte de famille, d'autres même à l'évangélisation, quoique, dans ce dernier cas, la difficulté soit très grande, car, au fond, vous faites chanter ceux qui vous écoutent comme s'ils avaient certains sentiments, et vous leur parlez ensuite comme s'ils ne les avaient pas. Mais, dans la chrétienté actuelle, les choses ne sont pas aussi exactement définies, et il y a des âmes cachées et des besoins cachés dont le cantique peut devenir l'expression, en affranchissant ces âmes et en leur donnant de saisir l'amour de Dieu, quelquefois d'une manière plus effective que la prédication ne peut le faire. Toutefois il y a un danger *très grand* à entretenir une foule d'âmes dans l'illusion et dans une connaissance très relâchée quant au péché et à la grâce; la difficulté est très réelle; souvent vous verrez que celui qui chante le plus haut est peut-être celui dont la conscience est le moins atteinte.

Une quinzaine de cantiques seulement avaient été d'abord exclus par l'éditeur; d'autres frères avaient éliminé d'une main bien plus sévère; mais ils n'avaient pas de quoi remplacer les mauvais cantiques par des bons. Une quarantaine au moins ont été biffés, mais plusieurs d'entre eux ont été mis dans l'appendice. Leurs places ont été remplies en faisant des recherches dans un grand nombre de recueils, lesquels du reste, par les raisons exprimées plus haut, ont fourni peu de cantiques qu'on pût utiliser. Un assez grand nombre sont originaux, de diverses provenances; ils ont été soumis à plusieurs frères avant d'être admis dans le recueil. Bien des auteurs peuvent se consoler en apprenant que leurs cantiques, quoique très beaux, ne pouvaient cependant convenir à une *assemblée* de saints; plusieurs ont été placés dans l'appendice, non pour cause d'infériorité, mais en raison de leur caractère différent. Beaucoup de cantiques ont été corrigés d'après les principes dont il a été question ici; ces corrections ont été communiquées à différents frères, mais on ne doit pas s'attendre à ce que tout le monde soit satisfait; certainement on aurait pu, et on pourra mieux faire. L'éditeur a fait ce qu'il pouvait, et quoique personne, à moins qu'il n'en ait fait l'essai, ne puisse se faire une idée des difficultés d'un semblable travail, il croit que le Seigneur a été avec lui.

On pourra ajouter à l'appendice d'autres cantiques, soit originaux, soit provenant de recherches ultérieures.

Pour la commodité, le nombre des cantiques est resté le même, de nouveaux cantiques ayant été substitués à ceux qui ont été exclus.

Enfin j'ajouterai, ce qui peut-être aurait dû être dit en commençant, c'est que le grand principe, pour le choix des cantiques et leur correction, a été qu'il ne devait y avoir, dans les cantiques pour l'assemblée, que ce qui est l'expression de la connaissance intérieure de la position du chrétien en Christ devant le Père, ou ce qui est d'accord avec cette connaissance.

Le lecteur voudra bien remarquer qu'il y a des changements rendus nécessaires par la substitution de «nous» à «je», changements qui, sans cela, n'eussent pas été faits.

Je remets ce livre aux mains de Celui qui seul peut donner des cantiques pendant la nuit, ayant la confiance que ce recueil, le meilleur de ceux que connaisse l'éditeur, pourra être plus utile encore aux frères, et étant assuré que l'Esprit, qui seul peut inspirer un cantique vrai, peut seul aussi le faire chanter comme il faut.